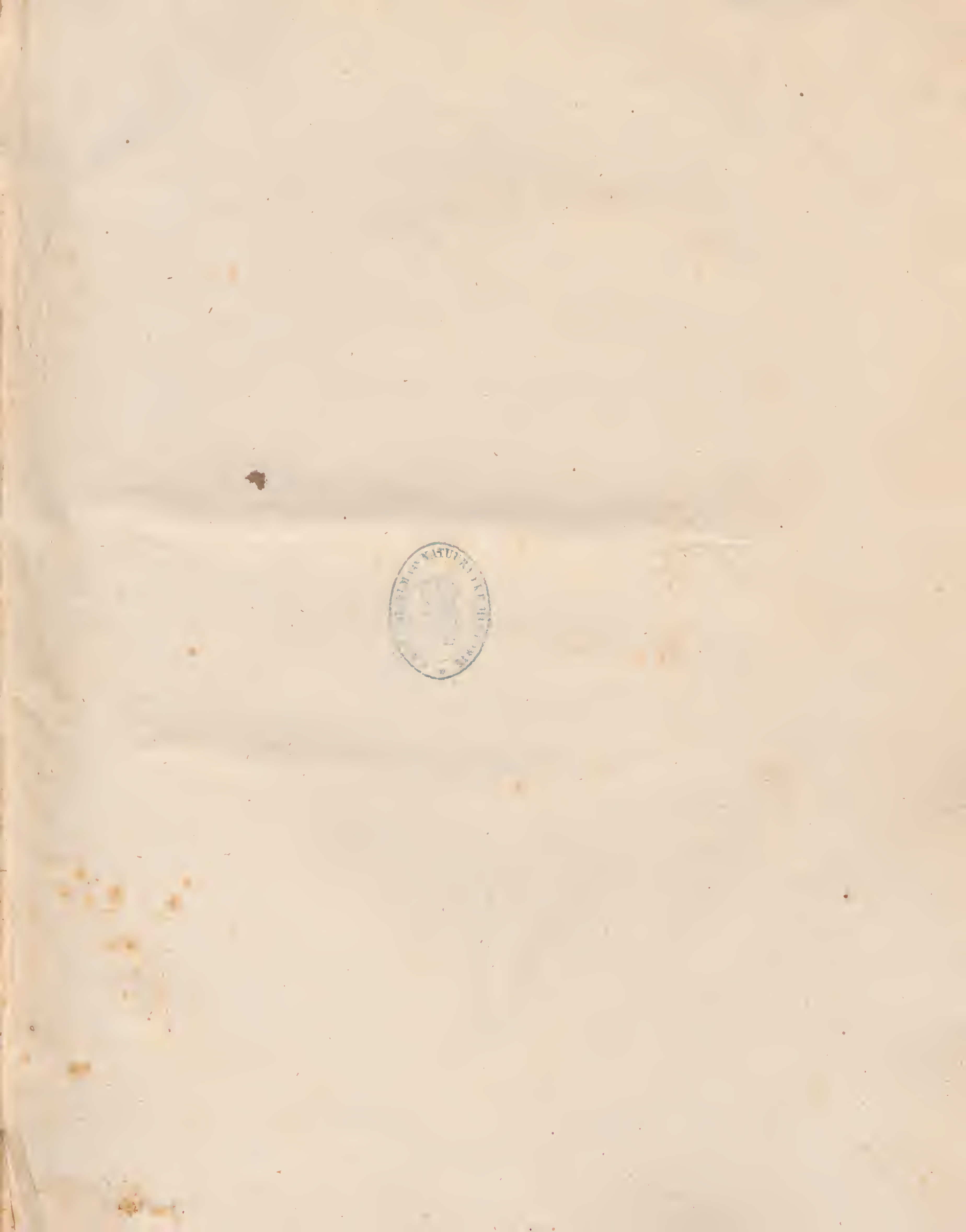


NNM BIBLIOTHEEK
7 7496 00037738 0
NATIONAAL NATUURHISTORISCH MUSEUM Postbus 9517 2300 RA Leiden Nederland



HISTOIRE NATURELLE *DES OISEAUX.*

Tome Second.





A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

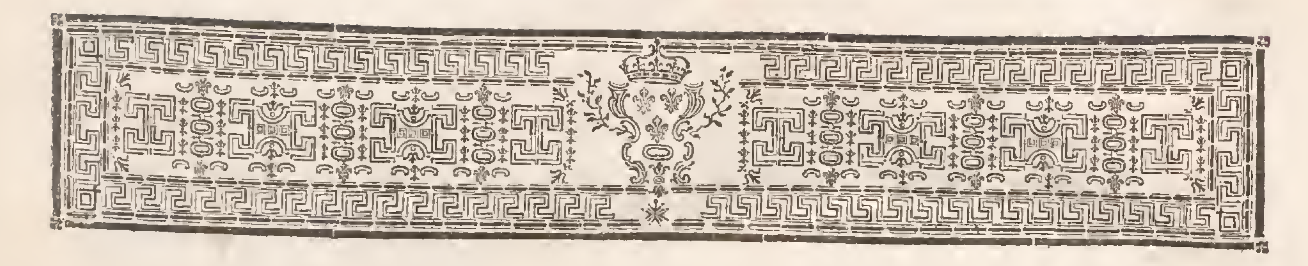
M. DCCLXXII.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

Par M. DE BUFFON.

HISTOIRE



HISTOIRE NATURELLE.

OISEAUX

QUI NE PEUVENT VOLER.

DES Oiſeaux les plus légers & qui percent les nues, nous paſſons aux plus peſans qui ne peuvent quitter la terre; le pas eſt bruſque, mais la comparaiſon eſt la voie de toutes nos connoiſſances, & le contraſte étant ce qu'il y a de plus frappant dans la comparaiſon, nous ne ſaiſiſſons jamais mieux que par l'oppoſition, les points principaux de la nature des êtres que nous conſidérons. De même, ce n'eſt que par un coup d'œil ferme ſur les extrêmes que nous pouvons juger les milieux. La Nature déployée dans toute ſon étendue, nous préſente un immenſe tableau, dans lequel tous les ordres des êtres ſont chacun repréſentés par une chaîne qui ſoutient une ſuite continue d'objets aſſez voiſins, aſſez ſemblables pour que leurs différences ſoient difficiles à ſaiſir; cette chaîne n'eſt pas un ſimple fil qui ne s'étend qu'en longueur, c'eſt une large trame ou plutôt un faiſceau, qui, d'intervalle à intervalle, jette des branches de côté pour ſe réunir avec les faiſceaux d'un autre ordre; & c'eſt ſur-tout aux deux extrémités que ces faiſceaux ſe plient, ſe ramifient pour

en atteindre d'autres. Nous avons vu dans l'ordre des quadrupèdes, l'une des extrémités de la chaîne, s'élever vers l'ordre des oiseaux par les polatouches, les rouſſettes, les chauves-ſouris, qui, comme eux, ont la faculté de voler. Nous avons vu cette même chaîne, par ſon autre extrémité, ſe rabaiſſer juſqu'à l'ordre des cétacées par les phoques, les morſes, les lamantins. Nous avons vu dans le milieu de cette chaîne, une branche s'étendre du ſinge à l'homme par le magot, le gibbon, le pithèque & l'orang-outang. Nous l'avons vue dans un autre point jeter un double & triple rameau, d'un côté vers les reptiles par les fourmillers, les phatagins, les pangolins, dont la forme approche de celle des crocodiles, des iguanes, des lézards; & d'autre côté vers les cruſtacés, par les tatous, dont le corps en entier eſt revêtu d'une cuiraſſe oſſeuſe. Il en ſera de même du faiſceau qui ſoutient l'ordre très-nombreux des oiſeaux, ſi nous plaçons au premier point en haut les oiſeaux aëriens les plus légers, les mieux volans, nous deſcendrons par degrés & même par nuances preſqu'inſenſibles aux oiſeaux les plus peſans, les moins agiles, & qui dénués des inſtrumens néceſſaires à l'exercice du vol, ne peuvent ni s'élever ni ſe ſoutenir dans l'air; & nous trouverons que cette extrémité inférieure du faiſceau, ſe diviſe en deux branches, dont l'une contient les oiſeaux terreſtres, tels que l'autruche, le touyou, le caſoar, le dronte, &c. qui ne peuvent quitter la terre; & l'autre ſe projette de côté ſur les pingoins & autres oiſeaux aquatiques, auxquels l'uſage ou plutôt le ſéjour de la terre & de l'air ſont également interdits, & qui ne peuvent s'élever au-deſſus de la ſurface de l'eau, qui paroît être leur élément particulier. Ce ſont-là les deux extrêmes de la chaîne que nous avons raiſon de conſidérer d'abord avant de vouloir ſaiſir les

milieux, qui tous s'éloignent plus ou moins ou participent inégalement de la nature de ces extrêmes, & sur lesquels milieux nous ne pourrions jeter en effet que des regards incertains, si nous ne connoissions pas les limites de la Nature par la considération attentive des points où elles sont placées : Pour donner à cette vue métaphysique toute son étendue, & en réaliser les idées par de justes applications, nous aurions dû, après avoir donné l'histoire des animaux quadrupèdes, commencer celle des oiseaux par ceux dont la Nature approche le plus de celle de ces animaux. L'autruche qui tient d'une part au chameau par la forme de ses jambes, & au porc-épic par les tuyaux ou piquans dont ses ailes sont armées, devoit donc suivre les quadrupèdes; mais la Philosophie est souvent obligée d'avoir l'air de céder aux opinions populaires, & le peuple des Naturalistes qui est fort nombreux, souffre impatiemment qu'on dérange ses méthodes, & n'auroit regardé cette disposition que comme une nouveauté déplacée, produite par l'envie de contredire ou le desir de faire autrement que les autres : cependant on verra qu'indépendamment des deux rapports extérieurs dont je viens de parler, indépendamment de l'attribut de la grandeur, qui seul suffiroit pour faire placer l'autruche à la tête de tous les oiseaux ; elle a encore beaucoup d'autres conformités par l'organisation intérieure avec les animaux quadrupèdes, & que tenant presqu'autant à cet ordre qu'à celui des oiseaux, elle doit être donnée comme faisant la nuance entre l'un & l'autre.

Dans chacune de ces suites ou chaînes, qui soutiennent un ordre entier de la Nature vivante, les rameaux qui s'étendent vers d'autres ordres sont toujours assez courts & ne forment que de très-petits genres. Les oiseaux qui ne peuvent voler,

ſe réduiſent à ſept ou huit eſpèces; les quadrupèdes qui volent à cinq ou ſix; & il en eſt de même de toutes les autres branches qui s'échappent de leur ordre ou du faiſceau principal, elles y tiennent toujours par le plus grand nombre de conformités, de reſſemblances, d'analogies, & n'ont que quelques rapports & quelques convenances avec les autres ordres; ce ſont, pour ainſi dire, des traits fugitifs que la Nature paroît n'avoir tracés que pour nous indiquer toute l'étendue de ſa puiſſance, & faire ſentir au Philoſophe qu'elle ne peut être contrainte par les entraves de nos méthodes, ni renfermée dans les bornes étroites du cercle de nos idées.



L'AUTRUCHE

L'AUTRUCHE (a).

L'AUTRUCHE *(planche 457)*, eſt un oiſeau très-anciennement connu, puiſqu'il en eſt fait mention dans le plus ancien des Livres; il falloit même qu'il fût très-connu, car il fournit aux Écrivains ſacrés pluſieurs comparaiſons tirées de ſes mœurs & de ſes habitudes *(b)*; & plus anciennement encore ſa chair étoit, ſelon toute apparence, une viande commune, au moins parmi le peuple, puiſque le Légiſlateur des Juifs la leur interdit comme une nourriture immonde *(c)*; enfin, il en eſt queſtion dans Hérodote, le plus ancien des Hiſtoriens profanes *(d)*, &

(a) Autruche, en Hébreu, *Jacuah;* en Arabe, *Neamah;* en Grec, Στρȣθὸς; en Latin, *Struthio;* en Eſpagnol, *Aveſtruz;* en Italien, *Strutzo;* en Allemand, *Struſſ* ou *Strauſſ;* en Anglois, *Oſtrich.* —Autruche. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 231. — Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II*, *page 113*, avec une aſſez bonne figure. — Albin, *tome III*, *page 13*, *planche XXXI*, avec une figure coloriée.

(b) Habitabunt ibi ſtruthiones. Iſaïe, *chap. XIII*, Ɏ. 21. — *Filia populi mei crudelis quaſi ſtruthio in deſerto.* Jérém. *Thren.* cap. IV, Ɏ. 3. — *Luctum quaſi ſtruthionum.* Mich. *cap. I*, Ɏ. 15.

(c) Levitic. cap. XI, Ɏ. 16. — *Deuteron.* cap. XIV, Ɏ. 15.

(d) Nota. Hérodote, ſi l'on en croit M. Salerne *(Ornithologie, page 79)*, parle de trois ſortes d'autruches; le *ſtrouthos aquatique* ou *marin*, qui eſt le poiſſon plat nommé *plye;* l'*aërien*, qui eſt notre moineau, & le terreſtre *(katagaios)*, qui eſt notre autruche. De ces trois eſpèces, la dernière eſt la ſeule dont j'aie trouvé l'indication dans Hérodote *(in Melpomene, verſus finem)*, encore ne puis-je être de l'avis de M. Salerne ſur la manière d'entendre le *ſtrouthos katagaios* qui, ſelon moi, doit être ici traduit par *autruche ſe creuſant des trous dans la terre*, non que j'admette de telles autruches, mais parce qu'Hérodote parle en cet endroit des productions ſingulières & propres à une certaine région d'Afrique, & non de celles qui lui étoient communes avec d'autres contrées *(Hæ ſunt illic feræ, & item quæ alibi)*. Or l'autruche ordinaire étant très-répandue & par conſéquent très-connue dans toute l'Afrique, ou bien il n'en auroit pas fait mention en ce lieu, puiſqu'elle n'étoit pas une production propre au pays dont il parloit, ou du moins s'il en eût fait mention, il auroit omis l'épithète

dans les Écrits des premiers Philosophes qui ont traité des choses naturelles; en effet, comment un animal si considérable par sa grandeur, si remarquable par sa forme, si étonnant par sa fécondité, attaché d'ailleurs par sa nature à un certain climat, qui est l'Afrique & une partie de l'Asie, auroit-il pu demeurer inconnu dans des pays si anciennement peuplés, où il se trouve à la vérité des déserts, mais où il ne s'en trouve point que l'homme n'ait pénétrés & parcourus ?

La race de l'autruche est donc une race très-ancienne, puisqu'elle prouve jusqu'aux premiers temps, mais elle n'est pas moins pure qu'elle est ancienne; elle a su se conserver pendant cette longue suite de siècles, & toujours dans la même terre, sans altération comme sans mésalliance; en sorte qu'elle est dans les oiseaux, comme l'éléphant dans les quadrupèdes, une espèce entièrement isolée & distinguée de toutes les autres espèces par des caractères aussi frappans qu'invariables.

de terrestre, qui n'ajoutoit rien à l'idée que tout le monde en avoit; & en cela cet Historien n'eût fait que suivre ses propres principes, puisqu'il dit ailleurs *(in Thalia)*, en parlant du chameau, *Græcis utpote scientibus non puto describendum.* Il faut donc, pour donner au passage ci-dessus un sens conforme à l'esprit de l'Auteur, rendre le *katagaios* comme je l'ai rendu, d'autant plus qu'il existe réellement des oiseaux qui ont l'instinct de se cacher dans le sable, & qu'il est question dans le même passage de choses encore plus étranges, comme de serpens & d'ânes cornus, d'acéphales, &c. & l'on sait que ce Père de l'Histoire n'étoit pas toujours ennemi des fables ni du merveilleux.

À l'égard des deux autres espèces de *strouthos*, l'aërien & l'aquatique, je ne puis non plus accorder à M. Salerne que ce soit notre moineau & le poisson nommé *plye*, ni imputer avec lui à la langue Grecque si riche, si belle, si sage, l'énorme disparate de comprendre sous un même nom des êtres aussi dissemblables que l'autruche, le moineau & une espèce de poisson. S'il falloit prendre un parti sur les deux dernières sortes de *strouthos*, l'aërien & l'aquatique, je dirois que le premier est cette outarde à long cou, qui porte encore aujourd'hui dans plus d'un endroit de l'Afrique le nom d'*autruche volante*, & que le second est quelque gros oiseau aquatique à qui sa pesanteur ou la foiblesse de ses ailes ne permet pas de voler.

L'autruche passe pour être le plus grand des oiseaux, mais elle est privée, par sa grandeur même, de la principale prérogative des oiseaux, je veux dire la puissance de voler : l'une de celles sur qui Vallisnieri a fait ses observations, pesoit, quoique très-maigre, cinquante-cinq livres toute écorchée & vidée de ses parties intérieures ; en sorte que passant vingt à vingt-cinq livres pour ces parties & pour la graisse qui lui manquoit *(e)*; on peut, sans rien outrer, fixer le poids moyen d'une autruche vivante & médiocrement grasse, à soixante & quinze ou quatre-vingts livres : or quelle force ne faudroit-il pas dans les ailes & dans les muscles moteurs de ces ailes, pour soulever & soutenir au milieu des airs une masse aussi pesante ! Les forces de la Nature paroissent infinies lorsqu'on la contemple en gros & d'une vue générale; mais lorsqu'on la considère de près & en détail, on trouve que tout est limité; & c'est à bien saisir les limites que s'est prescrit la Nature par sagesse & non par impuissance, que consiste la bonne méthode d'étudier & ses ouvrages & ses opérations. Ici un poids de soixante & quinze livres, est supérieur par sa seule résistance à tous les moyens que la Nature sait employer pour élever & faire voguer dans le fluide de l'atmosphère des corps, dont la gravité spécifique est un millier de fois plus grande que celle de ce fluide ; & c'est par cette raison qu'aucun des oiseaux dont la masse approche de celle de l'autruche, tels que le touiou, le casoar, le dronte, n'ont ni ne peuvent avoir la faculté de voler ; il est vrai que la pesanteur

(e) Ses deux ventricules, bien nettoyés, pesoient seuls six livres ; le foie, une livre huit onces ; le cœur, avec ses oreillettes & les troncs des gros vaisseaux, une livre sept onces ; les deux pancréas, une livre ; & il faut remarquer que les intestins, qui sont très-longs & très-gros, doivent être d'un poids considérable. *Voy. Notomia dello Struzzo.* Tome I *des Œuvres de Vallisnieri*, page 239 & suivantes.

n'eſt pas le ſeul obſtacle qui s'y oppoſe ; la force des muſcles pectoraux, la grandeur des ailes, leur ſituation avantageuſe, la fermeté de leurs pennes *(f)*, &c. ſeroient ici des conditions d'autant plus néceſſaires, que la réſiſtance à vaincre eſt plus grande : or toutes ces conditions leur manquent abſolument ; car pour me renfermer dans ce qui regarde l'autruche, cet oiſeau, à vrai dire, n'a point d'ailes, puiſque les plumes qui ſortent de ſes ailerons ſont toutes éfilées, décompoſées, & que leurs barbes ſont de longues ſoies détachées les unes des autres, & ne peuvent faire corps enſemble pour frapper l'air avec avantage, ce qui eſt la principale fonction des pennes de l'aile ; celles de la queue ſont auſſi de la même ſtructure, & ne peuvent par conſéquent oppoſer à l'air une réſiſtance convenable ; elles ne ſont pas même diſpoſées pour pouvoir gouverner le vol en s'étalant ou ſe reſſerrant à propos, & en prenant différentes inclinaiſons ; & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que toutes les plumes qui recouvrent le corps ſont encore faites de même ; l'autruche n'a pas, comme la plupart des autres oiſeaux, des plumes de pluſieurs ſortes, les unes lanugineuſes & duvetées, qui ſont immédiatement ſur la peau, les autres d'une conſiſtance plus ferme & plus ſerrée qui recouvrent les premières, & d'autres encore plus fortes & plus longues qui ſervent au mouvement, & répondent à ce qu'on appelle les *œuvres vives* dans un vaiſſeau : toutes les plumes de l'autruche ſont de la même eſpèce, toutes ont pour barbes des filets détachés, ſans conſiſtance, ſans adhérence réciproque, en un mot, toutes ſont inutiles pour voler ou

(f) Nota. J'appelle & dans la ſuite j'appellerai toujours ainſi les grandes plumes de l'aile & de la queue qui ſervent, ſoit à l'action du vol, ſoit à ſa direction, me conformant en cela à l'analogie de la langue latine & à l'uſage des Écrivains des bons ſiècles, leſquels n'ont jamais employé le mot *penna* dans un autre ſens. *Rapidis ſecat pennis.* Virgil.

pour

pour diriger le vol; auſſi l'autruche eſt attachée à la terre comme par une double chaîne, ſon exceſſive peſanteur & la conformation de ſes ailes; & elle eſt condamnée à en parcourir laborieuſement la ſurface, comme les quadrupèdes, ſans pouvoir jamais s'élever dans l'air; auſſi a-t-elle, ſoit au dedans, ſoit au dehors, beaucoup de traits de reſſemblance avec ces animaux: comme eux, elle a ſur la plus grande partie du corps, du poil plutôt que des plumes; ſa tête & ſes flancs n'ont même que peu ou point de poil, non plus que ſes cuiſſes qui ſont très-groſſes, très-muſculeuſes, & où réſide ſa principale force; ſes grands pieds nerveux & charnus qui n'ont que deux doigts, ont beaucoup de rapport avec les pieds du chameau, qui, lui-même, eſt un animal ſingulier entre les quadrupèdes par la forme de ſes pieds; ſes ailes armées de deux piquans ſemblables à ceux du porc-épic, ſont moins des ailes que des eſpèces de bras, qui lui ont été donnés pour ſe défendre; l'orifice des oreilles eſt à découvert, & ſeulement garni de poil dans la partie intérieure où eſt le canal auditif; ſa paupière ſupérieure eſt mobile comme dans preſque tous les quadrupèdes, & bordée de longs cils comme dans l'homme & l'éléphant; la forme totale de ſes yeux a plus de rapport avec les yeux humains qu'avec ceux des oiſeaux, & ils ſont diſpoſés de manière qu'ils peuvent voir tous deux à la fois le même objet *(g)*; enfin les eſpaces calleux & dénués de plumes & de poils qu'elle a, comme le chameau, au bas du *ſternum*, & à l'endroit des os *pubis*, en dépoſant de ſa grande peſanteur, la mettent de niveau avec les bêtes de ſomme les plus terreſtres, les plus lourdes par elles-mêmes, & qu'on a coutume de ſurcharger des plus rudes fardeaux. Thévenot étoit

(g) Voyez Mémoires de l'Académie, *année 1735, page 146.*

si frappé de la ressemblance de l'autruche avec le chameau dromadaire *(h)*, qu'il a cru lui voir une bosse sur le dos *(i)*; mais quoiqu'elle ait le dos arqué, on n'y trouve rien de pareil à cette éminence charnue des chameaux & des dromadaires.

Si de l'examen de la forme extérieure, nous passons à celui de la conformation interne, nous trouverons à l'autruche de nouvelles dissemblances avec les oiseaux, & de nouveaux rapports avec les quadrupèdes.

Une tête fort petite *(k)*, aplatie, & composée d'os très-tendres & très-foibles *(l)*, mais fortifiée à son sommet par une plaque de corne est soutenue dans une situation horizontale sur une colonne osseuse d'environ trois pieds de haut, & composée de dix-sept vertèbres : la situation ordinaire du corps est aussi parallèle à l'horizon; le dos a deux pieds de long & sept vertèbres, auxquelles s'articulent sept paires de côtes, dont deux de fausses & cinq de vraies; ces dernières sont doubles à leur origine, puis se réunissent en une seule branche. La clavicule est formée d'une troisième paire de fausses côtes; les cinq véritables vont s'attacher par des appendices cartilagineuses au

(h) Nota. Il faut que les rapports de ressemblance qu'a l'autruche avec le chameau soient en effet bien frappans, puisque les Grecs modernes, & les Turcs, les Persans, &c. l'ont nommée, chacun dans leur langue, *oiseau chameau* : son ancien nom grec, *strouthos*, est la racine de tous les noms, sans exception, qu'elle a dans les différentes langues de l'Europe.

(i) Voyage de Thévenot, *tome I, page 313.*

(k) Nota. Scaliger a remarqué que plusieurs autres oiseaux pesans, tels que le coq, le paon, le dindon, &c. avoient aussi la tête petite; au lieu que la plupart des oiseaux qui volent bien, petits & grands, ont la tête plus grosse à proportion. *Exercit. in Cardanum*, fol. 308, *verso.*

(l) M.rs de l'Académie ont trouvé une fracture au crâne de l'un des sujets qu'ils ont disséqués. *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux*, partie III, page 151,

ſternum, qui ne deſcend point juſqu'au bas du ventre, comme dans la plupart des oiſeaux, il eſt auſſi beaucoup moins ſaillant au dehors; ſa forme a du rapport avec celle d'un bouclier, & il a plus de largeur que dans l'homme même. De l'os ſacrum naît une eſpèce de queue compoſée de ſept vertèbres ſemblables aux vertèbres humaines, le fémur a un pied de long, le tibia & le tarſe, un pied & demi chacun; & chaque doigt eſt compoſé de trois phalanges comme dans l'homme, & contre ce qui ſe voit ordinairement dans les doigts des oiſeaux, leſquels ont très-rarement un nombre égal de phalanges *(m)*.

Si nous pénétrons plus à l'intérieur, & que nous obſervions les organes de la digeſtion; nous verrons d'abord un bec aſſez médiocre *(n)*, capable d'une très-grande ouverture, une langue fort courte & ſans aucun veſtige de papilles; plus loin s'ouvre un ample pharynx proportionné à l'ouverture du bec, & qui peut admettre un corps de la groſſeur du poing; l'œſophage eſt auſſi très-large & très-fort, & aboutit au premier ventricule qui fait ici trois fonctions; celle de jabot, parce qu'il eſt le premier; celle de ventricule, parce qu'il eſt en partie muſculeux, & en partie muni de fibres muſculeuſes, longitudinales & circulaires *(o)*; enfin celle du bulbe glanduleux qui ſe trouve ordinairement dans la partie inférieure de l'œſophage la plus

(m) Voyez Ambr. Paré, *lib. XXIV, cap. 22;* & Valliſnieri, *tome I, page 246 & ſeqq.*

(n) Nota. M. Briſſon dit que le bec eſt unguiculé; Valliſnieri, que la pointe en eſt obtuſe & ſans crochet: la langue n'eſt point non plus d'une forme ni d'une grandeur conſtante dans tous les individus. *Voyez* Animaux de Perrault, *partie II, page 125;* & Valliſnieri, *ubi ſupra.*

(o) Valliſnieri, *ubi ſupra.* — Ramby, *n.os 386 & 413 des Tranſ. Philoſophiques de Londres.*

voiſine du géſier, puiſqu'il eſt en effet garni d'un grand nombre de glandes ; & ces glandes ſont conglomérées, & non conglobées comme dans la plupart des oiſeaux *(p)*: ce premier ventricule eſt ſitué plus bas que le ſecond, en ſorte que l'entrée de celui-ci que l'on nomme communément l'*orifice ſupérieur*, eſt réellement l'orifice inférieur par ſa ſituation; ce ſecond ventricule n'eſt ſouvent diſtingué du premier que par un léger étranglement, & quelquefois il eſt ſéparé lui-même en deux cavités diſtinctes par un étranglement ſemblable, mais qui ne paroît point au dehors; il eſt parſemé de glandes & revêtu intérieurement d'une tunique villeuſe preſque ſemblable à la flanelle, ſans beaucoup d'adhérence, & criblée d'une infinité de petits trous répondant aux orifices des glandes: il n'eſt pas auſſi fort que le ſont communément les géſiers des oiſeaux, mais il eſt fortifié par dehors de muſcles très-puiſſans, dont quelques-uns ſont épais de trois pouces; ſa forme extérieure approche beaucoup de celle du ventricule de l'homme.

M. du Verney a prétendu que le canal hépatique ſe terminoit dans ce ſecond ventricule *(q)*, comme cela a lieu dans la tanche & pluſieurs autres poiſſons & même quelquefois dans l'homme, ſelon l'obſervation de Galien *(r)*; mais Ramby *(ſ)* & Valliſnieri *(t)* aſſurent avoir vu conſtamment dans pluſieurs autruches l'inſertion de ce canal dans le *duodenum*, deux pouces, un pouce, quelquefois même un demi-pouce ſeulement au-deſſous du pylore;

(p) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *page 129.*

(q) Hiſtoire de l'Académie des Sciences, *année 1694, page 213.*

(r) Valliſnieri, *ubi ſupra.*

(ſ) Tranſactions Philoſophiques, *n.° 386.*

(t) Valliſnieri, *tome I, page 241.*

&

& Vallisnieri indique ce qui auroit pu occasionner cette méprise, si c'en est une, en ajoutant plus bas, qu'il avoit vu dans deux autruches une veine allant du second ventricule au foie, laquelle veine il prit d'abord pour un rameau du canal hépatique, mais qu'il reconnut ensuite dans les deux sujets pour un vaisseau sanguin, portant du sang au foie & non de la bile au ventricule *(u)*.

Le pylore est plus ou moins large dans différens sujets, ordinairement teint en jaune & imbibé d'un suc amer, ainsi que le fond du second ventricule, ce qui est facile à comprendre, vu l'insertion du canal hépatique tout au commencement du *duodenum*, & sa direction de bas en haut.

Le pylore dégorge dans le *duodenum* qui est le plus étroit des intestins, & où s'insèrent encore les deux canaux pancréatiques, un pied & quelquefois deux & trois pieds au-dessous de l'insertion de l'hépatique, au lieu qu'ils s'insèrent ordinairement dans les oiseaux tout près du cholédoque.

Le *duodenum* est sans valvules, ainsi que le *jejunum*, l'ileon en a quelques-unes aux approches de sa jonction avec le colon: ces trois intestins grêles font à peu près la moitié de la longueur de tout le tube intestinal, & cette longueur est fort sujette à varier, même dans des sujets d'égale grandeur, étant de soixante pieds dans les uns *(x)*, & de vingt-neuf dans les autres *(y)*.

Les deux *cæcum* naissent ou du commencement du colon, selon les Anatomistes de l'Académie, ou de la fin de l'ileon, selon le docteur Ramby *(z)*; chaque *cæcum* forme une espèce

(u) Vallisnieri, *tome I, page 245.*

(x) Voyez Collections Philosophiques, *n.° 5, article VIII.*

(y) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 132.*

(z) Transactions Philosophiques, *n.° 386.*

de cône creux, long de deux ou trois pieds, large d'un pouce à sa base, garni à l'intérieur d'une valvule en forme de lame spirale, faisant environ vingt tours de la base au sommet, comme dans le lièvre, le lapin & dans le renard marin, la raie, la torpille, l'aiguille de mer, &c.

Le colon a aussi ses valvules en feuillet, mais au lieu de tourner en spirale comme dans le *cæcum,* la lame ou feuillet de chaque valvule, forme un croissant qui occupe un peu plus que la demi-circonférence du colon; en sorte que les extrémités des croissans opposés empiètent un peu les unes sur les autres, & se croisent de toute la quantité dont elles surpassent le demi-cercle; structure qui se retrouve dans le colon du singe & dans le *jejunum* de l'homme, & qui se marque au dehors de l'intestin par des cannelures transversales, parallèles, espacées d'un demi-pouce, & répondant aux feuillets intérieurs; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces feuillets ne se trouvent pas dans toute la longueur du colon, ou plutôt c'est que l'autruche a deux colons bien distincts, l'un plus large & garni de ces feuillets intérieurs en forme de croissans, sur une longueur d'environ huit pieds; l'autre plus étroit & plus long, qui n'a ni feuillets ni valvules, & s'étend jusqu'au *rectum,* c'est dans ce second colon que les excrémens commencent à se figurer selon Vallisnieri.

Le *rectum* est fort large, long d'environ un pied, & muni à son extrémité de fibres charnues: il s'ouvre dans une grande poche ou vessie composée des mêmes membranes que les intestins, mais plus épaisses, & dans laquelle on a trouvé quelquefois jusqu'à huit onces d'urine *(a)*; car les uretères s'y

(a) Nota. L'urine d'autruche enlève les taches d'encre, selon Hermolaüs; ce fait peut n'être point vrai, mais Gesner a eu tort de le nier sur le fondement unique qu'aucun

rendent auſſi par une inſertion très-oblique, telle qu'elle a lieu dans la veſſie des animaux terreſtres; & non-ſeulement ils y charient l'urine, mais encore une ceraine pâte blanche qui accompagne les excrémens de tous les oiſeaux.

Cette première poche, à qui il ne manque qu'un col pour être une véritable veſſie, communique par un orifice muni d'une eſpèce de ſphincter à une ſeconde & dernière poche plus petite, qui ſert de paſſage à l'urine & aux excrémens ſolides, & qui eſt preſque remplie par une ſorte de noyau cartilagineux, adhérant par ſa baſe à la jonction des os pubis, & refendu par le milieu à la manière des abricots.

Les excrémens ſolides reſſemblent beaucoup à ceux des brebis & des chèvres, ils ſont diviſés en petites maſſes, dont le volume n'a aucun rapport avec la capacité des inteſtins où ils ſe ſont formés : dans les inteſtins grêles, ils ſe préſentent ſous la forme d'une bouillie, tantôt verte & tantôt noire, ſelon la quantité des alimens, qui prennent de la conſiſtance en approchant des gros inteſtins, mais qui ne ſe figurent, comme je l'ai déjà dit, que dans le ſecond colon *(b)*.

On trouve quelquefois aux environs de l'*anus*, de petits ſacs à peu près pareils à ceux que les lions & les tigres ont au même endroit.

Le méſentère eſt tranſparent dans toute ſon étendue & large d'un pied en de certains endroits. Vallisnieri prétend y avoir vu des veſtiges non obſcurs de vaiſſeaux lymphatiques; Ramby,

oiſeau n'avoit d'urine; car tous les oiſeaux ont des reins, des uretères, & par conſéquent de l'urine, & ils ne diffèrent des quadrupèdes, ſur ce point, qu'en ce que chez eux le *rectum* s'ouvre dans la veſſie.

(b) Vallisnieri, *ubi ſupra*.

dit auſſi que les vaiſſeaux du méſentère ſont fort apparens, & il ajoute que les glandes en ſont à peine viſibles *(c)*; mais il faut avouer qu'elles ont été abſolument inviſibles pour la plupart des autres obſervateurs.

Le foie eſt diviſé en deux grands lobes, comme dans l'homme, mais il eſt ſitué plus au milieu de la région des hypocondres, & n'a point de véſicule du fiel: la rate eſt contiguë au premier eſtomac, & pèſe au moins deux onces.

Les reins ſont fort grands, rarement découpés en pluſieurs lobes, comme dans les oiſeaux, mais le plus ſouvent en forme de guittare, avec un baſſin aſſez ample.

Les uretères ne ſont point non plus comme dans la plupart des autres oiſeaux, couchés ſur les reins, mais renfermés dans leur ſubſtance *(d)*.

L'épiploon eſt très-petit, & ne recouvre qu'en partie le ventricule; mais à la place de l'épiploon, on trouve quelquefois ſur les inteſtins & ſur tout le ventre, une couche de graiſſe ou de ſuif, renfermée entre les aponévroſes des muſcles du bas-ventre, épaiſſe depuis deux doigts juſqu'à ſix pouces *(e)*; & c'eſt de cette graiſſe mêlée avec le ſang, que ſe forme la *mantèque*, comme nous le verrons plus bas: cette graiſſe étoit fort eſtimée & fort chère chez les Romains, qui, ſelon le témoignage de Pline, la croyoient plus efficace que celle de l'oie, contre les douleurs de rhumatiſme, les tumeurs froides, la paralyſie; & encore aujourd'hui les Arabes l'emploient aux mêmes uſages *(f)*.

(c) Tranſactions Philoſophiques, *n.° 386.*

(d) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 142.*

(e) Ramby, *Tranſactions Philoſophiques*, n.° 386. — G. Warren, *ibid.* n.° 394. — Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 129.*

(f) *The World Diſplayed*, tom. XIII, pag. 15.

Valliſnieri

Vallisnieri est peut-être le seul, qui ayant apparemment disséqué des autruches fort maigres, doute de l'existence de cette graisse, d'autant plus qu'en Italie la maigreur de l'autruche a passé en proverbe, *magro comme uno Struzzo;* il ajoute que les deux qu'il a observées paroissoient, étant disséquées, des squelettes décharnés, ce qui doit être vrai de toutes les autruches qui n'ont point de graisse, ou même, à qui on l'a enlevée, attendu qu'elles n'ont point de chair sur la poitrine ni sur le ventre, les muscles du bas-ventre ne commençant à devenir charnus que sur les flancs *(g)*.

Si des organes de la digestion, je passe à ceux de la génération, je trouve de nouveaux rapports avec l'organisation des quadrupèdes : le plus grand nombre des oiseaux n'a point de verge apparente ; l'autruche en a une assez considérable, composée de deux ligamens blancs, solides & nerveux, ayant quatre lignes de diamètre, revêtus d'une membrane épaisse, & qui ne s'unissent qu'à deux doigts près de l'extrémité : dans quelques sujets, on a aperçu de plus dans cette partie, une substance rouge, spongieuse, garnie d'une multitude de vaisseaux, en un mot fort approchante des corps caverneux qu'on observe dans la verge des animaux terrestres ; le tout est renfermé dans une membrane commune, de même substance que les ligamens, quoique cependant moins épaisse & moins dure : cette verge n'a ni gland, ni prépuce, ni même de cavité qui pût donner issue à la matière séminale, selon M.[rs] les Anatomistes de l'Académie *(h)*; mais G. Warren prétend avoir disséqué une autruche, dont

(g) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie II, page 127.* — Vallisnieri, *tome I, pages 251 & 252.*

(h) *Partie II, page 135.*

la verge longue de cinq pouces & demi, étoit creusée longitudinalement dans sa partie supérieure, d'une espèce de sillon ou gouttière, qui lui parut être le conduit de la semence *(i)*. Soit que cette gouttière fût formée par la jonction des deux ligamens, soit que G. Warren se soit mépris, en prenant pour la verge ce noyau cartilagineux de la seconde poche du *rectum*, qui est en effet fendu, comme je l'ai remarqué plus haut: soit que la structure & la forme de cette partie soit sujette à varier en différens sujets; il paroît que cette verge est adhérente par sa base à ce noyau cartilagineux, d'où se repliant en dessous, elle passe par la petite poche, & sort par son orifice externe, qui est l'*anus*, & qui étant bordé d'un repli membraneux, forme à cette partie un faux prépuce, que le Docteur Browne a pris sans doute pour un prépuce véritable, car il est le seul qui en donne un à l'autruche *(k)*.

Il y a quatre muscles qui appartiennent à l'*anus* & à la verge, & de-là résulte entre ces parties, une correspondance de mouvement, en vertu de laquelle lorsque l'animal fiente, la verge sort de plusieurs pouces *(l)*.

Les testicules sont de différentes grosseurs en différens sujets, & varient à cet égard dans la proportion de quarante-huit à un, sans doute selon l'âge, la saison, le genre de maladie qui a précédé la mort, &c. Ils varient aussi pour la configuration extérieure, mais la structure interne est toujours la même: leur

(i) Transactions Philosophiques, *n.° 394, article V.*

(k) Collections Philosophiques, *n.° 5, article VIII.*

(l) Nota. Warren a appris ce fait de ceux qui étoient chargés du soin de plusieurs autruches en Angleterre. *Voy. Transf. Philos.* n.° 394.

place eſt ſur les reins, un peu plus à gauche qu'à droite; G. Warren croit avoir aperçu des véſicules ſéminales.

Les femelles ont auſſi des teſticules; car je penſe qu'on doit nommer ainſi ces corps glanduleux, de quatre lignes de diamètre ſur dix-huit de longueur, que l'on trouve dans les femelles au-deſſus de l'ovaire, adhérans à l'aorte & à la veine-cave, & qu'on ne peut avoir pris pour des glandes ſurrénales, que par la prévention réſultante de quelque ſyſtème adopté précédemment. Les canepetières femelles ont auſſi des teſticules ſemblables à ceux des mâles *(m)*, & il y a lieu de croire que les outardes femelles en ont pareillement, & que ſi M.[rs] les Anatomiſtes de l'Académie, dans leurs nombreuſes diſſections, ont cru n'avoir jamais rencontré que des mâles *(n)*, c'eſt qu'ils ne vouloient point reconnoître comme femelle, un animal à qui ils voyoient des teſticules. Or, tout le monde ſait que l'outarde eſt parmi les oiſeaux d'Europe, celui qui a le plus de rapport avec l'autruche, & que la canepetière n'eſt qu'une petite outarde, en ſorte que tout ce que j'ai dit dans le traité de la génération, ſur les teſticules des femelles des quadrupèdes, s'applique ici de ſoi-même à toute cette claſſe d'oiſeaux, & trouvera peut-être dans la ſuite des applications encore plus étendues.

Au-deſſous de ces deux corps glanduleux, eſt placé l'ovaire, adhérant auſſi aux gros vaiſſeaux ſanguins : on le trouve ordinairement garni d'œufs de différentes groſſeurs, renfermés dans leur calice comme un petit gland l'eſt dans le ſien, & attachés à l'ovaire par leurs pédicules; M. Perrault en a vu qui étoient

(m) Hiſtoire de l'Académie des Sciences, *année 1756, page 44.*

(n) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 108.*

gros comme des pois, d'autres comme des noix, un ſeul comme les deux poings *(o)*.

Cet ovaire eſt unique, comme dans preſque tous les oiſeaux, & c'eſt, pour le dire en paſſant, un préjugé de plus contre l'idée de ceux qui veulent que les deux corps glanduleux qui ſe trouvent dans toutes les femelles des quadrupèdes, repréſentent cet ovaire, qui eſt une partie ſimple *(p)*, au lieu d'avouer qu'ils repréſentent en effet les teſticules, qui ſont au nombre des parties doubles, dans les mâles des oiſeaux comme dans les quadrupèdes.

L'entonnoir de l'*oviductus* s'ouvre au-deſſous de l'ovaire, & jette à droite & à gauche, deux appendices membraneuſes, en forme d'aileron, leſquelles ont du rapport à celles qui ſe trouvent à l'extrémité de la trompe dans les animaux terreſtres *(q)*. Les œufs qui ſe détachent de l'ovaire, ſont reçus dans cet entonnoir, & conduits le long de l'*oviductus* dans la dernière poche inteſtinale, où ce canal débouche par un orifice de quatre lignes de diamètre, mais qui paroît capable d'une dilatation proportionnée au volume des œufs, étant pliſſé ou ridé dans toute ſa circonférence; l'intérieur de l'*oviductus* étoit auſſi ridé, ou plutôt feuilleté, comme le troiſième & le quatrième ventricule des ruminans *(r)*.

(o) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 138.*

(p) *Nota.* Le bécharu eſt le ſeul oiſeau dans lequel M.[rs] les Anatomiſtes de l'Académie aient cru trouver deux ovaires; mais ces prétendus ovaires étoient, ſelon eux, deux corps glanduleux d'une ſubſtance dure & ſolide, dont l'un (c'eſt le gauche) ſe diviſoit en pluſieurs grains de groſſeurs inégales; mais ſans m'arrêter à la différente ſtructure de ces deux corps, & en tirer des conſéquences contre l'identité de leurs fonctions, je remarquerai ſeulement que c'eſt une obſervation unique & dont on ne doit rien conclure juſqu'à ce qu'elle ait été confirmée; d'ailleurs, j'aperçois dans cette obſervation même une tendance à l'unité, puiſque l'*oviductus*, qui eſt certainement une dépendance de l'ovaire, étoit unique.

(q) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 136.*

(r) *Ibidem*, pag. 137.

Enfin

Enfin la ſeconde & dernière poche inteſtinale dont je viens de parler, a auſſi dans la femelle ſon noyau cartilagineux, comme dans le mâle ; & ce noyau, qui ſort quelquefois de plus d'un demi-pouce hors de l'*anus*, a une petite appendice de la longueur de trois lignes, mince & recourbée que M.rs les Anatomiſtes de l'Académie, regardent comme un clitoris *(ſ)*, avec d'autant plus de fondement, que les deux mêmes muſcles qui s'insèrent à la baſe de la verge dans les mâles, s'insèrent à la baſe de cette appendice dans les femelles.

Je ne m'arrêterai point à décrire en détail les organes de la reſpiration, vu qu'ils reſſemblent preſqu'entièrement à ce qu'on voit dans tous les oiſeaux, étant compoſés de deux poumons de ſubſtance ſpongieuſe, & de dix cellules à air, cinq de chaque côté, dont la quatrième eſt plus petite ici, comme dans tous les autres oiſeaux peſans : ces cellules reçoivent l'air des poumons, avec leſquels elles ont des communications fort ſenſibles; mais il faut qu'elles en aient auſſi de moins apparentes avec d'autres parties, puiſque Valliſnieri, en ſoufflant dans la trachée-artère, a vu un gonflement le long des cuiſſes & ſous les ailes *(t)*, ce qui ſuppoſe une conformation ſemblable à celle du pélican, dans lequel M. Méry a aperçu, ſous l'aiſſelle, & entre la cuiſſe & le ventre, des poches membraneuſes qui ſe rempliſſoient d'air au temps de l'expiration, ou lorſqu'on ſouffloit avec force dans la trachée-artère, & qui en fourniſſoient apparemment au tiſſu cellulaire *(u)*.

Le Docteur Browne dit poſitivement, que l'autruche n'a

(ſ) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 135.*

(t) Valliſnieri, *Tome I, page 249.*

(u) Mémoires de l'Académie des Sciences, *année 1693, tome X, page 436.*

point d'épiglotte *(x)*: M. Perrault le ſuppoſe, puiſqu'il attribue à un certain muſcle, la fonction de fermer la glotte, en rapprochant les cartilages du larynx *(y)*: G. Warren prétend avoir vu une épiglotte dans le ſujet qu'il a diſſéqué *(z)*; & Vallisnieri concilie toutes ces contrariétés, en diſant, qu'en effet il n'y a pas préciſément une épiglotte, mais que la partie poſtérieure de la langue en tient lieu, en s'appliquant ſur la glotte dans la déglutition *(a)*.

Il y a auſſi diverſité d'avis ſur le nombre & la forme des anneaux cartilagineux du larynx : Valliſnieri n'en compte que deux cents dix-huit, & ſoutient avec M. Perrault, qu'ils ſont tous entiers : Warren en a trouvé deux cents ving-ſix entiers, ſans compter les premiers qui ne le ſont point, non plus que ceux qui ſont immédiatement au-deſſous de la bifurcation de la trachée. Tout cela peut être vrai, attendu les grandes variétés auxquelles eſt ſujette la ſtructure des parties internes; mais tout cela prouve en même temps, combien il eſt téméraire de vouloir décrire une eſpèce entière d'après un petit nombre d'individus, & combien il eſt dangereux par cette méthode, de prendre ou de donner des variétés individuelles pour des caractères conſtans. M. Perrault a obſervé que chacune des deux branches de la trachée-artère, ſe diviſe en entrant dans le poumon, en pluſieurs rameaux membraneux, comme dans l'éléphant *(b)*.

Le cerveau avec le cervelet, forme une maſſe d'environ deux

(x) Collections Philoſophiques, *n.° 5, article VIII.*

(y) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 436.*

(z) Tranſactions Philoſophiques, *n.° 394.*

(a) Valliſnieri, *Tome I, page 249.*

(b) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 144.*

pouces & demi de long ſur vingt lignes de large; Valliſnieri aſſure que celui qu'il a examiné, ne peſoit qu'une once, ce qui ne feroit pas la douze-centième partie du poids de l'animal : il ajoute, que la ſtructure en étoit ſemblable à celle du cerveau des oiſeaux, & telle préciſément qu'elle eſt décrite par Willis; je remarquerai néanmoins avec M.[rs] les Anatomiſtes de l'Académie, que les dix paires de nerfs prennent leur origine & ſortent hors du crâne, de la même manière que dans les animaux terreſtres: que la partie corticale & la partie moelleuſe du cervelet, ſont diſpoſées comme dans ces mêmes animaux; qu'on y trouve quelquefois les deux apophyſes vermiformes qui ſe voient dans l'homme, & un ventricule, de la forme d'une plume à écrire, comme dans la plupart des quadrupèdes *(c)*.

Je ne dirai qu'un mot ſur les organes de la circulation, c'eſt que le cœur eſt preſque rond, au lieu que les oiſeaux l'ont ordinairement plus alongé.

A l'égard des ſens externes, j'ai déjà parlé de la langue, de l'oreille & de la forme extérieure de l'œil; j'ajouterai ſeulement ici, que ſa ſtructure interne eſt celle qu'on obſerve ordinairement dans les oiſeaux. M. Ramby prétend que le globe tiré de ſon orbite, prend de lui-même une forme preſque triangulaire *(d)*; il a auſſi trouvé l'humeur aqueuſe en plus grande quantité, & l'humeur vitrée en moindre quantité qu'à l'ordinaire *(e)*.

Les narines ſont dans le bec ſupérieur, non loin de ſa baſe; il s'élève du milieu de chacune des deux ouvertures, une protubérance cartilagineuſe revêtue d'une membrane très-fine, & ces

(c) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 153.*

(d) Tranſactions Philoſophiques, *n.° 413.*

(e) *Ibidem*, n.° 386.

ouvertures communiquent avec le palais, par deux conduits qui y aboutiſſent dans une fente aſſez conſidérable; on ſe tromperoit, ſi l'on vouloit conclure de la ſtructure un peu compliquée de cet organe, que l'autruche excelle par le ſens de l'odorat; les faits les mieux conſtatés nous apprendront bientôt tout le contraire, & il paroît en général, que les ſenſations principales & dominantes de cet animal, ſont celles de la vue & du ſixième ſens.

Cet expoſé ſuccinct de l'organiſation intérieure de l'autruche, eſt plus que ſuffiſant pour confirmer l'idée que j'ai donnée d'abord de cet animal ſingulier qui doit être regardé comme un être de nature équivoque, & faiſant la nuance entre le quadrupède & l'oiſeau *(f)*: ſa place, dans une méthode où l'on ſe propoſeroit de repréſenter le vrai ſyſtème de la Nature, ne ſeroit ni dans la claſſe des oiſeaux, ni dans celle des quadrupèdes, mais ſur le paſſage de l'une à l'autre; en effet, quel autre rang aſſigner à un animal, dont le corps mi-parti d'oiſeau & de quadrupède, eſt porté ſur des pieds de quadrupède, & ſurmonté par une tête d'oiſeau, dont le mâle a une verge, & la femelle un clitoris, comme les quadrupèdes, & qui néanmoins eſt ovipare, qui a un géſier comme les oiſeaux, & en même temps pluſieurs eſtomacs & des inteſtins, qui par leur capacité & leur ſtructure, répondent en partie à ceux des ruminans, en partie à ceux d'autres quadrupèdes!

Dans l'ordre de la fécondité, l'autruche ſemble encore appartenir de plus près à la claſſe des quadrupèdes qu'à celle des oiſeaux; car elle eſt très-féconde, & produit beaucoup. Ariſtote dit, qu'après l'autruche, l'oiſeau qu'il nomme *atricapilla*, eſt

(f) *Partim avis partim quadrupes*, dit très-bien Ariſtote, *lib.* IV, *de partibus Animalium*, cap. ultimo.

celui

celui qui pond le plus; & il ajoute que cet oiſeau *atricapilla*, pond vingt œufs & davantage *(g)*; d'où il ſuivroit que l'autruche en pond au moins vingt-cinq: d'ailleurs, ſelon les Hiſtoriens modernes & les Voyageurs les plus inſtruits, elle fait pluſieurs couvées de douze ou quinze œufs chacune. Or, ſi on la rapportoit à la claſſe des oiſeaux, elle ſeroit la plus grande, & par conſéquent devroit produire le moins, ſuivant l'ordre que ſuit conſtamment la Nature dans la multiplication des animaux, dont elle paroît avoir fixé la proportion en raiſon inverſe de la grandeur des individus; au lieu qu'étant rapportée à la claſſe des animaux terreſtres, elle ſe trouve très-petite, relativement aux plus grands, & plus petite que ceux de grandeur médiocre, tels que le cochon, & ſa grande fécondité rentre dans l'ordre naturel & général.

Oppien, qui croyoit mal-à-propos que les chameaux de la Bactriane s'accouploient à rebours & en ſe tournant le derrière, a cru par une ſeconde erreur, qu'un *oiſeau-chameau* (car c'eſt le nom qu'on donnoit dès-lors à l'autruche) ne pourroit manquer de s'accoupler de la même façon; & il l'a avancé comme un fait certain; mais cela n'eſt pas plus vrai de l'oiſeau-chameau, que du chameau lui-même, comme je l'ai dit ailleurs *(h)*: & quoique ſelon toute apparence, peu d'obſervateurs aient été témoins de cet accouplement, & qu'aucun n'en ait rendu compte, on eſt en droit de ſuppoſer qu'il ſe fait de la manière accoutumée, juſqu'à ce qu'il y ait preuve du contraire.

Les autruches paſſent pour être fort laſcives & s'accoupler ſouvent, & ſi l'on ſe rappelle ce que j'ai dit ci-deſſus des

(g) *Hiſt. animal.* lib. IX, cap. XXV.

(h) Voyez le *tome XI* de l'Hiſtoire Naturelle, *page 238.*

dimenſions de la verge du mâle, on concevra, que ces accouplemens ne ſe paſſent point en ſimples compreſſions, comme dans preſque tous les oiſeaux, mais qu'il y a une intromiſſion réelle des parties ſexuelles du mâle dans celles de la femelle. Thévenot eſt le ſeul qui diſe qu'elles s'aſſortiſſent par paires, & que chaque mâle n'a qu'une femelle, contre l'uſage des oiſeaux peſans *(i)*.

Le temps de la ponte dépend du climat qu'elles habitent, & c'eſt toujours aux environs du ſolſtice d'été, c'eſt-à-dire au commencement de juillet, dans l'Afrique ſeptentrionale *(k)*, & ſur la fin de décembre dans l'Afrique méridionale *(l)*. La température du climat influe auſſi beaucoup ſur leur manière de couver; dans la zone torride, elles ſe contentent de dépoſer leurs œufs ſur un amas de ſable qu'elles ont formé groſſièrement avec leurs pieds, & où la ſeule chaleur du ſoleil les fait éclore; à peine les couvent-elles pendant la nuit: & cela même n'eſt pas toujours néceſſaire, puiſqu'on en a vu éclore, qui n'avoient point été couvés par la mère, ni même expoſés aux rayons du ſoleil *(m)*; mais quoique les autruches ne couvent point, ou que très-peu, leurs œufs, il s'en faut beaucoup qu'elles les abandonnent: au contraire, elles veillent aſſidûment à leur conſervation, & ne les perdent guère de vue; c'eſt de-là qu'on a pris occaſion de dire qu'elles les couvoient des yeux, à la lettre: & Diodore rapporte une façon de prendre ces animaux, fondée ſur leur grand attachement pour leur couvée; c'eſt de planter en terre, aux environs

(i) Voyages de Thévenot, *tome I, page 313.*

(k) Albert, *de Animal.* lib. XXIII.

(l) Voyage de Dampier autour du monde, *tome II, page 251.*

(m) Jannequin étant au Sénégal, mit dans ſa caſſette deux œufs d'autruche bien enveloppés d'étoupes; quelque temps après il trouva que l'un de ces œufs étoit prêt d'éclore. *Voyez Hiſtoire générale des voyages, tome II, page 458.*

du nid & à une juste hauteur, des pieux armés de pointes bien acérées, dans lesquelles la mère s'enferre d'elle-même lorsqu'elle revient avec empressement se poser sur ses œufs *(n)*.

Quoique le climat de la France soit beaucoup moins chaud que celui de la Barbarie, on a vu des autruches pondre à la ménagerie de Versailles; mais M.[rs] de l'Académie ont tenté inutilement de faire éclore ces œufs par une incubation artificielle, soit en employant la chaleur du soleil, ou celle d'un feu gradué & ménagé avec art: ils n'ont jamais pu parvenir à découvrir dans les uns ni dans les autres, aucune organisation commencée, ni même aucune disposition apparente à la génération d'un nouvel être; le jaune & le blanc de celui qui avoit été exposé au feu, s'étoient un peu épaissis; celui qui avoit été mis au soleil, avoit contracté une très-mauvaise odeur; & aucun ne présentoit la moindre apparence d'un fœtus ébauché *(o)*, en sorte que cette incubation philosophique n'eut aucun succès. M. de Reaumur n'existoit pas encore.

Ces œufs sont très-durs, très-pesans & très-gros; mais on se les représente quelquefois encore plus gros qu'ils ne sont en effet, en prenant des œufs de crocodiles pour des œufs d'autruche *(p)*: on a dit qu'ils étoient comme la tête d'un enfant *(q)*, qu'ils pouvoient contenir jusqu'à une pinte de liqueur *(r)*, qu'ils pesoient quinze livres *(s)*, & qu'une autruche en pondoit cinquante dans

(n) *De fabulosis antiquorum gestis.*

(o) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 138*.

(p) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 239.

(q) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 105.

(r) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 233.

(s) Léon-l'Africain, *Description de l'Afrique*, lib. IX. — Willulghby, *ubi supra*.

une année (*t*) : Élien a dit jusqu'à quatre-vingts, mais la plupart de ces faits me paroissent évidemment exagérés; car, 1.° comment se peut-il faire, qu'un œuf dont la coque ne pèse pas plus d'une livre, & qui contient au plus une pinte de liqueur, soit du poids total de quinze livres ! il faudroit pour cela que le blanc & le jaune de cet œuf, fût sept fois plus dense que l'eau, trois fois plus que le marbre, & à peu-près autant que l'étain, ce qui est dur à supposer.

2.° En admettant avec Willulghby, que l'autruche pond dans une année cinquante œufs, pesant quinze livres chacun, il s'ensuivroit que le poids total de la ponte, seroit de sept cents cinquante livres, ce qui est beaucoup pour un animal qui n'en pèse que quatre-vingts.

Il me paroît donc qu'il y a une réduction considérable à faire, tant sur le poids des œufs que sur leur nombre, & il est fâcheux qu'on n'ait pas de mémoires assez sûrs, pour déterminer avec justesse la quantité de cette réduction; on pourroit, en attendant, fixer le nombre des œufs d'après Aristote, à vingt-cinq ou trente; & d'après les modernes qui ont parlé le plus sagement, à trente-six: en admettant deux ou trois couvées, & douze œufs par chaque couvée, on pourroit encore déterminer le poids de chaque œuf, à trois ou quatre livres, en passant une livre plus ou moins pour la coque, & deux ou trois livres pour la pinte de blanc & de jaune qu'elle contient : mais il y a bien loin de cette fixation conjecturale à une observation précise. Beaucoup de gens écrivent, mais il en est peu qui mesurent, qui pèsent, qui comparent; de quinze ou seize autruches, dont on a fait la dissection en différens pays, il n'y en a qu'une

(*t*) Willulghby, *Ornithologia*, page 105.

seule

ſeule qui ait été peſée, & c'eſt celle dont nous devons la deſcription à Vallisnieri. On ne ſait pas mieux le temps qui eſt néceſſaire pour l'incubation des œufs : tout ce qu'on ſait, ou plutôt, tout ce qu'on aſſure, c'eſt qu'auſſitôt que les jeunes autruches ſont écloſes, elles ſont en état de marcher & même de courir & de chercher leur nourriture *(u)*, en ſorte que dans la zone torride où elles trouvent le degré de chaleur qui leur convient & la nourriture qui leur eſt propre, elles ſont émancipées en naiſſant, & ſont abandonnées de leur mère dont les ſoins leur ſont inutiles : mais dans les pays moins chauds, par exemple, au cap de Bonne-eſpérance, la mère veille à ſes petits, tant que ſes ſecours leur ſont néceſſaires *(x)*, & par-tout les ſoins ſont proportionnés aux beſoins.

Les jeunes autruches ſont d'un gris-cendré la première année, & ont des plumes par-tout, mais ce ſont de fauſſes plumes qui tombent bientôt d'elles-mêmes pour ne plus revenir ſur les parties qui doivent être nues, comme la tête, le haut du cou, les cuiſſes, les flancs & le deſſous des ailes; elles ſont remplacées ſur le reſte du corps par des plumes alternativement blanches & noires, & quelquefois griſes par le mélange de ces deux couleurs fondues enſemble; les plus courtes ſont ſur la partie inférieure du cou, la ſeule qui en ſoit revêtue; elles deviennent plus longues ſur le ventre & ſur le dos, les plus longues de toutes ſont à l'extrémité de la queue & des ailes, & ce ſont les plus recherchées. M. Klein dit, d'après Albert, que les plumes du dos ſont très-noires dans les mâles & brunes dans les femelles *(y)*: cependant M.rs

(u) Léon-l'Africain, *Deſcription de l'Afrique*, lib. IX.

(x) Kolbe, *Deſcription du Cap.*

(y) Klein, *Hiſt. Avium*, pag. 16.—Albert, *Apud Geſnerum*, *de Avibus*, pag. 742.

de l'Académie qui ont disséqué huit autruches, dont cinq mâles & trois femelles, ont trouvé le plumage à peu près semblable dans les unes & les autres *(z)*; mais on n'en a jamais vu qui eussent des plumes rouges, vertes, bleues & jaunes, comme Cardan semble l'avoir cru, par une méprise bien déplacée dans un ouvrage *sur la subtilité.*

Redi a reconnu par de nombreuses observations, que presque tous les oiseaux étoient sujets à avoir de la vermine dans leurs plumes, & même de plusieurs espèces; & que la plupart avoient leurs insectes particuliers qui ne se rencontroient point ailleurs; mais il n'en a jamais trouvé en aucune saison dans les autruches, quoiqu'il ait fait ses observations sur douze de ces animaux, dont quelques-uns étoient récemment arrivés de Barbarie *(a)*.

D'un autre côté Vallisnieri qui en a disséqué deux, n'a trouvé dans leur intérieur ni lombrils, ni vers, ni insectes quelconques *(b)*; il semble qu'aucun de ces animaux n'ait d'appétit pour la chair de l'autruche, qu'ils l'évitent même & la craignent, & que cette chair ait quelque qualité contraire à leur multiplication: à moins qu'on ne veuille attribuer cet effet, du moins pour l'intérieur, à la force de l'estomac & de tous les organes digestifs, car l'autruche a une grande réputation à cet égard; il y a bien des gens encore qui croient qu'elle digère le fer, comme la volaille commune digère les grains d'orge; quelques Auteurs ont même avancé qu'elle digéroit le fer rouge *(c)*, mais on me dispensera, sans doute, de réfuter sérieusement cette dernière

(z) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 113.*

(a) Collection Académique, *tome I de l'*Histoire naturelle, *page 464.*

(b) Œuvres de Vallisnieri, *tome I, page 246.*

(c) Marmol, *Description de l'Afrique*, tome I, page 64.

assertion ; ce sera bien assez de déterminer d'après les faits, dans quel sens on peut dire que l'autruche digère le fer à froid.

Il est certain que ces animaux vivent principalement de matières végétales, qu'ils ont le gésier muni de muscles très-forts, comme tous les granivores *(d)*, & qu'ils avalent fort souvent du fer *(e)*, du cuivre, des pierres, du verre, du bois & tout ce qui se présente ; je ne nierois pas qu'ils n'avalassent quelquefois du fer rouge, pourvu que ce fût en petite quantité, & je ne pense pas avec cela que ce fût impunément : il paroît qu'ils avalent tout ce qu'ils trouvent, jusqu'à ce que leurs grands estomacs soient entièrement pleins, & que le besoin de les lester par un volume suffisant de matière, est l'une des principales causes de leur voracité. Dans les sujets disséqués par Warren *(f)* & par Ramby *(g)*, les ventricules étoient tellement remplis & distendus, que la première idée qui vint à ces deux Anatomistes, fût de douter que ces animaux eussent jamais pu digérer une telle surcharge de nourriture. Ramby ajoute que les matières contenues dans ces ventricules paroissoient n'avoir subi qu'une légère altération. Vallisnieri trouva aussi le premier ventricule entièrement plein d'herbes, de fruits, de légumes, de noix,

(d) Nota. Quoique l'autruche soit omnivore dans le fait, il semble néanmoins qu'on doit la ranger parmi les granivores, puisque dans ses déserts elle vit de dattes & autres fruits ou matières végétales, & que dans les ménageries on la nourrit de ces mêmes matières : d'ailleurs, Strabon nous dit, *liv. VI*, que lorsque les chasseurs veulent l'attirer dans le piége qu'ils lui ont préparé, ils lui présentent du grain pour appât.

(e) Je dis fort souvent, car Albert assure très-positivement qu'il n'a jamais pu faire avaler du fer à plusieurs autruches, quoiqu'elles dévorassent avidement des os fort durs & même des pierres. *Voyez Gesner*, de Avibus, *pag. 742*, C.

(f) Transactions Philosophiques, *n.° 394.*

(g) Ibidem, n.° 386.

de cordes, de pierres, de verre, de cuivre jaune & rouge, de fer, d'étain, de plomb & de bois; il y en avoit entre autres un morceau, & c'étoit le dernier avalé, puiſqu'il étoit tout au-deſſus, lequel ne peſoit pas bien loin d'une livre *(h)*. M.[rs] de l'Académie aſſurent que les ventricules des huit autruches qu'ils ont obſervées, ſe ſont toujours trouvés remplis de foin, d'herbes, d'orge, de fèves, d'os, de monnoies, de cuivre & de cailloux, dont quelques-uns avoient la groſſeur d'un œuf *(i)*; l'autruche entaſſe donc les matières dans ſes eſtomacs à raiſon de leur capacité, & par la néceſſité de les remplir; & comme elle digère avec facilité & promptitude, il eſt aiſé de comprendre pourquoi elle eſt inſatiable.

Mais quelque inſatiable qu'elle ſoit, on me demandera toujours, non pas pourquoi elle conſomme tant de nourriture, mais pourquoi elle avale des matières qui ne peuvent point la nourrir, & qui peuvent même lui faire beaucoup de mal; je répondrai que c'eſt parce qu'elle eſt privée du ſens du goût, & cela eſt d'autant plus vraiſemblable que ſa langue étant bien examinée par d'habiles Anatomiſtes, leur a paru dépourvue de toutes ces papilles ſenſibles & nerveuſes, dans leſquelles on croit avec aſſez de fondement que réſide la ſenſation du goût *(k)*: je croirois même qu'elle auroit le ſens de l'odorat fort obtus, car ce ſens eſt celui qui ſert le plus aux animaux pour le diſcernement de leur nourriture; & l'autruche a ſi peu de ce diſcernement, qu'elle avale non-ſeulement le fer, les cailloux, le verre, mais même le cuivre qui a une ſi mauvaiſe

(h) *Opere di Vallisnieri*, tom. I, pag. 240.

(i) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 129.*

(k) Vallisnieri, *tome I, page 249.*

odeur,

odeur, & que Vallisnieri en a vu une qui étoit morte pour avoir dévoré une grande quantité de chaux vive *(l)* : les gallinacés & autres granivores, qui n'ont pas les organes du goût fort sensibles, avalent bien de petites pierres qu'ils prennent apparemment pour de petites graines lorsqu'elles sont mêlées ensemble; mais si on leur présente pour toute nourriture un nombre connu de ces petites pierres, ils mourront de faim, sans en avaler une seule *(m)* ; à plus forte raison ne toucheroient-ils point à la chaux vive: & l'on peut conclure de-là, ce me semble, que l'autruche est un des oiseaux dont les sens du goût & de l'odorat, & même celui du toucher dans les parties internes de la bouche, sont les plus émoussés & les plus obtus; en quoi il faut convenir qu'elle s'éloigne beaucoup de la nature des quadrupèdes.

Mais enfin que deviennent les substances dures, réfractaires & nuisibles, que l'autruche avale sans choix & dans la seule intention de se remplir? que deviennent sur-tout le cuivre, le verre, le fer? sur cela les avis sont partagés, & chacun cite des faits à l'appui de son opinion. M. Perrault ayant trouvé soixante & dix doubles dans l'estomac d'un de ces animaux, remarqua qu'ils étoient la plupart usés & consumés presque aux trois quarts; mais il jugea que c'étoit plutôt par leur frottement mutuel & celui des cailloux, que par l'action d'aucun acide, vu que quelques-uns de ces doubles qui étoient bossus, se trouvèrent fort usés du côté convexe, qui étoit aussi le plus exposé aux frottemens, & nullement endommagés du côté concave; d'où il conclut que dans les oiseaux, la dissolution de la nourriture ne

(l) Vallisnieri, *tome I, page 239.*

(m) Collection Académique, *tome I de l'*Histoire naturelle, *page 498.*

ſe fait pas ſeulement par des eſprits ſubtils & pénétrans, mais encore par l'action organique du ventricule qui comprime & bat inceſſamment les alimens avec les corps durs que ces mêmes animaux ont l'inſtinct d'avaler; & comme toutes les matières contenues dans cet eſtomac, étoient teintes en vert; il conclut encore que la diſſolution du cuivre s'y étoit faite, non par un diſſolvant particulier, ni par voie de digeſtion, mais de la même manière qu'elle ſe feroit ſi l'on broyoit ce métal avec des herbes, ou avec quelque liqueur acide ou ſalée: il ajoute que le cuivre, bien loin de ſe tourner en nourriture dans l'eſtomac de l'autruche, y agiſſoit au contraire comme poiſon, & que toutes celles qui en avaloient beaucoup mouroient bientôt après *(n)*.

Valliſnieri penſe au contraire que l'autruche digère ou diſſout les corps durs, principalement par l'action du diſſolvant de l'eſtomac, ſans exclure celle des chocs & frottemens qui peuvent aider à cette action principale; voici ſes preuves:

1.° Les morceaux de bois, de fer ou de verre qui ont ſéjourné quelque temps dans les ventricules de l'autruche, ne ſont point liſſes & luiſans comme ils devroient l'être, s'ils euſſent été uſés par le frottement; mais ils ſont raboteux, ſillonnés, criblés comme ils doivent l'être, en ſuppoſant qu'ils aient été rongés par un diſſolvant actif:

2.° Ce diſſolvant réduit les corps les plus durs, de même que les herbes, les grains & les os, en molécules impalpables qu'on peut apercevoir au microſcope & même à l'œil nu:

3.° Il a trouvé dans un eſtomac d'autruche un clou implanté dans l'une de ſes parois, & qui traverſoit cet eſtomac de façon

(n) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux; *partie II, page 129.*

que les parois opposées ne pouvoient s'approcher ni par conséquent comprimer les matières contenues, autant qu'elles le font d'ordinaire ; cependant les alimens étoient aussi-bien dissous dans ce ventricule, que dans un autre qui n'étoit traversé d'aucun clou, ce qui prouve au moins que la digestion ne se fait pas dans l'autruche uniquement par trituration :

4.° Il a vu un dés à coudre, de cuivre, trouvé dans l'estomac d'un chapon, lequel n'étoit rongé que dans le seul endroit par où il touchoit au gésier, & qui par conséquent étoit le moins exposé aux chocs des autres corps durs ; preuve que la dissolution des métaux, dans l'estomac des chapons, se fait plutôt par l'action d'un dissolvant, quel qu'il soit, que par celle des chocs & des frottemens ; & cette conséquence s'étend assez naturellement aux autruches :

5.° Il a vu une pièce de monnoie rongée si profondément, que son poids étoit réduit à trois grains :

6.° Les glandes du premier estomac donnent, étant pressées, une liqueur visqueuse, jaunâtre, insipide, & qui néanmoins imprime très-promptement sur le fer, une tache obscure :

7.° Enfin, l'activité de ces sucs, la force des muscles du gésier, & la couleur noire qui teint les excrémens des autruches qui ont avalé du fer, comme elle teint ceux des personnes qui font usage des martiaux & les digèrent bien, venant à l'appui des faits précédens, autorisent Vallisnieri à conjecturer, non pas tout-à-fait, que les autruches digèrent le fer & s'en nourrissent, comme divers insectes ou reptiles se nourrissent de terre ou de pierres ; mais que les pierres, les métaux & sur-tout le fer, dissous par le suc des glandes, servent à tempérer, comme absorbans les fermens trop actifs de l'estomac, qu'ils peuvent se

mêler à la nourriture comme élémens utiles, l'assaisonner, augmenter la force des solides, & d'autant plus que le fer entre, comme on sait, dans la composition des êtres vivans; & que lorsqu'il est suffisamment atténué par des acides convenables, il se volatilise & acquiert une tendance à végéter, pour ainsi dire, & à prendre des formes analogues à celles des plantes, comme on le voit dans l'arbre de mars *(o)*; & c'est en effet le seul sens raisonnable dans lequel on puisse dire que l'autruche digère le fer, & quand elle auroit l'estomac assez fort pour le digérer véritablement, ce n'est que par une erreur bien ridicule qu'on auroit pu attribuer à ce gésier, comme on a fait, la qualité d'un remède & la vertu d'aider la digestion, puisqu'on ne peut nier qu'il ne soit par lui-même un morceau tout-à-fait indigeste : mais telle est la nature de l'esprit humain; lorsqu'il est une fois frappé de quelque objet rare & singulier, il se plaît à le rendre plus singulier encore, en lui attribuant des propriétés chimériques & souvent plus absurdes: c'est ainsi qu'on a prétendu que les pierres les plus transparentes qu'on trouve dans les ventricules de l'autruche, avoient aussi la vertu, étant portées au cou, de faire faire de bonnes digestions; que la tunique intérieure de son gésier avoit celle de ranimer un tempérament affoibli & d'inspirer de l'amour; son foie, celle de guérir le mal caduc; son sang, celle de rétablir la vue; la coque de ses œufs réduite en poudre, celle de soulager les douleurs de la goutte & de la gravelle, &c. Vallisnieri a eu occasion de constater par ses expériences, la fausseté de la

(o) Mémoires de l'Académie des Sciences, *années 1705, 1706 & suivantes.* — Vallisnieri, *tome I, page 242;* & il confirme encore son sentiment par les observations de Santorini sur des pièces de monnoie & des clous trouvés dans l'estomac d'une autruche qu'il avoit disséquée à Venise, & par les expériences de l'Académie *del Cimento*, sur la digestion des Oiseaux.

plupart

plupart de ces prétendues vertus; & ses expériences sont d'autant plus décisives, qu'il les a faites sur les personnes les plus crédules & les plus prévenues *(p)*.

L'autruche est un oiseau propre & particulier à l'Afrique, aux îles voisines de ce continent *(q)*, & à la partie de l'Asie qui confine à l'Afrique; ces régions qui sont le pays natal du chameau, du rhinoceros, de l'éléphant & de plusieurs autres grands animaux, devoient être aussi la patrie de l'autruche, qui est l'éléphant des oiseaux; elles sont très-fréquentes dans les montagnes situées au sud-ouest d'Alexandrie, suivant le docteur Pokoke. Un Missionnaire dit qu'on en trouve à Goa, mais beaucoup moins qu'en Arabie *(r)*; Philostrate prétend même qu'Apollonius en trouva jusqu'au de-là du Gange *(s)*, mais c'étoit sans doute dans un temps où ce pays étoit moins peuplé qu'aujourd'hui: les Voyageurs modernes n'en ont point aperçu dans ce même pays, sinon celles qu'on y avoit menées d'ailleurs *(t)*, & tous conviennent qu'elles ne s'écartent guère au-delà du trente-cinquième degré de latitude, de part & d'autre de la Ligne; & comme l'autruche ne vole point, elle est dans le cas de tous les quadrupèdes des parties méridionales de l'ancien continent, c'est-à-dire,

(p) Vallisnieri, *tome I, page 253.*

(q) Le vorou-patra de Madagascar est une espèce d'autruche qui se retire dans les lieux déserts & pond des œufs d'une singulière grosseur. *Hist. générale des Voyages, tome VIII, page 606*, citant Flaccour.

(r) Voyage du Fr. Philippe, Carme-déchaussé, *page 378.*

(s) *Vita Apollonii*, lib. III.

(t) On en nourrit dans les ménageries du roi de Perse, selon Thévenot *(tome II, page 200)*, ce qui suppose qu'elles ne sont pas communes dans ce pays.— Sur la route d'Ispahan à Schiras on amena dans le caravanserai quatre autruches, dit Gemelli Carreri, *tome II, page 238.*

qu'elle n'a pu paſſer dans le nouveau; auſſi n'en a-t-on point trouvé en Amérique, quoiqu'on ait donné ſon nom au touyou, qui lui reſſemble en effet, en ce qu'il ne vole point & par quelques autres rapports, mais qui eſt d'une eſpèce différente, comme nous le verrons bientôt dans ſon hiſtoire : par la même raiſon, on ne l'a jamais rencontrée en Europe, où elle auroit cependant pu trouver un climat convenable à ſa nature dans la Morée, & au midi de l'Eſpagne & de l'Italie; mais pour ſe rendre dans ces contrées, il eût fallu ou franchir les mers qui l'en ſéparoient, ce qui lui étoit impoſſible, ou faire le tour de ces mers, & remonter juſqu'au cinquantième degré de latitude pour revenir par le Nord en traverſant des régions très-peuplées, nouvel obſtacle doublement inſurmontable à la migration d'un animal, qui ne ſe plaît que dans les pays chauds & les déſerts : les autruches habitent en effet, par préférence, les lieux les plus ſolitaires & les plus arides, où il ne pleut preſque jamais *(u)*, & cela confirme ce que diſent les Arabes, qu'elles ne boivent point; elles ſe réuniſſent dans ces déſerts en troupes nombreuſes, qui de loin reſſemblent à des eſcadrons de cavalerie, & ont jeté l'alarme dans plus d'une caravane : leur vie doit être un peu dure dans ces ſolitudes vaſtes

(u) Struthum generari in parte Africæ quâ non pluit inquit Theophraſtus, de Hiſt. plant. 44, *apud Geſnerum*, pag. 74. *Nota.* Tous les Voyageurs & les Naturaliſtes ſont d'accord ſur ce point; G. Warren eſt le ſeul qui ait fait un oiſeau aquatique de l'autruche, l'animal le plus anti-aquatique qu'il y ait : il convient bien qu'elle ne ſait point nager: mais elle a les jambes hautes & le cou long, ce qui lui donne le moyen de marcher dans l'eau & d'y ſaiſir ſa proie; d'ailleurs, on a remarqué que ſa tête avoit quelque reſſemblance avec celle de l'oie; en faut-il davantage pour prouver que l'autruche eſt un oiſeau de rivière? *Voy. Tranſact. Philoſ. n.° 394.* Un autre ayant ouï dire qu'on voyoit en Abiſſinie des autruches de la groſſeur d'un âne, & ayant appris, d'ailleurs, qu'elles avoient le cou & les pieds d'un quadrupède, en a conclu & écrit qu'elles avoient le cou & les pieds d'un âne; *Suidas.* Il n'y a guère de ſujet d'Hiſtoire naturelle qui ait fait dire autant d'abſurdités que l'autruche.

& ſtériles, mais elles y trouvent la liberté & l'amour; & quel déſert à ce prix, ne ſeroit un lieu de délices! c'eſt pour jouir, au ſein de la Nature, de ces biens ineſtimables qu'elles fuient l'homme; mais l'homme qui ſait le profit qu'il en peut tirer, les va chercher dans leurs retraites les plus ſauvages; il ſe nourrit de leurs œufs, de leur ſang, de leur graiſſe, de leur chair, il ſe pare de leurs plumes; il conſerve peut-être l'eſpérance de les ſubjuguer tout-à-fait, & de les mettre au nombre de ſes eſclaves. L'autruche promet trop d'avantages à l'homme, pour qu'elle puiſſe être en ſûreté dans ſes déſerts.

Des peuples entiers ont mérité le nom de *Struthophages*, par l'uſage où ils étoient de manger de l'autruche *(x)*; & ces peuples étoient voiſins des Éléphantophages, qui ne faiſoient pas meilleure chère. Apicius preſcrit, & avec grande raiſon, une ſauſſe un peu vive pour cette viande *(y)*, ce qui prouve au moins qu'elle étoit en uſage chez les Romains; mais nous en avons d'autres preuves. L'empereur Héliogabale fit un jour ſervir la cervelle de ſix cents autruches dans un ſeul repas *(z)*; cet Empereur avoit, comme on ſait, la fantaiſie de ne manger chaque jour que d'une ſeule viande, comme faiſans, cochon, poulets, & l'autruche étoit du nombre *(a)*, mais apprêtée ſans doute à la manière d'Apicius: encore aujourd'hui les habitans de la Lybie, de la Numidie, &c. en nourriſſent de privées, dont ils mangent la chair & vendent les plumes *(b)*; cependant

(x) Strabon, *lib. XVI.* — Diod. Sic. *de Fabul. Antiq. geſtis*, lib. IV.

(y) Apicius, *lib. VI, cap. I.*

(z) Lamp. *in vitâ Heliogabali.*

(a) *Idem, ibidem.*

(b) Belon, *Hiſt. natur. des Oiſeaux*, page 231. — Marmol, *Deſcription de l'Afrique*, tome III, page 25.

les chiens ni les chats ne voulurent pas même ſentir la chair d'une autruche que Valliſnieri avoit diſſéquée, quoique cette chair fût encore fraîche & vermeille, à la vérité l'autruche étoit d'une très-grande maigreur *(c)*; de plus, elle pouvoit être vieille; & Léon-l'Africain qui en avoit goûté ſur les lieux, nous apprend qu'on ne mangeoit guère que les jeunes, & même après les avoir engraiſſées *(d)*; le rabbin David Kimbi, ajoute qu'on préféroit les femelles *(e)*, & peut-être en eût-on fait un mets paſſable en les ſoumettant à la caſtration.

Cadamoſto & quelques autres Voyageurs diſent avoir goûté des œufs d'autruche, & ne les avoir point trouvés mauvais; de Brue & le Maire aſſurent que dans un ſeul de ſes œufs, il y a de quoi nourrir huit hommes *(f)*; d'autres qu'il pèſe autant que trente œufs de poule *(g)*, mais il y a bien loin de-là à quinze livres.

On fait avec la coque de ces œufs, des eſpèces de coupes qui durciſſent avec le temps, & reſſemblent en quelque ſorte à de l'ivoire.

Lorſque les Arabes ont tué une autruche, ils lui ouvrent la gorge, font une ligature au-deſſous du trou, & la prenant enſuite à trois ou quatre, ils la ſecouent & la reſſaſſent, comme on reſſaſſeroit une outre pour la rincer; après quoi la ligature étant défaite, il ſort par le trou fait à la gorge, une quantité conſidérable de mantéque en conſiſtance d'huile figée; on en

(c) *Opere di Valliſnieri*, tom. I, pag. 253.

(d) Deſcription de l'Afrique, *liv. IX.*

(e) Geſner, *de Avibus*, pag. 741.

(f) Voyage au Sénégal, &c. *page 504.*

(g) Kolbe, *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance.*

tire

tire quelquefois jusqu'à vingt livres d'une seule autruche, cette mantéque n'est autre chose que le sang de l'animal mêlé, non avec sa chair, comme on l'a dit, puisqu'on ne lui en trouvoit point sur le ventre & la poitrine, où en effet il n'y en a jamais, mais avec cette graisse, qui dans les autruches grasses, forme, comme nous avons dit, une couche épaisse de plusieurs pouces sur les intestins: les habitans du pays prétendent que la mantéque est un très-bon manger, mais qu'elle donne le cours de ventre *(h)*.

Les Éthiopiens écorchent les autruches & vendent leurs peaux aux Marchands d'Alexandrie: le cuir en est très-épais *(i)*, & les Arabes s'en faisoient autrefois des espèces de soubrevestes, qui leur tenoient lieu de cuirasse & de bouclier *(k)*. Belon a vu une grande quantité de ces peaux toutes emplumées dans les boutiques d'Alexandrie *(l)*; les longues plumes blanches de la queue & des ailes ont été recherchées dans tous les temps: les Anciens les employoient comme ornement & comme distinction militaire, & elles avoient succédé aux plumes de cygne; car les oiseaux ont toujours été en possession de fournir aux peuples policés, comme aux peuples sauvages, une partie de leur parure. Aldrovande nous apprend qu'on voit encore à Rome deux statues anciennes, l'une de Minerve & l'autre de Pyrrhus, dont le casque est orné de plumes d'autruche *(m)*; c'est

(h) Voyage de Thévenot, *tome I, page 313.*

(i) *Nota.* Schwenckfeld prétend que ce cuir épais est fait pour garantir l'autruche contre la rigueur du froid; il n'a pas pris garde qu'elle n'habitoit que les pays chauds. *Voy.* Aviarium Silesiæ, *pag. 350.*

(k) Pollux, *apud Gesnerum*, de Avibus, *pag. 744.*

(l) Belon, *Observ.* fol. 96.

(m) Aldrov. *de Avibus*, tom. I, pag. 596.

apparemment de ces mêmes plumes qu'étoit composé le pennache des soldats Romains, dont parle Polybe *(n)*, & qui consistoit en trois plumes noires ou rouges d'environ une coudée de haut, c'est précisément la longueur des grandes plumes d'autruche. En Turquie, aujourd'hui, un Janissaire *(o)* qui s'est signalé par quelques faits d'armes *(p)*, a le droit d'en décorer son turban, & la Sultane, dans le sérail, projetant de plus douces victoires, les admet dans sa parure avec complaisance. Au royaume de Congo, on mêle ces plumes avec celles du paon, pour en faire des enseignes de guerre *(q)*, & les Dames d'Angleterre & d'Italie s'en font des espèces d'éventails *(r)* : on sait assez quelle prodigieuse consommation il s'en fait en Europe pour les chapeaux, les casques & les habillemens de théâtre, les ameublemens, les dais, les cérémonies funèbres, & même pour la parure des femmes ; & il faut avouer qu'elles font un bon effet, soit par leurs couleurs naturelles ou artificielles, soit par leur mouvement doux & ondoyant : mais il est bon de savoir que les plumes dont on fait le plus de cas, sont celles qui s'arrachent à l'animal vivant, & on les reconnoît en ce que leur tuyau étant pressé dans les doigts, donne un suc sanguinolent ; celles au contraire qui ont été arrachées après la mort, sont sèches, légères & fort sujettes aux vers *(ſ)*.

Les autruches, quoiqu'habitantes du désert, ne sont pas aussi

(n) Polybe, *Histor.* lib. VI.

(o) Belon, *Observ*. . . fol. 96.

(p) Aldrov. *de Avibus*, tom. I, pag. 596.

(q) Histoire générale des Voyages, *tome V, page 76.*

(r) Aldrov. *ubi supra.* — Willulghby, *page 105.*

(ſ) Histoire générale des Voyages, *tome II, page 632.*

ſauvages qu'on l'imagineroit : tous les Voyageurs s'accordent à dire qu'elles s'apprivoiſent facilement, ſur-tout lorſqu'elles ſont jeunes. Les habitans de Dara, ceux de Lybie, &c. en nourriſſent des troupeaux *(t)*, dont ils tirent ſans doute ces plumes de première qualité, qui ne ſe prennent que ſur les autruches vivantes; elles s'apprivoiſent même ſans qu'on y mette de ſoin, & par la ſeule habitude de voir des hommes & d'en recevoir la nourriture & de bons traitemens. Brue en ayant acheté deux à Serinpate ſur la côte d'Afrique, les trouva tout apprivoiſées lorſqu'il arriva au fort Saint-Louis *(u)*.

On fait plus que de les apprivoiſer, on en a dompté quelques-unes au point de les monter comme on monte un cheval; & ce n'eſt pas une invention moderne, car le tyran Firmius qui régnoit en Égypte ſur la fin du troiſième ſiècle, ſe faiſoit porter, dit-on, par de grandes autruches *(x)*. Moore, Anglois, dit avoir vu, à Joar en Afrique, un homme voyageant ſur une autruche *(y)*. Valliſnieri parle d'un jeune homme qui s'étoit fait voir à Veniſe monté ſur une autruche, & lui faiſant faire des eſpèces de voltes devant le menu peuple *(z)*; enfin M. Adanſon a vu au comptoir de Podor, deux autruches encore jeunes, dont la plus forte couroit plus vîte que le meilleur coureur Anglois, quoiqu'elle eût deux Nègres ſur ſon dos *(a)*; tout

(t) Marmol, *Deſcription de l'Afrique*, tome III, page 11.

(u) Hiſtoire générale des Voyages, *tome II, page 608.*

(x) *Firmius imperator vectus eſt ingentibus Struthionibus.* Textor off. apud Geſnerum, *pag. 573.*

(y) Hiſtoire générale des Voyages, *tome III, page 84.*

(z) Valliſnieri, *tome I, page 251.*

(a) « Deux autruches qu'on élevoit depuis près de deux ans au comptoir de Podor, ſur le Niger, quoique jeunes encore, égaloient à très-peu près la groſſeur des plus groſſes »

cela prouve que ces animaux, ſans être abſolument farouches, ſont néanmoins d'une nature rétive, & que ſi on peut les apprivoiſer juſqu'à ſe laiſſer mener en troupeaux, revenir au bercail & même à ſouffrir qu'on les monte, il eſt difficile & peut-être impoſſible de les réduire à obéir à la main du cavalier, à ſentir ſes demandes, comprendre ſes volontés & s'y ſoumettre : nous voyons par la relation même de M. Adanſon, que l'autruche de Podor ne s'éloigna pas beaucoup, mais qu'elle fit pluſieurs fois le tour de la bourgade, & qu'on ne put l'arrêter qu'en lui barrant le paſſage; docile à un certain point par ſtupidité, elle paroît intraitable par ſon naturel; & il faut bien que cela ſoit, puiſque l'Arabe qui a dompté le cheval & ſubjugué le chameau, n'a pu encore maîtriſer entièrement l'autruche: cependant juſque-là on ne pourra tirer parti de ſa vîteſſe & de ſa force, car la force d'un domeſtique indocile ſe tourne preſque toujours contre ſon maître.

Au reſte, quoique les autruches courent plus vîte que le

» de celles que je n'avois aperçues qu'en paſſant dans les campagnes brûlées & ſablonneuſes » de la gauche du Niger: celles-ci étoient ſi privées, que deux petits Noirs montèrent » enſemble la plus grande des deux; celle-ci n'eut pas plutôt ſenti ce poids, qu'elle ſe mit » à courir de toutes ſes forces & leur fit faire pluſieurs fois le tour du village, ſans qu'il fût » poſſible de l'arrêter autrement qu'en lui barrant le paſſage. . . Pour eſſayer la force de » ces animaux, je fis monter un Nègre de taille ſur la plus petite, & deux autres ſur la plus » groſſe: cette charge ne parut pas diſproportionnée à leur vigueur; d'abord elles trottèrent » un petit galop des plus ſerrés; enſuite, lorſqu'on les eût un peu excitées, elles étendirent » leurs ailes comme pour prendre le vent, & s'abandonnèrent à une telle vîteſſe, qu'elles » ſembloient perdre terre. . . Je ſuis perſuadé qu'elles auroient laiſſé bien loin derrière elles » les plus fiers chevaux Anglois. . . Il vrai qu'elles ne fourniroient pas une courſe auſſi » longue qu'eux; mais à coup ſûr elles pourroient l'exécuter plus promptement. J'ai été » pluſieurs fois témoin de ce ſpectacle, qui doit donner une idée de la force prodigieuſe de » l'autruche, & faire connoître de quel uſage elle pourroit être ſi on trouvoit moyen de la maîtriſer & de l'inſtruire comme on dreſſe un cheval ». *Voyage au Sénégal, page 48.*

cheval,

cheval, c'est cependant avec le cheval qu'on les court & qu'on les prend, mais on voit bien qu'il y faut un peu d'industrie; celle des Arabes consiste à les suivre à vue, sans les trop presser, & sur-tout à les inquiéter assez pour les empêcher de prendre de la nourriture, mais point assez pour les déterminer à s'échapper par une fuite prompte; cela est d'autant plus facile qu'elles ne vont guère sur une ligne droite, & qu'elles décrivent presque toujours dans leur course un cercle plus ou moins étendu; les Arabes peuvent donc diriger leur marche sur un cercle concentrique, intérieur, par conséquent plus étroit, & les suivre toujours à une juste distance, en faisant beaucoup moins de chemin qu'elles : lorsqu'ils les ont ainsi fatiguées & affamées pendant un ou deux jours, ils prennent leur moment, fondent sur elles au grand galop en les menant contre le vent autant qu'il est possible *(b)*, & les tuent à coups de bâton pour que leur sang ne gâte point le beau blanc de leurs plumes: on dit que lorsqu'elles se sentent forcées & hors d'état d'échapper aux Chasseurs, elles cachent leur tête & croient qu'on ne les voit plus *(c)*; mais il pourroit se faire que l'absurdité de cette intention retombât sur ceux qui ont voulu s'en rendre les interprètes, & qu'elles n'eussent d'autre but en cachant leur tête que de mettre du moins en sûreté la partie qui est en même temps la plus importante & la plus foible.

Les Struthophages avoient une autre façon de prendre ces animaux, ils se couvroient d'une peau d'autruche, passant leur bras dans le cou, ils lui faisoient faire tous les mouvemens que fait ordinairement l'autruche elle-même, & par ce moyen, ils

(b) Klein, *Hist. Avium*, p. 16. — Histoire générale des Voyages, *tome II, page 632.*

(c) Pline, *lib. X, cap. 1.* — Kolbe, *Description du cap de Bonne-espérance, &c.*

pouvoient aiſément les approcher & les ſurprendre *(d)*: c'eſt ainſi que les Sauvages d'Amérique ſe déguiſent en chevreuil, pour prendre les chevreuils.

On s'eſt encore ſervi de chiens & de filets pour cette chaſſe, mais il paroît qu'on la fait plus communément à cheval; & cela ſeul ſuffit pour expliquer l'antipathie qu'on a cru remarquer entre le cheval & l'autruche.

Lorſque celle-ci court, elle déploie ſes ailes & les grandes plumes de ſa queue *(e)*, non pas qu'elle en tire aucun ſecours pour aller plus vîte, comme je l'ai déjà dit, mais par un effet très-ordinaire de la correſpondance des muſcles, & de la manière qu'un homme qui court agite ſes bras, ou qu'un éléphant qui revient ſur le Chaſſeur, dreſſe & déploie ſes grandes oreilles *(f)*; la preuve, ſans replique, que ce n'eſt point pour accélérer ſon mouvement que l'autruche relève ainſi ſes ailes, c'eſt qu'elle les relève lors même qu'elle va contre le vent, quoique dans ce cas elles ne puiſſent être qu'un obſtacle : la vîteſſe d'un animal n'eſt que l'effet de ſa force employée contre ſa peſanteur; & comme l'autruche eſt en même temps très-peſante & très-vîte à la courſe, il s'enſuit qu'elle doit avoir beaucoup de force; cependant malgré ſa force, elle conſerve les mœurs des granivores; elle n'attaque point les animaux plus foibles, rarement même ſe met-elle en défenſe contre ceux qui l'attaquent; bordée ſur tout le corps d'un cuir épais & dur, pourvue d'un large *ſternum* qui lui tient lieu de cuiraſſe, munie d'une ſeconde cuiraſſe d'inſenſibilité, elle s'aperçoit à peine des

(d) Diod. Sicul. *de Fabul. Antiq. geſtis*, lib. IV.

(e) Léon Afric. *Deſcription*, lib. IX.

(f) Élien, *Hiſt. animal.*

petites atteintes du dehors, & elle ſait ſe ſouſtraire aux grands dangers par la rapidité de ſa fuite; ſi quelquefois elle ſe défend, c'eſt avec le bec, avec les piquans de ſes ailes *(g)*, & ſur-tout avec les pieds. Thévenot en a vu une qui d'un coup de pied renverſa un chien *(h)*. Belon dit dans ſon vieux langage, qu'elle pourroit ainſi *ruer par terre* un homme qui fuiroit devant elle *(i)*; mais qu'elle jette, en fuyant, des pierres à ceux qui la pourſuivent *(k)*, j'en doute beaucoup, & d'autant plus que la vîteſſe de ſa courſe en avant ſeroit autant de retranché ſur celle des pierres qu'elle lanceroit en arrière, & que ces deux vîteſſes oppoſées étant à peu près égales, puiſqu'elles ont toutes deux pour principe le mouvement des pieds, elles ſe détruiroient néceſſairement: d'ailleurs ce fait avancé par Pline, & répété par beaucoup d'autres, ne me paroît point avoir été confirmé par aucun Moderne digne de foi, & l'on ſait que Pline avoit beaucoup plus de génie que de critique.

Léon-l'Africain a dit que l'autruche étoit privée du ſens de l'ouïe *(l)*; cependant nous avons vu plus haut qu'elle paroiſſoit avoir tous les organes d'où dépendent les ſenſations de ce genre, l'ouverture des oreilles eſt même fort grande, & n'eſt point ombragée par les plumes; ainſi il eſt probable ou qu'elle n'eſt ſourde qu'en certaines circonſtances, comme le tetras, c'eſt-à-dire dans la ſaiſon de l'amour, ou qu'on a imputé quelquefois à ſurdité ce qui n'étoit que l'effet de la ſtupidité.

(g) Albert, *de Animal. apud Geſn.* pag. 742.

(h) Voyages de Thévenot, *tome I, page 313.*

(i) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 233.

(k) *Ungulæ iis . . . . biſulcæ, comprehendendis lapidibus utiles; quos in fugâ contra ſequentes ingerunt.* Lib. X, cap. 1.

(l) *Deſcriptio Africæ*, lib. IX.

C'est aussi dans la même saison, selon toute apparence, qu'elle fait entendre sa voix; elle la fait rarement entendre, car très-peu de personnes en ont parlé; les Écrivains sacrés comparent son cri à un gémissement *(m)*, & on prétend même que son nom hébreu *jacnah* est formé d'*ianah*, qui signifie hurler. Le docteur Browne dit que ce cri ressemble à la voix d'un enfant enroué, & qu'il est plus triste encore *(n)*; comment donc avec cela ne paroîtroit-il pas lugubre & même terrible, selon l'expression de M. Sandys, à des Voyageurs qui ne s'enfoncent qu'avec inquiétude dans l'immensité de ces déserts, & pour qui tout être animé, sans en excepter l'homme, est un objet à craindre & une rencontre dangereuse!

(m) Michée, *cap. 1. Luctum quasi Struthionum.*

(n) Collections Philosophiques, *n.° 5, art. VIII.*



LE

LE TOUYOU (a).

L'AUTRUCHE de l'Amérique méridionale, appelée aussi *autruche d'Occident*, *autruche de Magellan & de la Guyane*, n'est point une autruche : je crois que le Maire est le premier Voyageur qui, trompé par quelques traits de ressemblance avec l'autruche d'Afrique, lui ait appliqué ce nom *(b)*. Klein qui a bien vu que l'espèce étoit différente, s'est contenté de l'appeler *autruche bâtarde (c)*. M. Barrère la nomme tantôt un *héron (d)*, tantôt une *grue ferrivore (e)*, tantôt un *émeu à long cou (f)*; d'autres ont cru beaucoup mieux faire en lui appliquant d'après des rapports, à la vérité mieux saisis, cette dénomination composée, *casoar gris à bec d'autruche*; Moehring *(g)* & M. Brisson *(h)* lui donnent le nom latin de *rhea*, auquel le dernier ajoute le nom *Américain de touyou*, formé de celui de *touyouyou* qu'il porte communément dans la Guyane *(i)*; d'autres Sauvages lui ont donné d'autres noms,

(a) Touyou *ou* Touyouyou. — *Struthio.* Euf. Nieremberg, *pag. 217;* la figure, *page 218*, sous le nom *Émeu.* — Nhanduguam. Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* pag. 190; & Pison, *page 84*, avec une figure. — Autruche de Guiane. Desmarchais, *tome III*, *page 324*.

(b) Voy. ses Navigations Australes, *page 129*, *dans le sommaire du n.° 22.*

(c) *Avium Hist.* pag. 17.

(d) *Ornithologia*, pag. 67.

(e) France Équinoxiale, *page 133*.

(f) *Ornithologia*, pag. 64.

(g) Meth. *Avi. Gen.* 65.

(h) Brisson, *tome V*, *page 8*.

(i) Barrère, *France Équinoxiale*, page 133.

yardu, yandu, andu & *nandu-guacu*, au Bresil *(k)*; *ſallian*, dans l'île de Maragnan *(l)*; *ſuri*, au Chili *(m)*, &c. voilà bien des noms pour un oiſeau ſi nouvellement connu : pour moi j'adopterai volontiers celui de touyou que lui a donné, ou plutôt que lui a conſervé M. Briſſon; & je préférerai, ſans héſiter, ce nom barbare, qui vraiſemblablement a quelque rapport à la voix ou au cri de l'oiſeau; je le préférerai, dis-je, aux dénominations ſcientifiques, qui trop ſouvent ne ſont propres qu'à donner de fauſſes idées, & aux noms nouveaux qui n'indiquent aucun caractère, aucun attribut eſſentiel de l'être auquel on les applique.

M. Briſſon paroît croire qu'Aldrovande a voulu déſigner le touyou ſous le nom d'*avis eme (n)*, & il eſt très-vrai qu'au *tome III* de l'Ornithologie de ce dernier, *page 541*, il ſe trouve une planche qui repréſente le touyou & le caſoar, d'après les deux planches de Nieremberg, *page 218*; & qu'au-deſſus de la planche d'Aldrovande eſt écrit en gros caractère, *AVIS EME*, de même que la figure du touyou, dans Nieremberg, porte en tête le nom d'*émeu*; mais il eſt viſible que ces deux titres ont été ajoutés par les Graveurs ou les Imprimeurs, peu inſtruits de l'intention des Auteurs, car Aldrovande ne dit pas un mot du touyou, Nieremberg n'en parle que ſous les noms d'*yardou*, de *ſuri* & d'*autruche d'Occident*; & tous deux, dans leur deſcription, appliquent les noms d'*eme* & d'*émeu* au ſeul caſoar de Java; en ſorte que pour prévenir la confuſion des

(k) Nieremberg, *pag. 217*; Marcgrave, *pag. 190*; Piſon, *pag. 84*; de Laët, &c.

(l) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XIV, page 316*.

(m) Nieremberg, *page 217*.

(n) Briſſon, *tome V* de ſon Ornithologie, *page 8*.

noms, l'eme d'Aldrovande & l'émeu de Nieremberg, ne doivent plus désormais reparoître dans la liste des dénominations du touyou. Marcgrave dit que les Portugais l'appellent *ema* dans leur langue *(o)*; mais les Portugais qui avoient beaucoup de relations dans les Indes orientales, connoissoient l'émeu de Java, & ils ont donné son nom au touyou d'Amérique, qui lui ressembloit plus qu'à aucun autre oiseau, de même que nous avons donné le nom d'*autruche* à ce même touyou; & il doit demeurer pour constant que le nom d'émeu est propre au casoar des Indes orientales, & ne convient ni au touyou ni à aucun autre oiseau d'Amérique.

En détaillant les différens noms du touyou, j'ai indiqué en partie les différentes contrées où il se trouve; c'est un oiseau propre à l'Amérique méridionale, mais qui n'est pas également répandu dans toutes les provinces de ce continent. Marcgrave nous apprend qu'il est rare d'en voir aux environs de Fernambouc, il ne l'est pas moins au Pérou & le long des côtes les plus fréquentées; mais il est plus commun dans la Guyane *(p)*, dans les capitaineries de Sérégippe & de Rio-grande *(q)*, dans les provinces intérieures du Bresil *(r)*, au Chili *(ſ)*, dans les vastes forêts qui sont au Nord de l'embouchure de la Plata *(t)*, dans les savanes immenses qui s'étendent au sud de cette rivière *(u)*

(o) Marcgrave, *Hist. nat. Bras.* pag. 190.

(p) Barrère, *France Équinoxiale*, page 133.

(q) Marcgrave, *Hist. nat. Brasil.* pag. 190.

(r) Histoire générale des Voyages, *tome XIV, page 299.*

(ſ) Histoire des Incas, *tome II, page 274 & suivantes.*

(t) Wafer, *Nouveaux Voyages de Dampier*, tome V, page 308.

(u) *Ibidem*, page 68.

& dans toute la terre Magellanique *(x)*, jufqu'au port Defiré, & même jufqu'à la côte qui borde le détroit de Magellan *(y)*: autrefois il y avoit des cantons dans le Paraguai qui en étoient remplis, fur-tout les campagnes arrofées par l'Uraguai; mais à mefure que les hommes s'y font multipliés, ils en ont tué un grand nombre, & le refte s'eft éloigné *(z)*: le capitaine Wood affure que bien qu'ils abondent fur la côte feptentrionale du détroit de Magellan, on n'en voit point du tout fur la côte méridionale *(a)*; & quoique Coréal dife qu'il en a aperçu dans les îles de la mer du fud *(b)*, ce détroit paroît être la borne du climat qui convient au touyou, comme le cap de Bonne-efpérance eft la borne du climat qui convient aux autruches; & ces îles de la mer du fud, où Coréal dit avoir vu des touyous, feront apparemment quelques-unes de celles qui avoifinent les côtes orientales de l'Amérique au-delà du détroit: il paroît de plus, que le touyou qui fe plaît comme l'autruche, fous la zone torride, s'habitue plus facilement à des pays moins chauds, puifque la pointe de l'Amérique méridionale, qui eft terminée par le détroit de Magellan, s'approche bien plus du pôle que le cap de Bonne-efpérance ou qu'aucun autre climat habité volontairement par les autruches: mais, comme felon toutes les relations, le touyou n'a pas plus que l'autruche la puiffance de voler, qu'il eft, comme elle, un oifeau tout-à-fait terreftre; & que l'Amérique méridionale eft féparée de l'ancien

(x) Wafer, *Nouveaux Voyages de Dampier*, tome IV, page 69; & tome V, page 181.

(y) *Ibidem*, page 192.

(z) Hiftoire du Paraguai du P. Charlevoix, *tome I, page 33; & tome II, page 172.*

(a) Suite des Voyages de Dampier, *tome V, page 192.*

(b) Voyages de Coréal, *tome II, page 208.*

continent,

continent, par des mers immenſes; il s'enſuit qu'on ne doit pas plus trouver de touyous dans ce continent, qu'on ne trouve d'autruches en Amérique, & cela eſt en effet conforme au témoignage de tous les Voyageurs.

Le touyou, ſans être tout-à-fait auſſi gros que l'autruche, eſt le plus gros oiſeau du nouveau monde, les vieux ont juſqu'à ſix pieds de haut *(c)*; & Wafer qui a meſuré la cuiſſe d'un des plus grands, l'a trouvée preſque égale à celle d'un homme *(d)*; il a le long cou, la petite tête & le bec aplati de l'autruche *(e)*, mais pour tout le reſte, il a plus de rapport avec le caſoar : je trouve même dans l'hiſtoire du Breſil, par M. l'abbé Prevôt *(f)*, mais point ailleurs, l'indication d'une eſpèce de corne que cet oiſeau a ſur le bec, & qui, ſi elle exiſtoit en effet, ſeroit un trait de reſſemblance de plus avec le caſoar.

Son corps eſt de forme ovoïde, & paroît preſque entièrement rond, lorſqu'il eſt revêtu de toutes ſes plumes : ſes ailes ſont très-courtes & inutiles pour le vol, quoiqu'on prétende qu'elles ne ſoient pas inutiles pour la courſe; il a ſur le dos & aux environs du croupion, de longues plumes qui lui tombent en arrière & recouvrent l'anus, il n'a point d'autre queue; tout ce plumage eſt gris ſur le dos & blanc ſur le ventre : c'eſt un oiſeau très-haut monté, ayant trois doigts à chaque pied, &

(c) Barrère, *France Équinoxiale*, page 133.

(d) Suite des Voyages de Dampier, *tome IV, page 308*.

(e) Nota. On voit dans la figure de Nieremberg, *page 218*, une eſpèce de calotte ſur le ſommet de la tête, qui a du rapport à la plaque dure & calleuſe que l'autruche a au même endroit, ſelon le Docteur Browne (Voy. l'*Hiſtoire de l'Autruche)*; mais il n'eſt queſtion de cette calotte ni dans la Deſcription de Nieremberg, ni dans aucune autre.

(f) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XIV, page 299*.

trois en avant; car on ne doit pas regarder comme un doigt, ce tubercule calleux & arrondi qu'il a en arrière, & ſur lequel le pied ſe repoſe comme ſur une eſpèce de talon; on attribue à cette conformation la difficulté qu'il a de ſe tenir ſur un terrein gliſſant, & d'y marcher ſans tomber; en récompenſe il court très-légèrement en pleine campagne, élevant tantôt une aile, tantôt une autre, mais avec des intentions qui ne ſont pas encore bien éclaircies; Marcgrave prétend que c'eſt afin de s'en ſervir comme d'une voile pour prendre le vent; Nieremberg, que c'eſt pour rendre le vent contraire aux chiens qui le pourſuivent; Piſon & Klein, pour changer ſouvent la direction de ſa courſe, afin d'éviter par ces zig-zags les flèches des Sauvages; d'autres enfin, qu'il cherche à s'exciter à courir plus vîte, en ſe piquant lui-même avec une eſpèce d'aiguillon dont ſes ailes ſont armées *(g)*: mais, quoi qu'il en ſoit des intentions des touyous, il eſt certain qu'ils courent avec une très-grande vîteſſe, & qu'il eſt difficile à aucun chien de chaſſe de pouvoir les atteindre; on en cite un qui ſe voyant coupé, s'élança avec une telle rapidité qu'il en impoſa aux chiens, & s'échappa vers les montagnes *(h)*: dans l'impoſſibilité de les forcer, les Sauvages ſont réduits à uſer d'adreſſe & à leur tendre des piéges pour les prendre *(i)*. Marcgrave dit qu'ils vivent de chair & de fruits *(k)*, mais ſi

(g) Voyez tous ces Auteurs aux endroits indiqués ci-deſſus; mais il faut remarquer que Piſon, Marcgrave ni aucun autre qui ait vu le touyou, ne parle de cet aiguillon de l'aile, & qu'il pourroit bien avoir été donné à cet oiſeau ſeulement par analogie, ou parce qu'on a cru pouvoir lui attribuer, en ſa qualité d'autruche, les propriétés de l'autruche d'Afrique; ſuite inévitable de la confuſion des noms.

(h) Navigations aux terres Auſtrales, *pages 20—27.*

(i) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XIV, page 316.*

(k) Marcgrave, *Hiſt. nat. Braſ.* ubi ſupra.

on les eût mieux obſervés, on eût reconnu, ſans doute, pour laquelle de ces deux ſortes de nourritures ils ont un appétit de préférence; au défaut des faits on peut conjecturer que ces oiſeaux ayant le même inſtinct que celui des autruches & des frugivores, qui eſt d'avaler des pierres, du fer & autres corps durs *(l)*, ils ſont auſſi frugivores, & que s'ils mangent quelquefois de la chair, c'eſt, ou parce qu'ils ſont preſſés par la faim, ou qu'ayant les ſens du goût & de l'odorat obtus comme l'autruche, ils avalent indiſtinctement tout ce qui ſe préſente.

Nieremberg conte des choſes fort étranges au ſujet de leur propagation; ſelon lui, c'eſt le mâle qui ſe charge de couver les œufs; pour cela il fait en ſorte de raſſembler vingt ou trente femelles, afin qu'elles pondent dans un même nid; dès qu'elles ont pondu, il les chaſſe à grands coups de bec, & vient ſe poſer ſur leurs œufs, avec la ſingulière précaution d'en laiſſer deux à l'écart qu'il ne couve point; lorſque les autres commencent à éclore, ces deux-là ſe trouvent gâtés, & le mâle prévoyant ne manque pas d'en caſſer l'un, qui attire une multitude de mouches, de ſcarabées & d'autres inſectes dont les petits ſe nourriſſent; lorſque le premier eſt conſommé, le couveur entame le ſecond & s'en ſert au même uſage *(m)*: il eſt certain que tout cela a pu arriver naturellement; il a pu ſe faire que des œufs inféconds ſe ſoient caſſés par accident, qu'ils aient attiré des inſectes, leſquels aient ſervi de pâture aux jeunes touyous; il n'y a que l'intention du père qui ſoit ſuſpecte ici, car ce ſont toujours ces intentions qu'on prête aſſez légèrement aux bêtes, qui font le roman de l'Hiſtoire Naturelle.

(l) Marcgrave, *ubi ſupra*.—Wafer, *Suite des Voyages de Dampier*, tome IV, p. 308.

(m) Nieremberg, *Hiſt. nat. Peregr.* pag. 217.

A l'égard de ce mâle qui ſe charge, dit-on, de couver à l'excluſion des femelles; je ſerois fort porté à douter du fait, & comme peu avéré & comme contraire à l'ordre de la Nature: mais ce n'eſt pas aſſez d'indiquer une erreur, il faut, autant qu'on peut, en découvrir les cauſes, qui remontent quelquefois juſqu'à la vérité; je croirois donc volontiers que celle-ci eſt fondée ſur ce qu'on aura trouvé à quelques couveuſes des teſticules, & peut-être une apparence de verge comme on en voit à l'autruche femelle, & qu'on ſe ſera cru en droit d'en conclure que c'étoit autant de mâles.

Wafer dit avoir aperçu dans une terre déſerte, au nord de la Plata, vers le trente-quatrième degré de latitude méridionale, une quantité d'œufs de touyou dans le ſable où, ſelon lui, ces oiſeaux les laiſſent couver *(n)*; ſi ce fait eſt vrai, les détails que donne Nieremberg ſur l'incubation de ces mêmes œufs, ne peuvent l'être que dans un climat moins chaud & plus voiſin du pôle; en effet, les Hollandois trouvèrent aux environs du port Deſiré, qui eſt au quarante-ſeptième degré de latitude, un touyou qui couvoit & qu'ils firent envoler, ils comptèrent dix-neuf œufs dans le nid *(o)*; c'eſt ainſi que les autruches ne couvent point, ou preſque point leurs œufs ſous la zone torride, & qu'elles les couvent au cap de Bonne-eſpérance où la chaleur du climat ne ſeroit pas ſuffiſante pour les faire éclore.

Lorſque les jeunes touyous viennent de naître, ils ſont familiers & ſuivent la première perſonne qu'ils rencontrent *(p)*;

(n) Tome IV de la ſuite des Voyages de Dampier, *page 308*.

(o) Voyages des Hollandois aux Indes orientales, *tome II, page 17*.

(p) « J'ai été ſuivi, moi-même, dit Wafer, par pluſieurs de ces jeunes autruches *(il appelle ainſi les touyous)*, qui ſont fort ſimples & innocentes ». *Voyages de Dampier, tome IV, page 308*.

mais

mais en vieilliſſant ils acquièrent de l'expérience & deviennent ſauvages *(q)* : il paroît qu'en général leur chair eſt un aſſez bon manger *(r)*, non cependant celle des vieux qui eſt dure & de mauvais goût *(ſ)*; on pourroit perfectionner cette viande en élevant des troupeaux de jeunes touyous, ce qui ſeroit facile, vu les grandes diſpoſitions qu'ils ont à s'apprivoiſer, les engraiſſant & employant tous les moyens qui nous ont réuſſi à l'égard des dindons, qui viennent également des climats chauds & tempérés du continent de l'Amérique.

Leurs plumes ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi belles que celles de l'autruche *(t)*; Coréal dit même qu'elles ne peuvent ſervir à rien *(u)*; il ſeroit à deſirer qu'au lieu de nous parler de leur peu de valeur, les Voyageurs nous euſſent donné une idée juſte de leur ſtructure : on a trop écrit de l'autruche, & pas aſſez du touyou; pour faire l'hiſtoire de la première, la plus grande difficulté a été de raſſembler tous les faits, de comparer tous les expoſés, de diſcuter toutes les opinions, de ſaiſir la vérité égarée dans le labyrinthe des avis divers ou noyée dans l'abondance des paroles : mais pour parler du touyou, nous avons été ſouvent obligés de deviner ce qui eſt, d'après ce qui doit être; de commenter un mot échappé par haſard,

(q) « Il y a un très-grand nombre d'autruches dans cette île du port Deſiré, leſquelles ſont fort farouches ». *Voyage des Hollandois aux Indes orientales, tome II, page 17.* — « Je vis au port Deſiré trois autruches, ſans pouvoir les approcher aſſez pour les tirer : « dès qu'elles m'aperçurent, elles s'enfuirent ». *Navig. aux terres auſtrales, pages 20—27.*

(r) Marcgrave, *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 190.

(ſ) Wafer, *ubi ſupra.*

(t) Hiſtoire des Incas, *tome II, page 276.*

(u) Voyages de Coréal, *tome II, p. 208.*

d'interpréter juſqu'au ſilence; au défaut du vrai, de nous contenter du vraiſemblable, en un mot de nous réſoudre à douter de la plus grande partie des faits principaux, & à ignorer preſque tout le reſte, juſqu'à ce que les obſervations futures nous mettent en état de remplir les lacunes que, faute de mémoires ſuffiſans, nous laiſſons aujourd'hui dans ſon hiſtoire.



LE CASOAR (a).

Les Hollandois ſont les premiers qui ont fait voir cet oiſeau à l'Europe, ils le rapportèrent de l'île de Java, en 1597, à leur retour du premier voyage qu'ils avoient fait aux Indes orientales *(b)*; les habitans du pays l'appellent *Eme*, dont nous avons fait *emeu :* ceux qui l'ont apporté lui ont auſſi donné le nom de *caſſoware (c)*, que nous prononçons caſoar, & que j'ai adopté, parce qu'il n'a jamais été appliqué à aucun autre oiſeau; au lieu que celui d'emeu a été appliqué, quoique mal-à-propos, au touyou, comme nous l'avons vu ci-deſſus dans l'hiſtoire de cet oiſeau.

Le caſoar, ſans être auſſi grand ni même auſſi gros que l'autruche, paroît plus maſſif aux yeux, parce qu'avec un corps d'un volume preſque égal, il a le cou & les pieds moins longs & beaucoup plus gros à proportion, & la partie du corps plus renflée, ce qui lui donne un air plus lourd.

Celui qui a été décrit par M.[rs] de l'Académie des Sciences, avoit cinq pieds & demi, du bout du bec au bout des ongles *(d)*:

(a) Caſoar. Aux Indes, *Eme* ou *Emeu;* en Europe, *Caſoar* ou *Caſowar.* — Emeu. *Avis, Cluſii, Exot.* lib. V, pag. 97, avec une aſſez bonne figure, *page 98.* — Caſoar. Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 157, planche LVI,* avec une aſſez bonne figure. — Caſowary. Albin, *tome II, page 39, planche LX,* avec une mauvaiſe figure. — *Caſuarius.* Friſch, *planche CV,* avec une figure coloriée. — Le Caſoar. Briſſon, *Ornithol.* tome V, page 10, planche I, figure 2.

(b) Hiſtoire générale des Voyages, *tome VIII, page 112.* — Cluſius, *Exotic.* lib. V, cap. III, pag. 97, edit. fol. 1605, *ex Off.* Plantin.

(c) Bontius. — Friſch, *ad Tabulam,* pag. 105.

(d) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 157.*

celui que Clusius a observé étoit d'un quart plus petit *(e)*. Houtman lui donne une grosseur double de celle du cygne *(f)*, & d'autres Hollandois celle d'un mouton : cette variété de mesures, loin de nuire à la vérité, est au contraire la seule chose qui puisse nous donner une connoissance approchée de la véritable grandeur du casoar; car la taille d'un seul individu n'est point la grandeur de l'espèce, & l'on ne peut se former une idée juste de celle-ci, qu'en la considérant comme une quantité variable entre certaines limites; d'où il suit qu'un Naturaliste qui auroit comparé avec une bonne critique, toutes les dimensions & les descriptions des Observateurs, auroit des notions plus exactes & plus sûres de l'espèce, que chacun de ces Observateurs qui n'auroit connu que l'individu qu'il aura mesuré & décrit.

Le trait le plus remarquable dans la figure du casoar, est cette espèce de casque conique, noir par-devant, jaune dans tout le reste, qui s'élève sur le front, depuis la base du bec jusqu'au milieu du sommet de la tête, & quelquefois au-delà; ce casque est formé par le renflement des os du crâne en cet endroit, & il est recouvert d'une enveloppe dure, composée de plusieurs couches concentriques & analogues à la substance de la corne de bœuf; sa forme totale est à peu près celle d'un cône tronqué, qui a trois pouces de haut, un pouce de diamètre à sa base & trois lignes à son sommet. Clusius pensoit que ce casque tomboit tous les ans avec les plumes, lorsque l'oiseau étoit en mue *(g)* : mais M.[rs] de l'Académie des

(e) Mém. pour servir à l'Hist. des Animaux, *part. II, p. 157.* — & Clusius, *ubi supra.*

(f) Voyage d'Houtman dans *le Recueil des Voyages de la Compagnie Hollandoise aux Indes Orientales*, année 1596.

(g) Clusius, *Exotic. ubi supra*, pag. 98.

Sciences

Sciences ont remarqué avec raiſon, que c'étoit tout au plus l'enveloppe extérieure qui pouvoit tomber ainſi, & non le noyau intérieur, qui, comme nous l'avons dit, fait partie des os du crâne, & même ils ajoutent qu'on ne s'eſt point aperçu de la chute de cette enveloppe à la ménagerie de Verſailles pendant les quatre années que le caſoar qu'ils décrivoient y avoit paſſées *(h)*: néanmoins il peut ſe faire qu'elle tombe en effet, mais en détail, & par une eſpèce d'exfoliation ſucceſſive, comme le bec de pluſieurs oiſeaux, & que cette particularité ait échappé aux Gardes de la ménagerie.

L'iris des yeux eſt d'un jaune de topaſe, & la cornée ſingulièrement petite, relativement au globe de l'œil *(i)*, ce qui donne à l'animal un regard également farouche & extraordinaire; la paupière inférieure eſt la plus grande, & celle du deſſus eſt garnie dans ſa partie moyenne d'un rang de petits poils noirs, lequel s'arrondit au-deſſus de l'œil en manière de ſourcil & forme au caſoar *(k)* une ſorte de phyſionomie que la grande ouverture du bec achève de rendre menaçante; les orifices extérieurs des narines ſont fort près de la pointe du bec ſupérieur.

Dans le bec, il faut diſtinguer la charpente du tégument qui la recouvre : cette charpente conſiſte en trois pièces très-ſolides, deux deſquelles forment le pourtour, & la troiſième l'arête ſupérieure qui eſt beaucoup plus relevée que dans l'autruche;

(h) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 161.*

(i) Le globe de l'œil avoit un pouce & demi de diamètre; le criſtallin, quatre lignes; & la cornée trois lignes ſeulement. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux,* partie II, page 167.

(k) *Ibidem*, pag. 161.

toutes les trois ſont recouvertes par une membrane qui remplit les entre-deux.

Les mandibules ſupérieure & inférieure du bec ont leurs bords un peu échancrés vers le bout, & paroiſſent avoir chacune trois pointes.

La tête & le haut du cou n'ont que quelques petites plumes, ou plutôt quelques poils noirs & clair-ſemés; en ſorte que dans ces endroits la peau paroît à découvert; elle eſt de différentes couleurs, bleue ſur les côtés, d'un violet ardoiſé ſous la gorge, rouge par-derrière en pluſieurs places, mais principalement vers le milieu; & ces places rouges ſont un peu plus relevées que le reſte, par des eſpèces de rides ou de hachures obliques dont le cou eſt ſillonné: mais il faut avouer qu'il y a variété dans la diſpoſition de ces couleurs.

Les trous des oreilles étoient fort grands dans le caſoar décrit par M.[rs] de l'Académie *(l)*, fort petits dans celui décrit par Cluſius *(m)*, mais découverts dans tous deux, & environnés comme les paupières, de petits poils noirs.

Vers le milieu de la partie antérieure du cou, à l'endroit où commencent les grandes plumes, naiſſent deux barbillons rouges & bleus, arrondis par le bout, que Bontius met dans la figure immédiatement au-deſſus du bec, comme dans les poules. Friſch en a repréſenté quatre, deux plus longs ſur les côtés du cou, & deux en devant, plus petits & plus courts; le caſque paroît auſſi plus large dans ſa figure, & approche de la forme d'un turban *(n)*. Il y a au cabinet du Roi une tête qui paroît

(l) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 161.*

(m) Cluſius, *Exotic.* lib. V, cap. III, pag. 98.

(n) Friſch, *page 105.*

être celle d'un caſoar, & qui porte un tubercule différent du tubercule du caſoar ordinaire; c'eſt au temps & à l'obſervation à nous apprendre ſi ces variétés & celles que nous remarquerons dans la ſuite, ſont conſtantes ou non; ſi quelques-unes ne viendroient pas du peu d'exactitude des Deſſinateurs, ou ſi elles ne tiendroient pas à la différence du ſexe ou à quelqu'autre circonſtance. Friſch prétend avoir reconnu dans deux caſoars empaillés, des variétés qui diſtinguoient le mâle de la femelle; mais il ne dit pas quelles ſont ces différences.

Le caſoar a les ailes encore plus petites que l'autruche, & tout auſſi inutiles pour le vol; elles ſont armées de piquans & même en plus grand nombre que celles de l'autruche. Cluſius en a trouvé quatre à chaque aile; M.[rs] de l'Académie cinq, & on en compte ſept bien diſtincts dans la *figure* de Friſch *(planche 105)*; ce ſont comme des tuyaux de plumes qui paroiſſent rouges à leur extrémité, & ſont creux dans toute leur longueur; ils contiennent dans leur cavité une eſpèce de moelle ſemblable à celle des plumes naiſſantes des autres oiſeaux : celui du milieu a près d'un pied de longueur & environ trois lignes de diamètre, c'eſt le plus long de tous; les latéraux vont en décroiſſant de part & d'autre comme les doigts de la main & à peu près dans le même ordre. Swammerdam s'en ſervoit en guiſe de chalumeau pour ſouffler des parties très-délicates, comme les trachées des inſectes, &c. *(o)*. On a dit que ces ailes avoient été données au caſoar pour l'aider à aller plus vîte *(p)*; d'autres qu'il pouvoit s'en ſervir pour frapper, comme

(o) Collect. Acad. partie étrangère, *tome II de l'*Hiſtoire Naturelle, *page 217.*

(p) Cluſius, *Exotic.* lib. V, cap. 111, pag. 98.

avec des houssines *(q)*; mais personne ne dit avoir vu quel usage il en fait réellement: le casoar a encore cela de commun avec l'autruche, qu'il n'a qu'une seule espèce de plumes sur tout le corps, aux ailes, autour du croupion, &c. mais la plupart de ces plumes sont doubles, chaque tuyau donnant ordinairement naissance à deux tiges plus ou moins longues & souvent inégales entr'elles; elles ne sont pas d'une structure uniforme dans toute leur longueur, les tiges sont plates, noires & luisantes, divisées par nœuds en dessous, & chaque nœud produit une barbe ou un filet, avec cette différence que depuis la racine au milieu de la tige, ces filets sont plus courts, plus souples, plus branchus, & pour ainsi dire duvetés, & d'une couleur de gris-tanné; au lieu que depuis le milieu de la même tige à son extrémité, ils sont plus longs, plus durs & de couleur noire; & comme ces derniers recouvrent les autres & sont les seuls qui paroissent, le casoar, vu de quelque distance, semble être un animal velu, & du même poil que l'ours ou le sanglier: les plumes les plus courtes sont au cou, les plus longues autour du croupion, & les moyennes dans l'espace intermédiaire; celles du croupion ont jusqu'à quatorze pouces, & retombent sur la partie postérieure du corps, elles tiennent lieu de la queue qui manque absolument *(r)*.

Il y a, comme à l'autruche, un espace calleux & nu sur le *sternum*, à l'endroit où porte le poids du corps lorsque l'oiseau est couché; & cette partie est plus saillante & plus relevée dans le casoar que dans l'autruche *(s)*.

(q) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *Partie II, page 160.*

(r) *Idem*, Partie II, page 158.

(s) Voyages de la Compagnie Hollandoise, *tome VII, p. 349.*

Les

Les cuisses & les jambes sont revêtues de plumes presque jusqu'auprès du genou, & ces plumes tiroient au gris de cendre dans le sujet observé par Clusius; les pieds, qui sont très-gros & très-nerveux, ont trois doigts & non pas quatre comme le dit Bontius, tous trois dirigés en avant; les Hollandois racontent que le casoar se sert de ses pieds pour sa défense, ruant & frappant par-derrière comme un cheval *(t)*, selon les uns; & selon les autres, s'élançant en avant contre celui qui l'attaque & le renversant avec les pieds, dont il lui frappe rudement la poitrine *(u)*. Clusius qui en a vu un vivant dans les jardins du comte de Solms à la Haye, dit qu'il ne se sert point de son bec pour se défendre, mais qu'il se porte obliquement sur son adversaire, & qu'il le frappe en ruant; il ajoute que le même comte de Solms lui montra un arbre gros comme la cuisse que cet oiseau avoit fort maltraité, & entièrement écorché avec ses pieds & ses ongles *(x)*: il est vrai qu'on n'a pas remarqué à la ménagerie de Versailles, que les casoars qu'on y a gardés fussent si méchans & si forts; mais peut-être étoient-ils plus apprivoisés que celui de Clusius: d'ailleurs ils vivoient dans l'abondance & dans une plus étroite captivité, toutes circonstances qui adoucissent à la longue les mœurs des animaux qui ne sont pas absolument féroces, énervent leur courage, abâtardissent leur naturel & les rendent méconnoissables au travers des habitudes nouvellement acquises.

Les ongles du casoar sont très-durs, noirs au dehors & blancs

(t) Histoire générale des Voyages, *tome VIII, page 112.*

(u) *Ibidem.*

(x) Clusius, *Exotic.* lib. V, cap. III.

en dedans *(y)*. Linnæus dit qu'il frappe avec l'ongle du milieu qui est le plus grand *(z)*; cependant les descriptions & les figures de M.[rs] de l'Académie & de M. Brisson, représentent l'ongle du doigt intérieur comme le plus grand, & il l'est en effet *(a)*.

Son allure est bizarre; il semble qu'il rue du derrière, faisant en même temps un demi-saut en avant *(b)*; mais malgré la mauvaise grâce de sa démarche, on prétend qu'il court plus vîte que le meilleur coureur *(c)*; la vîtesse est tellement l'attribut des oiseaux, que les plus pesans de cette famille sont encore plus légers à la course que les plus légers d'entre les animaux terrestres.

Le casoar a la langue dentelée sur les bords, & si courte, qu'on a dit de lui, comme du coq de bruyère, qu'il n'en avoit point: celle qu'a observée M. Perrault avoit seulement un pouce de long & huit lignes de large *(d)*; il avale tout ce qu'on lui jette, c'est-à-dire, tout corps dont le volume est proportionné à l'ouverture de son bec. Frisch ne voit avec raison, dans cette habitude, qu'un trait de conformité avec les gallinacés, qui avalent leurs alimens tout entiers & sans les briser dans leur bec *(e)*; mais les Hollandois qui paroissent avoir voulu rendre

(y) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 162.*

(z) Gen. 86, edit x. *Ungue intermedio majore ferit.*

(a) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 158.* — Ornithologie de Brisson, *tome V, page 11.*

(b) Voyage des Hollandois, *tome VII, page 349.*

(c) *Ibidem.*

(d) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 167.*

(e) Frisch, *page & figure 105.*

plus intéressante l'histoire de cet oiseau, déjà si singulier, en y ajoutant du merveilleux, n'ont pas manqué de dire, comme on l'a dit de l'autruche, qu'il avaloit non-seulement les pierres, le fer, les glaçons, &c. mais encore des charbons ardens, & sans même en paroître incommodé *(f)*.

On dit aussi qu'il rend très-promptement ce qu'il a pris *(g)*, & quelquefois des pommes de la grosseur du poing aussi entières qu'il les avoit avalées *(h)*; & en effet, le tube intestinal est si court que les alimens doivent passer très-vîte; & ceux qui par leur dureté sont capables de quelque résistance, doivent éprouver peu d'altération dans un si petit trajet, sur-tout lorsque les fonctions de l'estomac sont dérangées par quelque maladie: on a assuré à Clusius, que dans ce cas il rendoit quelquefois les œufs de poule dont il étoit fort friand, tels qu'il les avoit pris, c'est-à-dire, bien entiers avec la coque, & que les avalant une seconde fois, il les digéroit bien *(i)*: le fonds de la nourriture de ce même casoar, qui étoit celui du comte de Solms, c'étoit du pain blanc coupé par gros morceaux, ce qui prouve qu'il est frugivore, ou plutôt il est omnivore, puisqu'il dévore en effet tout ce qu'on lui présente, & que s'il a le jabot & le double estomac des animaux qui vivent de matières végétales *(k)*,

(f) Histoire générale des Voyages, *tome VIII, page 112.*

(g) Voyage des Hollandois, *tome VII, page 349.*

(h) Histoire générale des Voyages, *tome VIII, page 112.*

(i) Clusius, *Exotic.* lib. V, cap. III, pag. 99.

(k) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, pages 155, 156, 157 & 170. Nota.* Il y a dans ce dernier endroit une ligne omise au bas de la page, qui indiquoit la différence qui se trouve entre les ventricules dans divers individus; cette différence consiste, si je ne me trompe, en ce qu'ils sont tantôt musculeux & tantôt membraneux; structure indécise, & qui convient assez à la nature équivoque d'un animal qui

il a les courts inteſtins des animaux carnaſſiers : le tube inteſtinal de celui qui a été diſſéqué par M.^rs de l'Académie, avoit quatre pieds huit pouces de long & deux pouces de diamètre dans toute ſon étendue : le *cœcum* étoit double & n'avoit pas plus d'une ligne de diamètre ſur trois, quatre & cinq pouces de longueur *(l)*; à ce compte le caſoar a les inteſtins treize fois plus courts que l'autruche, ou du moins de celles qui les ont le plus longs; & par cette raiſon, il doit être encore plus vorace & avoir plus de diſpoſition à manger de la chair *(m)*, c'eſt ce dont on pourra s'aſſurer, lorſqu'au lieu de ſe contenter d'examiner des cadavres, les Obſervateurs s'attacheront à étudier la nature vivante.

Le caſoar a une véſicule du fiel, & ſon canal qui ſe croiſe avec le canal hépatique, va s'inſérer plus haut que celui-ci dans le *duodenum*, & le pancréatique s'inſère encore au-deſſus du cyſtique *(n)*, conformation abſolument différente de ce qu'on voit dans l'autruche. Celle des parties de la génération du mâle s'en éloigne beaucoup moins; la verge a ſa racine dans la partie ſupérieure du *rectum*, ſa forme eſt celle d'une pyramide triangulaire, large de deux pouces à ſa baſe & de deux lignes à ſon ſommet; elle eſt compoſée de deux ligamens cartilagineux très-ſolides, fortement attachés l'un à l'autre en deſſus, mais ſéparés en deſſous, & laiſſant entr'eux un demi-canal qui eſt

n'eſt proprement ni oiſeau ni quadrupède, & qui réunit les eſtomacs des granivores avec les inteſtins des carnaſſiers.

(l) Animaux de Perrault, *page 163.*

(m) Voyez le *tome IV in-4.°* de l'Hiſtoire Naturelle, *page 442;* & le *tome VII, page 36.*

(n) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *page 163.*

revêtu

revêtu de la peau; les vaisseaux déférens & les uretères n'ont aucune communication apparente avec le canal de la verge *(o)*, en sorte que cette partie qui paroît avoir quatre fonctions principales dans les animaux quadrupèdes, la première de servir de conduit à l'urine, la seconde de porter la liqueur séminale du mâle dans la matrice de la femelle, la troisième de contribuer par sa sensibilité à l'émission de cette liqueur, la quatrième d'exciter la femelle par son action à répandre la sienne, semble être réduite dans le casoar & l'autruche aux deux dernières fonctions, qui sont de produire dans les réservoirs de la liqueur séminale du mâle & de la femelle les mouvemens de correspondance nécessaires pour l'émission de cette liqueur.

On a rapporté à Clusius que l'animal étant vivant, on avoit vu quelquefois sa verge sortir par l'anus *(p)*, nouveau trait de ressemblance avec l'autruche.

Les œufs de la femelle sont d'un gris de cendre, tirant au verdâtre, moins gros & plus alongés que ceux de l'autruche, & semés d'une multitude de petits tubercules d'un vert foncé, la coque n'en est pas fort épaisse selon Clusius, qui en a vu plusieurs; le plus grand de tous ceux qu'il a observés, avoit quinze pouces de tour d'un sens & un peu plus de douze de l'autre *(q)*.

Le casoar a les poumons & les dix cellules à air comme les autres oiseaux, & particulièrement comme les oiseaux pesans, cette bourse ou membrane noire propre aux yeux des oiseaux,

(o) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *page 164.*

(p) Clusius, *Exotic. ubi supra,* pag. 99.

(q) Ibidem. *Ova punctis excavatis*, dit Linnæus; cela ne ressemble point à ceux que Clusius a observés.

& cette paupière interne qui, comme on ſait, eſt retenue dans le grand angle de l'œil des oiſeaux par deux muſcles ordinaires *(r)*, & qui eſt ramenée par inſtans ſur la cornée par l'action d'une eſpèce de poulie muſculaire, qui mérite toute la curioſité des Anatomiſtes *(ſ)*.

Le midi de la partie orientale de l'Aſie paroît être le vrai climat du caſoar, ſon domaine commence, pour ainſi dire, où finit celui de l'autruche, qui n'a jamais beaucoup dépaſſé le Gange, comme nous l'avons vu dans ſon hiſtoire; au lieu que celui-ci ſe trouve dans les îles Moluques, dans celles de Banda, de Java, de Sumatra, & dans les parties correſpondantes du continent *(t)* : mais il s'en faut bien que cette eſpèce ſoit auſſi multipliée dans ſon diſtrict que l'autruche l'eſt dans le ſien, puiſque nous voyons un roi de Joardam, dans l'île de Java, faire préſent d'un caſoar à Scellinger, capitaine de vaiſſeau Hollandois, comme d'un oiſeau rare *(u)*; la raiſon en eſt, ce me ſemble, que les Indes orientales ſont beaucoup plus peuplées que l'Afrique; & l'on ſait qu'à meſure que l'homme ſe multiplie dans une contrée, il détruit ou fait fuir devant lui les animaux ſauvages qui vont toujours cherchant des aſiles plus paiſibles, des terres moins habitées ou occupées par des peuples moins policés, & par conſéquent moins deſtructeurs.

Il eſt remarquable que le caſoar, l'autruche & le touyou, les trois plus gros oiſeaux que l'on connoiſſe, ſont tous trois attachés

(r) Hiſtoire de l'Académie royale des Sciences de Paris, *tome II, page 279*.

(ſ) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 167*.

(t) Voyage des Hollandois, *tome VII, page 349*. — Cluſius, *Exotic.* lib. V, cap. III, pag. 99.

(u) Hiſtoire générale des Voyages, *tome VIII, page 112*,

au climat de la zone torride, qu'ils semblent s'être partagée entr'eux, & où ils se maintiennent chacun dans leur terrein, sans se mêler ni se surmarcher; tous trois véritablement terrestres, incapables de voler, mais courant d'une très-grande vîtesse; tous trois avalent à peu près tout ce qu'on leur jette, grains, herbes, chairs, os, pierres, cailloux, fer, glaçons, &c. tous trois ont le cou plus ou moins long, les pieds hauts & très-forts, moins de doigts que la plupart des oiseaux, & l'autruche encore moins que les deux autres; tous trois n'ont de plumes que d'une seule sorte, différentes des plumes des autres oiseaux, & différentes dans chacune de ces trois espèces; tous trois n'en ont point du tout sur la tête & le haut du cou, manquent de queue proprement dite, & n'ont que des ailes imparfaites, garnies de quelques tuyaux sans aucunes barbes, comme nous avons remarqué que les quadrupèdes des pays chauds avoient moins de poil que ceux des régions du Nord; tous trois, en un mot, paroissent être la production naturelle & propre de la zone torride: mais malgré tant de rapports, ces trois espèces sont différenciées par des caractères trop frappans pour qu'on puisse les confondre; l'autruche se distingue du casoar & du touyou par sa grandeur, par ses pieds de chameau & par la nature de ses plumes; elle diffère du casoar, en particulier, par la nudité de ses cuisses & de ses flancs, par la longueur & la capacité de ses intestins, & parce qu'elle n'a point de vésicule du fiel; & le casoar diffère du touyou & de l'autruche par ses cuisses couvertes de plumes, presque jusqu'au tarse, par les barbillons rouges qui lui tombent sur le cou, & par le casque qu'il a sur la tête.

Mais j'aperçois encore dans ce dernier caractère distinctif,

une analogie avec les deux autres espèces; car ce casque n'est autre chose, comme on sait, qu'un renflement des os du crâne, lequel est recouvert d'une enveloppe de corne; & nous avons vu dans l'histoire de l'autruche & du touyou, que la partie supérieure du crâne de ces deux animaux étoit pareillement munie d'une plaque dure & calleuse.



LE

LE DRONTE (a).

ON regarde communément la légèreté comme un attribut propre aux oiseaux, mais si l'on vouloit en faire le caractère essentiel de cette classe, le Dronte n'auroit aucun titre pour y être admis, car loin d'annoncer la légèreté par ses proportions ou par ses mouvemens, il paroît fait exprès pour nous donner l'idée du plus lourd des êtres organisés; représentez-vous un corps massif & presque cubique, à peine soutenu sur deux piliers très-gros & très-courts, surmonté d'une tête si extraordinaire qu'on la prendroit pour la fantaisie d'un Peintre de grotesques; cette tête portée sur un cou renforcé & goistreux, consiste presque toute entière dans un bec énorme où sont deux gros yeux noirs entourés d'un cercle blanc, & dont l'ouverture des mandibules se prolonge bien au-delà des yeux, & presque jusqu'aux oreilles: ces deux mandibules concaves dans le milieu de leur longueur, renflées par les deux bouts & recourbées à la pointe en sens contraire, ressemblent à deux cuillers pointues, qui s'appliquent l'une à l'autre la convexité en dehors: de tout cela il résulte une physionomie stupide & vorace, & qui, pour comble de difformité, est accompagnée d'un bord de plumes, lequel suivant le contour de la base du bec s'avance en pointe sur le front, puis s'arrondit autour de la face en manière de capuchon, d'où lui est venu le nom de *cygne encapuchonné* (*cycnus cucullatus*).

(a) *Dronte* est le nom que lui donnent les habitans de l'île Maurice & des lieux voisins: les Portugais l'ont appelé *Dodo;* les Hollandois, *Dod-aerts & Walgh-vogel.* — *Dronte aliis, Dod-aerts.* Bontius, *Indes orientales*, page 30. — *Gallinaceus gallus peregrinus.* Clusius, *Exotic.* lib. V, pag. 99. — Edwards, *Glanures, planche* CCXCIV.

La grosseur qui, dans les animaux, suppose la force, ne produit ici que la pesanteur; l'autruche, le touyou, le casoar, ne sont pas plus en état de voler que le dronte, mais du moins ils sont très-vîtes à la course; au lieu que le dronte paroît accablé de son propre poids, & avoir à peine la force de se traîner: c'est dans les oiseaux ce que le paresseux est dans les quadrupèdes; on diroit qu'il est composé d'une matière brute, inactive, où les molécules vivantes ont été trop épargnées; il a des ailes, mais ces ailes sont trop courtes & trop foibles pour l'élever dans les airs; il a une queue, mais cette queue est disproportionnée & hors de sa place; on le prendroit pour une tortue qui se seroit affublée de la dépouille d'un oiseau, & la Nature en lui accordant ces ornemens inutiles, semble avoir voulu ajouter l'embarras à la pesanteur, la gaucherie des mouvemens à l'inertie de la masse, & rendre sa lourde épaisseur encore plus choquante, en faisant souvenir qu'il est un oiseau.

Les premiers Hollandois qui le virent dans l'île Maurice, aujourd'hui l'île de France *(b)*, l'appelèrent *walgh-vogel*, oiseau de dégoût, autant à cause de sa figure rebutante que du mauvais goût de sa chair; cet oiseau bizarre est très-gros, & n'est surpassé à cet égard, que par les trois précédens, car il surpasse le cygne & le dindon.

M. Brisson donne pour un de ses caractères, d'avoir la partie inférieure des jambes dénuée de plumes; cependant la *planche CCXCIV* d'Edwards, le représente avec des plumes, non-seulement jusqu'au bas de la jambe, mais encore jusqu'au-dessous

(b) Nota. Les Portugais avoient auparavant nommé cette île, *Ilha do Cirne*, c'est-à-dire, *Isle aux Cygnes*, apparemment parce qu'ils y avoient aperçu des drontes qu'ils prirent pour des cygnes. *Clusius*, Exotic. *pag. 101.*

de ſon articulation avec le tarſe; le bec ſupérieur eſt noirâtre dans toute ſon étendue, excepté ſur la courbure de ſon crochet où il y a une tache rouge; les ouvertures des narines ſont à peu près dans ſa partie moyenne, tout proche de deux replis tranſverſaux qui s'élèvent en cet endroit ſur ſa ſurface.

Les plumes du dronte ſont en général fort douces, le gris eſt leur couleur dominante, mais plus foncé ſur toute la partie ſupérieure & au bas des jambes, & plus clair ſur l'eſtomac, le ventre & tout le deſſous du corps; il y a du jaune & du blanc dans les plumes des ailes & dans celles de la queue, qui paroiſſent friſées, & ſont en fort petit nombre. Cluſius n'en compte que quatre ou cinq.

Les pieds & les doigts ſont jaunes, & les ongles noirs; chaque pied a quatre doigts, dont trois dirigés en avant & le quatrième en arrière; c'eſt celui-ci qui a l'ongle le plus long *(c)*.

Quelques-uns ont prétendu que le dronte avoit ordinairement dans l'eſtomac une pierre auſſi groſſe que le poing *(d)*, & à laquelle on n'a pas manqué d'attribuer la même origine & les mêmes vertus qu'aux bézoards; mais Cluſius qui a vu deux de ces pierres de forme & de grandeur différentes *(e)*, penſe que l'oiſeau les avoit avalées comme font les granivores, & qu'elles ne s'étoient point formées dans ſon eſtomac.

Le dronte paroît propre & particulier aux îles de France & de Bourbon, & probablement aux terres de ce continent qui en ſont les moins éloignées; mais je ne ſache pas qu'aucun Voyageur ait dit l'avoir vu ailleurs que dans ces deux îles.

(c) Voyez Cluſius, *Exotic.* pag. 100. — Edwards, *figure* CCXCIV.

(d) Voyage des Hollandois aux Indes orientales, *tome III, page 214.*

(e) Cluſius, *ubi ſupra.*

Quelques Hollandois l'ont nommé *dodarse* ou *dodaers;* les Portugais & les Anglois, *dodo;* dronte est son nom original, je veux dire celui sous lequel il est connu dans le lieu de son origine; & c'est par cette raison que j'ai cru devoir le lui conserver, & parce qu'ordinairement les noms imposés par les peuples simples ont rapport aux propriétés de la chose nommée : on lui a encore appliqué les dénominations de *cygne à capuchon (f)*, d'*autruche encapuchonnée (g)*, de *coq étranger (h)*, de *walgh-vogel;* & M. Moehring, qui n'a trouvé aucun de ces noms à son goût, a imaginé celui de *ruphus*, que M. Brisson a adopté pour son nom latin, comme s'il y avoit quelque avantage à donner au même animal un nom différent dans chaque langue, & comme si l'effet de cette multitude de synonymes n'étoit pas d'embarrasser la science & de jeter de la confusion dans les choses : ne multiplions pas les êtres, disoient autrefois les Philosophes; mais aujourd'hui on doit dire & répéter sans cesse aux Naturalistes, ne multipliez pas les noms sans nécessité.

(f) Nieremberg, *Hist. nat. maximè peregrinæ*, pag. 232.

(g) Linnæus, *Gen. 86, spec. 4.*

(h) Clusius, *Exotic.* pag. 100.



LE

LE SOLITAIRE
ET
L'OISEAU DE NAZARE.

LE Solitaire dont parlent Leguat *(a)* & Carré *(b)*, & l'oiſeau de Nazareth dont parle Fr. Cauche *(c)*, paroiſſent avoir beaucoup de rapports avec le dronte, mais ils en diffèrent auſſi en pluſieurs points; & j'ai cru devoir rapporter ce qu'en diſent ces Voyageurs, parce que ſi ces trois noms ne déſignent qu'une ſeule & unique eſpèce, les relations diverſes ne pourront qu'en compléter l'hiſtoire; & ſi au contraire ils déſignent trois eſpèces différentes, ce que j'ai à dire pourra être regardé comme un commencement d'hiſtoire de chacune, ou du moins comme une notice de nouvelles eſpèces à examiner, de même que l'on voit dans les cartes Géographiques une indication des terres inconnues; dans tous les cas ce ſera un avis aux Naturaliſtes qui ſe trouveront à portée d'obſerver ces oiſeaux de plus près, de les comparer, s'il eſt poſſible, & de nous en donner une connoiſſance plus diſtincte & plus préciſe : les ſeules queſtions que l'on a faites ſur des choſes ignorées, ont valu ſouvent plus d'une découverte.

Le ſolitaire de l'île Rodrigue eſt un très-gros oiſeau, puiſqu'il y a des mâles qui pèſent juſqu'à quarante-cinq livres : le plumage

(a) Voyage en deux îles déſertes des Indes orientales, *tome I, pages 98 — 102.*

(b) Voyage de Carré, cité dans l'*Hiſtoire générale des Voyages*, tome IX, page 3.

(c) Deſcription .... de l'île de Madagaſcar, *page 130 & ſuiv.*

de ceux-ci eſt ordinairement mêlé de gris & de brun, mais dans les femelles, c'eſt tantôt le brun & tantôt le jaune-blond qui domine. Carré dit que le plumage de ces oiſeaux eſt d'une couleur changeante, tirant ſur le jaune, ce qui convient à celui de la femelle; & il ajoute qu'il lui a paru d'une beauté admirable.

Les femelles ont au-deſſus du bec comme un bandeau de veuve; leurs plumes ſe renflent des deux côtés de la poitrine en deux touffes blanches, qui repréſentent imparfaitement le ſein d'une femme; les plumes des cuiſſes s'arrondiſſent par le bout en forme de coquilles, ce qui fait un fort bon effet; & comme ſi ces femelles ſentoient leurs avantages, elles ont grand ſoin d'arranger leur plumage, de le polir avec le bec & de l'ajuſter preſque continuellement, en ſorte qu'une plume ne paſſe pas l'autre; elles ont, ſelon Leguat, l'air noble & gracieux tout enſemble; & ce Voyageur aſſure que ſouvent leur bonne mine leur a ſauvé la vie *(d)*, ſi cela eſt ainſi, & que le ſolitaire & le dronte ſoient de la même eſpèce, il faut admettre une très-grande différence entre le mâle & la femelle quant à la bonne mine.

Cet oiſeau a quelque rapport avec le dindon; il en auroit les pieds & le bec ſi ſes pieds n'étoient pas plus élevés & ſon bec plus crochu; il a auſſi le cou plus long proportionnellement, l'œil noir & vif, la tête ſans crête ni huppe & preſque point de queue; ſon derrière, qui eſt arrondi à peu près comme la croupe d'un cheval, eſt revêtu de ces plumes qu'on appelle *couvertures*.

Le ſolitaire ne peut ſe ſervir de ſes ailes pour voler, mais elles ne lui ſont pas inutiles à d'autres égards; l'os de l'aileron ſe

(d) Voyez *la figure (page 98)* du Voyage de Leguat.

renfle à ſon extrémité en une eſpèce de bouton ſphérique qui ſe cache dans les plumes & lui ſert à deux uſages; premièrement pour ſe défendre, comme il fait auſſi avec le bec; en ſecond lieu pour faire une eſpèce de battement ou de moulinet en pirouettant vingt ou trente fois du même côté dans l'eſpace de quatre à cinq minutes; c'eſt ainſi, dit-on, que le mâle rappelle ſa compagne avec un bruit qui a du rapport à celui d'une creſſerelle & s'entend de deux cents pas.

On voit rarement ces oiſeaux en troupes, quoique l'eſpèce ſoit aſſez nombreuſe; quelques-uns diſent même qu'on n'en voit guère deux enſemble *(e)*.

Ils cherchent les lieux écartés pour faire leur ponte, ils conſtruiſent leur nid de feuilles de palmiers amoncelées à la hauteur d'un pied & demi; la femelle pond dans ce nid un œuf beaucoup plus gros qu'un œuf d'oie, & le mâle partage avec elle la fonction de couver.

Pendant tout le temps de l'incubation, & même celui de l'éducation, ils ne ſouffrent aucun oiſeau de leur eſpèce à plus de deux cents pas à la ronde; & l'on prétend avoir remarqué que c'eſt le mâle qui chaſſe les mâles, & la femelle qui chaſſe les femelles; remarque difficile à faire ſur un oiſeau qui paſſe ſa vie dans les lieux les plus ſauvages & les plus écartés.

L'œuf, car il paroît que ces oiſeaux n'en pondent qu'un, ou plutôt n'en couvent qu'un à la fois; l'œuf, dis-je, ne vient à éclore qu'au bout de ſept ſemaines *(f)*, & le petit n'eſt en état

(e) Hiſtoire générale des Voyages, *tome IX, page 3,* citant le *Voyage de Carré.*

(f) Nota. Ariſtote fixe au trentième jour le terme de l'incubation pour les plus gros oiſeaux, tels que l'aigle, l'outarde, l'oie; il eſt vrai qu'il ne cite point l'autruche en cet endroit. *Hiſt. Anim.* lib. VI, cap. VI.

de pourvoir à ſes beſoins que pluſieurs mois après : pendant tout ce temps le père & la mère en ont ſoin, & cette ſeule circonſtance doit lui procurer un inſtinct plus perfectionné que celui de l'autruche, laquelle peut en naiſſant ſubſiſter par elle-même, & qui n'ayant jamais beſoin du ſecours de ſes père & mère, vit iſolée, ſans aucune habitude intime avec eux, & ſe prive ainſi des avantages de leur ſociété qui, comme je l'ai dit ailleurs, eſt la première éducation des animaux & celle qui développe le plus leurs qualités naturelles; auſſi l'autruche paſſe-t-elle pour le plus ſtupide des oiſeaux.

Lorſque l'éducation du jeune ſolitaire eſt finie, le père & la mère demeurent toujours unis & fidèles l'un à l'autre, quoiqu'ils aillent quelquefois ſe mêler parmi d'autres oiſeaux de leur eſpèce: les ſoins qu'ils ont donnés en commun au fruit de leur union, ſemblent en avoir reſſerré les liens, & lorſque la ſaiſon les y invite ils recommencent une nouvelle ponte.

On aſſure qu'à tout âge on leur trouve une pierre dans le géſier, comme au dronte; cette pierre eſt groſſe comme un œuf de poule, plate d'un côté, convexe de l'autre, un peu raboteuſe & aſſez dure pour ſervir de pierre à aiguiſer; on ajoute que cette pierre eſt toujours ſeule dans leur eſtomac, & qu'elle eſt trop groſſe pour pouvoir paſſer par le canal intermédiaire qui fait la ſeule communication du jabot au géſier, d'où l'on voudroit conclure que cette pierre ſe forme naturellement & à la manière des bézoards, dans le géſier du ſolitaire; mais pour moi j'en conclus ſeulement que cet oiſeau eſt granivore, qu'il avale des pierres & des cailloux comme tous les oiſeaux de cette claſſe, notamment comme l'autruche, le touyou, le caſoar & le dronte,

&

& que le canal de communication du jabot au gésier est susceptible d'une dilatation plus grande que ne l'a cru Leguat.

Le seul nom de solitaire indique un naturel sauvage; & comment ne le seroit-il pas? comment un oiseau qui compose lui seul toute la couvée, & qui par conséquent passe les premiers temps de sa vie sans aucune société avec d'autres oiseaux de son âge, & n'ayant qu'un commerce de nécessité avec ses père & mère, sauvages eux-mêmes, ne seroit-il pas maintenu par l'exemple & par l'habitude? on sait combien les habitudes premières ont d'influence sur les premières inclinations qui forment le naturel; & il est à présumer que toute espèce où la femelle ne couvera qu'un œuf à la fois, sera sauvage comme notre solitaire; cependant il paroît encore plus timide que sauvage, car il se laisse approcher & s'approche même assez familièrement, sur-tout lorsqu'on ne court pas après lui & qu'il n'a pas encore beaucoup d'expérience; mais il est impossible de l'apprivoiser. On l'attrape difficilement dans les bois, où il peut échapper aux chasseurs par la ruse & par son adresse à se cacher; mais comme il ne court pas fort vîte, on le prend aisément dans les plaines & dans les lieux ouverts: quand on l'a arrêté, il ne jette aucun cri, mais il laisse tomber des larmes & refuse opiniâtrément toute nourriture. M. Caron, Directeur de la Compagnie des Indes à Madagascar, en ayant fait embarquer deux venant de l'île de Bourbon pour les envoyer au Roi, ils moururent dans le vaisseau sans avoir voulu boire ni manger *(g)*.

Le temps de leur donner la chasse est depuis le mois de mars au mois de septembre, qui est l'hiver des contrées qu'ils habitent,

(g) Voyage de Carré aux Indes.

& qui eſt auſſi le temps où ils ſont le plus gras: la chair des jeunes ſur-tout, eſt d'un goût excellent.

Telle eſt l'idée que Leguat nous donne du ſolitaire *(h);* il en parle non-ſeulement comme témoin oculaire, mais comme un Obſervateur qui s'étoit attaché particulièrement & long-temps à étudier les mœurs & les habitudes de cet oiſeau; & en effet, ſa relation, quoique gâtée en quelques endroits par des idées fabuleuſes *(i),* contient néanmoins plus de détails hiſtoriques ſur le ſolitaire que je n'en trouve dans une foule d'écrits ſur des oiſeaux plus généralement & plus anciennement connus. On parle de l'autruche depuis trente ſiècles, & l'on ignore encore aujourd'hui combien elle pond d'œufs & combien elle eſt de temps à les couver.

L'oiſeau de Nazareth, appelé ſans doute ainſi par corruption, pour avoir été trouvé dans l'île de Nazare *(k),* a été obſervé par Fr. Cauche dans l'île Maurice, aujourd'hui l'île Françoiſe; c'eſt un très-gros oiſeau & plus gros qu'un cygne; au lieu de plumes il a tout le corps couvert d'un duvet noir, & cependant il n'eſt pas abſolument ſans plumes, car il en a de noires aux ailes & de friſées ſur le croupion, qui lui tiennent lieu de queue; il a le bec gros, recourbé un peu par-deſſous, les jambes (c'eſt-à-dire les pieds) hautes & couvertes d'écailles, trois doigts à chaque pied, le cri de l'oiſon, & ſa chair eſt médiocrement bonne.

(h) Voyage de Leguat, *tome I, pages 98—102.*

(i) Par exemple, au ſujet du premier accouplement des jeunes ſolitaires, où ſon imagination prévenue lui a fait voir les formalités d'une eſpèce de mariage; au ſujet de la pierre de l'eſtomac, &c.

(k) L'île de Nazare eſt plus haute que l'île Maurice à 17 degrés de latitude ſud. *Voyez la* Deſcription ..... de Madagaſcar, *par Fr. Cauche, page 130 & ſuiv.*

La femelle ne pond qu'un œuf, & cet œuf eſt blanc & gros comme un pain d'un ſou; on trouve ordinairement à côté une pierre blanche, de la groſſeur d'un œuf de poule, & peut-être cette pierre fait-elle ici le même effet que ces œufs de craie blanche que les Fermières ont coutume de mettre dans le nid où elles veulent faire pondre leurs poules; celle de Nazare pond à terre dans les forêts, ſur de petits tas d'herbes & de feuilles qu'elle a formés; ſi on tue le petit, on trouve une pierre griſe dans ſon géſier; la figure de cet oiſeau, eſt-il dit dans une note, *(l)* ſe trouve dans le *Journal de la ſeconde Navigation des Hollandois aux Indes orientales*, & ils l'appellent *oiſeau de Nauſée :* ces dernières paroles ſemblent décider la queſtion de l'identité de l'eſpèce entre le dronte & l'oiſeau de Nazare, & la prouveroient en effet, ſi leurs deſcriptions ne préſentoient des différences eſſentielles, notamment dans le nombre des doigts; mais ſans entrer dans cette diſcuſſion particulière, & ſans prétendre réſoudre un problème où il n'y a pas encore aſſez de données, je me contenterai d'indiquer ici les rapports & les différences qui réſultent de la comparaiſon des trois deſcriptions.

Je vois d'abord en comparant ces trois oiſeaux à la fois, qu'ils appartiennent au même climat & preſque aux mêmes contrées; car le dronte habite l'île de Bourbon & l'île Françoiſe, à laquelle il ſemble avoir donné ſon nom d'île au cygne, comme je l'ai remarqué plus haut; le ſolitaire habitoit l'île Rodrigue dans le temps qu'elle étoit entièrement déſerte, & on l'a vu dans l'île Bourbon; l'oiſeau de Nazare ſe trouve dans l'île de Nazare, d'où il a tiré ſon nom, & dans l'île Françoiſe *(m)*; or ces quatre îles

(l) Voyez la Deſcription . . . . de Madagaſcar, par Fr. Cauche, *page 130 & ſuiv.*

(m) Voyez ci-deſſus l'hiſtoire de ces oiſeaux.

ſont voiſines les unes des autres, & il eſt à remarquer qu'aucun de ces oiſeaux n'a été aperçu dans le continent.

Ils ſe reſſemblent auſſi tous trois plus ou moins par la groſſeur, par l'impuiſſance de voler, par la forme des ailes, de la queue & du corps entier; & on leur a trouvé à tous une ou pluſieurs pierres dans le géſier, ce qui les ſuppoſe tous trois granivores; outre cela ils ont tous trois une allure fort lente, car, quoique Leguat ne diſe rien de celle du ſolitaire, on peut juger par la figure qu'il donne de la femelle *(n)*, que c'eſt un oiſeau très-peſant.

Comparant enſuite ces mêmes oiſeaux pris deux à deux, je vois que le plumage du dronte ſe rapproche de celui du ſolitaire pour la couleur, & de celui de l'oiſeau de Nazare pour la qualité de la plume qui n'eſt que du duvet; & que ces deux derniers oiſeaux conviennent encore en ce qu'ils ne pondent & ne couvent qu'un œuf.

Je vois de plus qu'on a appliqué au dronte & à l'oiſeau de Nazare le même nom d'oiſeau de dégoût.

Voilà les rapports, & voici les différences:

Le ſolitaire a les plumes de la cuiſſe arrondies par le bout en coquilles, ce qui ſuppoſe de véritables plumes comme en ont ordinairement les oiſeaux, & non du duvet comme en ont le dronte & l'oiſeau de Nazare.

La femelle du ſolitaire a deux touffes de plumes blanches ſur la poitrine; on ne dit rien de pareil de la femelle des deux autres.

Le dronte a les plumes qui bordent la baſe du bec diſpoſées en manière de capuchon, & cette diſpoſition eſt ſi frappante, qu'on en a fait le trait caractériſtique de ſa dénomination *(cycnus cucullatus)*; de plus il a les yeux dans le bec, ce qui n'eſt pas

(n) Voyage de Leguat, *tome I, page 98.*

moins

moins frappant ; & l'on peut croire que Leguat n'a rien vu de pareil dans le ſolitaire, puiſqu'il ſe contente de dire de cet oiſeau qu'il avoit tant obſervé, que ſa tête étoit ſans crête & ſans huppe; & Cauche ne dit rien du tout de celle de l'oiſeau de Nazare.

Les deux derniers ſont haut montés, au lieu que le dronte a les pieds très-gros & très-courts.

Celui-ci, & le ſolitaire qu'on dit avoir à peu près les pieds du dindon, ont quatre doigts, & l'oiſeau de Nazare n'en a que trois, ſelon le témoignage de Cauche.

Le ſolitaire a un battement d'ailes très-remarquable, & qui n'a point été remarqué dans les deux autres.

Enfin il paroît que la chair des ſolitaires, & ſur-tout des jeunes, eſt excellente; que celle de l'oiſeau de Nazare eſt médiocre, & celle du dronte mauvaiſe.

Si cette comparaiſon qui a été faite avec la plus grande exactitude, ne nous met pas en état de prendre un parti ſur la queſtion propoſée, c'eſt parce que les obſervations ne ſont ni aſſez multipliées ni aſſez ſûres; il ſeroit donc à deſirer que les Voyageurs, & ſur-tout les Naturaliſtes, qui ſe trouveront à portée, examinaſſent ces trois oiſeaux, & qu'ils en fiſſent une deſcription exacte, qui porteroit principalement:

Sur la forme de la tête & du bec:

Sur la qualité des plumes:

Sur la forme & les dimenſions des pieds:

Sur le nombre des doigts:

Sur les différences qui ſe trouvent entre le mâle & la femelle:

Entre les pouſſins & les adultes:

Sur leur façon de marcher & de courir:

En ajoutant, autant qu'il ſeroit poſſible, ce que l'on ſait dans

le pays ſur leur génération, c'eſt-à-dire, ſur leur manière de ſe rappeler, de s'accoupler, de faire leur nid & de couver:

Sur le nombre, la forme, la couleur, le poids & le volume de leurs œufs:

Sur le temps de l'incubation:

Sur leur manière d'élever leurs petits:

Sur la façon dont ils ſe nourriſſent eux-mêmes:

Enfin ſur la forme & les dimenſions de leur eſtomac, de leurs inteſtins & de leurs parties ſexuelles.



L'OUTARDE (a).

LA première chose que l'on doit se proposer lorsqu'on entreprend d'éclaircir l'histoire d'un animal, c'est de faire une critique sévère de sa nomenclature, de démêler exactement les différens noms qui lui ont été donnés dans toutes les langues & dans tous les temps, & de distinguer autant qu'il est possible, les espèces différentes auxquelles les mêmes noms ont été appliqués; c'est le seul moyen de tirer parti des connoissances des Anciens, & de les lier utilement aux découvertes des Modernes, & par conséquent le seul moyen de faire de véritables progrès en Histoire Naturelle; en effet, comment, je ne dis pas un seul homme, mais une génération entière, mais plusieurs générations de suite, pourroient-elles faire complètement l'histoire d'un seul animal? presque tous les animaux craignent l'homme & le fuient; le caractère de supériorité que la main du Très-Haut a gravé sur son front, leur inspire plus de frayeur que de respect; ils ne soutiennent point ses regards, ils se défient de ses embuches, ils redoutent ses armes; ceux même qui pourroient se défendre par la force ou résister par leur masse, se retirent dans des déserts que nous ne daignons pas leur disputer, ou se retranchent dans des forêts impénétrables : les petits, sûrs de nous échapper par leur

(a) Outarde, en Grec, Ὠτίς; en Latin, *Avis tarda;* en Italien, *Starda;* en Allemand, *Trapp;* en Polonois, *Drop;* en Anglois, *Bustard.* — *Tarda.* Frisch, *planche CVI,* avec une bonne figure enluminée. — Outarde. Edwards, *pl. LXXIII,* le mâle; & *pl. LXXIV,* la femelle, avec de bonnes figures enluminées. — Ostarde, Houtarde, Bistarde. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux,* page 235; & portraits d'oiseaux, *page 56, a.* — Otarde. Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 101.* — L'Outarde. Brisson, *Ornith.* tome V, page 18.

petiteſſe, & rendus plus hardis par leur foibleſſe même, vivent chez nous malgré nous, ſe nourriſſent à nos dépens, quelquefois même de notre propre ſubſtance, ſans nous être mieux connus; & parmi le grand nombre de claſſes intermédiaires, renfermées entre ces deux claſſes extrêmes, les uns ſe creuſent des retraites ſouterraines, les autres s'enfoncent dans la profondeur des eaux, d'autres ſe perdent dans le vague des airs, & tous diſparoiſſent devant le tyran de la Nature : comment donc pourrions-nous dans un court eſpace de temps, voir tous les animaux dans toutes les ſituations où il faut les avoir vus pour connoître à fond leur naturel, leurs mœurs, leur inſtinct, en un mot, les principaux faits de leur hiſtoire? On a beau raſſembler à grands frais des ſuites nombreuſes de ces animaux, conſerver avec ſoin leur dépouille extérieure, y joindre leurs ſquelettes artiſtement montés; donner à chaque individu ſon attitude propre & ſon air naturel, tout cela ne repréſente que la Nature morte, inanimée, ſuperficielle; & ſi quelque Souverain avoit conçu l'idée vraiment grande de concourir à l'avancement de cette belle partie de la ſcience, en formant de vaſtes ménageries, & réuniſſant ſous les yeux des Obſervateurs, un grand nombre d'eſpèces vivantes, on y prendroit encore des idées imparfaites de la Nature; la plupart des animaux intimidés par la préſence de l'homme, importunés par ſes obſervations, tourmentés d'ailleurs par l'inquiétude inſéparable de la captivité, ne montreroient que des mœurs altérées, contraintes & peu dignes des regards d'un Philoſophe, pour qui la Nature libre, indépendante, & ſi l'on veut ſauvage, eſt la ſeule belle Nature.

Il faut donc pour connoître les animaux avec quelque exactitude, les obſerver dans l'état de ſauvage, les ſuivre juſque dans les

les retraites qu'ils se sont choisies eux-mêmes, jusque dans ces antres profonds, & sur ces rochers escarpés où ils vivent en pleine liberté; il faut même en les étudiant, faire en sorte de n'en être point aperçus: car ici l'œil de l'Observateur, s'il n'est en quelque façon invisible, agit sur le sujet observé & l'altère réellement. Mais comme il est fort peu d'animaux, sur-tout parmi ceux qui sont ailés, qu'il soit facile d'étudier ainsi, & que les occasions de les voir agir d'après leur naturel véritable, & montrer leurs mœurs franches & pures de toute contrainte, ne se présentent que de loin en loin; il s'ensuit qu'il faut des siècles & beaucoup de hasards heureux pour amasser tous les faits nécessaires, une grande attention pour rapporter chaque observation à son véritable objet, & conséquemment pour éviter la confusion des noms qui de toute nécessité entraîneroit celle des choses; sans ces précautions, l'ignorance la plus absolue seroit préférable à une prétendue science, qui ne seroit au fond qu'un tissu d'incertitudes & d'erreurs; l'Outarde *(planche 245, le mâle)*, nous en offre un exemple frappant. Les Grecs lui avoient donné le nom d'*otis;* Aristote en parle en trois endroits sous ce nom *(b)*, & tout ce qu'il en dit convient exactement à notre outarde: mais les Latins, trompés apparemment par la ressemblance des mots, l'ont confondue avec l'*otus* qui est un oiseau de nuit. Pline ayant dit avec raison, que l'oiseau appelé *otis* par les Grecs, se nommoit *avis tarda* en Espagne, ce qui convient à l'outarde, ajoute que la chair en est mauvaise *(c)*, ce qui convient à l'*otus*, selon Aristote & la vérité, mais nullement à

(b) *Historia Animalium*, lib. II, cap. XVII; lib. VI, cap. VI; & lib. IX, cap. XXXIII.

(c) Hist. Nat. *lib. X, cap. XXII.*

l'outarde; & cette mépriſe eſt d'autant plus facile à ſuppoſer que Pline, dans le chapitre ſuivant, confond évidemment l'*otis* avec l'*otus (d),* c'eſt-à-dire, l'outarde avec le hibou.

Alexandre Myndien, dans Athénée *(e),* tombe auſſi dans la même erreur, en attribuant à l'*otus* ou à l'*otis* qu'il prend pour un ſeul & même oiſeau, d'avoir les pieds de lièvre, c'eſt-à-dire velus, ce qui eſt vrai de l'*otus,* hibou qui, comme la plupart des oiſeaux de nuit, a les jambes & les pieds velus, ou plutôt couverts juſque ſur les ongles de plumes effilées, & non de l'*otis* qui eſt notre outarde, & qui a non-ſeulement le pied, mais encore la partie inférieure de la jambe immédiatement au-deſſus du tarſe, ſans plumes.

Sigiſmond Galenius ayant trouvé dans Héſychius le nom de Ῥάφος, dont l'application n'étoit point déterminée, l'appropria de ſon bon plaiſir à l'outarde *(f);* & depuis M.[rs] Moehring & Briſſon l'ont appliqué au dronte, ſans rendre compte des raiſons qui les y ont engagés.

Les Juifs modernes ont détourné arbitrairement l'ancienne acception du mot hébreu *anapha,* qui ſignifioit une eſpèce de milan, & par lequel ils déſignent aujourd'hui l'outarde *(g).*

M. Briſſon, après avoir donné le mot Ὠτὶς, comme le nom grec de l'outarde, ſelon Belon, donne enſuite le mot Ὠτίδα pour ſon nom grec, ſelon Aldrovande *(h);* ne prenant pas garde

(d) Otis bubone minor eſt, noctuis major, auribus plumeis eminentibus, unde nomen illi. Ibid. cap. XXIII.

(e) Hiſt. Nat. *lib. IX.*

(f) In Lexico ſymphono.

(g) Paul Fagius, *apud Geſnerum, de Avibus,* pag. 489.

(h) Ornithologie, *tome V, page 18.*

que Ὠτίδα eſt l'accuſatif de Ὠτὶς, & par conſéquent un ſeul & même nom; c'eſt comme s'il eût dit que les uns l'appellent *tarda*, & les autres *tardam.*

Schwenckfeld prétend que le *tetrix* dont parle Ariſtote *(i)*, & qui étoit l'*ourax* des Athéniens, eſt auſſi notre outarde *(k)*: cependant le peu que dit Ariſtote du *tetrix* ne convient point à l'outarde; le *tetrix* niche parmi les plantes baſſes, & l'outarde parmi les blés, les orges, &c. que probablement Ariſtote n'a point voulu déſigner par l'expreſſion générique de plantes baſſes; en ſecond lieu, voici comment s'explique ce grand Philoſophe. « Les oiſeaux qui volent peu, comme les perdrix & les cailles, ne font point de nids, mais pondent à terre ſur de petits tas « de feuilles qu'elles ont amoncelées; l'alouette & le *tetrix* font « auſſi de même ». Pour peu qu'on faſſe d'attention à ce paſſage, on voit qu'il eſt d'abord queſtion des oiſeaux peſans & qui volent peu, qu'Ariſtote parle enſuite de l'alouette & du *tetrix* qui nichent à terre comme ces oiſeaux qui volent peu, quoique apparemment ils ſoient moins peſans, puiſque l'alouette eſt du nombre; & que ſi Ariſtote eût voulu parler de notre outarde ſous le nom de *tetrix*, il l'eût rangée ſans doute, comme oiſeau peſant, avec les perdrix & les cailles, & non avec les alouettes qui, par leur vol élevé ont mérité, ſelon Schwenckfeld lui-même, le nom de *celipètes (l)*.

Longolius *(m)* & Geſner *(n)* penſent l'un & l'autre que le

(i) Hiſt. Animal. lib. VI, cap. 1.

(k) Aviarium Sileſiæ, pag. 355.

(l) Ibidem, pag. 191.

(m) Dialog. de Avibus.

(n) De Avibus, lib. III, pag. 489.

tetrax du poëte Nemeſianus, n'eſt autre choſe que l'outarde, & il faut avouer qu'il en a à peu près la groſſeur *(o)* & le plumage *(p)*; mais ces rapports ne ſont pas ſuffiſans pour emporter l'identité de l'eſpèce, & d'autant moins ſuffiſans, qu'en comparant ce que dit Nemeſianus de ſon *tetrax* avec ce que nous ſavons de notre outarde, j'y trouve deux différences marquées; la première, c'eſt que le *tetrax* paroît familier par ſtupidité, & qu'il va ſe précipiter dans les piéges qu'il a vus qu'on dreſſoit contre lui *(q)*; au lieu que l'outarde ne ſoutient pas l'aſpect de l'homme, & qu'elle s'enfuit fort vîte, du plus loin qu'elle l'aperçoit *(r)*; en ſecond lieu, le *tetrax* faiſoit ſon nid au pied du mont Apennin; au lieu qu'Aldrovande qui étoit Italien, nous aſſure poſitivement qu'on ne voit d'outardes en Italie, que celles qui y ont été apportées par quelque coup de vent *(ſ)*; il eſt vrai que Willulghby ſoupçonne qu'elles ne ſont point rares dans ces contrées, & cela ſur ce qu'en paſſant par Modène, il en vit une au marché; mais il me ſemble que cette outarde unique, aperçue au marché d'une ville comme Modène, s'accorde encore mieux avec le dire d'Aldrovande, qu'avec la conjecture de Willulghby.

M. Perrault impute à Ariſtote d'avoir avancé que l'*otis* en

(o) *Tarpeiæ eſt cuſtos arcis non corpore major.*

(p) *Perſimilis cineri dorſum* (collum forte) *maculoſaque terga*
Inficiunt pullæ cacabantis (perdicis) *imagine notæ.*

(q) *Cum pedicas necti ſibi contemplaverit adſtans*
Immemor ipſe ſui tamen in diſpendia currit.

(r) *Neque hominem ad ſe appropinquantem ſuſtinent, ſed cum eum longinquo cernunt ſtatim fugam capeſſunt.* Willulghby, *Ornitholog.* pag. 129.

(ſ) *Italia noſtra has aves niſi forte ventorum turbine advectas non habet.* Aldrov. *Ornitholog.* tom. II, pag. 92.

Scythie

Scythie *(t)*, ne couve point ses œufs comme les autres oiseaux, mais qu'elle les enveloppe dans une peau de lièvre ou de renard, & les cache au pied d'un arbre au haut duquel elle se perche : cependant Aristote n'attribue rien de tout cela à l'outarde, mais à un certain oiseau de Scythie, probablement un oiseau de proie, puisqu'il savoit écorcher les lièvres & les renards, & qui seulement étoit de la grosseur d'une outarde, ainsi que Pline *(u)* & Gaza le traduisent *(x)*; d'ailleurs, pour peu qu'Aristote connût l'outarde, il ne pouvoit ignorer qu'elle ne se perche point.

Le nom composé de *trapp-gansz* que les Allemands ont appliqué à cet oiseau, a donné lieu à d'autres erreurs; *trappen* signifie marcher, & l'usage a attaché à ses dérivés, une idée accessoire de lenteur de même qu'au *gradatim* des Latins, & à l'*andante* des Italiens; & en cela le mot *trapp* peut très-bien être appliqué à l'outarde qui, lorsqu'elle n'est point poursuivie, marche lentement & pesamment; il lui conviendroit encore, quand cette idée accessoire de lenteur n'y seroit point attachée, parce qu'en caractérisant un oiseau par l'habitude de marcher, c'est dire assez qu'il vole peu.

A l'égard du mot *gansz*, il est susceptible d'équivoque, ici il doit peut-être s'écrire comme je l'ai écrit, avec un *Z* final, & de cette manière il signifie *beaucoup* & annonce un superlatif; au lieu que lorsqu'on l'écrit par un *S*, *gans*, il signifie une oie : quelques Auteurs l'ayant pris dans ce dernier sens, l'ont traduit en latin par *anser trappus*, & cette erreur de nom influant sur

(t) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 104.*

(u) *Nat. Historia*, lib. X, cap. XXXIII.

(x) *Hist. Animalium*, lib. IX, cap. XXXIII.

la choſe, on n'a pas manqué de dire que l'outarde étoit un oiſeau aquatique qui ſe plaiſoit dans les marécages *(y)*, & Aldrovande lui-même qui avoit été averti de cette équivoque de noms, par un Médecin Hollandois, & qui penchoit à prendre le mot *ganſz* dans le même ſens que moi *(z)*, fait cependant dire à Belon, en le traduiſant en latin, que l'outarde aime les marécages *(a)*, quoique Belon diſe préciſément le contraire *(b)*; & cette erreur en produiſant une autre, on a donné le nom d'*outarde* à un oiſeau véritablement aquatique, à une eſpèce d'oie noire & blanche que l'on trouve en Canada, & dans pluſieurs endroits de l'Amérique ſeptentrionale *(c)*; c'eſt ſans doute par une ſuite de cette mépriſe, qu'on envoya d'Écoſſe à Geſner, la figure d'un oiſeau palmipède ſous le nom de *guſtarde (d)*, qui eſt le nom que l'on donne dans ce pays à l'outarde véritable, & que Geſner fait dériver de *tarde*, lent, tardif, & de *guſſ* & *gooſſ* qui, en Hollandois & en Anglois, ſignifie une oie *(e)*; voilà donc l'outarde, qui eſt un oiſeau

(y) *Sylvaticus apud Geſnerum*, pag. 488.

(z) *Ornitholog.* tom. II, pag. 86.

(a) *Ibidem*, pag. 92.

(b) « La nature de l'oſtarde eſt de vivre par les ſpacieuſes campagnes, comme l'autruche, » fuyant l'eau ſur toutes choſes ...... Ne hanter les eaux, n'étoit de celle qui reſte » entre les ſeillons, après avoir plû, ou bien qu'elle hantât les marres pour en boire ». *Belon*, Nature des Oiſeaux, *lib. V, cap. III.*

(c) *Voy.* Hiſtoire & Deſcription de la nouvelle France, par le P. Charlevoix, *tome III, page 156.* — Voyage du Capitaine Robert Lade, *tome II, page 202.* — Voyage du P. Théodat, *page 300.* — Lettres édifiantes, *XI.e Recueil, page 310;* & *XXIII.e Recueil, page 238, &c.*

(d) Geſner, *de Avibus*, pag. 164 & 489.

(e) *Ibidem*, pag. 142.

tout-à-fait terreſtre, traveſtie en un oiſeau aquatique avec lequel elle n'a cependant preſque rien de commun, & cette bizarre métamorphoſe a été produite évidemment par une équivoque de mots : ceux qui ont voulu juſtifier ou excuſer le nom d'*anſer trappus* ou *trapp-gans*, ont été réduits à dire, les uns que les outardes voloient par troupes comme les oies *(f)*, les autres qu'elles étoient de la même groſſeur *(g)*; comme ſi la groſſeur, ou l'habitude de voler par troupes, pouvoient ſeules caractériſer une eſpèce : à ce compte les vautours & les coqs de bruyère pourroient être rangés avec l'oie; mais c'eſt trop inſiſter ſur une abſurdité, je me hâte de terminer cette liſte d'erreurs & cette critique, peut-être un peu longue, mais que j'ai cru néceſſaire.

Belon a prétendu que le *tetrao alter* de Pline *(h)* étoit l'outarde *(i)*, mais c'eſt ſans fondement, puiſque Pline parle au même endroit de l'*avis tarda :* il eſt vrai que Belon, défendant ſon erreur par une autre, avance que l'*avis tarda* des Eſpagnols & l'*otis* des Grecs, déſignent le duc; mais il faudroit prouver auparavant, 1.° que l'outarde ſe tient ſur les hautes montagnes, comme Pline l'aſſure du *tetrao alter (gignunt eos Alpes) (k)*, ce qui eſt contraire à ce qui a été dit de cet oiſeau par tous les Naturaliſtes, excepté M. Barrère *(l)*; 2.° que le duc &

(f) Longolius, *apud Geſn.* pag. 486.

(g) Friſch, *planche CVI.*

(h) Plin. *Hiſt. Nat.* lib. X, cap. XXII.

(i) Hiſtoire Naturelle des Oiſeaux, *lib. V, cap. III.*

(k) Plin. *Hiſt. Nat.* lib. X, cap. XXII.

(l) Nota. M. Barrère reconnoît deux outardes d'Europe, mais il eſt le ſeul qui les donne pour des oiſeaux des Pyrénées; & l'on ſait que cet Auteur, né en Rouſſillon, rapportoit aux montagnes des Pyrénées tous les animaux des provinces adjacentes.

non l'outarde a été en effet connu en Eſpagne ſous le nom d'*avis tarda;* & en Grec ſous celui d'*otis :* aſſertion inſoutenable & combattue par le témoignage de preſque tous les Écrivains. Ce qui peut avoir trompé Belon, c'eſt que Pline donne ſon ſecond *tetrao* comme un des plus gros oiſeaux après l'autruche, ce qui, ſuivant Belon, ne peut convenir qu'à l'outarde : mais nous verrons dans la ſuite que le grand tetras ou coq de bruyère ſurpaſſe quelquefois l'outarde en groſſeur; & ſi Pline ajoute que la chair de cette *avis tarda* eſt un mauvais manger, ce qui convient beaucoup mieux à l'*otus* hibou ou moyen duc, qu'à l'*otis* outarde, Belon auroit pu ſoupçonner que ce Naturaliſte confond ici l'*otis* avec l'*otus*, comme je l'ai remarqué plus haut, & qu'il attribue à une ſeule eſpèce les propriétés de deux eſpèces très-différentes, déſignées dans ſes recueils par des noms preſque ſemblables; mais il n'auroit pas dû conclure que l'*avis tarda* eſt en effet un duc.

Le même Belon penchoit à croire que ſon *œdicnemus* étoit un *oſtardeau (m) ;* & en effet, cet oiſeau n'a que trois doigts, & tous antérieurs comme l'outarde; mais il a le bec très-différent, le tarſe plus gros, le cou plus court, & il paroît avoir plus de rapport avec le pluvier qu'avec l'outarde : c'eſt ce que nous examinerons de plus près dans la ſuite.

Enfin il faut être averti que quelques Auteurs trompés apparemment par la reſſemblance des mots, ont confondu le nom de *ſtarda* qui, en Italien, ſignifie une outarde, avec le nom de *ſtarna* qui, dans la même langue, ſignifie perdrix *(n)*.

(m) Hiſtoire Naturelle des Oiſeaux, *lib. V, cap. V.*

(n) Petrus Aponens Patavinus ſeu conciliator apud Aldrovand. Ornith. lib. XIII; cap. XII.

Il résulte de toutes ces discussions que l'*otis* des Grecs & non l'*otus*, est notre outarde; que le nom de Ῥάφος lui a été appliqué au hasard comme il l'a été ensuite au dronte; que celui d'*anapha* que lui donnent les Juifs modernes, appartenoit autrefois au milan; que c'est l'*avis tarda* de Pline, ou plutôt des Espagnols au temps de Pline, ainsi appelée à cause de sa lenteur, & non, comme le veut Nyphus, parce qu'elle n'auroit été connue à Rome que fort tard; qu'elle n'est ni le *tetrix* d'Aristote, ni le *tetrax* du poëte *Nemesianus*, ni cet oiseau de Scythie, dont parle Aristote dans son *Histoire des Animaux (o)* ni le *tetrao alter* de Pline, ni un oiseau aquatique; & enfin que c'est la *starda* & non la *starna* des Italiens *(p)*.

(o) Lib. IX, cap. XXXIII.

(p) Voici tous les noms sous lesquels les différens Auteurs en ont parlé.

Otis, Tarda, Bistarda. Gesn. *de Avibus*, pag. 484—486; & *Icon. Avium.* pag. 67.

Otis sive Tarda. Jonston, *de Avibus*, pag. 42.

Otis seu Tarda avis. Aldrovand. *Ornitholog.* tom. II, pag. 85.

Otis, Tarda, Bistarda. Charlet, *Exercit.* pag. 82, n.° 8.

Otis Græcis; *Tarda*, Isidoro; *Bistarda*, Alberto. Rzaczynski, *Hist. nat. Poloniæ*; pag. 289; *& Auctuarium ejusd.* pag. 401.

Otis, Tarda, Sibbaldi Scotia illustrata, *part. II, lib. III, pag. 16.*

Otis, Tarda. Willulghby, *Ornitholog.* pag. 129.

Otis, Tarda. Ray, *Synopsis Avium*, pag. 58.

Otis jugulo utrinque cristato, Tarda. Linnæus, *Syst. nat. edit. X, Gen. 85, Sp. 1.*

Tarda recentiorum. Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 355.

Tarda. Klein, *de Avibus*, pag. 18, n.° 1.

Tarda Pyrenaïca fulva, maculis nigricantibus, marginibus pennarum roseis. Barrère, *Ornitholog.* Class. III, Gen. IX, Sp. 1. *Nota.* Ce ne sont pas les bords des plumes, mais le duvet qui est à leur base, qui est couleur de rose.

Tetrax seu Tarax Nemesiani. Longolio, Gesn.

Tetraon. Longolio, Schwenckfeld, Charlet, Klein.

Tetrix, Ourax. Aristote, Schwenckfeld.

Erythrontaon. Olaï Magni, Schwenckfeld, Charlet, Klein.

Pour sentir combien cette discussion préliminaire étoit importante, il ne faut que se représenter la bizarre & ridicule idée que se feroit de l'outarde un commençant qui auroit recueilli, sans choix & avec une confiance aveugle, tout ce qui a été attribué par les Auteurs à cet oiseau, ou plutôt aux différens noms par lesquels il l'auroit trouvé désigné dans leurs ouvrages; il seroit obligé d'en faire à la fois un oiseau de jour & de nuit, un oiseau de montagne & de vallée, un oiseau d'Europe & d'Amérique, un oiseau aquatique & terrestre, un oiseau granivore & carnassier, un oiseau très-gros & très-petit; en un mot, un monstre & même un monstre impossible; ou s'il vouloit opter entre ces attributs contradictoires, ce ne pourroit être qu'en

Anser-trappa. Rzaczynski, *Auctuarium, Hist. nat. Polon.* pag. 401.

En François, *Outarde.* Albin, *tome III, page 16.* Edwards, *pl. LXXIII — LXXIV.*

Otarde. Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 101.*

Ostarde. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 236.

Ostarde, Houtarde, Bistarde. Belon, *portraits d'Oiseaux*, page 56.

En Hébreu, *Alhabari.* Gesn. Aldrov. *Nota.* Il ne faut point confondre ce nom avec celui d'houbaary qui, en Barbarie, signifie une petite outarde, dont je donnerai l'histoire.

Clas id est Tarda avis sylvatici. Gesn. *pag. 484.*

Anapha Pauli Fagii. Gesn. *pag. 489.*

En Grec, Ὀτὶς, Ὠτὶς, Ὀυτὶς. Gesn. — Ῥάφος. *Sigism. Galenii.* Gesn. *pag. 486.*

En Italien, *Starda.*

En Allemand, *Trapp.* Gesn. Rzaczynski, Frisch. — *Ackertrapp.* Gesn. — *Trappe,* Schwenckfeld, Rzaczynski. — *Acker-trappe.* Schwenckfeld.

En Flamand, *Trap-gansz.* Gesn. — *Trapp-gans.* Schwenckfeld.

En Suédois, *Trapp.*

En Polonois, *Drop, Trop.* Rzaczynski.

En Illyrien, *Drofa.* Gesn.

En Anglois, *Bistard.* Gesn. — *Bustard.* Willulghby, Charleton, Albin.

En Écossois, *Gustarde.* Hector, Boeth. — *Gustard.* Aldrov.

rectifiant la nomenclature comme nous avons fait par la comparaison de ce que l'on sait de cet oiseau, avec ce qu'en ont dit les Naturalistes qui nous ont précédé.

Mais c'est assez nous arrêter sur le nom, il est temps de nous occuper de la chose. Gesner s'est félicité d'avoir fait le premier la remarque que l'outarde pouvoit se rapporter au genre des gallinacés *(q)*, & il est vrai qu'elle en a le bec & la pesanteur, mais elle en diffère par sa grosseur, par ses pieds à trois doigts, par la forme de la queue, par la nudité du bas de la jambe, par la grande ouverture des oreilles, par les barbes de plumes qui lui tombent sous le menton, au lieu de ces membranes charnues qu'ont les gallinacés, sans parler des différences intérieures.

Aldrovande n'est pas plus heureux dans ses conjectures, lorsqu'il prend pour une outarde cette aigle frugivore, dont parle Élien *(r)*, à cause de sa grandeur *(s)*, comme si le seul attribut de la grandeur suffisoit pour faire naître l'idée d'un aigle; il me paroît bien plus vraisemblable qu'Élien vouloit parler du grand vautour qui est un oiseau de proie comme l'aigle, & même plus puissant que l'aigle commun, & qui devient frugivore dans le cas de nécessité : j'ai ouvert un de ces oiseaux qui avoit été démonté par un coup de fusil, & qui avoit passé plusieurs jours dans des champs semés de blé; je ne lui trouvai dans les intestins qu'une bouillie verte, qui étoit évidemment de l'herbe à demi-digérée.

(q) Quanquam gallinaceorum generi otidem adscribendam nemo adhuc monuerit, mihi tamen recte ad id referri videtur. Gesn. *de Avibus*, pag. 484.

(r) Lib. IX, *de nat. Animal.* cap. x. Cet aigle, selon Élien, s'appeloit *aigle de Jupiter*, & étoit encore plus frugivore que l'outarde, qui mange des vers de terre; au lieu que l'aigle dont il s'agit ne mange aucun animal.

(s) Ornithologie, *tome II, page 93.*

On retrouveroit bien plutôt les caractères de l'outarde dans le *tetrax* d'Athénée, plus grand que les plus gros coqs (& l'on sait qu'il y en a de très-gros en Asie), n'ayant que trois doigts aux pieds, des barbes qui lui tombent de chaque côté du bec, le plumage émaillé, la voix grave, & dont la chair a le goût de celle de l'autruche, avec qui l'outarde a tant d'autres rapports *(t)*; mais ce *tetrax* ne peut être l'outarde, puisque c'est un oiseau dont, selon Athénée, il n'est fait aucune mention dans les livres d'Aristote; au lieu que ce Philosophe parle de l'outarde en plusieurs endroits.

On pourroit encore soupçonner avec M. Perrault *(u)*, que ces perdrix des Indes dont parle Strabon, qui ne sont pas moins grosses que des oies, sont des espèces d'outardes; le mâle diffère de la femelle par les couleurs du plumage qu'il a autrement distribuées & plus vives, par ces barbes de plumes qui lui tombent des deux côtés sur le cou, dont il est surprenant que M. Perrault n'ait point parlé, & dont mal-à-propos Albin a orné la figure de la femelle, par sa grosseur presque double de celle de la femelle, ce qui est une des plus grandes disproportions qui ait été observée en aucune autre espèce, de la taille de la femelle à celle du mâle *(x)*.

Belon *(y)*, & quelques autres qui ne connoissoient ni le casoar, ni le touyou, ni le dronte, ni peut-être le griffon ou

(t) Gesner, *de Avibus*, pag. 487. *Otis avis fidipes est, tribus insistens digitis, magnitudine gallinacei majoris, capite oblongo, oculis amplis, rostro acuto, linguâ osseâ, gracili collo.*

(u) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 102.*

(x) Edwards, *Hist. nat. of Birds*, planche LXXIV.

(y) *Ibidem*, page 236.

grand

grand vautour, regardoit l'outarde comme un oiſeau de la ſeconde grandeur, & le plus gros après l'autruche : cependant le pélican, qui ne leur étoit pas inconnu *(z)*, eſt beaucoup plus grand, ſelon M. Perrault; mais il peut ſe faire que Belon ait vu une groſſe outarde & un petit pélican, & dans ce cas tout ſon tort ſera, comme celui de bien d'autres, d'avoir aſſuré de l'eſpèce, ce qui n'étoit vrai que de l'individu.

M. Edwards reproche à Willulghby de s'être trompé groſſièrement, & d'avoir induit en erreur Albin, qui l'a copié, en diſant que l'outarde avoit ſoixante pouces anglois de longueur, du bout du bec au bout de la queue : en effet, celles que j'ai meſurées n'avoient guère plus de trois pieds, ainſi que celle de M. Briſſon ; & la plus grande qui ait été meſurée par M. Edwards, avoit trois pieds & demi dans ce ſens, & trois pieds neuf pouces & demi, du bout du bec au bout des ongles *(a)* : les Auteurs de la *Zoologie Britannique* la fixent à près de quatre pieds anglois, ce qui revient à un peu moins de trois pieds neuf pouces de France *(b)* : l'étendue du vol varie de plus de moitié en différens ſujets, elle a été trouvée de ſept pieds quatre pouces par M. Edwards, de neuf pieds par les Auteurs de la *Zoologie Britannique*, & de quatre pieds de France par M. Perrault, qui aſſure n'avoir jamais obſervé que des mâles, toujours plus gros que les femelles.

Le poids de cet oiſeau varie auſſi conſidérablement, les uns

(z) Edwards, *Hiſt. nat. of Birds*, page 153.

(a) *Ibidem*, planche LXXIII.

(b) On ſait que le pied de Paris eſt plus long que celui de Londres de près de neuf lignes.

l'ont trouvé de dix livres *(c)*, & d'autres de vingt-ſept *(d)*, & même de trente *(e)*; mais outre ces variétés dans le poids & la grandeur, on en a auſſi remarqué dans les proportions; tous les individus de cette eſpèce ne paroiſſent pas avoir été formés ſur le même modèle. M. Perrault en a obſervé dont le cou étoit plus long, & d'autres dont le cou étoit plus court proportionnellement aux jambes; & d'autres dont le bec étoit plus pointu, d'autres dont les oreilles étoient recouvertes par des plumes plus longues *(f)*; tous avoient le cou & les jambes beaucoup plus longs que ceux que Geſner & Aldrovande ont examinés. Dans les ſujets décrits par M. Edwards, il y avoit de chaque côté du cou deux places nues, de couleur violette, & qui paroiſſoient garnies de plumes lorſque le cou étoit fort étendu *(g)*; ce qui n'a point été indiqué par les autres Obſervateurs. Enfin, M. Klein a remarqué que les outardes de Pologne ne reſſembloient pas exactement à celles de France & d'Angleterre *(h)*; & en effet on trouve, en comparant les deſcriptions, quelques différences de couleurs dans le plumage, le bec, &c.

En général l'outarde ſe diſtingue de l'autruche, du touyou, du caſoar & du dronte, par ſes ailes qui, quoique peu proportionnées au poids de ſon corps, peuvent cependant l'élever & la ſoutenir quelque temps en l'air; au lieu que celles des quatre autres oiſeaux que j'ai nommés, ſont abſolument inutiles pour le

(c) Geſner, *de Avibus*, pag. 488.

(d) Britiſch Zoology, *pag. 87*.

(e) Rzaczynski, *Auctuarium*, pag. 401.

(f) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, pages 99 — 102*.

(g) Edwards, *Hiſt. nat. of Birds*, planche LXXIV.

(h) *Hiſtor. Avium*, pag. 18.

vol : elle ſe diſtingue de preſque tous les autres par ſa groſſeur, ſes pieds à trois doigts iſolés & ſans membranes, ſon bec de dindon, ſon duvet couleur de roſe, & la nudité du bas de la jambe; non point par chacun de ces caractères, mais par la réunion de tous.

L'aile eſt compoſée de vingt-ſix pennes, ſelon M. Briſſon, & de trente-deux ou trente-trois, ſuivant M. Edwards qui, peut-être, compte celles de l'aile bâtarde. La ſeule choſe que j'aie à faire remarquer dans ces pennes, & dont on ne peut guère prendre une idée en regardant la figure, c'eſt qu'aux troiſième, quatrième, cinquième & ſixième plumes de chaque aile, les barbes extérieures deviennent tout-à-coup plus courtes, & ces pennes conſéquemment plus étroites à l'endroit où elles ſortent de deſſous leurs couvertures *(i)*.

Les pennes de la queue ſont au nombre de vingt, & les deux du milieu ſont différentes de toutes les autres.

M. Perrault *(k)* impute à Belon comme une erreur d'avoir dit que le deſſus des ailes de l'outarde étoit blanc *(l)*, contre ce qu'avoient obſervé M.^rs de l'Académie, & contre ce qui ſe voit dans les oiſeaux qui ont communément plus de blanc ſous le ventre & dans toute la partie inférieure du corps, & plus de brun & d'autres couleurs ſur le dos & les ailes; mais il me ſemble que ſur cela Belon peut être aiſément juſtifié, car il a dit exactement, comme M.^rs de l'Académie, que l'outarde étoit *blanche par-deſſous le ventre & deſſous les ailes;* & lorſqu'il a avancé que le deſſus des ailes étoit blanc, il a ſans doute entendu parler

(i) *Voyez* Ornithologie de M. Briſſon, *tome V, page 22.*

(k) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 102.*

(l) Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 235.

des pennes de l'aile qui approchent du corps, & qui ſe trouvent en effet au-deſſus de l'aile, celle-ci étant ſuppoſée pliée & l'oiſeau debout : or, dans ce ſens, ce qu'il a dit ſe trouve vrai, & conforme à la deſcription de M. Edwards, où la vingt-ſixième penne de l'aile & ſuivantes juſqu'à la trentième, ſont parfaitement blanches *(m)*.

M. Perrault a fait une obſervation plus juſte : c'eſt que quelques plumes de l'outarde ont du duvet, non-ſeulement à leur baſe, mais encore à leur extrémité; en ſorte que la partie moyenne de la plume qui eſt compoſée de barbes fermes & accrochées les unes aux autres, ſe trouve entre deux parties où il n'y a que du duvet; mais ce qui eſt très-remarquable, c'eſt que le duvet de la baſe de toutes les plumes, à l'exception des pennes du bout de l'aile, eſt d'un rouge vif, approchant du couleur de roſe, ce qui eſt un caractère commun à la grande & à la petite outarde; le bout du tuyau eſt auſſi de la même couleur *(n)*.

Le pied ou plutôt le tarſe, & la partie inférieure de la jambe qui s'articule avec le tarſe, ſont revêtus d'écailles très-petites; celles des doigts ſont en tables longues & étroites; elles ſont toutes de couleur griſe, & recouvertes d'une petite peau qui s'enlève comme la dépouille d'un ſerpent *(o)*.

Les ongles ſont courts, & convexes par-deſſous comme par-deſſus, ainſi que ceux de l'aigle que Belon appelle *haliætos (p);*

(m) Edwards, *Hiſt. nat. of Birds*, planche LXXIII.

(n) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 103*.

(o) Animaux de Perrault, *partie II, page 104*.

(p) Belon, *Nature des Oiſeaux*, liv. II, chap. VII.

en

en ſorte qu'en les coupant perpendiculairement à leur axe, la coupe en ſeroit à peu près circulaire *(q)*.

M. Salerne s'eſt trompé, en imprimant que l'outarde avoit au contraire les ongles caves en-deſſous *(r)*.

Sous les pieds, on voit en arrière un tubercule calleux, qui tient lieu de talon *(ſ)*.

La poitrine eſt groſſe & ronde *(t)*; la grandeur de l'ouverture de l'oreille eſt apparemment ſujette à varier, car Belon a trouvé cette ouverture plus grande dans l'outarde que dans aucun autre oiſeau terreſtre *(u)*; & M.[rs] de l'Académie n'y ont rien vu d'extraordinaire *(x)*. Ces ouvertures ſont cachées ſous les plumes; on aperçoit dans leur intérieur deux conduits, dont l'un ſe dirige au bec & l'autre au cerveau *(y)*.

Dans le palais & la partie inférieure du bec, il y a ſous la membrane qui revêt ces parties, pluſieurs corps glanduleux qui s'ouvrent dans la cavité du bec par pluſieurs tuyaux fort viſibles *(z)*.

La langue eſt charnue en dehors; elle a au-dedans un noyau cartilagineux qui s'attache à l'os hyoïde, comme dans la plupart des oiſeaux; ſes côtés ſont hériſſés de pointes d'une ſubſtance moyenne entre la membrane & le cartilage *(a)*: cette langue

(q) Animaux de Perrault, *partie II, page 104*.

(r) Ornithologie, *page 153*.

(ſ) Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 235. — Geſner, *de Avibus*, page 488, &c.

(t) Belon, *page 235*.

(u) On mettroit bien le bout du doigt dans le conduit. *Belon, page 235*.

(x) Animaux de Perrault, *page 102*.

(y) Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 235.

(z) Animaux de Perrault, *page 109*.

(a) *Ibidem.*

eſt dure & pointue par le bout, mais elle n'eſt pas fourchue comme l'a dit M. Linnæus, trompé ſans doute par une faute de ponctuation qui ſe trouve dans Aldrovande, & qui a été copiée par quelques autres *(b)*.

Sous la langue ſe préſente l'orifice d'une eſpèce de poche, tenant environ ſept pintes angloiſes, & que le docteur Douglaſſ, qui l'a découverte le premier, regarde comme un réſervoir que l'outarde remplit d'eau pour s'en ſervir au beſoin, lorſqu'elle ſe trouve au milieu des plaines vaſtes & arides où elle ſe tient par préférence; ce ſingulier réſervoir eſt propre au mâle *(c)*, & je ſoupçonne qu'il a donné lieu à une mépriſe d'Ariſtote. Ce grand Naturaliſte avance que l'œſophage de l'outarde eſt large dans toute ſa longueur *(d)*; cependant les Modernes, & notamment M.[rs] de l'Académie, ont obſervé qu'il s'élargiſſoit ſeulement en s'approchant du géſier *(e)*. Ces deux aſſertions qui paroiſſent contradictoires, peuvent néanmoins ſe concilier, en ſuppoſant qu'Ariſtote ou les Obſervateurs chargés de recueillir les faits dont il compoſoit ſon Hiſtoire des Animaux, ont pris pour l'œſophage cette poche ou réſervoir qui eſt en effet fort ample & fort large dans toute ſon étendue.

Le véritable œſophage, à l'endroit où il s'épaiſſit, eſt garni

(b) *Lingua ſerrata, utrimque acuta;* au lieu de *lingua ſerrata utrimque, acuta.* Cette phraſe n'eſt qu'une traduction de celle-ci de Belon: *ſa langue eſt dentelée de chaque côté, pointue & dure par le bout;* d'où l'on voit que l'*utrimque* doit ſe rapporter à *ſerrata*, & non au mot *acuta*.

(c) Edwards, *Hiſt. nat. of Birds*, planche LXXIII.

(d) *Hiſt. Animal.* lib. II, cap. ultimo.

(e) Geſner, *de Avibus*, pag. 488. — Aldrov. *Ornitholog.* tom. II, pag. 92. — Animaux de Perrault, *partie II, page 106.*

de glandes régulièrement arrangées : le gésier qui vient ensuite (car il n'y a point de jabot), est long d'environ quatre pouces, large de trois; il a la dureté de celui des poules communes, & cette dureté ne vient point, comme dans les poules, de l'épaisseur de la partie charnue, qui est fort mince ici, mais de la membrane interne, laquelle est très-dure, très-épaisse, & de plus godronnée, plissée & replissée en différens sens, ce qui grossit beaucoup le volume du gésier.

Cette membrane interne paroît n'être point continue, mais seulement contiguë & jointe bout à bout à la membrane interne de l'œsophage; d'ailleurs, celle-ci est blanche, au lieu que celle du gésier est d'un jaune doré *(f)*.

La longueur des intestins est d'environ quatre pieds, non compris les *cæcum :* la tunique interne de l'*ileon* est plissée selon sa longueur, & elle a quelques rides transversales à son extrémité *(g)*.

Les deux *cæcum* sortent de l'intestin à environ sept pouces de l'*anus,* se dirigeant d'arrière en avant. Suivant Gesner, ils sont inégaux selon toutes leurs dimensions, & c'est le plus étroit qui est le plus long dans la raison de six à cinq *(h)*. M. Perrault dit seulement que le droit qui a un pied plus ou moins, est ordinairement un peu plus long que le gauche *(i)*.

A un pouce à peu près de l'*anus,* l'intestin se rétrécit, puis se dilatant, forme une poche capable de contenir un œuf, &

(f) Animaux de Perrault, *partie II, page 107.*

(g) Ibidem.

(h) Gesner, *de Avibus*, pag. 486.

(i) Animaux de Perrault, *partie II, page 107.*

dans laquelle s'insèrent les uretères & le canal déférent : cette poche inteſtinale, appelée *bourſe de Fabrice (k)*, a auſſi ſon *cæcum* long de deux pouces, large de trois lignes, & le trou qui communique de l'un à l'autre, eſt ſurmonté d'un repli de la membrane interne, lequel peut ſervir de valvule *(l)*.

Il réſulte de ces obſervations, que l'outarde, bien loin d'avoir pluſieurs eſtomacs & de longs inteſtins, comme les ruminans, a au contraire le tube inteſtinal fort court & d'une petite capacité, & qu'il n'a qu'un ſeul ventricule; en ſorte que l'opinion de ceux qui prétendent que cet oiſeau rumine *(m)*, ſeroit réfutée par cela ſeul ; mais il ne faut pas non plus ſe perſuader, avec Albert, que l'outarde ſoit carnaſſière, qu'elle ſe nourriſſe de cadavres, que même elle faſſe la guerre au petit gibier, & qu'elle ne mange de l'herbe & du grain que dans le cas de grande diſette; il faut encore moins conclure de ces ſuppoſitions qu'elle a le bec & les ongles crochus, toutes erreurs accumulées par Albert *(n)*, d'après un paſſage d'Ariſtote mal entendu *(o)*, admiſes par Geſner avec quelques modifications *(p)*, mais rejetées par tous les autres Naturaliſtes.

L'outarde eſt un oiſeau granivore; elle vit d'herbes, de grains

(k) Du nom de *Fabricius ab Aquapendente*, qui l'a le premier obſervée. *Ibidem*.

(l) Animaux de Perrault, *partie II, page 107*.

(m) Athénée, Euſtathe; *voyez* Geſner, *page 484*.

(n) *Voyez* Geſner, *de Avibus*, pag. 485.

(o) *Nota*. Aldrovande prétend que l'idée de faire de l'outarde un oiſeau de proie, a pu venir à Albert de ce paſſage d'Ariſtote; *Avis Schythica quædam* .... que j'ai diſcuté plus haut. *Voyez Aldrovande*, Ornitholog. *tome II, page 90*. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce n'eſt pas d'après l'inſpection de l'animal qu'Albert s'eſt formé cette idée.

(p) Geſner, *de Avibus*, pag. 485.

&

& de toutes ſortes de ſemences; de feuilles de choux, de dent de lion, de navets, de myſotis ou oreille de ſouris, de veſce, d'ache, de *daucus* & même de foin, & de ces gros vers de terre que pendant l'été l'on voit fourmiller ſur les dunes tous les matins avant le lever du ſoleil *(q)*; dans le fort de l'hiver & par les temps de neige, elle mange l'écorce des arbres *(r)*; en tout temps elle avale de petites pierres, même des pièces de métal comme l'autruche, & quelquefois en plus grande quantité. M.rs de l'Académie ayant ouvert le ventricule de l'une des ſix outardes qu'ils avoient obſervées, le trouvèrent rempli en partie de pierres, dont quelques-unes étoient de la groſſeur d'une noix, & en partie de doubles, au nombre de quatre-vingt-dix, tous uſés & polis dans les endroits expoſés aux frottemens, mais ſans aucune apparence d'éroſion *(ſ)*.

Willulghby a trouvé dans l'eſtomac de ces oiſeaux, au temps de la moiſſon, trois ou quatre grains d'orge, avec une grande quantité de graine de ciguë *(t)*, ce qui indique un appétit de préférence pour cette graine, & par conſéquent le meilleur appât pour l'attirer dans les piéges.

Le foie eſt très-grand; la véſicule du fiel, le pancréas, le nombre des canaux pancréatiques, leur inſertion, ainſi que celle des conduits hépatiques & cyſtiques, ſont ſujets à quelque variation dans les différens ſujets *(u)*.

(q) Britiſch Zoology, *pag. 88;* & preſque tous les autres Naturaliſtes que j'ai cités dans cet article.

(r) Geſner, *de Avibus*, pag. 488.

(ſ) Animaux de Perrault, *partie II, page 107.*

(t) *Ornithologia*, pag. 129.

(u) Animaux de Perrault, *page 105.*

Les testicules ont la forme d'une petite amande blanche, d'une substance assez ferme; le canal déférent va s'insérer à la partie inférieure de la poche du *rectum*, comme je l'ai dit plus haut, & l'on trouve au bord supérieur de l'*anus*, une petite appendice qui tient lieu de verge.

M. Perrault ajoute à ces observations anatomiques la remarque suivante; c'est qu'entre tant de sujets qu'avoient disséqués M.[rs] de l'Académie, il ne s'étoit pas rencontré une seule femelle; mais nous avons dit à l'article de l'autruche ce que nous pensions de cette remarque.

Dans la saison des amours, le mâle va piaffant autour de la femelle & fait une espèce de roue avec sa queue *(x)*.

Les œufs ne sont que de la grosseur de ceux d'une oie; ils sont d'un brun olivâtre-pâle, marqués de petites taches plus foncées, en quoi leur couleur a une analogie évidente avec celle du plumage.

Cet oiseau ne construit point de nid, mais il creuse seulement un trou en grattant la terre *(y)*, & y dépose ses deux œufs qu'il couve pendant trente jours, comme font tous les gros oiseaux, selon Aristote *(z)*. Lorsque cette mère inquiète se défie des Chasseurs, & qu'elle craint qu'on n'en veuille à ses œufs, elle les prend sous ses ailes (on ne dit pas comment) & les transporte en lieu sûr *(a)*. Elle s'établit ordinairement dans les blés qui approchent de la maturité, pour y faire sa ponte, suivant en cela l'instinct commun de tous les animaux, de mettre leurs

(x) Klein, *Hist. Avium*, pag. 18. — *Merula apud Gesn.* de Avibus, *pag. 487.*

(y) Britisch Zoology, *pag. 88.*

(z) *Hist. Anim.* lib. VI, cap. VI.

(a) Klein, *Hist. Avium*, pag. 18.

petits à portée de trouver en naissant une nourriture convenable. M. Klein prétend qu'elle préfère les avoines comme plus basses, en sorte qu'étant posée sur ses œufs, sa tête domine sur la campagne, & qu'elle puisse avoir l'œil sur ce qui se passe autour d'elle; mais ce fait avancé par M. Klein *(b)*, ne s'accorde ni avec le sentiment général des Naturalistes, ni avec le naturel de l'outarde qui, sauvage & défiante comme elle l'est, doit chercher sa sûreté plutôt en se cachant dans les grands blés, qu'en se tenant à portée de voir les Chasseurs de loin, au risque d'en être elle-même aperçue.

Elle quitte quelquefois ses œufs pour aller chercher sa nourriture; mais si pendant ses courtes absences quelqu'un les touche ou les frappe seulement de son haleine, on prétend qu'elle s'en aperçoit à son retour & qu'elle les abandonne *(c)*.

L'outarde, quoique fort grosse, est un animal très-craintif, & qui paroît n'avoir ni le sentiment de sa propre force, ni l'instinct de l'employer; elles s'assemblent quelquefois par troupes de cinquante ou soixante, & ne sont pas plus rassurées par leur nombre que par leur force & leur grandeur; la moindre apparence de danger, ou plutôt la moindre nouveauté les effraie, & elles ne pourvoient guère à leur conservation que par la fuite : elles craignent sur-tout les chiens, & cela doit être, puisqu'on se sert communément des chiens pour leur donner la chasse; mais elles doivent craindre aussi le renard, la fouine, & tout autre animal, si petit qu'il soit, qui sera assez hardi pour les attaquer; à plus forte raison les animaux féroces & même les oiseaux de proie contre lesquels elles oseroient bien moins se

(b) Klein, *Hist. Avium*, pag. 18.

(c) Hector Boeth, *apud Gesn.* pag. 488.

défendre : leur pusillanimité est telle que pour peu qu'on les blesse, elles meurent plutôt de la peur que de leurs blessures *(d)*. M. Klein prétend néanmoins qu'elles se mettent quelquefois en colère, & qu'alors on voit s'enfler une peau lâche qu'elles ont sous le cou. Si l'on en croit les Anciens, l'outarde n'a pas moins d'amitié pour le cheval qu'elle a d'antipathie pour le chien; dès qu'elle aperçoit celui-là, elle, qui craint tout, vole à sa rencontre & se met presque sous ses pieds *(e)*. En supposant bien constatée cette singulière sympathie entre des animaux si différens, on pourroit, ce me semble, en rendre raison en disant que l'outarde trouve dans la fiente du cheval des grains qui ne sont qu'à demi digérés, & lui sont une ressource dans la disette *(f)*.

Lorsqu'elle est chassée elle court fort vîte, en battant des ailes, & va quelquefois plusieurs milles de suite & sans s'arrêter *(g)*; mais comme elle ne prend son vol que difficilement & lorsqu'elle est aidée, ou, si l'on veut, portée par un vent favorable, & que d'ailleurs elle ne se perche ni ne peut se percher sur les arbres, soit à cause de sa pesanteur, soit faute de doigt postérieur dont elle puisse saisir la branche & s'y soutenir, on peut croire, sur le témoignage des Anciens & des Modernes *(h)*, que les levriers & les chiens courans la peuvent forcer : on la chasse aussi avec l'oiseau de proie *(i)*, ou enfin on lui tend des filets, & on l'attire où l'on veut en faisant paroître un cheval à propos,

(d) Gesner, *de Avibus*, pag. 488.

(e) Oppien, *de Aucupio*, lib. III.

(f) *Otidibus amicitia cum equis quibus appropinquare & fimum dejicere gaudent.* Plutarq. *de Soc. Animal.*

(g) Britisch Zoology, *pag. 88.*

(h) Xénophon, Élien, Albin, Frisch, &c.

(i) Aldrov. *Ornitholog.* tom. II, pag. 92.

ou

ou ſeulement en s'affublant de la peau d'un de ces animaux *(k)*. Il n'eſt point de piége, ſi groſſier qu'il ſoit, qui ne doive réuſſir, s'il eſt vrai, comme le dit Élien, que dans le royaume de Pont, les renards viennent à bout de les attirer à eux en ſe couchant contre terre & relevant leur queue, à laquelle ils donnent, autant qu'ils peuvent, l'apparence & les mouvemens du cou d'un oiſeau; les outardes qui prennent, dit-on, cet objet pour un oiſeau de leur eſpèce, s'approchent ſans défiance, & deviennent la proie de l'animal ruſé *(l)*; mais cela ſuppoſe bien de la ſubtilité dans le renard, bien de la ſtupidité dans l'outarde, & peut-être encore plus de crédulité dans l'Écrivain.

J'ai dit que ces oiſeaux alloient quelquefois par troupes de cinquante ou ſoixante; cela arrive ſur-tout en automne dans les plaines de la Grande-Bretagne; ils ſe répandent alors dans les terres ſemées de *turnipes*, & y font de très-grands dégâts *(m)*. En France, on les voit paſſer régulièrement au printemps & en automne, mais par plus petites troupes, & elles ne ſe poſent guère que ſur les lieux les plus élevés. On a obſervé leur paſſage en Bourgogne, en Champagne & en Lorraine.

L'outarde ſe trouve dans la Lybie, aux environs d'Alexandrie, ſelon Plutarque *(n)*; dans la Syrie *(o)*; dans la Grèce *(p)*; en Eſpagne *(q)*; en France, dans les plaines du Poitou & de la

(k) Athénée.

(l) Ælian, *Nat. Animal.* lib. VI, cap. XXIV.

(m) Britiſch Zoology, *pag. 88. — Nec ullam peſtem odere magis olitores, nam rapis ventrem fulcit, nec mediocri prædâ contentus eſſe ſolet.* Longolius apud Aldrov. *Ornitholog.* tom. II, pag. 93.

(n) Si toutefois on n'a pas ici confondu l'*otis* avec l'*otus*, comme on a fait ſi ſouvent.

(o) Geſner, *de Avibus*, pag. 484.

(p) Pauſanias, *in Phocicis.*

(q) Plin. *lib. X, cap. XXII. — Hiſpania otides producit.* Strabon.

Champagne pouilleuſe *(r)*; dans les contrées ouvertes de l'eſt & du ſud de la Grande-Bretagne, depuis la province de Dorſet juſqu'à celle de Mercie & de la Lothiane en Écoſſe *(ſ)*; dans les Pays-bas, en Allemagne *(t)*; en Ukraine & en Pologne où, ſelon Rzaczynski, elle paſſe quelquefois l'hiver au milieu des neiges. Les Auteurs de la Zoologie Britannique aſſurent que ces oiſeaux ne s'éloignent guère du pays qui les a vu naître, & que leurs plus grandes excurſions ne vont pas au-delà de vingt à trente milles *(u)*; mais Aldrovande prétend que ſur la fin de l'automne ils arrivent par troupes en Hollande, & ſe tiennent par préférence dans les campagnes éloignées des villes & des lieux habités *(x)*. M. Linnæus dit qu'ils paſſent en Hollande & en Angleterre. Ariſtote parle auſſi de leur migration *(y)*; mais c'eſt un point qui demande à être éclairci par des obſervations plus exactes.

Aldrovande reproche à Geſner d'être tombé dans quelque contradiction à cet égard, ſur ce qu'il dit que l'outarde s'en va avec les cailles *(z)*, ayant dit plus haut qu'elle ne quittoit point la Suiſſe où elle eſt rare, & qu'on y en prenoit quelquefois

(r) Ornithologie de Salerne, *page 153*.

(ſ) Britiſch Zoology, *pag. 88*. — Aldrov. *Ornitholog.* tom. II, pag. 92.

(t) *Nota.* Friſch l'appelle la plus groſſe de toutes les poules ſauvages naturelles à l'Allemagne; cela ne prouve pas que l'outarde ſoit une poule, mais bien qu'elle ſe trouve en Allemagne.

(u) Britiſch Zoology, *pag. 88*.

(x) *Ornithologia*, pag. 92.

(y) *Hiſt. Animal.* lib. VIII.

(z) Geſner, *de Avibus*, pag. 484. *Otidem de quâ ſcribo avolare puto cum coturnicibus, ſed corporis gravitate impeditum, perſeverare non poſſe, & in locis proximis remanere.*

l'hiver *(a)*; mais cela peut ſe concilier, ce me ſemble, en admettant la migration des outardes & la reſſerrant dans des limites, comme les Auteurs de la *Zoologie Britannique;* d'ailleurs, celles qui ſe trouvent en Suiſſe ſont des outardes égarées, dépayſées, en petit nombre, & dont les mœurs ne peuvent repréſenter celles de l'eſpèce : ne pourroit-on pas dire auſſi que l'on n'a point de preuves que celles qu'on prend quelquefois à Zurich, pendant l'hiver, ſoient les mêmes qui y ont paſſé l'été précédent ?

Ce qui paroît de plus certain, c'eſt que l'outarde ne ſe trouve que rarement dans les contrées montagneuſes ou bien peuplées, comme la Suiſſe, le Tyrol, l'Italie, pluſieurs provinces d'Eſpagne, de France, d'Angleterre & d'Allemagne; & que lorſqu'elle s'y rencontre, c'eſt preſque toujours en hiver *(b)*: mais quoiqu'elle puiſſe ſubſiſter dans les pays froids, & qu'elle ſoit, ſelon quelques Auteurs, un oiſeau de paſſage, il ne paroît pas néanmoins qu'elle ait jamais paſſé en Amérique par le Nord; car

(a) *Otis magna, ſi ea eſt quam vulgo Trappum vocant, non avolat niſi fallor ex noſtris regionibus (& ſi helvetiæ rara eſt), & hieme etiam interdum capitur apud nos.* Geſner, *de Avibus*, pag. 484.

(b) *Memini ter quaterque apud nos captum, & in Rhætiâ circa Curiam, decembri & januario menſibus, nec apud nos, nec illic à quoquam agnitum.* Geſn. *de Avibus*, pag. 486.

« L'outarde ſe voit rarement dans l'Orléanois, & ſeulement en hiver, dans les temps de neige. *Salerne*, Ornithologie, *page 153*. Un particulier, incapable d'en impoſer, « ajoute le même M. Salerne, m'a raconté qu'un jour que la campagne étoit couverte de « neige & de frimats, un de ſes domeſtiques trouva le matin une trentaine d'outardes à « moitié gelées, qu'il amena à la maiſon, les prenant pour des dindons qu'on avoit laiſſé « coucher dehors, & qu'on ne reconnut pour ce qu'elles étoient, que lorſqu'elles furent « dégelées ». *Ibidem.*

Nota. Je me ſouviens moi-même d'en avoir vu deux, à deux différentes fois, dans une partie de la Bourgogne fertile en blé, & cependant montagneuſe; mais çà toujours été en hiver & par un temps de neige.

bien que les relations des Voyageurs ſoient remplies d'outardes trouvées dans ce nouveau continent, il eſt aiſé de reconnoître que ces prétendues outardes ſont des oiſeaux aquatiques, comme je l'ai déjà remarqué plus haut, & abſolument différens de la véritable outarde dont il eſt ici queſtion. M. Barrère parle bien d'une outarde cendrée d'Amérique dans ſon *Eſſai d'Ornithologie, page 33*, qu'il dit avoir obſervée; mais, 1.° il ne paroît pas l'avoir vue en Amérique, puiſqu'il n'en fait aucune mention dans ſa France Équinoxiale; 2.° il eſt le ſeul, avec M. Klein, qui parle d'une outarde américaine : or celle de M. Klein, qui eſt le *macucagua* de Marcgrave, n'a point les caractères propres à ce genre, puiſqu'elle a quatre doigts à chaque pied *(c)*, & le bas de la jambe garni de plumes juſqu'à ſon articulation avec le tarſe; qu'elle eſt ſans queue, & qu'elle n'a guère d'autre rapport avec l'outarde, que d'être un oiſeau peſant qui ne ſe perche ni ne vole preſque point *(d)*. A l'égard de M. Barrère, ſon autorité n'eſt pas d'un aſſez grand poids en Hiſtoire Naturelle, pour que ſon témoignage doive prévaloir contre celui de tous les autres; 3.° enfin, ſon outarde cendrée d'Amérique a bien l'air d'être la femelle de l'outarde d'Afrique, laquelle eſt en effet toute couleur de cendre, ſelon M. Linnæus *(e)*.

On me demandera peut-être pourquoi un oiſeau qui, quoique peſant, a cependant des ailes, & qui s'en ſert quelquefois, n'eſt point paſſé en Amérique par le nord, comme ont fait pluſieurs quadrupèdes : je répondrai que l'outarde n'y eſt point paſſée, parce que quoiqu'elle vole en effet, ce n'eſt guère que lorſqu'elle

(c) Klein, *Ordo Avium*, pag. 18.

(d) Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 213.

(e) Hiſt. nat. *edit. x, pag. 155.*

eſt

eſt pourſuivie; parce qu'elle ne vole jamais bien loin, & que d'ailleurs elle évite ſur-tout les eaux, ſelon la remarque de Belon, d'où il ſuit qu'elle n'a pas dû ſe haſarder à franchir de grandes étendues de mer; je dis de grandes étendues, car quoique celles qui ſéparent les deux continens du côté du nord, ſoient bien moindres que celles qui les ſéparent entre les tropiques; elles ſont néanmoins conſidérables, par rapport à l'eſpace que l'outarde peut parcourir d'un ſeul vol.

On peut donc regarder l'outarde comme un oiſeau propre & naturel à l'ancien continent, & qui dans ce continent ne paroît point attaché à un climat particulier, puiſqu'il peut vivre en Lybie, ſur les côtes de la mer Baltique, & dans tous les pays intermédiaires.

C'eſt un très-bon gibier; la chair des jeunes, un peu gardée, eſt ſur-tout excellente; & ſi quelques Écrivains ont dit le contraire, c'eſt pour avoir confondu l'*otis* avec l'*otus*, comme je l'ai remarqué plus haut. Je ne ſais pourquoi Hippocrate l'interdiſoit aux perſonnes qui tomboient du mal caduc *(f)*. Pline reconnoît dans la graiſſe d'outarde la vertu de ſoulager les maux de mamelles qui ſurviennent aux nouvelles accouchées. On ſe ſert des pennes de cet oiſeau, comme on fait de celles d'oie & de cygne pour écrire, & les pêcheurs les recherchent pour les attacher à leurs hameçons, parce qu'ils croient que les petites taches noires dont elles ſont émaillées, paroiſſent autant de petites mouches aux poiſſons, qu'elles attirent par cette fauſſe apparence *(g)*.

(f) Vid. Aldrovand. *Ornithologia*, pag. 95.

(g) Geſner, *de Avibus*, pag. 488.

LA PETITE OUTARDE,

VULGAIREMENT

LA CANEPETIÈRE (a).

CET oiseau (*planche 25, le mâle; & planche 10, la femelle*), ne diffère de l'outarde que parce qu'il est beaucoup plus petit, & par quelques variétés dans le plumage : il a aussi cela de commun avec l'outarde, qu'on lui a donné le nom de cane & de canard *(b)*, quoiqu'il n'ait pas plus d'affinité qu'elle

(a) Petite Outarde ou Canepetière. En Italien, *Fasanella.* — Canepetière. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 237..... Canepetière, nommée par aucuns, *Olive. Idem.* Portraits d'Oiseaux, *page 56, a.* — Petite Outarde. Edwards. *Glanures*, planche CCLI, avec une bonne figure coloriée de la femelle. — La petite Outarde. Brisson, *Ornithologie*, tome V, page 24, avec une figure du mâle & une de la femelle, *planche 11.*

« Quant à l'étymologie (dit M. Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 155), on le » nomme (cet oiseau) *canepetière* ou *canepetrace*, 1.° parce qu'il ressemble en quelque » chose à un canard sauvage, & qu'il vole comme lui; 2.° parce qu'il se plaît parmi les » pierres; il y en a qui pensent que ce nom lui vient de ce qu'il paîtrit son aire ou son » repaire, d'autres disent que c'est parce qu'il pète; mais je préfère la première étymologie, » d'autant plus que les Orléanois appellent le petit moineau de muraille, dit Friquet, un *petrac* ou *petrat* ».

Nota. Cette étymologie de canepetière, parce que cet oiseau pète, dit-on, ne paroît uniquement fondée que sur l'analogie du mot : car aucun Naturaliste n'a rien dit de pareil dans l'histoire de cet oiseau; notamment Belon, qui a été copié par presque tous les autres.

D'ailleurs, je remarque que le proyer, dont le même M. Salerne parle aux *pages 291 & 292*, est appelé *peteux*, quoiqu'il ne soit point dit dans son histoire qu'il pète, mais bien qu'il se plaît dans les prés, les sainfoins & les luzernes. Or la canepetière est aussi appelée *anas pratensis*.

(b) Belon, dans son *Histoire naturelle des Oiseaux*, page 237, l'appelle *canepetière.* Gesner, *de Avibus*, pag. 795, l'appelle de même. Jonston, *anas campestris, de Avibus*, pag. 43. Charleton, *idem, in Exercit.* pag. 83, n.° IX. Aldrovande, *idem, in Ornithol.*

avec les oiſeaux aquatiques, & qu'on ne le voie jamais autour des eaux *(c)*. Belon prétend qu'on l'a ainſi nommé, parce qu'il ſe tapit contre terre comme font les canes dans l'eau *(d)*, & M. Salerne, parce qu'il reſſemble en quelque choſe à un canard ſauvage, & qu'il vole comme lui *(e)* : mais l'incertitude & le peu d'accord de ces conjectures étymologiques, font voir qu'un rapport auſſi vague, & ſur-tout un rapport unique, n'eſt point une raiſon ſuffiſante pour appliquer à un oiſeau le nom d'un autre oiſeau; car ſi un lecteur qui trouve ce nom, ne ſaiſit point le rapport qu'on a voulu indiquer, il prendra néceſſairement une fauſſe idée : or, il y a beaucoup à parier que ce rapport, étant unique, ne ſera ſaiſi que très-rarement.

La dénomination de petite outarde que j'ai préférée, n'eſt point ſujette à cet inconvénient, car l'oiſeau dont il s'agit ayant tous les principaux caractères de l'outarde, à l'exception de la grandeur, le nom composé de petite outarde lui convient dans preſque toute la plénitude de ſa ſignification, & ne peut guère produire d'erreurs.

Belon a ſoupçonné que cet oiſeau étoit le *tetrax* d'Athénée, ſe fondant ſur un paſſage de cet Auteur où il le compare pour la grandeur au *ſpermologus (f)*, que Belon prend pour un *freux*,

tom. II, pag. 96. Willulghby, *idem*, *in Ornithologia*, pag. 129. Ray, *idem*, *in ſynopſ. meth. Avium*, pag. 59, n.° 11. Albin, *idem*, dans ſon *Hiſtoire naturelle des Oiſeaux*, tome III, page 17. Canard des prés.

(c) Salerne, *Hiſtoire naturelle des Oiſeaux*, page 155.

(d) Belon, *Hiſtoire naturelle des Oiſeaux*, page 237.

(e) Salerne, *loco citato*.

(f) Tetrax, inquit Alexander Myndius; avis eſt magnitudine ſpermologi, colore ſiglino, ſordidis quibuſdam maculis lineiſque magnis variegato : frugibus veſcitur, & quando peperit, quadruplicem emittit vocem. Athénée, *lib. IX*.

eſpèce de groſſe corneille; mais Aldrovande aſſure au contraire que le *ſpermologus* eſt une eſpèce de moineau, & que par conſéquent le *tetrax* auquel Athénée le compare pour la grandeur, ne ſauroit être la petite outarde *(g)*; auſſi Willulghby prétend-il que cet oiſeau n'a point été nommé par les Anciens *(h)*.

Le même Aldrovande nous dit que les pêcheurs de Rome ont donné, ſans qu'on ſache pourquoi, le nom de *ſtella*, à un oiſeau qu'il avoit pris d'abord pour la petite outarde, mais qu'enſuite il a jugé différent en y regardant de plus près *(i)*: cependant malgré un aveu auſſi formel, Ray, & d'après lui M. Salerne, diſent que la canepetière & le *ſtella avis* d'Aldrovande, paroiſſent être de la même eſpèce *(k)*, & M. Briſſon place ſans difficulté le *ſtella* d'Aldrovande, parmi les ſynonymes de la petite outarde; il ſemble même imputer à Charleton & à Willulghby, d'avoir penſé de même *(l)*, quoique ces deux Auteurs aient été fort attentifs à ne point confondre ces deux ſortes d'oiſeaux, que ſelon toute apparence ils n'avoient point vus *(m)*.

(g) Ornithologia, lib. XIII, pag. 61.

(h) Idem, pag. 130. *Veteribus indicta videtur.*

(i) Ornithol. Aldrov. *tom. II, pag. 98. Arbitrabar cum Bellonianâ* canepetière *eamdem eſſe, ſed ex collata utriuſque deſcriptione, diverſam eſſe judicavi.*

(k) Voyez Ray, *Synopſis meth. Avium*, pag. 59; & Salerne, *Hiſtoire naturelle des Oiſeaux*, page 154.

(l) Ornithologia, pag. 25.

(m) Nota. Charleton en fait deux eſpèces différentes, dont l'une, qui eſt la neuvième de ſes *Phytivores*, eſt la canepetière; & l'autre, qui eſt la dixième eſpèce du même genre, eſt l'*avis ſtella :* ſur celle-ci il renvoie à Jonſton; & il ne parle de l'autre que d'après Belon. À l'égard de Willulghby, il ne donne nulle part le nom de *ſtella* à la canepetière (voyez ſon *Ornithologie*, page 129); ni le nom de canepetière à l'*avis ſtella* (voyez la figure qui eſt au bas de la planche XXXII, & qui paroît copiée d'après celle de l'*avis ſtella* d'Aldrovande; voyez auſſi la table au mot *Stella.*)

D'un

D'un autre côté, M. Barrère brouillant la petite outarde avec le ralle, lui a imposé le nom d'*ortygometra melina*, & lui donne un quatrième doigt à chaque pied *(n)*; tant il est vrai que la multiplicité des méthodes, ne fait que donner lieu à de nouvelles erreurs, sans rien ajouter aux connoissances réelles.

Cet oiseau est une véritable outarde comme j'ai dit, mais construite sur une plus petite échelle, d'où M. Klein a pris occasion de l'appeler *outarde naine (o)*; sa longueur, prise du bout du bec au bout des ongles, est de dix-huit pouces, c'est-à-dire, plus d'une fois moindre que la même dimension prise dans la grande outarde : cette seule mesure donne toutes les autres, & il n'en faut pas conclure avec M. Ray, que la petite outarde soit à la grande comme un est à deux *(p)*, mais comme un est à huit, puisque les volumes des corps semblables sont entr'eux, comme les cubes de celles de leurs dimensions simples qui se correspondent; sa grosseur est à peu près celle d'un faisan *(q)*, elle a, comme la grande outarde, trois doigts seulement à chaque pied, le bas de la jambe sans plumes, le bec des gallinacés, & un duvet couleur de rose sous toutes les plumes du corps; mais elle a deux pennes de moins à la queue, une penne de plus à chaque aile, dont les dernières pennes vont, l'aile étant pliée, presque aussi loin que les premières,

(n) *Specimen Ornitholog.* Class. III, Gen. XXXV, pag. 62.

(o) *Tarda nana, an otis uti videtur seu tarda aquatica.* Ordo Avium, *pag. 18, n.° 11. Nota.* Voilà encore la petite outarde transformée expressément en oiseau aquatique.

(p) *Tardæ persimilis est, sed duplo minor.* Ray, *Synopsis meth. Avium*, pag. 59.

(q) Qui voudra avoir la perspective d'une canepetière, s'imagine voir une caille beaucoup madrée *(tachetée)*, aussi grande comme une moyenne faisane. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 238.

par lesquelles on entend les plus éloignées du corps : outre cela le mâle n'a point ces barbes de plumes qu'a le mâle de la grande espèce, & M. Klein ajoute que son plumage est moins beau que celui de la femelle *(r)*, contre ce qui se voit le plus souvent dans les oiseaux : mais à ces différences près, qui sont assez légères, on retrouve dans la petite espèce, tous les attributs extérieurs de la grande, & même presque toutes les qualités intérieures, le même naturel, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes; il semble que la petite soit éclose d'un œuf de la grande, dont le germe auroit eu une moindre force de développement.

Le mâle se distingue de la femelle par un double collier blanc, & par quelques autres variétés dans les couleurs; mais celles de la partie supérieure du corps, sont presque les mêmes dans les deux sexes, & sont beaucoup moins sujettes à varier dans les différens individus, ainsi que Belon l'avoit remarqué.

Selon M. Salerne, ces oiseaux ont un cri particulier d'amour qui commence au mois de mai : ce cri est *brout* ou *prout*, ils le répètent sur-tout la nuit, & on l'entend de fort loin; alors les mâles se battent entr'eux avec acharnement, & tâchent de se rendre maîtres chacun d'un certain district; un seul suffit à plusieurs femelles, & la place du rendez-vous d'amour, est battue comme l'aire d'une grange.

La femelle pond au mois de juin, trois, quatre & jusqu'à cinq œufs fort beaux, d'un vert luisant; lorsque ses petits sont éclos, elle les mène comme la poule mène les siens. Ils ne commencent à voler que vers le milieu du mois d'août; &

(r) Klein, *Ordo Avium*, pag. 18.

quand ils entendent du bruit, ils se tapissent contre terre & se laisseroient plutôt écraser que de remuer de la place *(s)*.

On prend les mâles au piége, en les attirant avec une femelle empaillée dont on imite le cri; on les chasse aussi avec l'oiseau de proie; mais en général, ces oiseaux sont fort difficiles à approcher, étant toujours aux aguets sur quelque hauteur dans les avoines, mais jamais, dit-on, dans les seigles & les blés : lorsque sur la fin de la belle saison ils se disposent à quitter le pays pour passer dans un autre, on les voit se rassembler par troupes; & pour lors il n'y a plus de différence entre les jeunes & les vieux *(t)*.

Ils se nourrissent, selon Belon *(u)*, comme ceux de la grande espèce, c'est-à-dire d'herbes & de graines; & outre cela de fourmis, de scarabés & de petites mouches; mais selon M. Salerne, les insectes sont leur nourriture principale; seulement ils mangent quelquefois au printemps les feuilles les plus tendres du laitron *(x)*.

La petite outarde est moins répandue que la grande, & paroît confinée dans une zone beaucoup plus étroite. M. Linnæus dit qu'elle se trouve en Europe, & particulièrement en France *(y)*; cela est un peu vague, car il y a des pays très-

(s) Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 155. *Nota.* L'auteur n'indique point les sources où il a puisé tous ces faits; ils ressemblent beaucoup à ce qu'on dit du coq de bruyère qui s'appelle *tetrix;* (voyez *ibidem*, pag. 136) & comme on a donné le nom de *tetrax* à la petite outarde, on pourroit craindre qu'il n'y eût ici quelque méprise fondée sur une équivoque de nom, d'autant plus que M. Salerne est le seul Naturaliste qui entre dans d'aussi grands détails sur la génération de la petite outarde, sans citer ses garans.

(t) Voyez Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 155.

(u) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 237.

(x) Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 155.

(y) Linnæus, *Syst. nat.* edit. X, pag. 154.

considérables en Europe & même de grandes provinces en France où elle est inconnue : on peut mettre les climats de la Suède & de la Pologne, au nombre de ceux où elle ne se plaît point; car M. Linnæus lui-même n'en fait aucune mention dans sa *Fauna Suecica*, ni le P. Rzaczynzki dans son *Histoire naturelle de Pologne*; & M. Klein n'en a vu qu'une seule à Dantzick, laquelle venoit de la ménagerie du Marcgrave de Bareith *(z)*.

Il faut qu'elle ne soit pas non plus bien commune en Allemagne, puisque Frisch qui s'attache à décrire & représenter les oiseaux de cette région, & qui parle assez au long de la grande outarde, ne dit pas un mot de celle-ci, & que Schwenckfeld ne la nomme seulement pas.

Gesner se contente de donner son nom dans la liste des oiseaux qu'il n'avoit jamais vus, & il est bien prouvé qu'en effet il n'avoit jamais vu celui-ci, puisqu'il lui suppose des pieds velus comme à l'Attagas *(a)*, ce qui donne lieu de croire qu'il est au moins fort rare en Suisse.

Les Auteurs de la Zoologie Britannique, qui se sont voués à ne décrire aucun animal qui ne fût Breton ou du moins d'origine Bretonne, auroient cru manquer à leur vœu, s'ils eussent décrit une petite outarde qui avoit été cependant tuée dans la province de Cornouailles, mais qu'ils ont regardée comme un oiseau égaré, & tout-à-fait étranger à la Grande-Bretagne *(b)*; elle l'est en effet à un tel point, qu'un individu de cette espèce ayant été présenté à la Société royale, aucun

(z) Klein, *Ordo Avium*, pag. 18.

(a) Gesner, *de Avium naturâ*, pag. 715 & 795.

(b) Britisch Zoology, *pag. 288.*

des

des Membres qui étoient préſens ce jour-là, ne le reconnut, & qu'on fut obligé de députer à M. Edwards pour ſavoir ce que c'étoit *(c)*.

D'un autre côté, Belon nous aſſure que de ſon temps, les Ambaſſadeurs de Veniſe, de Ferrare & du Pape, à qui il en montra une, ne la reconnurent pas mieux, ni perſonne de leur ſuite, & que quelques-uns la prirent pour une faiſane; d'où il conclut avec raiſon, qu'elle doit être fort rare en Italie *(d)*; & cela eſt vraiſemblable, quoique M. Ray, paſſant par Modène, en ait vu une au marché *(e)* : voilà donc la Pologne, la Suède, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la Suiſſe & l'Italie, à excepter du nombre des pays de l'Europe où ſe trouve la petite outarde, & ce qui pourroit faire croire que ces exceptions ſont encore trop limitées, & que la France eſt le ſeul climat propre, le ſeul pays naturel de cet oiſeau, c'eſt que les Naturaliſtes françois, ſont ceux qui paroiſſent le connoître mieux, & preſque les ſeuls qui en parlent d'après leurs propres obſervations, & que tous les autres, excepté M. Klein, qui n'en avoit vu qu'un, n'en parlent que d'après Belon.

Mais il ne faut pas même croire que la petite outarde ſoit également commune dans tous les cantons de la France; je connois de très-grandes provinces de ce royaume où elle ne ſe voit point.

M. Salerne dit qu'on la trouve aſſez communément dans la Beauce (où cependant elle n'eſt que paſſagère), qu'on la voit arriver vers le milieu d'avril, & s'en aller aux approches de l'hiver : il ajoute qu'elle ſe plaît dans les terres maigres &

(c) Edwards, *Glanures*, planche CCLI.

(d) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 237.

(e) Ray, *Synopſis method. Avium*, pag. 59.

pierreuſes, raiſon pourquoi on l'appelle *canepetrace*, & ſes petits *petraceaux*. On la voit auſſi dans le Berri, où elle eſt connue ſous le nom de *canepetrotte (f)*: enfin elle doit être commune dans le Maine & la Normandie, puiſque Belon, jugeant de toutes les autres provinces de France par celle-ci qu'il connoiſſoit le mieux, avance qu'*il n'y a payſan dans ce royaume qui ne la ſache nommer (g)*.

La petite outarde eſt naturellement ruſée & ſoupçonneuſe, au point que cela a paſſé en proverbe, & que l'on dit des perſonnes qui montrent ce caractère, *qu'ils ſont de la canepetière (h)*.

Lorſque ces oiſeaux ſoupçonnent quelque danger, ils partent & font un vol de deux ou trois cents pas très-roide & fort près de terre; puis, lorſqu'ils ſont poſés, ils courent ſi vîte qu'à peine un homme les pourroit atteindre *(i)*.

La chair de la petite outarde eſt noire, & d'un goût exquis; M. Klein nous aſſure que les œufs de la femelle qu'il a eus, étoient très-bons à manger, & il ajoute que la chair de cette femelle étoit meilleure que celle de la femelle du petit coq de bruyères *(k)*, & dont il pouvoit juger par comparaiſon.

Quant à l'organiſation intérieure, elle eſt à peu près la même, ſuivant Belon, que dans le commun des granivores *(l)*.

(f) Salerne, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 155.

(g) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 237.

(h) *Idem, ibidem.*

(i) *Idem, ibidem.*

(k) Klein, *Ordo Avium*, pag. 18.

(l) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 238.

OISEAUX ÉTRANGERS, Qui ont rapport aux Outardes.

I.

LE LOHONG ou L'OUTARDE huppée d'Arabie.

L'OISEAU que les Arabes appellent *Lohong*, & que M. Edwards a dessiné & décrit le premier, est à peu près de la grosseur de notre grande outarde; il a, comme elle, trois doigts à chaque pied, dirigés de même, seulement un peu plus courts; les pieds, le bec & le cou plus longs, & paroît en général modelé sur des proportions plus légères.

Le plumage de la partie supérieure du corps est plus brun, & semblable à celui de la bécasse, c'est-à-dire fauve, rayé de brun-foncé, avec des taches blanches en forme de croissant sur les ailes; le dessous du corps est blanc, ainsi que le contour de la partie supérieure de l'aile; le sommet de la tête, la gorge & le devant du cou, ont des raies transversales d'un brun-obscur sur un fond cendré; le bas de la jambe, le bec & les pieds sont d'un brun-clair & jaunâtre; la queue est tombante comme celle de la perdrix, & traversée par une bande noire; les grandes pennes de l'aile & la huppe sont de cette même couleur.

Cette huppe est un trait fort remarquable dans l'outarde d'Arabie; elle est pointue, dirigée en arrière, & fort inclinée à l'horizon; de sa base elle jette en avant deux lignes noires, dont l'une plus longue passe sur l'œil & lui forme une espèce

de ſourcil; l'autre beaucoup plus courte, ſe dirige comme pour embraſſer l'œil par-deſſous, mais n'arrive point juſqu'à l'œil, lequel eſt noir & placé au milieu d'un eſpace blanc.

En regardant cette huppe de profil, & d'un peu loin, on croiroit voir des oreilles un peu couchées, & qui ſe portent en arrière; & comme l'outarde d'Arabie a été ſans doute plus connue des Grecs que la nôtre, il eſt vraiſemblable qu'ils l'ont nommée *otis,* à cauſe de ces eſpèces d'oreilles, de même qu'ils ont nommé le duc *otus* ou *otos,* à cauſe de deux aigrettes ſemblables qui le diſtinguent des chouettes.

Un individu de cette eſpèce, qui venoit de Moka, dans l'Arabie heureuſe, a vécu pluſieurs années à Londres, dans les volières de M. Hans Sloane; & M. Edwards qui nous en a donné la figure coloriée, ne nous a conſervé aucun détail ſur ſes mœurs, ſes habitudes, ni même ſur ſa façon de ſe nourrir *(a)*: mais du moins il n'auroit pas dû la confondre avec les gallinacés dont elle diffère par des traits ſi frappans, ainſi que je l'ai fait voir à l'article de l'outarde.

(a) M. Edwards l'appelle *Arabian Buſtard,* planche XII.

M. Linnæus, *Otis Arabs auribus e recto criſtatis.* Syſt. nat. *edit X, Gen. LXXXV, Spec. 2.*

M. Klein, *Tarda Mochaenſis Arabica.* Ordo Avium, *pag. 18, n.° III.*

Nota. Les Arabes lui donnent le nom de *lohong,* ſelon M. Edwards; nom qui ne ſe trouve point dans le texte anglois relatif à la *planche XII,* mais dans la traduction françoiſe, laquelle eſt avouée de l'Auteur.

II.

L'OUTARDE D'AFRIQUE.

C'EST celle dont M. Linnæus fait ſa quatrième eſpèce, elle diffère de l'outarde d'Arabie par les couleurs du plumage; le

le noir y domine, mais le dos eſt cendré & les oreilles blanches.

Le mâle a le bec & les pieds jaunes, le ſommet de la tête cendré, & le bord extérieur des ailes blancs; mais la femelle eſt par-tout de couleur cendrée, à l'exception du ventre & des cuiſſes qui ſont noires comme dans l'outarde des Indes *(a)*.

Cet oiſeau ſe trouve en Éthiopie, ſelon M. Linnæus; & il y a grande apparence que celui dont le voyageur le Maire parle ſous le nom d'*autruche volante* du Sénégal *(b)*, n'eſt pas un oiſeau différent : car, quoique ce Voyageur en diſe peu de choſe, ce peu s'accorde en partie & ne diſconvient en rien avec la deſcription ci-deſſus : ſelon lui, ſon plumage eſt gris & noir, ſa chair eſt délicieuſe, & ſa groſſeur à peu près de celle du cygne : mais cette conjecture tire une nouvelle force du témoignage de M. Adanſon : cet habile Naturaliſte ayant tué au Sénégal, & par conſéquent examiné de près, une de ces autruches volantes, nous aſſure qu'elle reſſemble à bien des égards à notre outarde d'Europe, mais qu'elle en diffère par la couleur du plumage qui eſt généralement d'un gris-cendré, par ſon cou qui eſt beaucoup plus long, & par une eſpèce de huppe qu'elle a derrière la tête *(c)*.

Cette huppe eſt ſans doute ce que M. Linnæus appelle *les oreilles*, & cette couleur gris-cendré eſt préciſément celle de la femelle; & comme ce ſont-là les principaux traits par leſquels l'outarde d'Afrique de M. Linnæus & l'autruche volante du Sénégal, diffèrent de notre outarde d'Europe, on peut en

(a) Linnæus, *Syſt. nat.* edit. x, pag. 155.

(b) Voyage de le Maire aux îles Canaries, Cap-verd, Sénégal, &c. *Paris, 1695, page 106.*

(c) Voyage au Sénégal, par M. Adanſon. *Paris, 1757, in-4.° page 160.*

induire, ce me semble, que ces deux oiseaux se ressemblent beaucoup, & par la même raison on peut encore étendre à tous deux, ce qui a été observé sur chacun en particulier; par exemple, qu'ils ont à peu près la grosseur de notre outarde, & le cou plus long: cette longueur du cou dont parle M. Adanson, est un trait de ressemblance avec l'outarde d'Arabie, qui habite à peu près le même climat; & l'on ne peut tirer aucune conséquence contraire du silence de M. Linnæus, puisqu'il n'indique pas une seule dimension de son outarde d'Afrique; à l'égard de la grosseur, le Maire fait celle de l'autruche volante, égale à celle du cygne *(d)*; & M. Adanson à celle de l'outarde d'Europe, puisque ayant dit qu'elle lui ressembloit à bien des égards, & ayant indiqué les principales différences, il n'en établit aucune à cet égard *(e)*; & comme d'ailleurs l'Éthiopie ou l'Abissinie qui est le pays de l'outarde d'Afrique, & le Sénégal qui est celui de l'autruche volante, quoique fort éloignés en longitude, sont néanmoins du même climat, je vois beaucoup de probabilité à dire que ces deux oiseaux appartiennent à une seule & même espèce.

(d) Voyage de le Maire aux îles Canaries, *page 72.*

(e) Voyage au Sénégal, *loco citato.*

III.

LE CHURGE ou L'OUTARDE *moyenne des Indes.*

CETTE outarde est non-seulement plus petite que celles d'Europe, d'Afrique & d'Arabie, mais elle est encore plus menue à proportion, & plus haut montée qu'aucune autre

outarde : elle a vingt pouces de haut, depuis le plan de poſition juſqu'au ſommet de la tête; ſon cou paroît plus court, relativement à la longueur de ſes pieds, du reſte elle a tous les caractères de l'outarde; trois doigts ſeulement à chaque pied, & ces doigts iſolés; le bas de la jambe ſans plumes; le bec un peu courbé, mais plus alongé; & je ne vois point par quelles raiſons M. Briſſon l'a renvoyée au genre des pluviers.

Le caractère diſtinctif par lequel les pluviers diffèrent des outardes, conſiſte, ſelon lui, dans la forme du bec, que celles-ci ont en cône courbé, & ceux-là droit & renflé par le bout. Or l'outarde des Indes dont il s'agit ici, a le bec plutôt courbé que droit, & ne l'a point renflé par le bout comme les pluviers; du moins c'eſt ainſi que l'a repréſenté M. Edwards *(a)* dans une figure que M. Briſſon avoue comme exacte *(b)*: je puis même ajouter qu'elle a le bec plus courbé & moins renflé par le bout, que l'outarde d'Arabie de M. Edwards *(c)*, dont la figure a paru auſſi très-exacte à M. Briſſon *(d)*, & qu'il a rangée ſans difficulté parmi les outardes.

D'ailleurs il ne faut que jeter les yeux ſur la figure de l'outarde des Indes, & la comparer avec celles des pluviers, pour reconnoître qu'elle en diffère beaucoup par le port total & par les proportions, ayant le cou plus long, les ailes plus courtes & la forme du corps plus développée : ajoutez à cela qu'elle eſt quatre fois plus groſſe que le plus gros pluvier, lequel n'a que

(a) Edwards, *Glanures*, planche CCL.

(b) Briſſon, *Ornithologie*, tome V, page 82.

(c) Edwards, *Natural hiſtory of un common Birds*, planche XII.

(d) Briſſon, *Ornithologie*, tome V, page 30.

ſeize pouces de long du bout du bec au bout des ongles *(e)*, au lieu qu'elle en a vingt-ſix *(f)*.

Le noir, le fauve, le blanc & le gris, ſont les principales couleurs du plumage, comme dans l'outarde d'Europe; mais elles ſont diſtribuées différemment, le noir ſur le ſommet de la tête, le cou, les cuiſſes & tout le deſſous du corps; le fauve, plus clair ſur les côtés de la tête & autour des yeux, plus brun & mêlé avec du noir ſur le dos, la queue, la partie des ailes la plus proche du dos, & au haut de la poitrine où il forme comme une large ceinture ſur un fond noir; le blanc ſur les couvertures des ailes les plus éloignées du dos, le blanc mêlé de noir ſur leur partie moyenne; le gris plus foncé ſur les paupières, l'extrémité des plus longues pennes de l'aile *(g)*, de quelques-unes des moyennes & des plus courtes, & ſur quelques-unes de leurs couvertures; enfin, le gris plus clair & preſque blanchâtre ſur le bec & les pieds.

Cet oiſeau eſt originaire de Bengale, où on l'appelle *churge*, & où il a été deſſiné d'après nature *(h)* : il eſt à remarquer que le climat de Bengale eſt à peu près le même que celui d'Arabie, d'Abiſſinie & du Sénégal, où ſe trouvent les deux outardes précédentes : on peut appeler celle-ci *outarde moyenne*,

(e) Briſſon, *Ornithologie*, tome V, page 76.

(f) Ibidem, page 82. *Nota.* Cela ne contredit pas ce que j'ai dit ci-deſſus, qu'elle avoit vingt pouces de haut depuis le plan de poſition juſqu'au ſommet de la tête, parce qu'en meſurant ainſi la hauteur on ne tient compte ni de la longueur du bec, ni de celle des doigts.

(g) Comme à quelques outardes d'Europe. *Voyez* Animaux de Perrault, *partie II, page 103*.

(h) Edwards, *Glanures*, planche CCL, *tome I, chapitre XL*.

parce

parce qu'elle tient le milieu pour la grosseur entre les grandes & les petites espèces.

I V.

LE HOUBARA OU PETITE OUTARDE *huppée d'Afrique.*

NOUS avons vu que parmi les grandes outardes, il y en avoit de huppées & d'autres qui ne l'étoient point, & nous allons retrouver la même différence entre les petites outardes; car la nôtre n'a point de huppe, ni même de ces barbes de plumes qu'on voit à la grande outarde d'Europe, tandis que celles-ci ont non-seulement des huppes, mais encore des fraises; & il est à remarquer que c'est en Afrique que se trouvent toutes les huppées, soit de la grande, soit de la petite espèce.

Celle que les Barbaresques appellent *houbaara,* est en effet huppée & fraisée; M. Shaw qui en donne la figure *(a),* dit positivement qu'elle a la forme & le plumage de l'outarde, mais qu'elle est beaucoup plus petite, n'ayant guère que la grosseur d'un chapon; & par cette raison seule, ce Voyageur d'ailleurs habile, mais qui, sans doute, ne connoissoit point notre petite outarde de France, blâme Golius d'avoir traduit le mot *houbaary* par outarde.

Elle vit comme la nôtre, de substances végétales & d'insectes, & elle se tient le plus communément sur les confins du désert.

Quoique M. Shaw ne lui donne point de huppe dans sa description, il lui en donne une dans la figure qui y est relative,

(a) *Travels or observations relating to several parts of Barbary and the Levant.* By, *Thomas Shaw*, pag. 252.

& cette huppe paroît renverſée en arrière & comme tombante; ſa fraiſe eſt formée par de longues plumes qui naiſſent du cou, & qui ſe relèvent un peu & ſe renflent, comme il arrive à notre coq domeſtique lorſqu'il eſt en colère.

C'eſt, dit M. Shaw, une choſe curieuſe de voir, quand elle ſe ſent menacée par un oiſeau de proie, de voir, dis-je, par combien d'allées & de venues, de tours & de détours, de marches & de contre-marches; en un mot, par combien de ruſes & de ſoupleſſes elle cherche à échapper à ſon ennemi.

Ce ſavant Voyageur ajoute qu'on regarde comme un excellent remède contre le mal des yeux, & que par cette raiſon l'on paye quelquefois très-cher ſon fiel, & une certaine matière qui ſe trouve dans ſon eſtomac.

V.

LE RHAAD,
autre petite OUTARDE huppée d'Afrique.

LE Rhaad eſt diſtingué de notre petite outarde de France par ſa huppe, & du houbaara d'Afrique, en ce qu'il n'a pas comme lui le cou orné d'une fraiſe; du reſte, il eſt de la même groſſeur que celui-ci; il a la tête noire, la huppe d'un bleu-foncé, le deſſus du corps & des ailes jaunes, tacheté de brun, la queue d'une couleur plus claire, rayée tranſverſalement de noir, le ventre blanc & le bec fort, ainſi que les jambes.

Le petit rhaad ne diffère du grand que par ſa petiteſſe (n'étant pas plus gros qu'un poulet ordinaire), par quelques variétés dans le plumage, & par ce qu'il eſt ſans huppe; mais avec tout cela, il ſeroit poſſible qu'il fût de la même eſpèce

que le grand, & qu'il n'en différât que par le ſexe; je fonde cette conjecture, 1.° ſur ce qu'habitant le même climat il n'a point d'autre nom; 2.° ſur ce que dans preſque toutes les eſpèces d'oiſeaux, excepté les carnaſſiers, le mâle paroît avoir une plus grande puiſſance de développement qui ſe marque au dehors par la hauteur de la taille, par la force des muſcles, par l'excès de certaines parties, telles que les membranes charnues, les éperons, &c. par les huppes, les aigrettes & les fraiſes qui ſont, pour ainſi dire, une ſurabondance d'organiſation, & même par la vivacité des couleurs du plumage.

Quoi qu'il en ſoit, on a donné au grand & au petit rhaad le nom de *ſaf-ſaf; rhaad* ſignifie le tonnerre en langage Africain, & exprime le bruit que font tous ces oiſeaux en s'élevant de terre; & *ſaf-ſaf*, celui qu'ils font avec les ailes lorſqu'ils ſont en plein vol *(a)*.

(a) Voyez Thomas Shaw, *Travels, &c.* pag. 252.



LE COQ (a).

CET Oiſeau *(planche 1)*, quoique domeſtique, quoique le plus commun de tous, n'eſt peut-être pas encore aſſez connu; excepté le petit nombre de perſonnes qui font une étude particulière des productions de la Nature, il en eſt peu qui n'aient quelque choſe à apprendre ſur les détails de ſa forme extérieure, ſur la ſtructure de ſes parties internes, ſur ſes habitudes naturelles ou acquiſes, ſur les différences qu'entraînent celles du ſexe, du climat, des alimens; enfin, ſur les variétés des races diverſes qui ſe ſont ſéparées plus tôt ou plus tard de la ſouche primitive.

Mais ſi le Coq eſt trop peu connu de la plupart des hommes, il n'eſt pas moins embarraſſant pour un Naturaliſte à méthode, qui ne croit connoître un objet que lorſqu'il a ſu lui trouver une place dans ſes claſſes & dans ſes genres; car, ſi prenant les caractères généraux de ſes diviſions méthodiques dans le nombre des doigts, il le met au rang des oiſeaux qui en ont quatre; que fera-t-il de la poule à cinq doigts qui eſt certainement une poule, & même fort ancienne, puiſqu'elle remonte juſqu'au temps de Columelle qui en parle comme d'une race de diſtinction *(b)*! que s'il fait du coq une claſſe à part, caractériſée par la forme ſingulière de ſa queue; où placera-t-il le coq ſans croupion

(a) En Grec, Ἀλέκτωρ; en Latin, *Gallus;* en Eſpagnol & en Italien, *Gallo;* en Savoyard, *Coq, Gau, Geau;* en Allemand, *Han;* en Polonois, *Kur, Kogut;* en Suède, *Hoens, Tupt;* en Anglois, *Cok;* en vieux François, *Gal, Gog.* — *Gallus gallinaceus.* Geſner, *Avi.* pag. 394. — Coc, Coq, Gau, Geau, Gal, Gog. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 242; & portraits d'oiſeaux, *page 58, a.* — Le coq & la poule. Briſſon, *tome I, page 166.*

(b) Generoſiſſimæ creduntur quæ quinos habent digitos. Columelle, *lib. VIII, cap. 11.*

croupion & par conséquent sans queue, & qui n'en est pas moins un coq? que s'il admet pour caractère de cette espèce d'avoir les jambes garnies de plumes jusqu'au talon, ne sera-t-il pas embarrassé du coq pattu qui a des plumes jusqu'à l'origine des doigts, & du coq du Japon qui en a jusqu'aux ongles? enfin s'il veut ranger les gallinacés à la classe des granivores, & que dans le nombre & la structure de leurs estomacs & de leurs intestins il croie voir clairement qu'ils sont en effet destinés à se nourrir de graines & d'autres matières végétales; comment s'expliquera-t-il à lui-même cet appétit de préférence qu'ils montrent constamment pour les vers de terre, & même pour toute chair hachée, cuite ou crue, à moins qu'il ne se persuade que la Nature ayant fait la poule granivore par ses longs intestins & son double estomac, l'a fait aussi vermivore, & même carnivore par son bec un tant soit peu crochu, ou plutôt ne conviendra-t-il pas, s'il est de bonne foi, que les conjectures que l'on se permet ainsi sur les intentions de la Nature, & les efforts que l'on tente pour renfermer l'inépuisable variété de ses ouvrages, dans les limites étroites d'une méthode particulière, ne paroissent être faits que pour donner essor aux idées vagues & aux petites spéculations d'un esprit qui ne peut en concevoir de grandes, & qui s'éloigne d'autant plus de la vraie marche de la Nature & de la connoissance réelle de ses productions? ainsi sans prétendre assujettir la nombreuse famille des oiseaux à une méthode rigoureuse, ni la renfermer toute entière dans cette espèce de filet scientifique dont, malgré toutes nos précautions, il s'en échapperoit toujours quelques-uns; nous nous contenterons de rapprocher ceux qui nous paroîtront avoir plus de rapport entr'eux, & nous tâcherons de les faire connoître par les traits les plus caractérisés

de leur conformation intérieure, & ſur-tout par les principaux faits de leur hiſtoire.

Le coq eſt un oiſeau peſant, dont la démarche eſt grave & lente, & qui ayant les ailes fort courtes, ne vole que rarement, & quelquefois avec des cris qui expriment l'effort; il chante indifféremment la nuit & le jour, mais non pas régulièrement à certaines heures, & ſon chant eſt fort différent de celui de ſa femelle, quoiqu'il y ait auſſi quelques femelles qui ont le même cri du coq, c'eſt-à-dire, qui font le même effort du goſier avec un moindre effet; car leur voix n'eſt pas ſi forte, & ce cri n'eſt pas ſi bien articulé; il gratte la terre pour chercher ſa nourriture, il avale autant de petits cailloux que de grains, & n'en digère que mieux; il boit en prenant de l'eau dans ſon bec & levant la tête à chaque fois pour l'avaler, il dort le plus ſouvent un pied en l'air *(c)* & en cachant ſa tête ſous l'aile du même côté; ſon corps, dans ſa ſituation naturelle, ſe ſoutient à peu près parallèle au plan de poſition, le bec de même, le cou s'élève verticalement, le front eſt orné d'une crête rouge & charnue, & le deſſous du bec d'une double membrane de même couleur & de même nature : ce n'eſt cependant ni de la chair ni des membranes, mais une ſubſtance particulière, & qui ne reſſemble à aucune autre.

Dans les deux ſexes, les narines ſont placées de part & d'autre du bec ſupérieur, & les oreilles de chaque côté de la tête, avec une peau blanche au-deſſous de chaque oreille; les pieds ont ordinairement quatre doigts, quelquefois cinq, mais toujours

(c) Nota. Par une ſuite de cette attitude habituelle, la cuiſſe qui porte ordinairement le corps eſt la plus charnue, & nos gourmands ſavent bien la diſtinguer de l'autre dans les chapons & les poulardes.

trois en avant & le reste en arrière; les plumes sortent deux à deux de chaque tuyau, caractère assez singulier, qui n'a été saisi que par très-peu de Naturalistes; la queue est à peu près droite, & néanmoins capable de s'incliner du côté du cou & du côté opposé; cette queue, dans les races de gallinacés qui en ont une, est composée de quatorze grandes plumes qui se partagent en deux plans égaux, inclinés l'un à l'autre, & qui se rencontrent par leur bord supérieur sous un angle plus ou moins aigu; mais ce qui distingue le mâle, c'est que les deux plumes du milieu de la queue sont beaucoup plus longues que les autres, & se recourbent en arc; que les plumes du cou & du croupion sont longues & étroites, & que leurs pieds sont armés d'éperons : il est vrai qu'il se trouve aussi des poules qui ont des éperons, mais cela est rare; & les poules ainsi éperonnées, ont beaucoup d'autres rapports avec le mâle; leur crête se relève ainsi que leur queue, elles imitent le chant du coq & cherchent à l'imiter en choses plus essentielles *(d)*; mais on auroit tort de les regarder pour cela comme hermaphrodites, puisqu'étant incapables des véritables fonctions du mâle, & n'ayant que du dégoût pour celles qui leur conviendroient mieux, ce sont, à vrai dire, des individus viciés, indécis, privés de l'usage du sexe & même des attributs essentiels de l'espèce, puisqu'ils ne peuvent en perpétuer aucune.

Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans ses mouvemens, & toutes les proportions qui annoncent la force : un coq ainsi fait, n'imprimeroit pas la terreur à un lion, comme on l'a dit & écrit tant de fois, mais il inspirera de l'amour à un grand nombre de poules; si on veut le ménager on ne lui en laissera

(d) Aristot. *Historia Animalium*, lib. IX, cap. XLIX.

que douze ou quinze. Columelle vouloit qu'on ne lui en donnât pas plus de cinq; mais quand il en auroit cinquante chaque jour, on prétend qu'il ne manqueroit à aucune *(e)*: à la vérité, personne ne peut assurer que toutes ses approches soient réelles, efficaces & capables de féconder les œufs de sa femelle. Ses desirs ne sont pas moins impétueux que ses besoins paroissent être fréquens. Le matin lorsqu'on lui ouvre la porte du poulailler où il a été renfermé pendant la nuit, le premier usage qu'il fait de sa liberté est de se joindre à ses poules; il semble que chez lui le besoin de manger ne soit que le second; & lorsqu'il a été privé de poules pendant du temps, il s'adresse à la première femelle qui se présente, fût-elle d'une espèce fort éloignée *(f)*, & même il s'en fait une du premier mâle qu'il trouve en son chemin; le premier fait est cité par Aristote, & le second est attesté par l'observation de M. Edwards *(g)*, & par une loi dont parle Plutarque *(h)*, laquelle condamnoit au feu tout coq convaincu de cet excès de nature.

Les poules doivent être assorties au coq si l'on veut une race pure, mais si l'on cherche à varier & même à perfectionner l'espèce, il faut croiser les races. Cette observation n'avoit point échappé aux Anciens; Columelle dit positivement que les meilleurs poulets sont ceux qui proviennent du mélange d'un

(e) Aldrovande, *tom. II, lib.* XIV.

(f) Ex perdice & gallinaceo tertium generatur quod procedente tempore feminæ assimilatur. Aristot. *loco citato.*

(g) Nota. Ayant renfermé trois ou quatre jeunes coqs dans un lieu où ils ne pouvoient avoir de communication avec aucune poule, bientôt ils déposèrent leur animosité précédente; & au lieu de se battre, chacun tâchoit de cocher son camarade, quoiqu'aucun ne parût bien aise d'être coché. *Voyez Préface des* Glanures, *tome II.*

(h) Tractatu NUM BRUTA RATIONE UTANTUR.

coq

coq de race étrangère avec les poules communes; & nous voyons dans Athénée, que l'on avoit encore enchéri sur cette idée, en donnant un coq-faisan aux poules ordinaires *(i)*.

Dans tous les cas on doit choisir celles qui ont l'œil éveillé, la crête flottante & rouge & qui n'ont point d'éperons; les proportions de leur corps sont en général plus légères que celles du mâle, cependant elles ont les plumes plus larges & les jambes plus basses; les bonnes Fermières donnent la préférence aux poules noires, comme étant plus fécondes que les blanches, & pouvant échapper plus facilement à la vue perçante de l'oiseau de proie qui plane sur les basse-cours.

Le coq a beaucoup de soin, & même d'inquiétude & de souci pour ses poules; il ne les perd guère de vue, il les conduit, les défend, les menace, va chercher celles qui s'écartent, les ramène, & ne se livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour de lui; à juger par les différentes inflexions de sa voix & par les différentes expressions de sa mine, on ne peut guère douter qu'il ne leur parle différens langages: quand il les perd il donne des signes de regrets; quoiqu'aussi jaloux qu'amoureux il n'en maltraite aucune, sa jalousie ne l'irrite que contre ses concurrens; s'il se présente un autre coq, sans lui donner le temps de rien entreprendre, il accourt l'œil en feu, les plumes hérissées, se jette sur son rival, & lui livre un combat opiniâtre jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe, ou que le nouveau venu lui cède le champ de bataille; le desir de jouir,

(i) De Rusticâ, lib. VIII, cap. 11. — *Nota.* Longolius indique la façon de faire réussir cette union du coq-faisan avec les poules communes. *Gesner*, de Avibus, *pag. 445*. Et l'on m'a assuré que ces poules se mêlent aussi avec le coq-pintade, lorsqu'on les a élevés de jeunesse ensemble; mais que les mulets qui proviennent de ce mélange sont peu féconds.

toujours trop violent, le porte non-ſeulement à écarter tout rival, mais même tout obſtacle innocent, il bat & tue quelquefois les pouſſins pour jouir plus à ſon aiſe de la mère : mais ce ſeul deſir eſt-il la cauſe de ſa fureur jalouſe? au milieu d'un ſérail nombreux & avec toutes les reſſources qu'il ſait ſe faire, comment pourroit-il craindre le beſoin ou la diſette? Quelque véhémens que ſoient ſes appétits, il ſemble craindre encore plus le partage qu'il ne deſire la jouiſſance; & comme il peut beaucoup, ſa jalouſie eſt au moins plus excuſable & mieux ſentie que celle des autres Sultans : d'ailleurs, il a comme eux une poule favorite qu'il cherche de préférence, & à laquelle il revient preſqu'auſſi ſouvent qu'il va vers les autres.

Et ce qui paroît prouver que ſa jalouſie ne laiſſe pas d'être une paſſion réfléchie, quoiqu'elle ne porte pas contre l'objet de ſes amours, c'eſt que pluſieurs coqs dans une baſſe-cour ne ceſſent de ſe battre, au lieu qu'ils ne battent jamais les chapons, à moins que ceux-ci ne prennent l'habitude de ſuivre quelque poule.

Les hommes qui tirent parti de tout, pour leur amuſement, ont bien ſu mettre en œuvre cette antipathie invincible, que la Nature a établie entre un coq & un coq; ils ont cultivé cette haine innée, avec tant d'art, que les combats de deux oiſeaux de baſſe-cour ſont devenus des ſpectacles dignes d'intéreſſer la curioſité des peuples, même des peuples polis; & en même temps des moyens de développer ou entretenir dans les ames cette précieuſe férocité, qui eſt, dit-on, le germe de l'héroïſme; on a vu, on voit encore tous les jours dans plus d'une contrée, des hommes de tous états accourir en foule à ces groteſques tournois, ſe diviſer en deux partis; chacun de ces partis s'échauffer

pour son combattant, joindre la fureur des gageures les plus outrées, à l'intérêt d'un si beau spectacle, & le dernier coup de bec de l'oiseau vainqueur, renverser la fortune de plusieurs familles : c'étoit autrefois la folie des Rhodiens, des Tangriens, de ceux de Pergame *(k)*; c'est aujourd'hui celle des Chinois *(l)*, des habitans des Philippines, de Java, de l'Isthme de l'Amérique, & de quelques autres Nations des deux continens *(m)*.

Au reste, les coqs ne sont pas les seuls oiseaux dont on ait ainsi abusé; les Athéniens qui avoient un jour dans l'année *(n)*, consacré à ces combats de coqs, employoient aussi les cailles au même usage; & les Chinois élèvent encore aujourd'hui pour le combat, certains petits oiseaux ressemblans à des cailles ou à des linotes; & par-tout la manière dont ces oiseaux se battent est différente, selon les diverses écoles où ils ont été formés, & selon la diversité des armes offensives ou défensives dont on les affuble : mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les coqs de Rhodes qui étoient plus grands, plus forts que les autres, & beaucoup plus ardens au combat, l'étoient au contraire beaucoup moins pour leurs femelles; il ne leur falloit que trois poules au

(k) Pline, *Hist. nat.* lib. X, cap. XXI.

(l) Gemelli Careri, *tome V, page 36,* anciennes Relations des Indes & de la Chine. Traduction de l'Arabe, *page 105.*

(m) Navarete, *Description de la Chine*, page 40.

(n) Thémistocle allant combattre les Perses, & voyant que ses soldats montroient peu d'ardeur, leur fit remarquer l'acharnement avec lequel des coqs se battoient : « voyez, leur dit-il, le courage indomptable de ces animaux, cependant ils n'ont d'autre motif « que le desir de vaincre; & vous qui combattez pour vos foyers, pour les tombeaux « de vos pères, pour la liberté. . . . » Ce peu de mots ranima le courage de l'armée, & Thémistocle remporta la victoire : ce fut en mémoire de cet évènement que les Athéniens instituèrent une espèce de fête qui se célébroit par des combats de coqs. *Voyez* Élien, *de variâ Historiâ.* — Lib. II.

lieu de quinze ou vingt, ſoit que leur feu ſe fût éteint dans la ſolitude forcée où ils avoient coutume de vivre, ſoit que leur colère trop ſouvent excitée eût étouffé en eux des paſſions plus douces, & qui cependant étoient dans l'origine le principe de leur courage & la ſource de leurs diſpoſitions guerrières : les mâles de cette race étoient donc moins mâles que les autres, & les femelles qui ſouvent ne ſont que ce qu'on les fait, étoient moins fécondes & plus pareſſeuſes, ſoit à couver leurs œufs, ſoit à mener leurs pouſſins; tant l'art avoit bien réuſſi à dépraver la Nature ! tant l'exercice des talens de la guerre eſt oppoſé à ceux de la propagation !

Les poules n'ont pas beſoin du coq pour produire des œufs, il en naît ſans ceſſe de la grappe commune de l'ovaire, leſquels indépendamment de toute communication avec le mâle, peuvent y groſſir; & en groſſiſſant acquièrent leur maturité, ſe détachent de leur calice & de leur pédicule, parcourent l'*oviductus* dans toute ſa longueur, chemin faiſant s'aſſimilent par une force qui leur eſt propre la lymphe dont la cavité de cet *oviductus* eſt remplie, en compoſent leur blanc, leurs membranes, leurs coquilles, & ne reſtent dans ce viſcère que juſqu'à ce que ſes fibres élaſtiques & ſenſibles étant gênées, irritées par la préſence de ces corps devenus déſormais des corps étrangers, entrent en contraction, & les pouſſent au dehors le gros bout le premier, ſelon Ariſtote.

Ces œufs ſont tout ce que peut faire la nature prolifique de la femelle ſeule & abandonnée à elle-même; elle produit bien un corps organiſé capable d'une ſorte de vie, mais non un animal vivant ſemblable à ſa mère, & capable lui-même de produire d'autres animaux ſemblables à lui; il faut pour cela le concours du coq & le mélange intime des liqueurs ſéminales des deux ſexes;

ſexes; mais lorſqu'une fois ce mélange a eu lieu, les effets en ſont durables. Harvey a obſervé que l'œuf d'une poule ſéparée du coq depuis vingt jours, n'étoit pas moins fécond que ceux qu'elle avoit pondus peu après l'accouplement, mais l'embryon qu'il contenoit n'étoit pas plus avancé pour cela, & il ne falloit pas le tenir ſous la poule moins de temps qu'aucun autre pour le faire éclore; preuve certaine que la chaleur ſeule ne ſuffit pas pour opérer ou avancer le développement du poulet, mais qu'il faut encore que l'œuf ſoit formé, ou bien qu'il ſe trouve en lieu où il puiſſe tranſpirer, pour que l'embryon qu'il renferme ſoit ſuſceptible d'incubation, autrement tous les œufs qui reſteroient dans l'*oviductus* vingt-un jours après avoir été fécondés, ne manqueroient pas d'y éclore, puiſqu'ils auroient le temps & la chaleur néceſſaires pour cela, & les poules ſeroient tantôt ovipares & tantôt vivipares *(o)*.

Le poids moyen d'un œuf de poule ordinaire eſt d'environ une once ſix gros; ſi on ouvre un de ces œufs avec précaution, on trouvera d'abord ſous la coque une membrane commune qui en tapiſſe toute la cavité, enſuite le blanc externe qui a la forme de cette cavité; puis le blanc interne qui eſt plus arrondi que le précédent, & enfin au centre de ce blanc le jaune qui eſt ſphérique: ces différentes parties ſont contenues chacune dans ſa membrane propre, & toutes ces membranes ſont attachées enſemble à l'endroit de ces *chalazæ* ou cordons, qui forment comme les deux pôles du jaune; la petite véſicule lenticulaire

(o) Nota. Je ne vois que le docteur Michel Lyzeruts qui ait parlé d'une poule vivipare; mais les exemples en ſeroient plus fréquens, s'il ne falloit que de la chaleur à un œuf fécondé pour éclore. *Voyez* Éphémérides d'Allemagne, *Dec. II, an. 4, append. obſerv. XXVIII.*

appelée *cicatricule*, se trouve à peu près sur son équateur, & fixée solidement à sa surface *(p)*.

À l'égard de sa forme extérieure, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la décrire, mais elle est assez souvent altérée par des accidens dont il est facile, ce me semble, de rendre raison, d'après l'histoire de l'œuf même & de sa formation.

Il n'est pas rare de trouver deux jaunes dans une seule coque; cela arrive lorsque deux œufs également mûrs se détachent en même temps de l'ovaire, parcourent ensemble l'*oviductus*, & formant leur blanc sans se séparer, se trouvent réunis sous la même enveloppe.

Si par quelqu'accident facile à supposer, un œuf détaché depuis quelque temps de l'ovaire, se trouve arrêté dans son accroissement, & qu'étant formé autant qu'il peut l'être, il se rencontre dans la sphère d'activité d'un autre œuf qui aura toute sa force; celui-ci l'entraînera avec lui, & ce sera un œuf dans un œuf *(q)*.

On comprendra de même comment on y trouve quelquefois une épingle ou tout autre corps étranger qui aura pu pénétrer jusque dans l'*oviductus* *(r)*.

(p) Nota. Bellini trompé par ses expériences, ou plutôt par les conséquences qu'il en avoit tirées, croyoit & avoit fait croire à beaucoup de monde, que dans les œufs frais, durcis à l'eau bouillante, la cicatricule quittoit la surface du jaune pour se retirer au centre; mais que dans les œufs couvés, durcis de même, la cicatricule restoit constamment attachée à la surface. Les Savans de Turin, en répétant & variant les mêmes expériences, se sont assurés que dans tous les œufs couvés ou non-couvés, la cicatricule restoit toujours adhérente à la surface du jaune durci, & que le corps blanc que Bellini avoit vu au centre, & qu'il avoit pris pour la cicatricule, n'étoit rien moins que cela, & ne paroissoit en effet au centre du jaune que lorsqu'il étoit ni trop ni trop peu cuit.

(q) Collection académique, partie françoise, *tome I, page 388; & tome II, page 327;* & partie étrangère, *tome IV, page 337.*

(r) Ibidem, partie françoise, *tome I, page 388.*

Il y a des poules qui donnent des œufs hardés ou ſans coque, ſoit par le défaut de la matière propre dont ſe forme la coque, ſoit parce qu'ils ſont chaſſés de l'*oviductus* avant leur entière maturité; auſſi n'en voit-on jamais éclore de poulet, & cela arrive, dit-on, aux poules qui ſont trop graſſes : des cauſes directement contraires produiſent les œufs à coque trop épaiſſe & même des œufs à double coque; on en a vu qui avoient conſervé le pédicule par lequel ils étoient attachés à l'ovaire, d'autres qui étoient contournés en manière de croiſſant, d'autres qui avoient la forme d'une poire; d'autres enfin qui portoient ſur leur coquille l'empreinte d'un ſoleil, d'une comète *(ſ)*, d'une éclipſe ou de tel autre objet dont on avoit l'imagination frappée; on en a même vu quelques-uns de lumineux : ce qu'il y avoit de réel dans ces premiers phénomènes, c'eſt-à-dire, les altérations de la forme de l'œuf, ou les empreintes à ſa ſurface, ne doit s'attribuer qu'aux différentes compreſſions qu'il avoit éprouvées dans le temps que ſa coque étoit encore aſſez ſouple pour céder à l'effort, & néanmoins aſſez ferme pour en conſerver l'impreſſion : il ne ſeroit pas tout-à-fait ſi facile de rendre raiſon des œufs lumineux *(t)*; un Docteur Allemand en a obſervé de tels, qui étoient actuellement ſous une poule blanche, fécondée, ajoute-t-il, par un coq très-ardent : on ne peut honnêtement nier la poſſibilité du fait, mais comme il eſt unique, il eſt prudent de répéter l'obſervation avant de l'expliquer.

À l'égard de ces prétendus œufs de coq qui ſont ſans jaune, & contiennent, à ce que croit le peuple, un ſerpent *(u)*, ce

(ſ) Collection académique, partie étrangère, *tome IV, page 160.*

(t) Éphémérides des curieux de la Nature, *Dec. II, an. 6, append. obſerv. XXV.*

(u) Collection académique, partie françoiſe, *tome III.*

n'eſt autre choſe, dans la vérité, que le premier produit d'une poule trop jeune, ou le dernier effort d'une poule épuiſée par ſa fécondité même, ou enfin ce ne ſont que des œufs imparfaits dont le jaune aura été crevé dans l'*oviductus* de la poule, ſoit par quelqu'accident, ſoit par un vice de conformation, mais qui auront toujours conſervé leurs cordons ou *chalazæ*, que les amis du merveilleux n'auront pas manqué de prendre pour un ſerpent : c'eſt ce que M. de la Peyronie a mis hors de doute, par la diſſection d'une poule qui pondoit de ces œufs; mais ni M. de la Peyronie, ni Thomas Bartholin qui ont diſſéqué de prétendus coqs ovipares *(x)*, ne leur ont trouvé d'œufs, ni d'ovaires, ni aucune partie équivalente.

Les poules pondent indifféremment pendant toute l'année, excepté pendant la mue qui dure ordinairement ſix ſemaines ou deux mois ſur la fin de l'automne & au commencement de l'hiver : cette mue n'eſt autre choſe que la chute des vieilles plumes qui ſe détachent comme les vieilles feuilles des arbres, & comme les vieux bois des cerfs, étant pouſſées par les nouvelles; les coqs y ſont ſujets comme les poules; mais ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que les nouvelles plumes prennent quelquefois une couleur différente de celles des anciennes. Un de nos Obſervateurs a fait cette remarque ſur une poule & ſur un coq, & tout le monde la peut faire ſur pluſieurs autres eſpèces d'oiſeaux, & particulièrement ſur les bengalis dont le plumage varie preſque à chaque mue; & en général, preſque tous les oiſeaux ont leurs premières plumes, en naiſſant, d'une couleur différente de celle dont elles doivent revenir dans la ſuite.

La fécondité ordinaire des poules conſiſte à pondre preſque

(x) Collection académique, partie étrangère, *tome IV, page 225.*

tous

tous les jours; on dit qu'il y en a en Samogitie *(y)*, à Malaca & ailleurs *(z)*, qui pondent deux fois par jour. Ariſtote parle de certaines poules d'Illyrie qui pondoient juſqu'à trois fois, & il y a apparence que ce ſont les mêmes que ces petites poules adriènes ou adriatiques dont il parle dans un autre endroit, & qui étoient renommées pour leur fécondité : quelques-uns ajoutent qu'il y a telle manière de nourrir les poules communes, qui leur donne cette fécondité extraordinaire, la chaleur y contribue beaucoup; on peut faire pondre les poules en hiver, en les tenant dans une écurie où il y a toujours du fumier chaud ſur lequel elles puiſſent ſéjourner.

Dès qu'un œuf eſt pondu il commence à tranſpirer, & perd chaque jour quelques grains de ſon poids par l'évaporation des parties les plus volatiles de ſes ſucs à meſure que cette évaporation ſe fait, ou bien il s'épaiſſit, ſe durcit & ſe deſſèche, ou bien il contracte un mauvais goût, & il ſe gâte enfin totalement au point qu'il devient incapable de rien produire : l'art de lui conſerver long-temps toutes ſes qualités, ſe réduit à mettre obſtacle à cette tranſpiration *(a)* par une couche de matière graſſe quelconque, dont on enduit exactement ſa coque peu de momens après qu'il a été pondu; avec cette ſeule précaution on

(y) Rzaczynski, *Hiſt. nat. Polon.* pag. 432.

(z) Bontekoe, *Voyage aux Indes orientales*, page 234.

(a) Nota. Le Journal Économique du mois de mars 1755, fait mention de trois œufs, bons à manger, trouvés en Italie dans l'épaiſſeur d'un mur conſtruit il y avoit trois cents ans : ce fait eſt d'autant plus difficile à croire, qu'un enduit de mortier ne ſeroit pas ſuffiſant pour conſerver un œuf, & que les murs les plus épais étant ſujets à l'évaporation dans tous les points de leur épaiſſeur, puiſque les mortiers de l'intérieur ſe ſèchent à la longue, ils ne peuvent empêcher la tranſpiration des œufs cachés dans leur épaiſſeur, ni par conſéquent les conſerver.

gardera pendant plusieurs mois & même pendant des années des œufs bons à manger, susceptibles d'incubation, & qui auront en un mot toutes les propriétés des œufs frais *(b)*: les habitans de Tonquin les conservent dans une espèce de pâte faite avec de la cendre tamisée & de la saumure, d'autres Indiens dans l'huile *(c)*: le vernis peut aussi servir à conserver les œufs que l'on veut manger; mais la graisse n'est pas moins bonne pour cet usage, & vaut mieux pour conserver les œufs que l'on veut faire couver, parce qu'elle s'enlève plus facilement que le vernis, & qu'il faut nétoyer de tout enduit, les œufs dont on veut que l'incubation réussisse; car tout ce qui nuit à la transpiration nuit aussi au succès de l'incubation.

J'ai dit que le concours du coq étoit nécessaire pour la fécondation des œufs, & c'est un fait acquis par une longue & constante expérience; mais les détails de cet acte si essentiel dans l'histoire des animaux sont trop peu connus; on sait, à la vérité, que la verge du mâle est double, & n'est autre chose que les deux mamelons par lesquels se terminent les vaisseaux spermatiques à l'endroit de leur insertion dans le cloaque; on sait que la vulve de la femelle est placée au-dessus de l'anus, & non au-dessous comme dans les quadrupèdes *(d)*; on sait que le coq s'approche de la poule par une espèce de pas oblique, accéléré, baissant les ailes comme un coq-d'inde qui fait la roue, étalant même sa queue à demi, & accompagnant son action d'un certain murmure expressif, d'un mouvement de trépidation & de tous les

(b) Pratique de l'art de faire éclore les poulets, *page 138*.

(c) Suite du Voyage de Tavernier, *tome V, pages 225 & 226*.

(d) Redi, *degli Animali viventi, &c.* Collection académique, partie étrangère, *tome IV, page 520*; & Regnier Graaf, *page 243*.

ſignes du deſir preſſant, on ſait qu'il s'élance ſur la poule qui le reçoit en pliant les jambes, ſe mettant ventre à terre, & écartant les deux plans de longues plumes dont ſa queue eſt compoſée; on ſait que le mâle ſaiſit avec ſon bec la crête ou les plumes du ſommet de la tête de la femelle, ſoit par manière de careſſe, ſoit pour garder l'équilibre; qu'il ramène la partie poſtérieure de ſon corps où eſt ſa double verge, & l'applique vivement ſur la partie poſtérieure du corps de la poule où eſt l'orifice correſpondant, que cet accouplement dure d'autant moins qu'il eſt plus ſouvent répété, & que le coq ſemble s'applaudir après par un battement d'ailes & par une eſpèce de chant de joie ou de victoire; on ſait que le coq a des teſticules, que ſa liqueur ſéminale réſide, comme celle des quadrupèdes, dans des vaiſſeaux ſpermatiques; on ſait, par mes obſervations, que celle de la poule réſide dans la cicatricule de chaque œuf, comme celle des femelles quadrupèdes dans le corps glanduleux des teſticules; mais on ignore ſi la double verge du coq ou ſeulement l'une des deux pénètre dans l'orifice de la femelle, & même s'il y a intromiſſion réelle ou une compreſſion forte ou un ſimple contact; on ne ſait pas encore quelle doit être préciſément la condition d'un œuf pour qu'il puiſſe être fécondé, ni juſqu'à quelle diſtance l'action du mâle peut s'étendre; en un mot, malgré le nombre infini d'expériences & d'obſervations que l'on a faites ſur ce ſujet, on ignore encore quelques-unes des principales circonſtances de la fécondation.

Son premier effet connu eſt la dilatation de la cicatricule & la formation du poulet dans ſa cavité, car, c'eſt la cicatricule qui contient le véritable germe, & elle ſe trouve dans les œufs fécondés ou non, même dans ces prétendus œufs de coq dont

j'ai parlé plus haut *(e)*; mais elle eſt plus petite dans les œufs inféconds. Malpighi l'ayant examinée dans des œufs féconds nouvellement pondus & avant qu'ils euſſent été couvés, vit au centre de la cicatricule une bulle nageant dans une liqueur, & reconnut au milieu de cette bulle l'embryon du poulet bien formé; au lieu que la cicatricule des œufs inféconds & produits par la poule ſeule, ſans communication avec le mâle, ne lui préſenta qu'un petit globule informe muni d'appendices, remplies d'un ſuc épais, quoique tranſparent & environné de pluſieurs cercles concentriques *(f)*; on n'y aperçoit aucune ébauche d'animal : l'organiſation intime & complète d'une matière informe, n'eſt que l'effet inſtantané du mélange des deux liqueurs ſéminales; mais s'il ne faut qu'un moment à la Nature pour donner la forme première à cette glaire tranſparente, & pour la pénétrer du principe de vie dans tous ſes points, il lui faut beaucoup de temps & de ſecours pour perfectionner cette première ébauche; ce ſont principalement les mères qu'elle ſemble avoir chargées du ſoin de ce développement, en leur inſpirant le deſir ou le beſoin de couver : dans la plupart des poules, ce deſir ſe fait ſentir auſſi vivement, ſe marque au dehors par des ſignes auſſi énergiques que celui de l'accouplement auquel il ſuccède dans l'ordre de la Nature, ſans même qu'il ſoit excité par la

(e) *Nota.* M. de la Peyronie a obſervé dans un de ces œufs une tache ronde, jaune, d'une ligne de diamètre, ſans épaiſſeur, ſituée ſur la membrane qu'on trouve ſur la coque: on peut croire que cette tache qui devroit être blanche, n'étoit jaune ici que parce que le jaune de l'œuf s'étoit épanché de toutes parts, comme on l'a reconnu par la diſſection de la poule; & ſi elle étoit ſituée ſur la membrane qu'on trouve ſous la coque, c'eſt qu'après l'épanchement du jaune, la membrane qui contenoit ce jaune étoit reſtée adhérente à celle de la coque.

(f) Malpighi, *Pullus in ovo.*

préſence

préſence d'aucun œuf; une poule qui vient de pondre éprouve une ſorte de tranſport que partagent les autres poules qui n'en ſont que témoins, & qu'elles expriment toutes par des cris de joie répétés *(g)*; ſoit que la ceſſation ſubite des douleurs de l'accouchement ſoit toujours accompagnée d'une joie vive, ſoit que cette mère prévoie dès-lors tous les plaiſirs que ce premier plaiſir lui prépare : quoi qu'il en ſoit, lorſqu'elle aura pondu vingt-cinq ou trente œufs, elle ſe mettra tout de bon à les couver; ſi on les lui ôte à meſure, elle en pondra peut-être deux ou trois fois davantage, & s'épuiſera par ſa fécondité même; mais enfin il viendra un temps où par la force de l'inſtinct elle demandera à couver par un glouſſement particulier, & par des mouvemens & des attitudes non équivoques : ſi elle n'a pas ſes propres œufs, elle couvera ceux d'une autre poule, & à défaut de ceux-là, ceux d'une femelle d'une autre eſpèce, & même des œufs de pierre ou de craie; elle couvera encore après que tout lui aura été enlevé, & elle ſe conſumera en regrets & en vains mouvemens *(h)*; ſi ces recherches ſont heureuſes & qu'elle trouve des œufs vrais ou feints dans un lieu retiré & convenable, elle ſe poſe auſſitôt deſſus, les environne de ſes ailes, les échauffe de ſa chaleur, les remue doucement les uns après les autres comme pour en jouir plus en détail, & leur communiquer à

(g) Nota. Nous n'avons point dans notre langue de termes propres pour exprimer les différens cris de la poule, du coq, des poulets; les Latins qui ſe plaignoient de leur pauvreté, étoient beaucoup plus riches que nous, & avoient des expreſſions pour rendre toutes ces différences. *Voyez* Geſner, *de Avibus*, pag. 431. *Gallus cucurit, pulli pipiunt, gallina canturit, gracillat, pipat, ſingultit; glociunt eæ quæ volunt incubare*, d'où vient le mot françois *glouſſer*, le ſeul que nous ayons dans ce genre.

(h) Nota. On vient à bout d'éteindre le beſoin de couver, en trempant ſouvent dans l'eau froide les parties poſtérieures de la poule.

tous un égal degré de chaleur; elle se livre tellement à cette occupation, qu'elle en oublie le boire & le manger : on diroit qu'elle comprend toute l'importance de la fonction qu'elle exerce, aucun soin n'est omis, aucune précaution n'est oubliée pour achever l'existence de ces petits êtres commencés, & pour écarter les dangers qui les environnent *(i)* : ce qu'il y a de plus digne de remarque, c'est que la situation d'une couveuse quelqu'insipide qu'elle nous paroisse, est peut-être moins une situation d'ennui qu'un état de jouissance continuelle, d'autant plus délicieuse qu'elle est plus recueillie, tant la Nature semble avoir mis d'attraits à tout ce qui a rapport à la multiplication des êtres !

L'effet de l'incubation se borne au développement de l'embryon du poulet, qui, comme nous l'avons déjà dit, existe tout formé dans la cicatricule de l'œuf fécondé : voici à peu près l'ordre dans lequel se fait ce développement, ou plutôt, comme il se présente à l'Observateur; & comme j'ai déjà donné dans un assez grand détail tous les faits qui ont rapport au développement du poulet dans l'œuf *(k)*, je me contenterai d'en rappeler ici les circonstances essentielles.

Dès que l'œuf a été couvé pendant cinq ou six heures, on voit déjà distinctement la tête du poulet jointe à l'épine du dos, nageant dans la liqueur, dont la bulle qui est au centre de la cicatricule est remplie; sur la fin du premier jour la tête s'est déjà recourbée en grossissant.

Dès le second jour, on voit les premières ébauches des

(i) Nota. Il n'y a pas jusqu'au bruit qui ne leur soit contraire : on a remarqué qu'une couvée entière de poulets, éclos dans la boutique d'un Serrurier, fut attaquée de vertiges. *Voyez Collection académique, partie étrangère, tome III, page 25.*

(k) Histoire Naturelle, *tome II, in-4.° page 112 & suivantes.*

vertèbres qui ſont comme de petits globules diſpoſés des deux côtés du milieu de l'épine; on voit auſſi paroître le commencement des ailes & les vaiſſeaux ombilicaux, remarquables par leur couleur obſcure; le cou & la poitrine ſe débrouillent, la tête groſſit toujours; on y aperçoit les premiers linéamens des yeux & trois véſicules entourées, ainſi que l'épine, de membranes tranſparentes : la vie du fœtus devient plus manifeſte; déjà l'on voit ſon cœur battre & ſon ſang circuler.

Le troiſième jour tout eſt plus diſtinct, parce que tout a groſſi : ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt le cœur qui pend hors de la poitrine & bat trois fois de ſuite, une fois en recevant par l'oreillette le ſang contenu dans les veines, une ſeconde fois en le renvoyant aux artères, & la troiſième fois en le pouſſant dans les vaiſſeaux ombilicaux; & ce mouvement continue encore vingt-quatre heures après que l'embryon a été ſéparé du blanc de ſon œuf; on aperçoit auſſi des veines & des artères ſur les véſicules du cerveau, les rudimens de la moelle de l'épine commencent à s'étendre le long des vertèbres : enfin on voit tout le corps du fœtus, comme enveloppé d'une partie de la liqueur environnante, qui a pris plus de conſiſtance que le reſte.

Les yeux ſont déjà fort avancés le quatrième jour; on y reconnoît fort bien la prunelle, le criſtallin, l'humeur vitrée; on voit outre cela dans la tête cinq véſicules remplies d'humeur, leſquelles ſe rapprochant & ſe recouvrant peu à peu les jours ſuivans, formeront enfin le cerveau enveloppé de toutes ſes membranes; les ailes croiſſent, les cuiſſes commencent à paroître & le corps à prendre de la chair.

Les progrès du cinquième jour, conſiſtent, outre ce qui vient d'être dit, en ce que tout le corps ſe recouvre d'une chair

onctueuse; que le cœur est retenu au dedans par une membrane fort mince, qui s'étend sur la capacité de la poitrine, & que l'on voit les vaisseaux ombilicaux sortir de l'abdomen *(l)*.

Le sixième jour, la moelle de l'épine s'étant divisée en deux parties, continue de s'avancer le long du tronc; le foie qui étoit blanchâtre auparavant est devenu de couleur obscure, le cœur bat dans ses deux ventricules, le corps du poulet est recouvert de la peau, & sur cette peau l'on voit déjà poindre les plumes.

Le bec est facile à distinguer le septième jour; le cerveau, les ailes, les cuisses & les pieds ont acquis leur figure parfaite; les deux ventricules du cœur paroissent comme deux bulles contiguës & réunies par leur partie supérieure, avec le corps des oreillettes : on remarque deux mouvemens successifs dans les ventricules aussi-bien que dans les oreillettes, ce sont comme deux cœurs séparés.

Le poumon paroît à la fin du neuvième jour, & sa couleur est blanchâtre; le dixième jour les muscles des ailes achèvent de se former, les plumes continuent de sortir, & ce n'est que le onzième jour qu'on voit des artères, qui auparavant étoient éloignées du cœur, s'y attacher, & que cet organe se trouve parfaitement conformé & réuni en deux ventricules.

Le reste n'est qu'un développement plus grand des parties, qui se fait jusqu'à ce que le poulet casse sa coquille après avoir pipé *(m)*, ce qui arrive ordinairement le vingt-unième jour, quelquefois le dix-huitième, d'autres fois le vingt-septième.

(l) Nota. Les vaisseaux qui se répandent dans le jaune de l'œuf, & qui par conséquent se trouvent hors de l'*abdomen* du poulet, rentrent peu-à-peu dans cette cavité, selon la remarque de Stenon. *Voyez Collection académique, partie étrangère, tome V, page 572.*

(m) Histoire naturelle, *tome II, page 113 & suivantes.*

Toute

Toute cette ſuite de phénomènes qui forme un ſpectacle ſi intéreſſant pour un Obſervateur, eſt l'effet de l'incubation opérée par une poule, & l'induſtrie humaine n'a pas trouvé qu'il fût au-deſſous d'elle d'en imiter les procédés : d'abord de ſimples villageois d'Égypte, & enſuite des Phyſiciens de nos jours, ſont venus à bout de faire éclore des œufs auſſi-bien que la meilleure couveuſe, & d'en faire éclore un très-grand nombre à la fois ; tout le ſecret conſiſte à tenir ces œufs dans une température qui répond à peu près au degré de la chaleur de la poule, & à les garantir de toute humidité & de toute exhalaiſon nuiſibles, telle que celle du charbon, de la braiſe, même de celle des œufs gâtés : en rempliſſant ces deux conditions eſſentielles, & en y joignant l'attention de retourner ſouvent les œufs, & de faire circuler dans le four ou l'étuve les corbeilles qui les contiendront, en ſorte que non-ſeulement chaque œuf, mais chaque partie du même œuf participe à peu près également à la chaleur requiſe, on réuſſira toujours à faire éclore des milliers de poulets.

Toute chaleur eſt bonne pour cela; celle de la mère poule n'a pas plus de privilége que celle de tout autre animal, ſans en excepter l'homme *(n)*, ni celle du feu ſolaire ou terreſtre, ni celle d'une couche de tan ou de fumier : le point eſſentiel eſt de ſavoir s'en rendre maître, c'eſt-à-dire, d'être toujours en état de l'augmenter ou de la diminuer à ſon gré : or, il ſera toujours poſſible, au moyen de bons thermomètres diſtribués avec intelligence, dans l'intérieur du four ou de l'étuve, de ſavoir

(n) Nota. On ſait que Livie, étant groſſe, imagina de couver & faire éclore un œuf dans ſon ſein, voulant augurer du ſexe de ſon enfant par le ſexe du pouſſin qui viendroit; ce pouſſin fut mâle, & ſon enfant auſſi. Les Augures ne manquèrent pas de ſe prévaloir du fait, pour montrer aux plus incrédules la vérité de leur art : mais ce qui reſte le mieux prouvé, c'eſt que la chaleur humaine eſt ſuffiſante pour l'incubation des œufs.

le degré de chaleur de ses différentes régions; de la conserver en étoupant les ouvertures & fermant tous les registres du couvercle, de l'augmenter, soit avec des cendres chaudes, si c'est un four, soit en ajoutant du bois dans le poêle, si c'est une étuve à poêle, soit en faisant des réchauds si c'est une couche, & enfin de la diminuer en ouvrant les registres pour donner accès à l'air extérieur, ou bien en introduisant dans le four un ou plusieurs corps froids, &c.

Au reste, quelqu'attention que l'on donne à la conduite d'un four d'incubation, il n'est guère possible d'y entretenir constamment & sans interruption, le trente-deuxième degré qui est celui de la poule; heureusement ce terme n'est point indivisible, & l'on a vu la chaleur varier du trente-huitième au vingt-quatrième degré, sans qu'il en résultât d'inconvénient pour la couvée; mais il faut remarquer qu'ici l'excès est beaucoup plus à craindre que le défaut, & que quelques heures du trente-huitième & même du trente-sixième degré, feroient plus de mal que quelques jours du vingt-quatrième; & la preuve que cette quantité de moindre chaleur peut encore être diminuée sans inconvénient, c'est qu'ayant trouvé, dans une prairie qu'on fauchoit, le nid d'une perdrix, & ayant gardé & tenu à l'ombre les œufs pendant trente-six heures qu'on ne put trouver de poule pour les couver, ils éclorent néanmoins tous au bout de trois jours, excepté ceux qui avoient été ouverts pour voir où en étoient les perdreaux; à la vérité ils étoient très-avancés, & sans doute il faut un degré de chaleur plus fort dans les commencemens de l'incubation que sur la fin de ce même temps, où la chaleur du petit oiseau suffit presque seule à son développement.

A l'égard de son humidité, comme elle est fort contraire au

ſuccès de l'incubation, il faut avoir des moyens ſûrs pour reconnoître ſi elle a pénétré dans le four, pour la diſſiper lorſqu'elle y a pénétré, & pour empêcher qu'il n'en vienne de nouvelle.

L'hygromètre le plus ſimple & le plus approprié pour juger de l'humidité de l'air de ces ſortes de fours, c'eſt un œuf froid qu'on y introduit & qu'on y tient pendant quelque temps, lorſque le juſte degré de chaleur y eſt établi; ſi au bout d'un demi-quart d'heure au plus, cet œuf ſe couvre d'un nuage léger, ſemblable à celui que l'haleine produit ſur une glace polie, ou bien à celui qui ſe forme l'été ſur la ſurface extérieure d'un verre où l'on verſe des liqueurs à la glace, c'eſt une preuve que l'air du four eſt trop humide, & il l'eſt d'autant plus que ce nuage eſt plus long-temps à ſe diſſiper; ce qui arrive principalement dans les fours à tan & à fumier, que l'on a voulu renfermer en un lieu clos : le meilleur remède à cet inconvénient eſt de renouveler l'air de ces endroits fermés, en y établiſſant pluſieurs courans par le moyen des fenêtres oppoſées, & à défaut de fenêtres en y plaçant & agitant un ventilateur proportionné à l'eſpace : quelquefois la ſeule tranſpiration du grand nombre d'œufs, produit dans le four même une humidité trop grande; & dans ce cas, il faut tous les deux ou trois jours retirer pour quelques inſtans, les corbeilles d'œufs hors du four, & l'éventer ſimplement avec un chapeau qu'on y agitera en différens ſens.

Mais ce n'eſt pas aſſez de diſſiper l'humidité qui s'eſt accumulée dans les fours, il faut encore, autant qu'il eſt poſſible, lui interdire tout accès par dehors, en revêtiſſant leurs parois extérieures, de plomb laminé ou de bon ciment, ou de plâtre ou de goudron bien cuit, ou du moins en leur donnant pluſieurs couches à l'huile qu'on laiſſera bien ſécher, & en collant ſur

leurs parois intérieures des bandes de vessies ou de fort papier gris.

C'est à ce peu de pratiques aisées que se réduit tout l'art de l'incubation artificielle, & il faut y assujettir la structure & les dimensions des fours ou étuves, le nombre, la forme & la distribution des corbeilles, & toutes les petites manœuvres que la circonstance prescrit, que le moment inspire & qui nous ont été détaillées avec une immensité de paroles, & que nous réduirons ici dans quelques lignes, sans cependant rien omettre *(o)*.

Le four le plus simple est un tonneau revêtu par dedans de papier collé, bouché par le haut d'un couvercle qui l'emboîte, lequel est percé dans son milieu d'une grande ouverture fermant à coulisse, pour regarder dans le four, & de plusieurs autres petites autour de celle-là servant de registre pour le ménagement de la chaleur, & fermant aussi à coulisses : on noie ce tonneau plus qu'aux trois quarts de sa hauteur dans du fumier chaud; on place dans son intérieur, les unes au-dessus des autres & à de justes intervalles, deux ou trois corbeilles à claire-voie, dans chacune desquelles on arrange deux couches d'œufs, en observant que la couche supérieure soit moins fournie que l'inférieure, afin que l'on puisse aussi avoir l'œil sur celle-ci; on ménage, si l'on veut une ouverture dans le centre de chaque corbeille, & dans l'espèce de petit puits formé par la rencontre de ces ouvertures qui répondent toutes à l'axe du tonneau; on y suspend un thermomètre bien gradué, on en place d'autres en différens points de la circonférence, on entretient par-tout la chaleur au degré requis, & on a des poulets.

(o) Voyez l'Art de faire éclore les poulets, par M. de Reaumur, *deux volumes in-douze.*

On

On peut aussi en économisant la chaleur & tirant parti de celle qu'ordinairement on laisse perdre, employer à l'incubation artificielle, celle des fours de pâtissiers & de boulangers, celle des forges & des verreries, celle même d'un poêle ou d'une plaque de cheminée, en se souvenant toujours que le succès de la couvée est attaché principalement à une juste distribution de la chaleur, & à l'exclusion de toute humidité.

Lorsque les fournées sont considérables & qu'elles vont bien, elles produisent des milliers de poulets à la fois; & cette abondance même ne seroit pas sans inconvénient dans un climat comme le nôtre, si l'on n'eût trouvé moyen de se passer de poule pour élever les poulets, comme on savoit s'en passer pour les faire éclore; & ces moyens se réduisent à une imitation plus ou moins parfaite des procédés de la poule, lorsque ses poussins sont éclos.

On juge bien que cette mère qui a montré tant d'ardeur pour couver, qui a couvé avec tant d'assiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'existoient point encore pour elle, ne se refroidit pas lorsque ses poussins sont éclos; son attachement fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur foiblesse; sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les alimens qu'elle recèle dans son sein, & elle s'en prive en leur faveur; elle les rappelle lorsqu'ils s'égarent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries & les couve une seconde fois; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur & de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, & qu'il est facile de distinguer de

toute autre poule une mère qui mène ſes petits, ſoit à ſes plumes hériſſées & à ſes ailes traînantes, ſoit au ſon enroué de ſa voix & à ſes différentes inflexions toutes expreſſives, & ayant toutes une forte empreinte de ſollicitude & d'affection maternelle.

Mais ſi elle s'oublie elle-même pour conſerver ſes petits, elle s'expoſe à tout pour les défendre; paroît-il un épervier dans l'air, cette mère ſi foible, ſi timide, & qui en toute autre circonſtance chercheroit ſon ſalut dans la fuite, devient intrépide par tendreſſe, elle s'élance au-devant de la ſerre redoutable, & par ſes cris redoublés, ſes battemens d'ailes & ſon audace, elle en impoſe ſouvent à l'oiſeau carnaſſier qui, rebuté d'une réſiſtance imprévue, s'éloigne & va chercher une proie plus facile; elle paroît avoir toutes les qualités du bon cœur, mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au ſurplus de ſon inſtinct, c'eſt que ſi par haſard on lui a donné à couver des œufs de cane ou de tout autre oiſeau de rivière, ſon affection n'eſt pas moindre pour ces étrangers qu'elle le ſeroit pour ſes propres pouſſins; elle ne voit pas qu'elle n'eſt que leur nourrice ou leur *bonne* & non pas leur mère, & lorſqu'ils vont, guidés par la Nature, s'ébattre ou ſe plonger dans la rivière voiſine, c'eſt un ſpectacle ſingulier de voir la ſurpriſe, les inquiétudes, les tranſes de cette pauvre nourrice qui ſe croit encore mère, & qui preſſée du deſir de les ſuivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite, incertaine ſur le rivage, tremble & ſe déſole, voyant toute ſa couvée dans un péril évident, ſans oſer lui donner de ſecours.

Il ſeroit impoſſible de ſuppléer à tous les ſoins de la poule pour élever ſes petits, ſi ces ſoins ſuppoſoient néceſſairement un degré d'attention & d'affection égal à celui de la mère elle-même;

il ſuffit, pour réuſſir, de remarquer les principales circonſtances de la conduite de la poule & ſes procédés à l'égard de ſes petits, & de les imiter autant qu'il eſt poſſible. Par exemple, ayant obſervé que le principal but des ſoins de la mère, eſt de conduire ſes pouſſins dans des lieux où ils puiſſent trouver à ſe nourrir, & de les garantir du froid & de toutes les injures de l'air; on a imaginé le moyen de leur procurer tout cela, avec encore plus d'avantage que la mère ne peut le faire; s'ils naiſſent en hiver, on les tient pendant un mois ou ſix ſemaines dans une étuve échauffée au même degré que les fours d'incubation, ſeulement on les en tire cinq ou ſix fois par jour pour leur donner à manger au grand air, & ſur-tout au ſoleil; la chaleur de l'étuve favoriſe leur développement, l'air extérieur les fortifie & ils proſpèrent: de la mie de pain, des jaunes d'œufs, de la ſoupe, du millet ſont leur première nourriture; ſi c'eſt en été, on ne les tient dans l'étuve que trois ou quatre jours, & dans tous les temps on ne les tire de l'étuve que pour les faire paſſer dans la *pouſſinière:* c'eſt une eſpèce de cage carrée, fermée par-devant d'un grillage en fil-de-fer ou d'un ſimple filet, & par-deſſus d'un couvercle à charnière; c'eſt dans cette cage que les pouſſins trouvent à manger: mais lorſqu'ils ont mangé & couru ſuffiſamment, il leur faut un abri où ils puiſſent ſe réchauffer & ſe repoſer, & c'eſt pour cela que les poulets qui ſont menés par une mère, ont coutume de ſe raſſembler alors ſous ſes ailes. M. de Reaumur a imaginé pour ce même uſage une *mère artificielle;* c'eſt une boîte doublée de peau de mouton, dont la baſe eſt carrée & le deſſus incliné comme le deſſus d'un pupitre; il place cette boîte à l'un des bouts de ſa pouſſinière, de manière que les poulets puiſſent y entrer de

plein-pied & en faire le tour au moins de trois côtés, & il l'échauffe par-dessous au moyen d'une chaufferette qu'on renouvelle selon le besoin; l'inclinaison du couvercle de cette espèce de pupitre offre des hauteurs différentes pour les poulets de différentes tailles; mais comme ils ont coutume, sur-tout lorsqu'ils ont froid, de se presser & même de s'entasser en montant les uns sur les autres, & que dans cette foule les petits & les foibles courent risque d'être étouffés, on tient cette boîte ou *mère artificielle* ouverte par les deux bouts, ou plutôt on ne la ferme aux deux bouts que par un rideau que le plus petit poulet puisse soulever facilement, afin qu'il ait toujours la facilité de sortir lorsqu'il se sent trop pressé, après quoi il peut, en faisant le tour, revenir par l'autre bout & choisir une place moins dangereuse. M. de Reaumur tâche encore de prévenir ce même inconvénient par une autre précaution, c'est de tenir le couvercle de la *mère artificielle* incliné assez bas pour que les poulets ne puissent pas monter les uns sur les autres; & à mesure que les poulets croissent, il élève le couvercle en ajoutant sur le côté de la boîte des hausses proportionnées : il renchérit encore sur tout cela, en divisant ses plus grandes *poussinières* en deux par une cloison transversale, afin de pouvoir séparer les poulets de différentes grandeurs; il les fait mettre aussi sur des roulettes pour la facilité du transport, car il faut absolument les rentrer dans la chambre toutes les nuits, & même pendant le jour lorsque le temps est rude; & il faut que cette chambre soit échauffée en temps d'hiver: mais, au reste, il est bon, dans les temps qui ne sont ni froids ni pluvieux, d'exposer les poussinières au grand air & au soleil, avec la seule précaution de les garantir du vent; on peut même en tenir les portes ouvertes, les poulets apprendront

apprendront bientôt à ſortir pour aller gratter le fumier ou béqueter l'herbe tendre, & à rentrer pour prendre leur repas ou s'échauffer ſous la *mère artificielle;* ſi l'on ne veut pas courir le riſque de les laiſſer ainſi vaguer en liberté, on ajoute au bout de la pouſſinière une cage à poulets ordinaire qui, communiquant avec la première, leur fournira un plus grand eſpace pour s'ébattre, & une promenade cloſe où ils ſeront en ſûreté.

Mais plus on les tient en captivité, plus il faut être exact à leur fournir une nourriture qui leur convienne; outre le millet, les jaunes d'œufs, la ſoupe & la mie de pain, les jeunes poulets aiment auſſi la navette, le chenevis & autres menus grains de ce genre; les pois, les féves, les lentilles, le ris, l'orge & l'avoine mondés, le turquis écraſé & le blé noir. Il convient, & c'eſt même une économie, de faire crever dans l'eau bouillante la plupart de ces graines avant de les leur donner; cette économie va à un cinquième ſur le froment, à deux cinquièmes ſur l'orge, à une moitié ſur le turquis, à rien ſur l'avoine & le blé noir; il y auroit de la perte à faire crever le ſeigle, mais c'eſt de toutes ces graines celle que les poulets aiment le moins. Enfin, on peut leur donner, à meſure qu'ils deviennent grands, de tout ce que nous mangeons nous-mêmes, excepté les amandes amères *(p)* & les grains de café *(q);* toute viande hachée, cuite ou crue leur eſt bonne, ſur-tout les vers de terre; c'eſt le mets dont ces oiſeaux, qu'on croit ſi peu carnaſſiers, paroiſſent

(p) Voyez Éphémérides des curieux de la Nature, *Dec. 1, an. 8, obſerv. 99.*

(q) Deux poulets ayant été nourris, l'un avec du café des îles rôti, l'autre avec le même café non-rôti, devinrent tous deux étiques & moururent, l'un le huitième jour & l'autre le dixième, après avoir conſommé chacun trois onces de café : les pieds & les jambes étoient fort enflés, & la véſicule du fiel ſe trouva auſſi groſſe que celle d'une poule d'Inde. *Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1746, page 101.*

être les plus friands, & peut-être ne leur manque-t-il, comme à bien d'autres, qu'un bec crochu & des serres pour être de véritables oiseaux de proie.

Cependant il faut avouer qu'ils ne diffèrent pas moins des oiseaux de proie par la façon de digérer, & par la structure de l'estomac, que par le bec & par les ongles; l'estomac de ceux-ci est membraneux, & leur digestion s'opère par le moyen d'un dissolvant qui varie dans les différentes espèces, mais dont l'action est bien constatée *(r)*; au lieu que les gallinacés peuvent être regardés comme ayant trois estomacs; savoir, 1.° le jabot qui est une espèce de poche membraneuse, où les grains sont d'abord macérés & commencent à se ramollir; 2.° la partie la plus évasée du canal intermédiaire entre le jabot & le gésier, & la plus voisine de celui-ci; elle est tapissée d'une quantité de petites glandes qui fournissent un suc dont les alimens peuvent aussi se pénétrer à leur passage; 3.° enfin, le gésier qui fournit un suc manifestement acide, puisque de l'eau dans laquelle on a broyé sa membrane interne, devient une bonne présure pour faire cailler les crêmes; c'est ce troisième estomac qui achève, par l'action puissante de ses muscles, la digestion qui n'avoit été que préparée dans les deux premiers. La force de ses muscles est plus grande qu'on ne le croiroit; en moins de quatre heures elle réduit en poudre impalpable une boule d'un verre assez épais pour porter un poids d'environ quatre livres; en quarante-huit heures elle divise longitudinalement, en deux espèces de gouttières, plusieurs tubes de verre de quatre lignes de diamètre & d'une ligne d'épaisseur, dont au bout de ce temps toutes les parties aiguës & tranchantes se trouvent émoussées & le poli

(r) Voyez Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *année 1752, page 266.*

détruit, ſur-tout celui de la partie convexe; elle eſt auſſi capable d'aplatir des tubes de fer-blanc, & de broyer juſqu'à dix-ſept noïſettes dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & cela par des compreſſions multipliées, par une alternative de frottement dont il eſt difficile de voir la mécanique. M. de Reaumur ayant fait nombre de tentatives pour la découvrir, n'a aperçu qu'une ſeule fois des mouvemens un peu ſenſibles dans cette partie; il vit dans un chapon dont il avoit mis le géſier à découvert, des portions de ce viſcère ſe contracter, s'aplatir & ſe relever enſuite; il obſerva des eſpèces de cordons charnus qui ſe formoient à ſa ſurface, ou plutôt qui paroiſſoient s'y former, parce qu'il ſe faiſoit entre-deux des enfoncemens qui les ſéparoient, & tous ces mouvemens ſembloient ſe propager comme par ondes & très-lentement.

Ce qui prouve que dans les gallinacés la digeſtion ſe fait principalement par l'action des muſcles du géſier, & non par celle d'un diſſolvant quelconque, c'eſt que ſi l'on fait avaler à l'un de ces oiſeaux un petit tube de plomb ouvert par les deux bouts, mais aſſez épais pour n'être point aplati par l'effort du géſier, & dans lequel on aura introduit un grain d'orge, le tube de plomb aura perdu ſenſiblement de ſon poids dans l'eſpace de deux jours, & le grain d'orge qu'il renferme, fût-il cuit & même mondé, ſe retrouvera au bout de deux jours un peu renflé, mais auſſi peu altéré que ſi on l'eût laiſſé pendant le même temps dans tout autre endroit également humide; au lieu que ce même grain, & d'autres beaucoup plus durs, qui ne ſeroient pas garantis par un tube, ſeroient digérés en beaucoup moins de temps.

Une choſe qui peut aider encore à l'action du géſier, c'eſt

que les oiſeaux en tiennent la cavité remplie autant qu'il eſt poſſible, & par-là mettent en jeu les quatre muſcles dont il eſt compoſé; à défaut de grains ils le leſtent avec de l'herbe & même avec de petits cailloux, leſquels par leur dureté & leurs inégalités, ſont des inſtrumens propres à broyer les grains avec leſquels ils ſont continuellement froiſſés; je dis par leurs inégalités, car lorſqu'ils ſont polis, ils paſſent fort vîte, il n'y a que les raboteux qui reſtent; ils abondent d'autant plus dans le géſier qu'il s'y trouve moins d'alimens; & ils y ſéjournent beaucoup plus de temps qu'aucune autre matière digeſtible ou non digeſtible.

Et l'on ne ſera point ſurpris que la membrane intérieure de cet eſtomac ſoit aſſez forte pour réſiſter à la réaction de tant de corps durs ſur leſquels elle agit ſans relâche, ſi l'on fait attention que cette membrane eſt en effet fort épaiſſe & d'une ſubſtance analogue à celle de la corne; d'ailleurs, ne ſait-on pas que les morceaux de bois & les cuirs dont on ſe ſert pour frotter avec une poudre extrêmement dure, les corps auxquels on veut donner le poli, réſiſtent fort long-temps? on peut encore ſuppoſer que cette membrane dure, ſe répare de la même manière que la peau calleuſe des mains de ceux qui travaillent à des ouvrages de force.

Au reſte, quoique les petites pierres puiſſent contribuer à la digeſtion, il n'eſt pas bien avéré que les oiſeaux granivores aient une intention bien décidée en les avalant. Redi ayant renfermé deux chapons avec de l'eau & de ces petites pierres pour toute nourriture, ils burent beaucoup d'eau & moururent, l'un au bout de vingt jours, l'autre au bout de vingt-quatre, & tous deux ſans avoir avalé une ſeule pierre. M. Redi en trouva bien

quelques-unes

quelques-unes dans leur géſier; mais c'étoit de celles qu'ils avoient avalées précédemment *(ſ)*.

Les organes ſervant à la reſpiration, conſiſtent en un poumon ſemblable à celui des animaux terreſtres, & dix cellules aëriennes, dont il y en a huit dans la poitrine, qui communiquent immédiatement avec le poumon, & deux plus grandes dans le bas-ventre qui communiquent avec les huit précédentes: lorſque dans l'inſpiration le thorax eſt dilaté, l'air entre par le larynx dans le poumon, paſſe du poumon dans les huit cellules aëriennes ſupérieures, qui attirent auſſi, en ſe dilatant, celui des deux cellules du bas-ventre, & celles-ci s'affaiſſent à proportion : lorſqu'au contraire le poumon & les cellules ſupérieures s'affaiſſant dans l'expiration, preſſent l'air contenu dans leur cavité, cet air ſort en partie par le larynx, & repaſſe en partie des huit cellules de la poitrine dans les deux cellules du bas-ventre, leſquelles ſe dilatent alors par une mécanique aſſez analogue à celle d'un ſoufflet à deux ames : mais ce n'eſt point ici le lieu de développer tous les reſſorts de cette mécanique; il ſuffira de remarquer que dans les oiſeaux qui ne volent point, comme l'autruche, le caſoar; & dans ceux qui volent peſamment, tels que les gallinacés, la quatrième cellule de chaque côté eſt plus petite *(t)*.

Toutes ces différences d'organiſation en entraînent néceſſairement beaucoup d'autres, ſans parler des anches membraneuſes obſervées dans quelques oiſeaux. M. Duverney a fait voir ſur un coq vivant, que la voix, dans ces oiſeaux, ne ſe formoit pas vers le larynx, comme dans les quadrupèdes, mais au bas de la

(ſ) Redi, *des Animaux vivans qui ſe trouvent dans les Animaux vivans.*

(t) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, pages 142 & 164.*

trachée-artère, vers la bifurcation *(u)*, où M. Perrault a vu un larynx interne. Outre cela M. Hérissant a observé dans les principales bronches du poumon, des membranes sémi-lunaires posées transversalement les unes au-dessus des autres, de façon qu'elles n'occupent que la moitié de la cavité de ces bronches, laissant à l'air un libre cours par l'autre demi-cavité; & il a jugé, avec raison, que ces membranes devoient concourir à la formation de la voix des oiseaux, mais moins essentiellement encore que la membrane de l'os de la lunette, laquelle termine une cavité assez considérable qui se trouve au-dessus de la partie supérieure & interne de la poitrine, & qui a aussi quelque communication avec les cellules aëriennes supérieures: cet Anatomiste dit s'être assuré, par des expériences réitérées, que lorsque cette membrane est percée, la voix se perd aussi; & que pour la faire entendre de nouveau, il faut boucher exactement l'ouverture de la membrane, & empêcher que l'air ne puisse sortir *(x)*.

D'après de si grandes différences observées dans l'appareil des organes de la voix, ne paroîtra-t-il pas singulier que les oiseaux avec leur langue cartilagineuse & leurs lèvres de cornes, aient plus de facilité à imiter nos chants & même notre parole, que ceux d'entre les quadrupèdes qui ressemblent le plus à l'homme? tant il est difficile de juger de l'usage des parties par leur simple structure, & tant il est vrai que la modification de la voix & des sons dépend presqu'en entier de la sensibilité de l'ouïe!

Le tube intestinal est fort long dans les gallinacés, & surpasse environ cinq fois la longueur de l'animal, prise de l'extrémité du bec jusqu'à l'anus; on y trouve deux *cæcum* d'environ six pouces,

(u) Anciens Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *tome XI, page 7.*

(x) Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *année 1753, page 291.*

qui prennent naiſſance à l'endroit où le colon ſe joint à l'iléon; le *rectum* s'élargit à ſon extrémité & forme un réceptacle commun, qu'on a appelé *cloaque*, où ſe rendent ſéparément les excrémens ſolides & liquides, & d'où ils ſortent à la fois ſans être néanmoins entièrement mêlés: les parties caractériſtiques des ſexes s'y trouvent auſſi; ſavoir, dans les poules la vulve ou l'orifice de l'*oviductus;* & dans les coqs les deux verges, c'eſt-à-dire les mamelons des deux vaiſſeaux ſpermatiques; la vulve eſt placée, comme nous l'avons dit plus haut, au-deſſus de l'anus, & par conſéquent tout au rebours de ce qu'elle eſt dans les quadrupèdes.

On ſavoit, dès le temps d'Ariſtote, que tout oiſeau mâle avoit des teſticules, & qu'ils étoient cachés dans l'intérieur du corps; on attribuoit même à cette ſituation la véhémence de l'appétit du mâle pour la femelle qui a, diſoit-on, moins d'ardeur, parce que l'ovaire eſt plus près du diaphragme, & par conſéquent plus à portée d'être rafraîchi par l'air de la reſpiration *(y)* : au reſte, les teſticules ne ſont pas tellement propres au mâle, que l'on n'en trouve auſſi dans la femelle de quelques eſpèces d'oiſeaux, comme dans la canepetière & peut-être l'outarde *(z)*. Quelquefois les mâles n'en ont qu'un, mais le plus ſouvent ils en ont deux; & il s'en faut beaucoup que la groſſeur de ces eſpèces de glandes ſoit proportionnée à celle de l'oiſeau. L'aigle les a comme des pois, & un poulet de quatre mois les a déjà comme des olives; en général leur groſſeur varie non-ſeulement d'une eſpèce à l'autre, mais encore dans la même eſpèce, & n'eſt jamais plus remarquable que dans le temps des amours. Au reſte, quelque peu conſidérable qu'en ſoit le volume, ils jouent un

(y) Ariſtot. *de Partibus Animalium*, lib. IV, cap. v.

(z) Hiſtoire de l'Académie royale des Sciences, *année 1756, page 44*.

grand rôle dans l'économie animale, & cela se voit clairement par les changemens qui arrivent à la suite de leur extirpation. Cette opération se fait communément aux poulets qui ont trois ou quatre mois; celui qui la subit prend désormais plus de chair, & sa chair qui devient plus succulente & plus délicate, donne aux Chimistes des produits différens que ceux qu'elle eût donnés avant la castration *(a)*; il n'est presque plus sujet à la mue, de même que le cerf qui est dans le même cas ne quitte plus son bois; il n'a plus le même chant, sa voix devient enrouée & il ne la fait entendre que rarement; traité durement par les coqs, avec dédain par les poules, privé de tous les appétits qui ont rapport à la reproduction, il est non-seulement exclus de la société de ses semblables, il est encore, pour ainsi dire, séparé de son espèce; c'est un être isolé, hors-d'œuvre, dont toutes les facultés se replient sur lui-même & n'ont pour but que sa conservation individuelle; manger, dormir & s'engraisser, voilà désormais ses principales fonctions & tout ce qu'on peut lui demander : cependant, avec un peu d'industrie, on peut tirer parti de sa foiblesse même, & de sa docilité qui en est la suite, en lui donnant des habitudes utiles; celle, par exemple, de conduire & d'élever les jeunes poulets; il ne faut pour cela que le tenir pendant quelques jours dans une prison obscure, ne l'en tirant qu'à des heures réglées pour lui donner à manger, & l'accoutumant peu-à-peu à la vue & à la compagnie de quelques poulets un peu forts, il prendra bientôt ces poulets en amitié,

(a) L'extrait tiré de la chair du chapon dégraissé, est un peu moins du quatorzième du poids total; au lieu qu'il en fait un dixième dans le poulet, & un peu plus du septième dans le coq : de plus, l'extrait de la chair du coq est très-sec, au lieu que celle du chapon est difficile à sécher. *Voyez Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1730, page 231.*

&

& les conduira avec autant d'affection & d'assiduité que le feroit leur mère; il en conduira même plus que la mère, parce qu'il en peut réchauffer sous ses ailes un plus grand nombre à la fois. La mère poule, débarrassée de ce soin, se remettra plutôt à pondre *(b)*, & de cette manière les chapons, quoique voués à la stérilité, contribueront encore indirectement à la conservation & à la multiplication de leur espèce.

Un si grand changement dans les mœurs du chapon, produit par une cause si petite & si peu suffisante en apparence, est un fait d'autant plus remarquable, qu'il est confirmé par un très-grand nombre d'expériences que les hommes ont tentées sur d'autres espèces, & qu'ils ont osé étendre jusque sur leurs semblables.

On a fait sur les poulets un essai beaucoup moins cruel, & qui n'est peut-être pas moins intéressant pour la Physique; c'est après leur avoir emporté la crête *(c)*, comme on fait ordinairement, d'y substituer un de leurs éperons naissans, qui ne sont encore que de petits boutons; ces éperons, ainsi entés, prennent peu-à-peu racine dans les chairs, en tirent de la nourriture, & croissent souvent plus qu'ils n'eussent fait dans le lieu de leur origine : on en a vu qui avoient deux pouces & demi de longueur, & plus de trois lignes & demie de diamètre à la base; quelquefois en croissant ils se recourbent comme les cornes de bélier, d'autres fois ils se renversent comme celle des boucs *(d)*.

(b) Voyez Pratique de faire éclore les œufs, &c. *page 98.*

(c) Nota. La raison qui semble avoir déterminé à couper la crête aux poulets qu'on fait devenir chapons, c'est qu'après cette opération qui ne l'empêche pas de croître, elle cesse de se tenir droite, elle devient pendante comme celle des poules, & si on la laissoit, elle les incommoderoit en leur couvrant un œil.

(d) Voyez Anciens Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *tome XI, page 48.* — Le Journal Économique, *Mars 1761, page 120.*

C'eſt une eſpèce de greffe animale dont le ſuccès a dû paroître fort douteux la première fois qu'on l'a tentée, & dont il eſt ſurprenant qu'on n'ait tiré, depuis qu'elle a réuſſi, aucune connoiſſance pratique. En général, les expériences deſtructives ſont plus cultivées, ſuivies plus vivement que celles qui tendent à la conſervation, parce que l'homme aime mieux jouir & conſommer, que faire du bien & s'inſtruire.

Les poulets ne naiſſent point avec cette crête & ces membranes rougeâtres qui les diſtinguent des autres oiſeaux, ce n'eſt qu'un mois après leur naiſſance que ces parties commencent à ſe développer; à deux mois les jeunes mâles chantent déjà comme les coqs, & ſe battent les uns contre les autres; ils ſentent qu'ils doivent ſe haïr, quoique le fondement de leur haine n'exiſte pas encore: ce n'eſt guère qu'à cinq ou ſix mois qu'ils commencent à rechercher les poules, & que celles-ci commencent à pondre; dans les deux ſexes, le terme de l'accroiſſement complet eſt à un an ou quinze mois; les jeunes poules pondent plus à ce qu'on dit, mais les vieilles couvent mieux; ce temps néceſſaire à leur accroiſſement indiqueroit que la durée de leur vie naturelle, ne devroit être que de ſept ou huit ans, ſi dans les oiſeaux cette durée ſuivoit la même proportion que dans les animaux quadrupèdes, mais nous avons vu qu'elle eſt beaucoup plus longue; un coq peut vivre juſqu'à vingt ans dans l'état de domeſticité, & peut-être trente dans celui de liberté : malheureuſement pour eux, nous n'avons nul intérêt de les laiſſer vivre long-temps; les poulets & les chapons qui ſont deſtinés à paroître ſur nos tables, ne paſſent jamais l'année, & la plupart ne vivent qu'une ſaiſon; les coqs & les poules qu'on emploie à la multiplication de l'eſpèce, ſont épuiſés aſſez promptement, & nous ne donnons le

temps à aucun de parcourir la période entière de celui qui leur a été assigné par la Nature; en sorte que ce n'est que par des hasards singuliers que l'on a vu des coqs mourir de vieillesse.

Les poules peuvent subsister par-tout avec la protection de l'homme; aussi sont-elles répandues dans tout le monde habité; les gens aisés en élèvent en Islande, où elles pondent comme ailleurs *(e)*, & les pays chauds en sont pleins: mais la Perse est le climat primitif des coqs, selon le docteur Thomas Hyde *(f)*; ces oiseaux y sont en abondance & en grande considération, sur-tout parmi certains Dervis qui les regardent comme des horloges vivantes; & l'on sait qu'une horloge est l'ame de toute communauté de Dervis.

Dampier dit qu'il a vu & tué, dans les îles de Poulocondor, des coqs sauvages qui ne surpassoient pas nos corneilles en grosseur, & dont le chant, assez semblable à celui des coqs de nos basse-cours, étoit seulement plus aigu *(g)*; il ajoute ailleurs qu'il y en a dans l'île Timor & à Sanjago, l'une des îles du Cap vert *(h)*. Gemelli Careri rapporte qu'il en avoit aperçu dans les îles Philippines; & Merolla prétend qu'il y a des poules sauvages au royaume de Congo, qui sont plus belles & de meilleur goût que les poules domestiques, mais que les Nègres estiment peu ces sortes d'oiseaux.

De leur climat naturel, quel qu'il soit, ces oiseaux se sont

(e) Horrebous, *Description de l'Islande*, tome I, page 199.

(f) *Historia Religionis veterum Persarum, &c.* pag. 163. Remarquez cependant que l'art d'engraisser les chapons a été porté d'Europe en Perse par des marchands Arméniens. *Voyez* Tavernier, *tome II, page 24.*

(g) Nouveau Voyage autour du monde, *tome II, page 82.*

(h) Dampier, *Suite du Voyage de la nouvelle Hollande*, tome V, page 61.

répandus facilement dans le vieux continent, depuis la Chine jusqu'au Cap vert; & depuis l'Océan méridional jusqu'aux mers du Nord : ces migrations sont fort anciennes & remontent au-delà de toute tradition historique; mais leur établissement dans le nouveau Monde, paroît être beaucoup plus récent. L'Historien des Incas *(i)* assure qu'il n'y en avoit point au Pérou avant la conquête, & même que les poules ont été plus de trente ans, sans pouvoir s'accoutumer à couver dans la vallée de Cusco. Coreal dit positivement que les poules ont été apportées au Bresil par les Espagnols, & que les Brasiliens les connoissoient si peu, qu'ils n'en mangeoient d'aucune sorte, & qu'ils regardoient leurs œufs comme une espèce de poison : les habitans de l'île de Saint-Domingue n'en avoient point non plus, selon le témoignage du P. Charlevoix; & Oviedo donne comme un fait avéré, qu'elles ont été transportées d'Europe en Amérique : il est vrai qu'Acosta avance tout le contraire; il soutient que les poules existoient au Pérou avant l'arrivée des Espagnols, il en donne pour preuves, qu'elles s'appellent dans la langue du pays *gualpa*, & leurs œufs *ponto;* & de l'ancienneté du mot, il croit pouvoir conclure celle de la chose, comme s'il n'étoit pas fort simple de penser que des Sauvages voyant pour la première fois un oiseau étranger, auront songé d'abord à le nommer, soit d'après sa ressemblance avec quelque oiseau de leur pays, soit d'après quelqu'autre analogie; mais ce qui doit, ce me semble, faire préférer absolument la première opinion, c'est qu'elle est conforme à la loi du climat; cette loi, quoiqu'elle ne puisse avoir lieu en général à l'égard des oiseaux, sur-tout à l'égard de ceux qui ont l'aile forte, & à qui toutes les

(i) Histoire des Incas, *tome II, page 239.*

contrées

contrées ſont ouvertes, eſt néanmoins ſuivie néceſſairement par ceux qui, comme la poule, étant peſans & ennemis de l'eau, ne peuvent ni traverſer les airs comme les oiſeaux qui ont le vol élevé, ni paſſer les mers ou même les grands fleuves comme les quadrupèdes qui ſavent nager; & ſont par conſéquent exclus pour jamais de tout pays ſéparé du leur par de grands amas d'eau, à moins que l'homme qui va par-tout ne s'aviſe de les tranſporter avec lui : ainſi le coq eſt encore un animal qui appartient en propre à l'ancien continent, & qu'il faut ajouter à la liſte que j'ai donnée de tous les animaux qui n'exiſtoient pas dans le nouveau Monde lorſqu'on en a fait la découverte.

A meſure que les poules ſe ſont éloignées de leur pays natal, qu'elles ſe ſont accoutumées à un autre climat, à d'autres alimens, elles ont dû éprouver quelqu'altération dans leur forme, ou plutôt dans celles de leurs parties qui en étoient le plus ſuſceptibles; & de-là ſans doute ces variétés qui conſtituent les différentes races dont je vais parler; variétés qui ſe perpétuent conſtamment dans chaque climat, ſoit par l'action continuée des mêmes cauſes qui les ont produites d'abord, ſoit par l'attention que l'on a d'aſſortir les individus deſtinés à la propagation.

Il ſeroit bon de dreſſer pour le coq, comme je l'ai fait pour le chien, une eſpèce d'arbre généalogique de toutes ſes races, dans lequel on verroit la ſouche primitive & ſes différentes branches, qui repréſenteroient les divers ordres d'altérations & de changemens relatifs à ſes différens états; mais il faudroit avoir pour cela des mémoires plus exacts, plus détaillés que ceux que l'on trouve dans la plupart des relations: ainſi je me contenterai de donner ici mon opinion ſur la poule de notre

climat, & de rechercher ſon origine après avoir fait le dénombrement des races étrangères qui ont été décrites par les Naturaliſtes, ou ſeulement indiquées par les Voyageurs.

1.° Le *coq commun*, le coq de notre climat *(planche 1)*.

2.° Le *coq huppé (planche 49)*, il ne diffère du coq commun que par une touffe de plumes qui s'élève ſur ſa tête, & il a ordinairement la crête plus petite; vraiſemblablement parce que la nourriture, au lieu d'être portée toute à la crête, eſt en partie employée à l'accroiſſement des plumes. Quelques Voyageurs aſſurent que toutes les poules du Mexique ſont huppées; ces poules, comme toutes les autres de l'Amérique, y ont été tranſportées par les hommes, & viennent originairement de l'ancien continent. Au reſte, la race des poules huppées eſt celle que les Curieux ont le plus cultivée; & comme il arrive à toutes les choſes qu'on regarde de très-près, ils y ont remarqué un grand nombre de différences, ſur-tout dans les couleurs du plumage, d'après leſquelles ils ont formé une multitude de races diverſes, qu'ils eſtiment d'autant plus que leurs couleurs ſont plus belles ou plus rares, telles que les dorées & les argentées; la blanche à huppe noire & la noire à huppe blanche; les agates & les chamois; les ardoiſées ou périnetes; celles à écailles de poiſſon & les herminées; la poule veuve, qui a de petites larmes blanches ſemées ſur un fond rembruni; la poule couleur de feu; la poule pierrée, dont le plumage fond blanc eſt marqueté de noir ou de chamois, ou d'ardoiſe ou de doré, &c. mais je doute fort que ces différences ſoient aſſez conſtantes & aſſez profondes pour conſtituer des eſpèces vraiment différentes, comme le prétendent quelques Curieux, qui aſſurent que pluſieurs des races ci-deſſus ne propagent point enſemble.

3.° Le *coq ſauvage de l'Aſie :* c'eſt ſans doute celui qui approche le plus de la ſouche originaire des coqs de ce climat; car, n'ayant jamais été gêné par l'homme, ni dans le choix de ſa nourriture, ni dans ſa manière de vivre, qu'eſt-ce qui auroit pu altérer en lui la pureté de la première empreinte? il n'eſt ni des plus grands, ni des plus petits de l'eſpèce, mais ſa taille eſt moyenne entre les différentes races. Il ſe trouve, comme nous l'avons dit ci-devant, en pluſieurs contrées de l'Aſie, en Afrique & dans les îles du Cap-vert : nous n'en avons pas de deſcription aſſez exacte pour pouvoir le comparer à notre coq. Je dois recommander ici aux Voyageurs qui ſe trouveront à portée de voir ces coqs & poules ſauvages, de tâcher de ſavoir ſi elles font des nids, & comment elles les font. M. Lottinger, Médecin à Sarrebourg, qui a fait de nombreuſes & très-bonnes obſervations ſur les oiſeaux, m'a aſſuré que nos poules, lorſqu'elles ſont en pleine liberté, font des nids, & qu'elles y mettent autant de ſoin que les perdrix.

4.° L'*Acoho* ou *coq de Madagaſcar :* les poules de cette eſpèce ſont très-petites, & cependant leurs œufs ſont encore plus petits à proportion, puiſqu'elles en peuvent couver juſqu'à trente à la fois *(k)*.

5.° *Poule naine de Java*, de la groſſeur d'un pigeon *(l)*: il y a quelqu'apparence que la petite poule angloiſe pourroit bien être la même race que cette poule de Java, dont parlent les Voyageurs; car cette poule angloiſe eſt encore plus petite que notre poule naine de France, n'étant en effet pas plus groſſe qu'un pigeon de moyenne groſſeur. On pourroit peut-être

(k) Hiſtoire générale des Voyages, *tome VIII, pages 603 — 606.*

(l) Collection académique, partie étrangère, *tome III, page 452.*

encore ajouter à cette race la petite poule du Pégu, que les Voyageurs disent n'être pas plus grosse qu'une tourterelle, & avoir les pieds rogneux, mais le plumage très-beau.

6.° *Poule de l'isthme de Darien*, plus petite que la poule commune: elle a un cercle de plumes autour des jambes, une queue fort épaisse qu'elle porte droite, & le bout des ailes noir; elle chante avant le jour *(m)*.

7.° *Poules de Camboge*, transportées de ce royaume aux Philippines par les Espagnols : elles ont les pieds si courts que leurs ailes traînent à terre; cette race ressemble beaucoup à celle de la poule naine de France, ou peut-être à cette poule naine qu'on nourrit en Bretagne à cause de sa fécondité, & qui marche toujours en sautant: au reste, ces poules sont de la grosseur des poules ordinaires, & ne sont naines que par les jambes qu'elles ont très-courtes.

8.° *Le coq de Bantam* a beaucoup de rapport avec le coq pattu de France; il a de même les pieds couverts de plumes, mais seulement en dehors; celles des jambes sont très-longues & lui forment des espèces de bottes qui descendent beaucoup plus bas que le talon; il est courageux, & se bat hardiment contre des coqs beaucoup plus forts que lui; il a l'iris des yeux rouge. On m'a assuré que la plupart des races pattues n'ont point de huppe. Il y a une grosse race de poules pattues qui vient d'Angleterre, & une plus petite que l'on appelle le *coq nain d'Angleterre*, qui est bien doré & à crête double.

Il y en a encore une race naine, qui ne surpasse pas le pigeon commun en grosseur, & dont le plumage est tantôt

(m) Histoire générale des Voyages, *tome VIII, page 151.*

blanc,

blanc, tantôt blanc & doré. On comprend auſſi dans les poules pattues la poule de Siam, qui eſt blanche & plus petite que nos poules communes.

9.° Les Hollandois parlent d'une autre eſpèce de coqs propres à l'île de Java, où on ne les élève guère que pour la joute; ils l'appellent *demi-poule d'Inde*. Selon Willulghby, il porte ſa queue à peu près comme le dindon. C'eſt ſans doute à cette race que l'on doit rapporter celle de ces poules ſingulières de Java, dont parle Mandeſlo *(n)*, leſquelles tiennent de la poule ordinaire & de la poule d'inde, & qui ſe battent entre elles à outrance comme les coqs. Le ſieur Fournier m'a aſſuré que cette eſpèce a été vivante à Paris *(o)*; elle n'a, ſelon lui, ni crête ni cravate; la tête eſt unie comme celle du faiſan; cette poule eſt très-haute ſur ſes jambes; ſa queue eſt longue & pointue, les plumes étant d'inégale longueur; & en général la couleur des plumes eſt rembrunie comme celle des plumes du vautour.

10.° Le *coq d'Angleterre* ne ſurpaſſe pas le coq nain en groſſeur, mais il eſt beaucoup plus haut monté que notre coq commun, & c'eſt la principale choſe qui l'en diſtingue : on peut donc rapporter à cette race le *xolo*, eſpèce de coq des Philippines, qui a de très-longues jambes *(p)*. Au reſte, le coq d'Angleterre eſt ſupérieur à celui de France pour le combat; il a plutôt une aigrette qu'une huppe; ſon cou & ſon bec ſont plus dégagés, & il a au-deſſus des narines deux tubercules de chair, rouges comme ſa crête.

(n) Hiſtoire générale des Voyages, *tome II, page 350.*

(o) M. Fournier eſt un Curieux, qui a élevé pendant pluſieurs années pour lui-même, pour S. A. S. M. le comte de Clermont, & pour pluſieurs Seigneurs, des poules & des pigeons de toutes eſpèces.

(p) Gemelli Careri, *tome V, page 272.*

11.° Le *coq de Turquie* n'eſt remarquable que par ſon beau plumage.

12.° Le *coq de Hambourg (q)*, appelé auſſi *culotte de velours*, parce qu'il a les cuiſſes & le ventre d'un noir velouté: ſa démarche eſt grave & majeſtueuſe; ſon bec très-pointu; l'iris de ſes yeux jaune, & ſes yeux même ſont entourés d'un cercle de plumes brunes, d'où part une touffe de plumes noires qui couvrent les oreilles; il y a des plumes à peu près ſemblables derrière la crête & au-deſſous des barbes, & des taches noires, rondes & larges ſur la poitrine; les jambes & les pieds ſont de couleur de plomb, excepté la plante des pieds qui eſt jaunâtre.

13.° Le *coq friſé* dont les plumes ſe renverſent en dehors: on en trouve à Java, au Japon, & dans toute l'Aſie méridionale: ſans doute que ce coq appartient plus particulièrement aux pays chauds: car les pouſſins de cette race ſont extrêmement ſenſibles au froid, & n'y réſiſtent guère dans notre climat. Le ſieur Fournier m'a aſſuré que leur plumage prend toutes ſortes de couleurs; & qu'on en voit de blancs, de noirs, d'argentés, de dorés, d'ardoiſés, &c.

14.° La *poule à duvet du Japon (planche 98)*; ſes plumes ſont blanches, & les barbes des plumes ſont détachées & reſſemblent aſſez à du poil; ſes pieds ont des plumes en dehors juſqu'à l'ongle du doigt extérieur: cette race ſe trouve au Japon, à la Chine, & dans quelques autres contrées de l'Aſie. Pour la propager dans toute ſa pureté, il faut que le père & la mère ſoient tous deux à duvet.

15.° Le *coq nègre* a la crête, les barbes, l'épiderme &

(q) Coq de Hambourg. Albin, *tome III, page 13*, avec une figure.

le périoste absolument noirs; ses plumes le sont aussi le plus souvent, mais quelquefois elles sont blanches. On en trouve aux Philippines, à Java, à Delhi, à Sanjago, l'une des îles du Cap-vert. Becman prétend que la plupart des oiseaux de cette dernière île ont les os aussi noirs que du jais, & la peau de la couleur de celle des Nègres *(r)*: si ce fait est vrai, on ne peut guère attribuer cette teinture noire qu'aux alimens que les oiseaux trouvent dans cette île. On connoît les effets de la garence, des caille-lait, des graterons, &c. & l'on sait qu'en Angleterre on rend blanche la chair des veaux en les nourrissant de farineux & autres alimens doux, mêlés avec une certaine terre ou craie que l'on trouve dans la province de Bedfort *(s)*. Il seroit donc curieux d'observer à Sanjago, parmi les différentes substances dont les oiseaux s'y nourrissent, quelle est celle qui teint leur périoste en noir: au reste, cette poule nègre est connue en France & pourroit s'y propager; mais comme la chair, lorsqu'elle est cuite, est noire & dégoûtante, il est probable qu'on ne cherchera pas à multiplier cette race: lorsqu'elle se mêle avec les autres, il en résulte des métis de différentes couleurs, mais qui conservent ordinairement la crête & les cravates ou barbes noires, & qui ont même la membrane qui forme l'oreillon, teinte de bleu noirâtre à l'extérieur.

16.° Le *coq sans croupion* ou *coq de Perse* de quelques Auteurs: la plupart des poulets & des coqs de Virginie n'ont point de croupion; & cependant ils sont certainement de race angloise. Les habitans de cette colonie, assurent que lorsqu'on y

(r) Dampier, *tome III, page 23.*

(s) Journal Économique, *mai 1754.*

tranſporte de ces oiſeaux, ils perdent bientôt leur croupion *(t)*. Si cela eſt ainſi, il faudroit les appeler *coqs de Virginie* & non de Perſe, d'autant plus que les Anciens ne les ont point connus, & que les Naturaliſtes n'ont commencé à en parler qu'après la découverte de l'Amérique. Nous avons dit que les chiens d'Europe à oreilles pendantes, perdent leur voix & prennent des oreilles droites lorſqu'on les tranſporte dans le climat du tropique: cette ſingulière altération produite par l'influence du climat, n'eſt cependant pas auſſi grande que la perte du croupion & de la queue dans l'eſpèce du coq: mais ce qui nous paroît être une bien plus grande ſingularité, c'eſt que dans le chien, comme dans le coq, qui de tous les animaux de deux ordres très-différens, ſont le plus domeſtiques, c'eſt-à-dire, le plus dénaturés par l'homme, il ſe trouve également une race de chiens ſans queue, comme une race de coqs ſans croupion. On me montra, il y a pluſieurs années, un de ces chiens né ſans queue; je crus alors que ce n'étoit qu'un individu vicié, un monſtre, & c'eſt pour cela que je n'en fis aucune mention dans l'hiſtoire du chien: ce n'eſt que depuis ce temps que j'ai revu ces chiens ſans queue, & que je me ſuis aſſuré qu'ils forment une race conſtante & particulière comme celle des coqs ſans croupion. Cette race de coqs a le bec & les pieds bleus; une crête ſimple ou double, & point de huppe; le plumage eſt de toutes couleurs; & le ſieur Fournier m'a aſſuré que lorſqu'elle ſe mêle avec la race ordinaire, il en provient des métis qui n'ont qu'un demi-croupion, & ſix plumes à la queue au lieu de douze: cela peut être, mais j'ai de la peine à le croire.

17.° *La poule à cinq doigts* eſt, comme nous avons dit,

(t) Tranſactions Philoſophiques, *n.° 206, année 1693, page 992.*

une

une forte exception à la méthode dont les principaux caractères se prennent du nombre des doigts : celle-ci en a cinq à chaque pied, trois en avant & deux en arrière; & il y a même quelques individus dans cette race qui ont six doigts.

18.° *Les poules de Sansevare :* ce sont celles qui donnent ces œufs qui se vendent en Perse trois ou quatre écus la pièce, & que les Persans s'amusent à choquer les uns contre les autres par manière de jeu: dans le même pays, il y a des coqs beaucoup plus beaux & plus grands, & qui coûtent jusqu'à trois cents livres *(u)*.

19.° Le *coq de Caux* ou *de Padoue :* son attribut distinctif est la grosseur, il a souvent la crête double en forme de couronne, & une espèce de huppe qui est plus marquée dans les poules; leur voix est beaucoup plus forte, plus grave & plus rauque, & leur poids va jusqu'à huit à dix livres: on peut rapporter à cette belle race les grands coqs de Rhodes, de Perse *(x)*, du Pégu *(y)*, ces grosses poules de Bahia qui ne commencent à se couvrir de plumes que lorsqu'elles ont atteint la moitié de leur grosseur *(z)*; on sait que les poussins de Caux prennent leurs plumes plus tard que les poussins ordinaires.

Au reste, il faut remarquer qu'un grand nombre d'oiseaux dont parlent les Voyageurs sous le nom de coqs ou de poules, sont de toute autre espèce; telles sont les poules *patourdes* ou *palourdes* qui se trouvent au Grand-banc, & sont très-friandes

(u) Voyage de Tavernier, *tome II, pages 43 & 44.*

(x) Chardin, *tome II, page 24.*

(y) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, *tome III, page 71.*

(z) Nouveau Voyage de Dampier, *tome III, page 68.*

de foie de morue *(a)*; le coq & la poule noire de Moſcovie qui ſont coqs & poules de bruyère; la poule rouge du Pérou qui a beaucoup de rapport avec les faiſans; cette groſſe poule à huppe, de la nouvelle Guinée, dont le plumage eſt bleu-céleſte, qui a le bec de pigeon, les pieds de poule commune, qui niche ſur les arbres *(b)*, & qui eſt probablement le faiſan de Banda; la poule de Damiète qui a le bec & les pieds rouges, une petite marque ſur la tête de la même couleur, & le plumage d'un bleu-violet, ce qui pourroit ſe rapporter à la grande poule d'eau; la poule du Delta dont Thévenot vante les belles couleurs, mais qui diffère des gallinacés, non-ſeulement par la forme du bec & de la queue, mais encore par les habitudes naturelles, puiſqu'elle ſe plaît dans les marécages; la poule de Pharaon, que le même Thévenot dit ne le point céder à la gélinotte; les poules de Corée qui ont une queue de trois pieds de longueur, &c.

Dans ce grand nombre de races différentes que nous préſente l'eſpèce du coq, comment pourrons-nous démêler quelle en eſt la ſouche primitive! tant de circonſtances ont influé ſur ces variétés, tant de haſards ont concouru pour les produire! les ſoins & même les caprices de l'homme les ont ſi fort multipliés, qu'il paroît bien difficile de remonter à leur première origine, & de reconnoître dans nos baſſe-cours la poule de la Nature, ni même la poule de notre climat: les coqs ſauvages qui ſe trouvent dans les pays chauds de l'Aſie, pourront être regardés comme la tige primordiale de tous les coqs de ces contrées: mais comme il n'exiſte dans nos pays tempérés aucun oiſeau ſauvage qui reſſemble parfaitement à nos poules domeſtiques;

(a) Recueil des Voyages du Nord, *tome III, page 15.*

(b) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XI, page 230.*

on ne ſait à laquelle des races ou des variétés l'on doit donner la primauté, car en ſuppoſant que le faiſan, le coq de bruyère ou la gélinotte, qui ſont les ſeuls oiſeaux ſauvages de ce pays qu'on puiſſe rapprocher de nos poules par la comparaiſon, en ſoient les races primitives; & en ſuppoſant encore que ces oiſeaux peuvent produire avec nos poules, des métis féconds, ce qui n'eſt pas bien avéré, ils ſeront alors de la même eſpèce; mais les races ſe ſeront très-anciennement ſéparées & toujours maintenues par elles-mêmes, ſans chercher à ſe réunir avec les races domeſtiques dont elles diffèrent par des caractères conſtans; tels que le défaut de crêtes, de membranes pendantes dans les deux ſexes & d'éperons dans les mâles; & par conſéquent ces races ſauvages ne ſont repréſentées par aucune de nos races domeſtiques, qui, quoique très-variées & très-différentes entre elles à beaucoup d'égards, ont toutes néanmoins ces crêtes, ces membranes & ces éperons qui manquent aux faiſans, à la gélinotte & au coq de bruyère; d'où l'on doit conclure qu'il faut regarder le faiſan, le coq de bruyère & la gélinotte comme des eſpèces voiſines, & néanmoins différentes de celle de la poule, juſqu'à ce qu'on ſe ſoit bien aſſuré, par des expériences réitérées, que ces oiſeaux ſauvages peuvent produire avec nos poules domeſtiques, non-ſeulement des mulets ſtériles, mais des métis féconds: car, c'eſt à cet effet qu'eſt attachée l'idée de l'identité d'eſpèce: les races ſingulières, telles que la poule naine, la poule friſée, la nègre, la poule ſans croupion, viennent toutes originairement des pays étrangers; & quoiqu'elles ſe mêlent & produiſent avec nos poules communes, elles ne ſont ni de la même race, ni du même climat; en ſéparant donc notre poule commune de toutes les eſpèces ſauvages qui peuvent ſe mêler avec elle, telles que

la gélinotte, le coq de bruyère, le faisan, &c. en la séparant aussi de toutes les poules étrangères avec lesquelles elle se mêle & produit des individus féconds, nous diminuerons de beaucoup le nombre de ses variétés, & nous n'y trouverons plus que des différences assez légères ; les unes pour la grandeur du corps, les poules de Caux sont presque doubles, pour la grosseur, de nos poules ordinaires; les autres pour la hauteur des jambes, le coq d'Angleterre, quoique parfaitement ressemblant à celui de France, a les jambes & les pieds bien plus longs; d'autres pour la longueur des plumes, comme le coq huppé, qui ne diffère du coq commun, que par la hauteur des plumes du sommet de la tête; d'autres par le nombre des doigts, telles que les poules & coqs à cinq doigts; d'autres enfin par la beauté & la singularité des couleurs, comme la poule de Turquie & celle de Hambourg. Or, de ces six variétés auxquelles nous pouvons réduire la race de nos poules communes; trois appartiennent, comme l'on voit, à l'influence du climat de Hambourg, de la Turquie & de l'Angleterre, & peut-être encore la quatrième & la cinquième; car la poule de Caux vient vraisemblablement d'Italie, puisqu'on l'appelle aussi *poule de Padoue;* & la poule à cinq doigts étoit connue en Italie dès le temps de Columelle : ainsi il ne nous restera que le coq commun & le coq huppé, qu'on doive regarder comme les races naturelles de notre pays : mais dans ces deux races, les poules & les coqs sont également de toutes couleurs; le caractère constant de la huppe paroît indiquer une espèce perfectionnée, c'est-à-dire plus soignée & mieux nourrie; & par conséquent la race commune du coq & de la poule sans huppe, doit être la vraie tige de nos poules; & si l'on veut chercher dans cette race commune quelle est la couleur qu'on peut attribuer

attribuer à la race primitive, il paroît que c'eſt la poule blanche; car, en ſuppoſant les poules originairement blanches, elles auront varié du blanc au noir, & pris ſucceſſivement toutes les couleurs intermédiaires. Un rapport très-éloigné, & que perſonne n'a ſaiſi, vient directement à l'appui de cette ſuppoſition, & ſemble indiquer que la poule blanche eſt en effet la première de ſon eſpèce, & que c'eſt d'elle que toutes les autres races ſont iſſues; ce rapport conſiſte dans la reſſemblance qui ſe trouve aſſez généralement entre la couleur des œufs & celle du plumage; les œufs du corbeau ſont d'un vert-brun taché de noir; ceux de la creſſerelle ſont rouges; ceux du caſoar ſont d'un vert-noir; ceux de la corneille noire, ſont d'un brun plus obſcur encore que ceux du corbeau; ceux du pic-varié, ſont de même variés & tachetés; la pie-grièche griſe a ſes œufs tachés de gris, & la pie-grièche rouge les a tachés de rouge; le crapaud-volant les a marbrés de taches bleuâtres & brunes, ſur un fond nuageux blanchâtre; l'œuf du moineau eſt cendré, tout couvert de taches brunes-marron, ſur un fond gris; ceux du merle ſont d'un bleu-noirâtre; ceux de la poule de bruyère ſont blanchâtres, marquetés de jaune; ceux des peintades ſont marqués comme leurs plumes, de taches blanches & rondes, &c. en ſorte qu'il paroît y avoir un rapport aſſez conſtant entre la couleur du plumage des oiſeaux & la couleur de leurs œufs; ſeulement on voit que les teintes en ſont beaucoup plus foibles ſur les œufs, & que le blanc domine dans pluſieurs, parce que dans le plumage de pluſieurs oiſeaux, il y a auſſi plus de blanc que de toute autre couleur, ſur-tout dans les femelles dont les couleurs ſont toujours moins fortes que celles du mâle : or nos poules blanches, noires, griſes, fauves & de couleurs mêlées, produiſent toutes des œufs

parfaitement blancs : donc, si toutes ces poules étoient demeurées dans leur état de nature, elles seroient blanches ou du moins auroient dans leur plumage beaucoup plus de blanc que de toute autre couleur; les influences de la domesticité qui ont changé la couleur de leurs plumes, n'ont pas assez pénétré pour altérer celle de leurs œufs : ce changement de la couleur des plumes n'est qu'un effet superficiel & accidentel, qui ne se trouve que dans les pigeons, les poules & les autres oiseaux de nos basse-cours; car tous ceux qui sont libres & dans l'état de nature, conservent leurs couleurs, sans altération & sans autres variétés que celles de l'âge, du sexe ou du climat qui sont toujours plus brusques, moins nuancées, plus aisées à reconnoître, & beaucoup moins nombreuses que celles de la domesticité.



LE DINDON (a).

SI le Coq ordinaire eſt l'oiſeau le plus utile de la baſſe-cour; le Dindon domeſtique *(planche 97, le mâle)* eſt le plus remarquable, ſoit par la grandeur de ſa taille, ſoit par la forme de ſa tête, ſoit par certaines habitudes naturelles qui ne lui ſont communes qu'avec un petit nombre d'autres eſpèces; ſa tête qui eſt fort petite à proportion du corps, manque de la parure ordinaire aux oiſeaux; car elle eſt preſqu'entièrement dénuée de plumes, & ſeulement recouverte, ainſi qu'une partie du cou, d'une peau bleuâtre, chargée de mamelons rouges dans la partie antérieure du cou, & de mamelons blanchâtres ſur la partie poſtérieure de la tête, avec quelques petits poils noirs, clair-ſemés entre les mamelons, & de petites plumes plus rares au haut du cou, & qui deviennent plus fréquentes dans la partie inférieure, choſe qui n'avoit pas été remarquée par les Naturaliſtes: de la baſe du bec deſcend ſur le cou juſqu'à environ le tiers de ſa longueur, une eſpèce de barbillon charnu, rouge & flottant qui paroît ſimple aux yeux, quoiqu'il ſoit en effet compoſé d'une double membrane, ainſi qu'il eſt facile de s'en aſſurer en le touchant; ſur la baſe du bec ſupérieur s'élève une caroncule

(a) *Nota.* Comme cet oiſeau n'eſt connu que depuis la découverte de l'Amérique, il n'a de nom ni en Grec ni en Latin. Les Eſpagnols lui donnèrent le nom de *Pavon de las Indias*, c'eſt-à dire, *Paon des Indes occidentales;* & ce nom ne lui étoit pas mal appliqué d'abord, parce qu'il étend ſa queue comme le paon, & qu'il n'y avoit point de paons en Amérique. Les Catalans l'ont nommé *Indiot, Gall-d'Indi;* les Italiens, *Gallo-d'India;* les Allemands, *Indianiſch Han;* les Polonois, *Indiyk;* les Suédois, *Kalkon;* les Anglois, *Turkey.* — *Gallo-pavus, ſive gallus Indicus.* Friſch, *planche enluminée,* CXXII.

charnue, de forme conique, & sillonnée par des rides transversales assez profondes : cette caroncule n'a guère plus d'un pouce de hauteur dans son état de contraction ou de repos, c'est-à-dire, lorsque le dindon ne voyant autour de lui que les objets auxquels il est accoutumé, & n'éprouvant aucune agitation intérieure, se promène tranquillement en prenant sa pâture; mais si quelque objet étranger se présente inopinément, sur-tout dans la saison des amours; cet oiseau qui n'a rien dans son port ordinaire que d'humble & de simple, se rengorge tout-à-coup avec fierté; sa tête & son cou se gonflent; la caroncule conique se déploie, s'alonge & descend deux ou trois pouces plus bas que le bec, qu'elle recouvre entièrement; toutes ces parties charnues se colorent d'un rouge plus vif; en même temps les plumes du cou & du dos se hérissent, & la queue se relève en éventail, tandis que les ailes s'abaissent en se déployant jusqu'à traîner par terre; dans cette attitude, tantôt il va piaffant autour de sa femelle, accompagnant son action d'un bruit sourd que produit l'air de la poitrine s'échappant par le bec, & qui est suivi d'un long bourdonnement; tantôt il quitte sa femelle comme pour menacer ceux qui viennent le troubler; dans ces deux cas sa démarche est grave, & s'accélère seulement dans le moment où il fait entendre ce bruit sourd dont j'ai parlé: de temps en temps il interrompt cette manœuvre pour jeter un autre cri plus perçant, que tout le monde connoît, & qu'on peut lui faire répéter tant que l'on veut, soit en sifflant, soit en lui faisant entendre des sons aigus quelconques; il recommence ensuite à faire la roue qui, suivant qu'elle s'adresse à sa femelle ou aux objets qui lui font ombrage, exprime tantôt son amour & tantôt sa colère; & ces espèces d'accès seront beaucoup plus violens si on paroît devant

devant lui avec un habit rouge; c'eſt alors qu'il s'irrite & devient furieux; il s'élance, il attaque à coups de bec, & fait tous ſes efforts pour éloigner un objet dont la préſence ſemble lui être inſupportable.

Il eſt remarquable & très-ſingulier que cette caroncule conique qui s'alonge & ſe relâche lorſque l'animal eſt agité d'une paſſion vive, ſe relâche de même après ſa mort.

Il y a des dindons blancs, d'autres variés de noir & de blanc, d'autres de blanc & d'un jaune-rouſsâtre, & d'autres d'un gris uniforme, qui ſont les plus rares de tous; mais le plus grand nombre a le plumage tirant ſur le noir, avec un peu de blanc à l'extrémité des plumes; celles qui couvrent le dos & le deſſus des ailes ſont carrées par le bout; & parmi celles du croupion, & même de la poitrine, il y en a quelques-unes de couleurs changeantes, & qui ont différens reflets, ſelon les différentes incidences de la lumière; & plus ils vieilliſſent, plus leurs couleurs paroiſſent être changeantes & avoir des reflets différens. Bien des gens croient que les dindons blancs ſont les plus robuſtes; & c'eſt par cette raiſon que dans quelques provinces on les élève de préférence: on en voit de nombreux troupeaux dans le Pertois en Champagne.

Les Naturaliſtes ont compté vingt-huit pennes ou grandes plumes à chaque aile, & dix-huit à la queue: mais un caractère bien plus frappant, & qui empêchera à jamais de confondre cette eſpèce avec aucune autre eſpèce actuellement connue, c'eſt un bouquet de crins durs & noirs, long de cinq à ſix pouces, lequel, dans nos climats tempérés, ſort de la partie inférieure du cou au dindon mâle adulte dans la ſeconde année, quelquefois même dès la fin de la première; & avant que ce bouquet

paroiſſe, l'endroit d'où il doit ſortir eſt marqué par un tubercule charnu. M. Linnæus dit que ces crins ne commencent à paroître qu'à la troiſième année, dans les dindons qu'on élève en Suède : ſi ce fait eſt bien avéré, il s'enſuivroit que cette eſpèce de production ſe feroit d'autant plus tard, que la température du pays eſt plus rigoureuſe; & à la vérité, l'un des principaux effets du froid eſt de ralentir toute ſorte de développemens. C'eſt cette touffe de crins qui a valu au dindon le titre de barbu *(pectore barbato (b),* expreſſion impropre à tous égards, puiſque ce n'eſt pas de la poitrine, mais de la partie inférieure du cou que ces crins prennent naiſſance, & que d'ailleurs ce n'eſt pas aſſez d'avoir des crins ou des poils pour avoir une barbe, il faut encore qu'ils ſoient autour du menton ou de ce qui en tient lieu, comme dans le vautour barbu d'Edwards, *planche CVI.*

On ſe feroit une fauſſe idée de la queue du coq d'Inde, ſi l'on s'imaginoit que toutes les plumes dont elle eſt formée fuſſent ſuſceptibles de ſe relever en éventail : à proprement parler, le dindon a deux queues, l'une ſupérieure & l'autre inférieure; la première eſt compoſée de dix-huit grandes plumes implantées autour du croupion, & que l'animal relève lorſqu'il piaffe; la ſeconde ou l'inférieure conſiſte en d'autres plumes moins grandes, & reſte toujours dans la ſituation horizontale : c'eſt encore un attribut propre au mâle, d'avoir un éperon à chaque pied; ces éperons ſont plus ou moins longs, mais ils ſont toujours beaucoup plus courts & plus mous que dans le coq ordinaire.

La poule d'Inde diffère du coq, non-ſeulement en ce qu'elle

(b) Linn. *Faun. Suecica, & Syſtema nat. edit.* X.

n'a pas d'éperons aux pieds, ni de bouquet de crins dans la partie inférieure du cou, en ce que la caroncule conique du bec supérieur est plus courte & incapable de s'alonger; que cette caroncule, le barbillon de dessous le bec & la chair glanduleuse qui recouvre la tête, sont d'un rouge plus pâle; mais elle en diffère encore par les attributs propres au sexe le plus foible dans la plupart des espèces; elle est plus petite, elle a moins de caractère dans la physionomie, moins de ressort à l'intérieur, moins d'action au dehors, son cri n'est qu'un accent plaintif, elle n'a de mouvement que pour chercher sa nourriture ou pour fuir le danger; enfin la faculté de faire la roue lui a été refusée, ce n'est pas qu'elle n'ait la queue double comme le mâle; mais elle manque apparemment des muscles releveurs, propres à redresser les plus grandes plumes dont la queue supérieure est composée.

Dans le mâle, comme dans la femelle, les orifices des narines sont dans le bec supérieur; & ceux des oreilles sont en arrière des yeux, fort ouverts & comme ombragés par une multitude de petites plumes décomposées qui ont différentes directions.

On comprend bien que le meilleur mâle sera celui qui aura plus de force, plus de vivacité, plus d'énergie dans toute son action: on pourra lui donner cinq ou six poules d'Inde; s'il y a plusieurs mâles ils se battront, mais non pas avec l'acharnement des coqs ordinaires: ceux-ci ayant plus d'ardeur pour leurs femelles sont aussi plus animés contre leurs rivaux, & la guerre qu'ils se font entr'eux est ordinairement un combat à outrance; on en a vu même attaquer des coqs d'Inde deux fois plus gros qu'eux, & les mettre à mort; les sujets de guerre ne manquent pas entre les coqs des deux espèces; si comme le dit Sperling,

le coq d'Inde privé de ses femelles, s'adresse aux poules ordinaires; & que les poules d'Inde dans l'absence de leur mâle s'offrent au coq ordinaire, & le sollicitent même assez vivement *(c)*.

La guerre que les coqs d'Inde se font entr'eux est beaucoup moins violente; le vaincu ne cède pas toujours le champ de bataille, quelquefois même il est préféré par les femelles: on a remarqué qu'un dindon blanc ayant été battu par un dindon noir, presque tous les dindonneaux de la couvée furent blancs.

L'accouplement des dindons se fait à peu près de la même manière que celui des coqs, mais il dure plus long-temps; & c'est peut-être par cette raison qu'il faut moins de femelles au mâle, & qu'il s'use beaucoup plus vîte: j'ai dit plus haut, sur la foi de Sperling, qu'il se mêloit quelquefois avec les poules ordinaires; le même Auteur prétend que quand il est privé de ses femelles il s'accouple aussi, non-seulement avec la femelle du paon (ce qui peut être), mais encore avec les canes (ce qui me paroît moins vraisemblable).

La poule d'Inde n'est pas aussi féconde que la poule ordinaire, il faut lui donner de temps en temps du chenevis, de l'avoine, du sarrasin pour l'exciter à pondre; & avec cela, elle ne fait guère qu'une seule ponte par an, d'environ quinze œufs; lorsqu'elle en fait deux, ce qui est très-rare, elle commence la première sur la fin de l'hiver; & la seconde dans le mois d'août: ces œufs sont blancs avec quelques petites taches d'un jaune-rougeâtre; & du reste, ils sont organisés à peu près comme ceux de la poule ordinaire: la poule d'Inde couve aussi les œufs de toutes sortes d'oiseaux, on juge qu'elle demande à couver, lorsqu'après avoir fait sa ponte elle reste dans le nid; pour que ce nid lui plaise,

(c) *Zoologia Physica*, pag. 367.

il

il faut qu'il ſoit en lieu ſec, à une bonne expoſition ſelon la ſaiſon, & point trop en vue; car ſon inſtinct la porte ordinairement à ſe cacher avec grand ſoin lorſqu'elle couve.

Ce ſont les poules de l'année précédente, qui d'ordinaire ſont les meilleures couveuſes; elles ſe dévouent à cette occupation avec tant d'ardeur & d'aſſiduité, qu'elles mourroient d'inanition ſur leurs œufs, ſi l'on n'avoit le ſoin de les lever une fois tous les jours pour leur donner à boire & à manger; cette paſſion de couver eſt ſi forte & ſi durable, qu'elles font quelquefois deux couvées de ſuite & ſans aucune interruption; mais dans ce cas, il faut les ſoutenir par une meilleure nourriture: le mâle a un inſtinct bien contraire; car s'il aperçoit ſa femelle couvant, il caſſe ſes œufs qu'il voit apparemment comme un obſtacle à ſes plaiſirs *(d)*, & c'eſt peut-être la raiſon pourquoi la femelle ſe cache alors avec tant de ſoin.

Le temps venu où ces œufs doivent éclore, les dindonneaux percent avec leur bec la coquille de l'œuf qui les renferme; mais cette coquille eſt quelquefois ſi dure ou les dindonneaux ſi foibles, qu'ils périroient ſi on ne les aidoit à la briſer, ce que néanmoins il ne faut faire qu'avec beaucoup de circonſpection, & en ſuivant autant qu'il eſt poſſible les procédés de la Nature; ils périroient encore bientôt, pour peu que dans ces commencemens on les maniât avec rudeſſe, qu'on leur laiſſât endurer la faim, ou qu'on les expoſât aux intempéries de l'air; le froid, la pluie & même la roſée les morfond; le grand ſoleil les tue preſque ſubitement, quelquefois même ils ſont écraſés ſous les pieds de leur mère: voilà bien des dangers pour un animal ſi délicat; & c'eſt pour cette raiſon, & à cauſe de la moindre fécondité des

(d) Sperling, *loco citato.*

poules d'Inde en Europe, que cette eſpèce eſt beaucoup moins nombreuſe que celle des poules ordinaires.

Dans les premiers temps, il faut tenir les jeunes dindons dans un lieu chaud & ſec, où l'on aura étendu une litière de fumier long bien battue; & lorſque dans la ſuite on voudra les faire ſortir en plein air, ce ne ſera que par degrés & en choiſiſſant les plus beaux jours.

L'inſtinct des jeunes dindonneaux eſt d'aimer mieux à prendre leur nourriture dans la main que de toute autre manière, on juge qu'ils ont beſoin d'en prendre lorſqu'on les entend *piauler*, & cela leur arrive fréquemment : il faut leur donner à manger quatre ou cinq fois par jour; leur premier aliment ſera du vin & de l'eau qu'on leur ſoufflera dans le bec, on y mêlera enſuite un peu de mie de pain; vers le quatrième jour on leur donnera les œufs gâtés de la couvée, cuits & hachés d'abord avec de la mie de pain, & enſuite avec des orties; ces œufs gâtés, ſoit de dindes, ſoit de poules, ſeront pour eux une nourriture très-ſalutaire *(e)*; au bout de dix à douze jours on ſupprime les œufs, & on mêle les orties hachées avec du millet, ou avec la farine de turquis, d'orge, de froment ou de blé ſarraſin; ou bien, pour épargner le grain, ſans faire tort aux dindonneaux, avec le lait caillé, la bardane, un peu de camomille puante, de graine d'ortie & du ſon : dans la ſuite on pourra ſe contenter de leur donner toute ſorte de fruits pourris, coupés par morceaux *(f)*, & ſur-tout des fruits de ronces ou de mûriers blancs, &c. Lorſqu'on leur verra un air languiſſant, on leur mettra le bec dans du vin pour leur en faire boire un peu, & on leur

(e) Voyez Journal Économique, *Août 1757, pages 69 & 73.*

(f) Journal Économique, *loco citato.*

ſera avaler auſſi un grain de poivre ; quelquefois ils paroiſſent engourdis & ſans mouvement, lorſqu'ils ont été ſurpris par une pluie froide, & ils mourroient certainement, ſi on n'avoit le ſoin de les envelopper de linges chauds, & de leur ſouffler à pluſieurs repriſes un air chaud par le bec : il ne faut pas manquer de les viſiter de temps en temps, & de leur percer les petites veſſies qui leur viennent ſous la langue & autour du croupion, & de leur donner de l'eau de rouille ; on conſeille même de leur laver la tête avec cette eau, pour prévenir certaines maladies auxquelles ils ſont ſujets *(g)*; mais dans ce cas, il faut donc les eſſuyer & les ſécher bien exactement ; car on ſait combien toute humidité eſt contraire aux dindons du premier âge.

La mère les mène avec la même ſollicitude que la poule mène ſes pouſſins, elle les réchauffe ſous ſes ailes avec la même affection, elle les défend avec le même courage, il ſemble que ſa tendreſſe pour ſes petits rende ſa vue plus perçante ; elle découvre l'oiſeau de proie d'une diſtance prodigieuſe, & lorſqu'il eſt encore inviſible à tous les autres yeux ; dès qu'elle l'a aperçu, elle jette un cri d'effroi qui répand la conſternation dans toute la couvée ; chaque dindonneau ſe réfugie dans les buiſſons ou ſe tapit dans l'herbe, & la mère les y retient en répétant le même cri d'effroi autant de temps que l'ennemi eſt à portée ; mais le voit-elle prendre ſon vol d'un autre côté, elle les en avertit auſſitôt par un autre cri bien différent du premier, & qui eſt pour tous le ſignal de ſortir du lieu où ils ſe ſont cachés, & de ſe raſſembler autour d'elle.

Lorſque les jeunes dindons viennent d'éclore, ils ont la tête

(g) La Figère & les Ourles, ſelon la maiſon Ruſtique, *tome I, page 117.*

garnie d'une eſpèce de duvet, & n'ont encore ni chair glanduleuſe ni barbillons; ce n'eſt qu'à ſix ſemaines ou deux mois que ces parties ſe développent, & comme on le dit vulgairement, que les dindons commencent à pouſſer le rouge; le temps de ce développement eſt un temps critique pour eux, comme celui de la dentition pour les enfans, & c'eſt alors, ſur-tout, qu'il faut mêler du vin à leur nourriture pour les fortifier; quelque temps avant de pouſſer le rouge ils commencent déjà à ſe percher.

Il eſt rare que l'on ſoumette les dindonneaux à la caſtration comme les poulets, ils engraiſſent fort bien ſans cela, & leur chair n'en eſt pas moins bonne, nouvelle preuve qu'ils ſont d'un tempérament moins chaud que les coqs ordinaires.

Lorſqu'ils ſont devenus forts, ils quittent leur mère, ou plutôt ils en ſont abandonnés, parce qu'elle cherche à faire une ſeconde ponte ou une ſeconde couvée; plus les dindonneaux étoient foibles & délicats dans le premier âge, plus ils deviennent avec le temps robuſtes & capables de ſoutenir toutes les injures du temps : ils aiment à ſe percher en plein air, & paſſent ainſi les nuits les plus froides de l'hiver, tantôt ſe ſoutenant ſur un ſeul pied, & retirant l'autre dans les plumes de leur ventre comme pour le réchauffer; tantôt, au contraire, s'accroupiſſant ſur leur bâton & s'y tenant en équilibre; ils ſe mettent la tête ſous l'aile pour dormir, & pendant leur ſommeil ils ont le mouvement de la reſpiration ſenſible & très-marqué.

La meilleure façon de conduire les dindons devenus forts, c'eſt de les mener paître par la campagne, dans les lieux où abondent les orties & autres plantes de leur goût, dans les vergers lorſque les fruits commencent à tomber, &c. mais il faut éviter

ſoigneuſement

ſoigneuſement les pâturages où croiſſent les plantes qui leur ſont contraires, telles que la grande digitale à fleurs rouges; cette plante eſt un véritable poiſon pour les dindons, ceux qui en ont mangé, éprouvent une ſorte d'ivreſſe, des vertiges, des convulſions; & lorſque la doſe a été un peu forte, ils finiſſent par mourir éthiques : on ne peut donc apporter trop de ſoin à détruire cette plante nuiſible dans les lieux où l'on élève des dindons *(h)*.

On doit auſſi avoir attention, ſur-tout dans les commencemens, de ne les faire ſortir le matin qu'après que le ſoleil a commencé de ſécher la roſée, de les faire rentrer avant la chute du ſerein, & de les mettre à l'abri pendant la plus grande chaleur des jours d'été : tous les ſoirs lorſqu'ils reviennent on leur donne de la pâtée, du grain ou quelqu'autre nourriture, excepté ſeulement au temps des moiſſons où ils trouvent ſuffiſamment à manger par la campagne; comme ils ſont fort craintifs, ils ſe laiſſent aiſément conduire, il ne faut que l'ombre d'une baguette pour en mener des troupeaux même très-conſidérables, & ſouvent ils prendront la fuite devant un animal beaucoup plus petit & plus foible qu'eux : cependant il eſt des occaſions où ils montrent du courage, ſur-tout lorſqu'il s'agit de ſe défendre contre les fouines & autres ennemis de la volaille; on en a vu même quelquefois entourer en troupe un lièvre au gîte, & chercher à le tuer à coups de bec *(i)*.

Ils ont différens tons, différentes inflexions de voix ſelon l'âge, le ſexe & ſuivant les paſſions qu'ils veulent exprimer : leur démarche eſt lente & leur vol peſant; ils boivent, mangent,

(h) Voyez Hiſtoire de l'Académie des Sciences de Paris, *année 1748, page 84.*

(i) Ornithologie de Salerne, *page 132.*

avalent de petits cailloux, & digèrent à peu près comme les coqs; & comme eux, ils ont double estomac, c'est-à-dire, un jabot & un gésier; mais comme ils sont plus gros, les muscles de leur gésier ont aussi plus de force.

La longueur du tube intestinal est à peu près quadruple de la longueur de l'animal, prise depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité du croupion; ils ont deux *cæcum*, dirigés l'un & l'autre d'arrière en avant, & qui, pris ensemble, font plus du quart de tout le conduit intestinal; ils prennent naissance assez près de l'extrémité de ce conduit, & les excrémens contenus dans leur cavité ne diffèrent guère de ceux que renferme la cavité du *colon & du rectum :* ces excrémens ne séjournent point dans la cloaque commune, comme l'urine & ce sédiment blanc qui se trouve plus ou moins abondamment par-tout où passe l'urine, & ils ont assez de consistance pour se mouler en sortant par l'*anus.*

Les parties de la génération se présentent dans les dindons à peu près comme dans les autres gallinacés; mais à l'égard de l'usage qu'ils en font, ils paroissent avoir beaucoup moins de puissance réelle, les mâles étant moins ardens pour leurs femelles, moins prompts dans l'acte de la fécondation, & leurs approches étant beaucoup plus rares; & d'autre côté les femelles pondent plus tard & bien plus rarement, du moins dans nos climats.

Comme les yeux des oiseaux sont, dans quelques parties, organisés différemment de ceux de l'homme & des animaux quadrupèdes, je crois devoir indiquer ici ces principales différences; outre les deux paupières supérieure & inférieure, les dindons, ainsi que la plupart des autres oiseaux, en ont encore une troisième nommée paupière interne, *membrana nictitans,*

qui se retire & se plisse en forme de croissant dans le grand coin de l'œil, & dont les cillemens fréquens & rapides s'exécutent par une mécanique musculaire curieuse : la paupière supérieure est presqu'entièrement immobile; mais l'inférieure est capable de fermer l'œil en s'élevant vers la supérieure, ce qui n'arrive guère que lorsque l'animal dort ou lorsqu'il ne vit plus : ces deux paupières ont chacune un point lacrymal, & n'ont pas de rebords cartilagineux; la cornée transparente est environnée d'un cercle osseux, composé de quinze pièces plus ou moins, posées l'une sur l'autre en recouvrement, comme les tuiles ou les ardoises d'un couvert; le cristallin est plus dur que celui de l'homme, mais moins dur que celui des quadrupèdes & des poissons *(k)*, & sa plus grande courbure est en arrière *(l)*; enfin il sort du nerf optique, entre la rétine & la choroïde, une membrane noire de figure rhomboïde & composée de fibres parallèles, laquelle traverse l'humeur vitrée, & va s'attacher quelquefois immédiatement par son angle antérieur, quelquefois par un filet qui part de cet angle, à la capsule du cristallin; c'est à cette membrane subtile & transparente que M.rs les Anatomistes de l'Académie des Sciences ont donné le nom de *bourse*, quoiqu'elle n'en ait guère la figure dans le dindon, non plus que dans la poule, l'oie, le canard, le pigeon, &c. son usage est, selon M. Petit, d'absorber les rayons de lumière qui partent des objets qui sont à côté de la tête & qui entrent directement dans les yeux *(m)*; mais, quoi qu'il en soit de cette idée, il est certain que l'organe

(k) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, *année 1726, page 83.*

(l) Ibidem, *année 1730, page 10.*

(m) Ibidem, *année 1735, page 123.*

de la vue eſt plus compoſé dans les oiſeaux que dans les quadrupèdes; & comme nous avons prouvé ailleurs que les oiſeaux l'emportoient par ce ſens ſur les autres animaux *(n)*, & que nous avons même eu occaſion de remarquer plus haut combien la poule d'Inde avoit la vue perçante; on ne peut guère ſe refuſer à cette conjecture ſi naturelle, que la ſupériorité de l'organe de la vue, dans les oiſeaux, eſt dûe à la différence de la ſtructure de leurs yeux, & à l'artifice particulier de leur organiſation; conjecture très-vraiſemblable, mais de laquelle néanmoins la valeur préciſe ne pourra être déterminée que par l'étude approfondie de l'anatomie comparée & de la mécanique animale.

Si l'on compare les témoignages des Voyageurs, on ne peut s'empêcher de reconnoître que les dindons ſont originaires d'Amérique & des îles adjacentes; & qu'avant la découverte de ce nouveau continent ils n'exiſtoient point dans l'ancien.

Le P. du Tertre remarque qu'ils ſont dans les Antilles comme dans leur pays naturel, & que pourvu qu'on en ait un peu de ſoin, ils couvent trois à quatre fois l'année *(o)*: or, c'eſt une règle générale pour tous les animaux, qu'ils multiplient plus dans le climat qui leur eſt propre que par-tout ailleurs; ils y deviennent auſſi plus grands & plus forts, & c'eſt préciſément ce que l'on obſerve dans les dindons d'Amérique: on en trouve une multitude prodigieuſe chez les Illinois, diſent les Miſſionnaires Jéſuites, ils y vont par troupes de cent, quelquefois même de deux cents, ils ſont beaucoup plus gros que ceux que l'on voit en France, & pèſent juſqu'à trente-ſix livres *(p)*;

(n) Voyez *Diſcours ſur la Nature des Oiſeaux*, tome I, page 55.

(o) Hiſtoire générale des Antilles, *tome II, page 266.*

(p) Lettres Édifiantes, *XXIII.e Rec. page 237.*

Joſſelin

Joſſelin dit juſqu'à ſoixante livres *(q)*: ils ne ſe trouvent pas en moindre quantité dans le Canada, (où, ſelon le Père Theodat, Récollet, les Sauvages les appeloient *Ondettoutaques*) dans le Mexique, dans la Nouvelle Angleterre, dans cette vaſte contrée qu'arroſe le Miſſiſſipi, & chez les Braſiliens où ils ſont connus ſous le nom de *Arignan-ouſſou (r)*. Le docteur Hans Sloane en a vu à la Jamaïque: il eſt à remarquer que dans preſque tous ces pays les dindons ſont dans l'état de ſauvages, & qu'ils y fourmillent par-tout, à quelque diſtance néanmoins des habitations, comme s'ils ne cédoient le terrein que pied à pied aux colons Européens.

Mais ſi la plupart des Voyageurs & témoins oculaires, s'accordent à regarder cet oiſeau comme naturel, appartenant en propre au continent de l'Amérique, ſur-tout de l'Amérique ſeptentrionale, ils ne s'accordent pas moins à dépoſer qu'il ne s'en trouve point ou que très-peu dans toute l'Aſie.

Gemelli Careri nous apprend que non-ſeulement il n'y en a point aux Philippines; mais que ceux même que les Eſpagnols y avoient apportés de la Nouvelle Eſpagne n'avoient pu y proſpérer *(ſ)*.

Le Père du Halde aſſure qu'on ne trouve à la Chine que ceux qui y ont été tranſportés d'ailleurs; il eſt vrai que dans le même endroit, ce Jéſuite ſuppoſe qu'ils ſont fort communs dans les Indes orientales; mais il paroît que ce n'eſt en effet qu'une ſuppoſition fondée ſur des ouï-dire, au lieu qu'il étoit témoin oculaire de ce qu'il dit de la Chine *(t)*.

(q) Raretés de la Nouvelle Angleterre.

(r) Voyage au Breſil, recueilli par de Léry, *page 171*.

(ſ) Voyages, *tome V, pages 271 & 272*.

(t) Hiſtoire générale des Voyages, *tome VI, page 487*.

Le P. de Bourzes, autre Jésuite, raconte qu'il n'y en a point dans le royaume de Maduré, situé en la presqu'île en-deçà du Gange; d'où il conclut avec raison, que ce sont apparemment les Indes occidentales qui ont donné leur nom à cet oiseau *(u)*.

Dampier n'en a point vu non plus à Mindanao *(x)*, Chardin *(y)* & Tavernier qui ont parcouru l'Asie *(z)*, disent positivement qu'il n'y a point de dindons dans tout ce vaste pays; selon le dernier de ces Voyageurs, ce sont les Arméniens qui les ont portés en Perse où ils ont mal réussi, comme ce sont les Hollandois qui les ont portés à Batavia, où ils ont beaucoup mieux prospéré.

Enfin Bosman & quelques autres Voyageurs nous disent que si l'on voit des dindons au pays de Congo, à la Côte-d'or, au Sénégal & autres lieux de l'Afrique, ce n'est que dans les comptoirs & chez les Étrangers, les naturels du pays en faisant peu d'usage; & selon les mêmes Voyageurs, il est visible que ces dindons sont provenus de ceux que les Portugais & autres Européens avoient apportés dans les commencemens avec la volaille ordinaire *(a)*.

Je ne dissimulerai pas que Aldrovande, Gesner, Belon & Ray ont prétendu que les dindons étoient originaires d'Afrique ou des Indes orientales; & quoique leur sentiment soit peu suivi aujourd'hui, je crois devoir à de si grands noms de ne point le rejeter sans quelque discussion.

(u) Lettre du 21 septembre 1713, parmi les Lettres Édifiantes.

(x) Nouveau Voyage, *tome I, page 406.*

(y) Voyages de Chardin, *tome II, page 29.*

(z) Voyages de Tavernier, *tome II, page 22.*

(a) Voyages de Bosman, *page 242.*

Aldrovande a voulu prouver fort au long que les dindons étoient les véritables méléagrides des Anciens, autrement les poules d'Afrique ou de Numidie, dont le plumage eſt couvert de taches rondes en forme de gouttes *(gallinæ Numidicæ guttatæ)*; mais il eſt évident, & tout le monde convient aujourd'hui, que ces poules Afriquaines ne ſont autre choſe que nos peintades, qui en effet nous viennent d'Afrique, & ſont très-différentes des dindons; ainſi il ſeroit inutile de diſcuter plus en détail cette opinion d'Aldrovande qui porte avec elle ſa réfutation, & que néanmoins M. Linnæus ſemble avoir voulu perpétuer ou renouveler en appliquant au dindon le nom de *meleagris*.

Ray qui fait venir les dindons d'Afrique ou des Indes orientales, ſemble s'être laiſſé tromper par les noms; celui d'oiſeau de Numidie qu'il adopte, ſuppoſe une origine afriquaine, & ceux de *Turkey* & d'oiſeau de Calécut, une origine aſiatique; mais un nom n'eſt pas toujours une preuve, ſur-tout un nom populaire appliqué par des gens peu inſtruits, & même un nom ſcientifique appliqué par des Savans qui ne ſont pas toujours exempts de préjugés: d'ailleurs Ray lui-même avoue d'après Hans Sloane, que ces oiſeaux ſe plaiſent beaucoup dans les pays chauds de l'Amérique, & qu'ils y multiplient prodigieuſement *(b)*.

A l'égard de Geſner, il dit à la vérité, que la plupart des Anciens, & entr'autres Ariſtote & Pline, n'ont pas connu les dindons; mais il prétend qu'Élien les a eu en vue dans le paſſage ſuivant. *In Indiâ gallinacei naſcuntur maximi; non rubram habent criſtam, ut noſtri, ſed ita variam & floridam veluti coronam floribus contextam; caudæ pennas non inflexas habent, neque revolutas in orbem, ſed latas; quas cum non*

(b) Synopſis avium, appendix, pag. 182.

erigunt, ut pavones trahunt : eorum pennæ ſmaragdi colorem ferunt. « Les Indes produiſent de très-gros coqs dont la crête » n'eſt point rouge, comme celle des nôtres, mais de couleurs » variées, comme ſeroit une couronne de fleurs ; leur queue » n'a pas non plus de plumes recourbées en arc ; lorſqu'ils ne » la relèvent pas, ils la portent comme des paons (c'eſt-à-dire, » horizontalement), leurs pennes ſont de la couleur de l'éme- raude : » mais je ne vois pas que ce paſſage ſoit appliquable aux dindons, 1.° la groſſeur de ces coqs ne prouve point que ce ſoit des dindons ; car on ſait qu'il y a en effet dans l'Aſie, & notamment en Perſe & au Pégu, de véritables coqs qui ſont très-gros :

2.° Cette crête, de couleurs variées, ſuffiroit ſeule pour exclure les dindons qui n'eurent jamais de crête ; car il s'agit ici, non d'une aigrette de plumes, mais d'une crête véritable, analogue à celle du coq, quoique de couleur différente :

3.° Le port de la queue, ſemblable à celui du paon, ne prouve rien non plus, parce qu'Élien dit poſitivement que l'oiſeau dont il s'agit, porte ſa queue comme le paon, *lorſqu'il ne la relève point ;* & s'il l'eût relevée comme le paon en faiſant la roue, Élien n'auroit pu oublier de faire mention d'un caractère auſſi ſingulier, & d'un trait de reſſemblance ſi marqué avec le paon, auquel il le comparoit dans ce moment même :

4.° Enfin les pennes couleur d'émeraude, ne ſont rien moins que ſuffiſantes pour déterminer ici l'eſpèce des dindons, bien que quelques-unes de leurs plumes aient des reflets ſmaragdins ; car on ſait que le plumage de pluſieurs autres oiſeaux a la même couleur & les mêmes reflets.

Belon ne me paroît pas mieux fondé que Geſner, à retrouver les

les dindons dans les ouvrages des Anciens : Columelle avoit dit dans ſon livre de RE RUSTICÂ *(c); Africana eſt meleagridi ſimilis, niſi quod rutilam galeam & criſtam capite gerit, quæ utraque in meleagride ſunt cærulea.* « La poule d'Afrique reſſemble à la méléagride, excepté qu'elle a la crête & le caſque « rouge *rutila,* au lieu que ces mêmes parties ſont bleues dans « la méléagride ». Belon a pris cette *poule afriquaine* pour la peintade, & la méléagride pour le dindon ; mais il eſt évident par le paſſage même, que Columelle parle ici de deux variétés de la même eſpèce, puiſque les deux oiſeaux dont il s'agit ſe reſſemblent de tout point, excepté par la couleur, laquelle eſt en effet ſujette à varier dans la même eſpèce, & notamment dans celle de la peintade, où les mâles ont les appendices membraneuſes qui leur pendent aux deux côtés des joues, de couleur bleue, tandis que les femelles ont ces mêmes appendices de couleur rouge : d'ailleurs, comment ſuppoſer que Columelle ayant à déſigner deux eſpèces auſſi différentes que celles de la peintade & du dindon, ſe fût contenté de les diſtinguer par une variété auſſi ſuperficielle que celle de la couleur d'une petite partie, au lieu d'employer des caractères tranchés qui lui ſautoient aux yeux !

C'eſt donc mal-à-propos que Belon a cru pouvoir s'appuyer de l'autorité de Columelle, pour donner aux dindons une origine afriquaine ; & ce n'eſt pas avec plus de ſuccès qu'il a cherché à ſe prévaloir du paſſage ſuivant de Ptolomée, pour leur donner une origine aſiatique. *Triglyphon Regia in quâ galli gallinacei barbati eſſe dicuntur (d).* Cette Triglyphe eſt en effet ſituée

(c) Lib. VIII, cap. 11.

(d) Geographia, lib. VIII, cap. 11, *Tabula XI, Aſiæ.*

dans la presqu'île au-delà du Gange; mais on n'a aucune raison de croire que ces coqs barbus soient des dindons; car, 1.° il n'y a pas jusqu'à l'existence de ces coqs qui ne soit incertaine, puisqu'elle n'est alléguée que sur la foi d'un, on dit *(dicuntur);* 2.° on ne peut donner aux dindons le nom de coqs barbus, comme je l'ai dit plus haut, ce mot de barbe appliqué à un oiseau ne pouvant signifier qu'une touffe de plumes ou de poils placés sous le bec, & non ce bouquet de crins durs que les dindons ont au bas du cou; 3.° Ptolomée étoit Astronome & Géographe, mais point du tout Naturaliste; & il est visible qu'il cherchoit à jeter quelqu'intérêt dans ses Tables géographiques, en y mêlant sans beaucoup de critique les singularités de chaque pays; dans la même page où il fait mention de ces coqs barbus, il parle des trois îles des Satyres, dont les habitans avoient des queues, & de certaines îles Manioles au nombre de dix, situées à peu près dans le même climat, où l'aimant abonde au point que l'on n'ose y employer le fer, dans la construction des navires, de peur qu'ils ne soient attirés & retenus par la force magnétique; mais ces queues humaines, quoiqu'attestées par des Voyageurs & par les missionnaires Jésuites, selon Gemelli Careri *(e)*, sont au moins fort douteuses; ces montagnes d'aimant ou plutôt leurs effets sur la ferrure des vaisseaux ne le sont pas moins, & l'on ne peut guère compter sur des faits qui se trouvent mêlés avec de pareilles incertitudes; 4.° enfin Ptolomée, à l'endroit cité, parle positivement des coqs ordinaires *(galli gallinacei)*, qui ne peuvent être confondus avec les coqs d'Inde, ni pour la forme extérieure, ni pour le plumage, ni pour le chant, ni pour les habitudes naturelles, ni pour la couleur des œufs, ni pour le

(e) Voyage, *tome V, page 68.*

temps de l'incubation, &c. Il est vrai que Scaliger tout en avouant que la méléagride d'Athénée ou plutôt de Clytus, cité par Athénée, étoit un oiseau d'Étolie, aimant les lieux aquatiques, peu attaché à sa couvée, & dont la chair sentoit le marécage, tous caractères qui ne conviennent point au dindon, qui ne se trouve point en Étolie, fuit les lieux aquatiques, a le plus grand attachement pour ses petits, & la chair de bon goût, il n'en prétend pas moins que la méléagride est un dindon *(f)*; mais les Anatomistes de l'Académie des Sciences qui, d'abord étoient du même avis lorsqu'ils firent la description du coq Indien, ayant examiné les choses de plus près, ont reconnu & prouvé ailleurs que la peintade étoit la vraie méléagride des Anciens; en sorte qu'il doit demeurer pour constant, qu'Athénée ou Clytus, Élien, Columelle & Ptolomée, n'ont pas plus parlé des dindons, qu'Aristote & Pline, & que ces oiseaux ont été inconnus aux Anciens.

Nous ne voyons pas même qu'il en soit fait mention dans aucun Ouvrage moderne, écrit avant la découverte de l'Amérique: une tradition populaire fixe dans le seizième siècle, sous François I.er, l'époque de leur première apparition en France; car c'est dans ce temps que vivoit l'amiral Chabot: les Auteurs de la *Zoologie Britannique* avancent, comme un fait notoire, qu'ils ont été apportés en Angleterre sous le règne de Henri VIII, contemporain de François I.er *(g)*, ce qui s'accorde très-bien avec notre sentiment; car l'Amérique ayant été découverte par Christophe Colomb, sur la fin du quinzième siècle, & les rois

(f) In Cardanum exercit. 238.

(g) Britisch Zoology, pag. 87.

François I.er & Henri VIII étant montés ſur le Trône au commencement du ſeizième ſiècle, il eſt tout naturel que ces oiſeaux apportés d'Amérique, aient été introduits comme nouveautés, ſoit en France, ſoit en Angleterre ſous le règne de ces Princes; & cela eſt confirmé par le témoignage précis de J. Sperling, qui écrivoit avant 1660, & qui aſſure expreſſément qu'ils avoient été tranſportés des Nouvelles Indes en Europe, plus d'un ſiècle auparavant *(h)*.

Tout concourt donc à prouver que l'Amérique eſt le pays natal des dindons; & comme ces ſortes d'oiſeaux ſont peſans, qu'ils n'ont pas le vol élevé & qu'ils ne nagent point, ils n'ont pu en aucune manière traverſer l'eſpace qui ſépare les deux continens, pour aborder en Afrique, en Europe ou en Aſie; ils ſe trouvent donc dans le cas des quadrupèdes, qui n'ayant pu ſans le ſecours de l'homme paſſer d'un continent à l'autre, appartiennent excluſivement à l'un des deux; & cette conſidération donne une nouvelle force au témoignage de tant de Voyageurs qui aſſurent n'avoir jamais vu de dindons ſauvages, ſoit en Aſie, ſoit en Afrique, & n'y en avoir vu de domeſtiques que ceux qui y avoient été apportés d'ailleurs.

Cette détermination du pays naturel des dindons, influe beaucoup ſur la ſolution d'une autre queſtion qui, au premier coup d'œil, ne ſemble pas y avoir du rapport; J. Sperling, dans ſa *Zoologia Phyſica, pag. 369,* prétend que le dindon eſt un monſtre (il auroit dû dire un mulet), provenant du mélange de deux eſpèces, celles du paon & du coq ordinaire; mais s'il eſt bien prouvé, comme je le crois, que les dindons ſoient d'origine amériquaine, il n'eſt pas poſſible qu'ils aient été produits

(h) Zoologia Phyſica, pag. 366.

par

par le mélange de deux espèces asiatiques, telles que le coq & le paon; & ce qui achève de démontrer qu'en effet cela n'est pas, c'est que dans toute l'Asie on ne trouve point de dindons sauvages, tandis qu'ils fourmillent en Amérique; mais, dira-t-on, que signifie donc ce nom de *gallo-pavus* (coq-paon), si anciennement appliqué au dindon? rien de plus simple; le dindon étoit un oiseau étranger, qui n'avoit point de nom dans nos langues Européennes; & comme on lui a trouvé des rapports assez marqués avec le coq & le paon, on a voulu indiquer ces rapports par le nom composé de *gallo-pavus;* d'après lequel Sperling & quelques autres auront cru que le dindon étoit réellement le produit du mélange de l'espèce du paon avec celle du coq, tandis qu'il n'y avoit que les noms de mêlés; tant il est dangereux de conclure du mot à la chose! tant il est important de ne point appliquer aux animaux de ces noms composés qui sont presque toujours susceptibles d'équivoque!

M. Edwards parle d'un autre mulet qu'il dit être le mélange de l'espèce du dindon avec celle du faisan; l'individu sur lequel il a fait sa description *(i)*, avoit été tué d'un coup de fusil, dans les bois voisins de Hanford, dans la province de Dorset, où il fut aperçu au mois d'octobre 1759, avec deux ou trois autres oiseaux de la même espèce: il étoit en effet d'une grosseur moyenne entre le faisan & le dindon, ayant trente-deux pouces de vol; une petite aigrette de plumes noires assez longues, s'élevoit sur la base du bec supérieur; la tête n'étoit point nue comme celle du dindon, mais couverte de petites plumes fort courtes; les yeux étoient entourés d'un cercle de peau rouge, mais moins large que dans le faisan: on ne dit point si cet oiseau

(i) Glanures, *planche CCCXXXVII.*

relevoit les grandes plumes de la queue pour faire la roue; il paroît seulement par la figure, qu'il la portoit ordinairement, comme la porte le dindon lorsqu'il est tranquille: au reste, il est à remarquer qu'il n'avoit la queue composée que de seize plumes, comme celle du coq de bruyère; tandis que celle des dindons & des faisans en a dix-huit : d'ailleurs chaque plume du corps étoit double sur une même racine, l'une ferme & plus grande, l'autre petite & duvetée, caractère qui ne convient ni au faisan, ni au dindon, mais bien au coq de bruyère & au coq commun; si cependant l'oiseau dont il s'agit, tiroit son origine du mélange du faisan avec le dindon, il semble qu'on auroit dû retrouver en lui comme dans les autres mulets; premièrement, les caractères communs aux deux espèces primitives; en second lieu, des qualités moyennes entre leurs qualités opposées, ce qui n'a point lieu ici, puisque le prétendu mulet de M. Edwards, avoit des caractères qui manquoient absolument aux deux espèces primitives (les plumes doubles), & qu'il manquoit d'autres caractères qui se trouvoient dans ces deux espèces (les dix-huit plumes de la queue); & si l'on vouloit absolument une espèce métive, il y auroit plus de fondement à croire qu'elle dérive du mélange du coq de bruyère & du dindon, qui, comme je l'ai remarqué, n'a que seize pennes à la queue, & qui a les plumes doubles comme notre prétendu mulet.

Les dindons sauvages ne diffèrent des domestiques, qu'en ce qu'ils sont beaucoup plus gros & plus noirs : du reste ils ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes naturelles, la même stupidité; ils se perchent dans les bois sur les branches sèches, & lorsqu'on en fait tomber quelqu'un d'un coup d'arme à feu, les autres restent toujours perchés, & pas un seul ne s'envole. Selon

Fernandès, leur chair, quoique bonne, est plus dure & moins agréable que celle des dindons domestiques ; mais ils sont deux fois plus gros : *hucxolotl* est le nom Mexiquain du mâle, & *cihuatotolin* le nom de la femelle *(k)*. Albin nous apprend qu'un grand nombre de Seigneurs Anglois, se plaisent à élever des dindons sauvages ; & que ces oiseaux réussissent assez bien par-tout où il y a de petits bois, des parcs ou autres enclos *(l)*.

Le dindon huppé n'est qu'une variété du dindon commun, semblable à celle du coq huppé dans l'espèce du coq ordinaire ; la huppe est quelquefois noire & d'autres fois blanche, telle que celle du dindon décrit par Albin *(m)* : il étoit de la grosseur des dindons ordinaires ; il avoit les pieds couleur de chair ; la partie supérieure du corps, d'un brun-foncé ; la poitrine, le ventre, les cuisses & la queue blanches, ainsi que les plumes qui formoient son aigrette ; du reste il ressembloit exactement à nos dindons communs, & par la chair spongieuse & glanduleuse qui recouvroit la tête & la partie supérieure du cou, & par le bouquet de crins durs naissant (en apparence) de la poitrine, & par les éperons courts qu'il avoit à chaque pied, & par son antipathie singulière pour le rouge, &c.

(k) Fr. Fernandès, *Historia avium novæ Hispaniæ*, pag. 27.

(l) Albin, *Liv. II, n.° XXXIII.*

(m) *Idem, Ibidem.*



LA PEINTADE (a).

IL ne faut pas confondre la Peintade *(planche 108)* avec le *Pintado*, comme a fait M. Ray, du moins avec le *Pintado* dont parle Dampier *(b)*, lequel eſt un oiſeau de mer, de la groſſeur d'un canard, ayant les ailes fort longues, & qui raſe la ſurface de l'eau en volant; tous caractères fort étrangers à la peintade, qui eſt un oiſeau terreſtre, à ailes courtes, & dont le vol eſt fort peſant.

Celle-ci a été connue & très-bien déſignée par les Anciens. Ariſtote n'en parle qu'une ſeule fois dans tous ſes Ouvrages ſur les animaux; il la nomme *méléagride*, & dit que ſes œufs ſont marquetés de petites taches *(c)*.

Varron en fait mention ſous le nom de poule d'Afrique, c'eſt, ſelon lui, un oiſeau de grande taille, à plumage varié, dont le dos eſt rond, & qui étoit fort rare à Rome *(d)*.

Pline dit les mêmes choſes que Varron, & ſemble n'avoir

(a) La Peintade, en Grec & en Latin, *Meleagris*; en Italien, *Gallina di Numidia*; en Allemand, *Perl-huhn*; en Anglois, *Pintado* ou *Guinea-hen*; à Congo, *Quetelé*. — *Meleagris vel gallus numidicus aut mauritanus ſilveſtris.* Geſner, *Avi.* pag. 480. — Poule de la Guinée. Belon, *Hiſtoire des Oiſeaux*, page 246. — Peintade. Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie II, page 79, planche XLVII*, avec une bonne figure. — *Gallina Africana.* Friſch, *planche CXXVI*, avec une figure coloriée. — La Peintade. Briſſon, *tome I, page 176*, avec une bonne figure, *planche VIII*.

(b) Voyez ſon *Voyage aux Terres Auſtrales*, tome IV de ſon *Nouveau voyage autour du Monde*, page 23, édition de Rouen.

(c) Voyez *Hiſtoria animalium*, lib. VI, cap. II.

(d) *Grandes, variæ, gibberæ quas meleagrides appellant Græci.* Varro, *de Re Ruſticâ*; lib. III, cap. IX.

fait

fait que le copier *(e)*; à moins qu'on ne veuille attribuer la ressemblance des descriptions à l'identité de l'objet décrit : il répète aussi ce qu'Aristote avoit dit de la couleur des œufs *(f)*; & il ajoute que les peintades de Numidie étoient les plus estimées *(g)*; d'où on a donné à l'espèce, le nom de *poule Numidique* par excellence.

Columelle en reconnoissoit de deux sortes qui se ressembloient en tout point, excepté que l'une avoit les barbillons bleus, & que l'autre les avoit rouges; & cette différence avoit paru assez considérable aux Anciens, pour constituer deux espèces ou races désignées par deux noms distincts : ils appeloient *méléagride*, la poule aux barbillons rouges; & *poule africaine*, celle aux barbillons bleus *(h)*, n'ayant pas observé ces oiseaux d'assez près pour s'apercevoir que la première étoit la femelle, & la seconde le mâle d'une seule & même espèce, comme l'ont remarqué M.[rs] de l'Académie *(i)*.

Quoi qu'il en soit, il paroît que la peintade élevée autrefois à Rome avec tant de soin, s'étoit perdue en Europe, puisqu'on n'en retrouve plus aucune trace chez les Écrivains du moyen âge, & qu'on n'a recommencé à en parler que depuis que les

(e) *Africæ Gallinarum genus, gibberum, variis sparsum plumis.* Hist. nat. *lib. X, cap. XXVI.*

(f) Ibidem, *cap. LII.*

(g) *Ibidem*, cap. XLVIII, *quam plerique numidicam dicunt.* Columelle.

(h) *Africana gallina est meleagridi similis nisi quod rutilam paleam & cristam capite gerit, quæ utraque sunt in meleagride cærulea.* Voyez Columelle, *de Re Rusticâ*, lib. XIII, cap. II.

(i) *Voyez* Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux, dressés par M. Perrault, *Deuxième partie, page 82.*

Européens ont fréquenté les côtes occidentales de l'Afrique, en allant aux Indes par le cap de Bonne-espérance *(k)*; non-seulement ils l'ont répandue en Europe, mais ils l'ont encore transportée en Amérique: & cet oiseau ayant éprouvé diverses altérations dans ses qualités extérieures, par les influences des divers climats; il ne faut pas s'étonner si les Modernes, soit Naturalistes, soit Voyageurs, en ont encore plus multiplié les races que les Anciens.

Frisch distingue, comme Columelle, la peintade à barbillons rouges de celle à barbillons bleus *(l)*; mais il reconnoît entr'elles plusieurs autres différences; selon lui, cette dernière qui ne se trouve guère qu'en Italie, n'est point bonne à manger, elle est plus petite, elle se tient volontiers dans les endroits marécageux, & prend peu de soin de ses petits: ces deux derniers traits se retrouvent dans la méléagride de Clytus de Milet; « on les tient, » dit-il, dans un lieu aquatique, & elles montrent si peu d'atta- » chement pour leurs petits, que les Prêtres commis à leur garde sont obligés de prendre soin de la couvée; » mais il ajoute que leur grosseur est celle d'une poule de belle race *(m)*: il paroît aussi par un passage de Pline, que ce Naturaliste regardoit la

(k) « Tout ainsi comme la Guinée, est un pays dont les Marchands ont commencé » à apporter plusieurs marchandises qui étoient auparavant inconnues à nos François; » aussi, sans leurs Navigations, les poules de ce pays-là étoient inconnues, n'eût été » qu'ils leur ont fait passer la mer, qui maintenant sont j'a si fréquentes ès maisons des grands Seigneurs en nos contrées, qu'elles nous en sont communes ». *Voyez* Belon. *Hist. nat. des Oiseaux*, page 246.

(l) *Voyez* le Discours relatif à la planche CXXVI *de Frisch.*

(m) Locus ubi aluntur, palustris est; pullos suos nullo amoris affectu hæc ales prosequitur; & teneros adhuc negligit, quare à Sacerdotibus curam eorum geri oportet. Voyez Athénée, *lib. XIV, cap. XXVI.*

méléagride comme un oiſeau aquatique *(n);* celle à barbillons rouges eſt au contraire, ſelon M. Friſch, plus groſſe qu'un faiſan, ſe plaît dans les lieux ſecs, élève ſoigneuſement ſes petits, &c.

Dampier aſſure que dans l'île de May, l'une de celles du Cap-vert, il y a des peintades dont la chair eſt extraordinairement blanche; d'autres dont la chair eſt noire, & que toutes l'ont tendre & délicate *(o);* le P. Labat en dit autant *(p):* cette différence, ſi elle eſt vraie, me paroîtroit d'autant plus conſidérable qu'elle ne pourroit être attribuée au changement de climat, puiſque dans cette île qui avoiſine l'Afrique, les peintades ſont comme dans leur pays natal; à moins qu'on ne veuille dire que les mêmes cauſes particulières qui teignent en noir la peau & le périoſte de la plupart des oiſeaux des îles de San-Jago, voiſine de l'île de May, noirciſſent auſſi dans cette dernière la chair des peintades.

Le P. Charlevoix prétend qu'il y en a une eſpèce à Saint-Domingue, plus petite que l'eſpèce ordinaire *(q);* mais ce ſont apparemment ces peintades marronnes, provenant de celles qui y furent tranſportées par les Caſtillans, peu après la conquête de l'Iſle; cette race étant devenue ſauvage, & s'étant comme naturaliſée dans le pays, aura éprouvé l'influence naturelle de ce climat, laquelle tend à affoiblir, amoindrir, détériorer les eſpèces

(n) Meneſias Africæ locum ſicyonem appellat, & crathim amne in oceanum effluentem; lacu in quo aves quas meleagridas & Penelopas vocat, vivere. Hiſt. naturalis, *lib. XXXVII, cap. II.*

(o) Voyez Nouveau voyage autour du Monde, *tome IV, page 23.*

(p) Ibidem, *tome II, page 326.*

(q) Voyez Hiſtoire de l'île Eſpagnole de Saint-Domingue, *pages 28 & 29.*

comme je l'ai fait voir ailleurs *(r)*: & ce qui eſt digne de remarque, c'eſt que cette race originaire de Guinée, & qui, tranſportée en Amérique, y avoit ſubi l'état de domeſticité, n'a pu dans la ſuite être ramenée à cet état, & que les colons de Saint-Domingue ont été obligés d'en faire venir de moins farouches d'Afrique, pour les élever & les multiplier dans les baſſe-cours *(ſ)*; eſt-ce pour avoir vécu dans un pays plus déſert, plus agreſte, & dont les habitans étoient ſauvages, que ces peintades marronnes, ſont devenues plus ſauvages elles-mêmes? ou ne ſeroit-ce pas auſſi pour avoir été effarouchées par les Chaſſeurs Européens, & ſur-tout par les François qui en ont détruit un grand nombre, ſelon le P. Margat Jéſuite *(t)*?

Marcgrave en a vu de huppées qui venoient de Sierra-Liona, & qui avoient autour du cou une eſpèce de collier membraneux, d'un cendré bleuâtre *(u)*; & c'eſt encore ici une de ces variétés que j'appelle primitives, & qui méritent d'autant plus d'attention, qu'elles ſont antérieures à tout changement de climat.

Le Jéſuite Margat, qui n'admet point de différence ſpécifique entre la poule africaine & la méléagride des Anciens, dit qu'il y en a de deux couleurs à Saint-Domingue, les unes ayant des taches noires & blanches diſpoſées par compartimens en forme de rhomboïdes, & les autres étant d'un gris plus cendré; il ajoute

(r) Voyez *le tome IX de cet Ouvrage, édition in-4.°, page 87.*

(ſ) Voyez *Lettres Édifiantes*, XXe Recueil, *loco citato.*

(t) Ibidem.

(u) *Earum collum circum-ligatum ſeu circum-volutum quaſi linteamine membranaceo coloris cinerei cæruleſcentis : caput tegit criſta obrotunda, multiplex, conſtans pennis eleganter nigris.* Marcgrave. *Hiſt. naturalis Braſilienſis*, pag. 192.

qu'elles

qu'elles ont toutes du blanc ſous le ventre, au-deſſous & aux extrémités des ailes *(x)*.

Enfin, M. Briſſon regarde comme une variété conſtante la blancheur du plumage de la poitrine, obſervée ſur les peintades de la Jamaïque, & en a fait une race diſtincte, caractériſée par cet attribut *(y)*, qui, comme nous venons de le voir, n'appartient pas moins aux peintades de Saint-Domingue qu'à celles de la Jamaïque.

Mais indépendamment des diſſemblances qui ont paru ſuffiſantes aux Naturaliſtes pour admettre pluſieurs races de peintades; j'en trouve beaucoup d'autres, en comparant les deſcriptions & les figures publiées par différens Auteurs, leſquelles indiquent aſſez peu de fermeté, ſoit dans le moule intérieur de cet oiſeau, ſoit dans l'empreinte de ſa forme extérieure, & une très-grande diſpoſition à recevoir les influences du dehors.

La peintade de Friſch & de quelques autres *(z)*, a le caſque & les pieds blanchâtres, le front, le tour des yeux, les côtés de la tête & du cou, dans ſa partie ſupérieure, blancs, marquetés de gris-cendré; celle de Friſch a de plus, ſous la gorge, une tache rouge en forme de croiſſant, plus bas un collier noir fort large, les ſoies ou filets de l'*occiput* en petit nombre, & pas une ſeule penne blanche aux ailes; ce qui fait autant de variétés par leſquelles les peintades de ces Auteurs diffèrent de la nôtre.

(x) Lettres édifiantes, *au lieu cité.*

(y) *Voyez* l'Ornithologie de M. Briſſon, *tome I, page 180. Meleagris Pectore alba.*

(z) « Le mâle & la femelle, dit Belon, ont même madrure en plumes & blancheur autour des yeux, & rougeur par-deſſous ». Voyez *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 247. — *Ad latera capitis albo*, dit Marcgrave. *Hiſtoria nat. Braſil.* pag. 192. — « La tête eſt revêtue, dit le Jéſuite Margat, d'une peau ſpongieuſe, rude & ridée, dont la couleur « eſt d'un blanc-bleuâtre ». *Voyez* Lettres édifiantes, *Recueil XX, page 362 & ſuivantes.*

Celle de Marcgrave avoit de plus le bec jaune *(a)*; celle de M. Briſſon l'avoit rouge à la baſe, & de couleur de corne vers le bout *(b)*. M.[rs] de l'Académie ont trouvé à quelques-unes une petite huppe à la baſe du bec, composée de douze ou quinze ſoies ou filets roides, longs de quatre lignes *(c)*, laquelle ne ſe retrouve que dans celles de Sierra-Liona, dont j'ai parlé plus haut.

Le Docteur Cai dit que la femelle a la tête toute noire, & que c'eſt la ſeule différence qui la diſtingue du mâle *(d)*.

Aldrovande prétend au contraire que la tête de la femelle a les mêmes couleurs que celle du mâle; mais que ſon caſque eſt ſeulement moins élevé & plus obtus *(e)*.

Roberts aſſure qu'elle n'a pas même de caſque *(f)*.

Dampier & Labat, qu'on ne lui voit point ces barbillons rouges & ces caroncules de même couleur qui, dans le mâle, bordent l'ouverture des narines *(g)*.

M. Barrère dit que tout cela eſt plus pâle que dans le mâle *(h)*, & que les ſoies de l'*occiput* ſont plus rares, & tels apparemment qu'ils paroiſſent dans la *pl. CXXVI* de Friſch.

(a) *Roſtrum flavum.* Voyez *Hiſtoria nat. Braſil.* pag. 192.

(b) *Voyez* Ornithologie, *tome I, page 180.*

(c) *Voyez* Mémoires ſur les Animaux, *partie II, page 82.*

(d) *Caius apud Geſnerum, de avibus*, pag. 481.

(e) Voyez *Ornithologia Aldrov.* tom. II, pag. 336.

(f) *Voyages* de Roberts au Cap-vert & aux Iſles, &c. *page 402.*

(g) Nouveau voyage de Dampier, *tome VI, page 23. Nota.* Il eſt probable que la crête courte & d'un rouge très-vif, dont parle le P. Charlevoix, n'eſt autre choſe que ces caroncules. Voyez ſon *Hiſtoire de l'île Eſpagnole*, tome I, page 28, &c.

(h) Barrère, *Ornithologiæ ſpecimen*, claſſ. IV, gen. III, ſpecies 6.

Enfin, M.rs de l'Académie ont trouvé dans quelques individus, ces ſoies ou filets de l'*occiput* élevés d'un pouce, en ſorte qu'ils formoient comme une petite huppe derrière la tête *(i)*.

Il ſeroit difficile de démêler parmi toutes ces variétés celles qui ſont aſſez profondes, & pour ainſi dire aſſez fixes, pour conſtituer des races diſtinctes; & comme on ne peut douter qu'elles ne ſoient toutes fort récentes, il ſeroit peut-être plus raiſonnable de les regarder comme des effets qui s'opèrent encore journellement par la domeſticité, par le changement de climat, par la nature des alimens, &c. & de ne les employer dans la deſcription, que pour aſſigner les limites des variations auxquelles ſont ſujettes certaines qualités de la peintade; & pour remonter autant qu'il eſt poſſible aux cauſes qui les ont produites juſqu'à ce que ces variétés ayant ſubi l'épreuve du temps, & ayant pris la conſiſtance dont elles ſont ſuſceptibles, puiſſent ſervir de caractères à des races réellement diſtinctes.

La peintade a un trait marqué de reſſemblance avec le dindon, c'eſt de n'avoir point de plumes à la tête ni à la partie ſupérieure du cou; & cela a donné lieu à pluſieurs Ornithologiſtes, tels que Belon *(k)*, Geſner *(l)*, Aldrovande *(m)* & Klein *(n)*, de prendre le dindon pour la méléagride des Anciens; mais outre les différences nombreuſes & tranchées qui ſe trouvent, ſoit entre ces deux eſpèces, ſoit entre ce que l'on voit dans le

(i) Voyez Mémoires ſur les Animaux, *partie II, page 80.*

(k) Voyez Hiſtoire naturelle des Oiſeaux, *page 248.*

(l) Voyez *De avibus*, pag. 480 & ſuiv.

(m) Voyez *Ornithologiæ*, lib. XIII, pag. 36.

(n) Prodromus Hiſtoriæ avium, pag. 112.

dindon & ce que les Anciens ont dit de la méléagride *(o)*; il ſuffit pour mettre en évidence la fauſſeté de cette conjecture, de ſe rappeler les preuves par leſquelles j'ai établi à l'article du dindon, que cet oiſeau eſt propre & particulier à l'Amérique, qu'il vole peſamment, ne nage point du tout, & que par conſéquent il n'a pu franchir la vaſte étendue de mers qui ſépare l'Amérique de notre continent; d'où il ſuit qu'avant la découverte de l'Amérique, il étoit entièrement inconnu dans notre continent, & que les Anciens n'ont pu en parler ſous le nom de méléagride.

Il paroît que c'eſt auſſi par erreur que le nom de *Knor-haan* s'eſt gliſſé dans la liſte des noms de la peintade, donnée par M. Briſſon *(p)*, citant Kolbe *(q)*; je ne nie pas que la figure par laquelle le *Knor-haan* a été déſigné dans le voyage de Kolbe, n'ait été faite d'après celle de la poule africaine de Marcgrave, comme le dit M. Briſſon; mais il avouera auſſi

(o) La Méléagride étoit de la groſſeur d'une poule de bonne race, avoit ſur la tête un tubercule calleux, le plumage marqueté de taches blanches, ſemblables à des lentilles, mais plus grandes; deux barbillons adhérans au bec ſupérieur, la queue pendante, le dos rond, des membranes entre les doigts, point d'éperons aux pieds, aimoit les marécages, n'avoit point d'attachement pour ſes petits, tous caractères qu'on chercheroit vainement dans le dindon, lequel en a d'ailleurs deux très-frappans, qui ne ſe retrouvent point dans la deſcription de la Méléagride; ce bouquet de crins durs qui lui ſort au bas du cou, & ſa manière d'étaler ſa queue & de faire la roue autour de ſa femelle.

(p) Ornithologie, *tome I, page 177.*

(q) Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, *tome III, page 169.* « Un oiſeau qui » appartient proprement au Cap, dit ce Voyageur, eſt le *Knor-hahu* ou *Coq-knor*, c'eſt » la ſentinelle des autres oiſeaux; il les avertit lorſqu'il voit approcher un homme, par un » cri qui reſſemble au ſon du mot *crac* & qu'il répète fort haut : ſa grandeur eſt celle » d'une poule; il a le bec court & noir comme les plumes de ſa couronne; le plumage » des ailes & du corps mêlé de rouge, de blanc & de cendré; les jambes jaunes, les » ailes petites : il fréquente les lieux ſolitaires, & fait ſon nid dans les buiſſons; ſa ponte eſt de deux œufs; on eſtime peu ſa chair, quoiqu'elle ſoit bonne ».

qu'il

qu'il eſt difficile de reconnoître dans un oiſeau propre au cap de Bonne-eſpérance, la peintade qui eſt répandue dans toute l'Afrique, mais moins au cap que par-tout ailleurs; & qu'il eſt encore plus difficile d'adapter à celle-ci, ce bec court & noir, cette couronne de plumes, ce rouge mêlé dans les couleurs des ailes & du corps, & cette ponte de deux œufs ſeulement que Kolbe attribue à ſon *knor-han.*

Le plumage de la peintade, ſans avoir des couleurs riches & éclatantes, eſt cependant très-diſtingué: c'eſt un fond gris-bleuâtre plus ou moins foncé, ſur lequel ſont ſemées aſſez régulièrement des taches blanches plus ou moins rondes, repréſentant aſſez bien des perles; d'où quelques Modernes ont donné à cet oiſeau le nom de *poules perlées (r);* & les Anciens, ceux de *varia* & de *guttata (ſ),* tel étoit du moins le plumage de la peintade dans ſon climat natal; mais depuis qu'elle a été tranſportée dans d'autres régions, elle a pris plus de blanc, témoin les peintades à poitrine blanche de la Jamaïque & de Saint-Domingue, & ces peintades parfaitement blanches dont parle M. Edwards *(t);* en ſorte que la blancheur de la poitrine dont M. Briſſon a fait le caractère d'une variété, n'eſt qu'une altération commencée de la couleur naturelle, ou plutôt n'eſt que le paſſage de cette couleur à la blancheur parfaite.

Les plumes de la partie moyenne du cou ſont fort courtes,

(r) Voyez Friſch, *planche CXXVI.* — Klein, *Hiſtoriæ Animalium prodomus,* pag. 3.

(ſ) Martial, *Epigramm.*

(t) « Depuis que les peintades ſe ſont multipliées (en Angleterre), leur couleur s'eſt altérée, il s'y eſt mêlé du blanc dans pluſieurs; d'autres ſont d'un gris de perle clair, « en conſervant leurs mouchetures; d'autres ſont parfaitement blanches ». Voyez *Glanures* « *d'Edwards,* Troiſième partie, *page 269.*

à l'endroit qui joint ſa partie ſupérieure, ou il n'y en a point du tout; puis elles vont toujours croiſſant de longueur juſqu'à la poitrine où elles ont près de trois pouces.

Ces plumes ſont duvetées depuis leur racine juſqu'à environ la moitié de leur longueur; & cette partie duvetée eſt recouverte par l'extrémité des plumes du rang précédent, laquelle eſt compoſée de barbes fermes & accrochées les unes aux autres *(u)*.

La peintade a les ailes courtes & la queue pendante, comme la perdrix, ce qui joint à la diſpoſition de ſes plumes, l'a fait paroître boſſue *(genus Gibberum.* Pline); mais cette boſſe n'eſt qu'une fauſſe apparence, & il n'en reſte plus aucun veſtige lorſque l'oiſeau eſt plumé *(x)*.

Sa groſſeur eſt à peu près celle de la poule commune; mais elle a la forme de la perdrix, d'où lui eſt venu le nom de perdrix de Terre-neuve *(y)*; ſeulement elle a les pieds plus élevés & le cou plus long & plus menu dans le haut.

Les barbillons qui prennent naiſſance du bec ſupérieur, n'ont point de forme conſtante, étant ovales dans les unes, & carrés ou triangulaires dans les autres: ils ſont rouges dans la femelle & bleuâtres dans le mâle; & c'eſt, ſelon M.[rs] de l'Académie *(z)* & M. Briſſon *(a)*, la ſeule choſe qui diſtingue les deux ſexes; mais d'autres Auteurs ont aſſigné, comme nous l'avons vu ci-deſſus, d'autres différences tirées des couleurs du plumage *(b)*,

(u) *Voyez* Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 81*.

(x) Voyez *Lettres édifiantes*, Recueil XX, *loco citato.*

(y) *Voyez* Belon, Hiſtoire naturelle des Oiſeaux, *page 247*.

(z) *Voyez* Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 83*.

(a) Ornithologie, *tome I, page 179*.

(b) Caius *apud Geſnerum, de Avibus*, pag. 481.

des barbillons *(c)*, du tubercule calleux de la tête *(d)*, des caroncules des narines *(e)*, de la grosseur du corps *(f)*, des soies ou filets de l'*occiput* *(g)*, &c. soit que ces variétés dépendent en effet de la différence du sexe, soit que par un vice de logique trop commun, on les ait regardées comme propres au sexe de l'individu où elles se trouvoient accidentellement, & par des causes toutes différentes.

En arrière des barbillons, on voit sur les côtés de la tête, la très-petite ouverture des oreilles qui, dans la plupart des oiseaux, est ombragée par des plumes, & se trouve ici à découvert; mais ce qui est propre à la peintade, c'est ce tubercule calleux, cette espèce de casque qui s'élève sur sa tête, & que Belon compare assez mal-à-propos au tubercule, ou plutôt à la corne de la giraffe *(h)*; il est semblable par sa forme à la contre-épreuve du bonnet ducal du Doge de Venise, ou, si l'on veut, à ce bonnet mis sens devant derrière *(i)*; sa couleur varie dans les différens sujets du blanc au rougeâtre, en passant par le jaune & le brun *(k)*; sa substance intérieure est comme celle d'une chair endurcie & calleuse; ce noyau est recouvert d'une peau sèche & ridée qui

(c) Columelle, Frisch, Dampier, &c.

(d) Aldrovande, Roberts, Barrère, Dalechamp, &c.

(e) Barrère, Labat, Dampier, &c.

(f) Frisch.

(g) Frisch, Barrère, &c.

(h) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 247.

(i) C'est à cause de ce tubercule que M. Linnæus a nommé la peintade, tantôt *Gallus vertice corneo*. Syst. nat. edit. VI, tantôt *Phasianus vertice calloso*, edit. X.

(k) Il est blanchâtre dans la *planche CXXVI* de Frisch; couleur de cire, suivant Belon, *page 247*; brun, selon Marcgrave; fauve-brun, selon M. Perrault; rougeâtre dans notre planche.

s'étend ſur l'*occiput* & ſur les côtés de la tête, mais qui eſt échancrée à l'endroit des yeux *(l)*. Les Phyſiciens à cauſes finales, n'ont pas manqué de dire que cette calloſité étoit un caſque véritable, une arme défenſive donnée aux peintades, pour les munir contre leurs atteintes réciproques, attendu que ce ſont des oiſeaux querelleurs, qui ont le bec très-fort & le crâne très-foible *(m)*.

Les yeux ſont grands & couverts, la paupière ſupérieure a de longs poils noirs relevés en haut, & le criſtallin eſt plus convexe en dedans qu'en dehors *(n)*.

M. Perrault aſſure que le bec eſt ſemblable à celui de la poule; le Jéſuite Margat le fait trois fois plus gros, très-dur & très-pointu; les ongles ſont auſſi plus aigus, ſelon le P. Labat; mais tous s'accordent, Anciens & Modernes, à dire que les pieds n'ont point d'éperons.

Une différence conſidérable qui ſe trouve entre la poule commune & la peintade, c'eſt que le tube inteſtinal eſt beaucoup plus court à proportion dans cette dernière, n'ayant que trois pieds, ſelon M.rs de l'Académie, ſans compter les *cæcum* qui ont chacun ſix pouces, vont en s'élargiſſant depuis leur origine, & reçoivent des vaiſſeaux du méſentère comme les autres inteſtins: le plus gros de tous eſt le *duodenum*, qui a plus de huit lignes de diamètre; le géſier eſt comme celui de la poule; on y trouve auſſi beaucoup de petits graviers, quelquefois même rien autre choſe, apparemment lorſque l'animal étant mort de langueur, a paſſé les derniers temps de ſa vie ſans manger; la membrane

(l) Mémoires ſur les Animaux, *partie II, page 82*.

(m) Voyez *Miſſ. Aldrovandi, Ornithologia*, tom. II, pag. 37.

(n) Mémoires ſur les Animaux, *partie II, page 87*.

interne

interne du géſier eſt très-ridée, peu adhérente à la tunique nerveuſe, & d'une ſubſtance analogue à celle de la corne.

Le jabot lorſqu'il eſt ſoufflé, eſt de la groſſeur d'une balle de paume; le canal intermédiaire entre le jabot & le géſier, eſt d'une ſubſtance plus dure & plus blanche que la partie du conduit inteſtinal qui précède le jabot, & ne préſente pas à beaucoup près un ſi grand nombre de vaiſſeaux apparens.

L'œſophage deſcend le long du cou, à droite de la trachée-artère *(o)*; ſans doute parce que le cou qui, comme je l'ai dit, eſt fort long, ſe pliant plus ſouvent en avant que ſur les côtés, l'œſophage preſſé par la trachée-artère dont les anneaux ſont entièrement oſſeux ici, comme dans la plupart des oiſeaux, a été pouſſé du côté où il y avoit le moins de réſiſtance.

Ces oiſeaux ſont ſujets à avoir dans le foie, & même dans la rate, des concrétions ſquirreuſes; on en a vu qui n'avoient point de véſicule du fiel; mais dans ce cas le rameau hépatique étoit fort gros; on en a vu d'autres qui n'avoient qu'un ſeul teſticule *(p)*: en général, il paroît que les parties internes ne ſont pas moins ſuſceptibles de variétés que les parties extérieures & ſuperficielles.

Le cœur eſt plus pointu qu'il ne l'eſt communément dans les oiſeaux *(q)*, les poumons ſont à l'ordinaire; mais on a remarqué dans quelques ſujets, qu'en ſoufflant dans la trachée-artère pour mettre en mouvement les poumons & les cellules à air; on a remarqué, dis-je, que le péricarde qui paroiſſoit plus lâche qu'à l'ordinaire, ſe gonfloit comme les poumons *(r)*.

(o) *Voyez* les Mémoires pour ſervir à l'Hiſt. nat. des Animaux, *patie II, page 84, &c.*

(p) Voyez *Idem, Ibidem*, page 84.

(q) Voyez *Idem, Ibidem*, page 86, &c.

(r) Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences, *tome I, page 153.*

J'ajouterai encore une obſervation anatomique, qui peut avoir quelque rapport avec l'habitude de crier, & à la force de la voix de la peintade; c'eſt que la trachée-artère reçoit dans la cavité du thorax, deux petits cordons muſculeux longs d'un pouce, larges de deux tiers de ligne, leſquels s'y implantent de chaque côté *(ſ)*.

La peintade eſt en effet un oiſeau très-criard, & ce n'eſt pas ſans raiſon que Browne l'a appelée *gallus clamoſus (t)*; ſon cri eſt aigre & perçant, & à la longue il devient tellement incommode, que quoique la chair de la peintade ſoit un excellent manger & bien ſupérieur à la volaille ordinaire, la plupart des colons d'Amérique ont renoncé à en élever *(u)*; les Grecs avoient un mot particulier pour exprimer ce cri *(x)*; Élien dit que la méléagride prononce à peu près ſon nom *(y)*; le Docteur Cai, que ſon cri approche de celui de la perdrix, ſans être néanmoins auſſi éclatant *(z)*; Belon, *qu'il eſt quaſi comme celui des petits pouſſins nouvellement éclos*; mais il aſſure poſitivement qu'il eſt diſſemblable à celui des poules communes *(a)*; & je ne ſais pourquoi Aldrovande *(b)* & M. Salerne *(c)*, lui font dire le contraire.

(ſ) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *loco citato*.

(t) *Natural Hiſtori of Jamaïc.* pag. 470.

(u) *Lettres édifiantes*, Recueil XX, *loco citato*.

(x) Καγκάζειν, ſelon Pollux. *Voyez* Geſner, *de Avibus*, pag. 479.

(y) *De Natura Animalium*, lib. IV, cap. XLII.

(z) *Voyez* Geſner, *de Avibus*, pag. 481.

(a) Hiſtoire des Oiſeaux, *page 248*.

(b) *Ornithologia*, tom. II, pag. 338.

(c) Hiſtoire naturelle des Oiſeaux, *page 134*.

C'eſt un oiſeau vif, inquiet & turbulent, qui n'aime point à ſe tenir en place, & qui ſait ſe rendre maître dans la baſſe-cour; il ſe fait craindre des dindons même, & quoique beaucoup plus petit, il leur en impoſe par ſa pétulance; « la peintade, dit le Père Margat, a plutôt fait dix tours & donné vingt coups « de bec, que ces gros oiſeaux n'ont penſé à ſe mettre en dé- « fenſe : » ces poules de Numidie ſemblent avoir la même façon de combattre, que l'hiſtorien Salluſte attribue aux cavaliers Numides : « leur charge, dit-il, eſt bruſque & irrégulière ; trouvent-ils de la réſiſtance ils tournent le dos, & un inſtant « après ils ſont ſur l'ennemi *(d)*; » on pourroit à cet exemple en joindre beaucoup d'autres qui atteſtent l'influence du climat ſur le naturel des animaux, ainſi que ſur le génie national des habitans : l'éléphant joint à beaucoup de force & d'induſtrie une diſpoſition à l'eſclavage; le chameau eſt laborieux, patient & ſobre; le dogue ne démord point.

Élien raconte que dans une certaine Iſle, la méléagride eſt reſpectée des oiſeaux de proie *(e)*; mais je crois que dans tous les pays du monde, les oiſeaux de proie attaqueront par préférence tout autre volaille qui aura le bec moins fort, point de caſque ſur la tête, & qui ne ſaura pas ſi bien ſe défendre.

La peintade eſt du nombre des oiſeaux pulvérateurs, qui cherchent dans la pouſſière où ils ſe vautrent, un remède contre l'incommodité des inſectes; elle gratte auſſi la terre comme nos poules communes, & va par troupes très-nombreuſes : on en voit à l'île de May des volées de deux ou trois cents; les Inſulaires les chaſſent au chien courant, ſans autres armes que des

(d) Voyez *Lettres édifiantes*, XXe Recueil, *loco citato.*

(e) Voyez *Hiſtoria Animalium*, lib. V, cap. XXVII.

bâtons *(f)*; comme elles ont les ailes fort courtes, elles volent pesamment; mais elles courent très-vîte, & selon Belon, en tenant la tête élevée comme la giraffe *(g)*; elles se perchent la nuit pour dormir, & quelquefois la journée, sur les murs de clôture, sur les haies, & même sur les toits des maisons & sur les arbres; elles sont soigneuses, dit encore Belon, en pourchassant leur vivre *(h)*; & en effet elles doivent consommer beaucoup, & avoir plus de besoins que les poules domestiques, vu le peu de longueur de leurs intestins.

Il paroît par le témoignage des Anciens *(i)* & des Modernes *(k)*, & par les demi-membranes qui unissent les doigts des pieds, que la peintade est un oiseau demi aquatique; aussi celles de Guinée qui ont recouvré leur liberté à Saint-Domingue, ne suivant plus que l'impulsion du naturel, cherchent de préférence les lieux aquatiques & marécageux *(l)*.

Si on les élève de jeunesse, elles s'apprivoisent très-bien. Brue raconte qu'étant sur la côte du Sénégal, il reçut en présent

(f) Voyez Dampier, nouveau voyage autour du Monde, *tome IV, page 24;* & le voyage de Brue dans la nouvelle relation de l'Afrique occidentale, par Labat.

(g) Histoire des Oiseaux, *page 248.*

(h) Nota. M. de Séve a observé en jetant du pain à des peintades, que lorsqu'une d'entr'elles prenoit un morceau de pain plus gros qu'elle ne pouvoit l'avaler tout de suite, elle l'emportoit en fuyant les paons & les autres volailles qui ne vouloient pas la quitter; & que pour s'en débarrasser elle cachoit le morceau de pain dans du fumier ou dans de la terre, où elle venoit le chercher & le manger quelque temps après.

(i) Pline, *Historia naturalis,* lib. XXXVII, cap. II. — Clitus de Milet dans Athénée, *lib. XIV, cap. XXVI.*

(k) Gesner, *de Avibus*, pag. 478. — Frisch, *planche CXXVI.* — Lettres édifiantes, *Recueil XX, &c.*

(l) Lettres édifiantes, *ibidem.* — J'entrai dans un petit bosquet, auprès d'un marais, qui attiroit des compagnies de peintades, dit M. Adanson, *page 76* de son voyage au Sénégal.

d'une

d'une princeſſe du pays, deux peintades, l'une mâle & l'autre femelle, toutes deux ſi familières qu'elles venoient manger ſur ſon aſſiette; & qu'ayant la liberté de voler au rivage, elles ſe rendoient régulièrement ſur la barque au ſon de la cloche qui annonçoit le dîné & le ſoupé *(m)*. Moore dit qu'elles ſont auſſi farouches que le ſont les faiſans en Angleterre *(n)*; mais je doute qu'on ait vu des faiſans auſſi privés que les deux peintades de Brue; & ce qui prouve que les peintades ne ſont pas fort farouches, c'eſt qu'elles reçoivent la nourriture qu'on leur préſente au moment même où elles viennent d'être priſes *(o)*. Tout bien conſidéré, il me ſemble que leur naturel approche beaucoup plus de celui de la perdrix que de celui du faiſan.

La poule peintade pond & couve à peu près comme la poule commune; mais il paroît que ſa fécondité n'eſt pas la même en différens climats, ou du moins qu'elle eſt beaucoup plus grande dans l'état de domeſticité où elle regorge de nourriture, que dans l'état de ſauvage où étant nourrie moins largement, elle abonde moins en molécules organiques ſuperflues.

On m'a aſſuré qu'elle eſt ſauvage à l'Iſle de France, & qu'elle y pond huit, dix & douze œufs à terre dans les bois; au lieu que celles qui ſont domeſtiques à Saint-Domingue, & qui cherchent auſſi le plus épais des haies & des brouſſailles pour y dépoſer leurs œufs, en pondent juſqu'à cent & cent cinquante, pourvu qu'il en reſte toujours quelqu'un dans le nid *(p)*.

Ces œufs ſont plus petits à proportion que ceux de la poule

(m) Troiſième Voyage de Brue, publié par Labat.

(n) *Voyez* Hiſtoire générale des Voyages, *tome III, page 310.*

(o) *Longolius apud Geſnerum*, pag. 479.

(p) Lettres édifiantes, *Recueil XX.*

ordinaire; & ils ont auſſi la coquille beaucoup plus dure: mais il y a une différence remarquable entre ceux de la peintade domeſtique & ceux de la peintade ſauvage; ceux-ci ont de petites taches rondes comme celles du plumage, & qui n'avoient point échappé à Ariſtote *(q)*; au lieu que ceux de la peintade domeſtique, ſont d'abord d'un rouge aſſez vif, qui devient enſuite plus ſombre; & enfin couleur de roſe sèche, en ſe refroidiſſant: ſi ce fait eſt vrai, comme me l'a aſſuré M. Fournier qui en a beaucoup élevé, il faudroit en conclure que les influences de la domeſticité ſont ici aſſez profondes, pour altérer non-ſeulement les couleurs du plumage, comme nous l'avons vu ci-deſſus, mais encore celle de la matière dont ſe forme la coquille des œufs; & comme cela n'arrive pas dans les autres eſpèces, c'eſt encore une raiſon de plus pour regarder la nature de la peintade, comme moins fixe & plus ſujette à varier que celle des autres oiſeaux.

La peintade a-t-elle ſoin ou non de ſa couvée? c'eſt un problème qui n'eſt pas encore réſolu: Belon dit oui, ſans reſtriction *(r)*; Friſch eſt auſſi pour l'affirmative à l'égard de ſa grande eſpèce qui aime les lieux ſecs, & il aſſure que le contraire eſt vrai de la petite eſpèce qui ſe plaît dans les marécages; mais le plus grand nombre des témoignages lui attribue de l'indifférence ſur cet article; & le Jéſuite Margat nous apprend qu'à Saint-Domingue, on ne lui permet pas de couver elle-même ſes œufs, par la raiſon qu'elle ne s'y attache point, & qu'elle abandonne ſouvent ſes petits; on préfère, dit-il, de les faire couver par des poules d'Inde ou par des poules communes *(ſ)*.

(q) *Hiſtoria Animalium*, lib. VI, cap. II.

(r) « Sont moult fécondes & ſoigneuſes de bien nourrir leurs petits ». *Hiſtoire des Oiſeaux*, page 248.

(ſ) *Lettres édifiantes*, Recueil XX, *loco citato*.

Je ne trouve rien ſur la durée de l'incubation; mais à juger par la groſſeur de l'oiſeau, & par ce que l'on ſait des eſpèces auxquelles il a le plus de rapport, on peut la ſuppoſer de trois ſemaines, plus ou moins, ſelon la chaleur de la ſaiſon ou du climat, l'aſſiduité de la couveuſe, &c.

Au commencement les jeunes peintadeaux n'ont encore ni barbillons, ni ſans doute de caſque; ils reſſemblent alors par le plumage, par la couleur des pieds & du bec, à des perdreaux rouges; & il n'eſt pas aiſé de diſtinguer les jeunes mâles des vieilles femelles *(t)*; car c'eſt dans toutes les eſpèces que la maturité des femelles reſſemble à l'enfance des mâles.

Les peintadeaux ſont fort délicats & très-difficiles à élever dans nos pays ſeptentrionaux, comme étant originaires des climats brûlans de l'Afrique; ils ſe nourriſſent, ainſi que les vieux à Saint-Domingue, avec du millet, ſelon le P. Margat *(u)*; dans l'île de May, avec des cigales & des vers qu'ils trouvent eux-mêmes en grattant la terre avec leurs ongles *(x)*; & ſelon Friſch, ils vivent de toutes ſortes de graines & d'inſectes *(y)*.

Le coq peintade produit auſſi avec la poule domeſtique; mais c'eſt une eſpèce de génération artificielle qui demande des précautions, la principale eſt de les élever enſemble de jeuneſſe; & les oiſeaux métis qui réſultent de ce mélange, forment une race bâtarde, imparfaite, déſavouée pour ainſi dire de la Nature,

(t) Ceci nous a été aſſuré par le ſieur Fournier, que nous avons cité ci-devant.

(u) *Lettres édifiantes*, Recueil XX, *loco citato*.

(x) Nouveau voyage autour du Monde, de Dampier, *tome IV, page 22.* — Labat, *tome II, page 326; & tome III, page 139*.

(y) Friſch, *planche CXXVI.*

& qui ne pondant guère que des œufs clairs, n'a pu jusqu'ici se perpétuer régulièrement *(z)*.

Les peintadeaux des basse-cours sont d'un fort bon goût, & nullement inférieurs aux perdreaux; mais les sauvages ou marrons de Saint-Domingue, sont un mets exquis & au-dessus du faisan.

Les œufs de peintade sont aussi fort bons à manger. Nous avons vu que cet oiseau étoit d'origine africaine, & de-là tous les noms qui lui ont été donnés de poule africaine, numidique, étrangère; de poule de Barbarie, de Tunis, de Mauritanie, de Lybie, de Guinée (d'où s'est formé le nom de *Guinette*), d'Égypte, de Pharaon & même de Jérusalem : quelques Mahométans s'étant avisés de les annoncer sous le nom de poules de Jérusalem, les vendirent aux Chrétiens tout ce qu'ils voulurent *(a)*; mais ceux-ci s'étant aperçus de la fraude, les revendirent à profit à de bons Musulmans, sous le nom de poules de la Mecque.

On en trouve à l'Isle de France & à l'Isle de Bourbon *(b)*, où elles ont été transplantées assez récemment, & où elles se sont fort bien multipliées *(c)*; elles sont connues à Madagascar sous le nom d'*acanques (d)*, & au Congo sous celui de *quetèle (e)*; elles sont fort communes dans la Guinée *(f)*, à la Côte-d'or, où il ne s'en nourrit de privées que dans le

(z) Selon le sieur Fournier.

(a) Longolius apud Gesnerum, de Avibus, pag. 479.

(b) M. Aublet.

(c) Voyage autour du Monde, de la Barbinais le Gentil, *tome XI, page 608.*

(d) François Gauche, relation de Madagascar, *page 133.*

(e) Marcgrave, *Historia nat. Brasil.* pag. 192.

(f) Margat, Lettres édifiantes, *loco citato.*

canton

canton d'Acra *(g)*, à Sierra-Liona *(h)*, au Sénégal *(i)*, dans l'île de Gorée, dans celle du Cap-vert *(k)*, en Barbarie, en Égypte, en Arabie *(l)* & en Syrie *(m)*; on ne dit point s'il y en a dans les îles Canaries, ni dans celle de Madère. Le Gentil rapporte qu'il a vu à Java, des poules peintades *(n)*; mais on ignore si elles étoient domestiques ou sauvages : je croirois plus volontiers qu'elles étoient domestiques, & qu'elles avoient été transportées d'Afrique en Asie, de même qu'on en a transporté en Amérique & en Europe; mais comme ces oiseaux étoient accoutumés à un climat très-chaud, ils n'ont pu s'habituer dans les pays glacés qui bordent la mer Baltique; aussi n'en est-il pas question dans la *Fauna Suecica* de M. Linnæus. M. Klein paroît n'en parler que sur le rapport d'autrui, & nous voyons même, qu'au commencement du siècle ils étoient encore fort rares en Angleterre *(o)*.

Varron nous apprend que de son temps les poules africaines (c'est ainsi qu'il appelle les peintades), se vendoient fort cher à Rome à cause de leur rareté *(p)*; elles étoient beaucoup plus communes en Grèce du temps de Pausanias, puisque cet Auteur dit positivement que la méléagride étoit avec l'oie commune, l'offrande ordinaire des personnes peu aisées, dans les mystères

(g) Voyage de Barbot, *page 217.*

(h) Marcgrave, *Hist. nat. Brasil. loco citato.*

(i) Voyage au Sénégal, de M. Adanson, *page 7.*

(k) Dampier, voyage autour du Monde, *tome IV, page 23.*

(l) Strabon, *lib. XVI.*

(m) *Meleagrides fert ultima Syriæ Regio.* Diodor, sicul.

(n) Nouveau voyage autour du Monde, *tome III, page 74.*

(o) *Voyez* Glanures d'Edwards, *Troisième partie, page 269.*

(p) *De Re Rusticâ*, lib. III, cap. IX.

ſolennels d'Iſis *(q)* : malgré cela, on ne doit point ſe perſuader que les peintades fuſſent naturelles à la Grèce, puiſque, ſelon Athénée, les Étoliens paſſoient pour être les premiers des Grecs qui euſſent eu de ces oiſeaux dans leur pays : d'un autre côté, j'aperçois quelque trace de migration régulière dans les combats que ces oiſeaux venoient ſe livrer tous les ans en Béotie, ſur le tombeau de Méléagre *(r)*, & qui ne ſont pas moins cités par les Naturaliſtes que par les Mythologiſtes; c'eſt de-là que leur eſt venu le nom *de méléagrides (ſ)*, comme celui de peintades leur a été donné moins à cauſe de la beauté que de l'agréable diſtribution des couleurs dont leur plumage eſt peint.

(q) Vide Geſnerum, *de Avibus*, pag. 479, *quorum tenuior eſt res familiaris in celebribus Iſidis conventibus, anſeres atque aves meleagrides immolant.*

(r) Simili modo (nempe ut memnonides aves), pugnant meleagrides in Bæotiâ. Plin. Hiſt. nat. *lib. X, cap. XXVI.*

(ſ) Nota. La Fable dit que les ſœurs de Méléagre, déſeſpérées de la mort de leur frère, furent changées en ces oiſeaux qui portent encore leurs larmes ſemées ſur leurs plumages.



LE TETRAS

OU

LE GRAND COQ DE BRUYÈRE (a).

SI l'on ne jugeoit des choses que par les noms, on pourroit prendre cet oiseau *(planches 73 & 74)*, ou pour un coq sauvage, ou pour un faisan; car on lui donne en plusieurs pays, & sur-tout en Italie, le nom de Coq sauvage, *gallo alpestre (b), selvatico;* tandis qu'en d'autres pays on lui donne celui de Faisan bruyant & de Faisan sauvage: cependant il diffère du faisan par sa queue qui est une fois plus courte à proportion, & d'une toute autre forme; par le nombre des grandes plumes qui la composent, par l'étendue de son vol, relativement à ses autres dimensions, par ses pieds pattus & dénués d'éperons, &c. D'ailleurs, quoique ces deux espèces d'oiseaux se plaisent également dans les bois, on ne les rencontre presque jamais dans les mêmes lieux, parce que le faisan qui craint le froid, se tient dans les bois en plaines, au lieu que le coq de bruyère cherche le froid & habite les bois qui couronnent le sommet des hautes

(a) En Grec, Τέτραξ; en Latin, *Tetrao (Magnus)*; en Latin moderne, *Urogallus;* en Italien, *Gallo Cedrone;* en Allemand, *Or-han, Aver-Han;* en Polonois, *Glusczec;* en Suédois, *Kjaeder* ou *Tjaeder;* en Norvège, *Lieure;* en Anglois, *Mountain Cock;* dans quelques provinces de France, Coq de Limoges, Coq de bois, Faisan bruyant. — *Tetrao.* Bel. *Observ.* pag. 11. — *Urogallus seu Tetrao.* Aldrov. *Avi. tom. II, pag. 59.* — Tetrao, *sive Urogallus.* Frisch. *Tab. 107. Mas.* — Coq & poule noire des montagnes de Moscovie. Albin. *Tome II, page 22, planche XXIX*, le mâle; *planche XXX*, la femelle. *Nota.* La planche de Frisch est bien coloriée, & celles d'Albin le sont fort mal.

(b) Albin décrit le mâle & la femelle sous le nom de *Coq* & de *Poule noire* des montagnes de Moscovie; plusieurs Auteurs l'appellent *Gallus silvestris.*

montagnes, d'où lui ſont venus les noms de *coq de montagne* & de *coq de bois.*

Ceux qui, à l'exemple de Geſner & de quelques autres, voudroient le regarder comme un coq ſauvage, pourroient, à la vérité, ſe fonder ſur quelques analogies; car il y a en effet pluſieurs traits de reſſemblance avec le coq ordinaire, ſoit dans la forme totale du corps, ſoit dans la configuration particulière du bec, ſoit par cette peau rouge plus ou moins ſaillante dont les yeux ſont ſurmontés, ſoit par la ſingularité de ſes plumes qui ſont preſque toutes doubles, & ſortent deux à deux de chaque tuyau, ce qui, ſuivant Belon, eſt propre au coq de nos baſſe-cours *(c)*: enfin ces oiſeaux ont auſſi des habitudes communes; dans les deux eſpèces, il faut pluſieurs femelles au mâle; les femelles ne font point de nids, elles couvent leurs œufs avec beaucoup d'aſſiduité, & montrent une grande affection pour leurs petits quand ils ſont éclos: mais ſi l'on fait attention que le coq de bruyère n'a point de membranes ſous le bec & point d'éperons aux pieds; que ſes pieds ſont couverts de plumes, & ſes doigts bordés d'une eſpèce de dentelure; qu'il a dans la queue deux pennes de plus que le coq; que cette queue ne ſe diviſe point en deux plans comme celle du coq, mais qu'il la relève en éventail comme le dindon; que la grandeur totale de cet oiſeau eſt quadruple de celle des coqs ordinaires *(d)*; qu'il ſe plaît dans les pays froids, tandis que les coqs proſpèrent beaucoup mieux dans les pays tempérés; qu'il n'y a point d'exemple avéré du mélange de ces deux eſpèces; que leurs œufs ne ſont pas de la même couleur: enfin, ſi l'on ſe ſouvient

(c) Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 251.

(d) Aldrovande, *Ornithologie*, tome II, page 61.

des

des preuves par lesquelles je crois avoir établi que l'espèce du coq est originaire des contrées tempérées de l'Asie, où les Voyageurs n'ont presque jamais vu de coqs de bruyère; on ne pourra guère se persuader que ceux-ci soient la souche de ceux-là, & l'on reviendra bientôt d'une erreur occasionnée, comme tant d'autres, par une fausse dénomination.

Pour moi, afin d'éviter toute équivoque, je donnerai dans cet article au coq de bruyère, le nom de tetras, formé de celui de *tetrao,* qui me paroît être son plus ancien nom latin, & qu'il conserve encore aujourd'hui dans la Sclavonie, où il s'appelle *tetrez;* on pourroit aussi lui donner celui de cedron tiré de *cedrone,* nom sous lequel il est connu en plusieurs contrées d'Italie : les Grisons l'appellent *stolzo,* du mot allemand *stolz,* qui signifie quelque chose de superbe ou d'imposant, & qui est applicable au coq de bruyère, à cause de sa grandeur & de sa beauté; par la même raison, les habitans des Pyrénées lui donnent le nom de paon sauvage; celui d'*urogallus,* sous lequel il est souvent désigné par les Modernes qui ont écrit en latin, vient de *ur, our, urus* qui veut dire sauvage, & dont s'est formé en allemand le mot *auer-hahn* ou *ourh-hahn,* lequel, selon Frisch, désigne un oiseau qui se tient dans les lieux peu fréquentés & de difficile accès; il signifie aussi un oiseau de marais *(e),* & c'est de-là que lui est venu le nom *riet-hahn,* coq de marais qu'on lui donne dans la Souabe, & même en Écosse *(f).*

Aristote ne dit que deux mots d'un oiseau qu'il appelle *tetrix,* & que les Athéniens appeloient *ourax;* cet oiseau, dit-il, ne

(e) Aue, désigne, selon Frisch, une grande place humide & basse.

(f) Gesner, *de Avibus,* pag. 231 & 477.

niche point ſur les arbres ni ſur la terre, mais parmi les plantes baſſes & rampantes. *Tetrix quam Athenienſes vocant* οὔραγα, *nec arbori, nec terræ nidum ſuum committit, ſed frutici (g).* Sur quoi il eſt à propos de remarquer que l'expreſſion grecque n'a pas été fidèlement rendue en latin par Gaza; car, 1.° Ariſtote ne parle point ici d'arbriſſeau *(frutici)*, mais ſeulement de plantes baſſes *(h)*, ce qui reſſemble plus aux *gramen* & à la mouſſe qu'à des arbriſſeaux; 2.° Ariſtote ne dit point que le *tetrix* faſſe de nid ſur ces plantes baſſes, il dit ſeulement qu'il y niche, ce qui peut paroître la même choſe à un Littérateur, mais non à un Naturaliſte, vu qu'un oiſeau peut nicher, c'eſt-à-dire, pondre & couver ſes œufs ſans faire de nid; & c'eſt préciſément le cas du *tetrix*, ſelon Ariſtote lui-même, qui dit quelques lignes plus haut, que l'allouette & le *tetrix* ne dépoſent point leurs œufs dans des nids, mais qu'ils pondent ſur la terre, ainſi que tous les oiſeaux peſans, & qu'ils cachent leurs œufs dans l'herbe drue *(i)*.

Or ce qu'a dit Ariſtote du *tetrix* dans ces deux paſſages, ainſi rectifiés l'un par l'autre, préſente pluſieurs indications qui conviennent à notre *tetras*, dont la femelle ne fait point de nid, mais dépoſe ſes œufs ſur la mouſſe, & les couvre de feuilles avec grand ſoin lorſqu'elle eſt obligée de les quitter: d'ailleurs le nom latin *tetrao*, par lequel Pline déſigne le coq de bruyère, a un rapport évident avec le nom grec *tetrix*, ſans

(g) *Hiſtoria Animalium*, lib. VI, cap. 1.

(h) Ἐν τοῖς χαμαιζήλοις φυτοῖς *in humilibus plantis.*

(i) Οὐκ ἐν νεοττείαις .... ἀλλ᾽ ἐν τῇ γῇ ἐπηλυγαζόμενα ὕλην *non in nudis .... ſed in terra obumbrantes plantis.* Geſner dit préciſément : *nidum ejus congeſtum potius quam conſtructum vidimus.* De Avibus, lib. III, pag. 487.

compter l'analogie qui ſe trouve entre le nom athénien *ourax* & le nom composé *hour-hahn*, que les Allemands appliquent au même oiſeau, analogie qui probablement n'eſt qu'un effet du haſard.

Mais ce qui pourroit jeter quelques doutes ſur l'identité du *tetrix* d'Ariſtote avec le *tetrao* de Pline; c'eſt que ce dernier parlant de ſon *tetrao* avec quelque détail, ne cite point ce qu'Ariſtote avoit dit du *tetrix*, ce que vraiſemblablement il n'eût pas manqué de faire ſelon ſa coutume, s'il eût regardé ſon *tetrao* comme étant le même oiſeau que le *tetrix* d'Ariſtote, à moins qu'on ne veuille dire qu'Ariſtote ayant parlé fort ſuperficiellement du *tetrix*, Pline n'a pas dû faire grande attention au peu qu'il en avoit dit.

A l'égard du grand *tetrax* dont parle Athénée *(lib. IX)*, ce n'eſt certainement pas notre tetras, puiſqu'il a des eſpèces de barbillons charnus & ſemblables à ceux du coq, leſquels prennent naiſſance auprès des oreilles & deſcendent au-deſſous du bec, caractère abſolument étranger au tetras, & qui déſigne bien plutôt la méléagride ou poule de Numidie qui eſt notre peintade.

Le petit *tetrax*, dont parle le même Auteur, n'eſt ſelon lui qu'un très-petit oiſeau, & par ſa petiteſſe même, exclus de toute comparaiſon avec notre *tetras*, qui eſt un oiſeau de la première grandeur.

A l'égard du *tetrax* du poëte Nemeſianus qui inſiſte ſur ſa ſtupidité, Geſner le regarde comme une eſpèce d'outarde; mais je lui trouve encore un trait caractériſé de reſſemblance avec la méléagride; ce ſont les couleurs de ſon plumage, dont le fond eſt gris-cendré, ſemé de taches en forme de gouttes *(k)*;

(k) Fragmenta librorum de Aucupio, attribués par quelques-uns au poëte Nemeſianus, qui vivoit dans le troiſième ſiècle.

c'eſt bien-là le plumage de la peintade, appelée par quelques-uns *gallina guttata (l)*.

Mais, quoi qu'il en ſoit de toutes ces conjectures, il eſt hors de doute que les deux eſpèces de *tetrao* de Pline, ſont de vrais tetras ou coqs de bruyère *(m)*: le beau noir luſtré de leur plumage, leurs ſourcils couleur de feu, qui repréſentent des eſpèces de flammes dont leurs yeux ſont ſurmontés; leur ſéjour dans les pays froids & ſur les hautes montagnes, la délicateſſe de leur chair ſont autant de propriétés qui ſe rencontrent dans le grand & le petit tetras, & qui ne ſe trouvent réunies dans aucun autre oiſeau: nous apercevons même dans la deſcription de Pline, les traces d'une ſingularité qui n'a été connue que par très-peu de Modernes: *moriuntur contumaciâ*, dit cet Auteur, *ſpiritu revocato (n)*; ce qui ſe rapporte à une obſervation remarquable, que Friſch a inſérée dans l'hiſtoire de cet oiſeau *(o)*; ce Naturaliſte n'ayant point trouvé de langue dans le bec d'un coq de bruyère mort, & lui ayant ouvert le goſier, y retrouva la langue qui s'y étoit retirée avec toutes ſes dépendances; & il faut que cela arrive le plus ordinairement, puiſque c'eſt une

(l) Et picta perdix, Numidicæque guttatæ. Martial, c'eſt auſſi très-exactement le plumage de ces deux poules du duc de Ferrare, dont Geſner parle à l'article de la peintade, *totas cinereo colore, eoque albicante, cum nigris rotundiſque maculis.* De Avibus, pag. 481.

(m) Decet tetraonas ſuus nitor abſolutaque nigritia, in ſuperciliis cocci rubor . . . gignunt eos Alpes & ſeptentrionalis Regio. Pline, *lib. X, cap. XXII.* Le Tetrao des hautes montagnes de Crète, vu par Belon, reſſemble fort à celui de Pline; il a, dit l'Obſervateur françois, une tache rouge de chaque côté joignant les yeux, & de force qu'il eſt noir devant l'eſtomac, ſes plumes en reluiſent. *Obſervations de pluſieurs ſingularités, &c. page 11.*

(n) Capti animum deſpondent, dit Longolius.

(o) Friſch, *diſtribution méthodique des Oiſeaux, &c. fig. CVIII.*

opinion

opinion commune parmi les Chasseurs, que les coqs de bruyère n'ont point de langue: peut-être en est-il de même de cet aigle noir dont Pline fait mention *(p)*, & de cet oiseau du Bresil dont parle Scaliger *(q)*, lequel passoit aussi pour n'avoir point de langue, sans doute sur le rapport de quelques Voyageurs crédules, ou de Chasseurs peu attentifs, qui ne voient presque jamais les animaux que morts ou mourans, & sur-tout, parce qu'aucun Observateur ne leur avoit regardé dans le gosier.

L'autre espèce de tetrao, dont Pline parle au même endroit, est beaucoup plus grande, puisqu'elle surpasse l'outarde & même le vautour dont elle a le plumage, & qu'elle ne le cède qu'à l'autruche; du reste c'est un oiseau si pesant qu'il se laisse quelquefois prendre à la main *(r)*. Belon prétend que cette espèce de *tetrao* n'est point connue des Modernes, qui, selon lui, n'ont jamais vu de tetras ou coqs de bruyère plus grands, ni même aussi grands que l'outarde : d'ailleurs on pourroit douter que l'oiseau désigné dans ce passage de Pline, par les noms d'*otis* & d'*avis-tarda*, fût notre outarde dont la chair est d'un fort bon goût; au lieu que l'*avis-tarda* de Pline étoit un mauvais manger : *damnatas in cibis ;* mais on ne doit pas conclure pour cela avec Belon, que le grand *tetras* n'est autre chose que l'*avis-tarda*, puisque Pline dans ce même passage nomme le *tetras* & l'*avis-tarda*, & qu'il les compare comme des oiseaux d'espèces différentes.

Pour moi, après avoir tout bien pesé, j'aimerois mieux dire, 1.° que le premier tetrao dont parle Pline, est le tetras de la

(p) Plin. *lib. X, cap. III.*

(q) J. C. Scaliger, *in Cardanum, Exercit. 228.*

(r) Cela est vrai à la lettre du petit tetras, comme on le verra dans l'article suivant.

petite eſpèce, à qui tout ce qu'il dit en cet endroit eſt encore plus applicable qu'au grand :

2.° Que ſon grand tetrao eſt notre grand tetras, & qu'il n'en exagère pas la groſſeur en diſant qu'il ſurpaſſe l'outarde; car j'ai peſé moi-même une grande outarde qui avoit trois pieds trois pouces de l'extrémité du bec à celle des ongles, ſix pieds & demi de vol, & qui s'eſt trouvée du poids de douze livres; or l'on ſait & l'on verra bientôt que parmi les tetras de la grande eſpèce, il y en a qui pèſent davantage.

Le tetras ou grand coq de bruyère a près de quatre pieds de vol; ſon poids eſt communément de douze à quinze livres; Aldrovande dit qu'il en avoit vu un qui peſoit vingt-trois livres, mais ce ſont des livres de Bologne, qui ſont ſeulement de dix onces; en ſorte que les vingt-trois ne font pas quinze livres de ſeize onces. Le coq noir des montagnes de Moſcovie décrit par Albin, & qui n'eſt autre choſe qu'un tetras de la grande eſpèce, peſoit dix livres ſans plumes & tout vidé; & le même Auteur dit que les *lieures* de Norvège, qui ſont de vrais tetras, ſont de la grandeur d'une outarde *(ſ)*.

Cet oiſeau gratte la terre comme tous les frugivores; il a le bec fort & tranchant *(t)*, la langue pointue, & dans le palais un enfoncement proportionné au volume de la langue; les pieds ſont auſſi très-forts & garnis de plumes par-devant; le jabot

(ſ) Albin, *tome I, page 21.*

(t) Nota. Je ne ſais ce que veut dire Longolius, en avançant que cet oiſeau a des veſtiges de barbillons. *Voyez* Geſner, *page 487;* y auroit-il parmi les grands tetras, une race ou une eſpèce qui auroit des barbillons, comme cela a lieu à l'égard des petits tetras; ou bien Longolius ne veut-il parler que d'une certaine diſpoſition de plumes, repréſentant imparfaitement des barbillons, comme il a fait à l'article de la Gélinotte? *Voyez* Geſner, *de Avibus*, pag. 229.

eſt exceſſivement grand; mais du reſte fait, ainſi que le géſier, à peu près comme dans le coq domeſtique *(u)*: la peau du géſier eſt veloutée à l'endroit de l'adhérence des muſcles.

Le tetras vit de feuilles ou de ſommités de ſapin, de genevrier, de cèdre *(x)*, de ſaule, de bouleau, de peuplier blanc, de coudrier, de mirtille, de ronce, de chardon, de pomme de pin, des feuilles & des fleurs du blé ſarraſin, de la geſſe, du mille-feuille, du piſſenlit, du trefle, de la veſſe & de l'orobe, principalement lorſque ces plantes ſont encore tendres; car lorſque les graines commencent à ſe former, il ne touche plus aux fleurs, & il ſe contente des feuilles; il mange auſſi, ſur-tout la première année, des mûres ſauvages, de la faine, des œufs de fourmis, &c. On a remarqué au contraire que pluſieurs autres plantes ne convenoient point à cet oiſeau, entr'autres la livêche, l'éclaire, l'hieble, l'extramoine, le muguet, le froment, l'ortie, &c. *(y)*.

On a obſervé dans le géſier des tetras que l'on a ouverts, de petits cailloux ſemblables à ceux que l'on voit dans le géſier de la volaille ordinaire, preuve certaine qu'ils ne ſe contentent point des feuilles & des fleurs qu'ils prennent ſur les arbres, mais qu'ils vivent encore des grains qu'ils trouvent en grattant la terre. Lorſqu'ils mangent trop de baies de genièvre, leur chair qui eſt excellente, contracte un mauvais goût; & ſuivant la remarque de Pline, elle ne conſerve pas long-temps ſa bonne qualité, dans les cages & les volières où l'on veut quelquefois les nourrir par curioſité *(z)*.

(u) Belon, Nature des Oiſeaux, *page 251.*

(x) *Ibidem.*

(y) Journal Économique. *Mai 1765.*

(z) *In aviariis ſaporem perdunt.* Plin. lib. X, cap. XXII.

La femelle ne diffère du mâle que par la taille & par le plumage, étant plus petite & moins noire; au reste elle l'emporte sur le mâle par l'agréable variété des couleurs, ce qui n'est point l'ordinaire dans les oiseaux, ni même dans les autres animaux, comme nous l'avons remarqué en faisant l'histoire des quadrupèdes : & selon Willulghby, c'est faute d'avoir connu cette exception, que Gesner a fait de la femelle une autre espèce de tetras sous le nom de *grygallus major (a),* formé de l'allemand *grugel-hahn;* de même qu'il a fait aussi une espèce de la femelle du petit tetras, à laquelle il a donné le nom de *grygallus minor (b);* cependant Gesner prétend n'avoir établi ses espèces, qu'après avoir observé avec grand soin tous les individus, excepté le *grygallus minor,* & s'être assuré qu'ils avoient des différences bien caractérisées *(c)* : d'un autre côté, Schwenckfeld qui étoit à portée des montagnes, & qui avoit examiné souvent & avec beaucoup d'attention le *grygallus,* assure que c'est la femelle du tetras *(d);* mais il faut avouer que dans cette espèce, & peut-être dans beaucoup d'autres,

(a) *Nota.* Gesner trouve que le nom de grand francolin des Alpes, conviendroit assez au *grygallus major,* vu qu'il ne diffère du francolin que par sa taille, étant trois fois plus gros, *page 495.*

(b) *Nota.* En effet, Gesner dit positivement que parmi tous les animaux, il n'est pas une seule espèce où les mâles ne l'emportent sur la femelle par la beauté des couleurs; à quoi Aldrovande oppose avec beaucoup de raison, l'exemple des oiseaux de proie, & sur-tout des éperviers & des faucons, parmi lesquels les femelles non-seulement ont le plumage plus beau que les mâles; mais encore surpassent ceux-ci en force & en grosseur, comme il a été remarqué ci-dessus, dans l'histoire de ces Oiseaux. *Voyez* Aldrovande, *de Avibus,* tom. II, pag. 72.

(c) Gesner, *de Avibus,* lib. III, pag. 493.

(d) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ,* pag. 371.

les

les couleurs de plumage ſont ſujettes à de grandes variétés, ſelon le ſexe, l'âge, le climat & diverſes autres circonſtances : celui que nous avons fait deſſiner eſt un peu huppé. M. Briſſon ne parle point de huppe dans ſa deſcription; & des deux figures données par Aldrovande, l'une eſt huppée & l'autre ne l'eſt point. Quelques-uns prétendent que le tetras lorſqu'il eſt jeune, a beaucoup de blanc dans ſon plumage *(e)*, & que ce blanc ſe perd à meſure qu'il vieillit, au point que c'eſt un moyen de connoître l'âge de l'oiſeau *(f)*; il ſemble même que le nombre des pennes de la queue ne ſoit pas toujours égal; car Linnæus le fixe à dix-huit dans ſa *Fauna Suecica*, & M. Briſſon à ſeize dans ſon *Ornithologie*; & ce qu'il y a de plus ſingulier, Schwenckfeld qui avoit vu & examiné beaucoup de ces oiſeaux, prétend que ſoit dans la grande, ſoit dans la petite eſpèce, les femelles ont dix-huit pennes à la queue, & les mâles douze ſeulement; d'où il ſuit que toute méthode qui prendra pour caractères ſpécifiques des différences auſſi variables que le ſont les couleurs des plumes & même leur nombre, ſera ſujette au grand inconvénient de multiplier les eſpèces; je veux dire les eſpèces nominales, ou plutôt les nouvelles phraſes, de ſurcharger la mémoire des commençans, de leur donner de fauſſes idées des choſes; & par conſéquent de rendre l'étude de la Nature plus difficile.

Il n'eſt pas vrai, comme l'a dit Encelius, que le tetras mâle étant perché ſur un arbre jette ſa ſemence par le bec, que ſes femelles qu'il appelle à grands cris, viennent la recueillir, l'avaler, la rejeter enſuite, & que leurs œufs ſoient ainſi fécondés; il

(e) Le blanc qui eſt dans la queue, forme avec celui des ailes & du dos lorſque l'oiſeau fait la roue, un cercle de cette couleur. Journal Économique. *Avril 1753.*

(f) Schwenckfeld, *Aviarium Sileſiæ*, pag. 371.

n'eſt pas plus vrai que de la partie de cette ſemence qui n'eſt point recueillie par les poules, il ſe forme des ſerpens, des pierres précieuſes, des eſpèces de perles; il eſt humiliant pour l'eſprit humain qu'il ſe préſente de pareilles erreurs à réfuter. Le tetras s'accouple comme les autres oiſeaux; & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'Encelius lui-même, qui raconte cette étrange fécondation par le bec, n'ignoroit pas que le coq couvroit enſuite ſes poules, & que celles qu'il n'avoit point couvertes pondoient des œufs inféconds : il ſavoit cela, & n'en perſiſta pas moins dans ſon opinion; il diſoit pour la défendre que cet accouplement n'étoit qu'un jeu, un badinage, qui mettoit bien le ſceau à la fécondation, mais qui ne l'opéroit point, vu qu'elle étoit l'effet immédiat de la déglutition de la ſemence . . . . . En vérité c'eſt s'arrêter trop long-temps ſur de telles abſurdités.

Les tetras mâles commencent à entrer en chaleur dans les premiers jours de février; cette chaleur eſt dans toute ſa force vers les derniers jours de mars, & continue juſqu'à la pouſſe des feuilles. Chaque coq pendant ſa chaleur ſe tient dans un certain canton d'où il ne s'éloigne pas; on le voit alors ſoir & matin, ſe promenant ſur le tronc d'un gros pin ou d'un autre arbre, ayant la queue étalée en rond, les ailes traînantes, le cou porté en avant, la tête enflée, ſans doute par le redreſſement de ſes plumes, & prenant toutes ſortes de poſtures extraordinaires, tant il eſt tourmenté par le beſoin de répandre ſes molécules organiques ſuperflues: il a un cri particulier pour appeler ſes femelles qui lui répondent & accourent ſous l'arbre où il ſe tient, & d'où il deſcend bientôt pour les cocher & les féconder; c'eſt probablement à cauſe de ce cri ſingulier qui eſt très-fort & ſe fait entendre de loin, qu'on lui a donné le nom de

faisan bruyant : ce cri commence par une espèce d'explosion suivie d'une voix aigre & perçante, semblable au bruit d'une faux qu'on aiguise ; cette voix cesse & recommence alternativement, & après avoir ainsi continué à plusieurs reprises pendant une heure environ, elle finit par une explosion semblable à la première *(g)*.

Le tetras qui, dans tout autre temps est fort difficile à approcher, se laisse surprendre très-aisément lorsqu'il est en amour, & sur-tout tandis qu'il fait entendre son cri de rappel; il est alors si étourdi du bruit qu'il fait lui-même, ou si l'on veut tellement enivré, que ni la vue d'un homme, ni même les coups de fusil ne le déterminent à prendre sa volée; il semble qu'il ne voie ni n'entende, & qu'il soit dans une espèce d'extase *(h)*; c'est pour cela que l'on dit communément, & que l'on a même écrit que le tetras est alors sourd & aveugle; cependant il ne l'est guère que comme le sont en pareille circonstance, presque tous les animaux sans en excepter l'homme; tous éprouvent plus ou moins cette extase d'amour, mais apparemment qu'elle est plus marquée dans le tetras; car en Allemagne on donne le nom d'*auer-hahn,* aux amoureux qui paroissent avoir oublié tout autre soin, pour s'occuper uniquement de l'objet de leur passion *(i)*, & même à toute personne qui montre une insensibilité stupide pour ses plus grands intérêts.

On juge bien que c'est cette saison où les tetras sont en

(g) Journal Économique, *Avril 1753.*

(h) In tantum aucta ut in terrâ quoque immobilis prehendatur. Nota. Ce que Pline attribue ici à la grosseur du tetras, n'est peut-être qu'un effet de sa chaleur & de l'espèce d'ivresse qui l'accompagne.

(i) J. L. Frisch, sur les Oiseaux; discours relatif à la *figure CVII.*

amour, que l'on choisit pour leur donner la chasse ou pour leur tendre des piéges. Je donnerai, en parlant de la petite espèce à queue fourchue, quelques détails sur cette chasse, sur-tout ceux qui seront les plus propres à faire connoître les mœurs & le naturel de ces oiseaux : je me bornerai à dire ici que l'on fait très-bien, même pour favoriser la multiplication de l'espèce, de détruire les vieux coqs, parce qu'ils ne souffrent point d'autres coqs sur leurs plaisirs, & cela dans une étendue de terrein assez considérable; en sorte que ne pouvant suffire à toutes les poules de leur district, plusieurs d'entr'elles sont privées de mâles & ne produisent que des œufs inféconds.

Quelques Oiseleurs prétendent qu'avant de s'accoupler, ces animaux se préparent une place bien nette & bien unie *(k)*, & je ne doute pas qu'en effet on n'ait vu des places, mais je doute fort que les tetras aient eu la prévoyance de les préparer; il est bien plus simple de penser que ces places sont les endroits du rendez-vous habituel du coq avec ses poules, lesquels endroits doivent être au bout d'un mois ou deux de fréquentation journalière, certainement plus battus que le reste du terrein.

La femelle du tetras pond ordinairement cinq ou six œufs au moins, & huit ou neuf au plus; Schwenckfeld prétend que la première ponte est de huit, & les suivantes de douze, quatorze & jusqu'à seize *(l)* : ces œufs sont blancs, marquetés de jaune; & selon le même Schwenckfeld, plus gros que ceux des poules ordinaires; elle les dépose sur la mousse en un lieu sec, où

(k) Gesner, *de Avibus*, pag. 492.

(l) *Aviarium Silesiæ*, pag. 372. *Nota.* Cette gradation est conforme à l'observation d'Aristote; *ex primo coitu aves ova edunt pauciora.* Hist. Animal. *lib. V, cap. XIV.* Il me paroît seulement que le nombre des œufs est trop grand.

elle

elle les couve ſeule & ſans être aidée par le mâle *(m)*; lorſqu'elle eſt obligée de les quitter, pour aller chercher ſa nourriture, elle les cache ſous les feuilles avec grand ſoin; & quoiqu'elle ſoit d'un naturel très-ſauvage, ſi on l'approche tandis qu'elle eſt ſur ſes œufs, elle reſte & ne les abandonne que très-difficilement, l'amour de la couvée l'emportant en cette occaſion ſur la crainte du danger.

Dès que les petits ſont éclos, ils ſe mettent à courir avec beaucoup de légèreté; ils courent même avant qu'ils ſoient tout-à-fait éclos, puiſqu'on en voit qui vont & viennent ayant encore une partie de leur coquille adhérente à leur corps: la mère les conduit avec beaucoup de ſollicitude & d'affection; elle les promène dans les bois où ils ſe nourriſſent d'œufs de fourmis, de mûres ſauvages, &c. La famille demeure unie tout le reſte de l'année, & juſqu'à ce que la ſaiſon de l'amour leur donnant de nouveaux beſoins & de nouveaux intérêts, les diſperſe, & ſur-tout les mâles qui aiment à vivre ſéparément; car, comme nous l'avons vu, ils ne ſe ſouffrent pas les uns les autres, & ils ne vivent guère avec leurs femelles, que lorſque le beſoin les leur rend néceſſaires.

Les tetras, comme je l'ai dit, ſe plaiſent ſur les hautes montagnes; mais cela n'eſt vrai que pour les climats tempérés; car dans les pays très-froids, comme à la baie d'Hudſon, ils préfèrent la plaine & les lieux bas, où ils trouvent apparemment la même température que ſur nos plus hautes montagnes *(n)*. Il y en a dans les Alpes, dans les Pyrénées, ſur les montagnes

(m) Nota. Je crois avoir lû quelque part, qu'elle couvoit pendant environ vingt-huit jours, ce qui eſt aſſez probable, vu la groſſeur de l'oiſeau.

(n) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XIV, page 663.*

d'Auvergne, de Savoie, de Suiſſe, de Weſtphalie, de Souabe, de Moſcovie, d'Écoſſe, ſur celles de Grèce & d'Italie, en Norwège & même au nord de l'Amérique ; on croit que la race s'en eſt perdue en Irlande *(o)*, où elle exiſtoit autrefois.

On dit que les oiſeaux de proie en détruiſent beaucoup, ſoit qu'ils choiſiſſent pour les attaquer le temps où l'ivreſſe de l'amour les rend ſi faciles à ſurprendre, ſoit que trouvant leur chair de meilleur goût, ils leur donnent la chaſſe par préférence.

(o) Zoologie Britannique, *page 84*.



LE PETIT TETRAS

OU

COQ DE BRUYÈRE À QUEUE FOURCHUE.

VOICI encore un coq & un faiſan *(planches 172, le mâle; & 173, la femelle)*, qui n'eſt ni coq ni faiſan; on l'a appelé *petit coq ſauvage, coq de bruyère, coq de bouleau,* &c. *faiſan noir, faiſan de montagne;* on lui a même donné le nom de *perdrix, de gélinotte;* mais dans le vrai c'eſt le petit tetras, c'eſt le premier *tetrao* de Pline, c'eſt le *tetrao* ou *l'urogallus minor* de la plupart des Modernes : quelques Naturaliſtes, tels que Rzaczynski, l'ont pris pour le *tetrax* du poëte Nemeſianus; mais c'eſt ſans doute faute d'avoir remarqué que la groſſeur de ce *tetrax* eſt, ſelon Nemeſianus même, égale à celle de l'oie & de la grue *(a);* au lieu que ſelon Geſner, Schwenckfeld, Aldrovande & quelques autres Obſervateurs qui ont vu par eux-mêmes, le petit tetras n'eſt guère plus gros qu'un coq ordinaire; mais ſeulement d'une forme un peu plus alongée, & que ſa femelle, ſelon M. Ray, n'eſt pas tout-à-fait auſſi groſſe que notre poule commune.

Turner, en parlant de ſa poule moreſque, ainſi appelée, dit-il, non pas à cauſe de ſon plumage qui reſſemble à celui de la perdrix; mais à cauſe de la couleur du mâle qui eſt noir, lui donne une crête rouge & charnue, & deux eſpèces de barbillons

(a) *Tarpeiæ eſt cuſtos Arcis non corpore major*
Nec qui te volucres docuit, Palamede, figuras.
Vide M. *Aurelii Olympii Nemeſiani, fragmenta, de Aucupio.*

de même ſubſtance & de même couleur *(b);* en quoi Willulghby prétend qu'il ſe trompe; mais cela eſt d'autant plus difficile à croire, que Turner parle d'un oiſeau de ſon pays *(apud nos eſt)*, & qu'il s'agit d'un caractère trop frappant pour que l'on puiſſe s'y méprendre : or en ſuppoſant que Turner ne s'eſt point trompé en effet ſur cette crête & ſur ces barbillons, & d'autre part, conſidérant qu'il ne dit point que ſa poule moreſque ait la queue fourchue, je ſerois porté à la regarder comme une autre eſpèce, ou ſi l'on veut, comme une autre race de petit tetras, ſemblable à la première par la groſſeur, par le différent plumage du mâle & de la femelle, par les mœurs, le naturel, le goût des mêmes nourritures, &c. mais qui s'en diſtingue par ſes barbillons charnus & par ſa queue non fourchue; & ce qui me confirme dans cette idée, c'eſt que je trouve dans Geſner un oiſeau ſous le nom de *gallus ſylveſtris (c)*, lequel a auſſi des barbillons & la queue non fourchue, du reſte fort reſſemblant au petit tetras; en ſorte qu'on peut & qu'on doit, ce me ſemble, le regarder comme un individu de la même eſpèce que la poule moreſque de Turner, d'autant plus que dans cette eſpèce le mâle porte en Écoſſe (d'où l'on avoit envoyé à Geſner la figure de l'oiſeau) le nom de *coq noir*, & la femelle celui de *poule griſe*, ce qui indique préciſément la différence de plumage, qui dans les eſpèces de tetras ſe trouve entre les deux ſexes.

Le petit tetras dont il s'agit ici, n'eſt petit que parce qu'on le compare avec le grand tetras; il pèſe trois à quatre livres, & il eſt encore après celui-là, le plus grand de tous les oiſeaux qu'on appelle *coqs de bois (d)*.

(b) Voyez Geſner, *de Avibus*, pag. 477.

(c) Ibidem.

(d) Ibidem, pag. 493.

Il

Il a beaucoup de choſes communes avec le grand tetras, ſourcils rouges, pieds pattus & ſans éperons, doigts dentelés, tache blanche à l'aile, &c. mais il en diffère par deux caractères très-apparens; il eſt beaucoup moins gros, & il a la queue fourchue non-ſeulement parce que les pennes ou grandes plumes du milieu ſont plus courtes que les extérieures; mais encore parce que celles-ci ſe recourbent en dehors : de plus, le mâle de cette petite eſpèce a plus de noir, & un noir plus décidé que le mâle de la grande eſpèce, & il a de plus grands ſourcils; j'appelle ainſi cette peau rouge & glanduleuſe qu'il a au-deſſus des yeux; mais la grandeur de ces ſourcils eſt ſujette à quelque variation dans les mêmes individus en différens temps, comme nous le verrons plus bas.

La femelle eſt une fois plus petite que le mâle *(e)*, elle a la queue moins fourchue, & les couleurs de ſon plumage ſont ſi différentes, que Geſner s'eſt cru en droit d'en former une eſpèce ſéparée qu'il a déſignée par le nom de *grygallus minor*, comme je l'ai remarqué ci-deſſus dans l'hiſtoire du grand tetras : au reſte, cette différence de plumage entre les deux ſexes ne ſe décide qu'au bout d'un certain temps; les jeunes mâles ſont d'abord de la couleur de leur mère, & conſervent cette couleur juſqu'à la première automne : ſur la fin de cette ſaiſon & pendant l'hiver, ils prennent des nuances de plus en plus foncées juſqu'à ce qu'ils ſoient d'un noir-bleuâtre, & ils retiennent cette dernière couleur toute leur vie, ſans autres changemens que ceux que je vais indiquer; 1.° ils prennent plus de bleu à meſure qu'ils avancent en âge; 2.° à trois ans & non plus tôt, ils prennent une tache blanche ſous le bec; 3.° lorſqu'ils ſont très-vieux, il paroît une

(e) Britiſch Zoology.

autre tache d'un noir varié ſous la queue, où auparavant les plumes étoient toutes blanches *(f)* : Charleton & quelques autres ajoutent qu'il y a d'autant moins de taches blanches à la queue que l'oiſeau eſt plus vieux; en ſorte que le nombre plus ou moins grand de ces taches eſt un indice pour reconnoître ſon âge *(g)*.

Les Naturaliſtes qui ont compté aſſez unanimement vingt-ſix pennes dans l'aile du petit tetras, ne s'accordent point entr'eux ſur le nombre des pennes de la queue, & l'on retrouve ici à peu près les mêmes variations dont j'ai parlé au ſujet du grand tetras. Schwenckfeld qui donne dix-huit pennes à la femelle, n'en accorde que douze au mâle. Willulghby, Albin, M. Briſſon en aſſignent ſeize aux mâles comme aux femelles, les deux mâles que nous conſervons au Cabinet du Roi en ont tous deux dix-huit; ſavoir, ſept grandes de chaque côté, & quatre dans le milieu beaucoup plus courtes : ces différences viendroient-elles de ce que le nombre de ces grandes plumes eſt ſujet à varier réellement? ou de ce que ceux qui les ont comptées ont négligé de s'aſſurer auparavant s'il n'en manquoit aucune dans les ſujets ſoumis à leur obſervation? au reſte, le tetras a les ailes courtes, & par conſéquent le vol peſant, & on ne le voit jamais s'élever bien haut ni aller bien loin.

Les mâles & les femelles ont l'ouverture des oreilles fort grande, les doigts unis par une membrane juſqu'à la première articulation & bordés de dentelures *(h)*, la chair blanche & de

(f) Actes de Breſlaw, *Novembre 1725*.

(g) Charleton, *Exercitationes*, pag. 82.

(h) Nota. Unguis medii digiti ex parte interiore in aciem tenuatus, expreſſion un peu louche de Willulghby; car ſi cela ſignifie que l'ongle du doigt du milieu eſt tranchant du côté intérieur, nous avons vérifié ſur l'oiſeau même, que le côté extérieur & le côté

facile digeſtion, la langue molle un peu hériſſée de petites pointes & non diviſée; ſous la langue une ſubſtance glanduleuſe, dans le palais une cavité qui répond exactement aux dimenſions de la langue, le jabot très-grand, le tube inteſtinal long de cinquante-un pouces, & les appendices ou *cæcum* de vingt-quatre; ces appendices ſont ſillonnées de ſix ſtries ou cannelures *(i)*.

La différence qui ſe trouve entre les femelles & les mâles, ne ſe borne pas à la ſuperficie, elle pénètre juſqu'à l'organiſation intérieure. Le docteur Waygand a obſervé que l'os du *ſternum* dans les mâles étant regardé à la lumière, paroiſſoit ſemé d'un nombre prodigieux de petites ramifications de couleur rouge, leſquelles ſe croiſant & recroiſant en mille manières & dans toutes ſortes de directions, formoient un réſeau très-curieux & très-ſingulier; au lieu que dans les femelles le même os n'a que peu ou point de ces ramifications; il eſt auſſi plus petit & d'une couleur blanchâtre *(k)*.

Cet oiſeau vole le plus ſouvent en troupe, & ſe perche ſur les arbres à peu près comme le faiſan *(l)*: il mue en été, & il ſe cache alors dans des lieux fourrés ou dans des endroits marécageux *(m)*; il ſe nourrit principalement de feuilles & de boutons de bouleau, & de baies de bruyère, d'où lui eſt venu

intérieur de cet ongle ſont également tranchans; & de plus, cet ongle ne diffère que très-peu & même point du tout des autres par ce caractère tranchant; ainſi cette obſervation de Willulghby nous paroît mal fondée.

(i) Willulghby, *page 124*. Schwenckfeld, *page 375*.

(k) *Voyez* Actes de Breſlaw, *mois de Novembre 1725*.

(l) Britiſch Zoology.

(m) Actes de Breſlaw, *loco citato*.

ſon nom françois *coq de bruyère,* & ſon nom allemand *brick-ham,* qui ſignifie coq de bouleau ; il vit auſſi de chatons de coudrier, de blé & d'autres graines : l'automne il ſe rabat ſur les glands, les mûres de ronces, les boutons d'aune, les pommes de pin, les baies de myrtille *(vitis idæa),* de fuſain ou bonnet de prêtre : enfin l'hiver il ſe réfugie dans les grands bois où il eſt réduit aux baies de genièvre, ou à chercher ſous la neige celles de l'*oxycoccum* ou *canneberge,* appelée vulgairement *couſſinet de marais (n);* quelquefois même il ne mange rien du tout pendant les deux ou trois mois du plus grand hiver; car on prétend qu'en Norwège, il paſſe cette ſaiſon rigoureuſe ſous la neige, engourdi, ſans mouvement & ſans prendre aucune nourriture *(o),* comme font dans nos païs plus tempérés les chauves-ſouris, les loirs, les lérots, les muſcardins, les hériſſons & les marmottes, & (ſi le fait eſt vrai) ſans doute à peu près pour les mêmes cauſes *(p).*

(n) Voy. Schwenckfeld, *Aviarum Sileſiæ,* pag. 375. — Rzaczynski, *Auctuarium Polon.* pag. 422. — Willulghby, *page 125.* — Britiſch Zoology, *pag. 85.*

(o) Linnæus, *Syſt. nat. edit. X,* pag. 159. — Geſner, *de Avibus,* pag. 495. *Nota.* Les Auteurs de la Zoologie Britannique, avoient remarqué que les perdrix blanches qui paſſent l'hiver dans la neige, avoient les pieds mieux garnis de plumes que les deux eſpèces de tetras qui ſavent ſe mettre à l'abri dans les forêts épaiſſes : mais ſi les tetras paſſent auſſi l'hiver ſous la neige, que devient cette belle cauſe finale, ou plutôt que deviennent tous les raiſonnemens de ce genre lorſqu'on les examine avec les yeux de la Philoſophie ?

(p) Voyez l'Hiſtoire naturelle, générale & particulière, *in-4.° tome VIII, page 159;* où j'indique la vraie cauſe de l'engourdiſſement de ces animaux. Celui du tetras pendant l'hiver, me rappelle ce que l'on trouve dans le livre *de Mirabilibus,* attribué à Ariſtote, au ſujet de certains oiſeaux du royaume de Pont, qui étoient en hiver dans un tel état de torpeur, qu'on pouvoit les plumer, les dreſſer & même les mettre à la broche ſans qu'ils le ſentiſſent, & qu'on ne pouvoit les réveiller qu'en les faiſant rôtir; en retranchant de ce fait ce qu'on y a ajouté de ridicule pour le rendre merveilleux, il ſe réduit à un engourdiſſement ſemblable à celui des tetras & des marmottes, qui ſuſpend toutes les fonctions des ſens externes, & ne ceſſe que par l'action de la chaleur.

On

On trouve de ces oiſeaux au nord de l'Angleterre & de l'Écoſſe, dans les parties montueuſes, en Norwège & dans les provinces ſeptentrionales de la Suède, aux environs de Cologne, dans les Alpes Suiſſes, dans le Bugey où ils s'appellent *grianots*, ſelon M. Hébert; en Podolie, en Lithuanie, en Samogitie, & ſur-tout en Volhinie & dans l'Ukraine, qui comprend les Palatinats de Kiovie & de Braſlaw, où un noble Polonois en prit un jour cent trente paires d'un ſeul coup de filet, dit Rzaczynski, près du village de Kuſmince *(q)*. Nous verrons plus bas la manière dont la chaſſe du tetras ſe fait en Courlande: ces oiſeaux ne s'accoutument pas facilement à un autre climat, ni à l'état de domeſticité; preſque tous ceux que M. le maréchal de Saxe avoit fait venir de Suède dans ſa ménagerie de Chambord, y ſont morts de langueur & ſans ſe perpétuer *(r)*.

Le tetras entre en amour dans le temps où les ſaules commencent à pouſſer, c'eſt-à-dire, ſur la fin de l'hiver, ce que les Chaſſeurs ſavent bien reconnoître à la liquidité de ſes excrémens *(ſ)*; c'eſt alors qu'on voit chaque jour les mâles ſe raſſembler dès le matin au nombre de cent ou plus, dans quelque lieu élevé, tranquille, environné de marais, couvert de bruyère, &c. qu'ils ont choiſi pour le lieu de leur rendez-vous habituel, là ils s'attaquent, ils s'entrebattent avec fureur, juſqu'à ce que les plus foibles aient été mis en fuite; après quoi les vainqueurs ſe promènent ſur un tronc d'arbre, ou ſur l'endroit le plus élevé du terrein, l'œil en feu, les ſourcils gonflés, les plumes hériſſées, la queue étalée en éventail, faiſant la roue, battant des ailes,

(q) *Auctuarium.* Polon. *pag. 422.*

(r) *Voyez* Salerne, *Ornithologie*, page 137.

(ſ) Actes de Breſlaw. *Novembre 1725.*

bondiſſant aſſez fréquemment *(t)*, & rappelant les femelles par un cri qui s'entend d'un demi-mille : ſon cri naturel par lequel il ſemble articuler le mot allemand *frau (u)*, monte de tierce dans cette circonſtance, & il y joint un autre cri particulier, une eſpèce de roulement de goſier très-éclatant *(x)*; les femelles qui ſont à portée répondent à la voix des mâles, par un cri qui leur eſt propre, elles ſe raſſemblent autour d'eux, & reviennent très-exactement les jours ſuivans au même rendez-vous; ſelon le docteur Waygand, chaque coq a deux ou trois poules auxquelles il eſt plus ſpécialement affectionné *(y)*.

Lorſque les femelles ſont fécondées, elles vont chacune de leur côté faire leur ponte dans des taillis épais & un peu élevés; elles pondent par terre & ſans ſe donner beaucoup de peine pour la conſtruction d'un nid, comme font tous les oiſeaux peſans : elles pondent ſix ou ſept œufs, ſelon les uns *(z)*, de douze à ſeize, ſelon les autres *(a)*; & de douze à vingt, ſelon quelques autres *(b)*; les œufs ſont moins gros que ceux des poules domeſtiques & un peu plus longuets. M. Linnæus aſſure que ces poules de bruyère perdent leur fumet dans le temps de l'incubation *(c)*. Schwenckfeld ſemble inſinuer que le temps de leur ponte eſt dérangé depuis que ces oiſeaux ont été tourmentés par les Chaſſeurs, & effrayés par les coups de fuſil; & il attribue aux mêmes

(t) Friſch, *planche CIX.* — Britiſch Zoology, *pag. 85.*

(u) Ornithologie de Salerne, *loco citato.*

(x) Friſch, *ibidem.*

(y) Actes de Breſlaw. *Novembre 1725.*

(z) Britiſch Zoology, *pag. 85.*

(a) Schwenckfeld, *Aviarium Sileſiæ*, pag. 373.

(b) Actes de Breſlaw, *ibidem.*

(c) Syſt. nat. edit. X, *pag. 159.*

causes la perte qu'a fait l'Allemagne de plusieurs autres belles espèces d'oiseaux.

Dès que les petits ont douze ou quinze jours, ils commencent déjà à battre des ailes & à s'essayer à voltiger ; mais ce n'est qu'au bout de cinq ou six semaines qu'ils sont en état de prendre leur essor, & d'aller se percher sur les arbres avec leurs mères : c'est alors qu'on les attire avec un appeau *(d)*, soit pour les prendre au filet, soit pour les tuer à coups de fusil ; la mère prenant le son contrefait de cet appeau pour le piaulement de quelqu'un de ses petits qui s'est égaré, accourt & le rappelle par un cri particulier qu'elle répète souvent, comme font en pareil cas nos poules domestiques, & elle amène à sa suite le reste de la couvée qu'elle livre ainsi à la merci des Chasseurs.

Quand les jeunes tetras sont un peu plus grands & qu'ils commencent à prendre du noir dans leur plumage, ils ne se laissent pas amorcer si aisément de cette manière; mais alors jusqu'à ce qu'ils aient pris la moitié de leur accroissement, on les chasse avec l'oiseau de proie. Le vrai temps de cette chasse est l'arrière-saison, lorsque les arbres ont quitté leurs feuilles ; dans ce temps les vieux mâles choisissent un certain endroit où ils se rendent tous les matins, au lever du soleil, en rappelant par un certain cri (sur-tout quand il doit geler ou faire beau temps), tous les autres oiseaux de leur espèce, jeunes & vieux, mâles & femelles : lorsqu'ils sont rassemblés ils volent en troupes sur les bouleaux, ou bien, s'il n'y a point de neige sur la terre,

(d) Cet appeau se fait avec un os de l'aile de l'autour, qu'on remplit en partie de cire, en ménageant des ouvertures propres à rendre le son demandé. *Voyez* Actes de Breslaw. *Novembre 1725.*

ils se répandent dans les champs qui ont porté l'été précédent du seigle, de l'avoine ou d'autres grains de ce genre; & c'est alors que les oiseaux de proie dressés pour cela ont beau jeu.

On a en Courlande, en Livonie & en Lithuanie, une autre manière de faire cette chasse; on se sert d'un tetras empaillé, ou bien on fait un tetras artificiel avec de l'étoffe de couleur convenable, bourée de foin ou d'étoupe, ce qui s'appelle dans le pays une *balvane :* on attache cette balvane au bout d'un bâton, & l'on fixe ce bâton sur un bouleau, à portée du lieu que ces oiseaux ont choisi pour leur rendez-vous d'amour; car c'est le mois d'avril, c'est-à-dire, le temps où ils sont en amour que l'on prend pour faire cette chasse; dès qu'ils aperçoivent la *balvane,* ils se rassemblent autour d'elle, s'attaquent & se défendent d'abord comme par jeu; mais bientôt ils s'animent & s'entrebattent réellement, & avec tant de fureur qu'ils ne voient ni n'entendent plus rien, & que le Chasseur qui est caché près de-là dans sa hutte, peut aisément les prendre, même sans coup férir; ceux qu'il a pris ainsi, il les apprivoise dans l'espace de cinq ou six jours, au point de venir manger dans la main *(e):* l'année suivante au printemps, on se sert de ces oiseaux apprivoisés, au lieu de *balvanes,* pour attirer les tetras sauvages qui viennent les attaquer, & se battent avec eux avec tant d'acharnement qu'ils ne s'éloignent point pour un coup de fusil : ils reviennent tous les jours de très-grand matin au lieu du rendez-vous, ils y restent jusqu'au lever du soleil, après quoi ils s'envolent & se dispersent dans les bois & les bruyères pour chercher leur nourriture; sur les trois heures après midi ils

(e) Nota. Le naturel des petits tetras, diffère beaucoup en ce point de celui des grands tetras, qui loin de s'apprivoiser, lorsqu'ils sont pris, refusent même de prendre de la nourriture, & s'étouffent quelquefois en avalant leur langue, comme on l'a vu dans leur histoire.

reviennent

reviennent au même lieu, & y restent jusqu'au soir assez tard : ils se rassemblent ainsi tous les jours, sur-tout lorsqu'il fait beau, tant que dure la saison de l'amour, c'est-à-dire, environ trois ou quatre semaines ; mais lorsqu'il fait mauvais temps, ils sont un peu plus retirés.

Les jeunes tetras ont aussi leur assemblée particulière & leur rendez-vous séparé, où ils se rassemblent par troupes de quarante ou cinquante, & où ils s'exercent à peu près comme les vieux; seulement ils ont la voix plus grêle, plus enrouée & le son en est plus coupé; ils paroissent aussi sauter avec moins de liberté: le temps de leur assemblée ne dure guère que huit jours, après quoi ils vont rejoindre les vieux.

Lorsque la saison de l'amour est passée, comme ils s'assemblent moins régulièrement, il faut une nouvelle industrie pour les diriger du côté de la hutte du Tireur de ces balvanes. Plusieurs Chasseurs à cheval forment une enceinte plus ou moins étendue, dont cette hutte est le centre, & en se rapprochant insensiblement, & faisant claquer leur fouet à propos, ils font lever les tetras, & les poussent d'arbre en arbre du côté du Tireur qu'ils avertissent par des coups de voix s'ils sont loin, ou par un coup de sifflet s'ils sont plus près : mais on conçoit bien que cette chasse ne peut réussir qu'autant que le Tireur a disposé toutes choses, d'après la connoissance des mœurs & des habitudes de ces oiseaux : les tetras, en volant d'un arbre sur un autre, choisissent d'un coup d'œil prompt & sûr, les branches assez fortes pour les porter, sans même en excepter les branches verticales qu'ils font plier par le poids de leur corps, & ramènent en se posant dessus à une situation à peu près horizontale; en sorte qu'ils peuvent très-bien s'y soutenir, quelque mobiles qu'elles soient :

lorſqu'ils ſont poſés, leur ſûreté eſt leur premier ſoin ; ils regardent de tous côtés, prêtant l'oreille, alongeant le cou, pour reconnoître s'il n'y a point d'ennemis ; & lorſqu'ils ſe croient bien à l'abri des oiſeaux de proie & des Chaſſeurs, ils ſe mettent à manger les boutons des arbres : d'après cela un Tireur intelligent a ſoin de placer ſes balvanes ſur des rameaux flexibles, auxquels il attache un cordon qu'il tire de temps en temps, pour faire imiter aux balvanes les mouvemens & les oſcillations du tetras ſur ſa branche.

De plus, il a appris par l'expérience que lorſqu'il fait un vent violent, on peut diriger la tête de ces balvanes contre le vent ; mais que par un temps calme, on doit les mettre les unes vis-à-vis des autres ; lorſque les tetras pouſſés par les Chaſſeurs de la manière que j'ai dit, viennent droit à la hutte du Tireur, celui-ci peut juger, par une obſervation facile, s'ils s'y poſeront ou non à portée de lui ; ſi leur vol eſt inégal, s'ils s'approchent & s'éloignent alternativement en battant des ailes, il peut compter que, ſinon toute la troupe, au moins quelques-uns, s'abattront près de lui ; ſi au contraire, en prenant leur eſſor non loin de ſa hutte, ils partent d'un vol rapide & ſoutenu, il peut conclure qu'ils iront en avant ſans s'arrêter.

Lorſquè les tetras ſe ſont poſés à portée du Tireur, il en eſt averti par leurs cris réitérés juſqu'à trois fois ou même davantage ; alors il ſe gardera bien de les tirer trop bruſquement ; au contraire, il ſe tiendra immobile & ſans faire le moindre bruit dans ſa hutte, pour leur donner le temps de faire toutes leurs obſervations & la reconnoiſſance du terrein ; après quoi, lorſqu'ils ſe seront bien établis ſur leurs branches, & qu'ils commenceront à manger, il les tirera & les choiſira à ſon aiſe ; mais quelque nombreuſe

que ſoit la troupe, fût-elle de cinquante & même de cent, on ne peut guère eſpérer d'en tuer plus d'un ou deux d'un ſeul coup; car ces oiſeaux ſe ſéparent en ſe perchant, & chacun choiſit ordinairement ſon arbre pour ſe poſer : les arbres iſolés ſont plus avantageux qu'une forêt pleine; & cette chaſſe eſt beaucoup plus facile lorſqu'ils ſe perchent que lorſqu'ils ſe tiennent à terre : cependant, quand il n'y a point de neige, on établit quelquefois les balvanes & la hutte, dans les champs qui ont porté la même année de l'avoine, du ſeigle, du blé ſarraſin, ou on couvre la hutte de paille, & on fait d'aſſez bonnes chaſſes, pourvu toutefois que le temps ſoit au beau; car le mauvais temps diſperſe ces oiſeaux, les oblige à ſe cacher & en rend la chaſſe impoſſible; mais le premier beau jour qui ſuccède, la rend d'autant plus facile, & un Tireur bien poſté les raſſemble aiſément avec ſes ſeuls appeaux, & ſans qu'il ſoit beſoin de Chaſſeurs pour les pouſſer du côté de la hutte.

On prétend que lorſque ces oiſeaux volent en troupe, ils ont à leur tête un vieux coq qui les mène en chef expérimenté, & qui leur fait éviter tous les piéges des Chaſſeurs; en ſorte qu'il eſt fort difficile, dans ce cas, de les pouſſer vers la balvane, & que l'on n'a d'autres reſſources que de détourner quelques traîneurs.

L'heure de cette chaſſe eſt chaque jour, depuis le ſoleil levant juſqu'à dix heures; & l'après-midi, depuis une heure juſqu'à quatre : mais en automne, lorſque le temps eſt calme & couvert, la chaſſe dure toute la journée ſans interruption, parce que dans ce cas les tetras ne changent guère de lieu : on peut les chaſſer de cette manière, c'eſt-à-dire, en les pouſſant d'arbre en arbre juſqu'aux environs du ſolſtice d'hiver; mais après ce

temps ils deviennent plus ſauvages, plus défians, plus ruſés; ils changent même leur demeure accoutumée, à moins qu'ils n'y ſoient retenus par la rigueur du froid ou par l'abondance des neiges.

On prétend avoir remarqué que lorſque les tetras ſe poſent ſur la cime des arbres & ſur leurs nouvelles pouſſes, c'eſt ſigne de beau temps; mais que lorſqu'on les voit ſe rabattre ſur les branches inférieures & s'y tapir, c'eſt un ſigne de mauvais temps: je ne ferois pas mention de ces remarques des Chaſſeurs, ſi elles ne s'accordoient avec le naturel de ces oiſeaux, qui, ſelon ce que nous avons vu ci-deſſus, paroiſſent fort ſuſceptibles des influences du beau & du mauvais temps, & dont la grande ſenſibilité à cet égard, pourroit être ſuppoſée ſans bleſſer la vraiſemblance, au degré néceſſaire pour leur faire preſſentir la température du lendemain.

Dans les temps de grande pluie, ils ſe retirent dans les forêts les plus touffues pour y chercher un abri; & comme ils ſont alors fort peſans & qu'ils volent difficilement, on peut les chaſſer avec des chiens courans, qui les forcent ſouvent & les prennent même à la courſe *(f)*.

Dans d'autres pays on prend les tetras au lacet, ſelon Aldrovande *(g)*; on les prend auſſi au filet, comme nous l'avons vu ci-deſſus; mais il ſeroit curieux de ſavoir quelle étoit la

(f) Actes de Breſlaw, Novembre 1725, *page 527 & ſuivantes; & page 538 & ſuivantes. Nota.* Cette peſanteur des tetras a été remarquée par Pline; il eſt vrai qu'il paroît l'attribuer à la grande eſpèce, & je ne doute pas qu'elle ne lui convienne auſſi-bien qu'à la petite.

(g) Aldrov. *de Avibus*, tom. II, pag. 69.

forme,

forme, l'étendue & la diſpoſition de ce filet, ſous lequel le noble Polonois dont parle Rzaczynski, en prit un jour deux cents ſoixante à la fois.

LE PETIT TETRAS À QUEUE PLEINE, &c.

J'AI exposé à l'article précédent, les raiſons que j'avois de faire de ce petit tetras une eſpèce ou plutôt une race ſéparée : Geſner en parle ſous le nom de *coq de bois (gallus ſylveſtris) (a),* comme d'un oiſeau qui a des barbillons rouges, & une queue pleine & non fourchue; il ajoute que le mâle s'appelle *coq noir* en Écoſſe, & la femelle *poule griſe (greyhen).* Il eſt vrai que cet Auteur prévenu de l'idée que le mâle & la femelle ne devoient pas différer, à un certain point, par la couleur des plumes, traduit ici le greyhen par *gallina fuſca,* poule rembrunie, afin de rapprocher de ſon mieux la couleur des plumages; & qu'enſuite il ſe prévaut de ſa verſion infidèle pour établir que cette eſpèce eſt toute autre que celle de la poule moreſque de Turner *(b),* par la raiſon que le plumage de cette poule moreſque diffère tellement de celui du mâle, qu'une perſonne peu au fait pourroit s'y méprendre, & regarder ce mâle & cette femelle comme appartenans à deux eſpèces différentes. En effet, le mâle eſt preſque tout noir, & la femelle de la même couleur à peu près que la perdrix griſe; mais au fond c'eſt un nouveau

(a) Geſner, *de Avibus,* pag. 477.

(b) *Idem, loco citato.*

trait de conformité qui rend plus complète la ressemblance de cette espèce avec celle du coq noir d'Écosse, car Gesner prétend en effet que ces deux espèces se ressemblent dans tout le reste. Pour moi, la seule différence que j'y trouve, c'est que le coq noir d'Écosse a de petites taches rouges sur la poitrine, les ailes & les cuisses; mais nous avons vu dans l'histoire du petit tetras à queue fourchue, que dans les six premiers mois les jeunes mâles qui doivent devenir tout noirs dans la suite, ont le plumage de leurs mères, c'est-à-dire, de la femelle; & il pourroit se faire que les petites taches rouges dont parle Gesner, ne fussent qu'un reste de cette première livrée avant qu'elle se fût changée entièrement en un noir pur & sans mélange.

Je ne sais pourquoi M. Brisson confond cette race ou variété, comme il l'appelle, avec le *tetrao* pointillé de blanc de M. Linnæus *(c)*, puisqu'un des caractères de ce *tetrao*, nommé en Suédois *racklehane*, est d'avoir la queue fourchue; & que d'ailleurs M. Linnæus ne lui attribue point de barbillons, tandis que le tetras dont il s'agit ici a la queue pleine, selon la figure donnée par Gesner; & que selon sa description, il a des barbillons rouges à côté du bec.

Je ne vois pas non plus pourquoi M. Brisson confondant ces deux races en une seule, n'en fait qu'une variété du petit tetras à queue fourchue, puisqu'indépendamment des deux différences que je viens d'indiquer, M. Linnæus dit positivement, que son tetras pointillé de blanc est plus rare, plus sauvage, & qu'il a un cri tout autre, ce qui suppose, ce me semble, des différences plus caractérisées, plus profondes que celles qui d'ordinaire constituent une simple variété.

(c) Linnæus, *Fauna Suecica*, n.° 167.

Il me paroîtroit plus raiſonnable de ſéparer ces deux races ou eſpèces de petit tetras, dont l'une caractériſée par la queue pleine & les barbillons rouges, comprend le coq noir d'Écoſſe & la poule moreſque de Turner; & l'autre ayant pour attributs ſes petites taches blanches ſur la poitrine, & ſon cri différent, ſeroit formée du *racklehane* des Suédois.

Ainſi l'on doit compter, ce me ſemble, quatre eſpèces différentes dans le genre des tetras ou coqs de bruyère; 1.° le grand tetras ou grand coq de bruyère; 2.° le petit tetras ou coq de bruyère à queue fourchue; 3.° le *racklan* ou *racklehane* de Suède, indiqué par M. Linnæus; 4.° la poule moreſque de Turner ou coq noir d'Écoſſe, avec des barbillons charnus des deux côtés du bec, & la queue pleine.

Et ces quatre eſpèces ſont toutes originaires & naturelles aux climats du Nord, & habitent également dans les forêts de pins & de bouleaux; il n'y a que la troiſième, c'eſt-à-dire le *racklehane* de Suède, qu'on pourroit regarder comme une variété du petit tetras, ſi M. Linnæus n'aſſuroit pas qu'il jette un cri tout différent.

LE PETIT TETRAS
À PLUMAGE VARIABLE.

LES grands tetras ſont communs en Lapponie, ſur-tout lorſque la diſette des fruits dont ils ſe nourriſſent, ou bien l'exceſſive multiplication de l'eſpèce les oblige de quitter les forêts de la Suède & de la Scandinavie, pour ſe réfugier vers le Nord (a):

(a) Klein, *Hiſt. Avium*, pag. 173.

cependant on n'a jamais dit qu'on eût vu dans ces climats glacés de grands tetras blancs; les couleurs de leur plumage sont par leur fixité & leur consistance, à l'épreuve de la rigueur du froid; il en est de même des petits tetras noirs, qui sont aussi communs en Courlande & dans le nord de la Pologne, que les grands le sont en Lapponie; mais le docteur Weigandt *(b)*, le jésuite Rzaczynski *(c)* & M. Klein *(d)*, assurent qu'il y a en Courlande une autre espèce de petit tetras, qu'ils appellent *tetras blancs*, quoiqu'il ne soit blanc qu'en hiver, & dont le plumage devient tous les ans en été d'un brun-rougeâtre, selon le docteur Weigandt *(e)*; & d'un gris-bleuâtre, selon Rzaczynski *(f)*: ces variations ont lieu pour les mâles comme pour les femelles; en sorte que dans tous les temps les individus des deux sexes ont exactement les mêmes couleurs: ils ne se perchent point sur les arbres comme les autres tetras, & ils se plaisent, sur-tout dans les taillis épais & les bruyères, où ils ont coutume de choisir chaque année un certain espace de terrein, où ils s'assemblent ordinairement, s'ils ont été dispersés par les Chasseurs, ou par l'oiseau de proie, ou par un orage; c'est-là qu'ils se réunissent bientôt après, en se rappelant les uns les autres. Si on leur donne la chasse, il faut la première fois qu'on les fait partir, remarquer soigneusement la remise; car ce sera à coup sûr le lieu de leur rendez-vous de l'année, & ils ne partiront pas si facilement une seconde fois, sur-tout s'ils aperçoivent les Chasseurs, au

(b) Weigandt, *Actes de Breslaw*, mois de Novembre, année 1725.

(c) Rzaczynski, *Auctuarium*, *Hist. nat. Poloniæ*, pag. 422.

(d) Klein, *Hist. Avium prodromus*, pag. 173.

(e) Weigandt, *loco citato*.

(f) Rzaczynski, *loco citato*.

contraire,

contraire, ils ſe tapiront contre terre, & ſe cacheront de leur mieux ; mais c'eſt alors qu'il eſt facile de les tirer.

On voit qu'ils diffèrent des tetras noirs, non-ſeulement par la couleur, & par l'uniformité de plumage du mâle & de la femelle, mais encore par leurs habitudes, puiſqu'ils ne ſe perchent point ; ils diffèrent auſſi des lagopèdes, vulgairement perdrix blanches, en ce qu'ils ſe tiennent non ſur les hautes montagnes, mais dans les bois & les bruyères ; d'ailleurs, on ne dit point qu'ils aient les pieds velus juſque ſous les doigts, comme les lagopèdes ; & j'avoue que je les aurois rangé plus volontiers parmi les francolins ou attagas, que parmi les tetras, ſi je n'avois cru devoir ſoumettre mes conjectures à l'autorité de trois Écrivains inſtruits, & parlant d'un oiſeau de leur pays.



LA GÉLINOTTE (a).

NOUS avons vu ci-dessus, que dans toutes les espèces de tetras, la femelle différoit du mâle par les couleurs du plumage, au point que plusieurs Naturalistes n'ont pu croire qu'ils fussent oiseaux de même espèce. Schwenckfeld *(b)*, & d'après lui Rzaczynski *(c)*, est tombé dans un défaut tout opposé, en confondant dans une seule & même espèce, la Gélinotte ou poule des coudriers *(planche 474 le mâle; & planche 475, la femelle)*, & le Francolin, ce qu'il n'a pu faire que par une induction forcée & mal entendue, vu les nombreuses différences qui se trouvent entre ces deux espèces. Frisch est tombé dans une méprise de même genre, en ne faisant qu'un seul oiseau de l'*attagen* & de l'*hasel-huhn*, qui est la poule des coudriers ou gélinotte, & en ne donnant sous cette double dénomination que l'histoire de la gélinotte, tirée presque mot à mot de Gesner, erreur dont il auroit dû, ce me semble, être préservé par une autre qui lui avoit fait confondre, d'après Charleton *(d)*, le petit tetras avec la gélinotte, laquelle n'est autre que cette même poule des coudriers : à l'égard du francolin, nous verrons à son article à quelle autre espèce il pourroit se rapporter beaucoup plus naturellement.

(a) Gélinotte. En Latin, *Gallina corylorum*, *Gallina silvatica*; & de même en vieux François, *Gélinotte des bois*; en Allemand, *Hasel-hun*, *Hasel-henne*; en Anglois, *Hasel-hen*; en Suédois, *Hierpe*; en Polonois, *Jarzabek*. — *Gallina corylorum seu Bonosa Alberto dicta*. Gesner, *Avi*. pag. 228. — La Gélinotte. Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 191.

(b) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 279.

(c) Rzaczynski, *Auctuarium Poloniæ*, pag. 366.

(d) Charleton, *Exercitationes*, pag. 82, n.° 7.

Tout ce que dit Varron de ſa poule ruſtique ou ſauvage *(e)*, convient très-bien à la gélinotte, & Belon ne doute pas que ce ne ſoit la même eſpèce *(f)*, c'étoit, ſelon Varron, un oiſeau d'une très-grande rareté à Rome, qu'on ne pouvoit élever que dans des cages, tant il étoit difficile à apprivoiſer, & qui ne pondoit preſque jamais dans l'état de captivité ; & c'eſt ce que Belon & Schwenckfeld diſent de la gélinotte : le premier donne en deux mots une idée fort juſte de cet oiſeau, & plus complette qu'on ne pourroit faire par la deſcription la plus détaillée. « Qui ſe feindra, dit-il, voir quelque eſpèce de perdrix métive entre la rouge & la griſe, & tenir je ne ſais quoi « des plumes du faiſan, aura la perſpective de la gélinotte de « bois *(g)* ».

Le mâle ſe diſtingue de la femelle par une tache noire très-marquée qu'il a ſous la gorge, & par ſes flammes ou ſourcils qui ſont d'un rouge beaucoup plus vif : la groſſeur de ces oiſeaux eſt celle d'une bartavelle ; ils ont environ vingt-un pouces d'envergure, les ailes courtes, & par conſéquent le vol peſant, & ce n'eſt qu'avec beaucoup d'effort & de bruit qu'ils prennent leur volée ; en récompenſe ils courent très-vîte *(h)*. Il y a dans chaque aile vingt-quatre pennes preſque toutes égales, & ſeize à la queue, Schwenckfeld dit quinze *(i)*; mais c'eſt une erreur d'autant plus groſſière, qu'il n'eſt peut-être pas un ſeul oiſeau qui ait le nombre des pennes de la queue impair ; celle de la

(e) Varron, *de Re Ruſticâ*, lib. III, cap. IX.

(f) Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 253.

(g) *Idem, ibidem.*

(h) *Voyez* Geſner, *page 229.*

(i) Schwenckfeld, *Aviarium Sileſiæ*, pag. 278.

gélinotte eſt traverſée vers ſon extrémité par une large bande noirâtre, interrompue ſeulement par les deux pennes du milieu: je n'inſiſte ſur cette circonſtance que parce que, ſelon la remarque de Willulghby, dans la plupart des oiſeaux, ces deux mêmes pennes du milieu n'obſervent point l'éloignement des pennes latérales, & ſortent un peu plus haut ou un peu plus bas *(k)*; en ſorte qu'ici la différente couleur de ces pennes, ſembleroit dépendre de la différence de leur poſition: les gélinottes ont, comme les tetras, les ſourcils rouges, les doigts bordés de petites dentelures, mais plus courtes; l'ongle du doigt du milieu tranchant, & les pieds garnis de plumes par-devant, mais ſeulement juſqu'au milieu du tarſe; le ventricule ou géſier muſculeux; le tube inteſtinal long de trente & quelques pouces; les appendices ou *cæcum* de treize à quatorze, & ſillonnés par des cannelures *(l)*; leur chair eſt blanche lorſqu'elle eſt cuite; mais cependant plus au dedans qu'au dehors; & ceux qui l'ont examinée de plus près, prétendent y avoir reconnu quatre couleurs différentes, comme on a trouvé trois goûts différens dans celle des outardes & des tetras; quoi qu'il en ſoit, celle des gélinottes eſt exquiſe, & c'eſt de-là que lui vient, dit-on, ſon nom latin *bonaſa*, & ſon nom hongrois *tſchaſarmadar*, qui veut dire *oiſeau de Céſar*, comme ſi un ſi bon morceau devoit être réſervé excluſivement pour l'Empereur: c'eſt en effet un morceau fort eſtimé; & Geſner remarque que c'eſt le ſeul qu'on ſe permettoit de faire reparoître deux fois ſur la table des Princes *(m)*.

Dans le royaume de Bohême, on en mange beaucoup au

(k) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 3.

(l) *Ibidem*, pag. 126.

(m) Geſner, *Ornithologia*, pag. 231.

temps

temps de Pâques, comme on mange de l'agneau en France, & l'on s'en envoie en préſent les uns aux autres *(n)*.

Leur nourriture, ſoit en été, ſoit en hiver, eſt à peu près la même que celle des tetras : on trouve en été dans leur ventricule des baies de ſorbier, de mirtille & de bruyère, des mûres de ronces, des graines de ſureau des Alpes, des ſilliques de *ſaltarella,* des chatons de bouleau & de coudrier, &c. & en hiver des baies de genièvre, des boutons de bouleau, des ſommités de bruyère, de ſapin, de genevrier & de quelques autres plantes toujours vertes *(o)* : on nourrit auſſi les gélinottes qu'on tient captives dans les volières avec du blé, de l'orge, d'autres grains ; mais elles ont encore cela de commun avec les tetras, qu'elles ne ſurvivent pas long-temps à la perte de leur liberté *(p),* ſoit qu'on les renferme dans des priſons trop étroites & peu convenables, ſoit que leur naturel ſauvage, ou plutôt généreux, ne puiſſe s'accoutumer à aucune ſorte de priſon.

La chaſſe s'en fait en deux temps de l'année, au printemps & en automne ; mais elle réuſſit, ſur-tout dans cette dernière ſaiſon : les Oiſeleurs & même les Chaſſeurs les attirent avec des appeaux qui imitent leur cri, & ils ne manquent pas d'amener des chevaux avec eux, parce que c'eſt une opinion commune que les gélinottes aiment beaucoup ces ſortes d'animaux *(q)*. Autre remarque de Chaſſeurs ; ſi l'on prend d'abord un mâle, la femelle qui le cherche conſtamment revient pluſieurs fois,

(n) Schwenckfeld, *Aviarium Sileſiæ*, pag. 279.

(o) Voyez Ray, *Sinopſis avium*, pag. 55 ; Schwenckfeld, *pag. 278 ;* & Rzaczynski, *Auctuarium*, pag. 366.

(p) Geſner, Schwenckfeld, &c. *aux endroits cités.*

(q) Geſner, *page 230.*

amenant d'autres mâles à sa suite; au lieu que si c'est la femelle qui est prise la première, le mâle s'attache tout de suite à une autre femelle & ne reparoît plus *(r)*: ce qu'il y a de plus certain, c'est que si on surprend un de ces oiseaux mâle ou femelle, & qu'on le fasse lever, c'est toujours avec grand bruit qu'il part, & son instinct le porte à se jeter dans un sapin touffu, où il reste immobile, avec une patience singulière, pendant tout le temps que le Chasseur le guette: ordinairement ces oiseaux ne se posent qu'au centre de l'arbre, c'est-à-dire, dans l'endroit où les branches sortent du tronc.

Comme on a beaucoup parlé de la gélinotte, on a aussi débité beaucoup de fables à son sujet; & les plus absurdes sont celles qui ont rapport à la façon dont elle se perpétue. Encelius & quelques autres, ont avancé que ces oiseaux s'accouploient par le bec; que les coqs eux-mêmes pondoient, lorsqu'ils étoient vieux, des œufs qui, étant couvés par des crapauds, produisoient des basilics sauvages; de même que les œufs de nos coqs de basse-cours, couvés aussi par des crapauds, produisent, selon les mêmes Auteurs, des basilics domestiques; & de peur qu'on ne doutât de ces basilics, Encelius en décrit un qu'il avoit vu *(s)*; mais heureusement il ne dit pas qu'il l'eût vu sortir d'un œuf de gélinotte, ni qu'il eût vu un mâle de cette espèce pondre cet œuf; & l'on sait à quoi s'en tenir sur ces prétendus œufs de coq: mais, comme les contes les plus ridicules sont souvent fondés sur une vérité mal vue ou mal rendue, il pourroit se faire que des ignorans, toujours amis du merveilleux, ayant vu les gélinottes en amour faire de leur bec le même usage qu'en font d'autres

(r) Gesner, *Ornithologia*, pag. 230.

(s) *Idem, ibidem.*

oiseaux en pareil cas, & préluder au véritable accouplement par des baisers de tourterelles, aient cru de bonne foi les avoir vues s'accoupler par le bec. Il y a dans l'Histoire Naturelle beaucoup de faits de ce genre qui paroissent ridiculement absurdes, & qui cependant renferment une vérité cachée ; il ne faut pour la dégager, que savoir distinguer ce que l'homme a vu de ce qu'il a cru.

Selon l'opinion des Chasseurs, les gélinottes entrent en amour & se couplent dès les mois d'octobre & de novembre ; & il est vrai que dans ce temps l'on ne tue que des mâles qu'on appelle avec une espèce de sifflet qui imite le cri très-aigu de la femelle ; les mâles arrivent à l'appeau en agitant les ailes d'une façon fort bruyante, & on les tire dès qu'ils se sont posés.

Les gélinottes femelles, en leur qualité d'oiseaux pesans, font leur nid à terre, & le cachent d'ordinaire sous des coudriers ou sous la grande fougère de montagne : elles pondent ordinairement douze ou quinze œufs, & même jusqu'à vingt, un peu plus gros que des œufs de pigeons *(t)*; elles les couvent pendant trois semaines, & n'amènent guère à bien que sept ou huit petits *(u)*, qui courent dès qu'ils sont éclos, comme font la plupart des oiseaux *brachyptères* ou à *ailes courtes (x)*.

(t) Schwenckfeld, *pag. 278.*

(u) Léonard Frisch, *planche CXII.*

(x) M. de Bomare, qui d'ailleurs extrait & copie si fidèlement, dit que les gélinottes ne font que deux petits, l'un mâle & l'autre femelle. *Voyez le* Dictionnaire d'Histoire Naturelle, *à l'article* Gélinotte. Rien n'est moins vrai, ni même moins vraisemblable ; cette erreur ne peut venir que de celle des Nomenclateurs peu instruits, qui ont confondu la gélinotte avec l'oiseau œnas d'Aristote (*vinago* de Gaza), quoique ce soient des espèces très-éloignées, l'œnas étant du genre des pigeons, & ne pondant en effet que deux œufs.

Dès que ces petits ſont élevés, & qu'ils ſe trouvent en état de voler, les père & mère les éloignent du canton qu'ils ſe ſont approprié, & ces petits s'aſſortiſſant par paires, vont chercher chacun de leur côté un aſile où ils puiſſent former leur établiſſement *(y)*, pondre, couver & élever auſſi des petits qu'ils traiteront enſuite de la même manière.

Les gélinottes ſe plaiſent dans les forêts où elles trouvent une nourriture convenable & leur ſûreté contre les oiſeaux de proie qu'elles redoutent extrêmement, & dont elles ſe garantiſſent en ſe perchant ſur les baſſes branches *(z)*: quelques-uns ont dit qu'elles préféroient les forêts en montagnes ; mais elles habitent auſſi les forêts en plaines, puiſqu'on en voit beaucoup aux environs de Nuremberg : elles abondent auſſi dans les bois qui ſont aux pieds des Alpes, de l'Apennin & de la montagne des Géans en Siléſie, en Pologne, &c. Autrefois elles étoient en ſi grande quantité, ſelon Varron, dans une petite île de la mer Liguſtique, aujourd'hui le golfe de Gènes, qu'on l'appeloit pour cette raiſon l'*île aux gélinottes.*

(y) Geſner, *Ornithologia*, pag. 23.

(z) *Idem, ibidem*, pag. 229—230.



LA

LA

GÉLINOTTE D'ÉCOSSE (a).

SI cet oiſeau eſt le même que le *Gallus paluſtris* de Geſner, comme le croit M. Briſſon, on peut aſſurer que la figure qu'en donne Geſner, n'eſt rien moins qu'exacte, puiſqu'on n'y voit point de plumes ſur les pieds, & qu'on y voit au contraire des barbillons rouges ſous le bec; mais auſſi ne ſeroit-il pas plus naturel de ſoupçonner que cette figure eſt celle d'un autre oiſeau? Quoi qu'il en ſoit, ce *gallus paluſtris* ou *coq de marais*, eſt un excellent manger; & tout ce qu'on ſait de ſon hiſtoire, c'eſt qu'il ſe plaît dans les lieux marécageux, comme ſon nom de coq de marais le fait aſſez entendre *(b)*. Les Auteurs de la *Zoologie Britannique* prétendent que la gélinotte d'Écoſſe de M. Briſſon, n'eſt autre que le *ptarmigan* dans ſon habit d'été, & que ſon plumage devient preſque tout blanc en hiver *(c)*; mais il faut donc qu'il perde auſſi en été les plumes qui lui couvrent les doigts; car M. Briſſon dit poſitivement qu'elle n'a de plumes que juſqu'à l'origine des doigts, & le ptarmigan de la Zoologie Britannique en a juſqu'aux ongles: d'ailleurs ces deux animaux, tels qu'ils ſont repréſentés dans la Zoologie & dans M. Briſſon, ne ſe reſſemblent ni par le port, ni par la phyſionomie, ni par la conformation totale: quoi qu'il en ſoit, la gélinotte d'Écoſſe de M. Briſſon eſt un peu plus groſſe que la nôtre, & a la

(a) Briſſon, *tome I, page 199*, planche XXIII, figure 1.

(b) Geſner, *de Naturâ Avium*, pag. 23.

(c) Britiſch Zoology, *pag. 86.*

queue plus courte; elle tient de la gélinotte des Pyrénées par la longueur de ſes ailes, par ſes pieds garnis antérieurement de plumes juſqu'à l'origine des doigts, par la longueur du doigt du milieu, relativement aux deux latéraux, & par la brièveté du doigt de derrière; elle en diffère en ce que ſes doigts ſont ſans dentelures, & ſa queue ſans ſes deux plumes longues & étroites, qui ſont le caractère le plus frappant de la gélinotte des Pyrénées. Je ne dis rien des couleurs du plumage; les figures les repréſenteront plus exactement aux yeux que ma deſcription ne pourroit les peindre à l'eſprit: d'ailleurs, rien de plus incertain ici pour caractériſer les eſpèces, que les couleurs du plumage, puiſque ces couleurs varient conſidérablement d'une ſaiſon à l'autre dans le même individu.



LE GANGA,

VULGAIREMENT

LA GÉLINOTTE DES PYRÉNÉES (a).

QUOIQUE les noms ne ſoient pas les choſes, cependant il arrive ſi ſouvent, & ſur-tout en Hiſtoire Naturelle, qu'une erreur nominale entraîne une erreur réelle, qu'on ne peut, ce me ſemble, apporter trop d'exactitude à appliquer toujours à chaque objet les noms qui lui ont été impoſés; & c'eſt par cette raiſon que nous nous ſommes fait une loi de rectifier, autant qu'il ſeroit en nous, la diſcordance ou le mauvais emploi des noms.

M. Briſſon qui regarde la perdrix de Damas ou de Syrie de Belon *(b)*, comme étant de la même eſpèce que ſa gélinotte des Pyrénées *(planche 105, le mâle ; & planche 106, la femelle)*, range parmi les noms donnés en différentes langues à cette eſpèce, le nom grec Συροπέρδιξ, & cite Belon, en quoi il ſe trompe doublement; car, 1.° Belon nous apprend lui-même que l'oiſeau qu'il a nommé *perdrix de Damas*, eſt une eſpèce différente de celle que les Auteurs ont appelée *ſyroperdix*, laquelle a le plumage noir & le bec rouge *(c)*; 2.° en écrivant ce nom *ſyroperdix* en caractères grecs, M. Briſſon paroît vouloir lui donner une origine grecque; & cependant Belon

(a) Gélinotte des Pyrénées. En Eſpagne, *Ganga;* en Turquie, *Cata.* — Perdrix de Damas ou de Syrie. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 259; & Portraits d'Oiſeaux, *page 63, a.* — Petit Coq de bruyère aux deux aiguilles à la queue. Edwards, *Glanures, planche CCXLIX*, avec une très-bonne figure coloriée.

(b) Briſſon, *tome I, page 195.* Genre V, Eſpèce 4.

(c) Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 258.

dit expressément que c'est un nom latin *(d)*: enfin, il est difficile de comprendre les raisons qui ont porté M. Brisson à regarder l'*œnas* d'Aristote, comme étant de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées; car Aristote met son *œnas*, qui est le *vinago* de Gaza, au nombre des pigeons, des tourterelles, des ramiers (en quoi il a été suivi par tous les Arabes); & il assure positivement qu'elle ne pond, comme ces oiseaux, que deux œufs à la fois *(e)*: or, nous avons vu ci-dessus, que les gélinottes pondoient un beaucoup plus grand nombre d'œufs; par conséquent l'*œnas* d'Aristote ne peut être regardé comme une gélinotte des Pyrénées; ou, si l'on veut absolument qu'il en soit une, il faudra convenir que la gélinotte des Pyrénées n'est point une gélinotte.

Rondelet avoit prétendu qu'il y avoit erreur dans le mot grec οἶνας, & qu'il falloit lire *inas*, dont la racine signifie *fibre*, *filet*, & cela parce que cet oiseau a, dit-il, la chair, ou plutôt la peau si fibreuse & si dure, que pour la pouvoir manger il faut l'écorcher *(f)*; mais s'il étoit véritablement de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées, en adoptant la correction de Rondelet, on pourroit donner au mot *inas*, une explication plus heureuse & plus analogue au génie de la langue grecque, qui peint tout ce qu'elle exprime, en lui faisant désigner les deux filets ou plumes étroites que les gélinottes des Pyrénées ont à la queue, & qui font son attribut caractéristique; mais malheureusement Aristote ne dit pas un mot de ces filets qui ne lui auroient pas échappé, & Belon n'en parle pas non plus

(d) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 258.

(e) Aristote, *Hist. Animal.* lib. VI, cap. I.

(f) Gesner, *de Naturâ Avium*, pag. 307.

dans

dans la description qu'il fait de sa perdrix de Damas : d'ailleurs, le nom d'*oinas* ou *vinago* convient d'autant mieux à cet oiseau, que, selon la remarque d'Aristote, il arrivoit tous les ans en Grèce au commencement de l'automne *(g)*, qui est le temps de la maturité des raisins, comme font en Bourgogne certaines grives, que par cette raison on appelle dans le pays des *vinettes.*

Il suit de ce que je viens de dire, que le *syroperdix* de Belon & l'*œnas* d'Aristote, ne sont point des gangas ou gélinottes des Pyrénées, non plus que l'*alchata*, l'*alfuachat*, la *filacotona*, qui paroissent être autant de noms arabes de l'œnas, & qui certainement désignent un oiseau du genre des pigeons *(h)*.

Au contraire, l'oiseau de Syrie que M. Edwards appelle *petit coq de bruyère, ayant deux filets à la queue (i)*, & que les Turcs nomment *cata*, est exactement le même que la gélinotte des Pyrénées : cet Auteur dit que M. Shaw l'appelle *kittaviah*, & qu'il ne lui donne que trois doigts à chaque pied; mais il excuse cette erreur, en ajoutant que le doigt postérieur avoit pu échapper à M. Shaw, à cause des plumes qui couvrent les jambes ; cependant il venoit de dire plus haut dans sa description, & on voit par sa figure, que c'est le devant des jambes seulement qui est couvert de plumes blanches, semblables à du poil : or, il est difficile de comprendre comment le doigt de derrière auroit pu se perdre dans ces plumes de devant ; il étoit plus naturel de dire qu'il s'étoit dérobé à M.

(g) Aristote, *Hist. Animal.* lib. VIII, cap. III.

(h) *Voyez* Gesner, *de Naturâ Avium*, pag. 307 & 311.

(i) Edwards, *Glanures*, planche XLIX.

Shaw par sa petitesse; car il n'a pas en effet plus de deux lignes de longueur: les deux doigts latéraux sont aussi fort courts, relativement au doigt du milieu, & tous sont bordés de petites dentelures comme dans le tetras. Le ganga ou la gélinotte des Pyrénées, paroît avoir un naturel tout différent de celui de la vraie gélinotte; car, 1.° il a les ailes beaucoup plus longues, relativement à ses autres dimensions: il doit donc avoir le vol ou rapide ou léger, & conséquemment avoir d'autres habitudes, d'autres mœurs qu'un oiseau pesant; car l'on sait combien les mœurs & le naturel d'un animal dépendent de ses facultés; 2.° nous voyons par les observations du docteur Roussel, citées dans la description de M. Edwards, que cet oiseau qui vole par troupes, se tient la plus grande partie de l'année dans les déserts de la Syrie, & ne se rapproche de la ville d'Alep, que dans les mois de mai & de juin, & lorsqu'il est contraint par la soif de chercher les lieux où il y a de l'eau: or, nous avons vu dans l'histoire de la gélinotte, que c'est un oiseau fort peureux, & qui ne se croit en sûreté contre la serre de l'autour, que lorsqu'il est dans les bois les plus épais; autre différence qui n'est peut-être qu'une suite de la première, & qui jointe à plusieurs autres différences de détail faciles à saisir par la comparaison des figures & des descriptions, pourroit faire douter avec fondement, si l'on a eu raison de rapporter à un même genre des natures aussi diverses. Le *ganga* que les Catalans appellent aussi *perdix de Garrira (k)*, est à peu près de la grosseur d'une perdrix grise; elle a le tour des yeux noir, & point de flammes ou sourcils rouges au-dessus des yeux; le bec presque droit, l'ouverture des narines à la base du bec supérieur &

(k) Barrère, *Ornithol.* Class. IV, Genre XV, Espèce 5.

joignant les plumes du front, le devant des pieds couvert de plumes jusqu'à l'origine des doigts, les ailes assez longues, la tige des grandes plumes des ailes noire; les deux pennes du milieu de la queue une fois plus longues que les autres, & fort étroites dans la partie excédante; les pennes latérales vont toujours en s'accourcissant de part & d'autre jusqu'à la dernière *(l)*. Il est à remarquer que de tous ces traits qui caractérisent cette prétendue gélinotte des Pyrénées, il n'y en a peut-être pas un seul qui convienne exactement à la gélinotte proprement dite.

La femelle est de la même grosseur que le mâle; mais elle en diffère par son plumage, dont les couleurs sont moins belles, & par les filets de sa queue qui sont moins longs : il paroît que le mâle a une tache noire sous la gorge, & que la femelle au lieu de cette tache, a trois bandes de la même couleur qui lui embrassent le cou en forme de collier.

Je n'entre pas dans le détail des couleurs du plumage, la figure enluminée les présente avec exactitude, elles se rapportent assez avec celles de l'oiseau connu à Montpellier sous le nom d'*angel,* & dont Jean Culmann avoit communiqué la description à Gesner *(m)*; mais les deux longues plumes de la queue ne paroissent point dans cette description, non plus que dans la figure que Rondelet avoit envoyée à Gesner, de ce même *angel* de Montpellier, qu'il prenoit pour l'*œnas* d'Aristote *(n)*;

(l) Voyez les descriptions de M.rs Edwards & Brisson, tant pour ce qui précède que pour ce qui suit.

(m) Plumis ex fusco colore in nigrum vergentibus, & luteis in rufum, dit Gesner, en parlant de l'angel, *page 307*.

Olivaceo, flavicante nigro, & rufo varia, dit M. Brisson en parlant de la gélinotte des Pyrénées.

(n) Voyez Gesner, *de Naturâ Avium*, pag. 307.

en ſorte qu'on eſt fondé à douter de l'identité de ces deux eſpèces (l'angel & le ganga), malgré la convenance du lieu & celle du plumage, à moins qu'on ne ſuppoſe que les ſujets décrits par Culmann, & deſſinés par Rondelet, étoient des femelles qui ont les filets de la queue beaucoup plus courts, & par conſéquent moins remarquables.

Cette eſpèce ſe trouve dans la plupart des pays chauds de l'ancien continent; en Eſpagne, dans les parties méridionales de la France, en Italie, en Syrie, en Turquie & Arabie, en Barbarie & même au Sénégal; car l'oiſeau repréſenté ſous le nom de *gélinotte de Sénégal (planche 130),* n'eſt qu'une variété du ganga ou gélinotte des Pyrénées, il eſt ſeulement un peu plus petit; mais il a de même les deux longues plumes ou filets à la queue, les plumes latérales toujours plus courtes par degrés à meſure qu'elles s'éloignent de celles du milieu, les ailes fort longues, les pieds couverts par-devant d'un duvet blanc, le doigt du milieu beaucoup plus long que les latéraux, & celui de derrière extrêmement court; enfin point de peau rouge au-deſſus des yeux, & il ne diffère du ganga d'Europe que par un peu moins de groſſeur & un peu plus de rougeâtre dans le plumage: ce n'eſt donc qu'une variété dans la même eſpèce, produite par l'influence du climat; & ce qui prouve que cet oiſeau eſt très-différent de la gélinotte, & doit par conſéquent porter un autre nom, c'eſt qu'indépendamment des caractères diſtinctifs de ſa figure, il habite par-tout les pays chauds, & ne ſe trouve ni dans les climats froids, ni même dans les tempérés; au lieu que la gélinotte ne ſe trouve en nombre que dans les climats froids.

C'eſt ici le lieu de rapporter ce que M. Shaw nous apprend du

du kittaviah ou gélinotte de Barbarie *(o)*, & qui eſt tout ce qu'on en ſait, afin que le lecteur puiſſe comparer ſes qualités avec celles du ganga ou gélinotte des Pyrénées, & juger ſi ce ſont en effet deux individus de la même eſpèce.

« Le kittaviah, dit-il, eſt un oiſeau granivore & qui vole par troupes : il a la forme & la taille d'un pigeon ordinaire, « les pieds couverts de petites plumes, & point de doigt poſ- « térieur; il ſe plaît dans les terreins incultes & ſtériles; la « couleur de ſon corps eſt un brun-bleuâtre tacheté de noir; il « a le ventre noirâtre & un croiſſant jaune ſous la gorge; « chaque plume de la queue a une tache blanche à ſon « extrémité, & celles du milieu ſont longues & pointues comme « dans le *merops* ou *gueſpier :* du reſte ſa chair eſt rouge ſur « la poitrine; mais celle des cuiſſes eſt blanche, elle eſt bonne « à manger & de facile digeſtion ».

(o) Nota. M. Shaw a cru qu'on pouvoit lui donner le nom de *lagopus d'Afrique*, quoiqu'il n'ait pas les pieds velus par-deſſous comme le véritable lagopède. *Travels . . . . of Barbary and the Levant*, pag. 253.



L'ATTAGAS (a).

CET oiseau est le francolin de Belon, qu'il ne faut pas confondre, comme ont fait quelques Ornithologistes, avec le francolin qu'a décrit Olina *(b)*; ce sont deux oiseaux très-différens, soit par la forme du corps, soit par les habitudes naturelles; le dernier se tient dans les plaines & les lieux bas; il n'a point ces beaux sourcils couleur de feu, qui donnent à l'autre une physionomie si distinguée, il a le cou plus court, le corps plus ramassé, les pieds rougeâtres garnis d'éperons & sans plumes, comme les doigts sans dentelures, c'est-à-dire, qu'il n'a presque rien de commun avec le francolin dont il s'agit ici, & auquel pour prévenir toute équivoque, je conserverai le nom d'*attagas,* qui lui a été donné, dit-on, par onomatopée, & d'après son propre cri.

Les Anciens ont beaucoup parlé de l'*attagas* ou *attagen* (car ils emploient indifféremment ces deux noms). Alexandre Myndien nous apprend dans Athénée *(c)*, qu'il étoit un peu plus gros qu'une perdrix, & que son plumage dont le fond tiroit au rougeâtre, étoit émaillé de plusieurs couleurs. Aristophane avoit dit à peu près la même chose; mais Aristote, selon son excellente coutume de faire connoître un objet ignoré, par

(a) En Grec, Ἀτταγας; en Latin, *Attagas* ou *Attagen;* en Anglois, *Redgame.* — *Attagen.* Gesner, *Avi.* pag. 225. — Francolin. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 241. — Coq de marais. Albin, *tome I,* planche XXIII, *le mâle;* & planche XXIV, *la femelle.* — *Attagen.* Frisch, *planche CXII*, avec une figure bien coloriée de la femelle. — La Gélinotte huppée. Brisson, *tome I, page 209.*

(b) Olina, *Uccelleria*, pag. 33.

(c) Athénée, *lib. IX.*

ſa comparaiſon avec des objets communs, compare le plumage de l'attagan avec celui de la bécaſſe (σκόλοπαξ) *(d)*. Alexandre Myndien ajoute qu'il a les ailes courtes & le vol peſant; & Théophraſte obſerve qu'il a la propriété qu'ont tous les oiſeaux peſans, tels que la perdrix, le coq, le faiſan, &c. de naître avec des plumes, & d'être en état de courir au moment qu'il vient d'éclore: de plus, en ſa même qualité d'oiſeau peſant, il eſt encore pulvérateur & frugivore *(e)*, vivant de baies & de grains qu'il trouve, tantôt ſur les plantes mêmes, tantôt en grattant la terre avec ſes ongles *(f)*; & comme il coure plus qu'il ne vole, on s'eſt aviſé de le chaſſer au chien courant, & on y a réuſſi *(g)*.

Pline, Élien & quelques autres diſent que ces oiſeaux perdent la voix en perdant la liberté; & que la même roideur de naturel qui les rend muets dans l'état de captivité, les rend auſſi très-difficiles à apprivoiſer *(h)*. Varron donne cependant la manière de les élever, & qui eſt à peu près la même que celle dont on élevoit les paons, les faiſans, les poules de Numidie, les perdrix, &c *(i)*.

Pline aſſure que cet oiſeau, qui avoit été fort rare, étoit devenu plus commun de ſon temps; qu'on en trouvoit en

(d) Ariſtote, *Hiſt. Animal.* lib. IX, cap. XXVI.

(e) *Nota.* Les Anciens ont appelé *pulveratrices*, les oiſeaux qui ont l'inſtinct de gratter la terre, d'élever la pouſſière avec leurs ailes; & en ſe poudrant, pour ainſi dire avec cette pouſſière, de ſe délivrer de la piqûre des inſectes qui les tourmentent; de même que les oiſeaux aquatiques s'en délivrent en arroſant leurs plumes avec de l'eau.

(f) Ariſtote, *Hiſt. Animal.* lib. IX, cap. XLIX.

(g) Oppien, *in Ixenticis.* Cet auteur ajoute qu'ils aiment les cerfs, & qu'ils ont au contraire de l'antipathie pour les coqs.

(h) Pline, *Hiſt. nat.* lib. X, cap. XLVIII. Socrate & Élien, dans Athénée.

(i) Varron, *Geopon. Græc.* à l'article *du Faiſan.*

Espagne, dans la Gaule & sur les Alpes; mais que ceux d'Ionie étoient les plus estimés *(k)* : il dit ailleurs qu'il n'y en avoit point dans l'île de Crète *(l)*. Aristophane parle de ceux qui se trouvoient aux environs de Mégare, dans l'Achaïe *(m)*. Clément d'Alexandrie nous apprend que ceux d'Égypte étoient ceux dont les gourmands faisoient le plus de cas : il y en avoit aussi en Phrygie, selon Aulugelle, qui dit que c'est un oiseau asiatique. Apicius donne la manière d'apprêter le francolin, qu'il joint à la perdrix *(n)*; & Saint-Jérôme en parle dans ses lettres comme d'un morceau fort recherché *(o)*.

Maintenant pour juger si l'*attagen* des Anciens est notre attagas ou francolin, il ne s'agit que de faire l'histoire de cet oiseau, d'après les mémoires des Modernes, & de comparer.

Je remarque d'abord que le nom d'*attagen*, tantôt bien conservé, tantôt corrompu *(p)*, est le nom le plus généralement en usage parmi les Auteurs modernes, qui ont écrit en latin, pour désigner cet oiseau. Il est vrai que quelques Ornithologistes, tels que Sibbald, Ray, Willulghby, Klein, ont voulu le retrouver dans la *lagopus altera* de Pline *(q)*; mais outre que

(k) Pline, *Hist. nat.* lib. X, cap. XLIX.

(l) *Idem*, lib. VIII, cap. LVIII.

(m) Aristophane, *in Acharnensibus*.

(n) Apicius, *VI, 3*.

(o) *Attagenem eructas & comesto ansere gloriaris*, disoit Saint Jérôme à un hypocrite qui faisoit gloire de vivre simplement, & qui se rassasioit en secret des bons morceaux.

(p) *ATTAGO, ACTAGO, ATAGO, ATCHEMIGI, ATACUIGI, TAGENARIOS, TAGINARI, voces corruptæ ab ATTAGENE, quæ leguntur apud Sylvaticum.* *Voyez* Gesner, *page 226*; & les observations de Belon, *fol. 11*.

(q) Pline, *Hist. nat.* lib. X, cap. XLVIII.

Pline

Pline n'en a parlé qu'en passant, & n'en a dit que deux mots, d'après lesquels il seroit fort difficile de déterminer précisément l'espèce qu'il avoit en vue; comment peut-on supposer que ce grand Naturaliste qui venoit de traiter assez au long de l'*attagen* dans ce même chapitre, en parle quelques lignes plus bas sous un autre nom, sans en avertir ! Cette seule réflexion démontre, ce me semble, que l'*attagen* de Pline & sa *lagopus altera*, sont deux oiseaux différens; & nous verrons plus bas quels ils sont.

Gesner avoit ouï dire qu'à Bologne il s'appeloit vulgairement *franguello (r)*; mais Aldrovande qui étoit de Bologne, nous assure que ce nom de *franguello* (*hinguello*, selon Olina), étoit celui qu'on y donnoit au pinçon, & qui dérive assez clairement de son nom latin *fringilla (s)*. Olina ajoute qu'en Italie son francolin, que nous avons dit être différent du nôtre, se nommoit communément *franguellina*, mot corrompu de *frangolino*, & auquel on avoit donné une terminaison féminine pour le distinguer du *fringuello (t)*.

Je ne sais pourquoi Albin, qui a copié la description que Willulghby a donnée du *lagopus altera Plinii (u)*, a changé le nom de l'oiseau décrit par Willulghby en celui de coq de marais, si ce n'est parce que Tournefort a dit du francolin de Samos, qu'il fréquentoit les marais; mais il est facile de voir, en comparant les figures & les descriptions, que ce francolin de Samos est tout-à-fait différent de l'oiseau qu'il a plu à Albin,

(r) Gesner, *de Naturâ Avium*, pag. 225.

(s) Aldrovande, *de Avibus*, tom. II, pag. 73.

(t) Olina, *Uccelleria*, pag. 33.

(u) Albin, *Ornithologia*, pag. 128.

ou à ſon Traducteur, d'appeler *coq de marais (x)*, comme il avoit déjà donné le nom de francolin au petit tetras à queue fourchue *(y)*. L'attagas ſe nomme chez les Arabes *duraz* ou *alduragi*, & chez les Anglois *red game*, à cauſe du rouge qu'il a, ſoit à ſes ſourcils, ſoit dans ſon plumage; on lui a encore donné le nom de *perdix aſclepica (z)*.

Cet oiſeau eſt plus gros que la bartavelle, & pèſe environ dix-neuf onces; ſes yeux ſont ſurmontés par deux ſourcils rouges fort grands, leſquels ſont formés d'une membrane charnue, arrondie & découpée par le deſſus, & qui s'élève plus haut que le ſommet de la tête; les ouvertures des narines ſont revêtues de petites plumes qui font un effet aſſez agréable; le plumage eſt mêlé de roux, de noir & de blanc; mais la femelle a moins de roux & plus de blanc que le mâle; la membrane de ſes ſourcils eſt moins ſaillante, & beaucoup moins découpée, d'un rouge moins vif; & en général les couleurs de ſon plumage ſont plus foibles *(a)*; de plus, elle eſt dénuée de ces plumes noires pointillées de blanc, qui forment au mâle une huppe ſur la tête, & ſous le bec une eſpèce de barbe *(b)*.

Le mâle & la femelle ont la queue à peu près comme la perdrix, mais un peu plus longue; elle eſt compoſée de ſeize pennes, & les deux du milieu ſont variées des mêmes couleurs que celles du dos, tandis que toutes les latérales ſont noires; les ailes ſont fort courtes, elles ont chacune vingt-quatre pennes,

(x) Pline, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, tome I, page 22.

(y) *Ibidem*, pag. 21.

(z) Jonſton, Charleton, &c.

(a) Britiſch Zoology, *pag. 85.*

(b) Aldrovande, *de Avibus*, tom. II, pag. 76.

& c'eſt la troiſième à compter du bout de l'aile qui eſt la plus longue de toutes; les pieds ſont revêtus de plumes juſqu'aux doigts, ſelon M. Briſſon, & juſqu'aux ongles, ſelon Willulghby: ces ongles ſont noirâtres, ainſi que le bec; les doigts gris-bruns, & bordés d'une bande membraneuſe étroite & dentelée. Belon aſſure avoir vu dans le même temps à Veniſe, des francolins (c'eſt ainſi qu'il nomme nos *attagas)*, dont le plumage étoit tel qu'il vient d'être dit, & d'autres qui étoient tout blancs, & que les Italiens appeloient du même nom de *francolins;* ceux-ci reſſembloient exactement aux premiers, à l'exception de la couleur; & d'un autre côté ils avoient tant de rapport avec la perdrix blanche de Savoie, que Belon les regarde comme appartenans à l'eſpèce que Pline a déſignée ſous le nom de *lagopus altera (c):* ſelon cette opinion qui me paroît fondée, l'*attagen* de Pline ſeroit notre *attagas à plumage varié;* & la ſeconde eſpèce de *lagopus* ſeroit notre *attagas blanc*, qui diffère de l'autre attagas par la blancheur de ſon plumage, & de la première eſpèce de lagopus appelée vulgairement *perdrix blanche,* ſoit par ſa grandeur, ſoit par ſes pieds qui ne ſont pas velus en deſſous.

Tous ces oiſeaux, ſelon Belon, vivent de grains & d'inſectes, la Zoologie Britannique ajoute les ſommités de bruyère *(d)* & les baies des plantes qui croiſſent ſur les montagnes.

L'attagas eſt en effet un oiſeau de montagne; Willulghby aſſure qu'il deſcend rarement dans les plaines & même ſur le penchant des côteaux *(e)*, & qu'il ne ſe plaît que ſur les ſommets les plus élevés; on le trouve ſur les Pyrénées, les Alpes, les

(c) Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 242.

(d) Britiſch Zoology, *pag. 85.*

(e) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 128.

montagnes d'Auvergne, de Dauphiné, de Suiſſe, du pays de Foix, d'Eſpagne, d'Angleterre, de Sicile, du pays de Vicenſe, dans la Lapponie *(f)*; enfin ſur l'Olympe en Phrygie où les Grecs modernes l'appellent en langue vulgaire *taginari (g)*, mot évidemment formé de τηγυνάειος que l'on trouve dans Suidas, & vient lui-même d'*attagen* ou *attagas*, lequel eſt le nom primitif.

Quoique cet oiſeau ſoit d'un naturel très-ſauvage, on a trouvé dans l'île de Chypre, comme autrefois à Rome, le ſecret de le nourrir dans des volières *(h)*, ſi toutefois l'oiſeau dont parle Alexander Benedictus eſt notre attagas; ce qui m'en feroit douter, c'eſt que le francolin repréſenté *planche CCXLVI* d'Edwards, & qui venoit certainement de l'île de Chypre, a beaucoup moins de rapport au nôtre qu'à celui d'Olina, & que nous ſavons d'ailleurs que celui-ci pouvoit s'élever & ſe nourrir dans les volières *(i)*.

Ces attagas domeſtiques peuvent être plus gros que les ſauvages; mais ceux-ci ſont toujours préférés pour le bon goût de leur chair, on les met au-deſſus de la perdrix; à Rome un *francolino* s'appelle par excellence un morceau de Cardinal *(k)*: au reſte, c'eſt une viande qui ſe corrompt très-promptement, & qu'il eſt difficile d'envoyer au loin; auſſi les Chaſſeurs ne manquent-ils pas dès qu'ils les ont tués de les vider, & de leur remplir le ventre de bruyère verte *(l)*. Pline dit la même

(f) Voyez Klein, *Hiſt. Avium*, pag. 173.

(g) Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 242.

(h) Geſner, *de Naturâ Avium*, pag. 227.

(i) Olina, *Uccelleria*, pag. 33.

(k) Geſner, *page 228*.

(l) Willulghby, *page 128*.

choſ

chose du *lagopus (m)*, & il faut avouer que tous ces oiseaux ont beaucoup de rapports les uns avec les autres.

Les attagas se recherchent & s'accouplent au printemps : la femelle pond sur la terre comme tous les oiseaux pesans ; sa ponte est de huit ou dix œufs, aigus par l'un des bouts, longs de dix-huit ou vingt lignes, pointillés de rouge-brun, excepté en une ou deux places aux environs du petit bout : le temps de l'incubation est d'une vingtaine de jours ; la couvée reste attachée à la mère & la suit tout l'été ; l'hiver, les petits ayant pris la plus grande partie de leur accroissement, se forment en troupes de quarante ou cinquante, & deviennent singulièrement sauvages : tant qu'ils sont jeunes, ils sont fort sujets à avoir les intestins farcis de vers ou lombrils ; quelquefois on les voit voltiger ayant de ces sortes de vers qui leur pendent de l'anus de la longueur d'un pied *(n)*.

Présentement, si l'on compare ce que les Modernes ont dit de notre *attagas* avec ce que les Anciens en avoient remarqué, on s'apercevra que les premiers ont été plus exacts à tout dire ; mais en même temps on reconnoîtra que les principaux caractères avoient été très-bien indiqués par les Anciens ; & l'on conclura de la conformité de ces caractères, que l'*attagen* des Anciens & notre *attagas*, sont un seul & même oiseau.

Au reste, quelque peine que j'aie prise pour démêler les propriétés qui ont été attribuées pêle-mêle aux différentes espèces d'oiseaux auxquelles on a donné le nom de *francolin* ; & pour

(m) Pline, *lib. X, cap. XLVIII.*

(n) Willulghby, *à l'endroit cité ;* & Britisch Zoology, *pag. 86.* Mais ne seroit-ce pas la verge de ces oiseaux qu'on auroit prise pour un ver, comme j'ai vu des poulets s'y méprendre à l'égard de la verge des canards ?

ne donner à notre attagas que celles qui lui convenoient réellement, je dois avouer que je ne ſuis pas ſûr d'avoir toujours également réuſſi à débrouiller ce cahos; & mon incertitude à cet égard ne vient que de la licence que ſe ſont donnée pluſieurs Naturaliſtes, d'appliquer un même nom à des eſpèces différentes, & pluſieurs noms à la même eſpèce; licence tout-à-fait déraiſonnable & contre laquelle on ne peut trop s'élever, puiſqu'elle ne tend qu'à obſcurcir les matières & à préparer des tortures infinies, à quiconque voudra lier ſes propres connoiſſances & celles de ſon ſiècle, avec les découvertes des ſiècles précédens.



L'ATTAGAS BLANC.

CET oiſeau ſe trouve ſur les montagnes de Suiſſe & ſur celles qui ſont autour de Vicenſe: je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit dans l'hiſtoire de l'attagas ordinaire, ſinon que l'oiſeau dont Geſner a fait la ſeconde eſpèce de *lagopus (a)*, me ſemble être un de ces attagas blancs, quoique dans ſon plumage le blanc ne ſoit pur que ſur le ventre & ſur les ailes, & qu'il ſoit mêlé plus ou moins de brun & de noir ſur le reſte du corps; mais nous avons vu ci-deſſus que, parmi les attagas, les mâles avoient moins de blanc que les femelles; de plus, on ſait que la couleur des jeunes oiſeaux, & ſur-tout des oiſeaux de ce genre, ne prend guère ſa conſiſtance qu'après la première année; & comme d'ailleurs tout le reſte de la deſcription de Geſner ſemble fait pour caractériſer un attagas, ſourcils rouges, nus, arrondis & ſaillans; pieds velus juſqu'aux ongles, mais non par-deſſous; bec court & noir; queue courte auſſi; habitation ſur les montagnes de Suiſſe, &c. je penſe que l'oiſeau décrit par Geſner étoit un attagas blanc, & que c'étoit un mâle encore jeune, qui n'avoit pas pris tout ſon accroiſſement, d'autant qu'il ne peſoit que quatorze onces au lieu de dix-neuf, qui eſt le poids des attagas ordinaires.

J'en dis autant, & pour les mêmes raiſons, de la troiſième eſpèce de *lagopus* de Geſner *(b)*, & qui paroît être le même oiſeau que celui dont le Jéſuite Rzaczynski parle ſous le nom Polonois de *Parowa (c)*. Ils ont tous deux une partie des ailes

(a) Geſner, *Alterum Lagopodis genus de Avibus*, pag. 579.

(b) *Ibidem.*

(c) Rzaczynski, *Auctuarium Poloniæ*, pag. 410 & 411.

& le ventre blancs, le dos & le reſte du corps de couleur variée; tous deux ont les pieds velus, le vol peſant, la chair excellente, & ſont de la groſſeur d'une jeune poule. Rzaczynski en reconnoît deux eſpèces; l'une plus petite, que j'ai ici en vue; l'autre plus groſſe, & qui pourroit bien être une eſpèce de gélinote: cet Auteur ajoute qu'on trouve de ces oiſeaux parfaitement blancs dans le Palatinat de Novogrod. Je ne range pas ces oiſeaux parmi les lagopèdes, comme a fait M. Briſſon de la ſeconde & de la troiſième eſpèce de *lagopus* de Geſner, parce qu'ils ne ſont pas en effet lagopèdes, c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont point les pieds velus par-deſſous, & que ce caractère eſt d'autant plus déciſif qu'il eſt plus anciennement reconnu, & que par conſéquent il paroît avoir plus de conſiſtance.



LE LAGOPÈDE *(a)*.

CET oiſeau *(planche 129 avec ſon plumage d'hiver, & planche 494 avec ſon plumage d'été)* eſt celui auquel on a donné le nom de *Perdrix blanche,* mais très-improprement, puiſque ce n'eſt point une perdrix, & qu'il n'eſt blanc que pendant l'hiver, & à cauſe du grand froid auquel il eſt expoſé pendant cette ſaiſon ſur les hautes montagnes des pays du Nord, où il ſe tient ordinairement. Ariſtote, qui ne connoiſſoit point le lagopède, ſavoit que les perdrix, les cailles, les hirondelles, les moineaux, les corbeaux & même les lièvres, les cerfs & les ours éprouvent dans les mêmes circonſtances le même changement de couleur *(b)*. Scaliger y ajoute les aigles, les vautours, les éperviers, les milans, les tourterelles, les renards *(c)*; & il ſeroit facile d'alonger cette liſte du nom de pluſieurs oiſeaux & quadrupèdes, ſur leſquels le froid produit ou pourroit produire de ſemblables effets; d'où il ſuit que la couleur blanche eſt ici un attribut variable, & qui ne doit pas être employé comme un caractère diſtinctif de l'eſpèce dont il s'agit; & d'autant moins que pluſieurs eſpèces du même genre, telles que celles du petit tetras blanc, ſelon le Docteur Weygandt *(d)* & Rzaczynski *(e)*,

(a) Le Lagopède. — *Lagopus.* Geſner, *Avi.* pag. 576. — *Perdix alba ſive Lagopus.* Aldrovande, *Avi.* tom. II, pag. 143. — Perdrix blanche. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux,* page 259. — *Lagopus.* Friſch, *planche CX & CXI,* avec des figures coloriées. — La Gélinotte blanche. Briſſon, *Ornithologia,* tom. I, pag. 216.

(b) Ariſtote, *de Coloribus,* cap. VI; & *Hiſt. animal.* lib. III, cap. XII.

(c) Scaliger, *Exercitationes in Cardanum,* fol. 88 & 89.

(d) *Voyez* Actes de Breſlaw, Novembre 1725, *Claſſe IV, art. VII, page 30 & ſuiv.*

(e) Rzaczynski, *Auctuarium Poloniæ,* pag. 421.

& de l'attagas blanc ſelon Belon *(f)*, ſont ſujettes aux mêmes variations dans la couleur de leur plumage; & il eſt étonnant que Friſch ait ignoré que ſon francolin blanc de montagne, qui eſt notre lagopède, y fût auſſi ſujet; ou que l'ayant ſu, il n'en ait point parlé : il dit ſeulement qu'on lui avoit rapporté qu'on ne voyoit point en été des francolins blancs; & plus bas il ajoute qu'on en avoit quelquefois tiré (ſans doute en été) qui avoient les ailes & le dos bruns, mais qu'il n'en avoit jamais vu; c'étoit bien le lieu de dire que ces oiſeaux n'étoient blancs que l'hiver, &c *(g)*.

J'ai dit qu'Ariſtote ne connoiſſoit pas notre lagopède; & quoique ce ſoit un fait négatif, j'en ai la preuve poſitive dans ce paſſage de ſon hiſtoire des animaux, où il aſſure que le lièvre eſt le ſeul animal qui ait du poil ſous les pieds *(h)*; s'il eût connu un oiſeau qui eût eu auſſi du poil ſous les pieds, il n'auroit pas manqué d'en faire mention dans cet endroit, où il s'occupoit en général, ſelon ſa manière, de la comparaiſon des parties correſpondantes dans les animaux, & par conſéquent des plumes des oiſeaux, ainſi que des poils des quaprupèdes.

Le nom de lagopède, que je donne à cet oiſeau, n'eſt rien moins qu'un nouveau nom; c'eſt au contraire celui que Pline & les Anciens lui ont donné *(i)*, qu'on a mal-à-propos appliqué à quelques oiſeaux de nuit, leſquels ont le deſſus, & non le deſſous des pieds garnis de plumes *(k)*; mais qui doit être

(f) Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 242.

(g) Léonard Friſch, *planches* CX *&* CXI.

(h) Ariſtote, *lib. III, cap.* XII.

(i) Pline, *Hiſt. Nat.* lib. X, cap. XLVIII.

(k) Si mens auritâ gaudet Lagope flacens. Martial. Il eſt viſible que le poëte entend parler du duc dans ce paſſage; mais le duc n'a pas le pied velu par-deſſous.

conservé exclusivement à l'espèce dont il s'agit ici, avec d'autant plus de raison qu'il exprime un attribut unique parmi les oiseaux, qui est d'avoir, comme le lièvre, le dessous des pieds velus *(l)*.

Pline ajoute à ce caractère distinctif du *lagopus* ou *lagopède*, sa grosseur, qui est celle d'un pigeon, sa couleur qui est blanche, la qualité de sa chair qui est excellente, son séjour de préférence qui est le sommet des Alpes: enfin, sa nature qui est d'être très-sauvage & peu susceptible d'être apprivoisé; il finit par dire que sa chair se corrompt fort promptement.

L'exactitude laborieuse des Modernes a complété cette description à l'antique, qui ne présente que les masses principales; le premier trait qu'ils ont ajouté au tableau, & qui n'eût point échappé à Pline s'il eût vu l'oiseau par lui-même, c'est cette peau glanduleuse qui lui forme au-dessus des yeux des espèces de sourcils rouges; mais d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle; celle-ci est aussi plus petite, & n'a point sur la tête les deux traits noirs qui, dans le mâle, vont de la base du bec aux yeux, & même au-delà des yeux en se dirigeant vers les oreilles: à cela près, le mâle & la femelle se ressemblent dans tout le reste, quant à la forme extérieure; & tout ce que j'en dirai dans la suite sera commun à l'un & à l'autre.

La blancheur des lagopèdes n'est pas universelle, & sans aucun mélange dans le temps même où ils sont le plus blancs, c'est-à-dire, au milieu de l'hiver; la principale exception est dans les pennes de la queue, dont la plupart sont noires avec un peu de blanc à la pointe; mais il paroît par les descriptions, que ce ne sont pas constamment les mêmes pennes qui sont de

(l) *Voyez* Belon, *Nature des Oiseaux*, page 259; Willulghby, *page 127;* & Klein; *Prodrom. Hist. Avi.* pag. 173.

cette couleur. Linnæus, dans sa *Fauna Suecica,* dit que ce sont les pennes du milieu qui sont noires *(m),* & dans son *Systema Naturæ,* il dit *(n),* avec M. Brisson & Willulghby *(o),* que ces mêmes pennes sont blanches & les latérales noires; tous ces Naturalistes n'y ont pas regardé d'assez près: dans le sujet que nous avons fait dessiner, & dans d'autres que nous avons examinés, nous avons trouvé la queue composée de deux rangs de plumes l'un sur l'autre; celui de dessus blanc en entier, & celui de dessous noir, ayant chacun quatorze plumes *(p).* Klein parle d'un oiseau de cette espèce qu'il avoit reçu de Prusse, le 20 janvier 1747, & qui étoit entièrement blanc, excepté le bec, la partie inférieure de la queue & la tige de six pennes de l'aile. Le Pasteur Lappon Samuel Rhéen, qu'il cite, assure que sa poule de neige qui est notre lagopède, n'avoit pas une seule plume noire, excepté la femelle qui en avoit une de cette couleur à chaque aile *(q);* & la perdrix blanche dont parle Gesner *(r),* étoit en effet toute blanche, excepté autour des oreilles, où elle avoit quelques marques noires; les couvertures de la queue qui sont blanches & s'étendent par toute sa longueur, & recouvrent les plumes noires, ont donné lieu à la plupart de ces méprises.

(m) Tetrao rectricibus albis, intermediis nigris, apice albis. Faun. Suec. *n.° 169.*

(n) Tetrao pedibus lanatis, remigibus albis, rectricibus nigris, apice albis, intermediis totis albis. Syst. nat. edit. X, pag. 159, n.° 91, art. IV.

(o) Willulghby, *page 127, n.° 5.*

(p) Nota. On ne peut compter exactement le nombre de ces plumes, qu'en déplumant, comme nous l'avons fait, le dessus & le dessous du croupion de ces oiseaux; & c'est ainsi que nous nous sommes assuré qu'il y en a quatorze blanches en dessus & quatorze noires en dessous.

(q) Klein, *page 173.*

(r) Gesner, *page 577.*

M. Brisson

M. Briſſon compte dix-huit pennes dans la queue, tandis que Willulghby & la plupart des autres Ornithologiſtes n'en comptent que ſeize, & qu'il n'y en a réellement que quatorze; il ſemble que le plumage de cet oiſeau, tout variable qu'il eſt, eſt ſujet à moins de variétés que l'on n'en trouve dans les deſcriptions des Naturaliſtes *(ſ)*: les ailes ont vingt-quatre pennes, dont la troiſième à compter de la plus extérieure, eſt la plus longue; & ces trois pennes, ainſi que les trois ſuivantes de chaque côté, ont la tige noire lors même qu'elles ſont blanches *(pl. 129)*; le duvet qui environne les pieds & les doigts juſqu'aux ongles, eſt fort doux & fort épais, & l'on n'a pas manqué de dire que c'étoit des eſpèces de gands fourrés, que la Nature avoit accordés à ces oiſeaux, pour les garantir des grands froids auxquels ils ſont expoſés; leurs ongles ſont fort longs, même celui du petit doigt de derrière; celui du doigt du milieu eſt creuſé par-deſſous, ſelon ſa longueur, & les bords en ſont tranchans, ce qui lui donne de la facilité pour ſe creuſer des trous dans la neige.

Le lagopède eſt au moins de la groſſeur d'un pigeon privé, ſelon Willulghby; il a quatorze à quinze pouces de long, vingt-un

(ſ) Nota. Il n'eſt pas étonnant que les Auteurs diffèrent du blanc au noir ſur la couleur des plumes latérales de la queue de cet oiſeau; car en déployant & étendant cette queue avec la main, on eſt abſolument le maître de terminer les côtés par des plumes noires ou par des plumes blanches, parce qu'on peut les étendre & les placer également de côté. M. Daubenton le jeune, a très-bien remarqué qu'il y auroit encore une autre manière de ſe décider ici ſur la contradiction des Auteurs, & de reconnoître évidemment que la queue n'eſt compoſée que de quatorze plumes toutes noires, à l'exception de la plus extérieure qui eſt bordée de blanc près de ſon origine, & de la pointe qui eſt blanche dans toutes, parce que les tuyaux de ces quatorze plumes noires ſont plus gros, du double, que les tuyaux des quatorze plumes blanches, & qu'ils ſont moins avancés, ne recouvrant pas même en entier les tuyaux des plumes noires; en ſorte qu'on peut croire que ces plumes blanches ne ſervent que de couvertures, quoique les quatre du milieu ſoient auſſi grandes que les noires, leſquelles ſont à très-peu près toutes également longues.

à vingt-deux pouces de vol, & pèſe quatorze onces; le nôtre eſt un peu moins gros : mais M. Linnæus a remarqué qu'il y en avoit de différentes grandeurs, & que le plus petit de tous étoit celui des Alpes *(t)*; il eſt vrai qu'il ajoute au même endroit, que cet oiſeau ſe trouve dans les forêts des provinces du Nord, & ſur-tout de la Lapponie, ce qui me feroit douter que ce fût la même eſpèce que notre lagopède des Alpes, qui a des habitudes toutes différentes, puiſqu'il ne ſe plaît que ſur les plus hautes montagnes; à moins qu'on ne veuille dire que la température qui règne ſur la cime de nos Alpes, eſt à peu près la même que celle des vallées & des forêts de Lapponie, mais ce qui achève de me perſuader qu'il y a ici confuſion d'eſpèces, c'eſt le peu d'accord des Écrivains ſur le cri du lagopède. Belon dit qu'il chante comme la perdrix *(u)*; Geſner, que ſa voix a quelque choſe de celle du cerf *(x)*: Linnæus compare ſon ramage à un caquet babillard & à un rire moqueur. Enfin Willulghby parle des plumes des pieds comme d'un duvet doux *(plumulis mollibus)*; & Friſch les compare à des ſoies de cochon *(y)*. Or, comment rapporter à la même eſpèce des oiſeaux qui diffèrent par la grandeur, par les habitudes naturelles, par la voix, par la qualité de leurs plumes; je pourrois encore ajouter par leurs couleurs, car nous avons vu que celle des pennes de la queue n'eſt rien moins que conſtante! mais ici les couleurs du plumage ſont ſi variables dans le même individu, qu'il ne feroit pas raiſonnable d'en faire le caractère de l'eſpèce;

(t) Linnæus, *Fauna Suecica*, pag. 169.

(u) Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 259.

(x) Geſner, *page 578.*

(y) Friſch, *Nature des Oiſeaux*, planche CX.

je me crois donc fondé à séparer le lagopède des Alpes, des Pyrénées & autres montagnes semblables, d'avec les oiseaux de même genre, qui se trouvent dans les forêts & même dans les plaines des pays septentrionaux, & qui paroissent être plutôt des tetras, des gelinottes ou des attagas; & en cela je ne fais que me rapprocher de l'opinion de Pline, qui parle de son *lagopus* comme d'un oiseau propre aux Alpes.

Nous avons vu ci-dessus, que le blanc étoit sa livrée d'hiver; celle d'été consiste en des taches brunes, semées sans ordre sur un fond blanc: on peut dire néanmoins qu'il n'y a point d'été pour lui, & qu'il est déterminé par sa singulière organisation à ne se plaire que dans une température glaciale; car à mesure que la neige fond sur le penchant des montagnes, il monte & va chercher sur les sommets les plus élevés, celle qui ne fond jamais; non-seulement il s'en approche, mais il s'y creuse des trous, des espèces de clapiers, où il se met à l'abri des rayons du soleil qui paroissent l'offusquer ou l'incommoder *(z)*: il seroit curieux d'observer de près cet oiseau, d'étudier sa conformation intérieure, la structure de ses organes, de démêler pourquoi le froid lui est si nécessaire, pourquoi il évite le soleil avec tant de soin, tandis que presque tous les êtres animés le desirent, le cherchent, le saluent comme le père de la Nature, & reçoivent avec délices les douces influences de sa chaleur féconde & bienfaisante; seroit-ce par les mêmes causes qui obligent les oiseaux de nuit à fuir la lumière? ou les lagopèdes seroient-ils les chacrelas de la famille des oiseaux?

Quoi qu'il en soit, on comprend bien qu'un oiseau de cette nature est difficile à apprivoiser; & Pline le dit expressément

(z) Belon, *page 259.*

comme nous l'avons vu: cependant Redi parle de deux lagopèdes qu'il nomme *perdrix blanches des Pyrénées,* & qu'on avoit nourries dans la volière du jardin de *Boboli,* appartenant au grand Duc *(a)*.

Les lagopèdes volent par troupes, & ne volent jamais bien haut, car ce ſont des oiſeaux peſans: lorſqu'ils voient un homme, ils reſtent immobiles ſur la neige pour n'être point aperçus; mais ils ſont ſouvent trahis par leur blancheur, qui a plus d'éclat que la neige même. Au reſte, ſoit ſtupidité, ſoit inexpérience, ils ſe familiariſent aſſez aiſément avec l'homme; ſouvent pour les prendre il ne faut que leur préſenter du pain, ou même faire tourner un chapeau devant eux, & ſaiſir le moment où ils s'occupent de ce nouvel objet pour leur paſſer un lacet dans le cou, ou pour les tuer par derrière à coups de perches *(b)*; on dit même qu'ils n'oſeront jamais franchir une rangée de pierres alignées groſſièrement, comme pour faire la première aſſiſe d'une muraille, & qu'ils iront conſtamment tout le long de cette humble barrière, juſqu'aux piéges que les Chaſſeurs leur ont préparés.

Ils vivent des chatons des feuilles & des jeunes pouſſes de pin, de bouleau, de bruyère, de myrtile & d'autres plantes qui croiſſent ordinairement ſur les montagnes *(c)*; & c'eſt ſans doute à la qualité de leur nourriture qu'on doit imputer cette légère amertume qu'on reproche à leur chair *(d)*, laquelle eſt d'ailleurs un bon manger: on la regarde comme viande noire, & c'eſt un gibier très-commun, tant ſur le mont Cenis que dans toutes

(a) *Voyez* Collect. Acad. Part. Étrang. *tome I, page 520.*

(b) Geſner, *page 578.*

(c) Willulghby, *pag. 127.* Klein, *page 116.*

(d) Geſner, *page 578.*

les

les villes & villages à portée des montagnes de Savoie *(e)*; j'en ai mangé, & je lui trouve beaucoup de reſſemblance pour le goût avec la chair du lièvre.

Les femelles pondent & couvent leurs œufs à terre, ou plutôt ſur les rochers *(f)*; c'eſt tout ce qu'on ſait de leur façon de ſe multiplier : il faudroit avoir des ailes pour étudier à fond les mœurs & les habitudes des oiſeaux, & ſur-tout de ceux qui ne veulent point ſe plier au joug de la domeſticité, & qui ne ſe plaiſent que dans les lieux inhabitables.

Le lagopède a un très-gros jabot, un géſier muſculeux, où l'on trouve de petites pierres mêlées avec les alimens; les inteſtins longs de trente-ſix à trente-ſept pouces; de gros *cæcum* cannelés & fort longs, mais de longueur inégale, ſelon Redi, & qui ſont ſouvent pleins de très-petits vers *(g)*; les tuniques de l'inteſtin grêle, préſentent un réſeau très-curieux, formé par une multitude de petits vaiſſeaux, ou plutôt de petites rides diſpoſées avec ordre & ſymétrie *(h)*: on a remarqué qu'il avoit le cœur un peu plus petit, & la rate beaucoup plus petite que l'attagas *(i)*; & que le canal cyſtique & le conduit hépatique alloient ſe rendre dans les inteſtins ſéparément, & même à une aſſez grande diſtance l'un de l'autre *(k)*.

Je ne puis finir cet article ſans remarquer, avec Aldrovande, que parmi les noms divers qui ont été donnés au lagopède, Geſner place celui d'*urblan* comme un mot Italien en uſage

(e) Belon, *page 259.*
(f) Geſner, *page 578;* Rzaczynski, *page 411.*
(g) Collect. Acad. Part. Étrang. *tome I, page 520.*
(h) Voyez Klein, *page 117;* & Willulghby, *page 127.*
(i) Roberg. *apud Kleinum,* Hiſt. Avi. *pag. 117.*
(k) Redi, *Collect. Acad. Part. Étrang.* tome I, page 467.

dans la Lombardie; mais que ce mot eſt tout-à-fait étranger, & à la Lombardie & à toute oreille italienne: il pourroit bien en être de même de *rhoncas* & de *herbey*, autres noms que, ſelon le même Geſner, les Griſons qui parlent Italien donnent aux lagopèdes. Dans la partie de la Savoie qui avoiſine le Valais, on les nomme *arbenne*, & ce mot différemment altéré par différens patois, moitié ſuiſſes, moitié griſons, aura pu produire quelques-uns de ceux dont je viens de parler.

LE LAGOPÈDE
DE LA BAIE D'HUDSON (a).

LES Auteurs de la Zoologie Britannique *(b)* font à M. Briſſon un juſte reproche de ce qu'il joint, dans une même liſte *(c)*, le ptarmigon avec la perdrix blanche de M. Edwards, *planche LXXII*, comme ne faiſant qu'un ſeul & même oiſeau, tandis que ce ſont en effet deux eſpèces différentes; car la perdrix blanche de M. Edwards eſt plus de deux fois plus groſſe que le ptarmigon, & les couleurs de leur plumage d'été ſont auſſi fort différentes; celle-là ayant de larges taches de blanc & d'orangé-foncé, & le ptarmigon ayant des mouchetures d'un brun-obſcur ſur un brun-clair: du reſte, ces mêmes Auteurs avouent que la livrée d'hiver de ces oiſeaux eſt la

(a) Perdrix. Anderſon, *Hiſt. d'Iſlande & de Groenland*, tome I, page 77; & tome II, page 49. — Perdrix blanche. Voyage de la baie d'Hudſon, *tome I, page 51*, avec une figure. — Perdrix blanche. Edwards, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, tome II, planche LXXII, avec une figure bien coloriée.

(b) Britiſch Zoology, *page 86*.

(c) Briſſon, *Ornithologie*, tome I, pages 216 & 217.

même, c'est-à-dire, presqu'entièrement blanche. M. Edwards dit que les pennes latérales de la queue sont noires, même en hiver, avec du blanc au bout; & cependant il ajoute plus bas, qu'un de ces oiseaux qui avoit été tué en hiver, & apporté de la baie d'Hudson par M. Light, étoit parfaitement blanc, ce qui prouve de plus en plus combien, dans cette espèce, les couleurs du plumage sont variables.

La perdrix blanche dont il s'agit ici, est de grosseur moyenne entre la perdrix & le faisan, & elle auroit assez la forme de la perdrix, si elle n'avoit pas la queue un peu longue. Le sujet représenté dans la *planche LXXII* d'Edwards, est un coq, tel qu'il est au printemps lorsqu'il commence à prendre sa livrée d'été; & lorsqu'éprouvant les influences de cette saison d'amour, il a ses sourcils membraneux plus rouges & plus saillans, plus élevés, tels en un mot que ceux de l'attagas; il a en outre de petites plumes blanches autour des yeux, & d'autres à la base du bec, lesquelles recouvrent les orifices des narines; les deux pennes du milieu sont variées comme celles du cou, les deux suivantes sont blanches, & toutes les autres noirâtres avec du blanc à la pointe, en été comme en hiver.

La livrée d'été ne s'étend que sur la partie supérieure du corps; le ventre reste toujours blanc; les pieds & les doigts sont entièrement couverts de plumes, ou plutôt de poils blancs; les ongles sont moins courbés qu'ils ne le sont ordinairement dans les oiseaux *(d)*. Cette perdrix blanche se tient toute l'année

(d) Nous avons vu deux oiseaux envoyés de Sibérie, sous le nom de *lagopèdes*, qui sont vraisemblablement de la même espèce que le lagopède de la baie d'Hudson, & qui ont en effet les ongles si plats, qu'ils ressembloient plutôt à des ongles de singe qu'à des griffes d'oiseaux.

à la baie d'Hudſon, elle y paſſe les nuits dans des trous qu'elle ſait ſe creuſer ſous la neige, dont la conſiſtance en ces contrées eſt comme celle d'un ſable très-fin : le matin elle prend ſon eſſor & s'éleve droit en haut, en ſecouant la neige de deſſus ſes ailes ; elle mange le matin & le ſoir, & ne paroît pas craindre le ſoleil comme notre lagopède des Alpes, puiſqu'elle ſe tient tous les jours expoſée à l'action de ſes rayons, dans le temps de la journée où ils ont le plus de force. M. Edwards a reçu ce même oiſeau de Norwège, qui me paroît faire la nuance entre le lagopède dont il a les pieds, & l'attagas dont il a les grands ſourcils rouges.



OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport aux COQS DE BRUYÈRE, *aux* GÉLINOTTES, *aux* ATTAGAS, *&c.*

I.

LA GÉLINOTTE DU CANADA *(a)*.

IL me paroît que M. Brisson a fait un double emploi en donnant la gélinotte de Canada qu'il a vue, pour une espèce différente de la gélinotte de la baie d'Hudson, qu'à la vérité il n'avoit pas vue; mais il suffisoit de comparer la gélinotte de Canada, en nature, avec les planches enluminées d'Edwards, de la gélinotte de la baie d'Hudson, pour reconnoître que c'étoit le même oiseau; & nos Lecteurs le verront aisément en comparant les *(planches 131 & 132)*, avec celles de M. Edwards, *planches* CXVIII *&* LXXI; voilà donc une espèce nominale de moins, & l'on doit attribuer à la gélinotte de Canada, tout ce que M.[rs] Ellis & Edwards disent de la gélinotte de la baie d'Hudson.

Elle abonde toute l'année dans les terres voisines de la baie d'Hudson, elle y habite par préférence les plaines & les lieux bas; au lieu que sous un autre ciel, la même espèce, dit M. Ellis, ne se trouve que dans des terres fort élevées, & même au sommet des montagnes : en Canada elle porte le nom de perdrix.

(a) Gélinotte de Canada. — Coq de bruyère brun & tacheté. Voyage de la baie d'Hudson, *tome I, page 50*, avec une figure. — *Francolini* brun tacheté. Edwards, *planche* CXVIII, le mâle; & *planche* LXXI, la femelle. — Gélinotte de Canada. Brisson, *tome I, page 203*. Gélinotte de la baie d'Hudson. *Idem, ibidem*, page 201.

Le mâle eſt plus petit que la gélinotte ordinaire; il a les ſourcils rouges, les narines couvertes de petites plumes noires, les ailes courtes, les pieds velus juſqu'au bas du tarſe, les doigts & les ongles gris, le bec noir; en général il eſt d'une couleur fort rembrunie, & qui n'eſt égayée que par quelques taches blanches autour des yeux, ſur les flancs & en quelques autres endroits.

La femelle eſt plus petite que le mâle, & elle a les couleurs de ſon plumage moins ſombres & plus variées; elle lui reſſemble dans tout le reſte.

L'un & l'autre mangent des pignons de pin, des baies de genevrier, &c. on les trouve dans le nord de l'Amérique en très-grande quantité, & on en fait des proviſions aux approches de l'hiver, la gelée les ſaiſit & les conſerve; & à meſure qu'on en veut manger, on les fait dégeler dans l'eau froide.

I I.

LE COCQ DE BRUYÈRE À FRAISE, ou LA GROSSE GÉLINOTTE DE CANADA. (a)

JE ſoupçonne encore ici un double emploi, & je ſuis bien tenté de croire que cette groſſe gélinotte de Canada, que M. Briſſon donne comme une eſpèce nouvelle, & différente de ſa gélinotte huppée de Penſylvanie, eſt néanmoins la même, c'eſt-à-dire, la même auſſi que celle du coq de bruyère à fraiſe de M. Edwards: il eſt vrai qu'en comparant cet oiſeau en nature *(planche 104)* avec celui de M. Edwards,

(a) Briſſon, *tome I, page 207*.....— La Gélinotte huppée de Penſylvanie. *Idem, ibidem*, pag. 214.— Coq de bruyère à fraiſe. Edwards, *Glanures*, planche CCXLVIII.

pl. CCXLVIII, il paroîtra au premier coup d'œil des différences très-considérables entre ces deux oiseaux; mais si l'on fait attention aux ressemblances, & en même temps aux différentes vues des Dessinateurs, dont l'un, M. Edwards, a voulu représenter les plumes au-dessus des ailes & de la tête, relevées, comme si l'oiseau étoit non-seulement vivant, mais en action d'amour; & dont l'autre, M. Martinet, n'a dessiné cet oiseau que mort & sans plumes, érigées ou redressées; la disconvenance des dessins se réduira à peu de chose, ou plutôt s'évanouira tout-à-fait par une présomption bien fondée, c'est que notre oiseau *(planche 104)* est la femelle de celui d'Edwards: d'ailleurs, cet habile Naturaliste dit positivement qu'il ne fait que supposer la huppe à son oiseau, parce qu'ayant les plumes du sommet de la tête plus longues que les autres, il présume qu'il peut les redresser à sa volonté, comme celles qui sont au-dessus de ses ailes: & du reste, la grandeur, la figure, les mœurs & le climat étant ici les mêmes, je pense être fondé à présumer que la grosse gélinotte du Canada, la gélinotte huppée de Pensylvanie de M. Brisson, & le coq de bruyère à fraise de M. Edwards, ne sont qu'une seule & même espèce, à laquelle on doit encore rapporter le coq de bois d'Amérique, décrit & représenté par Catesby *(b)*.

Elle est un peu plus grosse que la gélinotte ordinaire, & lui ressemble par ses ailes courtes, & en ce que les plumes qui couvrent ses pieds ne descendent pas jusqu'aux doigts; mais elle n'a ni sourcils rouges, ni cercles de cette couleur autour des yeux; ce qui la caractérise, ce sont deux touffes de plumes plus longues que les autres & recourbées en bas, qu'elle a au haut

(b) Catesby, *Appendix*, fig. 1.

de la poitrine, une de chaque côté: les plumes de ces touffes sont d'un beau noir, ayant sur leurs bords des reflets brillans qui jouent entre la couleur d'or & le vert; l'oiseau peut relever quand il veut ces espèces de fausses ailes, qui, lorsqu'elles sont pliées, tombent de part & d'autre, sur la partie supérieure des ailes véritables; le bec, les doigts & les ongles, sont d'un brun-rougeâtre.

Cet oiseau, selon M. Edwards, est fort commun dans le Maryland & la Pensylvanie, où on lui donne le nom de *faisan:* cependant il a, par son naturel & ses habitudes, beaucoup plus d'affinité avec le tetras ou coq de bruyère: il tient le milieu pour la grosseur entre le faisan & la perdrix; ses pieds sont garnis de plumes, & ses doigts dentelés sur les bords comme ceux des tetras; son bec est semblable à celui du coq ordinaire; l'ouverture des narines est recouverte par de petites plumes qui naissent de la base du bec & se dirigent en avant; tout le dessus du corps, compris la tête, la queue & les ailes est émaillé de différentes couleurs brunes, plus ou moins claires, d'orangé & de noir; la gorge est d'un orangé brillant, quoiqu'un peu foncé; l'estomac, le ventre & les cuisses ont des taches noires en forme de croissant, distribuées avec régularité, sur un fond blanc; il a sur la tête & autour du cou, de longues plumes, dont il peut en les redressant à son gré, se former une huppe & une sorte de fraise, ce qu'il fait principalement lorsqu'il est en amour; il relève en même temps les plumes de sa queue en faisant la roue, gonflant son jabot, traînant les ailes, & accompagnant son action d'un bruit sourd & d'un bourdonnement semblable à celui du coq d'Inde; & il a de plus pour rappeler ses femelles, un battement d'ailes très-singulier, & assez fort pour se faire entendre

entendre à un demi-mille de diſtance par un temps calme; il ſe plaît à cet exercice au printemps & en automne, qui ſont le temps de ſa chaleur, & il le répète tous les jours à des heures réglées; ſavoir, à neuf heures du matin & ſur les quatre heures du ſoir; mais toujours étant poſé ſur un tronc ſec: lorſqu'il commence, il met d'abord un intervalle d'environ deux ſecondes entre chaque battement, puis accélérant la vîteſſe par degrés, les coups ſe ſuccèdent à la fin avec tant de rapidité, qu'ils ne font plus qu'un bruit continu, ſemblable à celui d'un tambour, d'autres diſent d'un tonnerre éloigné; ce bruit dure environ une minute, & recommence par les mêmes gradations après ſept ou huit minutes de repos; tout ce bruit n'eſt qu'une invitation d'amour que le mâle adreſſe à ſes femelles, que celles-ci entendent de loin, & qui devient l'annonce d'une génération nouvelle; mais qui ne devient auſſi que trop ſouvent un ſignal de deſtruction; car les Chaſſeurs avertis par ce bruit qui n'eſt point pour eux, s'approchent de l'oiſeau ſans en être aperçus, & ſaiſiſſent le moment de cette eſpèce de convulſion pour le tirer à coup ſûr: je dis ſans en être aperçus; car dès que cet oiſeau voit un homme, il s'arrête auſſitôt, fût-il dans la plus grande violence de ſon mouvement, & il s'envole à trois ou quatre cents pas: ce ſont bien-là les habitudes de nos tetras d'Europe & leurs mœurs, quoiqu'un peu outrées.

La nourriture ordinaire de ceux de Penſylvanie, ſont les grains, les fruits, les raiſins, & ſur-tout les baies de lierre, ce qui eſt remarquable, parce que ces baies ſont un poiſon pour pluſieurs animaux.

Ils ne couvent que deux fois l'année, apparemment au printemps & en automne, qui ſont les deux ſaiſons où le mâle

bat des ailes : ils font leurs nids à terre avec des feuilles, ou à côté d'un tronc sec couché par terre, ou au pied d'un arbre debout, ce qui dénote un oiseau pesant : ils pondent de douze à seize œufs, & les couvent environ trois semaines ; la mère a fort à cœur la conservation de ses petits ; elle s'expose à tout pour les défendre, & cherche à attirer sur elle-même les dangers qui les menacent ; ses petits de leur côté savent se cacher très-finement dans les feuilles ; mais tout cela n'empêche pas que les oiseaux de proie n'en détruisent beaucoup : la couvée forme une compagnie qui ne se divise qu'au printemps de l'année suivante.

Ces oiseaux sont fort sauvages, & rien ne peut les apprivoiser ; si on en fait couver par des poules ordinaires, ils s'échapperont & s'enfuiront dans les bois, presque aussitôt qu'ils seront éclos.

Leur chair est blanche & très-bonne à manger ; seroit-ce par cette raison que les oiseaux de proie leur donnent la chasse avec tant d'acharnement ? Nous avons eu déjà ce soupçon à l'occasion des tetras d'Europe ; s'il étoit confirmé par un nombre suffisant d'observations, il s'ensuivroit non-seulement que la voracité n'exclut pas toujours un appétit de préférence ; mais que l'oiseau de proie est à peu près de même goût que l'homme, & ce seroit une analogie de plus entre les deux espèces.

III.

L'OISEAU d'Amérique qu'on peut appeler gélinotte à longue queue, dessiné & décrit par M. Edwards, sous le nom de *heath cock* ou *grous*, coq de bruyère de la baie d'Hudson, & qui me paroît être plus voisin des gélinottes que des coqs de bruyère, ou des faisans dont on lui a aussi donné le nom : cette gélinotte à longue queue, représentée dans la *planche CXVII* de M.

Edwards, eſt une femelle, elle a la groſſeur, la couleur & la longue queue du faiſan; le plumage du mâle eſt plus rembruni, plus luſtré, & il a des reflets à l'endroit du cou; ce mâle ſe tient auſſi très-droit, & il a la démarche fière; différences qui ſe retrouvent conſtamment entre le mâle & la femelle dans toutes les eſpèces qui appartiennent à ce genre d'oiſeau. M. Edwards n'a pas oſé donner des ſourcils rouges à cette femelle, parce qu'il n'a vu que l'oiſeau empaillé, ſur lequel ce caractère n'étoit point aſſez apparent; les pieds étoient pattus, les doigts dentelés ſur les bords; le doigt poſtérieur fort court.

A la baie d'Hudſon, on donne à ces gélinottes le nom de *faiſan;* en effet, ils ſont par leur longue queue la nuance entre les gélinottes & les faiſans; les deux pennes du milieu de cette queue, excèdent d'environ deux pouces les deux ſuivantes de part & d'autre, & ainſi de ſuite: ces oiſeaux ſe trouvent auſſi en Virginie, dans les bois & lieux inhabités.



LE PAON (a).

SI l'empire appartenoit à la beauté & non à la force, le Paon *(planche 433, le mâle; & pl. 434, la femelle)* seroit, sans contredit, le roi des oiseaux; il n'en est point sur qui la Nature ait versé ses trésors avec plus de profusion: la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes & sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné; une aigrette mobile & légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête & l'élève sans la charger; son incomparable plumage, semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre & frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillans des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel; non-seulement la Nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel & de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, & en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres, & de leurs oppositions entr'elles, un nouveau lustre & des effets de lumière si sublimes, que notre art, ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paroît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible & seul dans un beau jour du printemps;

(a) Le Paon. En grec, Ταώς; en Latin, *Pavo;* en Espagnol, *Pavon;* en Italien, *Pavone;* en Allemand, *Pfau:* en Anglois, *Peacock;* en Suédois, *Paofogel;* en Polonois, *Paw.* — Paon. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 233. — *Pavo.* Gesner, *Avi.* pag. 656. — *Pavo,* Frisch, *pl. CXVIII,* avec une figure coloriée du mâle.

mais

mais si sa femelle vient tout-à-coup à paroître, si les feux de l'amour se joignant aux secrettes influences de la saison, le tirent de son repos, lui inspirent une nouvelle ardeur & de nouveaux desirs; alors toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent & prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête & annonce l'émotion intérieure; les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes, sa tête & son cou se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd & se reproduit sans cesse, & semble prendre un nouvel éclat plus doux & plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées & plus harmonieuses; chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyans & fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets & d'autres nuances toujours diverses, & toujours admirables.

Le paon ne semble alors connoître ses avantages que pour en faire hommage à sa compagne qui en est privée, sans en être moins chérie, & la vivacité que l'ardeur de l'amour mêle à son action, ne fait qu'ajouter de nouvelles grâces à ses mouvemens qui sont naturellement nobles, fiers & majestueux, & qui, dans ces momens, sont accompagnés d'un murmure énergique & sourd qui exprime le desir *(b)*.

Mais ces plumes brillantes qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, & tombent chaque année *(c)*; le paon, comme s'il sentoit la honte de sa perte,

(b) Cum stridore procurrens. Palladius, DE RE RUSTICÂ, lib. I, cap. XXVIII.

(c) Amittit pennas cum primis arborum frondibus, recipit cum germine earumdem. Arist. *Hist. Animal.* lib VI, cap. IX.

craint de se faire voir dans cet état humiliant, & cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dûs à sa beauté; car on prétend qu'il en jouit en effet, qu'il est sensible à l'admiration, que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention & des louanges; & qu'au contraire, lorsqu'on paroît le regarder froidement & sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors & les cache à qui ne sait point les admirer.

Quoique le paon soit depuis long-temps comme naturalisé en Europe, cependant il n'en est pas plus originaire; ce sont les Indes orientales, c'est le climat qui produit le saphir, le rubis, la topase, qui doit être regardé comme son pays natal; c'est de-là qu'il a passé dans la partie occidentale de l'Asie, où, selon le témoignage positif de Théophraste cité par Pline, il avoit été apporté d'ailleurs *(d)*; au lieu qu'il ne paroît pas avoir passé de la partie la plus orientale de l'Asie, qui est la Chine, dans les Indes: car les Voyageurs s'accordent à dire, que quoique les paons soient fort communs aux Indes orientales, on ne voit à la Chine que ceux qu'on y transporte des autres pays *(e)*, ce qui prouve au moins qu'ils sont très-rares à la Chine.

Élien assure que ce sont les Barbares qui ont fait présent à la Grèce de ce bel oiseau *(f)*, & ces Barbares ne peuvent guère être que les Indiens; puisque c'est aux Indes qu'Alexandre, qui

(d) Quippe cum Theophrastus tradat invectitias esse in Asiâ etiam Columbas & Pavones. Plinii, *Hist. nat.* lib. X, cap. XXIX.

(e) Navarette, *Description de la Chine*, pages 40—42.

(f) Ex Barbaris ad Græcos exportatus esse dicitur, primum autem diu rarus. Élien, *Hist. Animal.* lib. V, cap. XXI.

avoit parcouru l'Asie, & qui connoissoit bien la Grèce, en a vu pour la première fois *(g)*; d'ailleurs, il n'est point de pays où ils soient plus généralement répandus, & en aussi grande abondance que dans les Indes. Mandeslo *(h)* & Thévenot *(i)* en ont trouvé en grand nombre dans la province de Guzaratte; Tavernier dans toutes les Indes; mais particulièrement dans les territoires de Baroche, de Cambaya & de Broudra *(k)*; François Pyrard aux environs de Calicut *(l)*; les Hollandois sur toute la côte de Malabar *(m)*; Lintscot dans l'île de Ceylan *(n)*: l'Auteur du second voyage de Siam, dans les forêts sur les frontières de ce royaume, du côté de Camboge *(o)*, & aux environs de la rivière de Meinam *(p)*; le Gentil à Java, Gemelli Carreri dans les îles Calamianes *(q)*, situées entre les Philippines & Borneo; si on ajoute à cela que dans presque toutes ces contrées, les paons vivent dans l'état de sauvage, qu'ils ne sont nulle part, ni si grands *(r)*, ni si féconds *(s)*, on ne pourra s'empêcher de

(g) Élien, *Hist. Animal.* lib. V, cap. XXI.

(h) Mandeslo, *Voyage des Indes*, tome II, livre 1, page 147.

(i) Thévenot, *Voyage au Levant*, tome III, page 18.

(k) Voyages de Tavernier, *tome III, livre 1, pages 57 & 58.*

(l) Voyages de François Pyrard, *tome I, page 426.*

(m) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, *tome IV, page 16.*

(n) J. Hugonis Lintscot, *Navigatio in Orientem*, pag. 39.

(o) Second Voyage de Siam, *page 75.*

(p) *Idem*, pag. 248.

(q) Gemelli Carreri, *Voyage autour du monde*, tome V, page 270.

(r) *Sunt & Pavones in Indiâ maximi omnium.* Ælian, *de Naturâ Animal.* lib. XVI, cap. 11.

(s) Petrus Martyr, *de rebus Oceani*, dit que les paons pondent aux Indes de vingt à trente œufs.

regarder les Indes comme leur climat naturel *(t)*; & en effet, un si bel oiseau ne pouvoit guère manquer d'appartenir à ce pays si riche, si abondant en choses précieuses, où se trouvent la beauté, la richesse en tout genre, l'or, les perles, les pierreries, & qui doit être regardé comme le climat du luxe de la Nature: cette opinion est confirmée en quelque sorte par le texte sacré; car nous voyons que les paons sont comptés parmi les choses précieuses que la flotte de Salomon rapportoit tous les trois ans; & il est clair que c'est ou des Indes, ou de la côte d'Afrique la plus voisine des Indes, que cette flotte, formée & équipée sur la mer rouge *(u)*, & qui ne pouvoit s'éloigner des côtes, tiroit ses richesses: or, il y a de fortes raisons de croire que ce n'étoit point des côtes d'Afrique; car jamais Voyageur n'a dit avoir aperçu dans toute l'Afrique, ni même dans les Isles adjacentes, des paons sauvages qui pussent être regardés comme propres & naturels à ces pays, si ce n'est dans l'île de Sainte-Hélène, où l'amiral Verhowen trouva des paons qu'on ne pouvoit prendre qu'en les tuant à coups de fusil *(x)*; mais on ne se persuadera pas apparemment que la flotte de Salomon qui n'avoit point de boussole, se rendît tous les trois ans à l'île de Sainte-Hélène, où d'ailleurs, elle n'auroit trouvé ni or, ni argent, ni ivoire, ni presque rien de tout ce qu'elle cherchoit *(y)*: de plus, il me paroît vraisemblable que cette île, éloignée de plus de trois cents lieues du continent, n'avoit pas même de

(t) *Voyez* Seconde relation des Hollandois, *page 370.*

(u) *Voyez* le troisième Livre des Rois, *chap. IX, N. 26.*

(x) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, *tome IV, page 161.*

(y) *Aurum, argentum, dentes Elephantorum, & Simias & Pavos.* Reg. lib. III, cap. X, *N. 22.*

paons

paons du temps de Salomon; mais que ceux qu'y trouvèrent les Hollandois y avoient été lâchés par les Portugais, à qui elle avoit appartenu, ou par d'autres, & qu'ils s'y étoient multipliés d'autant plus facilement, que l'île de Sainte-Hélène n'a, dit-on, ni bête vénimeuse, ni animal vorace.

On ne peut guère douter que les paons que Kolbe a vus au cap de Bonne-espérance, & qu'il dit être parfaitement semblables à ceux d'Europe, quoique la figure qu'il en donne s'en éloigne beaucoup *(z)*, n'eussent la même origine que ceux de Sainte-Hélène, & qu'ils n'y eussent été apportés par quelques-uns des vaisseaux Européens qui arrivent en foule sur cette côte.

On peut dire la même chose de ceux que les Voyageurs ont aperçus au royaume de Congo *(a)*, avec des dindons qui certainement n'étoient point des oiseaux d'Afrique, & encore de ceux que l'on trouve sur les confins d'Angola, dans un bois environné de murs, où on les entretient pour le Roi du pays *(b)*: cette conjecture est fortifiée par le témoignage de Bosman, qui dit en termes formels qu'il n'y a point de paons sur la Côte-d'or, & que l'oiseau pris par M. de Foquembrog & par d'autres, pour un paon, est un oiseau tout différent appelé *kroon-vogel (c)*.

De plus, la dénomination de paon d'Afrique, donnée par la plupart des Voyageurs aux demoiselles de Numidie *(d)*, est encore une preuve directe que l'Afrique ne produit point de

(z) *Voyez* l'Histoire générale des voyages, *tome V, planche XXIV.*

(a) Voyage de P. Van-den-Broeek, *dans le Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes*, tome IV, page 321.

(b) Relation de Pigafetta, *page 92 & suivantes.*

(c) Voyage de Guinée, *Lettre XV.e page 268.*

(d) *Voyez* Labat, *volume III, page 141.*; & la Relation du Voyage de M. de Genes au détroit de Magellan, par le sieur Froger, *page 41.*

paons; & ſi l'on en a vu anciennement en Lybie, comme le rapporte Euſtathe, c'en étoit ſans doute qui avoient paſſé ou qu'on avoit portés dans cette contrée de l'Afrique, l'une des plus voiſines de la Judée, où Salomon en avoit mis long-temps auparavant; mais il ne paroît pas qu'ils l'euſſent adoptée pour leur patrie, & qu'ils s'y fuſſent beaucoup multipliés, puiſqu'il y avoit des loix très-ſévères contre ceux qui en avoient tué, ou bleſſé quelques-uns *(e)*.

Il eſt donc à préſumer que ce n'étoit point des côtes d'Afrique, que la flotte de Salomon rapportoit les paons, des côtes d'Afrique, dis-je, où ils ſont fort rares, & où l'on n'en trouve point dans l'état de ſauvage; mais bien des côtes d'Aſie où ils abondent, où ils vivent preſque par-tout en liberté, où ils ſubſiſtent & ſe multiplient ſans le ſecours de l'homme, où ils ont plus de groſſeur, plus de fécondité que par-tout ailleurs, où ils ſont en un mot, comme ſont tous les animaux dans leur climat naturel.

Des Indes ils auront facilement paſſé dans la partie occidentale de l'Aſie; auſſi voyons-nous dans Diodore de Sicile, qu'il y en avoit beaucoup dans la Babylonie: la Médie en nourriſſoit auſſi de très-beaux & en ſi grande quantité, que cet oiſeau en a eu le ſurnom d'*avis Medica (f)*. Philoſtrate parle de ceux du Phaſe, qui avoient une huppe bleue *(g)*, & les Voyageurs en ont vu en Perſe *(h)*.

De l'Aſie ils ont paſſé dans la Grèce, où ils furent d'abord ſi rares, qu'à Athènes on les montra pendant trente ans à chaque

(e) Aldrovande, *de Avibus*, tome II, page 5.

(f) Aldrovande, *Ornithol.* tom. II. pag. 12.

(g) *Ibidem*, pag. 6.

(h) Thévenot, *Voyage du Levant*, tome II, page 200.

néoménie comme un objet de curiosité, & qu'on accouroit en foule des villes voisines pour les voir *(i)*.

On ne trouve pas l'époque certaine de cette migration du paon de l'Asie dans la Grèce; mais il y a preuve qu'il n'a commencé à paroître dans ce dernier pays, que depuis le temps d'Alexandre, & que sa première station au sortir de l'Asie, a été l'île de Samos.

Les paons n'ont donc paru dans la Grèce que depuis Alexandre; car ce conquérant n'en vit pour la première fois que dans les Indes, comme je l'ai déjà remarqué, & il fut tellement frappé de leur beauté, qu'il défendit de les tuer sous des peines très-sévères; mais il y a toute apparence que peu de temps après Alexandre, & même avant la fin de son règne, ils devinrent fort communs; car nous voyons dans le poëte Antiphanes, contemporain de ce Prince, & qui lui a survécu, qu'une seule paire de paons apportée en Grèce, s'y étoit multipliée à un tel point, qu'il y en avoit autant que de cailles *(k)* : & d'ailleurs, Aristote qui ne survéquit que deux ans à son Élève, parle en plusieurs endroits des paons comme d'oiseaux fort connus.

En second lieu, que l'île de Samos ait été leur première station à leur passage d'Asie en Europe, c'est ce qui est probable par la position même de cette Isle, qui est très-voisine du continent de l'Asie; & de plus, cela est prouvé par un passage

(i) Tanta fuit in urbibus Pavonis prerogativa, ut Athenis tam a viris quàm a mulieribus statuto pretio spectatus fuerit; ubi singulis noviluniis & viros & mulieres admittentes ad hujusmodi spectaculum, ex eo fecere questum non mediocrem, multique e Lacedemone ac Thessaliâ videndi causâ eò confluxerint. Ælian, *Hist. Animal.* lib. V, cap. XXI.

(k) Pavonum tantummodo par unum adduxit quispiam, raram tunc avem, nunc vero plures sunt quàm coturnices.

formel de Menodotus *(l)*; quelques-uns même forçant le sens de ce passage, & se prévalant de certaines médailles Samiennes fort antiques, où étoit représentée Junon avec un paon à ses pieds *(m)*, ont prétendu que Samos étoit la patrie première du paon, le vrai lieu de son origine, d'où il s'étoit répandu dans l'Orient comme dans l'Occident; mais il est aisé de voir, en pesant les paroles de Menodotus, qu'il n'a voulu dire autre chose, sinon qu'on avoit vu des paons à Samos, avant d'en avoir vu dans aucune autre contrée située hors du continent de l'Asie, de même qu'on avoit vu dans l'Éolie (ou l'Étholie), des méléagrides qui sont bien connues pour être des oiseaux d'Afrique, avant d'en voir en aucun lieu de la Grèce *(Veluti..... quas meleagridas vocant ex Ætholiâ)*: d'ailleurs, l'île de Samos offroit aux paons un climat qui leur convenoit, puisqu'ils y subsistoient dans l'état de sauvage *(n)*, & qu'Aulugelle regarde ceux de cette Isle comme les plus beaux de tous *(o)*.

Ces raisons étoient plus que suffisantes pour servir de fondement à la dénomination d'oiseau de Samos, que quelques Auteurs ont donnée au paon; mais on ne pourroit pas la lui appliquer aujourd'hui, puisque M. de Tournefort ne fait aucune mention du paon dans la description de cette Isle, qu'il dit être

(l) Sunt ibi Pavones Junoni sacri, primi quidem in Samo editi ac educati, indeque deducti ac in alias regiones devecti, veluti Galli e Perside, & quas Meleagridas vocant, ex Æolia (seu Ætolia). Vide Atheneum, *lib. IV, cap. XXV.*

(m) On en voit encore aujourd'hui quelques-unes, & même des médaillons qui représentent le temple de Samos avec Junon & ses paons. *Voyage du Levant* de M. de Tournefort, *tome I, page 425.*

(n) Pavonum greges agrestes transmarini esse dicuntur in insulis Sami in luco Junonis... Varro, *de Re Rusticâ*, lib. III, cap. VI.

(o) Aulugelle, *Noct. Atticæ*, lib. VII, cap. XVI.

pleine

pleine de perdrix, de bécaſſes, de bécaſſines, de grives, de pigeons ſauvages, de tourterelles, de bec-figues & d'une volaille excellente *(p)*; & il n'y a pas d'apparence que M. de Tournefort ait voulu comprendre ſous la dénomination générique de volaille, un oiſeau auſſi conſidérable & auſſi diſtingué.

Les paons ayant paſſé de l'Aſie dans la Grèce, ſe ſont enſuite avancés dans les parties méridionales de l'Europe, & de proche en proche, en France, en Allemagne, en Suiſſe & juſque dans la Suède *(q)*, où, à la vérité, ils ne ſubſiſtent qu'en petit nombre, à force de ſoins *(r)*, & non ſans une altération conſidérable de leur plumage, comme nous le verrons dans la ſuite.

Enfin les Européens qui, par l'étendue de leur commerce & de leur navigation, embraſſent le globe entier, les ont répandus d'abord ſur les côtes d'Afrique, & dans quelques îles adjacentes; enſuite dans le Mexique, & de-là dans le Pérou & dans quelques-unes des Antilles *(ſ)*, comme Saint-Domingue & la Jamaïque, où l'on en voit beaucoup aujourd'hui *(t)*, & où avant cela il n'y en avoit pas un ſeul, par une ſuite de la loi générale du climat, qui exclut du nouveau Monde tout animal terreſtre, attaché par ſa nature aux pays chauds de l'ancien continent, loi à laquelle les oiſeaux peſans ne ſont pas moins aſſujettis que les

(p) M. de Tournefort, *Voyage du Levant*, tome I, page 412.

(q) Nota. Les Suiſſes ſont la ſeule nation qui ſe ſoit appliquée à détruire, dans leur pays, cette belle eſpèce d'oiſeaux, avec autant de ſoin que toutes les autres en ont mis à la multiplier; & cela en haine des Ducs d'Autriche contre leſquels ils s'étoient révoltés, & dont l'Écu avoit une queue de Paon pour cimier.

(r) Linnæus, *Syſt. Nat.* edit. X, pag. 156.

(ſ) Hiſtoire des Incas, *tome II, page 329.*

(t) Voyez l'*Hiſtoire de Saint-Domingue* de Charlevoix, *tome I, page 28—32;* & la *Synopſis Avium* de Ray, *pag. 183.*

quadrupèdes: or, l'on ne peut nier que les paons ne ſoient des oiſeaux peſans, & les Anciens l'avoient fort bien remarqué *(u)*, il ne faut que jeter un coup d'œil ſur leur conformation extérieure, pour juger qu'ils ne peuvent pas voler bien haut ni bien long-temps; la groſſeur du corps, la brièveté des ailes & la longueur embarraſſante de la queue, ſont autant d'obſtacles qui les empêchent de fendre l'air avec légèreté: d'ailleurs, les climats ſeptentrionaux ne conviennent point à leur nature, & ils n'y reſtent jamais de leur plein gré *(x)*.

Le coq paon n'a guère moins d'ardeur pour ſes femelles, ni guère moins d'acharnement à ſe battre avec les autres mâles que le coq ordinaire *(y)*; il en auroit même davantage s'il étoit vrai ce qu'on en dit, que lorſqu'il n'a qu'une ou deux poules, il les tourmente, les fatigue, les rend ſtériles à force de les féconder, & trouble l'œuvre de la génération à force d'en répéter les actes: dans ce cas les œufs ſortent de l'*oviductus* avant qu'ils aient eu le temps d'acquérir leur maturité *(z)*; pour mettre à profit cette violence de tempérament, il faut donner au mâle cinq ou ſix femelles *(a)*; au lieu que le coq ordinaire qui peut ſuffire à quinze ou vingt poules, s'il eſt réduit à une ſeule, la féconde

(u) Nec ſublimiter poſſunt nec per longa ſpatia volare. Columelle, *de Re Ruſticâ,* lib. VIII, cap. XI.

(x) Habitat apud noſtrates rarius, preſertim in aviariis magnatum, non vero ſponte. Lin. *Fauna Suecica*, pag. 60.

(y) Voyez Columelle, *de Re Ruſticâ,* lib. VIII, cap. XI.

(z) Quinque gallinas deſiderat, nam ſi unam aut alteram fœtam ſæpius compreſſerit; vìxdum concepta in alvo vitiat ova, nec ad partum ſinit perduci, quoniam immatura genitalibus locis excedunt. Columelle, *de Re Ruſticâ, loco citato.*

(a) Je donne ici l'opinion des Anciens; car des perſonnes intelligentes que j'ai conſultées, & qui ont élevé des paons en Bourgogne, m'ont aſſuré, d'après leur expérience, que les mâles ne ſe battoient jamais, & qu'il ne falloit à chacun qu'une ou deux femelles au plus; & peut-être cela n'arrive-t-il qu'à cauſe de la moindre chaleur du climat.

encore utilement, & la rend mère d'une multitude de petits poussins.

Les paones ont aussi le tempérament fort lascif, & lorsqu'elles sont privées de mâles, elles s'excitent entr'elles, & en se frottant dans la poussière (car ce sont oiseaux pulverateurs), & se procurant une fécondité imparfaite, elles pondent des œufs clairs & sans germe, dont il ne résulte rien de vivant; mais cela n'arrive guère qu'au printemps, lorsque le retour d'une chaleur douce & vivifiante réveille la Nature, & ajoute un nouvel aiguillon au penchant qu'ont tous les êtres animés à se reproduire; & c'est peut-être par cette raison qu'on a donné à ces œufs le nom de zéphyriens *(ova zephyria)*, non qu'on se soit persuadé qu'un doux zéphyr suffise pour imprégner les paones & tous les oiseaux femelles qui pondent sans la coopération du mâle; mais parce qu'elles ne pondent guère de ces œufs que dans la nouvelle saison, annoncée ordinairement & même désignée par les zéphyrs.

Je croirois aussi fort volontiers que la vue de leur mâle piafant autour d'elles, étalant sa belle queue, faisant la roue, & leur montrant toute l'expression du desir, peut les animer encore davantage à leur faire produire un plus grand nombre de ces œufs stériles; mais ce que je ne croirai jamais, c'est que ce manège agréable, ces caresses superficielles, & si j'ose ainsi parler, toutes ces courbettes de petit-maître, puissent opérer une fécondation véritable, tant qu'il ne s'y joindra pas une union plus intime & des approches plus efficaces; & si quelques personnes ont cru que des paones avoient été fécondées ainsi par les yeux, c'est qu'apparemment ces paones avoient été couvertes réellement, sans qu'on s'en fût aperçu *(b)*.

(b) « L'on ne peut bonnement accorder ce que quelques pères de famille racontent;

L'âge de la pleine fécondité pour ces oiseaux, est à trois ans, selon Aristote *(c)* & Columelle *(d)*, & même selon Pline *(e)*, qui en répétant ce qu'a dit Aristote, y fait quelques changemens; Varron fixe cet âge à deux ans *(f)*, & des personnes qui ont observé ces oiseaux, m'assurent que les femelles commencent déjà à pondre dans notre climat à un an, sans doute des œufs stériles; mais presque tous s'accordent à dire que l'âge de trois ans est celui où les mâles ont pris leur entier accroissement, où ils sont en état de cocher leurs poules, & où la puissance d'engendrer s'annonce en eux par une production nouvelle très-considérable *(g)*; celle des longues & belles plumes de leur queue, & par l'habitude qu'ils prennent aussitôt de les déployer en se pavanant & faisant la roue *(h)*; le superflu de la nourriture n'ayant plus rien à produire dans l'individu, va s'employer désormais à la reproduction de l'espèce.

C'est au printemps que ces oiseaux se recherchent & se joignent *(i)*; si on veut les avancer, on leur donnera le matin

c'est que les paons ne couvrent leurs femelles, ains qu'ils les emplissent en faisant la roue devant elles, &c. Belon, *Nature des Oiseaux*, page 234.

(c) Parit maxime à trimatu. Hist. Animal. lib. VI, cap. IX.

(d) De Re Rusticâ, lib. VIII, cap. XI, *hoc genus Avium cum trimatum explevit, optime progenerat; si quidem tenerior ætas aut sterilisant parum fæcunda.*

(e) A trimatu parit; primo anno unum aut alterum ovum, sequenti quaterna quinave, cæteris duodena non amplius. Plin. *lib. X, cap. LIX.*

(f) Ad admissuram hæ minores binæ non idoneæ, nec-jam majores natu. Varro, *de Re Rusticâ*, lib. III, cap. VI.

(g) Voyez *le tome II* de l'Histoire Naturelle, générale & particulière, *page 314 & suivantes.*

(h) Colores incipit fundere in trimatu. Plin. *lib. X, cap. XX.*

(i) Ab idibus februariis ante mensem martium. Columelle, *de Re rusticâ*, lib. VIII, cap. XI.

à jeun,

à jeun, tous les cinq jours, des fèves légèrement grillées, ſelon le précepte de Columelle *(k)*.

La femelle pond ſes œufs peu de temps après qu'elle a été fécondée; elle ne pond pas tous les jours, mais ſeulement de trois ou quatre jours l'un: elle ne fait qu'une ponte par an, ſelon Ariſtote *(l)*, & cette ponte eſt de huit œufs la première année, & de douze les années ſuivantes: mais cela doit s'entendre des paones à qui on laiſſe le ſoin de couver elles-mêmes leurs œufs & de mener leurs petits; au lieu que ſi on leur enlève leurs œufs à meſure qu'elles pondent, pour les faire couver par des poules vulgaires *(m)*, elles feront trois pontes, ſelon Columelle *(n)*; la première de cinq œufs, la ſeconde de quatre, & la troiſième de deux ou trois: il paroît qu'elles ſont moins fécondes dans ce pays-ci, où elles ne pondent guère que quatre ou cinq œufs par an; & qu'au contraire, elles ſont beaucoup plus fécondes aux Indes, où, ſelon Pierre Martyr, elles en

(k) Columelle, *de Re Ruſticâ*, lib. VIII, cap. XI.

(l) *Semel tantummodo ova parit duodecim aut paulo pauciora, nec continuatis diebus ſed binis terniſve interpoſitis. Hiſt. Animal.* lib. VI, cap. IX, *primiparæ octona maxime edunt.* Ibidem.

(m) *Nota.* Ariſtote dit qu'une poule ordinaire ne peut guère faire éclore que deux œufs de paon; mais Columelle lui en donnoit juſqu'à cinq, & outre cela quatre œufs de poule ordinaire, plus ou moins cependant, ſelon que la couveuſe étoit plus ou moins grande: il recommandoit de retirer ces œufs de poule le dixième jour, & d'en ſubſtituer un pareil nombre de même eſpèce, récemment pondus, afin qu'ils vinſſent à éclore en même temps que les œufs de paon, qui ont beſoin de dix jours d'incubation de plus: enfin, il preſcrivoit de retourner ceux-ci tous les jours, ſi la couveuſe n'avoit pu le faire à cauſe de leur groſſeur; ce qu'il eſt toujours aiſé de reconnoître, ſi l'on a eu la précaution de marquer ces œufs d'un côté. *Voyez* Columelle, *de Re Ruſticâ, loco citato.*

(n) *Feminæ pavones quæ non incubant, ter anno partus edunt: primus eſt partus quinque fere ovorum, ſecundus quatuor, tertius trium aut duorum.* Columelle, *de Re ruſticâ*, lib. VIII, cap. XI.

pondent de vingt à trente, comme je l'ai remarqué plus haut: c'eſt qu'en général la température du climat a beaucoup d'influence ſur tout ce qui a rapport à la génération, & c'eſt la clef de pluſieurs contradictions apparentes qui ſe trouvent entre ce que diſent les Anciens, & ce qui ſe paſſe ſous nos yeux. Dans un pays plus chaud, les mâles ſeront plus ardens, ils ſe battront entr'eux, il leur faudra un plus grand nombre de femelles, & celles-ci pondront un plus grand nombre d'œufs; au lieu que dans un pays plus froid, elles ſeront moins fécondes, & les mâles moins chauds & plus paiſibles.

Si on laiſſe à la paone la liberté d'agir ſelon ſon inſtinct, elle dépoſera ſes œufs dans un lieu ſecret & retiré: ſes œufs ſont blancs & tachetés comme ceux de dinde, & à peu près de la même groſſeur; lorſque ſa ponte eſt finie, elle ſe met à couver.

On prétend qu'elle eſt ſujette à pondre pendant la nuit, ou plutôt à laiſſer échapper ſes œufs de deſſus le juchoir où elle eſt perchée *(o)*; c'eſt pourquoi on recommande d'étendre de la paille au-deſſous pour empêcher qu'ils ne ſe briſent.

Pendant tout le temps de l'incubation, la paone évite ſoigneuſement le mâle, & tâche ſur-tout de lui dérober ſa marche lorſqu'elle retourne à ſes œufs; car dans cette eſpèce, comme dans celle du coq & de bien d'autres *(p)*, le mâle plus ardent & moins fidèle au vœu de la Nature, eſt plus occupé de ſon plaiſir particulier que de la multiplication de ſon eſpèce; & s'il

(o) *Pluribus ſtramentis exagerandum eſt aviarium, quo tutius integri fœtus excipiantur; nam pavones cum ad nocturnam requiem venerunt. . . . perticis inſiſtentes enituntur ova . . .* Columelle, *lib. VIII, cap. XI.*

(p) *Quam ob cauſam aves nonnullæ ſylveſtres pariunt fugientes marem, & incubant.* Ariſt. *Hiſtor. Animal.* lib. VI, cap. IX.

peut ſurprendre la couveuſe ſur ſes œufs, il les caſſe en s'approchant d'elle, & peut-être y met-il de l'intention, & cherche-t-il à ſe délivrer d'un obſtacle qui l'empêche de jouir : quelques-uns ont cru qu'il ne les caſſoit que par ſon empreſſement à les couver lui-même *(q)*, ce ſeroit un motif bien différent. L'Hiſtoire Naturelle aura toujours beaucoup d'incertitudes; il faudroit pour les lui ôter, obſerver tout par ſoi-même; mais qui peut tout obſerver?

La paone couve de vingt-ſept à trente jours, plus ou moins, ſelon la température du climat & de la ſaiſon *(r)* : pendant ce temps on a ſoin de lui mettre à portée une quantité ſuffiſante de nourriture, de peur qu'étant obligée d'aller ſe repaître au loin, elle ne quittât ſes œufs trop long-temps, & ne les laiſſât refroidir; il faut auſſi prendre garde de la troubler dans ſon nid & de lui donner de l'ombrage; car, par une ſuite de ſon naturel inquiet & défiant, ſi elle ſe voit découverte, elle abandonnera ſes œufs & recommencera une nouvelle ponte qui ne vaudra pas la première, à cauſe de la proximité de l'hiver.

On prétend que la paone ne fait jamais éclore tous ſes œufs à la fois; mais que dès qu'elle voit quelques pouſſins éclos, elle quitte tout pour les conduire; dans ce cas il faudra prendre les œufs qui ne ſeront point encore ouverts, & les mettre éclore ſous une autre couveuſe, ou dans un four d'incubation *(ſ)*.

Élien nous dit que la paone ne reſte pas conſtamment ſur ſes œufs, & qu'elle paſſe quelquefois deux jours ſans y revenir,

(q) *Voyez* Aldrovande, *Avi.* tom. II, pag. 14.

(r) *Excludit diebus triginta aut paulo tardius.* Ariſtote, *Hiſtoria Animalium*, lib. VI, cap. IX — *Partus excluditur ter novenis, aut tardius triceſimo.* Plin. *lib. X, cap. LIX.*

(ſ) Maiſon ruſtique, *tome I, page 138.*

ce qui nuit à la réussite de la couvée *(t)*. Mais je soupçonne quelque méprise dans ce passage d'Élien, qui aura appliqué à l'incubation ce qu'Aristote & Pline ont dit de la ponte, laquelle en effet est interrompue par deux ou trois jours de repos; au lieu que de pareilles interruptions dans l'action de couver, paroissent contraires à l'ordre de la Nature, & à ce qui s'observe dans toutes les espèces connues des oiseaux, si ce n'est dans les pays où la chaleur de l'air & du sol, approche du degré nécessaire pour l'incubation *(u)*.

Quand les petits sont éclos, il faut les laisser sous la mère pendant vingt-quatre heures, après quoi on pourra les transporter sous une mue *(x)*; Frisch veut qu'on ne les rende à la mère que quelques jours après *(y)*.

Leur première nourriture sera la farine d'orge, détrempée dans du vin; du froment ramolli dans l'eau, ou même de la bouillie cuite & refroidie: dans la suite on pourra leur donner du fromage blanc bien pressé & sans aucun petit lait, mêlé avec des poireaux hachés, & même des sauterelles, dont on dit qu'ils sont très-friands; mais il faut auparavant ôter les pieds à ces insectes *(z)*. Quand ils auront six mois, ils mangeront du froment, de l'orge, du marc de cidre & de poiré, & même ils pinceront l'herbe tendre; mais cette nourriture seule ne suffiroit point, quoiqu'Athénée les appelle *graminivores*.

(t) Ælian, *Histor. Animal.* lib. V, cap. XXXII.

(u) Voyez ci-dessus l'*histoire de l'Autruche*.

(x) *Similiter ut gallinacei primo die non amoveantur, postero die cum educatrice transferantur in caveam.* Columelle, *lib. VIII, cap. XI.*

(y) Frisch, *planche CXIX.*

(z) Columelle, *de Re Rusticâ*, lib. VIII, cap. XI.

On

On a obſervé que les premiers jours, la mère ne revenoit jamais coucher avec ſa couvée dans le nid ordinaire, ni même deux fois dans un même endroit; & comme cette couvée ſi tendre & qui ne peut encore monter ſur les arbres, eſt expoſée à beaucoup de riſques, on doit y veiller de près pendant ces premiers jours, épier l'endroit que la mère aura choiſi pour ſon gîte, & mettre ſes petits en ſûreté ſous une mue, ou dans une enceinte formée en plein champ avec des claies préparées, &c *(a)*.

Les paoneaux, juſqu'à ce qu'ils ſoient un peu forts, portent mal leurs ailes, les ont traînantes *(b)*, & ne ſavent pas encore s'en ſervir: dans ces commencemens, la mère les prend tous les ſoirs ſur ſon dos, & les porte l'un après l'autre ſur la branche où ils doivent paſſer la nuit; le lendemain matin elle ſaute devant eux du haut de l'arbre en bas, & les accoutume à en faire autant pour la ſuivre, & à faire uſage de leurs ailes *(c)*.

Une mère paonne, & même une poule ordinaire, peut mener juſqu'à vingt-cinq petits paoneaux, ſelon Columelle; mais ſeulement quinze, ſelon Palladius; ce dernier nombre eſt plus que ſuffiſant dans les pays froids, où les petits ont beſoin de ſe réchauffer de temps en temps, & de ſe mettre à l'abri ſous les ailes de la mère qui ne pourroit pas en garantir vingt-cinq à la fois.

On dit que ſi une poule ordinaire qui mène ſes pouſſins, voit une couvée de petits paoneaux, elle eſt tellement frappée de leur beauté qu'elle ſe dégoûte de ſes petits, & les abandonne

(a) Maiſon Ruſtique, *tome I, page 138.*

(b) Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 234.

(c) Maiſon Ruſtique, *tome I, page 139.*

pour s'attacher à ces étrangers *(d)*; ce que je rapporte ici non comme un fait vrai, mais comme un fait à vérifier; d'autant plus qu'il me paroît s'écarter du cours ordinaire de la Nature, & que dans les premiers temps, les petits paoneaux ne ſont pas beaucoup plus beaux que les pouſſins.

A meſure que les jeunes paoneaux ſe fortifient, ils commencent à ſe battre (ſur-tout dans les pays chauds); & c'eſt pour cela que les Anciens qui paroiſſent s'être beaucoup plus occupés que nous de l'éducation de ces oiſeaux *(e)*, les tenoient dans de petites caſes ſéparées *(f)*: mais les meilleurs endroits pour les élever, c'étoit, ſelon eux, ces petites îles qui ſe trouvent en quantité ſur les côtes d'Italie *(g)*, telle, par exemple, que celle de Planaſie appartenante aux Piſans *(h)*; ce ſont en effet les ſeuls endroits où l'on puiſſe les laiſſer en liberté, & preſque dans l'état de ſauvage, ſans craindre qu'ils s'échappent, attendu qu'ils volent peu & ne nagent point du tout, & ſans craindre qu'ils deviennent la proie de leurs ennemis, dont la petite île doit être purgée: ils peuvent y vivre, ſelon leur naturel & leurs appétits, ſans contrainte, ſans inquiétude, ils y proſpéroient mieux, & ce qui n'étoit pas négligé par les Romains, leur chair étoit d'un meilleur goût; ſeulement pour avoir l'œil deſſus,

(d) Columelle, *lib. VIII, cap. XI. Satis convenit inter autores, non debere alias gallinas quæ pullos ſui generis educant, in eodem loco paſci; nam cum conſpexerunt pavoniam prolem, ſuos pullos diligere deſinunt . . . . . . peroſæ videlicet quod nec magnitudine nec ſpecie pavoni pares ſint.*

(e) Pavonis educatio magis urbani patris familiæ quam tetrici ruſtici curam poſcit . . . . Columelle, *lib. VIII, cap. XI.*

(f) Varro, *de Re Ruſticâ,* lib. III, cap. VI.

(g) Columelle, *loco citato.*

(h) Varro, *loco citato.*

& reconnoître ſi leur nombre augmentoit ou diminuoit, on les accoutumoit à ſe rendre tous les jours à une heure marquée & à un certain ſignal, autour de la maiſon où on leur jetoit quelques poignées de grain pour les attirer *(i)*.

Lorſque les petits ont un mois d'âge ou un peu plus, l'aigrette commence à leur pouſſer, & alors ils ſont malades comme les dindonneaux lorſqu'ils pouſſent *le rouge:* ce n'eſt que de ce moment que le coq-paon les reconnoît pour les ſiens; car tant qu'ils n'ont point d'aigrette, il les pourſuit comme étrangers *(k)*; on ne doit néanmoins les mettre avec les grands que lorſqu'ils ont ſept mois, & s'ils ne ſe perchoient pas d'eux-mêmes ſur le juchoir, il faut les y accoutumer, & ne point ſouffrir qu'ils dorment à terre, à cauſe du froid & de l'humidité *(l)*.

L'aigrette eſt compoſée de petites plumes, dont la tige eſt garnie depuis la baſe juſqu'auprès du ſommet, non de barbes, mais de petits filets rares & détachés; le ſommet eſt formé de barbes ordinaires unies enſemble, & peintes des plus belles couleurs.

Le nombre de ces petites plumes eſt variable; j'en ai compté vingt-cinq dans un mâle, & trente dans une femelle; mais je n'ai pas obſervé un aſſez grand nombre d'individus pour aſſurer qu'il ne puiſſe pas y en avoir plus ou moins.

L'aigrette n'eſt pas un cône renverſé comme on le pourroit croire, ſa baſe qui eſt en haut, forme une ellipſe fort alongée, dont le grand axe eſt poſé ſelon la longueur de la tête: toutes les plumes qui la compoſent, ont un mouvement particulier aſſez

(i) Columelle, *loco citato.*

(k) Palladius, *de Re Ruſticâ,* lib. I, cap. XXVIII.

(l) Columelle, *loco citato.*

ſenſible par lequel elles s'approchent ou s'écartent les unes des autres, au gré de l'oiſeau, & un mouvement général par lequel l'aigrette entière, tantôt ſe renverſe en arrière, & tantôt ſe relève ſur la tête.

Les ſommets de cette aigrette ont, ainſi que tout le reſte du plumage, des couleurs bien plus éclatantes dans le mâle que dans la femelle; outre cela le coq-paon ſe diſtingue de ſa poule dès l'âge de trois mois, par un peu de jaune qui paroît au bout de l'aile; dans la ſuite il s'en diſtingue par la groſſeur, par un éperon à chaque pied, par la longueur de ſa queue, & par la faculté de la relever & d'en étaler les belles plumes, ce qui s'appelle *faire la roue.* Willulghby croit que le paon ne partage qu'avec le dindon cette faculté remarquable *(m) :* cependant on verra dans le cours de cette hiſtoire, qu'elle leur eſt commune avec quelques tetras ou coqs de bruyère, quelques pigeons, &c.

Les plumes de la queue, ou plutôt ces longues couvertures qui naiſſent de deſſus le dos auprès du croupion, ſont en grand ce que celles de l'aigrette ſont en petit; leur tige eſt pareillement garnie, depuis ſa baſe juſque près de l'extrémité, de filets détachés de couleur changeante, & elle ſe termine par une plaque de barbes réunies, ornée de ce qu'on appelle l'*œil* ou le *miroir :* c'eſt une tache brillante, émaillée des plus belles couleurs; jaune doré de pluſieurs nuances, vert changeant en bleu & en violet éclatant, ſelon les différens aſpects, & tout cela empruntant encore un nouveau luſtre de la couleur du centre qui eſt un beau noir velouté.

Les deux plumes du milieu ont environ quatre pieds & demi, & ſont les plus longues de toutes, les latérales allant toujours

(m) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 112.

en

en diminuant de longueur jusqu'à la plus extérieure; l'aigrette ne tombe point, mais la queue tombe chaque année, en tout ou en partie, vers la fin de juillet, & repousse au printemps; & pendant cet intervalle, l'oiseau est triste & se cache.

La couleur la plus permanente de la tête, de la gorge, du cou & de la poitrine, c'est le bleu avec différens reflets de violet, d'or & de vert éclatant; tous ces reflets qui renaissent & se multiplient sans cesse sur son plumage, sont une ressource que la Nature semble s'être ménagée pour y faire paroître successivement & sans confusion, un nombre de couleurs beaucoup plus grand que son étendue ne sembloit le comporter: ce n'est qu'à la faveur de cette heureuse industrie que le paon pouvoit suffire à recevoir tous les dons qu'elle lui destinoit.

De chaque côté de la tête on voit un renflement formé par les petites plumes qui recouvrent le trou de l'oreille.

Les paons paroissent se caresser réciproquement avec le bec; mais en y regardant de plus près, j'ai reconnu qu'ils se grattoient les uns les autres autour de la tête, où ils ont des poux très-vifs & très-agiles; on les voit courir sur la peau blanche qui entoure leurs yeux, & cela ne peut manquer de leur causer une sensation incommode; aussi se prêtent-ils avec beaucoup de complaisance, lorsqu'un autre les gratte.

Ces oiseaux se rendent les maîtres dans la basse-cour, & se font respecter de l'autre volaille qui n'ose prendre sa pâture qu'après qu'ils ont fini leur repas: leur façon de manger est à peu près celle des gallinacés, ils saisissent le grain de la pointe du bec & l'avalent sans le broyer.

Pour boire ils plongent le bec dans l'eau, où ils font cinq ou six mouvemens assez prompts de la mâchoire inférieure, puis

en ſe relevant & tenant leur tête dans une ſituation horizontale, ils avalent l'eau dont leur bouche s'étoit remplie, ſans faire aucun mouvement du bec.

Les alimens ſont reçus dans l'œſophage, où l'on a obſervé un peu au-deſſus de l'orifice antérieur de l'eſtomac, un bulbe glanduleux, rempli de petits tuyaux qui donnent en abondance une liqueur limpide.

L'eſtomac eſt revêtu à l'extérieur d'un grand nombre de fibres motrices.

Dans un de ces oiſeaux qui a été diſſéqué par Gaſpard Bartholin, il y avoit bien deux conduits biliaires; mais il ne ſe trouva qu'un ſeul canal pancréatique, quoique d'ordinaire il y en ait deux dans les oiſeaux.

Le *cœcum* étoit double, & dirigé d'arrière en avant; il égaloit en longueur tous les autres inteſtins enſemble, & les ſurpaſſoit en capacité *(n)*.

Le croupion eſt très-gros, parce qu'il eſt chargé des muſcles qui ſervent à redreſſer la queue & à l'épanouir.

Les excrémens ſont ordinairement moulés, & chargés d'un peu de cette matière blanche qui ſe trouve ſur les excrémens de tous les gallinacés & de beaucoup d'autres oiſeaux.

On m'aſſure qu'ils dorment, tantôt en cachant la tête ſous l'aile, tantôt en faiſant rentrer leur cou en eux-mêmes, & ayant le bec au vent.

Les paons aiment la propreté, & c'eſt par cette raiſon qu'ils tâchent de recouvrir & d'enfouir leurs ordures, & non, parce qu'ils envient à l'homme les avantages qu'il pourroit retirer de

(n) Voyez *Acta Hafnienſia*, année 1673, obſerv. 114.

leurs excrémens *(o)*, qu'on dit être bons pour le mal des yeux, pour améliorer la terre, &c. mais dont apparemment ils ne connoiſſent pas toutes les propriétés.

Quoiqu'ils ne puiſſent pas voler beaucoup, ils aiment à grimper; ils paſſent ordinairement la nuit ſur les combles des maiſons, où ils cauſent beaucoup de dommage, & ſur les arbres les plus élevés; c'eſt de-là qu'ils font ſouvent entendre leur voix qu'on s'accorde à trouver déſagréable, peut-être parce qu'elle trouble le ſommeil, & d'après laquelle on prétend que s'eſt formé leur nom dans preſque toutes les langues *(p)*.

On prétend que la femelle n'a qu'un ſeul cri qu'elle ne fait guère entendre qu'au printemps, mais que le mâle en a trois; pour moi j'ai reconnu qu'il avoit deux tons, l'un plus grave, qui tient plus du hautbois; l'autre plus aigu, préciſément à l'octave du premier, & qui tient plus des ſons perçans de la trompette; & j'avoue qu'à mon oreille ces deux tons n'ont rien de choquant, de même que je n'ai rien pu voir de difforme dans ſes pieds; & ce n'eſt qu'en prêtant aux paons nos mauvais raiſonnemens & même nos vices, qu'on a pu ſuppoſer que leur cri n'étoit autre choſe qu'un gémiſſement arraché à leur vanité, toutes les fois qu'ils aperçoivent la laideur de leurs pieds.

Théophraſte avance que leurs cris ſouvent répétés, ſont un préſage de pluie; d'autres qu'ils l'annoncent auſſi lorſqu'ils grimpent plus haut que de coutume *(q)*; d'autres que ces mêmes cris pronoſtiquoient la mort à quelque voiſin; d'autres enfin, que

(o) *Fimum ſuum reſorbere traduntur, invidentes hominum utilitatibus.* Plin. *lib.* XXIX *cap.* VI. C'eſt ſur ce fondement qu'on impute au paon d'être envieux.

(p) *Volucres pleræque à ſuis vocibus appellatæ, ut hæ.. Upupa, cuculus, ulula.. Pavo.* Varro, *de Linguâ Latinâ*, lib. IV.

(q) Voyez le Livre *de Naturâ rerum.*

ces oiſeaux portoient toujours ſous l'aile un morceau de racine de lin comme un amulette naturel pour ſe préſerver des faſcinations.... *(r)*, tant il eſt vrai que toute choſe dont on a beaucoup parlé a fait dire beaucoup d'inepties!

Outre les différens cris dont j'ai déjà fait mention, le mâle & la femelle produiſent encore un certain bruit ſourd, un craquement étouffé, une voix intérieure & renfermée qu'ils répètent ſouvent & quand ils ſont inquiets, & quand ils paroiſſent tranquilles ou même contens.

Pline dit qu'on a remarqué de la ſympathie entre les pigeons & les paons *(ſ)*; & Cléarque parle d'un de ces derniers qui avoit pris un tel attachement pour une jeune perſonne que l'ayant vu mourir, il ne put lui ſurvivre *(t)*. Mais une ſympathie plus naturelle & mieux fondée, c'eſt celle qui a été obſervée entre les paons & les dindons: ces deux oiſeaux ſont du petit nombre des oiſeaux qui redreſſent leur queue & font la roue, ce qui ſuppoſe bien des qualités communes, auſſi s'accordent-ils mieux enſemble qu'avec tout le reſte de la volaille; & l'on prétend même qu'on a vu un coq-paon couvrir une poule dinde *(u)*, ce qui indiqueroit une grande analogie entre les deux eſpèces.

La durée de la vie du paon eſt de vingt-cinq ans, ſelon les Anciens *(x)*; & cette détermination paroît bien fondée, puiſqu'on ſait que le paon eſt entièrement formé avant trois ans, & que les oiſeaux en général vivent plus long-temps que

(r) Ælian, *Hiſtor. Animal.* lib. XI, cap. XVIII.

(ſ) Plin. *Hiſt. nat.* lib. X, cap. XX.

(t) *Voyez* Athénée, *Deipnoſoph.* lib. XIII, cap. XXX.

(u) *Voyez* Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 234.

(x) Ariſtot. *Hiſtor. Animal.* lib. VI. cap. IX. — Plin. *lib. X, cap. XX.*

les

les quadrupèdes, parce que leurs os ſont plus ductiles; mais je ſuis ſurpris que M. Willulghby ait cru, ſur l'autorité d'Élien, que cet oiſeau vivoit juſqu'à cent ans, d'autant plus que le récit d'Élien eſt mêlé de pluſieurs circonſtances viſiblement fabuleuſes *(y)*.

J'ai déjà dit que le paon ſe nourriſſoit de toutes ſortes de grains comme les gallinacés, les Anciens lui donnoient ordinairement par mois un boiſſeau de froment, peſant environ vingt livres *(z)*; il eſt bon de ſavoir que la fleur de ſureau leur eſt contraire *(a)*, & que la feuille d'ortie eſt mortelle aux jeunes paoneaux, ſelon Franzius *(b)*.

Comme les paons vivent aux Indes dans l'état de ſauvages, c'eſt auſſi dans ce pays qu'on a inventé l'art de leur donner la chaſſe: on ne peut guère les approcher de jour, quoiqu'ils ſe répandent dans les champs par troupes aſſez nombreuſes, parce que dès qu'ils découvrent le Chaſſeur, ils fuient devant lui plus vîte que la perdrix, & s'enfoncent dans les brouſſailles où il n'eſt guère poſſible de les ſuivre; ce n'eſt donc que la nuit qu'on parvient à les prendre, & voici de quelle manière ſe fait cette chaſſe aux environs de Cambaie.

On s'approche de l'arbre ſur lequel ils ſont perchés, on leur préſente une eſpèce de bannière qui porte deux chandelles allumées, & où l'on a peint des paons au naturel; le paon ébloui par cette lumière, ou bien occupé à conſidérer les paons en peinture qui ſont ſur la bannière, avance le cou, le retire, l'alonge encore, & lorſqu'il ſe trouve dans un nœud

(y) *Voyez* Ælian, *de Naturâ Animal.* lib. XI, cap. XXXIII.

(z) Varro, *de Re Ruſticâ*, lib. III, cap. VI.

(a) Linnæus, *Syſt. Nat.* edit. X, pag. 156.

(b) Franzius, *Hiſtor. Animal.* pag. 318.

coulant qui y a été placé exprès, on tire la corde & on se rend maître de l'oiseau *(c)*.

Nous avons vu que les Grecs faisoient grand cas du paon, mais ce n'étoit que pour rassasier leurs yeux de la beauté de son plumage; au lieu que les Romains qui ont poussé plus loin tous les excès du luxe, parce qu'ils étoient plus puissans, se sont rassasiés réellement de sa chair; ce fut l'orateur Hortensius qui imagina le premier d'en faire servir sur sa table *(d)*, & son exemple ayant été suivi, cet oiseau devint très-cher à Rome, & les Empereurs renchérissant sur le luxe des particuliers, on vit un Vitellius, un Héliogabale mettre leur gloire à remplir des plats immenses *(e)*, de têtes ou de cervelles de paons, de langues de phénicoptères, de foies de scares *(f)*, & à en composer des mets insipides, qui n'avoient d'autre mérite que de supposer une dépense prodigieuse & un luxe excessivement destructeur.

Dans ces temps-là un troupeau de cent de ces oiseaux pouvoit rendre soixante mille sesterces, en n'exigeant de celui à qui on en confioit le soin, que trois paons par couvée *(g)*; ces soixante mille sesterces reviennent, selon l'évaluation de Gassendi, à dix ou douze mille francs; chez les Grecs le mâle & la femelle se vendoient mille dragmes *(h)*, ce qui revient à huit cents quatre-vingt-sept livres dix sous selon la plus forte évaluation, & à vingt-quatre livres selon la plus foible; mais il paroît que cette

(c) Voyage de J. B. Tavernier, *tome III, page 57.*

(d) Varro, *de Re Rusticâ,* lib. III, cap. VI.

(e) Entre autres dans celui que Vitellius se plaisoit à nommer l'*Égide de Pallas.*

(f) Suétone, *dans la vie de ces Empereurs.*

(g) Varro, *de Re Rusticâ,* lib. III, cap. VI.

(h) Ælien, *Histor. Animal.* lib. V, cap. XXI.

dernière eſt beaucoup trop foible, ſans quoi le paſſage ſuivant d'Athénée ne ſignifieroit rien. N'y a-t-il pas de la fureur à nourrir des paons dont le prix n'eſt pas moindre que celui des ſtatues *(i)!* ce prix étoit bien tombé au commencement du XVIe ſiècle, puiſque dans la nouvelle coutume du Bourbonnois, qui eſt de 1521, un paon n'étoit eſtimé que deux ſous ſix deniers de ce temps-là, que M. Dupré de Saint-Maur évalue à trois livres quinze ſous d'aujourd'hui: Mais il paroît que peu après cette époque, le prix de ces oiſeaux ſe releva; car Bruyer nous apprend qu'aux environs de Liſieux où on avoit la facilité de les nourrir avec du marc de cidre, on en élevoit des troupeaux dont on tiroit beaucoup de profit, parce que, comme ils étoient fort rares dans le reſte du royaume, on en envoyoit de-là dans toutes les grandes villes pour les repas d'appareil *(k):* au reſte, il n'y a guère que les jeunes que l'on puiſſe manger, les vieux ſont trop durs, & d'autant plus durs que leur chair eſt naturellement fort sèche; & c'eſt ſans doute à cette qualité qu'elle doit la propriété ſingulière & qui paroît aſſez avérée, de ſe conſerver ſans corruption pendant pluſieurs années *(l);* on en ſert cependant quelquefois de vieux, mais c'eſt plus pour l'appareil que pour l'uſage; car on les ſert revêtus de leurs belles plumes; & c'eſt une recherche de luxe aſſez bien entendue, que l'élégance induſtrieuſe des Modernes a ajoutée à la magnificence effrénée des Anciens: c'étoit ſur un paon, ainſi préparé, que nos anciens

(i) An non furioſum eſt alere domi pavones, cum eorum pretio queant emi ſtatuæ! Anaxandrides apud Athenæum, *lib. XIV, cap. XXV.*

(k) J. Bruyer, *de Re Cibariâ,* lib. XV, cap. XXVIII.

(l) Voyez D. Auguſt. *de Civitate Dei,* lib. XXI, cap. IV. — Aldrov. *Avi.* tom. II, pag. 27.

Chevaliers faisoient dans les grandes occasions leur vœu appelé le *vœu de paon (m)*.

On employoit autrefois les plumes de paon à faire des espèces d'éventails *(n)*, on en formoit des couronnes en guise de laurier, pour les Poëtes appelés *Troubadours (o)*; Gesner a vu une étoffe dont la chaîne étoit de soie & de fil d'or, & la trame de ces mêmes plumes *(p)*; tel étoit sans doute le manteau tissu de plumes de paon, qu'envoya le pape Paul III au roi Pépin *(q)*.

Selon Aldrovande, les œufs de paon sont regardés par tous les Modernes comme une mauvaise nourriture; tandis que les Anciens les mettoient au premier rang, & avant ceux d'oie & de poule commune *(r)*: il explique cette contradiction en disant qu'ils sont bons au goût & mauvais à la santé *(s)*; reste à examiner si la température du climat n'auroit pas encore ici quelque influence.

(m) *Voyez* Mém. de l'Académie des Inscriptions, *tome XX, page 636.*

(n) Frisch, *planche* CXVIII.

(o) *Traité des Tournois*, par le P. Ménestrier, *page 40.*

(p) Gesner, *de Avibus.*

(q) Généalogie de Montmorency, *page 29.*

(r) Athénée, *Deipnosoph.* lib. II, cap. XVII.

(s) Aldrovande, *Avi.* tom. II, pag. 29.



LE

LE PAON BLANC.

LE climat n'influe pas moins ſur le plumage des oiſeaux que ſur le pelage des quadrupèdes: nous avons vu dans les volumes précédens, que le lièvre, l'hermine & la plupart des autres animaux, étoient ſujets à devenir blancs dans les pays froids, ſur-tout pendant l'hiver *(a)*; & voici une eſpèce de Paon, ou ſi l'on veut une variété qui paroît avoir éprouvé les mêmes effets par la même cauſe, & plus grands encore, puiſqu'elle a produit une race conſtante dans cette eſpèce, & qu'elle ſemble avoir agi plus fortement ſur les plumes de cet oiſeau; car la blancheur des lièvres & des hermines, n'eſt que paſſagère, & n'a lieu que pendant l'hiver, ainſi que celle de la gélinotte blanche ou du lagopède; au lieu que le paon blanc eſt toujours blanc, & dans tous les pays, l'été comme l'hiver, à Rome comme à Torneo; & cette couleur nouvelle eſt même ſi fixe, que des œufs de cet oiſeau pondus & éclos en Italie, donnent encore des paons blancs. Celui qu'Aldrovande a fait deſſiner étoit né à Bologne, d'où il avoit pris occaſion de douter que cette variété fût propre aux pays froids *(b)*: cependant la plupart des Naturaliſtes s'accordent à regarder la Norwège & les autres contrées du Nord, comme ſon pays natal *(c)*; & il paroît qu'il y vit dans l'état de ſauvage; car il ſe répand pendant l'hiver dans l'Allemagne, où on en prend aſſez communément dans

(a) Voyez *tome VI* de l'Hiſtoire naturelle, générale & particulière, *pages 259 & 260; & tome VII, page 242.*

(b) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 31.

(c) Friſch, *planche CXX.* — Willulghby, *Ornithologia*, pag. 113.

cette ſaiſon *(d)*; on en trouve même dans des contrées beaucoup plus méridionales, telles que la France & l'Italie *(e)*; mais dans l'état de domeſticité ſeulement.

M. Linnæus aſſure en général, comme je l'ai dit plus haut, que les paons ne reſtent pas même en Suède de leur plein gré, & il n'en excepte point les paons blancs *(f)*.

Ce n'eſt pas ſans un laps de temps conſidérable, & ſans des circonſtances ſingulières, qu'un oiſeau né dans les climats ſi doux de l'Inde & de l'Aſie, a pu s'accoutumer à l'âpreté des pays ſeptentrionaux; s'il n'y a pas été tranſporté par les hommes, il a pu y paſſer, ſoit par le nord de l'Aſie, ſoit par le nord de l'Europe: quoiqu'on ne ſache pas préciſément l'époque de cette migration, je ſoupçonne qu'elle n'eſt pas fort ancienne; car je vois d'un côté dans Aldrovande *(g)*, Longolius, Scaliger *(h)* Schwenckfeld *(i)*, que les paons blancs n'ont ceſſé d'être rares que depuis fort peu de temps; & d'un autre côté je ſuis fondé à croire que les Grecs ne les ont point connus, puiſqu'Ariſtote ayant parlé dans ſon *Traité de la génération des animaux (k)*, des couleurs variées du paon, & enſuite des perdrix blanches,

(d) Friſch, *planche CXX.*

(e) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 31. Il ajoute auſſi les îles Madères, en citant Cadamoſto, *de Navigatione*. Je n'ai point la relation de ce Voyageur pour vérifier la citation; mais je vois dans l'*Hiſtoire générale des Voyages, tome II, page 270*, qu'on trouve des paons blancs à l'île de Madère, & cela eſt dit d'après Nicols & Cadamoſto.

(f) Habitat apud noſtrates rarius, præſertim in aviariis Magnatum, non vero ſponte. Linnæus, *Fauna Suecica*, pag. 60 & 120.

(g) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 31.

(h) Exercitatio, LIX, *&* CCXXXVIII.

(i) Schwenckfeld, *Aviarium Sileſiæ*, pag. 327.

(k) Ariſtote, *lib. V, cap. VI.*

des corbeaux blancs, des moineaux blancs, ne dit pas un mot des paons blancs.

Les Modernes ne disent rien non plus de l'histoire de ces oiseaux; si ce n'est que leurs petits sont fort délicats à élever *(l)*: cependant il est vraisemblable que l'influence du climat ne s'est point bornée à leur plumage, & qu'elle se sera étendue plus ou moins jusque sur leur tempérament, leurs habitudes, leurs mœurs; & je m'étonne qu'aucun Naturaliste ne se soit encore avisé d'observer les progrès, ou du moins le résultat de ces observations plus intérieures & plus profondes; il me semble qu'une seule observation de ce genre seroit plus intéressante, feroit plus pour l'Histoire Naturelle, que d'aller compter scrupuleusement toutes les plumes des oiseaux, & décrire laborieusement toutes les teintes & demi-teintes de chacune de leurs barbes dans les quatre parties du Monde.

Au reste, quoique leur plumage soit entièrement blanc, & particulièrement les longues plumes de leur queue; cependant on y distingue encore à l'extrémité des vestiges marqués de ces miroirs qui en faisoient le plus bel ornement *(m)*, tant l'empreinte des couleurs primitives étoit profonde! Il seroit curieux de chercher à ressusciter ces couleurs, & de déterminer par l'expérience combien de temps & quel nombre de générations il faudroit dans un climat convenable, tel que les Indes, pour leur rendre leur premier éclat.

(l) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 327.

(m) Frisch, *planche* CXX.



LE PAON PANACHÉ.

FRISCH croit que le Paon panaché, n'eſt autre choſe que le produit du mélange des deux précédens, je veux dire du paon ordinaire & du paon blanc; & il porte en effet ſur ſon plumage l'empreinte de cette double origine; car il a du blanc ſur le ventre, ſur les ailes & ſur les joues; & dans tout le reſte, il eſt comme le paon ordinaire, ſi ce n'eſt que les miroirs de la queue ne ſont ni ſi larges, ni ſi ronds, ni ſi bien terminés: tout ce que je trouve dans les Auteurs ſur l'hiſtoire particulière de cet oiſeau, ſe réduit à ceci, que leurs petits ne ſont pas auſſi délicats à élever que ceux du paon blanc.



LE FAISAN (a).

IL ſuffit de nommer cet oiſeau pour ſe rappeler le lieu de ſon origine; le Faiſan, c'eſt-à-dire, l'oiſeau du Phaſe étoit, dit-on, confiné dans la Colchide avant l'expédition des Argonautes *(b)*; ce ſont ces Grecs qui, en remontant le Phaſe pour arriver à Colchos, virent ces beaux oiſeaux répandus ſur les bords du fleuve, & qui en les rapportant dans leur patrie, lui firent un préſent plus riche que celui de la Toiſon d'or.

Encore aujourd'hui, les faiſans de la Colchide ou Mingrélie, & de quelques autres contrées voiſines, ſont les plus beaux & les plus gros que l'on connoiſſe *(c)*; c'eſt de-là qu'ils ſe ſont répandus d'un côté par la Grèce à l'Occident, depuis la mer Baltique *(d)* juſqu'au cap de Bonne-eſpérance *(e)* & à Mada-

(a) En Grec, Φασιανὸς; en Latin, *Phaſianus;* en Turquie, *Surglun;* en Italien, *Faſano;* en Allemand, *Faſan;* en Anglois, *Pheaſant.* — *Faiſan.* Belon, *Hiſt. natur. des Oiſeaux*, page 253, avec une figure aſſez bonne. — *Phaſianus.* Geſner, *Avi.* pag. 683. — *Phaiſan*, Albin, *tome I, page 23*, avec des figures du mâle & de la femelle, *planches XXV & XXVI.* — *Fagiano.* Olina, *page 49*, avec une figure. — *Phaſianus.* Friſch, avec une bonne figure coloriée, *planche CXXIII.*

(b) *Argivâ primùm ſum tranſportata carinâ,*
Ante mihi notum nil niſi Phaſis erat. Martial.

(c) Marco Paolo aſſure que c'eſt dans les pays ſoumis aux Tartares qu'on trouve les plus gros faiſans, & ceux qui ont la plus longue queue.

(d) Regnard tua dans les forêts de Bothnie, deux faiſans. *Voyez ſon* Voyage de Lapponie, *page 105.*

(e) On ne remarque aucune différence entre les faiſans du cap de Bonne-eſpérance & les nôtres. *Voyez* Kolbe, *tome I, page 152.*

gaſcar *(f)*; & de l'autre par la Médie dans l'Orient juſqu'à l'extrémité de la Chine *(g)* & au Japon *(h)*, & même dans la Tartarie; je dis par la Médie, car il paroît que cette contrée ſi favorable aux oiſeaux, & où l'on trouve les plus beaux paons, les plus belles poules, &c. a été auſſi une nouvelle patrie pour les faiſans, qui s'y ſont multipliés au point que ce pays ſeul en a fourni à beaucoup d'autres pays *(i)*; ils ſont en fort grande abondance en Afrique, ſur-tout ſur la côte des Eſclaves *(k)*, la Côte-d'or *(l)*, la Côte-d'ivoire, au pays d'Iſſini *(m)* & dans les royaumes de Congo & d'Angola *(n)*, où les Nègres les appellent *galignoles:* on en trouve aſſez communément dans les différentes parties de l'Europe, en Eſpagne, en Italie, ſur-tout dans la campagne de Rome, le Milanès *(o)* & quelques îles du golfe de Naples; en Allemagne, en France, en Angleterre *(p)*, dans

(f) Voyez *Deſcription de Madagaſcar*, par Rennefort, *page 120*. Il y a à Madagaſcar quantité de gros faiſans, tels que les nôtres. *Voyez* Flaccourt, *Hiſtoire de Madagaſcar*, page 165.

(g) Voyez les Voyages de Gerbillon de la Chine, dans la Tartarie occidentale, à la ſuite de l'Empereur ou par ſes ordres. *Paſſim.* — Dans la Corée on voit en abondance des faiſans, des poules, des alouettes, &c. Hamel, *Relation de la Corée*, page 587.

(h) Il y a auſſi au Japon des faiſans d'une grande beauté. Kœmpfer, *Hiſtoire du Japon*, tome I, page 112.

(i) Athenæus olim haſce volucres ex Mediâ, quaſi ibi copioſiores aut meliores eſſent, accerſiri ſolitas tradit. Aldrovand. *Ornithol.* tom. II, pag. 50.

(k) Boſman, *Deſcription de la Guinée*, page 390.

(l) Villault de Bellefond, *Relation des côtes d'Afrique.* Londres, 1670, page 270.

(m) Hiſtoire générale des Voyages, *tome III, page 422*, citant le P. Loyer.

(n) Pigafete, *page 92*.

(o) Olina, *Uccellaria*, pag. 49. — Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 50 & 51. *Hieme per ſylvas vagari Phaſianos & ſæpius Coloniæ in horto ſuo inter ſalviam & rutam latitantem obſervaſſe ſe tradit Albertus.*

(p) Hiſtory of Harwich, *Append.* pag. 397.

ces dernières contrées ils ne sont pas généralement répandus: les Auteurs de la Zoologie Britannique assurent positivement que dans toute la Grande-Bretagne *(q)*, on ne trouve aucun faisan dans l'état de sauvage, Sibbald s'accorde avec les Zoologistes, en disant qu'en Écosse quelques Gentilshommes élèvent de ces oiseaux dans leurs maisons *(r)*. Boter dit encore plus formellement que l'Irlande n'a point de faisans *(ſ)*. M. Linnæus n'en fait aucune mention dans le dénombrement des oiseaux de Suède *(t)*; ils étoient encore très-rares en Silésie du temps de Schwenckfeld *(u)*: on ne faisoit que commencer à en avoir en Prusse, il y a vingt ans *(x)*, quoique la Bohème en ait une très-grande quantité *(y)*; & s'ils se sont multipliés en Saxe, ce n'a été que par les soins du duc Frédéric qui en lâcha deux cents dans le pays, avec défense de les prendre ou de les tuer *(z)*. Gesner qui avoit parcouru les montagnes de Suisse, assure n'y en avoir jamais vu *(a)*; il est vrai que Stumpsius assure au contraire, qu'on en trouve dans ces mêmes montagnes; mais cela peut se concilier, car il est fort possible qu'il s'en trouve en effet dans un certain canton que Gesner n'auroit point parcouru, tel, par exemple, que la partie qui confine au Milanès, où Olina dit

(q) Britisch Zoology, *pag. 87.*

(r) *Prodromus Historiæ naturalis Scotiæ*, part. II, lib. III, cap. III, pag. 16.

(ſ) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 118.

(t) *Voyez* Linnæus, *Fauna Suecica.*

(u) *Rarissima avis in Silesiâ nostrâ, nec nisi magnatibus familiaris; qui cum magno & singulari studio alere solent.* Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 332.

(x) *Modo & in Prussiâ colitur.* Klein, *Ordo Avium*, pag. 114.

(y) *In Bohemiâ magna eorum copia. Ibidem.*

(z) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 51.

(a) Gesner, *de Avibus.*

qu'ils ſont fort communs *(b)*; il s'en faut bien qu'ils ſoient généralement répandus en France, on n'en voit que très-rarement dans nos provinces ſeptentrionales, & probablement on n'y en verroit point du tout, ſi un oiſeau de cette diſtinction ne devoit être le principal ornement des plaiſirs de nos Rois; mais ce n'eſt que par des ſoins continuels, dirigés avec la plus grande intelligence, qu'on peut les y fixer en leur faiſant, pour ainſi dire, un climat artificiel convenable à leur nature, & cela eſt ſi vrai qu'on ne voit pas qu'ils ſe ſoient multipliés dans la Brie, où il s'en échappe toujours quelques-uns des Capitaineries voiſines, & où même ils s'apparient quelquefois; parce qu'il eſt arrivé à M. le Roi, Lieutenant des chaſſes de Verſailles *(c)*, d'en trouver le nid & les œufs dans les grands bois de cette province: cependant ils y vivent dans l'état de liberté, état ſi favorable à la multiplication des animaux, & néanmoins inſuffiſant pour ceux même qui, comme les faiſans, paroiſſent en mieux ſentir le prix lorſque le climat eſt contraire: nous avons vu en Bourgogne, un homme riche faire tous ſes efforts & ne rien épargner pour en peupler ſa terre ſituée dans l'Auxois, ſans en pouvoir venir à bout: tout cela me donne des doutes ſur les deux faiſans que Regnard prétend avoir tués en Bothnie *(d)*, ainſi que ſur ceux qu'Olaüs Magnus dit ſe trouver dans la Scandinavie, & y paſſer l'hiver ſous la neige ſans prendre de

(b) Olina, *Uccellaria*, pag. 49.

(c) C'eſt à lui que je dois la plupart de ces faits: il eſt peu d'hommes qui ait ſi bien obſervé les animaux qui ſont à ſa diſpoſition, & qui ait communiqué ſes obſervations avec plus de zèle.

(d) Regnard, *Voyage de Lapponie*, page 105.

nourriture

nourriture *(e)* : cette façon de paſſer l'hiver ſous la neige, a plus de rapport avec les habitudes des coqs de bruyère & des gélinottes, qu'avec celles des faiſans; de même que le nom de *gallæ ſylveſtres* qu'Olaüs donne à ces prétendus faiſans, convient beaucoup mieux aux tetras ou coqs de bruyère; & ma conjecture a d'autant plus de force, que ni M. Linnæus, ni aucun bon Obſervateur, n'a dit avoir vu des véritables faiſans dans les pays ſeptentrionaux; en ſorte qu'on peut croire que ce nom de faiſan aura été d'abord appliqué par les habitans de ces pays à des tetras ou des gélinottes, qui ſont en effet très-répandus dans le Nord, & qu'enſuite ce nom aura été adopté ſans beaucoup d'examen par les Voyageurs, & même par les Compilateurs, tous gens peu attentifs à diſtinguer les eſpèces.

Cela ſuppoſé, il ſuffit de remarquer que le faiſan a l'aile courte, & conſéquemment le vol peſant & peu élevé, pour conclure qu'il n'aura pu franchir de lui-même les mers interpoſées entre les pays chauds ou même tempérés de l'ancien continent, & l'Amérique; & cette concluſion eſt confirmée par l'expérience, car dans tout le nouveau Monde, il ne s'eſt point trouvé de vrais faiſans; mais ſeulement des oiſeaux qui peuvent à toute force, être regardés comme leurs repréſentans; car je ne parle point de ces faiſans véritables qui abondent aujourd'hui dans les habitations de Saint-Domingue, & qui y ont été tranſportés par les Européens, ainſi que les paons & les peintades *(f)*.

(e) Olaüs Magnus non ſolum Phaſianos ſive gallos ſylveſtres in quibuſdam Scandinaviæ locis reperiri ſcribit, at, quod mirum eſt, ſub nive abſque cibo latitare. Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 51.

(f) Hiſtoire de l'île eſpagnole de Saint-Domingue, *page 39.*

Le faisan est de la grosseur du coq ordinaire *(g)*, & peut en quelque sorte le disputer au paon pour la beauté; il a le port aussi noble, la démarche aussi fière, & le plumage presque aussi distingué; celui de la Chine a même les couleurs plus éclatantes, mais il n'a pas comme le paon, la faculté d'étaler son beau plumage, ni de relever les longues plumes de sa queue, faculté qui suppose un appareil particulier de muscles moteurs dont le paon est pourvu, qui manquent au faisan, & qui établissent une différence assez considérable entre les deux espèces: d'ailleurs, ce dernier n'a ni l'aigrette du paon, ni sa double queue, dont l'une plus courte est composée des véritables pennes directrices, & l'autre plus longue n'est formée que des couvertures de celles-là: en général, le faisan paroît modelé sur des proportions moins légères & moins élégantes, ayant le corps plus ramassé, le cou plus raccourci, la tête plus grosse, &c.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans sa physionomie, ce sont deux pièces de couleur écarlate, au milieu desquelles sont placés les yeux, & deux bouquets de plumes d'un vert-doré qui, dans le temps des amours, s'élèvent de chaque côté au-dessus des oreilles; car dans les animaux il y a presque toujours, ainsi que je l'ai remarqué, une production nouvelle, plus ou moins sensible, qui est comme le signal d'une nouvelle génération: ces bouquets de plumes sont apparemment ce que Pline appeloit, tantôt des oreilles *(h)*, tantôt de petites cornes *(i)*; on

(g) Aldrovande qui a observé & décrit cet oiseau avec soin, dit qu'il en a examiné un qui pesoit trois livres de douze onces *(libras tres duodecim unciarum)*, ce que quelques-uns ont rendu par trois livres douze onces: c'est une différence de vingt-quatre onces sur trente-six.

(h) Geminas ex plumâ aures submittunt subriguntque. Plin. *Hist. nat.* lib. X, cap. XLVIII.

(i) Phasianæ corniculis, ibid. lib. XI, cap. XXXVII.

ſent à leur baſe une élévation formée par leur muſcle releveur *(k)*: le faiſan a outre cela à chaque oreille, des plumes dont il ſe ſert pour en fermer à ſon gré l'ouverture qui eſt fort grande *(l)*.

Les plumes du cou & du croupion ont le bout échancré en cœur, comme certaines plumes de la queue du paon *(m)*.

Je n'entrerai point ici dans le détail des couleurs du plumage *(planche 121* où elles ſont repréſentées avec aſſez d'exactitude), je dirai ſeulement qu'elles ont beaucoup moins d'éclat dans la femelle que dans le mâle, & que dans celui-ci même, les reflets en ſont encore plus fugitifs que dans le paon, & qu'ils dépendent non-ſeulement de l'incidence de la lumière, mais encore de la réunion & de la poſition reſpective de ces plumes; car ſi on en prend une ſeule à part, les reflets verts s'évanouiſſent, & l'on ne voit à leur place que du brun ou du noir *(n)*: les tiges des plumes du cou & du dos ſont d'un beau jaune-doré, & font l'effet d'autant de lames d'or *(o)*; les couvertures du deſſus de la queue vont en diminuant, & finiſſent en eſpèces de filets: la queue eſt compoſée de dix-huit pennes, quoique Schwenckfeld n'en compte que ſeize *(p)*; les deux du milieu ſont les plus longues de toutes, & enſuite les plus voiſines de celles-là: chaque pied eſt muni d'un éperon court & pointu, qui a échappé à quelques Deſcripteurs, & même au Deſſinateur de nos planches enluminées *(n.° 121)*; les doigts ſont joints

(k) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 50.

(l) *Idem*, au lieu cité.

(m) *Voyez* Briſſon, *Ornithologie*, tome II, page 263.

(n) *Voyez* Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 50.

(o) *Ibidem.*

(p) Schwenckfeld, *Aviarium Sileſiæ*, pag. 332.

par une membrane plus large qu'elle n'eſt ordinairement dans les oiſeaux pulvérateurs *(q)*, cette membrane interdigitale plus grande, ſemble être une première nuance par laquelle les oiſeaux de ce genre ſe rapprochent des oiſeaux de rivière; & en effet, Aldrovande remarque que le faiſan ſe plaît dans les lieux marécageux; & il ajoute qu'on en prend quelquefois dans les marais qui ſont aux environs de Bologne *(r)*: Olina autre Italien *(ſ)*, & M. le Roi, Lieutenant des chaſſes de Verſailles ont fait la même obſervation; ce dernier aſſure que c'eſt toujours dans les lieux les plus humides & le long des mares qui ſe trouvent dans les grands bois de la Brie, que ſe tiennent les faiſans échappés des capitaineries voiſines; quoiqu'accoutumés à la ſociété de l'homme, quoique comblés de ſes bienfaits, ces faiſans s'éloignent le plus qu'il eſt poſſible de toute habitation humaine; car ce ſont des oiſeaux très-ſauvages, & qu'il eſt extrêmement difficile d'apprivoiſer: on prétend néanmoins qu'on les accoutume à revenir au coup de ſifflet *(t)*, c'eſt-à-dire, qu'ils s'accoutument à venir prendre la nourriture que ce coup de ſifflet leur annonce toujours; mais dès que leur beſoin eſt ſatisfait, ils reviennent à leur naturel & ne connoiſſent plus la main qui les a nourris; ce ſont des eſclaves indomptables qui ne peuvent ſe plier à la ſervitude, qui ne connoiſſent aucun bien qui puiſſe entrer en comparaiſon avec la liberté, qui cherchent continuellement à la

(q) Aldrovande, *Ornithologia*, loco citato.

(r) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 51.

(ſ) Olina, *Uccellaria*, pag. 49.

(t) Voyez le Journal Économique, *mois de Septembre 1753.* Il y a grande apparence que c'étoit-là tout le ſavoir-faire de ces faiſans apprivoiſés qu'on nourriſſoit, ſelon Élien, dans la ménagerie du roi des Indes. *De Naturâ Animalium*, lib. XIII, cap. XVIII.

recouvrer,

recouvrer, & qui n'en manquent jamais l'occaſion *(u)*; les ſauvages qui viennent de la perdre, ſont furieux; ils fondent à grands coups de bec ſur les compagnons de leur captivité, & n'épargnent pas même le paon *(x)*.

Ces oiſeaux ſe plaiſent dans les bois en plaine, différant en cela des tetras ou coqs de bruyère, qui ſe plaiſent dans les bois en montagne; pendant la nuit ils ſe perchent au haut des arbres *(y)*, où ils dorment la tête ſous l'aile: leur cri, c'eſt-à-dire, le cri du mâle, car la femelle n'en a preſque point, eſt entre celui du paon & celui de la peintade; mais plus près de celui-ci, & par conſéquent très-peu agréable.

Leur naturel eſt ſi farouche, que non-ſeulement ils évitent l'homme, mais qu'ils s'évitent les uns les autres, ſi ce n'eſt au mois de mars ou d'avril, qui eſt le temps où le mâle recherche ſa femelle; & il eſt facile alors de les trouver dans les bois, parce qu'ils ſe trahiſſent eux-mêmes par un battement d'ailes qui ſe fait entendre de fort loin *(z)*: les coq-faiſans ſont moins ardens que les coqs ordinaires; Friſch prétend que dans l'état de ſauvage ils n'ont chacun qu'une ſeule femelle; mais l'homme qui fait gloire de ſoumettre l'ordre de la Nature à ſon intérêt ou à ſes fantaiſies, a changé, pour ainſi dire, le naturel de cet oiſeau, en accoutumant chaque coq à avoir juſqu'à ſept poules, & ces ſept poules à ſe contenter d'un ſeul mâle pour elles toutes, car on a eu la patience de faire toutes les obſervations

(u) Non oſtante che venghin' allevati nella caſa, & che ſiino nati ſotto la gallina, non s'addomeſticano mai, anzi ritengono la ſalvatichezza loro. Olina, *Uccellaria*, pag. 49. Cela eſt conforme à ce que j'ai vu moi-même.

(x) Voyez Longolius *apud Aldrovandum*, Ornithologia, *tom. II, pag. 52.*

(y) Voyez Friſch, *planche CXXIII.*

(z) Olina, *Uccellaria*, pag. 49.

néceſſaires pour déterminer cette combinaiſon, comme la plus avantageuſe pour tirer parti de la fécondité de cet oiſeau *(a)*: cependant, quelques économiſtes ne donnent que deux femelles à chaque mâle *(b)*, & j'avoue que c'eſt la méthode qui a le mieux réuſſi dans la conduite d'une petite faiſanderie que j'ai eu quelque temps ſous les yeux. Mais ces différentes combinaiſons peuvent être toutes bonnes ſelon les circonſtances, la température du climat, la nature du ſol, la qualité & la quantité de la nourriture, l'étendue & l'expoſition de la faiſanderie, les ſoins du Faiſandier, comme ſeroit celui de retirer chaque poule auſſitôt après qu'elle eſt fécondée par le coq, de ne les lui préſenter qu'une à une, en obſervant les intervalles convenables; de lui donner pendant ce temps du blé ſarrazin & autres nourritures échauffantes, comme on lui en donne ſur la fin de l'hiver, lorſqu'on veut avancer la ſaiſon de l'amour.

La faiſane fait ſon nid à elle ſeule; elle choiſit pour cela le recoin le plus obſcur de ſon habitation; elle y emploie la paille, les feuilles & autres choſes ſemblables; & quoiqu'elle le faſſe fort groſſièrement en apparence, elle le préfère, ainſi fait, à tout autre mieux conſtruit, mais qui ne le ſeroit point par elle-même; cela eſt au point que ſi on lui en prépare un tout fait & bien fait, elle commence par le détruire & en éparpiller tous les matériaux qu'elle arrange enſuite à ſa manière. Elle ne fait qu'une ponte chaque année, du moins dans nos climats; cette ponte eſt de vingt œufs ſelon les uns *(c)*, & de quarante à

(a) *Voyez* Journal Économique, *Septembre 1753*. — Le mot *Faiſanderie* dans l'Encyclopédie.

(b) *Voyez* Friſch, *planche CXXIII*. — Maiſon Ruſtique, *tome I, page 135*.

(c) Palladius, *de Re Ruſticâ*, lib. I, cap. 29.

cinquante ſelon les autres, ſur-tout quand on exempte la faiſane du ſoin de couver *(d)*; mais celles que j'ai eu occaſion de voir n'ont jamais pondu plus de douze œufs, & quelquefois moins, quoiqu'on eût l'attention de faire couver leurs œufs par des poules communes: elle pond ordinairement de deux ou trois jours l'un; ſes œufs ſont beaucoup moins gros que ceux de poule, & la coquille en eſt plus mince que ceux même de pigeons; leur couleur eſt un gris-verdâtre, marqueté de petites taches brunes, comme le dit très-bien Ariſtote *(e)*, arrangées en zones circulaires autour de l'œuf; chaque faiſane en peut couver juſqu'à dix-huit.

Si l'on veut entreprendre en grand une éducation de faiſans, il faut y deſtiner un parc d'une étendue proportionnée, qui ſoit en partie gazonné & en partie ſemé de buiſſons, où ces oiſeaux puiſſent trouver un abri contre la pluie & la trop grande chaleur, & même contre l'oiſeau de proie: une partie de ce parc ſera diviſée en pluſieurs petits parquets de cinq ou ſix toiſes en carré, faits pour recevoir chacun un coq avec ſes femelles; on les retient dans ces parquets, ſoit en les éjointant, c'eſt-à-dire, en leur coupant le fouet de l'aile à l'endroit de la jointure, ou bien en couvrant les parquets avec un filet: on ſe gardera bien de renfermer pluſieurs mâles dans la même enceinte; car ils ſe battroient certainement, & finiroient peut-être par ſe tuer *(f)*;

(d) Voyez Journal Économique, *Septembre 1753.*

(e) Punctis diſtincta ſunt ova Meleagridum & Phaſianorum. Rubrum tinnunculi eſt modo minii. Hiſtoria Animalium, *lib. VI, cap. II.* Pline altérant apparemment ce paſſage, a dit: *Alia punctis diſtincta ut Meleagridi; alia rubri coloris ut Phaſianis, cenchridi.* Hiſtoria nat. *lib. X, cap. LII.*

(f) Voyez le Journal Économique, *Septembre 1753.*

il faut même faire en ſorte qu'ils ne puiſſent ni ſe voir ni s'entendre, autrement les mouvemens d'inquiétude ou de jalouſie que s'inſpireroient les uns les autres ces mâles ſi peu ardens pour leurs femelles, & cependant ſi ombrageux pour leurs rivaux, ne manqueroient pas d'étouffer ou d'affoiblir des mouvemens plus doux, & ſans leſquels il n'eſt point de génération. Ainſi, dans quelques animaux, comme dans l'homme, le degré de la jalouſie n'eſt pas toujours proportionné au beſoin de jouir.

Palladius veut que les coqs ſoient de l'année précédente *(g)*; & tous les Naturaliſtes s'accordent à dire qu'il ne faut pas que les poules aient plus de trois ans. Quelquefois dans les endroits qui ſont bien peuplés de faiſans, on ne met que des femelles dans chaque parquet, & on laiſſe aux coqs ſauvages le ſoin de les féconder.

Ces oiſeaux vivent de toutes ſortes de grains & d'herbages, & l'on conſeille même de mettre une partie du parc en jardin potager, & de cultiver dans ce jardin des fèves, des carottes, des pommes de terre, des oignons, des laitues & des panais, ſur-tout des deux dernières, dont ils ſont très-friands; on dit qu'ils aiment auſſi beaucoup le gland, les baies d'aubépine & la graine d'abſinthe *(h)*; mais le froment eſt la meilleure nourriture qu'on puiſſe leur donner, en y joignant les œufs de fourmis; quelques-uns recommandent de bien prendre garde qu'il n'y ait des fourmis mêlées, de peur que les faiſans ne ſe dégoûtent des œufs; mais Edmond King veut qu'on leur donne des fourmis même, & prétend que c'eſt pour eux une nourriture très-ſalutaire, & ſeule capable de les rétablir lorſqu'ils ſont

(g) Journal Économique, *Septembre 1753.*

(h) Gerbillon, *Voyage de la Chine & de la Tartarie.*

foibles

foibles & abattus; dans la disette on y substitue avec succès des sauterelles, des perce-oreilles, des mille-pieds: l'auteur Anglois que je viens de citer, assure qu'il avoit perdu beaucoup de faisans avant qu'il connût la propriété de ces insectes; & que depuis qu'il avoit appris à en faire usage, il ne lui en étoit pas mort un seul de ceux qu'il avoit élevés *(i)*. Mais quelque nourriture qu'on leur donne, il faut la leur mesurer avec prudence, & ne point trop les engraisser, car les coqs trop gras sont moins chauds, & les poules trop grasses sont moins fécondes, & pondent des œufs à coquille molle & faciles à écraser.

La durée de l'incubation est de vingt à vingt-cinq jours, suivant la plupart des auteurs *(k)* & ma propre observation: Palladius la fixe à trente *(l)*, mais c'est une erreur qui n'auroit pas dû reparoître dans la Maison Rustique *(m)*; car le pays où Palladius écrivoit étant plus chaud que le nôtre, les œufs de faisans n'y devoient pas être plus de temps à éclore que dans le nôtre, où ils éclosent au bout d'environ trois semaines; d'où il suit que le mot *trigesimus* a été substitué par les copistes au mot *vigesimus*.

Il faut tenir la couveuse dans un endroit éloigné du bruit & un peu enterré, afin qu'elle y soit plus à l'abri des inégalités de la température & des impressions du tonnerre.

Dès que les petits faisans sont éclos, ils commencent à courir comme font tous les gallinacés; on les laisse ordinairement

(i) Voyez les Transactions Philosophiques, *n.° 23, art. VI.*

(k) Gesner. — Schwenckfeld. — Journal Économique. — M. le Roi, &c. *aux endroits cités.*

(l) Palladius, *de Re Rusticâ*, lib. I, cap. XXIX.

(m) Voyez tome I, page 135.

vingt-quatre heures, ſans leur rien donner; au bout de ce temps, on met la mère & les petits dans une boîte que l'on porte tous les jours aux champs, dans un lieu ſemé de blé, d'orge, de gazon, & ſur-tout abondant en œufs de fourmis: cette boîte doit avoir pour couvercle une eſpèce de petit toit, fermé de planches légères, qu'on puiſſe ôter & remettre à volonté, ſelon les circonſtances; elle doit auſſi avoir à l'une de ſes extrémités un retranchement où l'on tient la mère renfermée par des cloiſons à claire-voie, qui donnent paſſage aux faiſandeaux: du reſte, on leur laiſſe toute liberté de ſortir de la boîte & d'y rentrer à leur gré; les glouſſemens de la mère priſonnière & le beſoin de ſe rechauffer de temps en temps ſous ſes ailes, les rappelleront ſans ceſſe & les empêcheront de s'écarter beaucoup: on a coutume de réunir trois ou quatre couvées à peu près de même âge pour n'en former qu'une ſeule bande capable d'occuper la mère, & à laquelle elle puiſſe ſuffire.

On les nourrit d'abord, comme on nourrit tous les jeunes pouſſins, avec un mélange d'œufs durs, de mie de pain & de feuilles de laitue, hachés enſemble, & avec des œufs de fourmis de prés; mais il y a deux attentions eſſentielles dans ces premiers temps, la première eſt de ne les point laiſſer boire du tout, & de ne les lâcher chaque jour que lorſque la roſée eſt évaporée, vu qu'à cet âge toute humidité leur eſt contraire; & c'eſt, pour le dire en paſſant, une des raiſons pourquoi les couvées des faiſans ſauvages ne réuſſiſſent guère dans notre pays; car ces faiſans, comme je l'ai remarqué plus haut, ſe tenant par préférence dans les lieux les plus frais & les plus humides, il eſt difficile que les jeunes faiſandeaux n'y périſſent: la ſeconde attention qu'il faut avoir, c'eſt de leur donner peu & ſouvent,

& dès le matin, en entre-mêlant toujours les œufs de fourmis avec les autres alimens.

Le second mois on peut déjà leur donner une nourriture plus substantielle; des œufs de fourmis de bois, du turquis, du blé, de l'orge, du millet, des féves moulues, en augmentant insensiblement la distance des repas.

Ce temps est celui où ils commencent à être sujets à la vermine; la plupart des Modernes recommandent, pour les en délivrer, de nettoyer la boîte, & même de la supprimer entièrement, à l'exception de son petit toit que l'on conserve pour leur servir d'abri; mais Olina donne un conseil qui avoit été indiqué par Aristote, & qui me paroît mieux réfléchi & plus conforme à la nature de ces oiseaux; ils sont du nombre des pulvérateurs, & ils périssent lorsqu'ils ne se poudrent point *(n)*. Olina veut donc qu'on mette à leur portée des petits tas de terre sèche ou de sablon très-fin, dans lesquels ils puissent se vautrer & se délivrer ainsi des piqûres incommodes des insectes *(o)*.

Il faut aussi être très-exact à leur donner de l'eau nette, & à la leur renouveler souvent, autrement ils courroient risque de la pépie, à laquelle il y auroit peu de remède suivant les Modernes, quoique Palladius ordonne tout uniment de la leur ôter comme on l'ôte aux poulets, & de leur frotter le bec avec de l'ail broyé dans de la poix liquide.

Le troisième mois amène de nouveaux dangers: les plumes de leur queue tombent alors, & il leur en pousse de nouvelles, c'est une espèce de crise pour eux comme pour les paons; mais les œufs de fourmis sont encore ici une ressource, car ils hâtent le

(n) Aristote, *Historia Animalium*, lib. V, cap. XXXI.

(o) Olina, *Uccellaria*, pag. 49.

moment critique, & en diminuent le danger, pourvu qu'on ne leur en donne pas trop, car l'excès en seroit pernicieux.

À meſure que les jeunes faiſandeaux deviennent grands, leur régime approche davantage de celui des vieux, & dès la fin du troiſième mois on peut les lâcher dans l'endroit que l'on veut peupler; mais tel eſt l'effet de la domeſticité ſur les animaux qui y ont vécu quelque temps, que ceux même qui, comme les faiſans, ont le penchant le plus invincible pour la liberté, ne peuvent y être rendus tout d'un coup & ſans obſerver des gradations; de même qu'un bon eſtomac affoibli par des alimens trop légers, ne peut s'accoutumer que peu à peu à une nourriture plus forte. Il faut d'abord tranſporter la boîte qui contient la couvée, dans l'endroit où l'on veut les lâcher; on aura ſoin de leur donner la nourriture qu'ils aiment le mieux, mais jamais dans le même endroit, & en diminuant la quantité chaque jour, afin de les obliger à chercher eux-mêmes ce qui leur convient, & à faire connoiſſance avec la campagne; lorſqu'ils ſeront en état de trouver leur ſubſiſtance, ce ſera le moment de leur donner la liberté & de les rendre à la Nature; ils deviendront bientôt auſſi ſauvages que ceux qui ſont nés dans les bois, à cela près qu'ils conſerveront une ſorte d'affection pour les lieux où ils auront été bien traités dans leur premier âge.

L'homme ayant réuſſi à forcer le naturel du faiſan, en l'accoutumant à ſe joindre à pluſieurs femelles, a tenté de lui faire encore une nouvelle violence, en l'obligeant de ſe mêler avec une eſpèce étrangère, & ſes tentatives ont eu quelque ſuccès, mais ce n'a pas été ſans beaucoup de ſoins & de précautions *(p)*: on a

(p) Jamais les faiſans libres ne cochent les poules qu'ils rencontrent; ce n'eſt pas que le coq ne faſſe quelquefois des avances, mais la poule ne les ſouffre point. *C'eſt à M. le Roi,*

pris

pris un jeune coq-faiſan qui ne s'étoit encore accouplé avec aucune faiſane, on l'a renfermé dans un lieu étroit & foiblement éclairé par en haut; on lui a choiſi de jeunes poules, dont le plumage approchoit de celui de la faiſane; on a mis ces jeunes poules dans une caſe attenant à celle du coq-faiſan, & qui n'en étoit ſéparée que par une eſpèce de grille dont les mailles étoient aſſez grandes pour laiſſer paſſer la tête & le cou, mais non le corps de ces oiſeaux; on a ainſi accoutumé le coq-faiſan à voir ces poules & même à vivre avec elles, parce qu'on ne lui a donné de nourriture que dans leur caſe, joignant la grille de ſéparation; lorſque la connoiſſance a été faite, & qu'on a vu la ſaiſon de l'amour approcher, on a nourri ce jeune coq & ſes poules de la manière la plus propre à les échauffer & à leur faire éprouver le beſoin de ſe joindre; & quand ce beſoin a été bien marqué, on a ouvert la communication: il eſt arrivé quelquefois que le faiſan fidèle à la Nature, comme indigné de la méſalliance à laquelle on vouloit le contraindre, a maltraité & même mis à mort les premières poules qu'on lui avoit données; s'il ne s'adouciſſoit point, on le domptoit en lui touchant le bec avec un fer rouge d'une part, & de l'autre en excitant ſon tempérament par des fomentations appropriées; enfin, le beſoin de s'unir augmentant tous les jours, & la Nature travaillant ſans ceſſe contre elle-même, le faiſan s'eſt accouplé avec les poules ordinaires, & il en a réſulté des œufs pointillés de noir comme ceux de la faiſane, mais beaucoup plus gros, leſquels ont produit des bâtards qui participoient des

Lieutenant des Chaſſes de Verſailles, que je dois cette obſervation & beaucoup d'autres que j'ai inſérées dans cet article: il ſeroit à ſouhaiter que ſur l'hiſtoire de chaque oiſeau, on eût à conſulter quelqu'un qui eût autant de connoiſſances, de lumières & d'empreſſement à les communiquer.

deux eſpèces, & qui étoient même, ſelon quelques-uns, plus délicats & meilleurs au goût que les légitimes, mais incapables, à ce qu'on dit, de perpétuer leur race, quoique ſelon Longolius les femelles de ces mulets, jointes avec leur père, donnent de véritables faiſans. On a encore obſervé de ne donner au coq-faiſan que des poules qui n'avoient jamais été cochées, & même de les renouveler à chaque couvée, ſoit pour exciter davantage le faiſan (car l'homme juge toujours des autres êtres par lui-même), ſoit parce qu'on a prétendu remarquer que lorſque les mêmes poules étoient fécondées une ſeconde fois par le même faiſan, il en réſultoit une race dégénérée *(q)*.

On dit que le faiſan eſt un oiſeau ſtupide, qui ſe croit bien en ſûreté lorſque ſa tête eſt cachée, comme on l'a dit de tant d'autres, & qui ſe laiſſe prendre à tous les piéges; lorſqu'on le chaſſe au chien courant, & qu'il a été rencontré, il regarde fixement le chien tant qu'il eſt en arrêt, & donne tout le temps au Chaſſeur de le tirer à ſon aiſe *(r)*: Il ſuffit de lui préſenter ſa propre image, ou ſeulement un morceau d'étoffe rouge ſur une toile blanche, pour l'attirer dans le piége: on le prend encore en tendant des lacets ou des filets ſur les chemins où il paſſe le ſoir & le matin pour aller boire; enfin, on le chaſſe à l'oiſeau de proie, & l'on prétend que ceux qui ſont pris de cette manière ſont plus tendres & de meilleur goût *(ſ)*. L'automne eſt le temps de l'année où ils ſont le plus gras: on peut engraiſſer les jeunes dans l'épinette ou avec la pompe, comme toute autre volaille;

(q) *Voyez* Longolius, *Dialog. de Avibus.* — Journal Économique, *Septembre 1753.* Maiſon Ruſtique, *tome I, page 135.*

(r) Olina, *Uccellaria*, pag. 77.

(ſ) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 57.

mais il faut bien prendre garde en leur introduisant la petite boulette dans le gosier, de ne leur pas renverser la langue, car ils mourroient sur le champ.

Un faisandeau bien gras est un morceau exquis, & en même-temps une nourriture très-saine; aussi ce mets a-t-il été de tout temps réservé pour la table des riches; & l'on a regardé comme une prodigalité insensée, la fantaisie qu'eut Héliogabale d'en nourrir les lions de sa ménagerie.

Suivant Olina & M. le Roi, cet oiseau vit comme les poules communes, environ six à sept ans *(t)*; & c'est sans aucun fondement qu'on a prétendu connoître son âge par le nombre des bandes transversales de sa queue.

(t) Olina, *Uccellaria*, pag. 49.



LE FAISAN BLANC.

ON ne connoît point aſſez l'hiſtoire de cette variété de l'eſpèce du faiſan, pour ſavoir à quelle cauſe on doit rapporter la blancheur de ſon plumage : l'analogie nous conduiroit à croire qu'elle eſt un effet du froid, comme dans le paon blanc. Il eſt vrai que le faiſan ne s'eſt point enfoncé dans les pays ſeptentrionaux autant que le paon ; mais auſſi ſa blancheur n'eſt point parfaite, puiſqu'il a, ſelon M. Briſſon *(a)*, des taches d'un violet foncé ſur le cou, & d'autres taches rouſſâtres ſur le dos ; & que, ſelon Olina, les mâles montrent quelquefois les couleurs franches des faiſans ordinaires ſur la tête & ſur le cou : ce dernier Auteur dit que les Faiſans blancs viennent de Flandre ; mais ſans doute qu'en Flandre on dit qu'ils viennent encore de plus loin du côté du Nord : il ajoute que les femelles ſont d'une blancheur plus parfaite que les mâles *(b)* ; & je remarque que la femelle du faiſan ordinaire a auſſi plus de blanc dans ſon plumage que n'en a le mâle.

(a) Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 268.

(b) *Voyez* Olina, *Uccellaria*, pag. 49.



LE

LE FAISAN VARIÉ.

COMME le paon blanc, mêlé avec le paon ordinaire, a produit le paon varié ou panaché, ainsi l'on peut croire que le faisan blanc se mêlant avec le faisan ordinaire, a produit le Faisan varié dont il s'agit ici, d'autant plus que ce dernier a exactement la même forme & la même grosseur que l'espèce ordinaire, & que son plumage dont le fond est blanc, se trouve semé de taches qui réunissent toutes les couleurs de notre faisan *(a)*.

Frisch remarque que le faisan varié n'est point bon pour la propagation *(b)*.

(a) *Voyez* Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 267.

(b) Frisch, *article de la* planche CXXIV.



LE COCQUAR
OU
LE FAISAN BÂTARD.

LE nom de *faiſan-huneru* que Friſch donne à cette variété du faiſan, indique qu'il le regarde comme le produit du mélange du faiſan avec la poule ordinaire; & en effet, le Faiſan bâtard repréſente l'eſpèce du faiſan par ſon cercle rouge autour des yeux & par ſa longue queue; & il ſe rapproche du coq ordinaire par les couleurs communes & obſcures de ſon plumage, qui a beaucoup de gris plus ou moins foncé: le faiſan bâtard eſt auſſi plus petit que le faiſan ordinaire, & il ne vaut rien pour perpétuer l'eſpèce, ce qui convient aſſez à un métis, ou ſi l'on veut à un mulet.

Friſch nous apprend qu'on en élève beaucoup en Allemagne à cauſe du profit qu'on en retire, & c'eſt en effet un très-bon manger *(a)*.

(a) Voyez Friſch, *planche CXXV.*

Nota. Ce ſeroit ici le lieu de parler du faiſan-dindon qui a été vu en Angleterre, & dont M. Edwards a donné la deſcription & la figure, *planche CCCXXXVII;* mais j'en ai dit mon avis ci-deſſus à l'article du *Dindon.*



OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport au FAISAN.

JE ne placerai point ſous ce titre pluſieurs oiſeaux auxquels la plupart des Voyageurs & des Naturaliſtes ont donné le nom de *Faiſans,* & qui ſe trouvent même ſous ce nom dans nos planches enluminées; mais que nous avons reconnu après un plus mûr examen pour des oiſeaux d'eſpèces fort différentes.

De ce nombre ſont, 1.° le faiſan des Antilles de M. Briſſon *(a),* qui eſt le faiſan de l'île Kayriouacou du P. du Tertre *(b),* lequel a les jambes plus longues & la queue plus courte que le faiſan:

2.° Le faiſan couronné des Indes, de M. Briſſon *(c),* qui eſt repréſenté ſous le même nom *(planche 118),* & qui diffère du faiſan par ſa conformation totale, par la forme particulière du bec, par ſes mœurs, par ſes habitudes, par ſes ailes qui ſont plus longues, par ſa queue plus courte & qui, à ſa groſſeur près, paroît avoir beaucoup plus de rapport avec le genre du pigeon:

3.° L'oiſeau d'Amérique *(planche 337)* que nous avons fait repréſenter ſous le nom de *faiſan huppé de Cayenne,* parce qu'il nous avoit été envoyé ſous ce nom; mais qui nous paroît différer du faiſan par ſa groſſeur, par le port de ſon corps, par ſon cou long & menu, ſa tête petite, ſes longues ailes, &c.

(a) Briſſon, *Ornithologie,* tome I, page 269.

(b) *Voyez* le P. du Tertre, *Hiſtoire générale des Antilles,* tome I, page 255.

(c) Briſſon, *Ornithologie,* tome I, page 279.

4.° Le hocco-faisan de la Guiane *(planche 86)*, qui n'est rien moins qu'un faisan, comme il est aisé de s'en convaincre par la comparaison des figures :

5.° Tous les autres hoccos d'Amérique que M.rs Brisson & Barrère, & plusieurs autres entraînés par leurs méthodes, ont rapportés au genre du faisan, quoiqu'ils en diffèrent par un grand nombre d'attributs, & par quelques-uns même de ceux qui avoient été choisis pour en faire les caractères de ce genre.

I.

LE FAISAN DORÉ OU LE TRICOLOR HUPPÉ de la Chine.

QUELQUES Auteurs ont donné à cet oiseau le nom de *faisan rouge (d)*, on eût été presque aussi-bien fondé à lui donner celui de *faisan bleu*, & ces deux dénominations auroient été aussi imparfaites que celle de Faisan doré; puisque toutes les trois n'indiquant que l'une des trois couleurs éclatantes qui brillent sur son plumage, semblent exclure les deux autres: c'est ce qui m'a donné l'idée de lui imposer un nouveau nom, & j'ai cru que celui de Tricolor huppé de la Chine le caractériseroit mieux, puisqu'il présente à l'esprit ses attributs les plus apparens.

On peut regarder ce faisan comme une variété du faisan ordinaire, qui s'est embelli sous un ciel plus beau; ce sont deux branches d'une même famille qui se sont séparées depuis long-temps, qui même ont formé deux races distinctes, & qui cependant se reconnoissent encore; car elles s'allient, se mêlent

(d) Klein, *Ordo Avium*, pag. 114. — Albin, *tome III, page 15.*

&

& produiſent enſemble; mais il faut avouer que leur produit tient un peu de la ſtérilité des mulets, comme nous le verrons plus bas; ce qui prouve de plus en plus l'ancienneté de la ſéparation des deux races.

Le tricolor huppé de la Chine eſt plus petit que notre faiſan; & je dois avertir à cette occaſion que *(planche 217)*, on a omis le module qui doit être de deux pouces neuf lignes.

La beauté frappante de cet oiſeau lui a valu d'être cultivé & multiplié dans nos faiſanderies, où il eſt aſſez commun aujourd'hui: ſon nom de tricolor huppé indique le rouge, le jaune-doré & le bleu qui dominent dans ſon plumage, & les longues & belles plumes qu'il a ſur la tête, & qu'il relève quand il veut en manière de huppe; il a l'iris, le bec, les pieds & les ongles jaunes, la queue plus longue à proportion que notre faiſan, plus émaillée, & en général le plumage plus brillant: au-deſſus des plumes de la queue ſortent d'autres plumes longues & étroites, de couleur écarlate, dont la tige eſt jaune; il n'a point les yeux entourés d'une peau rouge comme le faiſan d'Europe; en un mot, il paroît avoir ſubi fortement l'influence du climat.

La femelle du faiſan doré eſt un peu plus petite que le mâle, elle a la queue moins longue; les couleurs de ſon plumage ſont fort ordinaires, & encore moins agréables que celles de notre faiſane; mais quelquefois elle devient avec le temps auſſi belle que le mâle: on en a vu une en Angleterre, chez Miladi Eſſex, qui, dans l'eſpace de ſix ans, avoit graduellement changé ſa couleur ignoble de bécaſſe en la belle couleur du mâle, duquel elle ne ſe diſtinguoit plus que par les yeux & par la longueur de la queue *(e)*: des perſonnes intelligentes qui ont été à

(e) Voyez Edwards, *planche LXVII.*

portée d'obſerver ces oiſeaux, m'ont auſſi aſſuré que ce changement de couleur avoit lieu dans la plupart des femelles, qu'il commençoit lorſqu'elles avoient quatre ans, temps où le mâle commençoit auſſi à prendre du dégoût pour elles & à les maltraiter; qu'il leur venoit alors de ces plumes longues & étroites, qui dans le mâle accompagnent les plumes de la queue; en un mot, que plus elles avançoient en âge, plus elles devenoient ſemblables aux mâles, comme cela a lieu plus ou moins dans preſque tous les animaux.

M. Edwards aſſure qu'on a vu pareillement chez le duc de Leeds, une faiſane commune, dont le plumage étoit devenu ſemblable à celui du faiſan mâle; & il ajoute que de tels changemens de couleurs n'ont guère lieu que parmi les oiſeaux qui vivent dans la domeſticité *(f)*.

Les œufs de la faiſane dorée reſſemblent beaucoup à ceux de la peintade, & ſont plus petits à proportion que ceux de la poule domeſtique, & plus rougeâtres que ceux de nos faiſans.

Le docteur Hans Sloane a conſervé un mâle environ quinze ans; il paroît que c'eſt un oiſeau robuſte, puiſqu'il vit ſi long-temps hors de ſon pays; il s'accoutume fort bien au nôtre *(g)*, & y multiplie aſſez facilement; il multiplie même avec notre faiſane d'Europe. M. le Roi, Lieutenant des chaſſes de Verſailles, ayant mis une de ces faiſanes de la Chine avec un coq-faiſan de ce pays-ci, il en a réſulté deux faiſans mâles fort reſſemblans aux nôtres, cependant avec le plumage mal teint, & n'ayant que quelques plumes jaunes ſur la tête comme le

(f) Edwards, *Glanures*, Partie IIIe page 268.

(g) *Ibidem*, planche LXVIII.

faiſan de la Chine : ces deux jeunes mâles métis ayant été mis avec les faiſanes d'Europe, l'un deux féconda la ſienne la ſeconde année, & il en a réſulté une poule faiſane qui n'a jamais pu devenir féconde ; & les deux coqs métis n'ont rien produit de plus juſqu'à la quatrième année, temps où ils trouvèrent le moyen de s'échapper à travers leurs filets.

Il y a grande apparence que le tricolor huppé dont il s'agit dans cet article, eſt ce beau faiſan dont on dit que les plumes ſe vendent à la Chine plus cher que l'oiſeau même *(h)*; & que c'eſt auſſi celui que *Marco-Paolo* admira dans un de ſes voyages de la Chine, & dont la queue avoit deux à trois pieds de long.

I I.

LE FAISAN NOIR ET BLANC de la Chine.

LA figure *(planches 123 le mâle ; & 124 la femelle)* n'a été deſſinée que d'après l'oiſeau empaillé, & je ne doute pas que celle de M. Edwards *(i)* qui a été faite & retouchée à loiſir d'après le vivant, & recherchée pour les plus petits détails d'après l'oiſeau mort, ne repréſente plus exactement ce faiſan, & ne donne une idée plus juſte de ſon port, de ſon air, &c.

Il eſt aiſé de juger par la ſeule inſpection de la figure, que c'eſt une variété du faiſan, modelée pour la forme totale ſur les proportions du tricolor huppé de la Chine ; mais beaucoup plus gros, puiſqu'il ſurpaſſe même le faiſan d'Europe : il a avec ce

(h) Hiſtoire générale des Voyages, *tome VI, page 487.*

(i) Voyez Edwards, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, planche LXVI.

dernier un trait de reſſemblance bien remarquable, c'eſt la bordure rouge des yeux qu'il a même plus large & plus étendue; car elle lui tombe de chaque côté au-deſſous du bec inférieur en forme de barbillons, & d'autre part elle s'élève comme une double crête au-deſſus du bec ſupérieur.

La femelle eſt un peu plus petite que le mâle, dont elle diffère beaucoup par la couleur; elle n'a ni le deſſus du corps blanc comme lui, ni le deſſous d'un beau noir avec des reflets de pourpre; on n'aperçoit dans tout ſon plumage qu'une échappée de blanc au-deſſous des yeux; le reſte eſt d'un rouge-brun plus ou moins foncé, excepté ſous le ventre & dans les plumes latérales de la queue, où l'on voit des bandes noires tranſverſales ſur un fond gris: à tous autres égards, la femelle diffère moins du mâle dans cette race que dans toutes les autres races de faiſan; elle a comme lui une huppe ſur la tête, les yeux entourés d'une bordure rouge, & les pieds de même couleur.

Comme aucun Naturaliſte, ni même aucun Voyageur, ne nous a donné le plus léger indice ſur l'origine du Faiſan noir & blanc, nous ſommes réduits ſur cela aux ſeules conjectures, la mienne ſeroit, que de même que le faiſan de Géorgie s'étant avancé vers l'Orient, & ayant fixé ſon ſéjour dans les provinces méridionales ou tempérées de la Chine, eſt devenu le tricolor huppé; ainſi le faiſan blanc de nos pays froids ou de la Tartarie, ayant paſſé dans les provinces ſeptentrionales de la Chine, eſt devenu le faiſan noir & blanc de cet article, lequel aura pris plus de groſſeur que le faiſan primitif ou de Géorgie, parce qu'il aura trouvé dans ces provinces une nourriture plus abondante ou plus analogue à ſon tempérament; mais qui porte l'empreinte du nouveau climat dans ſon port, ſon air, ſa forme extérieure,

extérieure, ſemblable au port, à l'air, à la forme extérieure du tricolor huppé de la Chine, & qui a conſervé du faiſan primitif la bordure rouge des yeux, laquelle même a pris en lui plus d'étendue & de volume, ſans doute par les mêmes cauſes qui l'ont rendu lui-même plus gros & plus grand que le faiſan ordinaire.

III.

L'ARGUS ou *LE LUEN.*

On trouve au nord de la Chine une eſpèce de faiſan, dont les ailes & la queue ſont ſemées d'un très-grand nombre de taches rondes ſemblables à des yeux, d'où on lui a donné le nom d'*Argus;* les deux plumes du milieu de la queue ſont très-longues, & excèdent de beaucoup toutes les autres: cet oiſeau eſt de la groſſeur du dindon; il a ſur la tête une double huppe qui ſe couche en arrière *(k).*

IV.

LE NAPAUL ou FAISAN cornu (l).

M. Edwards à qui nous devons la connoiſſance de cet oiſeau rare, le range parmi les dindons, comme ayant autour de la tête des excroiſſances charnues *(m),* & cependant il lui donne le nom de *Faiſan cornu;* je crois en effet qu'il approche plus du faiſan que du dindon, car les excroiſſances charnues ne ſont rien moins que propres à ce dernier; le coq, la peintade,

(k) Voyez les Tranſactions Philoſophiques, *tome LV, page 88, planche III.*

(l) Voyez Edwards, *Hiſt. nat. des Oiſeaux,* planche CXVI.

(m) Voyez Gleanings, &c. *tom. III, pag. 331.*

l'oiſeau royal, le caſoar & bien d'autres oiſeaux des deux continens en ont auſſi; elles ne ſont pas même étrangères au faiſan, puiſqu'on peut regarder ce large cercle de peau rouge dont ſes yeux ſont entourés, comme étant à peu près de même nature, & que dans le faiſan noir & blanc de la Chine, cette peau forme réellement une double crête ſur le bec & des barbillons au-deſſous; ajoutez à cela que le napaul eſt du climat des faiſans, puiſqu'il a été envoyé de Bengale à M. Mead; qu'il a le bec, les pieds, les éperons, les aîles & la forme totale du faiſan; & l'on conviendra qu'il eſt plus naturel de le rapporter au faiſan, qu'à un oiſeau d'Amérique, tel que le dindon.

Le napaul ou faiſan cornu eſt ainſi appelé, parce qu'il a en effet deux cornes ſur la tête; ces cornes ſont de couleur bleue, de forme cylindrique, obtuſes à leur extrémité, couchées en arrière, & d'une ſubſtance analogue à de la chair calleuſe: il n'a point autour des yeux ce cercle de peau rouge, quelquefois pointillée de noir, qu'ont les faiſans; mais il a tout cet eſpace garni de poils noirs en guiſe de plumes; au-deſſous de cet eſpace & de la baſe du bec inférieur, prend naiſſance une ſorte de gorgerette formée d'une peau lâche, laquelle tombe & flotte librement ſur la gorge & la partie ſupérieure du cou: cette gorgerette eſt noire dans ſon milieu, ſemée de quelques poils de même couleur, & ſillonnée par des rides plus ou moins profondes; en ſorte qu'elle paroît capable d'extenſion dans l'oiſeau vivant, & l'on peut croire qu'il ſait la gonfler ou la reſſerrer à ſa volonté: les parties latérales en ſont bleues avec quelques taches orangées, & ſans aucun poil en dehors; mais la face intérieure qui s'applique ſur le cou, eſt garnie de petites plumes

noires, ainſi que la partie du cou qu'elle recouvre; le ſommet de la tête eſt rouge, la partie antérieure du corps rougeâtre, la partie poſtérieure plus rembrunie; ſur le tout, y compris la queue & les ailes, on voit des taches blanches entourées de noir, ſemées près à près aſſez régulièrement : ces taches ſont rondes ſur l'avant, oblongues ou en forme de larmes ſur l'arrière, & celles-ci tournées de manière que la pointe regarde la tête; les ailes ne paſſent guère l'origine de la queue, d'où l'on peut conclure que c'eſt un oiſeau peſant; la longueur de la queue n'a pu être déterminée par M. Edwards, vu qu'elle y eſt repréſentée dans le deſſin original, comme ayant été uſée par quelque frottement.

V.

LE KATRACA.

QUOIQU'À vrai dire il ne ſe ſoit point trouvé de véritables faiſans dans l'Amérique, comme nous l'avons établi ci-deſſus, néanmoins parmi la multitude d'oiſeaux différens qui peuplent ces vaſtes contrées, on en voit qui ont plus ou moins de rapports avec le faiſan; & celui dont il s'agit dans cet article, en approche plus qu'aucun autre, & doit être regardé comme ſon repréſentant dans le nouveau Monde; il le repréſente en effet par ſa forme totale, par ſon bec un peu crochu, par ſes yeux bordés de rouge & par ſa longue queue; néanmoins comme il appartient à un climat & même à un monde différent, & qu'il eſt incertain s'il ſe mêle avec nos faiſans d'Europe, je le place ici après ceux de la Chine qui s'accouplent certainement & produiſent avec les nôtres.

L'hiſtoire du Katraca nous eſt totalement inconnue; tout ce

que je puis dire d'après l'inſpection de ſa forme extérieure, c'eſt que le ſujet repréſenté *(planche 146)* nous paroît être le mâle, à cauſe de ſa longue queue & de la forme de ſon corps moins arrondie qu'alongée.

Nous lui conſerverons le nom de *katraca* qu'il porte au Mexique, ſuivant le P. Feuillée.



OISEAUX

OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui paroissent avoir rapport avec le PAON *& avec le* FAISAN.

Je range sous ce titre indécis quelques Oiseaux étrangers, trop peu connus pour qu'on puisse leur assigner une place plus fixe.

I.

LE CHINQUIS.

DANS l'incertitude où je suis, si cet oiseau est un véritable paon ou non, je lui donne, ou plutôt je lui conserve le nom de *Chinquis*, formé de son nom Chinois *chin-tchien-khi*, c'est la dixième espèce du genre des faisans de M. Brisson *(a)*; il se trouve au Tibet, d'où cet Auteur a pris occasion de le nommer *paon du Tibet*: sa grosseur est celle de la peintade; il a l'iris des yeux jaune, le bec cendré, les pieds gris, le fond du plumage cendré, varié de lignes noires & de points blancs; mais ce qui en fait l'ornement principal & distinctif, ce sont de belles & grandes taches rondes d'un bleu éclatant, changeant en violet & en or, répandues une à une sur les plumes du dos & les couvertures des ailes, deux à deux sur les pennes des ailes, & quatre à quatre sur les longues couvertures de la queue, dont les deux du milieu sont les plus longues de toutes; les latérales allant toujours en se raccourcissant de chaque côté.

On ne sait, ou plutôt on ne dit rien de son histoire, pas

(a) *Voyez* Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 294.

même s'il fait la roue en relevant en éventail ſes belles plumes chargées de miroirs.

Il ne faut pas confondre le chinquis avec le kinki, ou poule dorée de la Chine, dont il eſt parlé dans les relations de Navarette, Trigault, du Halde, & qui, autant qu'on en peut juger par des deſcriptions imparfaites, n'eſt autre choſe que notre tricolor huppé *(b)*.

I I.

LE SPICIFÈRE.

J'APPELLE ainſi le huitième faiſan de M. Briſſon *(c)*, qu'Aldrovande a nommé *paon du Japon*, tout en avouant qu'il ne reſſembloit à notre paon que par les pieds & la queue *(d)*.

Je lui ai donné le nom de *Spicifère*, à cauſe de l'aigrette en forme d'épi qui s'élève ſur ſa tête: cette aigrette eſt haute de quatre pouces, & paroît émaillée de vert & de bleu; le bec eſt de couleur cendrée, plus long & plus menu que celui du paon; l'iris eſt jaune, & le tour des yeux rouge comme dans le faiſan: les plumes de la queue ſont en plus petit nombre, le fond en eſt plus rembruni & les miroirs plus grands, mais brillans des mêmes couleurs que dans notre paon d'Europe; la diſtribution des couleurs forme ſur la poitrine, le dos & la partie des ailes la plus proche du dos, des eſpèces d'écailles qui ont différens reflets en différens endroits, bleus ſur la partie des ailes la plus proche du dos, bleus & verts ſur le dos, bleus, verts &

(b) *Voyez* M. l'abbé Prevôt, *Hiſt. générale des Voyages*, tome VI, page 487.

(c) Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 289.

(d) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 35.

dorés ſur la poitrine; les autres pennes de l'aile ſont vertes dans le milieu de leur longueur, enſuite jaunâtres & finiſſent par être noires à leur extrémité: le ſommet de la tête & le haut du cou ont des taches bleues mêlées de blanc ſur un fond verdâtre.

Telle eſt à peu près la deſcription qu'Aldrovande a faite du mâle, d'après une figure peinte que l'Empereur du Japon avoit envoyée au Pape; il ne dit point s'il étale ſa queue comme notre paon; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il ne l'étale point dans la figure d'Aldrovande, & qu'il y eſt même repréſenté ſans éperons aux pieds, quoiqu'Aldrovande n'ait pas oublié d'en faire paroître dans la figure du paon ordinaire, qu'il a placée vis-à-vis pour ſervir d'objet de comparaiſon.

Selon cet Auteur, la femelle eſt plus petite que le mâle, elle a les mêmes couleurs que lui ſur la tête, le cou, la poitrine, le dos & les ailes; mais elle en diffère en ce qu'elle a le deſſous du corps noir, & en ce que les couvertures du croupion qui ſont beaucoup plus courtes que les pennes de la queue, ſont ornées de quatre ou cinq miroirs aſſez larges, relativement à la grandeur des plumes: le vert eſt la couleur dominante de la queue, les pennes en ſont bordées de bleu, & les tiges de ces pennes ſont blanches.

Cet oiſeau paroît avoir beaucoup de rapport avec celui dont parle Kœmpfer, dans ſon hiſtoire du Japon, ſous le nom de *faiſan (e)*; ce que j'en ai dit ſuffit pour faire voir qu'il a pluſieurs traits de conformité & pluſieurs traits de diſſemblance, ſoit

(e) « Il y a au Japon une eſpèce de faiſans qui ſe diſtinguent par la diverſité de leurs couleurs, par l'éclat de leurs plumes, & par la beauté de leur queue, qui égale en longueur « la moitié de la hauteur d'un homme, & qui par ce mélange & par une variété charmante « des plus belles couleurs, particulièrement de l'or & de l'azur, ne cède en rien à celle du « paon. » Kœmpfer, *Hiſtoire du Japon*, tome I, page 112.

avec le paon, ſoit avec le faiſan; & que par conſéquent il ne devoit point avoir d'autre place que celle que je lui donne ici.

III.

L'ÉPERONNIER.

CET oiſeau *(planches 492 & 493)* n'eſt guère connu que par la figure & la deſcription que M. Edwards a publiées du mâle & de la femelle *(f)*, & qu'il avoit faites ſur le vivant.

Au premier coup d'œil, le mâle paroît avoir quelque rapport avec le faiſan & le paon; comme eux il a la queue longue, il l'a ſemée de miroirs comme le paon, & quelques Naturaliſtes s'en tenant à ce premier coup d'œil, l'ont admis dans le genre du faiſan *(g)*; mais, quoique, d'après ces rapports ſuperficiels, M. Edwards ait cru pouvoir lui donner ou lui conſerver le nom de faiſan-paon, néanmoins, en y regardant de plus près, il a bien jugé qu'il ne pouvoit appartenir au genre du faiſan, 1.° parce que les longues plumes de ſa queue ſont arrondies & non pointues par le bout; 2.° parce qu'elles ſont droites dans toute leur longueur, & non recourbées en en bas; 3.° parce qu'elles ne font pas la gouttière renverſée par le renverſement de leurs barbes, comme dans le faiſan; 4.° enfin, parce qu'en marchant, il ne recourbe point ſa queue en en haut comme cet oiſeau.

Mais il appartient encore bien moins à l'eſpèce du paon, dont il diffère non-ſeulement par le port de la queue, par la configuration & le nombre des pennes dont elle eſt compoſée;

(f) Edwards, *Hiſt. nat. of Birds*, planches LXVII & LXIX.

(g) Klein, *Ordo Avium*, pag. 114. — Briſſon, *Ornitholog.* tom. I, pag. 291, Genre VII, Eſpèce IX.

mais

mais encore par les proportions de sa forme extérieure, par la grosseur de la tête & du cou, & en ce qu'il ne redresse & n'épanouit point sa queue comme le paon *(h)*, qu'il n'a au lieu d'aigrette qu'une espèce de huppe plate, formée par les plumes du sommet de la tête qui se relèvent, & dont la pointe revient un peu en avant : enfin, le mâle diffère du coq-paon & du coq-faisan, par un double éperon qu'il a à chaque pied; caractère presque unique d'après lequel je lui ai donné le nom d'*Éperonnier*.

Ces différences extérieures qui certainement en supposent beaucoup d'autres plus cachées, paroîtront assez considérables à tout homme de sens, & qui ne sera préoccupé d'aucune méthode, pour exclure l'éperonnier du nombre des paons & des faisans, encore qu'il ait comme eux les doigts séparés, les pieds nus, les jambes revêtues de plumes jusqu'au talon, le bec en cône courbé, la queue longue & la tête sans crête ni membrane: à la vérité, je sais tel Méthodiste qui ne pourroit sans inconséquence ne pas le reconnoître pour un paon ou pour un faisan, puisqu'il a tous les attributs par lequel ce genre est caractérisé dans sa méthode; mais aussi un Naturaliste sans méthode & sans préjugé, ne pourra le reconnoître pour le paon de la Nature; & que s'ensuivra-t-il de-là, sinon que l'ordre de la Nature est bien loin de la méthode du Naturaliste!

En vain me dira-t-on que puisque l'oiseau dont il s'agit ici a les principaux caractères du genre du faisan, les petites variétés par lesquelles il en diffère, ne doivent point empêcher qu'on ne le

(h) M. Edwards ne dit point que cet oiseau fasse la roue; & de cela seul je me crois en droit de conclure qu'il ne la fait point : un fait aussi considérable n'auroit pu échapper à M. Edwards; & s'il l'eût observé, il ne l'auroit point omis.

rapporte à ce genre; car je demanderai toujours, qui donc ose se croire en droit de déterminer ces caractères principaux; de décider, par exemple, que l'attribut négatif de n'avoir ni crête ni membrane, soit plus essentiel que celui d'avoir la tête de telle ou telle forme, de telle ou telle grosseur; & de prononcer que tous les oiseaux qui se ressemblent par des caractères choisis arbitrairement, doivent aussi se ressembler dans leurs véritables propriétés!

Au reste, en refusant à l'éperonnier le nom de paon de la Chine, je ne fais que me conformer aux témoignages des Voyageurs qui assurent que dans ce vaste pays, on ne voit de paons que ceux qu'on y apporte des autres contrées *(i)*.

L'éperonnier a l'iris des yeux jaune, ainsi que l'espace entre la base du bec, l'œil & le bec supérieur rouge, l'inférieur brun-foncé & les pieds d'un brun-sale: son plumage est d'une beauté admirable; la queue est, comme je l'ai dit, semée de miroirs ou de taches brillantes, de forme ovale, & d'une belle couleur de pourpre avec des reflets bleus, verts & or; ces miroirs font d'autant plus d'effet qu'ils sont terminés & détachés du fond par un double cercle, l'un noir & l'autre orangé-obscur: chaque penne de la queue a deux de ces miroirs accolés l'un à l'autre, la tige entre deux; & malgré cela, comme cette queue a infiniment moins de plumes que celles du paon, elle est beaucoup moins chargée de miroirs; mais en récompense, l'éperonnier en a une très-grande quantité sur le dos & sur les ailes, où le paon n'en a point du tout; ces miroirs des ailes sont ronds, & comme le fond du plumage est brun, on croiroit voir une belle peau de martre zibeline enrichie de saphirs, d'opales, d'émeraudes & de topases.

(i) Navarette, *Description de la Chine*, pages 40 & 42.

Les plus grandes pennes de l'aile n'ont point de miroirs, toutes les autres en ont chacune un, & quel qu'en soit l'éclat, leurs couleurs, soit dans les ailes, soit dans la queue, ne pénètrent point jusqu'à l'autre surface de la penne, dont le dessous est d'un sombre uniforme.

Le mâle surpasse en grosseur le faisan ordinaire; la femelle est d'un tiers plus petite que le mâle, & paroît plus leste & plus éveillée; elle a, comme lui, l'iris jaune, mais point de rouge dans le bec, & la queue beaucoup plus petite: quoique ses couleurs approchent plus de celles du mâle que dans l'espèce des paons & des faisans, cependant elles sont plus mattes, plus éteintes, & n'ont point ce lustre, ce jeu, ces ondulations de lumière qui font un si bel effet dans les miroirs du mâle *(k)*.

Cet oiseau étoit vivant à Londres, l'année dernière, d'où M. le Chevalier Codrington en a envoyé des dessins coloriés à M. Daubenton le jeune, d'après lesquels nous avons fait graver & enluminer les planches *(492 & 493)*, dont la première représente le mâle, & la seconde la femelle de cet oiseau.

(k) Voyez Edwards, *planches LXVII & LXIX.*



LES HOCCOS.

TOUS les Oiſeaux que l'on déſigne ordinairement ſous cette dénomination priſe dans une acception générique, ſont étrangers à l'Europe, & appartiennent aux pays chauds de l'Amérique; les divers noms que les différentes tribus de ſauvages leur ont donnés, chacune en ſon jargon, n'ont pas moins contribué à en enfler la liſte, que les phraſes multipliées de nos Nomenclateurs; & je vais tâcher, autant que la diſette d'obſervations me le permettra, de réduire ces eſpèces nominales aux eſpèces réelles.

I.

LE HOCCO *proprement dit.*

JE comprends ſous cette eſpèce *(planches 86 & 125)*, non-ſeulement le mitou & le mitou-poranga de Marcgrave que cet auteur regarde en effet comme étant de la même eſpèce *(a)*; le coq-indien de M.[rs] de l'Académie *(b)*, & de pluſieurs autres *(c)*, le mutou ou moytou de Laët *(d)* & de Léry *(e)*, le temocholli des Mexicains, & leur tepetototl ou oiſeau de montagne *(f)*, le quirizao ou curaſſo de la Jamaïque *(g)*, le

(a) Marcgrave, *Hiſtoria naturalis Braſilienſis*, lib. V, cap. III, pag. 195.

(b) Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *tome III, partie I, page 221.*

(c) Longolius, *Dialogus de Avibus.* — Geſner, *de Avibus*, lib. III. — Aldrovande, *Ornitholog.* lib. XIV, cap. XL, &c.

(d) Laët, *Novus orbis*, pag. 615.

(e) Léry, *Voyage au Breſil*, page 173.

(f) Voyez Fernandez, *Hiſt. Avi. nov. Hiſp.* cap. CI, pag. 35.

(g) *Hiſtoire naturelle de la Jamaïque*, par le Chevalier Hans Sloane, page 302.

pocs

pocs de Frisch *(h)*, le hocco de Cayenne de M. Barrère *(i)*, le hocco de la Guiane ou douzième faisan de M. Brisson *(k)*; mais j'y rapporte encore comme variétés le hocco du Bresil ou onzième faisan de M. Brisson *(l)*, son hocco de Curassou qui est son treizième faisan *(m)*, le hocco du Pérou *(pl. 125)*, & même la poule rouge du Pérou d'Albin *(n)*, le coxolissi de Fernandez *(o)*, & le seizième faisan de M. Brisson *(p)*. Je me fonde sur ce que cette multitude de noms désigne des oiseaux qui ont beaucoup de qualités communes, & qui ne diffèrent entr'eux que par la distribution des couleurs, par quelque diversité dans la forme & les accessoires du bec, & par d'autres accidens qui peuvent varier dans la même espèce à raison de l'âge, du sexe, du climat, & sur-tout dans une espèce aussi facile à apprivoiser que celle-ci, qui même l'a été en plusieurs cantons, & qui par conséquent doit participer aux variétés auxquelles les oiseaux domestiques sont si sujets *(q)*.

M.[rs] de l'Académie avoient ouï dire que leur coq-indien

(h) Frisch, *planche CXXI*.

(i) Barrère, *Ornithologiæ specimen*, pag. 82 & 83; *&* France Équinoxiale, *page 140*.

(k) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 298.

(l) *Ibidem*, pag. 296.

(m) *Ibidem*, pag. 300.

(n) Albin, *Hist. nat. des Oiseaux*, tome III, *planche XL*. « Elle est de la même grandeur & figure que la poule de Carasou *(tome II, planches XXXI & XXXII)*, « & paroît être de la même espèce: » c'est ainsi que parle Albin, qui a eu l'avantage de dessiner ces deux oiseaux vivans.

(o) Fernandez, *Hist. Avium*, cap. XL, pag. 23.

(p) Brisson, *Ornithologie*, tome I, pag. 305.

(q) Le Chevalier Hans Sloane dit précisément que leur plumage varie de différentes manières, comme celui de notre volaille ordinaire, *tome II, page 302*, planche CCLX.

avoit été apporté d'Afrique, où il s'appeloit *ano (r)*: mais comme Marcgrave & plusieurs autres Observateurs nous apprennent que c'est un oiseau du Bresil, & que d'ailleurs on voit clairement en comparant les descriptions & les figures les plus exactes, qu'il a les ailes courtes & le vol pesant; il est difficile de se persuader qu'il ait pu traverser d'un seul vol la vaste étendue des mers qui séparent les côtes d'Afrique de celles du Bresil, & il paroît beaucoup plus naturel de supposer que les sujets observés par M.[rs] de l'Académie, s'ils étoient réellement venus d'Afrique, y avoient été portés précédemment du Bresil ou de quelqu'autre contrée du nouveau monde. On peut juger d'après les mêmes raisons, si la dénomination de coq de Perse, employée par Jonston, est applicable à l'oiseau dont il s'agit ici *(s)*.

Le hocco approche de la grosseur du dindon; l'un de ses plus remarquables attributs, c'est une huppe noire, & quelquefois noire & blanche, haute de deux à trois pouces, qui s'étend depuis l'origine du bec jusque derrière la tête, & que l'oiseau peut coucher en arrière & relever à son gré, selon qu'il est affecté différemment: cette huppe est composée de plumes étroites & comme étagées, un peu inclinées en arrière, mais dont la pointe revient & se courbe en avant. Parmi ces plumes M.[rs] de l'Académie en ont remarqué plusieurs dont les barbes étoient renfermées jusqu'à la moitié de la longueur de la côte, dans une espèce d'étui membraneux *(t)*.

La couleur dominante du plumage est le noir, qui, le plus

(r) Mémoires de l'Académie, *tome III, partie 1, page 223.*

(s) Jonston l'appelle *Coq de Perse*, disent M.[rs] de l'Académie, *tome III, partie 1, page 223.*

(t) Mémoires de l'Académie, *tome III, partie 1, page 221.*

ſouvent eſt pur & comme velouté ſur la tête & ſur le cou, & quelquefois ſemé de mouchetures blanches; ſur le reſte du corps il a des reflets verdâtres, & dans quelques ſujets il ſe change en marron-foncé, comme celui de la *planche 125.* L'oiſeau repréſenté dans cette planche n'a point du tout de blanc ſous le ventre ni dans la queue, au lieu que celui de la *planche 86,* en a ſous le ventre & au bout de la queue, enfin d'autres en ont ſous le ventre & point à la queue, & d'autres en ont à la queue & point ſous le ventre; & il faut ſe ſouvenir que ces couleurs ſont ſujettes à varier, ſoit dans leurs teintes, ſoit dans leur diſtribution ſelon la différence du ſexe.

Le bec a la forme de celui des gallinacés, mais il eſt un peu plus fort; dans les uns il eſt couleur de chair & blanchâtre vers la pointe, comme dans le hocco du Breſil de M. Briſſon; dans les autres le bout du bec ſupérieur eſt échancré des deux côtés, ce qui le fait paroître comme armé de trois pointes, la principale au milieu, & les deux latérales formées par les deux échancrures un peu reculées en arrière, comme dans l'un des coqs-indiens de M.rs de l'Académie *(u);* dans d'autres il eſt recouvert à ſa baſe d'une peau jaune, où ſont placées les ouvertures des narines comme dans le hocco de la Guiane de M. Briſſon *(x);* dans d'autres cette peau jaune ſe prolongeant des deux côtés de la tête, va former autour des yeux un cercle de même couleur, comme dans le mitou-poranga de Marc-

(u) Mémoires de l'Académie, *tome III, partie 1, page 225;* & dans la figure *(c)* de la planche XXXIV.

(x) Briſſon, *Ornithologie,* page 298.

grave *(y)*; dans d'autres cette peau se renfle sur la base du bec supérieur en une espèce de tubercule ou de bouton arrondi assez dur, & gros comme une petite noix. On croit communément que les femelles n'ont point ce bouton, & M. Edwards ajoute qu'il ne vient aux mâles qu'après la première année *(z)*, ce qui me paroît d'autant plus vraisemblable que Fernandez a observé dans son tepetototl une espèce de tumeur sur le bec, laquelle n'étoit sans doute autre chose que ce même tubercule qui commençoit à se former *(a)*; quelques individus, comme le mitou de Marcgrave, ont une peau blanche derrière l'oreille comme les poules communes; les pieds ressembleroient pour la forme à ceux des gallinacés s'ils avoient l'éperon, & s'ils n'étoient pas un peu plus gros à proportion: du reste ils varient pour la couleur depuis le brun-noirâtre jusqu'au couleur de chair *(b)*.

Quelques Naturalistes ont voulu rapporter le hocco au genre du dindon, mais il est facile, d'après la description ci-dessus, & d'après nos planches enluminées, de recueillir les différences nombreuses & tranchées qui séparent ces deux espèces *(pl. 86 & 125)*; le dindon a la tête petite & sans plumes ainsi que le haut du cou, le bec surmonté d'une caroncule conique & musculeuse, capable d'extension & de contraction, les pieds armés d'éperons, & il relève les plumes de sa queue en faisant la roue, &c. au lieu que le hocco a la tête grosse, le cou renfoncé, l'un & l'autre garnis de plumes, sur le bec un tubercule rond, dur & presque osseux, & sur le sommet de la tête

(y) Marcgrave, *Historia Avium Brasil.* pag. 195.

(z) *Voyez* Edwards, *Histoire naturelle des Oiseaux rares*, planche CCXCV.

(a) Fernandez, *Hist. Avi. nov. Hispaniæ*, cap. CI, pag. 35.

(b) Voyez *la planche* CCXCV *d'*Edwards.

une

une huppe mobile qui paroît propre à cet oiſeau, qu'il baiſſe & redreſſe à ſon gré; mais perſonne n'a jamais dit qu'il relevât les pennes de la queue en faiſant la roue.

Ajoutez à ces différences qui ſont toutes extérieures, les différences plus profondes & tout auſſi nombreuſes que nous découvre la diſſection.

Le canal inteſtinal du hocco eſt beaucoup plus long, & les deux *cæcum* beaucoup plus courts que dans le dindon, ſon jabot eſt auſſi beaucoup moins ample, n'ayant que quatre pouces de tour; au lieu que j'ai vu tirer du jabot d'un dindon qui ne paroiſſoit avoir rien de ſingulier dans ſa conformation, ce qu'il falloit d'avoine pour remplir une demi-pinte de Paris: outre cela, dans le hocco, la ſubſtance charnue du géſier eſt le plus ſouvent fort mince, & ſa membrane interne au contraire fort épaiſſe, & dure au point d'être caſſante; enfin la trachée-artère ſe dilate & ſe replie ſur elle-même, plus ou moins, vers le milieu de la fourchette *(c)*, comme dans quelques oiſeaux aquatiques, toutes choſes fort différentes de ce qui ſe voit dans le dindon.

Mais ſi le hocco n'eſt point un dindon, les Nomenclateurs modernes étoient encore moins fondés à en faire un faiſan; car outre les différences qu'il eſt facile de remarquer, tant au dehors qu'au dedans, d'après ce que je viens de dire, j'en vois une déciſive dans le naturel de ces animaux: le faiſan eſt toujours ſauvage, & quoiqu'élevé de jeuneſſe, quoique toujours bien traité, bien nourri, il ne peut jamais ſe faire à la domeſticité; ce n'eſt point un domeſtique, c'eſt un priſonnier toujours inquiet, toujours cherchant les moyens d'échapper, & qui maltraite même ſes

(c) Voyez Mém. de l'Acad. *tome III, page 226 & ſuivantes.*

compagnons d'esclavage, sans jamais faire aucune société avec eux; que s'il recouvre sa liberté, & qu'il soit rendu à l'état de sauvage pour lequel il semble être fait, rien n'est encore plus défiant & plus ombrageux, tout objet nouveau lui est suspect, le moindre bruit l'effraie, le moindre mouvement l'inquiète; l'ombre d'une branche agitée suffit pour lui faire prendre sa volée, tant il est attentif à sa conservation: au contraire, le hocco est un oiseau paisible, sans défiance, & même stupide, qui ne voit point le danger, ou du moins qui ne fait rien pour l'éviter; il semble s'oublier lui-même, & s'intéresser à peine à sa propre existence. M. Aublet en a tué jusqu'à neuf de la même bande, avec le même fusil qu'il rechargea autant de fois qu'il fut nécessaire; ils eurent cette patience: on conçoit bien qu'un pareil oiseau est sociable, qu'il s'accommode sans peine avec les autres oiseaux domestiques, & qu'il s'apprivoise aisément; quoiqu'apprivoisé il s'écarte pendant le jour, & va même fort loin; mais il revient toujours pour coucher, à ce que m'assure le même M. Aublet; il devient même familier au point de heurter à la porte avec son bec pour se faire ouvrir, de tirer les domestiques par l'habit lorsqu'ils l'oublient, de suivre son maître par-tout, & s'il en est empêché, de l'attendre avec inquiétude, & de lui donner à son retour des marques de la joie la plus vive *(d)*.

Il est difficile d'imaginer des mœurs plus opposées; & je doute qu'aucun Naturaliste, & même qu'aucun Nomenclateur s'il les eût connus, eût entrepris de ranger ces deux oiseaux sous un même genre.

Le hocco se tient volontiers sur les montagnes, si l'on s'en

(d) Fernandez, *Hist. Avi. nov. Hispaniæ*, cap. CI.

rapporte à la ſignification de ſon nom Mexicain *tepetototl*, qui veut dire oiſeau de montagne *(e)*: on le nourrit dans la volière, de pain, de pâtée & autres choſes ſemblables *(f)*; dans l'état de ſauvage, les fruits ſont le fonds de ſa ſubſiſtance: il aime à ſe percher ſur les arbres, ſur-tout pour y paſſer la nuit; il vole peſamment, comme je l'ai remarqué plus haut, mais il a la démarche fière *(g)*: ſa chair eſt blanche, un peu sèche, cependant lorſqu'elle eſt gardée ſuffiſamment, c'eſt un fort bon manger *(h)*.

Le chevalier Hans Sloane dit en parlant de cet oiſeau, que ſa queue n'a que deux pouces de long *(i)*; ſur quoi M. Edwards le relève, & prétend qu'en diſant dix pouces au lieu de deux, M. Hans Sloane auroit plus approché du vrai *(k)*: mais je crois cette cenſure trop générale & trop abſolue; car je vois Aldrovande qui, d'après le portrait d'un oiſeau de cette eſpèce, aſſure qu'il n'a point de queue *(l)*; & de l'autre, M. Barrère qui rapporte d'après ſes propres obſervations faites ſur les lieux, que la femelle de ſon hocco des Amazones, qui eſt le hocco de curaſſou de M. Briſſon, a la queue très-peu longue *(m)*; d'où il s'enſuit que ce que le chevalier Hans Sloane dit trop généralement du hocco, doit être reſtreint à la ſeule femelle, du moins dans certaines races.

(e) Fernandez, *Hiſt. Avium nov. Hiſpaniæ*, cap. CI.

(f) *Ibidem.*

(g) *Voyez* Barrère, *France équinoxiale*, page 139.

(h) Fernandez, Marcgrave, *& les autres.*

(i) Hans Sloane, *Hiſt. nat. de la Jamaïque*, tome II, page 302.

(k) Edwards, *Glanures*, pag. 182.

(l) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 332.

(m) Barrère, *Novum Ornithol. ſpecimen*, pag. 82.

II.

LE PAUXI ou LE PIERRE.

NOUS avons fait repréſenter cet oiſeau *(planche 78)* ſous le nom de *Pierre de Cayenne;* & c'eſt en effet le nom qu'il portoit à la ménagerie du Roi, où nous l'avons fait deſſiner d'après le vivant: mais comme il porte dans ſon pays, qui eſt le Mexique, le nom de *pauxi,* ſelon Fernandez *(n),* nous avons cru devoir l'indiquer ſous ces deux noms; c'eſt le quatorzième faiſan de M. Briſſon, qu'il appelle *hocco du Mexique.*

Cet oiſeau reſſemble à pluſieurs égards au hocco précédent, mais il en diffère auſſi en pluſieurs points; il n'a point, comme lui, la tête ſurmontée d'une huppe, le tubercule qu'il a ſur le bec eſt plus gros, fait en forme de poire & de couleur bleue. Fernandez dit que ce tubercule a la dureté de la pierre, & je ſoupçonne que c'eſt de-là qu'eſt venu au pauxi le nom d'oiſeau à pierre, enſuite celui de pierre, comme il a pris le nom de *cuſco* ou de *cushew bird,* & celui de *poule Numidique* de ce même tubercule, à qui les uns ont trouvé de la reſſemblance avec la noix d'Amérique appelée *cuſco* ou *cushew (o),* & d'autres avec le caſque de la peintade *(p).*

Quoi qu'il en ſoit, ce ne ſont pas là les ſeules différences qui diſtinguent le pauxi des hoccos précédens; il eſt plus petit de taille, ſon bec eſt plus fort, plus courbé & preſqu'autant que celui d'un perroquet; d'ailleurs, il nous eſt beaucoup plus rarement apporté que le hocco; M. Edwards qui a vu ce dernier

(n) Fernandez, *Hiſt. Avi. nov. Hiſpaniæ*, cap. CCXXII.

(o) *Voyez* Edwards, *planche CCXCV.*

(p) *Voyez* Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 234.

dans

dans presque toutes les ménageries, n'a jamais rencontré qu'un seul cusco ou pauxi dans le cours de ses recherches *(q)*.

Le beau noir de son plumage a des reflets bleus & couleur de pourpre, qui ne paroissent ni ne pourroient guère paroître dans la figure.

Cet oiseau se perche sur les arbres; mais il pond à terre comme les faisans, mène ses petits & les rappelle de même: les petits vivent d'abord d'insectes, & ensuite, quand ils sont grands, de fruits, de grains & de tout ce qui convient à la volaille *(r)*.

Le pauxi est aussi doux, & si l'on veut, aussi stupide que les autres hoccos; car il se laissera tirer jusqu'à six coups de fusil sans se sauver, avec cela, il ne se laisse ni prendre ni toucher, selon Fernandez *(s)*; & M. Aublet m'assure qu'il ne se trouve que dans les lieux inhabités, c'est probablement l'une des causes de sa rareté en Europe.

M. Brisson dit que la femelle ne diffère du mâle que par les couleurs, ayant du brun par-tout où celui-ci a du noir, & qu'elle lui est semblable dans tout le reste *(t)*: mais Aldrovande en reconnoissant que le fond de son plumage est brun, remarque qu'elle a du cendré aux ailes & au cou, le bec moins crochu & point de queue *(u)*, ce qui seroit un trait de conformité avec le hocco des Amazones de Barrère, dont la femelle, comme nous l'avons vu, a la queue beaucoup moins longue que le mâle *(x)*, & ce ne sont pas les seuls oiseaux d'Amérique qui

(q) *Voyez* Edwards, *Histoire naturelle des Oiseaux rares*, planche CCXCV.

(r) M. Aublet. — Fernandez, *page 56*.

(s) Fernandez, *ibidem*.

(t) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 303.

(u) *Voyez* Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 334.

(x) Barrère, *Novum Ornithologiæ specimen*, pag. 82.

n'aient point de queue, il y a même tel canton de ce continent, où les poules transportées d'Europe ne peuvent vivre long-temps sans perdre leur queue & même leur croupion, comme nous l'avons vu dans l'histoire du coq.

III.

L'HOAZIN.

CET oiseau est représenté dans nos planches enluminées, sous le nom de *Faisan huppé de Cayenne*, du moins il n'en diffère que très-peu, comme on peut en juger en comparant notre *planche 337* à la description de Hernandez.

Selon cet auteur, l'hoazin n'est pas tout-à-fait aussi gros qu'une poule d'Inde; il a le bec courbé, la poitrine d'un blanc-jaunâtre, les ailes & la queue marquées de taches ou raies blanches à un pouce de distance les unes des autres, le dos, le dessus du cou, les côtés de la tête d'un fauve-brun; les pieds de couleur obscure: il porte une huppe composée de plumes blanchâtres d'un côté, & noires de l'autre; cette huppe est plus haute & d'une autre forme que celle des hoccos, & il ne paroît pas qu'il puisse la baisser & la relever à son gré; il a aussi la tête plus petite & le cou plus grêle.

Sa voix est très-forte, & c'est moins un cri qu'un hurlement: on dit qu'il prononce son nom, apparemment d'un ton lugubre & effrayant; il n'en falloit pas davantage pour le faire passer chez des peuples grossiers pour un oiseau de mauvais augure; & comme par-tout on suppose beaucoup de puissance à ce que l'on craint, ces mêmes peuples ont cru trouver en lui des remèdes aux maladies les plus graves; mais on ne dit pas qu'ils s'en nourrissent; ils s'en abstiennent en effet peut-être par une

ſuite de cette même crainte, ou par répugnance, fondée ſur ce qu'il fait ſa pâture ordinaire de ſerpens: il ſe tient communément dans les grandes forêts perché ſur les arbres le long des eaux, pour guetter & ſurprendre ces reptiles. Il ſe trouve dans les contrées les plus chaudes du Mexique; Hernandez ajoute qu'il paroît en automne, ce qui feroit ſoupçonner que c'eſt un oiſeau de paſſage *(y)*.

M. Aublet m'aſſure que cet oiſeau qu'il a reconnu facilement ſur notre planche enluminée *337*, s'apprivoiſe; qu'on en voit par fois de domeſtiques chez les Indiens, & que les François les appellent des paons: ils nourriſſent leurs petits de fourmis, de vers & d'autres inſectes.

I V.

L'YACOU.

CET oiſeau s'eſt nommé lui-même; car ſon cri, ſelon Marcgrave, eſt *yacou*, d'où il lui eſt venu le nom d'*iacupema*: pour moi j'ai préféré celui d'Yacou, comme plus propre à le faire reconnoître toutes les fois qu'on pourra le voir & l'entendre.

(y) Voyez Hernandez, *lib. IX, cap. X, pag. 320.*

Fernandez parle d'un autre oiſeau auquel il donne le nom d'*hoazin*, quoique par ſon récit même il ſoit très-différent de celui dont nous venons de parler; car outre qu'il eſt plus petit, ſon chant eſt fort agréable, & reſſemble quelquefois à l'éclat de rire d'un homme, & même à un rire moqueur; & l'on mange ſa chair, quoiqu'elle ne ſoit ni tendre ni de bon goût: au reſte, c'eſt un oiſeau qui ne s'apprivoiſe point. *Voyez* Hiſt. Avi. nov. Hiſp. *cap. LXI, pag. 27.*

Je retrouverois bien plutôt l'hoazin dans un autre oiſeau dont parle le même auteur au *chapitre CCXXIII, page 57,* à la ſuite du pauxi; voici ſes termes: *Alia avis Pauxi annectenda . . . . . Ciconiæ magnitudine, colore cinereo, criſtâ octo uncias longâ e multis aggerata plumis . . . in amplitudinem orbicularum præcipuè circa ſummum dilatatis.* Voilà bien la huppe de l'hoazin & ſa taille.

Marcgrave est le premier qui ait parlé de cet oiseau *(z)*, quelques Naturalistes, d'après lui, l'ont mis au nombre des faisans *(a)*; & d'autres, tels que M.rs Brisson *(b)* & Edwards *(c)*, l'ont rangé parmi les dindons; mais il n'est ni l'un ni l'autre: il n'est point un dindon, quoiqu'il ait une peau rouge sous le cou; car il en diffère à beaucoup d'autres égards, & par sa taille qui est à peine égale à celle d'une poule ordinaire, & par sa tête qui est en partie revêtue de plumes, & par sa huppe qui approche beaucoup plus de celle des hoccos que de celle du dindon huppé, & par ses pieds qui n'ont point d'éperons; d'ailleurs, on ne lui voit pas au bas du cou ce bouquet de crins durs, ni sur le bec cette caroncule musculeuse qu'a le coq-d'inde, & il ne fait point la roue en relevant les plumes de sa queue: d'autre part, il n'est point un faisan; car il a le bec grêle & alongé, la huppe des hoccos, le cou menu, une membrane charnue sous la gorge, les pennes de la queue toutes égales, & le naturel doux & tranquille, tous attributs par lesquels il diffère des faisans; & il diffère par son cri du faisan & du dindon: Mais que sera-t-il donc? il sera un yacou, qui aura quelques rapports avec le dindon (la membrane charnue sous la gorge, & la queue composée de pennes toutes égales); avec les faisans (l'œil entouré d'une peau noire, les ailes courtes & la queue longue); avec les hoccos (cette longue queue, la huppe & le naturel doux); mais qui s'éloignera de tous par des différences assez caractérisées, & en assez grand nombre pour

(z) *Voyez* Marcgrave, *Historia Avium Brasil.* lib. V, cap. v, pag. 108.

(a) Klein, *Ordo Avium*, pag. 114, *n.º* 2. — Ray, *Synops. Avi.* pag. 56, &c.

(b) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 162.

(c) Edwards, *Hist. nat. des Oiseaux rares*, planche XIII.

constituer

conſtituer une eſpèce à part, & empêcher qu'on ne puiſſe le confondre avec aucun autre oiſeau.

On ne peut douter que le *guan* ou le *quan* de M. Edwards *(planche XIII)*, ainſi appelé, ſelon lui, dans les Indes occidentales, apparemment par quelqu'autre tribu de Sauvages, ne ſoit au moins une variété dans l'eſpèce de notre yacou, dont il ne diffère que par ce qu'il eſt moins haut monté *(d)*, & que ſes yeux ſont d'une autre couleur *(e)*; mais on ſait que ces petites différences peuvent avoir lieu dans la même eſpèce, & ſur-tout parmi les races diverſes d'une eſpèce apprivoiſée.

Le noir mêlé de brun eſt la couleur principale du plumage, avec différens reflets & quelques mouchetures blanches ſur le cou, la poitrine, le ventre, &c; les pieds ſont d'un rouge aſſez vif.

La chair de l'yacou eſt bonne à manger; tout ce que l'on ſait de ſes autres propriétés ſe trouve indiqué dans l'expoſé que j'ai fait au commencement de cet article, des différences qui le diſtinguent des oiſeaux auxquels on a voulu le comparer.

M. Ray le regarde comme étant de la même eſpèce que le coxolitli de Fernandez *(f)*; cependant celui-ci eſt beaucoup plus gros, & il n'a point ſous la gorge cette membrane charnue qui caractériſe l'yacou; c'eſt pourquoi je l'ai laiſſé avec les hoccos proprement dits.

V.

LE MARAIL.

LES Auteurs ne nous diſent rien de la femelle de l'yacou, excepté M. Edwards qui conjecture qu'elle n'a point de

(d) Marcgrave dit poſitivement *crura longa*, à l'endroit cité.

(e) *Oculi nigreſcentes*, dit Marcgrave; *Of a dark dirty orange colour*, dit M. Edwards.

(f) *Voyez* Ray, *Synopſis Avium*, pag 57.

huppe *(g)*: d'après cette indication unique, & d'après la comparaiſon des figures les plus exactes, & des oiſeaux eux-mêmes conſervés, je ſoupçonne que celui que nous avons fait repréſenter *(planche 338)* ſous le nom de *Faiſan verdâtre de Cayenne*, & qu'on appelle communément *Marail* dans cette Iſle, pourroit être la femelle, ou du moins une variété de l'eſpèce de l'yacou; car j'y retrouve pluſieurs rapports marqués avec le guan de M. Edwards *(planche XIII)*, dans la groſſeur, la couleur du plumage, la forme totale, à la huppe près que la femelle ne doit point avoir; dans le port du corps, la longueur de la queue, le cercle de peau rouſſe autour des yeux *(h)*, l'eſpace rouge & nu ſous la gorge, la conformation des pieds & du bec, &c. j'avoue que j'y ai auſſi aperçu quelques différences; les pennes de la queue ſont en tuyaux d'orgue comme dans le faiſan, & non point toutes égales comme dans le guan d'Edwards, & les ouvertures des narines ne ſont pas ſi près de l'origine du bec: mais on ne ſeroit pas embarraſſé de citer nombre d'eſpèces où la femelle diffère encore plus du mâle, & où il y a des variétés encore plus éloignées les unes des autres.

M. Aublet qui a vu cet oiſeau dans ſon pays natal, m'aſſure qu'il s'apprivoiſe très-aiſément, & que ſa chair eſt délicate & meilleure que celle du faiſan, en ce qu'elle eſt plus ſucculente: il ajoute que c'eſt un véritable dindon; mais ſeulement plus petit que celui qui s'eſt naturaliſé en Europe, & c'eſt un trait de conformité de plus qu'il a avec l'yacou, d'avoir été pris pour un dindon.

(g) Edwards, *Hiſt. nat. des Oiſeaux rares*, page 13.

(h) Cette peau nue eſt bleue dans l'yacou, & rouge dans le marail; mais nous avons déjà obſervé la même variation de couleur d'un ſexe à l'autre dans les membranes charnues de la peintade.

Cet oiseau se trouve non-seulement à Cayenne, mais encore dans les pays qu'arrose la rivière des Amazones, du moins à en juger par l'identité de nom; car M. Barrère parle d'un marail des Amazones, comme d'un oiseau dont le plumage est noir, le bec vert & qui n'a point de queue *(i)*: nous avons déjà vu dans l'histoire du hocco proprement dit, & du pierre de Cayenne, qu'il y avoit dans ces espèces des individus sans queue qu'on avoit pris pour des femelles; cela seroit-il vrai aussi des marails? Sur la plupart de ces oiseaux étrangers & si peu connus, on ne peut, si l'on est de bonne foi, parler qu'en hésitant & par conjecture.

V I.

LE CARACARA.

J'APPELLE ainsi, d'après son propre cri, ce bel oiseau des Antilles, dont le P. du Tertre a donné la description *(k)*; si tous les oiseaux d'Amérique qui ont été pris pour des faisans, doivent se rapporter aux hoccos, le Caracara doit avoir place parmi ces derniers; car les François des Antilles, & d'après eux le P. du Tertre, lui ont donné le nom de *faisan*, « ce faisan, dit-il, est un fort bel oiseau, gros comme un chapon *(l)*, « plus haut monté, sur des pieds de paon: il a le cou beaucoup « plus long que celui d'un coq, & le bec & la tête approchant «

(i) Phasianus niger, aburus, viridi rostro. France Équin. *page 139.*

Nota. Je crois que cet auteur a entendu par le mot latin barbare, *aburus*, sans queue; ou qu'il aura écrit *aburus* au lieu de *abrutus*, qui, comme *erutus*, pourroit signifier arraché, tronqué.

(k) Le P. du Tertre, *Histoire générale des Antilles*, tome II, traité v, §. VIII.

(l) Comment le P. du Tertre, en parlant des oiseaux de cette grosseur, a-t-il pu les désigner sous le nom de certains petits oiseaux, comme il le fait à l'*endroit cité, page 255!*

» de ceux du corbeau; il a toutes les plumes du cou & du
» poitrail d'un beau bleu luisant, & aussi agréable que les plumes
» des paons, tout le dos est d'un gris-brun, & les ailes & la
» queue qu'il a assez courtes, sont noires.

» Quand cet oiseau est apprivoisé, il fait le maître dans la
» maison, & en chasse à coups de bec les poules d'inde & les
« poules communes, & les tue quelquefois; il en veut même
» aux chiens qu'il becque en traître....... J'en ai vu un......
» qui étoit ennemi mortel des Nègres, & n'en pouvoit souffrir
» un seul dans la case qu'il ne becquât par les jambes ou par
» les pieds jusqu'à en faire sortir le sang ». Ceux qui en ont mangé m'ont assuré que sa chair est aussi bonne que celle des faisans de France.

Comment M. Ray a-t-il pu soupçonner qu'un tel oiseau fût l'oiseau de proie dont parle Marcgrave sous le même nom de caracara *(m)*; il est vrai qu'il fait la guerre aux poules, mais c'est seulement lorsqu'il est apprivoisé & pour les chasser, en un mot, comme il fait aux chiens & aux Nègres: on reconnoît plutôt à cela le naturel jaloux d'un animal domestique qui ne souffre point ceux qui peuvent partager avec lui la faveur du maître, que les mœurs féroces d'un oiseau de proie qui se jette sur les autres oiseaux pour les déchirer & s'en nourrir: d'ailleurs, il n'est point ordinaire que la chair d'un oiseau de proie soit bonne à manger, comme l'est celle de notre caracara: enfin, il paroît que le caracara de Marcgrave a la queue & les ailes beaucoup plus longues à proportion que celui du P. du Tertre.

(m) Marcgrave, *Historia Avium Brasil.* pag. 211.

VII.

VII.

LE CHACAMEL.

FERNANDEZ parle d'un oiseau qui est du même pays, & à peu près de la même grosseur que les précédens, & qui se nomme en langue Mexicaine *Chachalacamelt*, d'où j'ai formé le nom de Chacamel, afin que du moins on puisse le prononcer: sa principale propriété est d'avoir le cri comme la poule ordinaire, ou plutôt comme plusieurs poules; car il est, dit-on, si fort & si continuel, qu'un seul de ces oiseaux fait autant de bruit qu'une basse-cour entière; & c'est de-là que lui vient son nom Mexicain, qui signifie *oiseau criard:* il est brun sur le dos, blanc tirant au brun sous le ventre, & le bec & les pieds sont bleuâtres.

Le chacamel se tient ordinairement sur les montagnes, comme la plupart des hoccos, & y élève ses petits *(d)*.

VIII.

LE PARRAKA ET L'HOITLALLOTL.

AUTANT qu'on peut en juger par les indications incomplètes de Fernandez & de Barrère, on peut, ce me semble, rapporter ici, 1.° le Parraka du dernier qu'il appelle *faisan,* & dont il dit que les plumes de la tête sont de couleur fauve, & lui forment une espèce de huppe *(e)*; 2.° l'hoitlallotl ou oiseau long du premier *(f)*, lequel habite les plus chaudes contrées du Mexique; cet oiseau a la queue longue, les ailes courtes &

(d) *Voyez* Fernandez, *Hist. Avi. nov. Hispaniæ*, cap. XLI.

(e) Barrère, *Phasianus vertice fulvo, cirrato.* France Équinoxiale, *page 140.*

(f) Fernandez, *Hist. Avi. nov. Hispaniæ*, cap. LII, pag. 25.

le vol peſant, comme la plupart des précédens; mais il devance à la courſe les chevaux les plus vîtes: il eſt moins grand que les hoccos, n'ayant que dix-huit pouces de longueur du bout du bec au bout de la queue; ſa couleur générale eſt le blanc tirant au fauve; les environs de la queue ont du noir mêlé de quelques taches blanches, mais la queue elle-même eſt d'un vert changeant, & qui a des reflets à peu près comme les plumes du paon.

Au fond, ces oiſeaux ſont trop peu connus pour qu'on puiſſe les rapporter ſûrement à leur véritable eſpèce; je ne les place ici que parce que le peu que l'on ſait de leurs qualités les rapproche plus des oiſeaux dont nous venons de parler que de tous autres, c'eſt à l'obſervation à fixer leur véritable place: en attendant, je croirai avoir aſſez fait, ſi ce que j'en dis ici peut inſpirer aux perſonnes qui ſe trouveront à portée, l'envie de les connoître mieux, & d'en donner une hiſtoire plus complète.



LES PERDRIX.

LES espèces les plus généralement connues sont souvent celles dont l'histoire est le plus difficile à débrouiller, parce que ce sont celles auxquelles chacun rapporte naturellement les espèces inconnues qui se présentent la première fois, pour peu qu'on y aperçoive quelques traits de conformité, & sans faire beaucoup d'attention aux traits de dissemblance souvent plus nombreux; en sorte que de ce bizarre assemblage d'êtres qui se rapprochent par quelques rapports superficiels, mais qui se repoussent par des différences plus considérables, il ne peut résulter qu'un cahos de contradictions d'autant plus révoltantes que l'on citera plus de faits particuliers de l'histoire de chacun; la plupart de ces faits étant contraires entr'eux, & d'une absurde incompatibilité lorsqu'on veut les appliquer à une seule espèce, ou même à un seul genre; nous avons vu plus d'un exemple de cet inconvénient dans les articles que nous avons traités ci-dessus, & il y a grande apparence que celui qui va nous fournir l'article de la perdrix ne sera pas le dernier.

Je prends pour base de ce que j'ai à dire des perdrix, & pour première espèce de ce genre, celle de notre perdrix grise, comme étant la plus connue, & par conséquent la plus propre à servir d'objet de comparaison pour bien juger de tous les autres oiseaux dont on a voulu faire des perdrix; j'y reconnois une variété & trois races constantes.

Je regarde comme races constantes, 1.° la perdrix grise ordinaire *(planche 27)*, & comme variété de cette race celle

que M. Briſſon appelle *perdrix griſe-blanche (a)*; 2.° la perdrix de Damas, non celle de Belon *(b)*, qui eſt une gélinotte; mais celle d'Aldrovande *(c)* qui eſt plus petite que notre perdrix griſe, & qui me paroît être la même que la petite perdrix de paſſage qui eſt bien connue de nos Chaſſeurs; 3.° la perdrix de Montagne que nous avons fait repréſenter *(planche 136)*, & qui ſemble faire la nuance entre les perdrix griſes & les rouges.

J'admets pour ſeconde eſpèce celle de la perdrix rouge, dans laquelle je reconnois deux races conſtantes répandues en France, une variété & deux races étrangères.

Les deux races conſtantes de perdrix rouges du pays ſont, 1.° celle de la *planche 150*:

2.° La bartavelle de la *planche 231*.

Et les deux races ou eſpèces étrangères ſont, 1.° la perdrix rouge de Barbarie d'Edwards, *planche LXX.*

2.° La perdrix de roche qu'on trouve ſur les bords de la Gambra.

Et comme le plumage de la perdrix rouge eſt ſujet à prendre du blanc de même que celui de la perdrix griſe, il en réſulte dans cette eſpèce une variété parfaitement analogue à celle que j'ai reconnue dans l'eſpèce griſe ordinaire.

J'exclus de ce genre pluſieurs eſpèces qui y ont été rapportées mal-à-propos.

1.° Le francolin que nous avons fait repréſenter *(planches 147 & 148)*, & que nous avons cru devoir ſéparer de la

(a) Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 223.

(b) Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 258.

(c) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 143.

perdrix,

perdrix, parce qu'il en diffère non-ſeulement par la forme totale, mais encore par quelques caractères particuliers, tels que les éperons, &c.

2.° L'oiſeau appelé par M. Briſſon, *perdrix du Sénégal,* & dont il a fait ſa huitième perdrix *(d)*; cet oiſeau qui eſt repréſenté ſous le même nom de perdrix du Sénégal, nous paroît avoir plus de rapport avec les francolins qu'avec les perdrix, & comme c'eſt une eſpèce particulière qui a deux ergots à chaque jambe, nous lui donnerons le nom de *bis ergot.*

3.° La perdrix rouge d'Afrique *(planche 180).*

4.° La troiſième eſpèce étrangère donnée par M. Briſſon, ſous le nom de *groſſe perdrix du Breſil (e),* qu'il croit être le *macucagua* de Marcgrave *(f),* puiſqu'il en copie la deſcription, & qu'il confond mal-à-propos avec l'agamie de Cayenne *(pl. 169),* lequel eſt un oiſeau tout différent, & du macucagua & de la perdrix.

5.° L'yambou de Marcgrave *(g),* qui eſt la perdrix du Breſil de M. Briſſon, & qui n'a ni la forme, ni les habitudes, ni les propriétés des perdrix, puiſque, ſelon M. Briſſon lui-même *(h),* il a le bec alongé, qu'il ſe perche ſur les arbres, & que ſes œufs ſont bleus.

6.° La perdrix d'Amérique de Cateſby *(i)* & de M. Briſſon *(k),*

(d) Briſſon, *Ornithologie,* tome I, page 231.

(e) *Idem, ibidem,* page 227, eſpèce V.

(f) Marcgrave, *Hiſtoria Avium Braſil.* pag. 213.

(g) *Idem, ibidem,* pag. 192.

(h) Briſſon, *Ornithologie,* tome I, page 227.

(i) Cateſby, *Appendix,* planche XII, *avec une figure coloriée.*

(k) Briſſon, *Ornithologie,* tome I, page 230.

laquelle ſe perche auſſi & fréquente les bois plus que les pays découverts, ce qui ne convient guère aux perdrix que nous connoiſſons.

7.° Une multitude d'oiſeaux d'Amérique que le peuple ou les voyageurs ont jugé à propos d'appeler *perdrix*, d'après des reſſemblances très-légères, & encore plus légèrement obſervées; tels ſont les oiſeaux qu'on appelle à la Guadeloupe, *perdrix rouſſes, perdrix noires & perdrix griſes,* quoique, ſelon le témoignage des perſonnes plus inſtruites, ce ſoient des pigeons ou des tourterelles, puiſqu'ils n'ont ni le bec, ni la chair des perdrix, qu'ils ſe perchent ſur les arbres, qu'ils y font leur nid, qu'ils ne pondent que deux œufs, que leurs petits ne courent point dès qu'ils ſont éclos; mais que les père & mère les nourriſſent dans le nid comme font les tourterelles *(l)*; tels ſont encore, ſelon toute apparence, ces perdrix à tête bleue que Carreri a vues dans les montagnes de la Havane *(m)*; tels ſont les *manbouris*, les *pégaſſous*, les *pégacans* de Léry, & peut-être quelques-unes des perdrix d'Amérique que j'ai rapportées au genre des perdrix ſur la foi des Auteurs, lorſque leur témoignage n'étoit point contredit par les faits, quoiqu'il le ſoit à mon avis par la loi du climat, à laquelle un oiſeau auſſi peſant que la perdrix ne peut guère manquer d'être aſſujetti.

(l) Voyez le P. du Tertre, *Hiſtoire générale des Antilles*, tome II, page 254.

(m) Gemelli Carreri, *Voyages* . . . . . tome VI, page 326.



LA PERDRIX GRISE *(a)*.

QUOIQU'ALDROVANDE, jugeant des autres pays par celui qu'il habitoit, dise que les perdrix grises *(planche 27)* sont communes par-tout *, il est certain néanmoins qu'il n'y en a point dans l'île de Crète *(b)*; & il est probable qu'il n'y en a jamais eu dans la Grèce, puisqu'Athénée marque de la surprise de ce que toutes les perdrix d'Italie n'avoient pas le bec rouge, comme elles l'avoient en Grèce *(c)*; elles ne sont pas même également communes dans toutes les parties de l'Europe; & il paroît en général, qu'elles fuient la grande chaleur comme le grand froid, car on n'en voit point en Afrique ni en Lapponie *(d)*; & les provinces les plus tempérées de la France & de l'Allemagne, sont celles où elles abondent le plus: il est vrai que Boterius a dit qu'il n'y avoit point de perdrix en Irlande *(e)*; mais cela doit s'entendre des perdrix rouges qui ne se trouvent pas même en Angleterre (selon

(a) En Latin, *Perdix;* en Espagnol, *Perdiz;* en Italien, *Perdice;* en Allemand, *Wild-hun* ou *Feld-hun;* en Suédois, *Rapp-hoena;* en Anglois, *Partrigde;* en Polonois, *Kuroptwa.* — Perdrix grise ou gouache, Perdrix gringette, Perdrix griesche, Perdrix grise, Perdrix goache, Perdrix des champs. Belon, *Nature des Oiseaux*, page 257; & Portrait d'Oiseaux, *page 62, b.* — *Perdix minor sive cinerea.* Aldrovande, *Ornithologie*, tome II, page 140. — *Perdix.* Frisch, *planche CXIV*; avec une figure coloriée. — La Perdrix grise. Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 219.

* *Nota.* Comme le mâle & la femelle se ressemblent presqu'en tout, nous ne donnons que l'un des deux, afin de ne pas trop multiplier les planches.

(b) Voyez *les Observations* de Belon, *liv. I, chap. x.*

(c) *Voyez* Gesner, *de Avibus*, pag. 680.

(d) La Barbinais le Gentil nous apprend qu'on a tenté inutilement de peupler l'île de Bourbon de Perdrix. *Voyage autour du Monde*, tome II, pag. 104.

(e) *Voyez* Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 110.

les meilleurs Auteurs de cette nation), & qui ne ſe ſont pas encore avancées de ce côté-là au-delà des îles de Jerſey & de Guerneſey: la perdrix griſe eſt aſſez répandue en Suède, où M. Linnæus dit qu'elle paſſe l'hiver ſous la neige dans des eſpèces de clapiers qui ont deux ouvertures *(f)*; cette manière d'hiverner ſous la neige, reſſemble fort à la perdrix blanche dont nous avons donné l'hiſtoire ſous le nom de *lagopède*; & ſi ce fait n'étoit point atteſté par un homme de la réputation de M. Linnæus, j'y ſoupçonnerois quelque mépriſe, d'autant plus qu'en France, les longs hivers & ſur-tout ceux où il tombe beaucoup de neige, détruiſent une grande quantité de perdrix: enfin, comme c'eſt un oiſeau fort peſant, je doute qu'il ait paſſé en Amérique; & je ſoupçonne que les oiſeaux du nouveau Monde, qu'on a voulu rapporter au genre des perdrix, en ſeront ſéparés dès qu'ils ſeront mieux connus.

La perdrix griſe diffère à bien des égards de la rouge; mais ce qui m'autoriſe principalement à en faire deux eſpèces diſtinctes, c'eſt que ſelon la remarque du petit nombre des Chaſſeurs qui ſavent obſerver, quoiqu'elles ſe tiennent quelquefois dans les mêmes endroits, elles ne ſe mêlent point l'une avec l'autre, & que ſi l'on a vu quelquefois un mâle vacant de l'une des deux eſpèces, s'attacher à une paire de l'autre eſpèce, la ſuivre & donner des marques d'empreſſement & même de jalouſie, jamais on ne l'a vu s'accoupler avec la femelle, quoiqu'il éprouvât tout ce qu'une privation forcée, & le ſpectacle perpétuel d'un couple heureux pouvoient ajouter au penchant de la Nature & aux influences du printemps.

La perdrix griſe eſt auſſi d'un naturel plus doux que la rouge,

(f) Voyez Linnæus, *Syſtema Naturæ*, edit. X, pag. 160.

rouge *(g)*, & n'eſt point difficile à apprivoiſer; lorſqu'elle n'eſt point tourmentée, elle ſe familiariſe aiſément avec l'homme: cependant on n'en a jamais formé de troupeaux qui ſuſſent ſe laiſſer conduire comme ſont les perdrix rouges; car Olina nous avertit que c'eſt de cette dernière eſpèce qu'on doit entendre ce que les Voyageurs nous diſent en général de ces nombreux troupeaux de perdrix qu'on élève dans quelques îles de la Méditerranée *(h)*: les perdrix griſes ont auſſi l'inſtinct plus ſocial entr'elles; car chaque famille vit toujours réunie en une ſeule bande, qu'on appelle *volée* ou *compagnie*, juſqu'au temps où l'amour qui l'avoit formée la diviſe pour en unir les membres plus étroitement deux à deux; celles même dont par quelque accident les pontes n'ont point réuſſi ſe rejoignant enſemble & aux débris des compagnies qui ont le plus ſouffert, forment ſur la fin de l'été de nouvelles compagnies ſouvent plus nombreuſes que les premières, & qui ſubſiſtent juſqu'à la pariade de l'année ſuivante.

Ces oiſeaux ſe plaiſent dans les pays à blé, & ſur-tout dans ceux où les terres ſont bien cultivées & marnées, ſans doute parce qu'ils y trouvent une nourriture plus abondante, ſoit en grains, ſoit en inſectes, ou peut-être auſſi parce que les ſels de la marne qui contribuent ſi fort à la fécondité du ſol, ſont analogues à leur tempérament ou à leur goût; les perdrix griſes aiment la pleine campagne, & ne ſe réfugient dans les taillis & les vignes, que lorſqu'elles ſont pourſuivies par le Chaſſeur

(g) M. Ray dit le contraire, *page 57* de ſa *Synopſis;* mais comme il avoue qu'il n'y a point de perdrix rouges en Angleterre, il n'a pas été à portée de faire la comparaiſon par lui-même, comme l'ont faite les Obſervateurs d'après qui je parle.

(h) Olina, *page 57*.

ou par l'oiſeau de proie; mais jamais elles ne s'enfoncent dans les forêts, & l'on dit même aſſez communément qu'elles ne paſſent jamais la nuit dans les buiſſons ni dans les vignes; cependant on a trouvé un nid de perdrix dans un buiſſon au pied d'une vigne: elles commencent à s'apparier dès la fin de l'hiver, après les grandes gelées; c'eſt-à-dire, que chaque mâle cherche alors à s'aſſortir avec une femelle; mais ce nouvel arrangement ne ſe fait pas ſans qu'il y ait entre les mâles, & quelquefois entre les femelles des combats fort vifs: faire la guerre & l'amour ne ſont preſque qu'une même choſe pour la plupart des animaux, & ſur-tout pour ceux en qui l'amour eſt un beſoin auſſi preſſant qu'il l'eſt pour la perdrix; auſſi les femelles de cette eſpèce pondent-elles ſans avoir eu de commerce avec le mâle, comme les poules ordinaires. Lorſque les perdrix ſont une fois appariées elles ne ſe quittent plus, & vivent dans une union & une fidélité à toute épreuve: quelquefois, lorſqu'après la pariade, il ſurvient des froids un peu vifs, toutes ces paires ſe réuniſſent & ſe reforment en compagnie.

Les perdrix griſes ne s'accouplent guère, du moins en France, que ſur la fin de mars, plus d'un mois après qu'elles ont commencé de s'apparier, & elles ne ſe mettent à pondre que dans les mois de mai & même de juin, lorſque l'hiver a été long: en général, elles font leur nid ſans beaucoup de ſoins & d'apprêts; un peu d'herbe & de paille groſſièrement arrangées dans le pas d'un bœuf ou d'un cheval, quelquefois même celle qui s'y trouve naturellement, il ne leur en faut pas davantage: cependant on a remarqué que les femelles un peu âgées & déjà inſtruites par l'expérience des pontes précédentes, apportoient plus de précaution que les toutes jeunes, ſoit pour garantir le

nid des eaux qui pourroient le ſubmerger, ſoit pour les mettre en ſûreté contre leurs ennemis, en choiſiſſant un endroit un peu élevé, & défendu naturellement par des brouſſailles: elles pondent ordinairement de quinze à vingt œufs, & quelquefois juſqu'à vingt-cinq; mais les couvées des toutes jeunes & celles des vieilles, ſont beaucoup moins nombreuſes, ainſi que les ſecondes couvées que des perdrix de bon âge recommencent lorſque la première n'a pas réuſſi, & qu'on appelle en certains pays des *recoquées:* ces œufs ſont à peu près de la couleur de ceux de pigeon; Pline dit qu'ils ſont blancs *(i);* la durée de l'incubation eſt d'environ trois ſemaines, un peu plus, un peu moins, ſuivant les degrés de chaleur.

La femelle ſe charge ſeule de couver, & pendant ce temps elle éprouve une mue conſidérable; car preſque toutes les plumes du ventre lui tombent: elle couve avec beaucoup d'aſſiduité, & on prétend qu'elle ne quitte jamais ſes œufs ſans les couvrir de feuilles, le mâle ſe tient ordinairement à portée du nid, attentif à ſa femelle, & toujours prêt à l'accompagner lorſqu'elle ſe lève pour aller chercher de la nourriture, & ſon attachement eſt ſi fidèle & ſi pur, qu'il préfère ces devoirs pénibles à des plaiſirs faciles que lui annoncent les cris répétés des autres perdrix, auxquels il répond quelquefois, mais qui ne lui font jamais abandonner ſa femelle pour ſuivre l'étrangère: au bout du temps marqué, lorſque la ſaiſon eſt favorable & que la couvée va bien, les petits percent leur coque aſſez facilement, courent au moment même qu'ils écloſent, & ſouvent emportent avec eux une partie de leur coquille; mais il arrive auſſi quelquefois qu'ils ne peuvent forcer leur priſon, & qu'ils meurent à la

(i) Pline, *lib. X, cap. LII.*

peine: dans ce cas, on trouve les plumes du jeune oiſeau collées contre les parois intérieures de l'œuf, & cela doit arriver néceſſairement toutes les fois que l'œuf a éprouvé une chaleur trop forte: pour remédier à cet inconvénient, on met les œufs dans l'eau pendant cinq ou ſix minutes, l'œuf pompe à travers ſa coquille les parties les plus tenues de l'eau, & l'effet de cette humidité eſt de diſpoſer les plumes qui ſont collées à la coquille à s'en détacher plus facilement; peut-être auſſi que cette eſpèce de bain rafraîchit le jeune oiſeau, & lui donne aſſez de force pour briſer ſa coquille avec le bec: il en eſt de même des pigeons, & probablement de pluſieurs oiſeaux utiles dont on pourra ſauver un grand nombre par le procédé que je viens d'indiquer, ou par quelqu'autre procédé analogue.

Le mâle qui n'a point pris de part au ſoin de couver les œufs, partage avec la mère celui d'élever les petits; ils les mènent en commun, les appellent ſans ceſſe, leur montrent la nourriture qui leur convient, & leur apprennent à ſe la procurer en grattant la terre avec leurs ongles; il n'eſt pas rare de les trouver accroupis l'un auprès de l'autre, & couvrant de leurs ailes leurs pouſſins, dont les têtes ſortent de tous côtés avec des yeux fort vifs: dans ce cas, le père & la mère ſe déterminent difficilement à partir, & un Chaſſeur qui aime la conſervation du gibier ſe détermine encore plus difficilement à les troubler dans une fonction ſi intéreſſante; mais enfin, ſi un chien s'emporte & qu'il les approche de trop près, c'eſt toujours le mâle qui part le premier en pouſſant des cris particuliers, réſervés pour cette ſeule circonſtance; il ne manque guère de ſe poſer à trente ou quarante pas, & on en a vu pluſieurs fois revenir ſur le chien en battant des ailes, tant l'amour paternel inſpire de courage

aux

aux animaux les plus timides! mais quelquefois il inſpire encore à ceux-ci une ſorte de prudence, & des moyens combinés pour ſauver leur couvée: on a vu le mâle après s'être préſenté, prendre la fuite; mais fuir peſamment & en traînant l'aile, comme pour attirer l'ennemi par l'eſpérance d'une proie facile, & fuyant toujours aſſez pour n'être point pris, mais pas aſſez pour décourager le Chaſſeur, il l'écarte de plus en plus de la couvée: d'autre côté, la femelle qui part un inſtant après le mâle s'éloigne beaucoup plus & toujours dans une autre direction; à peine s'eſt-elle abattue qu'elle revient ſur le champ en courant le long des ſillons, & s'approche de ſes petits qui ſe ſont blottis chacun de ſon côté dans les herbes & dans les feuilles; elle les raſſemble promptement; & avant que le chien qui s'eſt emporté après le mâle ait eu le temps de revenir, elle les a déjà emmenés fort loin, ſans que le Chaſſeur ait entendu le moindre bruit: c'eſt une remarque aſſez généralement vraie parmi les animaux, que l'ardeur qu'ils éprouvent pour l'acte de la génération eſt la meſure des ſoins qu'ils prennent pour le produit de cet acte: tout eſt conſéquent dans la Nature, & la perdrix en eſt un exemple; car il y a peu d'oiſeaux auſſi laſcifs, comme il en eſt peu qui ſoignent leurs petits avec une vigilance plus aſſidue & plus courageuſe: cet amour de la couvée dégénère quelquefois en fureur contre les couvées étrangères que la mère pourſuit ſouvent & maltraite à grands coups de bec.

Les perdreaux ont les pieds jaunes en naiſſant; cette couleur s'éclaircit enſuite & devient blanchâtre, puis elle brunit; & enfin devient tout-à-fait noire dans les perdrix de trois ou quatre ans: c'eſt un moyen de connoître toujours leur âge; on le connoît encore à la forme de la dernière plume de l'aile, laquelle

eſt pointue après la première mue, & qui l'année ſuivante eſt entièrement arrondie.

La première nourriture des perdreaux, ce ſont les œufs de fourmis, les petits inſectes qu'ils trouvent ſur la terre & les herbes; ceux qu'on nourrit dans les maiſons refuſent la graine aſſez long-temps, & il y a apparence que c'eſt leur dernière nourriture; à tout âge, ils préfèrent la laitue, la chicorée, le mouron, le laitron, le ſeneçon & même la pointe des blés verts, dès le mois de novembre on leur en trouve le jabot rempli, & pendant l'hiver ils ſavent bien l'aller chercher ſous la neige; lorſqu'elle eſt endurcie par la gelée, ils ſont réduits à aller auprès des fontaines chaudes, qui ne ſont point glacées, & à vivre des herbes qui croiſſent ſur leurs bords & qui leur ſont très-contraires; en été on ne les voit pas boire.

Ce n'eſt qu'après trois mois paſſés que les jeunes perdreaux pouſſent le rouge; car les perdrix griſes ont auſſi du rouge à côté des tempes entre l'œil & l'oreille, & le moment où ce rouge commence à paroître eſt un temps de criſe pour ces oiſeaux, comme pour tous les autres qui ſont dans le cas; cette criſe annonce l'âge adulte: avant ce temps, ils ſont délicats, ont peu d'aile & craignent beaucoup l'humidité; mais après qu'il eſt paſſé, ils deviennent robuſtes, commencent à avoir de l'aile, à partir tous enſemble, à ne ſe plus quitter, & ſi on eſt parvenu à diſperſer la compagnie, ils ſavent ſe réunir malgré toutes les précautions du Chaſſeur.

C'eſt en ſe rappelant qu'ils ſe réuniſſent; tout le monde connoît le chant des perdrix qui eſt fort peu agréable, c'eſt moins un chant ou un ramage, qu'un cri aigre imitant aſſez bien le bruit d'une ſcie; & ce n'eſt pas ſans intention que les

Mythologiſtes ont métamorphoſé en perdrix l'inventeur de cet inſtrument *(k)*: le chant du mâle ne diffère de celui de la femelle qu'en ce qu'il eſt plus fort & plus traînant; le mâle ſe diſtingue encore de la femelle par un éperon obtus qu'il a à chaque pied, & par une marque noire en forme de fer à cheval qu'il a ſous le ventre & que la femelle n'a pas.

Dans cette eſpèce, comme dans beaucoup d'autres, il naît plus de mâles que de femelles *(l)*, & il importe pour la réuſſite des couvées de détruire les mâles ſurnuméraires, qui ne font que troubler les paires aſſorties & nuire à la propagation: la manière la plus uſitée de les prendre, c'eſt de les faire rappeler au temps de la pariade par une femelle à qui, dans cette circonſtance, on donne le nom de *chanterelle:* la meilleure pour cet uſage eſt celle qui a été priſe vieille; les mâles accourent à ſa voix & ſe livrent aux Chaſſeurs, ou donnent dans les piéges qu'on leur a tendus; cet appeau naturel les attire ſi puiſſamment, qu'on en a vu venir ſur le toit des maiſons & juſque ſur l'épaule de l'Oiſeleur: parmi les piéges qu'on peut leur tendre pour s'en rendre maître, le plus ſûr & le moins ſujet à inconvéniens, c'eſt la tonnelle, eſpèce de grande naſſe où ſont pouſſées les perdrix par un homme déguiſé à peu près en vache, & pour que l'illuſion ſoit plus complète, tenant en ſa main une de ces petites clochettes qu'on met au cou du bétail *(m)*; lorſqu'elles ſont engagées dans les filets, on choiſit à la main les mâles ſuperflus, quelquefois même tous les mâles, & on donne la liberté aux femelles.

(k) Ovide, *Métamorphoſes*, liv. VIII.

(l) Cela va à environ un tiers de plus, ſelon M. le Roy.

(m) *Voyez* Olina, *page 57.*

Les perdrix grises sont oiseaux sédentaires, qui non-seulement restent dans le même pays, mais qui s'écartent le moins qu'ils peuvent du canton où ils ont passé leur jeunesse, & qui y reviennent toujours: elles craignent beaucoup l'oiseau de proie; lorsqu'elles l'ont aperçu, elles se mettent en tas les unes contre les autres & tiennent ferme, quoique l'oiseau qui les voit aussi fort bien les approche de très-près en rasant la terre, pour tâcher d'en faire partir quelqu'une & de la prendre au vol: au milieu de tant d'ennemis & de dangers, on sent bien qu'il en est peu qui vivent âge de perdrix; quelques-uns fixent la durée de leur vie à sept années, & prétendent que la force de l'âge & le temps de la pleine ponte, est de deux à trois ans, & qu'à six elles ne pondent plus. Olina dit qu'elles vivent douze ou quinze ans.

On a tenté avec succès de les multiplier dans les parcs, pour en peupler ensuite les terres qui en étoient dénuées, & l'on a reconnu qu'on pouvoit les élever à très-peu près comme nous avons dit qu'on élevoit les faisans; seulement il ne faut pas compter sur les œufs des perdrix domestiques. Il est rare qu'elles pondent dans cet état, encore plus rare qu'elles s'apparient & s'accouplent; mais on ne les a jamais vus couver en prison, je veux dire renfermées dans ces parquets où les faisans multiplient si aisément. On est donc réduit à faire chercher par la campagne des œufs de perdrix sauvages, & à les faire couver par des poules ordinaires: chaque poule peut en faire éclore environ deux douzaines, & mener pareil nombre de petits, après qu'ils sont éclos: ils suivront cette étrangère comme ils auroient suivi leur propre mère, mais ils ne reconnoissent pas si bien sa voix: ils la reconnoissent cependant jusqu'à un certain point, & une perdrix

perdrix ainſi élevée, en conſerve toute ſa vie l'habitude de chanter auſſitôt qu'elle entend des poules.

Les perdreaux gris ſont beaucoup moins délicats à élever que les rouges, & moins ſujets aux maladies, au moins dans notre pays, ce qui feroit croire que c'eſt leur climat naturel. Il n'eſt pas même néceſſaire de leur donner des œufs de fourmis, & l'on peut les nourrir comme les poulets ordinaires, avec la mie de pain, les œufs durs, &c. Lorſqu'ils ſont aſſez forts & qu'ils commencent à trouver par eux-mêmes leur ſubſiſtance, on les lâche dans l'endroit même où on les a élevés, & dont, comme je l'ai dit, ils ne s'éloignent jamais beaucoup.

La chair de la perdrix griſe eſt connue depuis très-long-temps pour être une nourriture exquiſe & ſalutaire; elle a deux bonnes qualités qui ſont rarement réunies, c'eſt d'être ſucculente ſans être graſſe. Ces oiſeaux ont vingt-deux pennes à chaque aîle, & dix-huit à la queue, dont les quatre du milieu ſont de la couleur du dos *(n)*.

Les ouvertures des narines qui ſe trouvent à la baſe du bec, ſont plus qu'à demi recouvertes par un opercule de même couleur que le bec, mais d'une ſubſtance plus molle, comme dans les poules. L'eſpace ſans plume qui eſt entre l'œil & l'oreille, eſt d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle.

Le tube inteſtinal a environ deux pieds & demi de long, les deux *cæcum* cinq à ſix pouces chacun. Le jabot eſt fort petit *(o)*, & le géſier ſe trouve plein de graviers mêlés avec la nourriture, comme c'eſt l'ordinaire dans les granivores.

(n) Willulghby, *page 120.*

(o) Ingluvies ampla, dit Willulghby, *pag. 120;* mais les perdrix que j'ai fait ouvrir, l'avoient fort petit.

LA
PERDRIX GRISE-BLANCHE (a).

CETTE perdrix a été connue d'Ariſtote *(b)*, & obſervée par Scaliger *(c)*, puiſque tous deux parlent de perdrix blanche, & on ne peut point ſoupçonner que ni l'un ni l'autre ait voulu parler du lagopède, appelé mal-à-propos *perdrix blanche* par quelques-uns; car pour ce qui regarde Ariſtote, il ne pouvoit avoir en vue le lagopède qui eſt étranger à la Grèce, à l'Aſie & à tous les pays où il avoit des correſpondances, & ce qui le prouve, c'eſt qu'il n'a jamais parlé de la propriété caractériſtique de cet oiſeau, qui eſt d'avoir les pieds velus juſque ſous les doigts; & à l'égard de Scaliger, il n'a pu confondre ces deux eſpèces, puiſque dans le même chapitre où il parle de la perdrix blanche qu'il a mangée, il parle un peu plus bas & fort au long du *Lagopus* de Pline, qui a les pieds couverts de plumes & qui eſt notre vrai lagopède *(d)*.

Au reſte, il s'en faut bien que la perdrix griſe blanche ſoit auſſi blanche que le lagopède, il n'y a que le fond de ſon plumage qui ſoit de cette couleur, & l'on voit ſur ce fond blanc les mêmes mouchetures que dans la perdrix griſe, & diſtribuées dans le même ordre; mais ce qui achève de démontrer que cette différence dans la couleur du plumage, n'eſt qu'une

(a) *Voyez* Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 223.

(b) *Jam enim Perdix viſa eſt alba, & Corvus & Paſſer.* Ariſtote, *de Generatione Animalium*, lib. V, cap. VI.

(c) Scaliger, *Exercitationes in Cardanum*, Exercit. 59. *Perdices albas & Lepores citavimus.*

(d) Scaliger, *ibidem.*

altération accidentelle, un effet particulier, en un mot une variété proprement dite & qui n'empêche point qu'on ne doive regarder la perdrix blanche comme appartenante à l'eſpèce de la perdrix griſe, c'eſt que ſelon les Naturaliſtes & même ſelon les Chaſſeurs, elle ſe mêle & va de compagnie avec elle. Un de mes amis *(e)* en a vu une compagnie de dix ou douze qui étoient toutes blanches & les a auſſi vu ſe mêler avec les griſes au temps de la pariade; ces perdrix blanches avoient les yeux ou plutôt les prunelles rouges, comme les ont les lapins blancs, les ſouris blanches, &c. ſon bec & ſes pieds étoient de couleur de plomb.

(e) M. le Roy, Lieutenant des Chaſſes de Verſailles.



LA
PETITE PERDRIX GRISE.

J'APPELLE ainſi la perdrix de Damas d'Aldrovande, qui eſt probablement la même que la petite perdrix de paſſage qui ſe montre de temps en temps en différentes provinces de France.

Elle ne diffère pas ſeulement de la perdrix griſe par ſa taille, qui eſt conſtamment plus petite, mais encore par ſon bec qui eſt plus alongé, par la couleur jaune de ſes pieds, & ſur-tout par l'habitude qu'elle a de changer de lieu & de voyager. On en voit quelquefois dans la Brie & ailleurs, paſſer par bandes très-nombreuſes, & pourſuivre leur chemin ſans s'arrêter. Un Chaſſeur des environs de Montbard qui chaſſoit à la chanterelle au mois de mars dernier (1770) en vit une volée de cent cinquante ou deux cents, qui parut ſe détourner, attirée par le cri de la chanterelle, mais qui, dès le lendemain, avoit entièrement diſparu: ce ſeul fait qui eſt très-certain, annonce & les rapports & les différences qu'il y a entre ces deux perdrix; les rapports, puiſque ces perdrix étrangères furent attirées par le chant d'une perdrix griſe; les différences, puiſque ces étrangères traverſèrent ſi rapidement un pays qui convient aux perdrix griſes & même aux rouges, les unes & les autres y demeurant toute l'année; & ces différences ſuppoſent un autre inſtinct, & par conſéquent une autre organiſation, & au moins une autre race.

Il ne faut pas confondre cette perdrix de Damas ou de Syrie, avec la *ſyroperdix* d'Élien *(a),* que l'on trouvoit aux environs

(a) Élien, *de Naturâ Animalium*, lib. XVI, cap. VII.

d'Antioche,

d'Antioche, qui avoit le plumage noir, le bec de couleur fauve, la chair plus compacte & de meilleur goût, & le naturel plus sauvage que les autres perdrix; car les couleurs, comme l'on voit, ne se rapportent point; & Élien ne dit pas que sa *syroperdix* soit un oiseau de passage; il ajoute, comme une singularité, qu'elle mangeoit des pierres, ce qui cependant est assez ordinaire dans les granivores. Scaliger rapporte, comme témoin oculaire, un fait beaucoup plus singulier qui a rapport à celui-ci; c'est que dans un canton de la Gascogne où le terrein est fort sablonneux, la chair des perdrix étoit remplie d'une quantité de petits grains de sable fort incommodes *(b)*.

(b) Scaliger, *Comm. in P. L. ari. de Plant.*



LA
PERDRIX DE MONTAGNE.

JE fais une race distincte de cette Perdrix *(planche 136)*, parce qu'elle ne ressemble ni à l'espèce grise ni à la rouge; mais il seroit difficile d'assigner celle de ces deux espèces à laquelle elle doit se rapporter; car si d'un côté l'on assure qu'elle se mêle quelquefois avec les perdrix grises *(a)*, d'un autre côté sa demeure ordinaire sur les montagnes, & la couleur rouge de son bec & de ses pieds, la rapproche aussi beaucoup des perdrix rouges, avec qui je soupçonne fort qu'elle se mêle comme avec les grises; & par ces raisons, je suis porté à la regarder comme une race intermédiaire entre ces deux espèces principales: elle est à peu près de la grosseur de la perdrix grise, & elle a vingt pennes à la queue.

(a) *Voyez* Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 226.



LES PERDRIX ROUGES.

LA BARTAVELLE ou *PERDRIX GRECQUE.*

C'EST aux Perdrix rouges, & principalement à la Bartavelle, que doit ſe rapporter tout ce que les Anciens ont dit de la perdrix. Ariſtote devoit mieux connoître la perdrix grecque *(pl. 231)* qu'aucune autre, & ne pouvoit guère connoître que des perdrix rouges, puiſque ce ſont les ſeules qui ſe trouvent dans la Grèce, dans les îles de la Méditerranée *(a)*; & ſelon toute apparence, dans la partie de l'Aſie conquiſe par Alexandre, laquelle eſt à peu près ſituée ſous le même climat que la Grèce & la Méditerranée *(b)*, & qui étoit probablement celle où Ariſtote avoit ſes principales correſpondances : à l'égard des Naturaliſtes qui ſont venus depuis, tels que Pline, Athénée, &c. on voit aſſez clairement que quoiqu'ils connuſſent en Italie des perdrix autres que des rouges *(c)*, ils ſe ſont contentés de copier ce qu'Ariſtote avoit dit des perdrix rouges : il eſt vrai que ce dernier reconnoît une différence dans le chant des perdrix *(d)*; mais on ne peut en conclure légitimement une

(a) Voyez Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 257.

(b) Il paroît que la perdrix des pays habités ou connus par les Juifs (depuis l'Égypte jusqu'à Babylone), étoit la perdrix rouge, ou du moins n'étoit pas la griſe, puiſqu'elle ſe tenoit ſur les montagnes. *(Sicut perſequitur Perdix in montibus)*. Reg. *lib. I, cap. XXVI.*

(c) Perdicum in Italiâ genus alterum eſt corpore minus, colore obſcurius, roſtro non cinnabarino. Athen.

(d) Aliæ Κακκαβίζουσι, *aliæ* Τρίζουσι. Ariſtote, *Hiſtoria Animalium*, lib. IV, cap. IX.

différence dans l'eſpèce; car la diverſité du chant dépend ſouvent de celle de l'âge & du ſexe, elle a lieu quelquefois dans le même individu, & elle peut être l'effet de quelque cauſe particulière, & même de l'influence du climat, ſelon les Anciens eux-mêmes, puiſqu'Athénée prétend que les perdrix qui paſſoient de l'Afrique dans la Béotie ſe reconnoiſſoient à ce qu'elles avoient changé de cri *(e)*: d'ailleurs, Théophraſte qui remarque auſſi quelques variétés dans la voix des perdrix, relativement aux pays qu'elles habitent, ſuppoſe expreſſément que toutes ces perdrix ne ſont point d'eſpèces différentes, puiſqu'il parle de leurs différentes voix dans ſon livre *de variâ voce Avium ejuſdem generis (f)*.

En examinant ce que les Anciens ont dit ou répété de cet oiſeau, j'y ai trouvé un aſſez grand nombre de faits vrais & d'obſervations exactes, mêlés d'exagérations & de fables, dont quelques Modernes ſe ſont moqués *(g)*, ce qui n'étoit pas difficile; mais dont je me propoſe ici de rechercher le fondement dans les mœurs & le naturel même de la perdrix.

Ariſtote après avoir dit que c'eſt un oiſeau pulvérateur, qui a un jabot, un géſier & de très-petits *cæcum (h)*, qui vit quinze ans & davantage *(i)*, qui de même que tous les autres oiſeaux qui ont le vol peſant, ne conſtruit point de nid, mais pond ſes œufs à plate-terre, ſur un peu d'herbe ou de feuilles

(e) *Voyez* Geſner, *de Avibus*, pag. 671.

(f) Il eſt aiſé de voir que ces mots, *ejuſdem generis*, ſignifient ici de la même eſpèce.

(g) *Voyez* Willulghby, *Ornithologia*, pag. 120.

(h) Ariſtote, *Hiſtoria Animalium*, lib. II, cap. *ultimo;* & lib. VI, cap. IV.

(i) *Idem, ibidem*, lib. IX, cap. VII. Gaza a mis mal-à-propos vingt-cinq ans dans ſa traduction, erreur qui a été copiée par Aldrovande, *Ornithologia*, lib. XIII, pag. 116, tom. II. Athénée fait dire à Ariſtote que la femelle vit plus long-temps que le mâle, comme c'eſt l'ordinaire parmi les oiſeaux. *Voyez* Geſner, *de Avibus*, pag. 674.

arrangées

arrangées négligemment *(k)*, & cependant en un lieu bien exposé & défendu contre les oiseaux de proie; que dans cette espèce qui est très-lascive, les mâles se battent entr'eux avec acharnement dans la saison de l'amour, & ont alors les testicules très-apparens, tandis qu'ils sont à peine visibles en hiver *(l)*; que les femelles pondent des œufs sans avoir eu commerce avec le mâle *(m)*; que le mâle & la femelle s'accouplent en ouvrant le bec & tirant la langue *(n)*; que leur ponte ordinaire est de douze ou quinze œufs; qu'elles sont quelquefois si pressées de pondre que leurs œufs leur échappent par-tout où elles se trouvent *(o)*; Aristote, dis-je, après avoir dit toutes ces choses qui sont incontestables & confirmées par le témoignage de nos Observateurs, ajoute plusieurs circonstances où le vrai paroît être mêlé avec le faux, & qu'il suffit d'analyser pour en tirer la vérité, pure de tout mélange.

Il dit donc, 1.° que les perdrix femelles déposent la plus grande partie de leurs œufs dans un lieu caché pour les garantir de la pétulance du mâle qui cherche à les détruire, comme faisant obstacle à ses plaisirs *(p)*, ce qui a été traité de fable par Willulghby *(q)*; mais à mon avis un peu trop absolument, puisqu'en distinguant le physique du moral, & séparant le fait

(k) Aristote, *Historia Animalium*, lib. VI, cap. I.

(l) *Idem, ibidem*, lib. III, cap. I.

(m) *Idem, ibidem.*

(n) *Idem, ibidem*, lib. V, cap. V. Avicenne a pris de-là l'occasion de dire que les perdrix se préparoient par des baisers à des caresses plus intimes, comme les pigeons; mais c'est une erreur.

(o) Aristote, *Historia Animalium*, lib. IX, cap. VIII.

(p) *Idem, ibidem.*

(q) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 120.

obſervé de l'intention ſuppoſée, ce qu'Ariſtote a dit ſe trouve vrai à la lettre & ſe réduit à ceci; que la perdrix a, comme preſque toutes les autres femelles parmi les oiſeaux, l'inſtinct de cacher ſon nid, & que les mâles, ſur-tout les ſurnuméraires, cherchant à s'accoupler au temps de l'incubation, ont porté plus d'une fois un préjudice notable à la couvée, ſans autre intention que celle de jouir de la couveuſe; c'eſt par cette raiſon que de tout temps on a recommandé la deſtruction de ces mâles ſurnuméraires, comme un des moyens les plus efficaces de favoriſer la multiplication de l'eſpèce, non-ſeulement des perdrix, mais de pluſieurs autres oiſeaux ſauvages.

Ariſtote ajoute en ſecond lieu, que la perdrix femelle partage les œufs d'une ſeule ponte en deux couvées, qu'elle ſe charge de l'une & le mâle de l'autre, juſqu'à la fin de l'éducation des petits qui en proviennent *(r)*; & cela contredit poſitivement l'inſtinct qu'il ſuppoſe au mâle, comme nous venons de le voir, de chercher à caſſer les œufs de ſa femelle: mais en conciliant Ariſtote avec lui-même & avec la vérité, on peut dire que comme la perdrix femelle ne pond pas tous ſes œufs dans le même endroit, puiſqu'ils lui échappent ſouvent malgré elle partout où elle ſe trouve, & comme le mâle partage apparemment dans cette eſpèce, ou du moins dans quelques races de cette eſpèce, ainſi que dans la griſe, le ſoin de l'éducation des petits; on aura pu croire qu'il partageoit auſſi ceux de l'incubation, & qu'il couvoit à part tous les œufs qui n'étoient point ſous la femelle.

Ariſtote dit en troiſième lieu, que les mâles ſe cochent les uns les autres, & même qu'ils cochent leurs petits auſſitôt qu'ils

(r) Ariſtote, *Hiſtoria Animalium*, lib. VI, cap. VIII.

ſont en état de marcher *(ſ)*, & l'on a mis cette aſſertion au rang des abſurdités: cependant j'ai eu occaſion de citer plus d'un exemple avéré de cet excès de nature, par lequel un mâle ſe ſert d'un autre mâle & même de tout autre meuble *(t)*, comme d'une femelle; & ce déſordre doit avoir lieu (à plus forte raiſon) parmi des oiſeaux auſſi laſcifs que les perdrix, dont les mâles lorſqu'ils ſont bien animés ne peuvent entendre le cri de leurs femelles ſans répandre leur liqueur ſéminale *(u)*, & qui ſont tellement tranſportés, & comme enivrés dans cette ſaiſon d'amour, que malgré leur naturel ſauvage, ils viennent quelquefois ſe poſer juſque ſur l'Oiſeleur; & combien leur ardeur n'eſt-elle pas plus vive dans un climat auſſi chaud que celui de la Grèce, & lorſqu'ils ont été privés long-temps de femelles comme cela arrive au temps de l'incubation *(x)*!

Ariſtote dit en quatrième lieu, que les perdrix femelles conçoivent & produiſent des œufs lorſqu'elles ſe trouvent ſous le vent de leurs mâles, ou lorſque ceux-ci paſſent au-deſſus d'elles en volant, & même lorſqu'elles entendent leur voix *(y)*; & on a répandu du ridicule ſur les paroles du Philoſophe grec, comme ſi elles euſſent ſignifié qu'un courant d'air imprégné par les corpuſcules fécondans du mâle, ou ſeulement mis en vibration par le ſon de ſa voix, ſuffiſoit pour féconder réellement une femelle; tandis qu'elles ne veulent dire autre choſe, ſinon que les perdrix femelles ayant le tempérament aſſez chaud

(ſ) Ariſtote, *Hiſtoria Animalium*, lib. IX, cap. VIII.

(t) *Voyez* ci-deſſus l'hiſtoire du coq, celle du lapin, & les Glanures d'Edwards, *partie II, page 21.*

(u) *Euſtath apud* Geſner, *de Avibus*, pag. 673.

(x) *Voyez* Ariſtote, *Hiſtoria Animalium*, loco citato.

(y) *Ibidem*, lib. V, cap. V.

pour produire des œufs d'elles-mêmes, & sans commerce avec le mâle, comme je l'ai remarqué ci-dessus, tout ce qui peut exciter leur tempérament doit augmenter encore en elles cette puissance; & l'on ne niera point que ce qui leur annonce la présence du mâle ne puisse & ne doive avoir cet effet, lequel d'ailleurs peut être produit par un simple moyen mécanique qu'Aristote nous enseigne *(z)*, ou par le seul frottement qu'elles éprouvent en se vautrant dans la poussière.

D'après ces faits, il est aisé de concevoir que quelque passion qu'ait la perdrix pour couver, elle en a quelquefois encore plus pour jouir, & que dans certaines circonstances, elle préférera le plaisir de se joindre à son mâle, au devoir de faire éclore ses petits; il peut même arriver qu'elle quitte la couvée par amour pour la couvée même, ce sera lorsque voyant son mâle attentif à la voix d'une autre perdrix qui le rappelle, & prêt à l'aller trouver, elle vient s'offrir à ses desirs pour prévenir une inconstance qui seroit nuisible à la famille, elle tâche de le rendre fidèle en le rendant heureux *(a)*.

Élien a dit encore que lorsqu'on vouloit faire combattre les mâles avec plus d'ardeur, c'étoit toujours en présence de leurs femelles; parce qu'un mâle, ajoute-t-il, aimeroit mieux mourir que de montrer de la lâcheté en présence de sa femelle, ou que de paroître devant elle après avoir été vaincu *(b)*; mais

(z) Sed idem faciunt (nempe ova hypenemia seu zephiria pariunt) si digito genitale palpetur. Aristote, *Historia Animalium*, lib. VI, cap. II.

(a) Sæpe & femina incubans exurgit, cum marem feminæ venatrici attendere senserit, occurrensque se ipsam præbet libidini maris ut satiatus negligat venatricem. Aristote, *Historia Animalium*, lib. IX, cap. VIII. *Adeoque vincit libido etiam fœtûs caritatem*, ajoute Pline, *lib. X, cap. XXXIII.*

(b) Élien, *de Naturâ Animalium*, lib. IV, cap. I.

c'est

c'eſt encore ici le cas de ſéparer le fait de l'intention : il eſt certain que la préſence de la femelle anime les mâles au combat, non pas en leur inſpirant un certain point d'honneur, mais parce qu'elle exalte en eux la jalouſie toujours proportionnée dans les animaux au beſoin de jouir; & nous venons de voir combien ce beſoin eſt preſſant dans les perdrix.

C'eſt ainſi qu'en diſtinguant le phyſique du moral, & les faits réels des ſuppoſitions précaires, on retrouve la vérité trop ſouvent défigurée dans l'hiſtoire des animaux, par les fictions de l'homme & par la manie qu'il a de prêter à tous les autres êtres ſa nature propre, & ſa manière de voir & de ſentir.

Comme les bartavelles ont beaucoup de choſes communes avec les perdrix griſes, il ſuffira pour achever leur hiſtoire, d'ajouter ici les principales différences par leſquelles elles ſe diſtinguent des dernières. Belon qui avoit voyagé dans leur pays natal, nous apprend qu'elles ont le double de groſſeur de nos perdrix, qu'elles ſont fort communes, & plus communes qu'aucun autre oiſeau dans la Grèce, les îles Cyclades, & principalement ſur les côtes de l'île de Crète (aujourd'hui Candie); qu'elles chantent au temps de l'amour, qu'elles prononcent à peu près le mot de *chacabis*, d'où les Latins ont fait ſans doute le mot *cacabare* pour exprimer ce cri, & qui peut-être a eu quelque influence ſur la formation des noms *cubeth*, *cubata*, *cubeji*, &c. par leſquels on a déſigné la perdrix rouge dans les langues orientales.

Belon nous apprend encore que les bartavelles ſe tiennent ordinairement parmi les rochers; mais qu'elles ont l'inſtinct de deſcendre dans la plaine pour y faire leur nid, afin que leurs petits trouvent en naiſſant une ſubſiſtance facile; qu'elles pondent

de huit jusqu'à seize œufs, de la grosseur d'un petit œuf de poule, blancs, marqués de petits points rougeâtres, & dont le jaune qu'il appelle moyeu, ne se peut durcir: enfin, ce qui persuade à un Observateur que sa perdrix de Grèce est d'autre espèce que notre perdrix rouge, c'est qu'il y a en Italie des lieux où elles sont connues l'une & l'autre, & ont chacune un nom différent; la perdrix de Grèce celui de *cothurno*, & l'autre celui de *perdice (c)*, comme si le peuple qui impose les noms n'avoit pu se méprendre, ou même distinguer par deux dénominations différentes deux races distinctes, appartenantes à une seule & même espèce! enfin il conjecture, & non sans fondement, que c'est cette grosse perdrix qui, suivant Aristote, s'est mêlée avec la poule ordinaire, & a produit avec elle des individus féconds, ce qui n'arrive que rarement selon le philosophe Grec, & n'a lieu que dans les espèces les plus lascives, telles que celles du coq & de la perdrix *(d)*, ou de la bartavelle, qui est la perdrix d'Aristote: celle-ci a encore une nouvelle analogie avec la poule ordinaire, c'est de couver des œufs étrangers à défaut des siens; & il y a long-temps que cette remarque a été faite, puisqu'il en est question dans les livres sacrés *(e)*.

Aristote a remarqué que les perdrix mâles chantoient ou

(c) Voyez Belon, *Nature des Oiseaux*, page 255.

(d) Je rapporte en entier le passage d'Aristote, parce qu'il présente des vues très-saines & très-philosophiques. *Et ideo quæ non unigena coeunt (quod ea faciunt, quorum tempus par, & uteri gestatio proxima, & corporis magnitudo non multò discrepans), hæc primos partus similes sibi edunt, communi generis utriusque specie: quales . . . . . (ex Perdice & Gallinaceo) sed tempore procedente diversi ex diversis provenientes, demum formâ feminæ instituti evadunt, quomodo semina peregrina ad postremum pro terræ naturâ redduntur: hæc enim materiam corpusque seminibus præstat.* De generatione Animalium, *lib. II, cap. IV.*

(e) Perdix fovit ova quæ non peperit. Jerem. Proph. *cap. XVII, N. 11.*

crioient principalement dans la saison de l'amour, lorsqu'ils se battent entr'eux, & même avant de se battre *(f)*; l'ardeur qu'ils ont pour leur femelle se tourne alors en rage contre leurs rivaux, & de-là tous ces cris, ces combats, cette espèce d'ivresse, cet oubli d'eux-mêmes, cet abandon de leur propre conservation qui les a précipités plus d'une fois, je ne dis pas dans les piéges, mais jusque dans les mains de l'Oiseleur *(g)*.

On a profité de la connoissance de leur naturel pour les attirer dans le piége, soit en leur présentant une femelle vers laquelle ils accourent pour en jouir, soit en leur présentant un mâle sur lequel ils fondent pour le combattre *(h)*; & l'on a encore tiré parti de cette haine violente des mâles contre les mâles pour en faire une sorte de spectacle, où ces animaux ordinairement si timides & si pacifiques se battent entr'eux avec acharnement; & on n'a pas manqué de les exciter, comme je l'ai dit, par la présence de leurs femelles *(i)*: cet usage est encore très-commun aujourd'hui dans l'île de Chypre *(k)*; & nous voyons dans Lampridius, que l'empereur Alexandre Sévère s'amusoit beaucoup de ce genre de combats.

LA PERDRIX ROUGE D'EUROPE.

CETTE Perdrix *(planche 150)* tient le milieu pour la grosseur entre la bartavelle & la perdrix grise; elle n'est pas aussi

(f) Aristote, *Historia Animalium*, lib. IV, cap. IX.

(g) *Idem, ibidem*, lib. IX, cap. VIII.

(h) *Ibidem*, lib. IV, cap. I.

(i) Élien, *de Naturâ Animalium*, lib. IV, cap. I.

(k) Voyez l'*Histoire de Chypre* de François Stephano Lusignano.

répandue que cette dernière, & tout climat ne lui est pas bon: on la trouve dans la plupart des pays montagneux & tempérés de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique; mais elle est rare dans les pays bas *(a)*, dans plusieurs parties de l'Allemagne & de la Bohème, où l'on a tenté inutilement de la multiplier, quoique les faisans y eussent bien réussi *(b)*: on n'en voit point du tout en Angleterre *(c)* ni dans certaines îles des environs de Lemnos *(d)*; tandis qu'une seule paire portée dans la petite île d'*Anaphe* (aujourd'hui Nanfio), y pullula tellement que les habitans furent sur le point de leur céder la place *(e)*; ce séjour leur est si favorable qu'encore aujourd'hui l'on est obligé d'y détruire leurs œufs par milliers vers les fêtes de Pâques, de peur que les perdrix qui en viendroient ne détruisissent entièrement les moissons; & ces œufs accommodés à toutes sauces nourrissent les insulaires pendant plusieurs jours *(f)*.

Les perdrix rouges se tiennent sur les montagnes qui produisent beaucoup de bruyères & de broussailles, & quelquefois sur les mêmes montagnes où se trouvent certaines gélinottes, mal-à-propos appelées *perdrix blanches*; mais dans des parties moins élevées, & par conséquent moins froides & moins sauvages *(g)*: pendant l'hiver, elles se recèlent sous des abris de rochers bien exposés & se répandent peu; le reste de l'année, elles se tiennent

(a) *Voyez* Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 110.

(b) *Idem*, *ibidem*, pag. 106.

(c) *Voyez* Ray, *Synopsis Avium*, pag. 57. — *Histoire naturelle des Oiseaux d'*Edwards, *planche* LXX.

(d) *Anton. Liberalis apud Aldrov.* tom. II, pag. 110.

(e) Athénée, *Deipnosoph.* lib. IX.

(f) *Voyez* Tournefort, *Voyages du Levant*, tome I, page 275.

(g) *Stumpfius apud Gesner*, de Avibus, *pag. 682*.

dans

dans les brouſſailles, s'y font chercher long-temps par les Chaſſeurs, & partent difficilement: on m'aſſure qu'elles réſiſtent ſouvent mieux que les griſes aux rigueurs de l'hiver, & que bien qu'elles ſoient bien plus aiſées à prendre dans les différens piéges que les griſes, il s'en trouve toujours à peu près le même nombre au printemps dans les endroits qui leur conviennent; elles vivent de grains, d'herbes, de limaces, de chenilles, d'œufs de fourmis & d'autres inſectes; mais leur chair ſe ſent quelquefois des alimens dont elles vivent. Élien rapporte que les perdrix de Cyrrha, ville maritime de la Phocide, ſur le golfe de Corynthe, ſont de mauvais goût, parce qu'elles ſe nourriſſent d'ail *(h)*.

Elles volent peſamment & avec effort, comme font les griſes, & on peut les reconnoître de même ſans les voir, au ſeul bruit qu'elles font avec leurs ailes en prenant leur volée; leur inſtinct eſt de plonger dans les précipices lorſqu'on les ſurprend ſur les montagnes, & de regagner le ſommet lorſqu'on va à la remiſe: dans les plaines elles filent droit & avec roideur; lorſqu'elles ſont ſuivies de près & pouſſées vivement, elles ſe réfugient dans les bois, ſe perchent même ſur les arbres, & ſe terrent quelquefois, ce que ne font point les perdrix griſes.

Les perdrix rouges diffèrent encore des griſes par le naturel & les mœurs, elles ſont moins ſociables: à la vérité, elles vont par compagnies; mais il ne règne pas dans ces compagnies une union auſſi parfaite; quoique nées, quoiqu'élevées enſemble, les perdrix rouges ſe tiennent plus éloignées les unes des autres, elles ne partent point enſemble, ne vont pas toutes du même côté, & ne ſe rappellent pas enſuite avec le même empreſſement, ſi ce n'eſt au temps de l'amour, & alors même chaque paire ſe

(h) Élien, *de Naturâ Avium*, lib. IV, cap. XIII.

réunit ſéparément; enfin, lorſque cette ſaiſon eſt paſſée & que la femelle eſt occupée à couver, le mâle la quitte & la laiſſe ſeule chargée du ſoin de la famille; en quoi nos perdrix rouges paroiſſent auſſi différer des perdrix rouges de l'Égypte, puiſque les Prêtres Égyptiens avoient choiſi pour l'emblême d'un bon ménage deux perdrix, l'une mâle & l'autre femelle, couvant chacune de ſon côté *(i)*.

Par une ſuite de leur naturel ſauvage, les perdrix rouges que l'on tâche de multiplier dans les parcs, & que l'on élève à peu près comme les faiſans, ſont encore plus difficiles à élever, exigent plus de ſoins & de précautions pour les accoutumer à la captivité, ou pour mieux dire, elles ne s'y accoutument jamais, puiſque les petits perdreaux rouges qui ſont éclos dans la faiſanderie, & qui n'ont jamais connu la liberté, languiſſent dans cette priſon, qu'on cherche à leur rendre agréable de toutes manières, & meurent bientôt d'ennui ou d'une maladie qui en eſt la ſuite, ſi on ne les lâche dans le temps où ils commencent à avoir la tête garnie de plumes.

Ces faits qui m'ont été fournis par M. le Roy, paroiſſent contredire ce qu'on rapporte des perdrix d'Aſie *(k)* & de quelques îles de l'Archipel *(l)*, & même de Provence où on en a vu

(i) *Voyez* Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 120.

(k) *In regione circa Trapezuntem . . . . . . vidi hominem ducentem ſecum ſupra quatuor millia Perdicum. Is iter faciebat per terram, Perdices per aerem volabant, quas ducebat ad quoddam caſtrum . . . . . . quod a Trapezunte diſtat trium dierum itinere : cum huic homini quieſcere . . . . . libebat, Perdices omnes quieſcebant circa eum, & capiebat de ipſis quantum volebat numerum.* Odoricus de Foro-Julii apud Geſner, *de Avibus*, pag. 675.

(l) Il y a des gens du côté de Veſſa & d'Élata (dans l'île de Scio), qui élèvent les perdrix avec ſoin: on les mène . . . . à la campagne chercher leur nourriture comme des troupeaux de moutons; chaque famille confie les ſiennes au gardien commun, qui les

des troupes nombreuſes *(m)*, qui obéiſſoient à la voix de leur conducteur avec une docilité ſingulière. Porphire parle d'une perdrix privée venant de Carthage, qui accouroit à la voix de ſon maître, le careſſoit, & exprimoit ſon attachement par des inflexions de voix que le ſentiment ſembloit produire, & qui étoient toutes différentes de ſon cri ordinaire *(n)*. Mundella & Geſner en ont élevé eux-mêmes qui étoient devenues très-familières *(o)*; il paroît même par pluſieurs paſſages des Anciens qu'on en étoit venu juſqu'à leur apprendre à chanter ou à perfectionner leur chant naturel qui, du moins dans certaines races, paſſoit pour un ramage agréable *(p)*.

Mais tout cela peut ſe concilier en diſant que cet oiſeau eſt moins ennemi de l'homme que de l'eſclavage, qu'il eſt des moyens d'apprivoiſer & de ſubjuguer l'animal le plus ſauvage, c'eſt-à-dire le plus amoureux de ſa liberté, & que ce moyen eſt de le traiter ſelon ſa nature, en lui laiſſant autant de liberté qu'il eſt poſſible: ſous ce point de vue, la ſociété de la perdrix apprivoiſée avec l'homme qui ſait s'en faire obéir, eſt du genre le plus intéreſſant & le plus noble; elle n'eſt fondée ni ſur le beſoin, ni ſur l'intérêt, ni ſur une douceur ſtupide, mais ſur la

ramène le ſoir; & on les rappelle chez ſoi ave un coup de ſifflet, même pendant la journée. *Voyez le* Voyage au Levant de M. de Tournefort, *tome I, page 386*,

(m) J'ai vu un homme en Provence, du côté de Graſſe, qui conduiſoit des compagnies de perdrix à la campagne, & qui les faiſoit venir à lui quand il vouloit; il les prenoit avec la main, les mettoit dans ſon ſein, & les renvoyoit enſuite.... avec les autres. *Ibidem.*

(n) Porphire, *de Abſtinentiâ à carnibus*, lib. III.

(o) Voyez Geſner, *de Avibus*, pag. 682.

(p) Athénée, *Deipnoſoph.* = Plutarque, *Utra Animalium, &c.* Élien, *de Naturâ Animalium*, lib. IV, cap. XIII.

ſympathie, le goût réciproque, le choix volontaire; il faut même pour bien réuſſir qu'elle ſoit abſolument volontaire & libre: la perdrix ne s'attache à l'homme, ne ſe ſoumet à ſes volontés qu'autant que l'homme lui laiſſe perpétuellement le pouvoir de le quitter: & lorſqu'on veut lui impoſer une loi trop dure, une contrainte au-delà de ce qu'exige toute ſociété; en un mot, lorſqu'on veut la réduire à l'eſclavage domeſtique, ſon naturel ſi doux ſe révolte, & le regret profond de ſa liberté perdue étouffe en elle les plus forts penchans de la Nature; celui de ſe conſerver, on l'a vu ſouvent ſe tourmenter dans ſa priſon juſqu'à ſe caſſer la tête & mourir; celui de ſe reproduire, elle y montre une répugnance invincible; & ſi quelquefois on la vit cédant à l'ardeur du tempérament & à l'influence de la ſaiſon, s'accoupler & pondre en cage, jamais on ne l'a vue s'occuper efficacement, dans la volière la plus commode & la plus ſpacieuſe, à perpétuer une race eſclave.

LA PERDRIX ROUGE-BLANCHE *(a)*.

DANS la race de la Perdrix rouge, la blancheur du plumage eſt comme dans la race de la perdrix griſe, un effet accidentel de quelque cauſe particulière, & qui prouve l'analogie des deux races: cette blancheur n'eſt cependant point univerſelle, car la tête conſerve ordinairement ſa couleur; le bec & les pieds reſtent rouges; & comme d'ailleurs on la trouve ordinairement avec les perdrix rouges, on eſt fondé à la regarder comme une variété individuelle de cette race de perdrix.

(a) *Voyez* Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 238.

LE

LE FRANCOLIN.

CE nom de Francolin *(planches 147 & 148)* eſt encore un de ceux qui ont été appliqués à des oiſeaux fort différens: nous avons déjà vu ci-deſſus qu'il avoit été donné à l'attagas; & il paroît par un paſſage de Geſner, que l'oiſeau connu à Veniſe ſous le nom de *francolin*, eſt une eſpèce de gélinotte *(hazel-huhn) (a)*.

Le francolin de Naples eſt plus gros qu'une poule ordinaire, & à vrai dire la longueur de ſes pieds, de ſon bec & de ſon cou, ne permettent point d'en faire ni une gélinotte ni un francolin *(b)*.

Tout ce qu'on dit du francolin de Ferrare, c'eſt qu'il a les pieds rouges & vit de poiſſons *(c)*: l'oiſeau du Spitzberg, auquel on a donné le nom de *francolin*, s'appelle auſſi *coureur de rivage*, parce qu'il ne s'éloigne jamais beaucoup de la côte où il trouve la nourriture qui lui convient; ſavoir, des vers gris & des chevrettes; mais il n'eſt pas plus gros qu'une alouette *(d)*. Le francolin dont Olina donne la deſcription & la figure *(e)*, eſt celui dont il s'agit ici: celui de M. Edwards en diffère en quelques points *(f)*, & paroît être exactement le même oiſeau

(a) Eſt autem (Francolinus) eadem Germanorum Hazel-huhn, ut ex icone Francolini Venetiis dicti quam doctiſſimus Medicus Aloyſius Mundella ad me miſit, circa ullam dubitationem cognovi. Geſner, *de Avibus*, pag. 225.

(b) Geſner, *ibidem.*

(c) Alii alium quemdam Francolinum faciunt, cruribus rubris, piſcibus viventem, Ferrariæ, ut audio, notum. Geſner, *ibidem.*

(d) Voyages de M. l'abbé Prevôt, *tome XV, page 276.*

(e) Olina, *page 33.*

(f) Edwards, *planche CCXLVI.*

que le francolin de M. de Tournefort *(g)*, qui se rapproche aussi de celui de Ferrare, en ce qu'il se plaît sur les côtes de la mer & dans les lieux marécageux.

Enfin le nôtre paroît différer de ces trois derniers, & même de celui de M. Brisson *(h)*, soit par la couleur du plumage & même du bec, soit par les dimensions & le port de la queue, qui est plus longue dans la figure de M. Brisson, plus épanouie dans la nôtre, & tombante dans celles de M. Edwards & d'Olina; mais malgré cela, je crois que le francolin d'Olina, celui de M. de Tournefort, celui d'Edwards, celui de M. Brisson & le mien sont tous de la même espèce, attendu qu'ils ont beaucoup de choses communes, & que les petites différences qu'on a observées entr'eux ne sont pas assez caractérisées pour constituer des espèces diverses, & peuvent d'ailleurs être relatives à l'âge, au sexe, au climat, ou à d'autres causes particulières.

Il est certain que le francolin a beaucoup de rapports avec la perdrix; & c'est ce qui a porté Olina, Linnæus & Brisson à les ranger parmi les perdrix. Pour moi, après avoir examiné de près & comparé ces deux sortes d'oiseaux, j'ai cru avoir observé entr'eux assez de différences pour les séparer; en effet, le francolin diffère des perdrix, non-seulement par les couleurs du plumage, par la forme totale, par le port de la queue & par son cri, mais encore parce qu'il a un éperon à chaque jambe *(i)*; tandis que la perdrix mâle n'a qu'un tubercule calleux au lieu d'éperon.

Le francolin est aussi beaucoup moins répandu que la perdrix:

(g) Tournefort, *tome I, page 412; & tome II, page 103.*

(h) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 245.

(i) Celui d'Olina n'en a point; mais il y a apparence qu'il a fait dessiner la femelle.

il paroît qu'il ne peut guère ſubſiſter que dans les pays chauds; l'Eſpagne, l'Italie & la Sicile, ſont preſque les ſeuls pays de l'Europe où il ſe trouve; on en voit auſſi à Rhodes *(k)*, dans l'île de Chypre *(l)*, à Samos *(m)*, dans la Barbarie, & ſur-tout aux environs de Tunis *(n)*, en Égypte, ſur les côtes d'Aſie *(o)* & à Bengale *(p)*. Dans tous ces pays, on trouve des francolins & des perdrix, qui ont chacun leurs noms diſtincts & leur eſpèce ſéparée.

La rareté de ces oiſeaux en Europe, jointe au bon goût de leur chair, ont donné lieu aux défenſes rigoureuſes qui ont été faites en pluſieurs pays de les tuer; & de-là on prétend qu'ils ont eu le nom de *francolin*, comme jouiſſant d'une ſorte de franchiſe ſous la ſauve-garde de ces défenſes.

On ſait peu de choſe de cet oiſeau au-delà de ce que montre la figure: ſon plumage eſt fort beau; il a un collier très-remarquable de couleur orangée; ſa groſſeur ſurpaſſe un peu celle de la perdrix griſe: la femelle eſt un peu plus petite que le mâle, & les couleurs de ſon plumage ſont plus foibles & moins variées.

(k) Olina.

(l) Tournefort.

(m) Edwards. . . . . M. Edwards dit qu'il n'eſt pas queſtion du francolin dans le texte du Voyage au Levant de M. de Tournefort, quoiqu'il y ait une figure de cet oiſeau, ſous le nom de *Francolin, ſorte d'oiſeau qui fréquente les marais.* Cette aſſertion eſt fautive; voici ce que je trouve, *tome I* de ce Voyage, *page 412*, édition du Louvre: « Les francolins n'y ſont pas communs (dans l'île de Samos) & ne quittent pas la marine, « entre le petit Boghas & Cora, auprès d'un étang marécageux . . . . .on les appelle *Perdrix* « *des prairies.* » La figure de l'oiſeau porte ſimplement en tête le nom de francolin.

(n) Olina, *page 33*.

(o) Tournefort, *Voyage au Levant*, tome II, page 103.

(p) Edwards.

Ces oiſeaux vivent de grains : on peut les élever dans des volières ; mais il faut avoir l'attention de leur donner à chacun une petite loge où ils puiſſent ſe tapir & ſe cacher, & de répandre dans la volière du ſable & quelques pierres de tuf.

Leur cri eſt moins un chant qu'un ſifflement très-fort qui ſe fait entendre de fort loin *(q)*.

Les francolins vivent à peu près autant que les perdrix *(r)*; leur chair eſt exquiſe, & elle eſt quelquefois préférée à celle des perdrix & des faiſans.

M. Linnæus *(ſ)* prend la perdrix de Damas de Willulghby pour le francolin *(t)*, ſur quoi il y a deux remarques à faire : la première, que cette perdrix de Damas eſt plutôt celle de Belon qui en a parlé le premier *(u)*, que celle de Willulghby qui n'en a parlé que d'après Belon ; la ſeconde, que cette perdrix de Damas diffère du francolin, & par ſa petiteſſe puiſqu'elle eſt moins groſſe que la perdrix griſe, ſelon Belon ; & par ſon plumage, comme on peut le voir en comparant les figures dans nos planches ; & par ſes pieds velus, qui ont empêché Belon de la ranger parmi les râles de genêt ou les pluviers.

M. Linnæus auroit dû reconnoître le francolin de Tournefort dans celui d'Olina, dont Willulghby fait mention *(x)*; enfin, le naturaliſte Suédois ſe trompe encore en fixant excluſivement l'Orient pour le climat du francolin, puiſque cet oiſeau ſe trouve, comme je l'ai déjà remarqué, en Sicile, en Italie, en Eſpagne,

(q) Olina.

(r) *Idem.*

(ſ) Linnæus, *Syſt. nat.* edit. X, pag. 161.

(t) Willulghby, *Ornithologie*, page 128.

(u) Belon, *Obſerv.* page 152.

(x) Willulghby, *Ornithologie*, page 125.

en

en Barbarie, & dans quelques autres contrées qui n'appartiennent point à l'Orient.

Ariſtote met l'attagen, que Belon regarde comme le francolin, au rang des oiſeaux pulvérateurs & frugivores *(y)* : Belon lui fait dire de plus que cet oiſeau pond un grand nombre d'œufs *(z)*, quoique cela ne ſe trouve point à l'endroit cité ; mais c'eſt une conſéquence que l'on peut tirer, dans les principes d'Ariſtote, de ce que cet oiſeau eſt frugivore & pulvérateur. Belon dit encore, d'après les Anciens, que le francolin eſt fréquent dans la campagne de Marathon, parce qu'il ſe plaît dans les lieux marécageux ; & cela s'accorde très-bien avec ce que M. de Tournefort rapporte des francolins de Samos *(a)*.

LE BIS-ERGOT.

LA première eſpèce qui nous paroît voiſine du francolin, c'eſt l'oiſeau qui nous a été donné ſous le nom de *Perdrix du Sénégal (planche 137)* : cet oiſeau a à chaque pied deux ergots, ou plutôt deux tubercules de chair dure & calleuſe ; & comme c'eſt une eſpèce ou race particulière, nous lui avons donné le nom de *Bis-ergot*, à cauſe de ce caractère de deux ergots qu'il a à chaque pied. Je le place à la ſuite des francolins, parce qu'il me paroît avoir plus de rapports avec eux qu'avec les perdrix, ſoit par ſa groſſeur, ſoit par la longueur du bec & des ailes, ſoit par ſes éperons.

(y) Ariſtote, *Hiſtoria Animalium*, lib. IX, cap. XLIX.

(z) *Avis multipara eſt attagen.* Belon, *Nat. des Oiſeaux*, page 241.

(a) Tournefort, *tome I, page 412.*

LE GORGE-NUE ET LA PERDRIX ROUGE D'AFRIQUE.

CET Oiſeau que nous avons vu vivant à Paris, chez feu M. le Marquis de Montmirail, a le deſſous du cou & de la gorge dénué de plumes & ſimplement couvert d'une peau rouge; le reſte du plumage eſt beaucoup moins varié & moins agréable que celui du francolin. Le gorge-nue ſe rapproche de cette eſpèce par ſes pieds rouges & ſa queue épanouie, & de l'eſpèce précédente, qui eſt celle du bis-ergot, par le double éperon qu'il a pareillement à chaque pied.

Le défaut d'obſervations nous met hors d'état de juger à laquelle de ces deux eſpèces elle reſſemble le plus par ſes mœurs ou par ſes habitudes. M. Aublet m'aſſure que c'eſt un oiſeau qui ſe perche.

LA PERDRIX ROUGE d'Afrique *(planche 180)* eſt plus rouge que nos perdrix rouges, à cauſe d'une large tache de cette couleur qu'elle a ſous la gorge; mais le reſte de ſon plumage eſt beaucoup moins agréable : elle diffère des trois eſpèces précédentes par deux caractères fort apparens, ſes éperons plus longs & plus pointus, & ſa queue plus épanouie que ne l'ont ordinairement les perdrix : le défaut d'obſervations nous met hors d'état de juger ſi elle en diffère auſſi par ſes mœurs ou par ſes habitudes.



OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport aux PERDRIX.

I.

LA Perdrix rouge de Barbarie, donnée par M. Edwards, *planche LXX*, nous paroît être une eſpèce différente de notre perdrix rouge d'Europe, elle eſt plus petite que notre perdrix griſe; elle a le bec, le tour des yeux & les pieds rouges comme la bartavelle; mais elle a ſur le haut des ailes, des plumes d'un beau bleu bordé de rouge brun; & autour du cou une eſpèce de collier formé par des taches blanches, répandues ſur un fond brun, ce qui, joint à ſa petiteſſe, diſtingue cette eſpèce des deux races de perdrix rouges qui ſont connues en Europe.

I I.

LA PERDRIX DE ROCHE OU *DE LA GAMBRA.*

CETTE Perdrix prend ſon nom des lieux où elle a coutume de ſe tenir par préférence; elle ſe plaît, comme les perdrix rouges, parmi les rochers & les précipices: ſa couleur générale eſt un brun obſcur, & elle a ſur la poitrine une tache couleur de tabac d'Eſpagne. Au reſte, ces perdrix ſe rapprochent encore de la perdrix rouge par la couleur des pieds, du bec & du tour des yeux; elles ſont moins groſſes que les nôtres, & retrouſſent la queue en courant; mais, comme elles, elles courent très-vîte, & ont en gros la même forme *(a)*; leur chair eſt excellente.

(a) Voyez Journal de Stibbs, *page 287;* & l'abbé Prevôt, *tome III, page 309.*

III.

LA PERDRIX PERLÉE DE LA CHINE.

CETTE Perdrix qui n'eſt connue que par la deſcription de M. Briſſon *(b)*, paroît propre à l'extrémité orientale de l'ancien continent; elle eſt un peu plus groſſe que notre perdrix rouge, elle a la forme, le port de la queue, la brièveté des ailes & toute la tournure de la perdrix; elle a de notre rouge ordinaire *(pl. 150)*, la gorge blanche; & de celle d'Afrique *(pl. 180)*, les éperons plus longs & plus pointus; mais elle n'a pas, comme elle, le bec & les pieds rouges; ceux-ci ſont roux, & le bec eſt noirâtre ainſi que les ongles: le fond de ſon plumage eſt de couleur obſcure égayée ſur la poitrine & les côtés par une quantité de petites taches rondes de couleur plus claire; d'où j'ai pris occaſion de la nommer *perdrix perlée:* elle a outre cela, quatre bandes remarquables qui partent de la baſe du bec & ſe prolongent ſur les côtés de la tête; ces bandes ſont alternativement de couleur claire & rembrunie.

IV.

LA PERDRIX DE LA NOUVELLE ANGLETERRE. *(c)*

JE mets cet Oiſeau d'Amérique & les ſuivans à la ſuite des perdrix, non que je les regarde comme de véritables perdrix, mais tout au plus comme leurs repréſentans, parce que ce ſont ceux des oiſeaux du nouveau Monde qui ont le plus de rapport avec les perdrix, leſquelles certainement n'ont pas l'aile aſſez forte

(b) Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 234.

(c) *Idem, ibidem*, page 223.

ni le vol aſſez élevé, pour avoir pu traverſer les mers qui ſéparent le vieux continent du nouveau.

L'oiſeau dont il s'agit ici eſt plus petit que la perdrix griſe; il a l'iris jaune, le bec noir, la gorge blanche, & deux bandes de la même couleur qui vont de la baſe du bec juſque derrière la tête en paſſant ſur les yeux; il a auſſi quelques taches blanches au haut du cou: le deſſous du corps eſt jaunâtre rayé de noir, & le deſſus d'un brun tirant au roux, à peu près comme dans la perdrix rouge, mais bigarré de noir: cet oiſeau a la queue courte comme toutes les perdrix; il ſe trouve non-ſeulement dans la nouvelle Angleterre, mais encore à la Jamaïque, quoique ces deux climats ſoient différens.

M. Albin en a nourri aſſez long-temps avec du blé & du chenevis *(d)*.

(d) Albin, *tome I, page 25.*



LA CAILLE (a).

Théophraste trouvoit une si grande ressemblance entre les Perdrix & les Cailles *(planche 170)*, qu'il donnoit à ces dernières le nom de *Perdrix naines;* & c'est sans doute par une suite de cette méprise, ou par une erreur semblable, que les Portugais ont appelé la perdrix *codornix*, & que les Italiens ont appliqué le nom de *coturnice* à la bartavelle ou perdrix grecque. Il est vrai que les perdrix & les cailles ont beaucoup de rapports entr'elles; les unes & les autres sont des oiseaux pulvérateurs, à ailes & queue courtes, & courant fort vîte *(b)*, à bec de gallinacés, à plumage gris moucheté de brun & quelquefois tout blanc *(c)*; du reste, se nourrissant, s'accouplant, construisant leur nid, couvant leurs œufs, menant leurs petits à peu-près de la même manière, & toutes deux ayant le tempérament fort lascif, & les mâles une grande disposition à se battre: mais quelque nombreux que soient ces rapports, ils se trouvent balancés par un nombre presqu'égal de dissemblances, qui font de l'espèce des cailles une espèce tout-à-fait séparée de celle des perdrix: en effet, 1.° les cailles sont constamment plus petites que les perdrix, en comparant les plus

(a) Ὄρτυξ, en Grec; en Latin, *Coturnix;* en Espagnol, *Cuaderviz;* en Italien, *Quaglia;* en Allemand, *Wachtel;* en Anglois, *Quail;* en Polonois, *Przepiorka.* — *Coturnix.* Gesner, *Avium*, pag. 352 .... Aldrovande, *Avi.* tom. II, pag. 150 ..... Frisch, *planche CXVII*, avec une figure coloriée du mâle & une de la femelle.

Nota. Frisch prétend *(planche CXVII)* que du temps de Charlemagne on lui donnoit le nom de *Quacara;* quelques-uns lui ont aussi donné celui de *Currelius*, & j'en dirai plus bas la raison: quoi qu'il en soit, ces deux noms ont été omis par M. Brisson.

(b) Currit satis velociter, unde Currelium vulgo dicimus. Comestos *&* *alii.*

(c) Aristote, lib. *de Coloribus*, cap. VI.

grandes races des unes aux plus grandes races des autres, & les plus petites aux plus petites ; 2.° elles n'ont point derrière les yeux cet eſpace nu & ſans plumes qu'ont les perdrix, ni ce fer-à-cheval que les mâles de celles-ci ont ſur la poitrine, & jamais on n'a vu de véritables cailles à bec & pieds rouges ; 3.° leurs œufs ſont plus petits & d'une toute autre couleur ; 4.° leur voix eſt auſſi différente, & quoique les unes & les autres faſſent entendre leur cri d'amour à peu près dans le même temps, il n'en eſt pas de même du cri de colère, car la perdrix le fait entendre avant de ſe battre, & la caille en ſe battant *(d)* ; 5.° la chair de celle-ci eſt d'une ſaveur & d'une texture toute différente, & elle eſt beaucoup plus chargée de graiſſe ; 6.° ſa vie eſt plus courte ; 7.° elle eſt moins ruſée que la perdrix & plus facile à attirer dans le piége, ſur-tout lorſqu'elle eſt encore jeune & ſans expérience : elle a les mœurs moins douces & le naturel plus rétif ; car il eſt extrêmement rare d'en voir de privées, à peine peut-on les accoutumer à venir à la voix étant renfermées de jeuneſſe dans une cage ; elle a les inclinations moins ſociales, car elle ne ſe réunit guère par compagnies, ſi ce n'eſt lorſque la couvée encore jeune demeure attachée à la mère dont les ſecours lui ſont néceſſaires, ou lorſqu'une même cauſe agiſſant ſur toute l'eſpèce à la fois & dans le même temps, on en voit des troupes nombreuſes traverſer les mers & aborder dans le même pays ; mais cette aſſociation forcée ne dure qu'autant que la cauſe qui l'a produite, car dès que les cailles ſont arrivées dans le pays qui leur convient, & qu'elles peuvent vivre à leur gré, elles vivent ſolitairement. Le beſoin de l'amour eſt le ſeul lien qui les réunit, encore ces ſortes d'unions ſont-elles ſans

(d) Ariſtote, *Hiſtoria Animalium*, lib VIII, cap. XII.

consistance pendant leur courte durée; car les mâles qui recherchent les femelles avec tant d'ardeur, n'ont d'attachement & de préférence pour aucune en particulier. Dans cette espèce les accouplemens sont fréquens, mais l'on ne voit pas un seul couple; lorsque le desir de jouir a cessé, toute société est rompue entre les deux sexes, le mâle alors non-seulement quitte & semble fuir ses femelles, mais il les repousse à coups de bec & ne s'occupe en aucune façon du soin de la famille; de leur côté les petits sont à peine adultes qu'ils se séparent, & si on les réunit par force dans un lieu fermé, ils se battent à outrance les uns contre les autres, sans distinction de sexe, & ils finissent par se détruire *(e)*.

L'inclination de voyager & de changer de climat dans certaines saisons de l'année, est, comme je l'ai dit ailleurs *(f)*, l'une des affections les plus fortes de l'instinct des cailles.

La cause de ce desir ne peut être qu'une cause très-générale, puisqu'elle agit non-seulement sur toute l'espèce, mais sur les individus même séparés, pour ainsi dire, de leur espèce, & à qui une étroite captivité ne laisse aucune communication avec leurs semblables. On a vu de jeunes cailles élevées dans des cages, presque depuis leur naissance, & qui ne pouvoient ni connoître ni regretter la liberté, éprouver régulièrement deux fois par an pendant quatre années, une inquiétude & des agitations singulières dans les temps ordinaires de la passe; savoir, au mois d'avril & au mois de septembre; cette inquiétude duroit environ trente jours à chaque fois, & recommençoit

(e) Les Anciens savoient bien cela, puisqu'ils disoient des enfans querelleurs & mutins, qu'ils étoient querelleurs comme des cailles tenues en cage. *Aristophane.*

(f) *Tome I* de cette Histoire naturelle des Oiseaux, *page 8*.

tous

tous les jours une heure avant le coucher du soleil : on voyoit alors ces cailles prisonnières aller & venir d'un bout de la cage à l'autre, puis s'élancer contre le filet qui lui servoit de couvercle, & souvent avec une telle violence qu'elles retomboient tout étourdies : la nuit se passoit presqu'entièrement dans ces agitations, & le jour suivant elles paroissoient tristes, abattues, fatiguées & endormies. On a remarqué que les cailles qui vivent dans l'état de liberté dorment aussi une grande partie de la journée ; & si l'on ajoute à tous ces faits, qu'il est très-rare de les voir arriver de jour, on sera, ce me semble, fondé à conclure que c'est pendant la nuit qu'elles voyagent *(g)*, & que ce desir de voyager est inné chez elles, soit qu'elles craignent les températures excessives, puisqu'elles se rapprochent constamment des contrées septentrionales pendant l'été, & des méridionales pendant l'hiver ; ou ce qui semble plus vraisemblable, qu'elles n'abandonnent successivement les différens pays que pour passer de ceux où les récoltes sont déjà faites dans ceux où elles sont encore à faire, & qu'elles ne changent ainsi de demeure que pour trouver toujours une nourriture convenable pour elles & pour leur couvée.

Je dis que cette dernière cause est la plus vraisemblable ; car d'un côté, il est acquis par l'observation, que les cailles peuvent très-bien résister au froid, puisqu'il s'en trouve en Islande, selon M. Horrebow *(h)*, & qu'on en a conservé plusieurs années de suite dans une chambre sans feu, & qui même étoit tournée au nord, sans que les hivers les plus rigoureux aient paru les

(g) Les cailles prennent leur volée plutôt de nuit que de jour. Belon, *Nature des Oiseaux*, page 265. *Et hoc semper noctu*, dit Pline en parlant des volées de cailles qui fondant toutes à la fois sur un navire pour se reposer, le faisoient couler à fond par leur poids.

(h) *Voyez* Horrebow, *Histoire générale des Voyages*, tome V, page 203.

incommoder, ni même apporter le moindre changement à leur manière de vivre; & d'un autre côté, il semble qu'une des choses qui les fixent dans un pays, c'est l'abondance de l'herbe; puisque selon la remarque des Chasseurs, lorsque le printemps est sec, & que par conséquent l'herbe est moins abondante, il y a aussi beaucoup moins de cailles le reste de l'année: d'ailleurs, le besoin actuel de nourriture est une cause plus déterminante, plus analogue à l'instinct borné de ces petits animaux, & suppose en eux moins de cette prévoyance que les Philosophes accordent trop libéralement aux bêtes: lorsqu'ils ne trouvent point de nourriture dans un pays, il est tout simple qu'ils en aillent chercher dans un autre; ce besoin essentiel les avertit, les presse, met en action toutes leurs facultés; ils quittent une terre qui ne produit rien pour eux, ils s'élèvent dans l'air, vont à la découverte d'une contrée moins dénuée, s'arrêtent où ils trouvent à vivre: & l'habitude se joignant à l'instinct qu'ont tous les animaux, & sur-tout les animaux ailés, d'éventer de loin leur nourriture; il n'est pas surprenant qu'il en résulte une affection pour ainsi dire innée, & que les mêmes cailles reviennent tous les ans dans les mêmes endroits; au lieu qu'il seroit dur de supposer avec Aristote *(i)*, que c'est d'après une connoissance réfléchie des saisons, qu'elles changent deux fois par an de climat, pour trouver toujours la température qui leur convient, comme faisoient autrefois les rois de Perse; encore plus dur de supposer avec Catesby *(k)*, Belon *(l)* & quelques autres, que lorsqu'elles changent de climat, elles passent sans s'arrêter dans les lieux

(i) Aristote, *lib. VIII, cap. XII.*

(k) *Voyez* Catesby, *Transactions Philosophiques*, n.° 486, art. VI, page 161.

(l) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 265.

qui pourroient leur convenir en-deçà de la Ligne, pour aller chercher aux Antipodes précisément le même degré de latitude, auquel elles étoient accoutumées de l'autre côté de l'Équateur, ce qui supposeroit des connoissances, ou plutôt des erreurs scientifiques auxquelles l'instinct brute est beaucoup moins sujet que la raison cultivée.

Quoi qu'il en soit, lorsque les cailles sont libres, elles ont un temps pour arriver & un temps pour repartir : elles quittoient la Grèce, suivant Aristote, au mois *boedromion (m)*, lequel comprenoit la fin d'août & le commencement de septembre. En Silésie, elles arrivent au mois de mai & s'en vont sur la fin d'août *(n)*; nos Chasseurs disent qu'elles arrivent dans notre pays vers le 10 ou le 12 de mai; Aloysius Mundella dit qu'on les voit paroître dans les environs de Venise vers le milieu d'avril. Olina fixe leur arrivée dans la campagne de Rome aux premiers jours d'avril; mais presque tous conviennent qu'elles s'en vont à la première gelée d'automne *(o)*, dont l'effet est d'altérer la qualité des herbes, & de faire disparoître les insectes; & si les gelées du mois de mai ne les déterminent point à retourner vers le sud, c'est une nouvelle preuve que ce n'est point le froid qu'elles évitent, mais qu'elles cherchent de la nourriture dont elles ne sont point privées par les gelées du mois de mai. Au reste, il ne faut pas regarder ces temps marqués par les Observateurs, comme des époques fixes auxquelles la Nature daigne s'assujettir, ce sont au contraire des termes mobiles qui varient entre certaines limites d'un pays à l'autre, suivant la température

(m) Voyez Aristote, *Historia Animalium*, lib. VIII, cap. XII.

(n) Voyez Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 249.

(o) Voyez Gesner, *de Avibus*, pag. 354.

du climat, & même d'une année à l'autre dans le même pays, ſuivant que le chaud & le froid commencent plus tôt ou plus tard, & que par conſéquent la maturité des récoltes & la génération des inſectes qui ſervent de nourriture aux cailles, eſt plus ou moins avancée.

Les Anciens & les Modernes ſe ſont beaucoup occupés de ce paſſage des cailles & des autres oiſeaux voyageurs: les uns l'ont chargé de circonſtances plus ou moins merveilleuſes; les autres conſidérant combien ce petit oiſeau vole difficilement & peſamment, l'ont révoqué en doute, & ont eu recours, pour expliquer la diſparition régulière des cailles en certaines ſaiſons de l'année, à des ſuppoſitions beaucoup plus révoltantes: mais il faut avouer qu'aucun des Anciens n'avoit élevé ce doute; cependant ils ſavoient bien que les cailles ſont des oiſeaux lourds, qui volent très-peu & preſque malgré eux *(p)*, que quoique très-ardens pour leurs femelles, les mâles ne ſe ſervent pas toujours de leurs ailes pour accourir à leur voix, mais qu'ils font ſouvent plus d'un quart de lieue à travers l'herbe la plus ſerrée pour les venir trouver; enfin qu'ils ne prennent l'eſſor que lorſqu'ils ſont tout-à-fait preſſés par les chiens ou par les Chaſſeurs: les Anciens ſavoient tout cela, & néanmoins il ne leur eſt pas venu dans l'eſprit que les cailles ſe retiraſſent aux approches des froids dans des trous pour y paſſer l'hiver, dans un état de torpeur & d'engourdiſſement, comme ſont les loirs, les hériſſons, les marmottes, les chauve-ſouris, &c. C'étoit une abſurdité réſervée à quelques Modernes *(q)*.

(p) Βαρεῖς καὶ μὴ πτητικοί, dit Ariſtote, *Hiſt. Animalium*, lib. IX, cap. VIII.

(q) Coturnicem multi credunt trans mare avolare, quod falſum eſſe convincitur quoniam trans mare per hiemen non invenitur; latet ergo ſicut aves ceteræ quibus ſuperflui lentique humores concoquendi ſunt. Albert *apud* Geſnerum, *de Avibus*, pag. 354.

qui

qui ignoroient sans doute que la chaleur intérieure des animaux sujets à l'engourdissement étant beaucoup moindre qu'elle ne l'est communément dans les autres quadrupèdes, & à plus forte raison dans les oiseaux, elle avoit besoin d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air, comme je l'ai dit ailleurs *(r)*; & que lorsque ce secours vient à leur manquer, ils tombent dans l'engourdissement & meurent même bientôt s'ils sont exposés à un froid trop rigoureux. Or, certainement cela n'est point applicable aux cailles en qui l'on a même reconnu généralement plus de chaleur que dans les autres oiseaux, au point qu'en France, elle a passé en proverbe *(s)*, & qu'à la Chine on se sert de ces oiseaux pour se tenir chaud en les portant tout vivans dans les mains *(t)*: d'ailleurs on s'est assuré par observation continuée pendant plusieurs années, qu'elles ne s'engourdissent point, quoique tenues pendant tout l'hiver dans une chambre exposée au nord & sans feu, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, d'après plusieurs témoins oculaires & très-dignes de foi qui me l'ont assuré: or, si les cailles ne se cachent ni ne s'engourdissent pendant l'hiver, comme il est sûr qu'elles disparoissent dans cette saison, on ne peut douter qu'elles ne passent d'un pays dans un autre, & c'est ce qui est prouvé par un grand nombre d'autres observations.

Belon se trouvant en automne sur un navire qui passoit de Rhodes à Alexandrie, vit des cailles qui alloient du Septentrion au Midi; & plusieurs de ces cailles ayant été prises par les gens de l'équipage, on trouva dans leur jabot des grains de froment

(r) Voyez le tome VIII de cette Histoire naturelle, générale & particulière, *in 4.° pages 159 & 160.*

(s) On dit vulgairement, *chaud comme une Caille.*

(t) Voyez Osborn. Iter. *190.*

bien entiers. Le printemps précédent, le même Obſervateur paſſant de l'île de Zante dans la Morée, en avoit vu un grand nombre qui alloient du Midi au Septentrion *(u)*; & il dit qu'en Europe comme en Aſie, les cailles ſont généralement oiſeaux de paſſage.

M. le commandeur Godeheu les a vues conſtamment paſſer à Malte, au mois de mai, par certains vents, & repaſſer au mois de ſeptembre *(x)*: pluſieurs chaſſeurs m'ont aſſuré que pendant les belles nuits du printemps on les entend arriver, & que l'on diſtingue très-bien leur cri, quoiqu'elles ſoient à une très-grande hauteur; ajoutez à cela, qu'on ne fait nulle part une chaſſe auſſi abondante de ce gibier que ſur celles de nos côtes qui ſont oppoſées à celles d'Afrique ou d'Aſie, & dans les îles qui ſe trouvent entre deux: preſque toutes celles de l'Archipel & juſqu'aux écueils en ſont couverts, ſelon M. de Tournefort, dans certaines ſaiſons de l'année *(y)*; & plus d'une de ces îles en a pris le nom d'*Ortygia* *(z)*. Dès le ſiècle de Varron, l'on avoit remarqué qu'au temps de l'arrivée & du départ des cailles, on en voyoit une multitude prodigieuſe dans les îles de Pontia, Pandataria & autres qui avoiſinent la partie méridionale de l'Italie *(a)*, & où elles faiſoient apparemment une ſtation pour ſe repoſer. Vers le

(u) *Voyez* les Obſervations de Belon, *fol. 90, verſo*; & la *Nature des Oiſeaux*, du même auteur, *page 264 & ſuivantes.*

(x) *Voyez* les Mémoires de Mathématique & de Phyſique, préſentés à l'Académie royale des Sciences par divers Savans, &c. *tome III*, *pages 91 & 92.*

(y) *Voyez* Tournefort, *Voyage au Levant*, tome I, pages 169, 181, 313, &c.

(z) Ce nom d'*Ortygia*, formé du mot grec Ὄρτυξ, qui ſignifie *Caille*, a été donné aux deux Délos, ſelon Phanodémus dans Athénée: on l'a encore appliqué à une autre petite île vis-à-vis Siracuſe, & même à la ville d'Éphèſe, ſelon Étienne de Byzance & Euſtathe.

(a) Varro, *de Re Ruſticâ*, lib. III, cap. v.

commencement de l'automne, on en prend une ſi grande quantité dans l'île de Caprée, à l'entrée du golfe de Naples, que le produit de cette chaſſe fait le principal revenu de l'Évêque de l'île, appelé par cette raiſon l'*Évêque des cailles :* on en prend auſſi beaucoup dans les environs de Peſaro ſur le golfe Adriatique, vers la fin du printemps qui eſt la ſaiſon de leur arrivée *(b) :* enfin il en tombe une quantité ſi prodigieuſe ſur les côtes occidentales du royaume de Naples, aux environs de *Nettuno,* que ſur une étendue de côte de quatre ou cinq milles, on en prend quelquefois juſqu'à cent milliers dans un jour, & qu'on les donne pour quinze jules le cent (un peu moins de huit livres de notre monnoie), à des eſpèces de Courtiers qui les font paſſer à Rome où elles ſont beaucoup moins communes *(c)*; il en arrive auſſi des nuées au printemps ſur les côtes de Provence, particulièrement dans les terres de M. l'Évêque de Fréjus, qui avoiſinent la mer; elles ſont ſi fatiguées, dit-on, de la traverſée, que les premiers jours on les prend à la main.

Mais, dira-t-on toujours, comment un oiſeau ſi petit, ſi foible, & qui a le vol ſi peſant & ſi bas, peut-il, quoique preſſé par la faim, traverſer de grandes étendues de mer? J'avoue que quoique ces grandes étendues de mer ſoient interrompues de diſtance en diſtance par pluſieurs îles où les cailles peuvent ſe repoſer, telles que Minorque, la Corſe, la Sardaigne, la Sicile, les îles de Malte, de Rhodes, toutes les îles de l'Archipel, j'avoue, dis-je, que malgré cela il leur faut encore du

(b) Aloyſius Mundella apud Geſnerum, pag. 354.

(c) Voyez Geſner, *de Avibus*, pag. 356; & Aldrovande, *Ornithol.* tom. II, pag. 164. Cette chaſſe eſt ſi lucrative, que le terrein où elle ſe fait par les habitans de *Nettuno*, eſt d'une chèreté exorbitante.

ſecours; & Ariſtote l'avoit fort bien ſenti, il ſavoit même quel étoit celui dont elles uſoient le plus communément; mais il s'étoit trompé, ce me ſemble, ſur la manière dont elles s'en aidoient: « lorſque le vent du nord ſouffle, dit-il, les cailles » voyagent heureuſement; mais ſi c'eſt le vent du midi, comme » ſon effet eſt d'appéſantir & d'humecter, elles volent alors » plus difficilement, & elles expriment la peine & l'effort par les » cris qu'elles font entendre en volant *(d)*. » Je crois en effet que c'eſt le vent qui aide les cailles à faire leur voyage, non pas le vent du nord, mais le vent favorable; de même que ce n'eſt point le vent du ſud qui retarde leur courſe, mais le vent contraire; & cela eſt vrai dans tous les pays où ces oiſeaux ont un trajet conſidérable à faire par-deſſus les mers *(e)*.

M. le Commandeur Godeheu a très-bien remarqué qu'au printemps les cailles n'abordent à Malte qu'avec le nord-oueſt, qui leur eſt contraire pour gagner la Provence, & qu'à leur retour c'eſt le ſud-eſt qui les amène dans cette île, parce qu'avec ce vent elles ne peuvent aborder en Barbarie *(f)* : nous voyons même que l'Auteur de la Nature s'eſt ſervi de ce moyen, comme le plus conforme aux loix générales qu'il avoit établies, pour envoyer de nombreuſes volées de cailles aux Iſraëlites dans le déſert *(g)*; & ce vent qui étoit le ſud-oueſt, paſſoit en effet

(d) Ariſtote, *Hiſtoria Animalium*, lib. VIII, cap. XII.

(e) Aurâ tamen vehi volunt propter pondus corporum vireſque parvas. Pline, *Hiſtor. nat.* lib. X, cap. XXIII.

(f) Mémoires préſentés à l'Académie royale des Sciences par divers Savans, *tome III, page 92.*

(g) Tranſtulit auſtrum de cœlo & induxit in virtute ſuâ Africum, & pluit ſuper eos ſicut pulverem carnes, & ſicut arenam maris volatilia pennata. Pſalm. 77.

en

en Égypte, en Éthiopie, ſur les côtes de la mer Rouge, & en un mot dans les pays où les cailles ſont en abondance *(h)*.

Des Marins que j'ai eu occaſion de conſulter, m'ont aſſuré que quand les cailles étoient ſurpriſes dans leur paſſage par le vent contraire, elles s'abattoient ſur les vaiſſeaux qui ſe trouvoient à leur portée, comme Pline l'a remarqué *(i)*, & tomboient ſouvent dans la mer, & qu'alors on les voyoit flotter & ſe débattre ſur les vagues une aile en l'air, comme pour prendre le vent; d'où quelques Naturaliſtes ont pris occaſion de dire qu'en partant elles ſe muniſſoient d'un petit morceau de bois, qui pût leur ſervir d'une eſpèce de point d'appui ou de radeau, ſur lequel elles ſe délaſſoient de temps en temps, en voguant ſur les flots, de la fatigue de voguer dans l'air *(k)*: on leur a fait auſſi porter à chacune trois petites pierres dans le bec, ſelon Pline *(l)*, pour ſe ſoutenir contre le vent; & ſelon Oppien *(m)*, pour reconnoître en les laiſſant tomber une à une, ſi elles avoient dépaſſé la mer; & tout cela ſe réduit à quelques petites pierres que les cailles avalent avec leur nourriture comme tous les granivores: en général, on leur a prêté des vues, une ſagacité, un diſcernement, qui feroient preſque douter que ceux qui leur ont fait honneur de ces qualités en

(h) *Sinus arabicus coturnicibus plurimum abundat.* Fl. Joſeph. *lib. III, cap. 1.*

(i) *Advolant . . . . . non ſine periculo navigantium cum appropinquavere terris, quippe velis ſæpe inſident, & hoc ſemper noctu, merguntque navigia.* Pline, *Hiſtor. nat.* lib. X, cap. XXIII.

(k) *Voyez* Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 156.

(l) *Quod ſi ventus agmen adverſo flatu cæperit inhibere, ponduſculis apprehenſis, aut gutture arenâ repleto ſtabilitæ volant.* Lib. X, cap. XXIII. On voit à travers cette erreur de Pline, qu'il ſavoit mieux qu'Ariſtote comment les cailles tiroient parti du vent pour paſſer les mers.

(m) Oppian, *in Ixent.*

aient fait beaucoup d'uſage eux-mêmes. On a obſervé que d'autres oiſeaux voyageurs, tels que le Râle terreſtre, accompagnoient les cailles, & que l'oiſeau de proie ne manquoit pas d'en attraper quelqu'une à leur arrivée; de-là on a prétendu qu'elles avoient de bonnes raiſons pour ſe choiſir un guide ou chef d'une autre eſpèce, que l'on a appelé *roi des cailles (ortygometra)*; & cela, parce que la première arrivante devant être la proie de l'oiſeau carnaſſier, elles tâchoient de détourner ce malheur ſur une tête étrangère *(n)*.

Au reſte, quoiqu'il ſoit vrai en général que les cailles changent de climat, il en reſte toujours quelques-unes qui n'ont pas la force de ſuivre les autres, ſoit qu'elles aient été bleſſées à l'aile, ſoit qu'elles ſoient ſurchargées de graiſſe, ſoit que provenant d'une ſeconde ponte, elles ſoient trop jeunes & trop foibles au temps du départ; & ces cailles traîneuſes tâchent de s'établir dans les meilleures expoſitions du pays où elles ſont contraintes de reſter *(o)*. Le nombre en eſt fort petit dans nos provinces; mais les Auteurs de la *Zoologie Britannique* aſſurent qu'une partie ſeulement de celles qu'on voit en Angleterre quitte entièrement l'île, & que l'autre partie ſe contente de changer de quartier, paſſant vers le mois d'octobre de l'intérieur des terres dans les provinces maritimes, & principalement dans celle d'Eſſex où elles reſtent tout l'hiver: lorſque la gelée ou la neige les obligent de quitter les jachères & les terres cultivées, elles gagnent

(n) Primam earum terræ appropinquantem accipiter rapit. Pline, loco citato. *Ac propterea opera eſt univerſis, ut ſollicitent avem generis externi per quem fruſtrentur prima diſcrimina.* Solinus, *cap. XVIII.*

(o) Coturnices quoque diſcedunt, niſi paucæ in locis apricis remanſerint. Ariſtot. *Hiſtor. Animal.* lib. VIII, cap. XII.

les côtes de la mer, où elles ſe tiennent parmi les plantes maritimes, cherchant les meilleurs abris, & vivant de ce qu'elles peuvent attraper ſur les algues, entre les limites de la haute & baſſe mer : ces mêmes Auteurs ajoutent que leur première apparition dans le comté d'Eſſex ſe rencontre exactement chaque année avec leur diſparition du milieu des terres *(p)*. On dit auſſi qu'il en reſte un aſſez bon nombre en Eſpagne & dans le ſud de l'Italie, où l'hiver n'eſt preſque jamais aſſez rude pour faire périr ou diſparoître entièrement les inſectes ou les graines qui leur ſervent de nourriture.

A l'égard de celles qui paſſent les mers, il n'y a que celles qui ſont ſécondées par un vent favorable qui arrivent heureuſement ; & ſi ce vent favorable ſouffle rarement au temps de la paſſe, il en arrive beaucoup moins dans les contrées où elles vont paſſer l'été : dans tous les cas on peut juger aſſez ſûrement du lieu d'où elles viennent par la direction du vent qui les apporte.

Auſſitôt que les cailles ſont arrivées dans nos contrées, elles ſe mettent à pondre ; elles ne s'apparient point, comme je l'ai déjà remarqué, & cela ſeroit difficile, ſi le nombre des mâles eſt, comme on l'aſſure, beaucoup plus grand que celui des femelles ; la fidélité, la confiance, l'attachement perſonnel, qui ſeroient des qualités eſtimables dans les individus, ſeroient nuiſibles à l'eſpèce ; la foule des mâles célibataires troubleroit tous les mariages, & finiroit par les rendre ſtériles ; au lieu que n'y ayant point de mariage, ou plutôt n'y en ayant qu'un ſeul de tous les mâles avec toutes les femelles, il y a moins de jalouſie, moins de rivalité, & ſi l'on veut, moins de moral dans leurs amours, mais auſſi il y a beaucoup de phyſique ; on a vu un mâle réitérer dans un

(p) *Voyez* Britiſch Zoology, *pag. 87.*

jour juſqu'à douze fois ſes approches avec pluſieurs femelles indiſtinctement; ce n'eſt que dans ce ſens qu'on a pu dire que chaque mâle ſuffiſoit à pluſieurs femelles *(q)*; & la Nature qui leur inſpire cette eſpèce de libertinage, en tire parti pour la multiplication de l'eſpèce; chaque femelle dépoſe de quinze à vingt œufs dans un nid qu'elle fait creuſer dans la terre avec ſes ongles, qu'elle garnit d'herbes & de feuilles, & qu'elle dérobe autant qu'elle peut à l'œil perçant de l'oiſeau de proie; ces œufs ſont mouchetés de brun ſur un fond griſâtre; elle les couve pendant environ trois ſemaines: l'ardeur des mâles eſt un bon garant qu'ils ſont tous fécondés, & il eſt rare qu'il s'en trouve de ſtériles.

Les auteurs de la *Zoologie Britannique* diſent que les cailles en Angleterre, pondent rarement plus de ſix ou ſept œufs *(r)*; ſi ce fait eſt général & conſtant, il faut en conclure qu'elles y ſont moins fécondes qu'en France, en Italie, &c; reſte à obſerver ſi cette moindre fécondité tient à la température plus froide ou à quelqu'autre qualité du climat.

Les cailletaux ſont en état de courir preſque en ſortant de la coque, ainſi que les perdreaux; mais ils ſont plus robuſtes à quelques égards, puiſque dans l'état de liberté ils quittent la mère beaucoup plus tôt, & que même dès le huitième jour on peut entreprendre de les élever ſans ſon ſecours. Cela a donné lieu à quelques perſonnes de croire que les cailles faiſoient deux couvées par été *(ſ)*; mais j'en doute fort, ſi ce n'eſt peut-être celles qui ont

(q) *Voyez* Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 159; & Schwenckfeld, *Aviarium Sileſiæ*, pag. 248.

(r) *Voyez* Britiſch Zoology, *pag. 87*.

(ſ) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 159, prétend que les cailles de l'année ſe mettent à pondre dès le mois d'août, & que cètte première couvée eſt de dix œufs au moins.

été

été troublées & dérangées dans leur première ponte: il n'eſt pas même avéré qu'elles en recommencent une autre lorſqu'elles ſont arrivées en Afrique au mois de ſeptembre, quoique cela ſoit beaucoup plus vraiſemblable, puiſqu'au moyen de leurs migrations régulières, elles ignorent l'automne & l'hiver, & que l'année n'eſt compoſée pour elles que de deux printemps & de deux étés, comme ſi elles ne changeoient de climat que pour ſe trouver perpétuellement dans la ſaiſon de l'amour & de la fécondité.

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'elles quittent leurs plumes deux fois par an, à la fin de l'hiver & à la fin de l'été; chaque mue dure un mois, & lorſque leurs plumes ſont revenues, elles s'en ſervent auſſitôt pour changer de climat ſi elles ſont libres, & ſi elles ſont en cage c'eſt le temps où ſe marquent ces inquiétudes périodiques qui répondent au temps du paſſage.

Il ne faut aux cailletaux que quatre mois pour prendre leur accroiſſement & ſe trouver en état de ſuivre leurs pères & mères dans leurs voyages.

La femelle diffère du mâle en ce qu'elle eſt un peu plus groſſe ſelon Aldrovande (d'autres la font égale & d'autres plus petite); qu'elle a la poitrine blanchâtre, parſemée de taches noires & preſque rondes, tandis que le mâle l'a rouſſâtre ſans mélange d'autres couleurs; il a auſſi le bec noir, ainſi que la gorge & quelques poils autour de la baſe du bec ſupérieur *(t)*; enfin on a remarqué qu'il avoit les teſticules très-gros relativement au volume de ſon corps *(u)*: mais cette obſervation a ſans doute été

(t) *Voyez* Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 154.

Nota: Quelques Naturaliſtes ont pris le mâle pour la femelle; j'ai ſuivi dans cette occaſion l'avis des Chaſſeurs, & ſur-tout de ceux qui en chaſſant ſavent obſerver.

(u) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 121.

faite dans la saison de l'amour, temps où en général les testicules des oiseaux grossissent considérablement.

Le mâle & la femelle ont chacun deux cris, l'un plus éclatant & plus fort, l'autre plus foible; le mâle fait *ouan, ouan, ouan, ouan,* il ne donne sa voix sonore que lorsqu'il est éloigné des femelles, & il ne la fait jamais entendre en cage pour peu qu'il ait une compagne avec lui; la femelle a un cri que tout le monde connoît, qui ne lui sert que pour rappeler son mâle, & quoique ce cri soit foible, & que nous ne puissions l'entendre qu'à une petite distance, les mâles y accourent de près d'une demi-lieue; elle a aussi un petit son tremblotant *cri, cri.* Le mâle est plus ardent que la femelle; car celle-ci ne court point à la voix du mâle, comme le mâle accourt à la voix de la femelle dans le temps de l'amour, & souvent avec une telle précipitation, un tel abandon de lui-même, qu'il vient la chercher jusque dans la main de l'oiseleur *(x)*.

La caille, ainsi que la perdrix & beaucoup d'autres animaux, ne produit que lorsqu'elle est en liberté : on a beau fournir à celles qui sont prisonnières dans des cages, tous les matériaux qu'elles emploient ordinairement dans la construction de leurs nids, elles ne nichent jamais, & ne prennent aucun soin des œufs qui leur échappent & qu'elles semblent pondre malgré elles.

On a débité plusieurs absurdités sur la génération des cailles; on a dit d'elles comme des perdrix, qu'elles étoient fécondées par le vent, cela veut dire qu'elles pondent quelquefois sans le secours du mâle *(y)*; on a dit qu'elles s'engendroient des thons que la mer agitée rejette quelquefois sur les côtes de Lybie; qu'elles

(x) Aristote, *Histor. Animal.* lib. VIII, cap. XII.

(y) *Ibidem.*

paroiſſoient d'abord ſous la forme de vers, enſuite ſous celle de mouches, & que groſſiſſant par degrés, elles devenoient bientôt des ſauterelles & enfin des cailles *(z)*, c'eſt-à-dire, que des gens groſſiers ont vu des couvées de cailles chercher dans les cadavres de ces thons laiſſés par la mer, quelques inſectes qui y étoient éclos, & qu'ayant quelque notion vague des métamorphoſes des inſectes, ils ont cru qu'une ſauterelle pouvoit ſe changer en caille comme un ver ſe change en un inſecte ailé; enfin on a dit que le mâle s'accouploit avec le crapaud femelle *(a)*, ce qui n'a pas même d'apparence de fondement.

Les cailles ſe nourriſſent de blé, de millet, de chenevis, d'herbe verte, d'inſectes, de toutes ſortes de graines, même de celle d'ellébore, ce qui avoit donné aux Anciens de la répugnance pour leur chair, joint à ce qu'ils croyoient que c'étoit le ſeul animal avec l'homme qui fût ſujet au mal caduc *(b)*: mais l'expérience a détruit ce préjugé.

En Hollande où il y a beaucoup de ces oiſeaux, principalement ſur les côtes, on appelle les baies de brione ou couleuvrée, *baies aux cailles (c)*, ce qui ſuppoſe en elles un appétit de préférence pour cette nourriture.

Il ſemble que le boire ne leur ſoit pas abſolument néceſſaire; car des chaſſeurs m'ont aſſuré qu'on ne les voyoit jamais aller à l'eau, & d'autres, qu'ils en avoient nourri pendant une année entière avec des graines sèches & ſans aucune ſorte de boiſſon,

(z) Voyez Geſner, *de Avibus*, pag. 355.

(a) Phanodemus apud Geſnerum, pag. 355.

(b) Coturnicibus veratri (alias veneni) ſemen gratiſſimus cibus, quam ob cauſam eam damnavere menſæ, &c. Pline, *Hiſt. nat.* lib. X, cap. XXIII.

(c) Apud Hollandos brioniæ acini quartels beyen *dicuntur.* Hadrian. Jun. *Nomenclat.*

quoiqu'elles boivent assez fréquemment lorsqu'elles en ont la commodité; ce retranchement de toute boisson est même le seul moyen de les guérir lorsqu'elles *rendent leur eau*, c'est-à-dire, lorsqu'elles sont attaquées d'une espèce de maladie dans laquelle elles ont presque toujours une goutte d'eau au bout du bec.

Quelques-uns ont cru remarquer qu'elles troubloient l'eau avant que de boire, & l'on n'a pas manqué de dire que c'étoit par un motif d'envie, car on ne finit pas sur les motifs des bêtes; elles se tiennent dans les champs, les prés, les vignes, mais très-rarement dans les bois, & elles ne se perchent jamais sur les arbres; quoi qu'il en soit, elles prennent beaucoup plus de graisse que les perdrix: on croit que ce qui y contribue, c'est l'habitude où elles sont de passer la plus grande partie de la chaleur du jour sans mouvement; elles se cachent alors dans l'herbe la plus serrée, & on les voit quelquefois demeurer quatre heures de suite dans la même place, couchées sur le côté & les jambes étendues: il faut que le chien tombe absolument dessus pour les faire partir.

On dit qu'elles ne vivent guère au-delà de quatre ou cinq ans, & Olina regarde la brièveté de leur vie comme une suite de leur disposition à s'engraisser *(d)*: Artémidore l'attribue à leur caractère triste & querelleur *(e)*; & tel est en effet leur caractère, aussi n'a-t-on pas manqué de les faire battre en public pour amuser la multitude: Solon vouloit même que les enfans & les jeunes gens vissent ces sortes de combats pour y prendre des leçons de courage; & il falloit bien que cette sorte de gymnastique qui nous semble puérile, fût en honneur parmi les

(d) Olina, *Uccellaria*, pag. 58.

(e) Artemidore, *lib. III*, *cap. V*.

Romains

Romains & qu'elle tînt à leur politique, puisque nous voyons qu'Auguste punit de mort un Préfet d'Égypte pour avoir acheté & fait servir sur sa table un de ces oiseaux qui avoit acquis de la célébrité par ses victoires : encore aujourd'hui on voit de ces espèces de tournois dans quelques villes d'Italie; on prend deux cailles à qui on donne à manger largement; on les met ensuite vis-à-vis l'une de l'autre, chacune au bout opposé d'une longue table, & l'on jette entre deux quelques grains de millet (car parmi les animaux il faut un sujet réel pour se battre); d'abord elles se lancent des regards menaçans, puis partant comme un éclair elles se joignent, s'attaquent à coups de bec, & ne cessent de se battre, en dressant la tête & s'élevant sur leurs ergots, jusqu'à ce que l'une cède à l'autre le champ de bataille *(f)* : autrefois on a vu ces espèces de duels se passer entre une caille & un homme; la caille étant mise dans une grande caisse au milieu d'un cercle qui étoit tracé sur le fond, l'homme lui frappoit la tête ou le bec avec un seul doigt, ou bien lui arrachoit quelques plumes; si la caille en se défendant ne sortoit point du cercle tracé, c'étoit son maître qui gagnoit la gageure; mais si elle mettoit un pied hors de la circonférence, c'étoit son digne adversaire antagoniste qui étoit déclaré vainqueur, & les cailles qui avoient été souvent victorieuses se vendoient fort cher *(g)*. Il est à remarquer que ces oiseaux, de même que les perdrix & plusieurs autres, ne se battent ainsi que contre ceux de leur espèce, ce qui suppose en eux plus de jalousie que de courage ou même de colère.

On juge bien qu'avec l'habitude de changer de climat, &

(f) *Voyez* Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 161.

(g) *Voyez* Jul. Pollux, *de Ludis*, lib. IX.

de s'aider du vent pour faire ſes grandes traverſées, la caille doit être un oiſeau fort répandu; & en effet, on la trouve au cap de Bonne-eſpérance *(h)* & dans toute l'Afrique habitable *(i)*, en Eſpagne, en Italie *(k)*, en France, en Suiſſe *(l)*, dans les Pays-bas *(m)* & en Allemagne *(n)*, en Angleterre *(o)*, en Écoſſe *(p)*, en Suède *(q)*, & juſqu'en Iſlande *(r)* & du côté de l'Eſt, en Pologne *(ſ)*, en Ruſſie *(t)*, en Tartarie *(u)*, & juſqu'à la Chine *(x)*; il eſt même très-probable qu'elle a pu paſſer en Amérique, puiſqu'elle ſe répand chaque année aſſez près des Cercles polaires, qui ſont les points où les deux continens ſe rapprochent le plus, & en effet, on en trouve dans les îles Malouines comme nous le dirons plus bas; en général, on en voit toujours plus ſur les côtes de la mer & aux environs que dans l'intérieur des terres.

(h) *Voyez* Kolbe, *tome I, page 152.*

(i) *Voyez* Fl. Joſeph, *lib. III, cap. 1.* Comeſtor, &c.

(k) *Voyez* Aldrovande.

(l) Stumpfius Aldrovandi, *Ornithologia*, tom. II, pag. 157.

(m) Aldrovande, *Ibidem.*

(n) Friſch, *planche CXVII.*

(o) Britiſch Zoology, *page 87.*

(p) Sibbaldus, *Hiſtoria Animalium in Scotiâ*, pag. 16.

(q) *Fauna Suecica*, pag. 64.

(r) Horrebow, *Nouvelle Deſcription de l'Iſlande.*

(ſ) Rzaczynski, *Auctuarium Poloniæ*, pag. 376.

(t) *In campis Ruſſicis & Podolicis reperiuntur coturnices*... Martin Cramer, *de Poloniâ*; & Rzaczynski, *loco citato.*

(u) Gerbillon, *Voyages faits en Tartarie à la ſuite ou par ordre de l'empereur de la Chine.* Voyez l'*Hiſtoire générale des Voyages*, tome VII, pages 465 & 505.

(x) Voyez *Glanures d'*Edwards, *tome I, page 78.* Les Chinois, dit-il, ont auſſi notre caille commune dans leur pays, comme il paroît viſiblement par leurs tableaux, où l'on retrouve ſon portrait d'après nature.

La caille ſe trouve donc par-tout, & par-tout on la regarde comme un fort bon gibier, dont la chair eſt de bon goût & auſſi ſaine que peut l'être une chair auſſi graſſe; Aldrovande nous apprend même qu'on en fait fondre la graiſſe à part & qu'on la garde pour ſervir d'aſſaiſonnement *(y)*; & nous avons vu plus haut que les Chinois ſe ſervoient de l'oiſeau vivant pour s'échauffer les mains.

On ſe ſert auſſi de la femelle ou d'un appeau qui imite ſon cri, pour attirer les mâles dans le piége; on dit même qu'il ne faut que leur préſenter un miroir avec un filet au devant, où ils ſe prennent en courant à leur image qu'ils prennent pour un autre oiſeau de leur eſpèce; à la Chine on les prend au vol avec des troubles légères que les Chinois manient fort adroitement *(z)*; en général, tous les piéges qui réuſſiſſent pour les autres oiſeaux, ſont bons pour les cailles, ſur-tout pour les mâles qui ſont moins défians & plus ardens que leurs femelles, & que l'on mène par-tout où l'on veut en imitant la voix de celles-ci.

Cette ardeur des cailles a donné lieu d'attribuer à leurs œufs *(a)*, à leur graiſſe, &c. la propriété de relever les forces abattues & d'exciter les tempéramens fatigués; on a même été juſqu'à dire que la ſeule préſence d'un de ces oiſeaux dans une chambre, procuroit aux perſonnes qui y couchoient, des ſonges vénériens *(b)*; il faut citer les erreurs afin qu'elles ſe détruiſent elles-mêmes.

(y) *Voyez* Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 172.

(z) Gemelli Carreri.

(a) *Ova coturnicis inuncta teſtibus voluptatem inducunt, & pota libidinem augent.* Kiranides.

(b) Friſch, *planche CXVII*.

LE CHROKIEL
OU GRANDE CAILLE DE POLOGNE.

NOUS ne connoiſſons cette Caille que par le Jéſuite Rzaczynski, auteur Polonois, & qui mérite d'autant plus de confiance ſur cet article, qu'il parle d'un oiſeau de ſon pays: elle paroît avoir la même forme, le même inſtinct que la caille ordinaire, dont elle ne diffère que par ſa grandeur *(a)*; c'eſt pourquoi je la conſidère ſimplement comme une variété de cette eſpèce.

Jobſon dit que les cailles de la Gambra ſont auſſi groſſes que nos bécaſſes *(b)*: ſi le climat n'étoit pas auſſi différent, je croirois que ce ſeroit le même oiſeau que celui de cet article.

LA CAILLE BLANCHE.

ARISTOTE eſt le ſeul qui ait parlé de cette Caille *(c)*, qui doit faire variété dans l'eſpèce des cailles, comme la perdrix griſe-blanche & la perdrix rouge-blanche font variété dans ces deux eſpèces de perdrix; l'alouette blanche dans celle des alouettes, &c.

Martin Cramer parle de cailles aux pieds verdâtres *(virentibus pedibus)* *(d)*: eſt-ce une variété de l'eſpèce, ou ſimplement un accident individuel?

(a) *Voyez* Rzaczynski, *Hiſt. nat. Poloniæ*, pag. 277.

(b) *Voyez* Collection de Purchaſſ, *tome II, page 1567.*

(c) *Voyez* Ariſtote, *de coloribus*, cap. VI.

(d) Martin Cramer, *de Poloniâ*, lib. I, pag. 474.

LA CAILLE DES ÎLES MALOUINES.

ON pourroit encore regarder cette eſpèce comme une variété de l'eſpèce commune qui eſt répandue en Afrique & en Europe, ou du moins comme une eſpèce très-voiſine; car elle n'en paroît différer que par la couleur plus brune de ſon plumage, & par ſon bec qui eſt un peu plus fort.

Mais ce qui s'oppoſe à cette idée, c'eſt le grand intervalle de mer qui ſépare les continens vers le Midi; & il faudroit que nos cailles euſſent fait un très-grand voyage, ſi l'on ſuppoſoit qu'ayant paſſé par le nord de l'Europe en Amérique, elles ſe retrouvent juſqu'au détroit de Magellan; je ne décide donc pas ſi cette caille des îles Malouines eſt de la même eſpèce que notre caille, ni ſi elle en provient originairement, ou ſi ce n'eſt pas plutôt une eſpèce propre & particulière au climat des îles Malouines.

LA FRAISE ou CAILLE DE LA CHINE.

CET oiſeau eſt repréſenté *(planche 126)* ſous le nom de *Caille des Philippines*, parce qu'elle a été envoyée de ces îles au Cabinet; mais elle ſe trouve auſſi à la Chine, & je l'ai appelée la *Fraiſe*, à cauſe de l'eſpèce de fraiſe blanche qu'elle a ſous la gorge, & qui tranche d'autant plus que ſon plumage eſt d'un brun-noirâtre: elle eſt une fois plus petite que la nôtre. M. Edwards a donné la figure du mâle, *planche*

CCXLVII, il diffère de la femelle représentée dans nos planches, en ce qu'il est un peu plus gros, quoiqu'il ne le soit pas plus qu'une alouette; en ce qu'il a plus de caractère dans la physionomie, les couleurs du plumage plus vives & plus variées, & les pieds plus forts. Le sujet dessiné & décrit par M. Edwards, avoit été apporté vivant de Nanquin en Angleterre.

Ces petites cailles ont cela de commun avec celles de nos climats, qu'elles se battent à outrance les unes contre les autres, sur-tout les mâles; & que les Chinois font à cette occasion des gageures considérables, chacun pariant pour son oiseau, comme on fait en Angleterre pour les coqs *(e)*: on ne peut donc guère douter qu'elles ne soient du même genre de nos cailles, mais c'est probablement une espèce différente de l'espèce commune; & c'est par cette raison que j'ai cru devoir lui donner un nom propre & particulier.

Le TURNIX
ou *CAILLE de Madagascar.*

Nous avons donné à cette caille le nom de *Turnix (pl. 171)*, par contraction de celui de *Coturnix,* pour la distinguer de la caille ordinaire dont elle diffère à bien des égards; car premièrement, elle est plus petite; en second lieu, elle a le plumage différent, tant pour le fond des couleurs que pour l'ordre de leur distribution; enfin, elle n'a que trois doigts antérieurs à chaque pied, comme les outardes, & n'en a point de postérieur.

(e) Voyez George Edwards, *Gleanings*, tom. I, pag. 78.

LE REVEIL-MATIN OU LA CAILLE DE JAVA (f).

CET Oiſeau qui n'eſt pas beaucoup plus gros que notre caille, lui reſſemble parfaitement par les couleurs du plumage, & chante auſſi par intervalles; mais il s'en diſtingue par des différences nombreuſes & conſidérables, 1.° par le ſon de ſa voix qui eſt très-grave, très-fort, & aſſez ſemblable à cette eſpèce de mugiſſement que pouſſent les butors en enfonçant leur bec dans la vaſe des marais *(g)*:

2.° Par la douceur de ſon naturel qui la rend ſuſceptible d'être apprivoiſée au même degré que nos poules domeſtiques.

3.° Par les impreſſions ſingulières que le froid fait ſur ſon tempérament, elle ne chante, elle ne vit que lorſqu'elle voit le ſoleil; dès qu'il eſt couché, elle ſe retire à l'écart dans quelque trou où elle s'enveloppe, pour ainſi dire, de ſes ailes pour y paſſer la nuit; & dès qu'il ſe lève, elle ſort de ſa léthargie pour célébrer ſon retour par des cris d'allégreſſe qui réveillent toute la maiſon *(h)*: enfin, lorſqu'on la tient en cage, ſi elle n'a pas continuellement le ſoleil, & qu'on n'ait pas l'attention de couvrir ſa cage avec une couche de ſable ſur du linge, pour conſerver la chaleur, elle languit, dépérit & meurt bientôt.

(f) Voyez Bontius, *Hiſtoria naturalis & medica Indiæ Orientalis*, pag. 64.

(g) Les Hollandois appellent ce mugiſſement, *Pittoor*, ſelon Bontius.

(h) Bontius dit qu'il tenoit de ces oiſeaux en cage exprès pour ſervir de réveil-matin; & en effet leurs premiers cris annoncent toujours le lever du ſoleil.

4.° Par ſon inſtinct; car il paroît par la relation de Bontius, qu'elle l'a fort ſocial, & qu'elle va par compagnies; Bontius ajoute qu'elle ſe trouve dans les forêts de l'île de Java; or nos cailles vivent iſolées & ne ſe trouvent jamais dans les bois.

5.° Enfin par la forme de ſon bec qui eſt un peu plus alongé.

Au reſte, cette eſpèce a néanmoins un trait de conformité avec notre caille, & avec beaucoup d'autres eſpèces; c'eſt que les mâles ſe battent entr'eux avec acharnement, & juſqu'à ce que mort s'enſuive; mais on ne peut pas douter qu'elle ne ſoit très-différente de l'eſpèce commune; & c'eſt par cette raiſon que je lui ai donné un nom particulier.



OISEAUX

OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui paroissent avoir du rapport avec les PERDRIX *& avec les* CAILLES.

I.

LES COLINS.

LES Colins sont des oiseaux du Mexique, qui ont été indiqués plutôt que décrits par Fernandez *(a)*, & au sujet desquels il a échappé à ceux qui ont copié cet Écrivain plus d'une méprise qu'il est à propos de rectifier avant tout.

Premièrement, Nieremberg qui fait profession de ne parler que d'après les autres, & qui ne parle ici des colins que d'après Fernandez *(b)*, ne fait aucune mention du cacacolin du *chapitre CXXXIV,* quoique ce soit un oiseau de même espèce que les colins.

En second lieu, Fernandez parle de deux acolins ou cailles d'eau, aux *chapitres X & CXXXI;* Nieremberg fait mention du premier, & fort mal-à-propos, à la suite des colins, puisque c'est un oiseau aquatique, ainsi que celui du *chapitre CXXXI* dont il ne dit rien.

Troisièmement, il ne parle point de l'ococolin du *chapitre LXXXV* de Fernandez, lequel est une perdrix du Mexique,

(a) *Voyez* Fernandez, *Historia Avium novæ Hispaniæ*, cap. XXIV, XXV, XXXIX, LXXXV & CXXXIV.

(b) Voyez *Joan. Euseb. Nierembergi Historia naturæ maximè peregrinæ.* lib. X, cap. LXXII, pag. 232.

& par conséquent fort approchant des colins, qui ſont auſſi des perdrix, ſuivant Fernandez, comme nous l'allons voir.

En quatrième lieu, M. Ray copiant Nieremberg copiſte de Fernandez, au ſujet du *coyolcozque,* change ſon expreſſion, & altère, à mon avis, le ſens de la phraſe; car Nieremberg dit que ce coyolcozque eſt ſemblable aux cailles ainſi appelées par nos Eſpagnols *(c)* (leſquels ſont certainement les colins), & finit par dire qu'il eſt une eſpèce de perdrix d'Eſpagne *(d)*; & M. Ray lui fait dire qu'il eſt ſemblable aux cailles d'Europe, & ſupprime ces mots, *eſt enim ſpecies perdicis Hiſpanicæ (e):* cependant ces derniers mots ſont eſſentiels, & renferment la véritable opinion de Fernandez ſur l'eſpèce à laquelle ces oiſeaux doivent ſe rapporter, puiſqu'au *chapitre XXXIX,* qui roule tout entier ſur les colins, il dit que les Eſpagnols les appellent des *cailles,* parce qu'ils ont de la reſſemblance avec les cailles d'Europe, quoique cependant ils appartiennent très-certainement au genre des perdrix: il eſt vrai qu'il répète encore dans ce même chapitre que tous les colins ſont rapportés aux cailles; mais il eſt aiſé de voir au milieu de toutes ces incertitudes que lorſque cet Auteur donne aux colins le nom de *cailles,* c'eſt d'après le vulgaire *(f),* qui dans l'impoſition des noms ſe

(c) Coturnicibus vocatis à noſtris ſimilis. A l'endroit cité, page 233.

(d) Eſt enim ejus (perdicis Hiſpanicæ) ſpecies. Ibidem.

(e) Synopſis methodica avium appendix, pag. 158.

(f) Il dit toujours, en parlant de cette eſpèce, *Coturnicis Mexicanæ* (cap. XXIV) *Coturnicis vocatæ* (cap. XXXIV), *quam vocant Coturnicem* (cap. XXXIX); & quand il dit *Coturnicis noſtræ* (cap. XXV) il eſt évident qu'il veut parler de ce même oiſeau appelé *Caille* au Mexique, puiſqu'ayant parlé dans le chapitre précédent de cette caille Mexicaine, il dit ici (cap. XXV), *Coturnicis noſtræ quoque eſt ſpecies.*

détermine ſouvent par des rapports ſuperficiels, & que ſon opinion réfléchie eſt que ce ſont des eſpèces de perdrix. J'aurois donc pu, m'en rapportant à Fernandez, le ſeul obſervateur qui ait vu ces oiſeaux, placer les colins à la ſuite des perdrix; mais j'ai mieux aimé me prêter autant qu'il étoit poſſible à l'opinion vulgaire qui n'eſt pas dénuée de tout fondement, & mettre ces oiſeaux à la ſuite des cailles, comme ayant rapport aux cailles & aux perdrix.

Suivant Fernandez, les colins ſont fort communs dans la nouvelle Eſpagne; leur chant, plus ou moins agréable, approche beaucoup de celui de nos cailles; leur chair eſt un manger très-bon & très-ſain, même pour les malades, lorſqu'elle eſt gardée quelques jours: ils ſe nourriſſent de grain, & on les tient communément en cage *(g)*, ce qui me feroit croire qu'ils ſont d'un naturel différent de nos cailles & même de nos perdrix. Nous allons donner les indications particulières de ces oiſeaux dans les articles ſuivans.

I I.

LE ZONÉCOLIN (h).

CE nom abrégé du mot Mexicain *Quanhczonecolin*, déſigne un oiſeau de grandeur médiocre, & dont le plumage eſt de couleur obſcure; mais ce qui le diſtingue, c'eſt ſon cri, qui eſt aſſez flatteur, quoiqu'un peu plaintif, & la huppe dont ſa tête eſt ornée.

(g) Fernandez, *Hiſtoria Avium*, cap. XXXIX.

(h) Voyez *ibidem*.

Fernandez reconnoît dans le même chapitre un autre colin de même plumage, mais moins gros & sans huppe; ce pourroit bien être la femelle du précédent, dont il ne se distingue que par des caractères accidentels, qui sont sujets à varier d'un sexe à l'autre.

III.

LE GRAND COLIN (i).

C'EST ici la plus grande espèce de tous ces Colins: Fernandez ne nous apprend point son nom; il dit seulement que le fauve est sa couleur dominante, que la tête est variée de blanc & de noir, & qu'il y a aussi du blanc sur le dos & au bout des ailes, ce qui doit contraster agréablement avec la couleur noire des pieds & du bec.

IV.

LE CACOLIN.

CET oiseau appelé *Cacacolin* par Fernandez, est selon lui une espèce de caille *(k)*, c'est-à-dire de colin, de même grandeur, de même forme, ayant le même chant, se nourrissant de même, & ayant le plumage peint presque des mêmes couleurs que ces cailles Mexicaines. Nieremberg, Ray, ni M. Brisson n'en parlent point.

V.

LE COYOLCOS.

C'EST ainsi que j'adoucis le nom Mexicain *Coyolcozque*;

(i) Voyez Fernandez, *cap. XXXIX*; & Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 257.

(k) Coturnicis vocatæ species. Voyez Fernandez, *cap. CXXXIV*.

cet

cet oiseau ressemble par son chant, sa grosseur, ses mœurs, sa manière de vivre & de voler, aux autres colins; mais il en diffère par son plumage: le fauve mêlé de blanc est la couleur dominante du dessus du corps, & le fauve seul celle du dessous & des pieds: le sommet de la tête est noir & blanc, & deux bandes de la même couleur descendent des yeux sur le cou: il se tient dans les terres cultivées; voilà ce que dit Fernandez, & c'est faute de l'avoir lû avec assez d'attention, ou plutôt c'est pour avoir suivi M. Ray, que M. Brisson dit que le coyolcos ressemble à notre caille par son chant, son vol, &c. *(l)*; tandis que Fernandez assure positivement qu'il ressemble aux cailles, ainsi appelées par le vulgaire, c'est-à-dire aux colins, & que c'est en effet une espèce de perdrix *(m)*.

V I.

LE COLENICUI.

FRISCH donne, *planche CXIII*, la figure d'un oiseau qu'il appelle *petite poule de bois d'Amérique*, & qui ressemble, selon lui, aux gélinottes par le bec & les pieds, & par sa forme totale; quoique cependant elle n'ait ni les pieds garnis de plumes, ni les doigts bordés de dentelures, ni les yeux ornés de sourcils rouges, ainsi qu'il paroît par sa figure. M. Brisson qui regarde cet oiseau comme le même que le *Colenicuiltic* de Fernandez *(n)*, l'a rangé parmi les cailles sous le nom de *caille de la Louisiane*, & en a

(l) Voyez Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 256.

(m) Perdicis Hispanicæ . . . species est . . . Historia animalium novæ Hispaniæ. Pag. 19, cap. XXIV.

(n) Fernandez, *Hist. Avium nov. Hispan.* cap. XXV, pag. 19.

donné la figure *(o)*; mais en comparant les figures ou les descriptions de M. Brisson, de Frisch & de Fernandez, j'y trouve de trop grandes différences pour convenir qu'elles puissent se rapporter toutes au même oiseau: car sans m'arrêter aux couleurs du plumage, si difficiles à bien peindre dans une description, & encore moins à l'attitude qui n'est que trop arbitraire; je remarque que le bec & les pieds sont gros & jaunâtres selon M. Frisch, rouges & de médiocre grosseur selon M. Brisson, & que les pieds sont bleus selon Fernandez *(p)*.

Que si je m'arrête à l'idée que l'aspect de cet oiseau a fait naître chez ces trois Naturalistes, l'embarras ne fait qu'augmenter; car M. Frisch n'y a vu qu'une poule de bois, M. Brisson qu'une caille, & Fernandez qu'une perdrix; car quoique celui-ci dise au commencement du *chapitre XXV*, que c'est une espèce de caille, il est visible qu'il se conforme en cet endroit au langage vulgaire, car il finit ce même chapitre en assurant que le *colenicuiltic* ressemble par sa grosseur, son chant, ses mœurs & par tout le reste *(cæteris cunctis)*, à l'oiseau du *chapitre XXIV*: or cet oiseau du *chapitre XXIV* est le coyolcozque, espèce de *colin*; & Fernandez, comme nous l'avons vu, met les colins au nombre des perdrix *(q)*.

Je n'insiste sur tout ceci que pour faire sentir & éviter, s'il est possible, un grand inconvénient de nomenclature. Un Méthodiste ne veut pas qu'une seule espèce, quelque anomale qu'elle soit, échappe à sa méthode; il lui assigne donc parmi ses classes

(o) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 258; & planche XXII.

(p) Fernandez, *à l'endroit cité*, page 20.

(q) *Colin genera (quas Coturnices vocant Hispani, quoniam nostratibus sunt similes, etsi ad perdicum species sint citra dubium referendæ)*. cap. XXXIX.

& ſes genres, la place qu'il croit lui convenir le mieux; un autre qui a imaginé un autre ſyſtème, en fait autant avec le même droit; & pour peu que l'on connoiſſe le procédé des méthodes & la marche de la Nature, on comprendra facilement qu'un même oiſeau pourra très-bien être placé par trois Méthodiſtes dans trois claſſes différentes, & n'être nulle part à ſa place.

Lorſque nous aurons vu l'oiſeau ou les oiſeaux dont il s'agit ici, & ſur-tout lorſque nous aurons l'occaſion de les voir vivans, nous les rapprocherons des eſpèces avec leſquelles ils nous paroîtront avoir le plus de rapport, ſoit par la forme extérieure, ſoit par les mœurs & les habitudes naturelles.

Au reſte, le colenicui eſt de la groſſeur de notre caille, ſelon M. Briſſon; mais il paroît avoir les ailes un peu plus longues: il eſt brun ſur le corps, gris-ſale & noir par-deſſous; il a la gorge blanche & des eſpèces de ſourcils blancs.

VII.

L'OCOCOLIN ou *PERDRIX DE MONTAGNE DU MEXIQUE (r).*

CETTE eſpèce que M. Seba a pris pour le rollier huppé du Mexique *(ſ)*, s'éloigne encore plus de la caille & même de la perdrix que le précédent: elle eſt beaucoup plus groſſe, & ſa chair n'eſt pas moins bonne que celle de la caille, quoique fort au-deſſous de celle de la perdrix. L'ococolin ſe rapproche un peu

(r) Fernandez, *chap. LXXXV.* Briſſon, *tome I, page 226.*

(ſ) Voyez l'*Ornithologie* de Briſſon, *tome II, page 84.* En général, les rolliers ont le bec plus droit & la queue plus longue que les perdrix.

de la perdrix rouge, par la couleur de ſon plumage, de ſon bec & de ſes pieds; celle du corps eſt un mélange de brun, de gris-clair & de fauve; celle de la partie inférieure des ailes eſt cendrée; leur partie ſupérieure eſt ſemée de taches obſcures, blanches & fauves, de même que la tête & le cou: il ſe plaît dans les climats tempérés & même un peu froids, & ne ſauroit vivre ni ſe perpétuer dans les climats brûlans. Fernandez parle encore d'un autre ococolin, mais qui eſt un oiſeau tout différent *(t)*.

(t) Ococolin genus Pici, roſtro longo & acuto. . . . . vivit in Telzcocanarum ſylvarum arboribus, ubi ſobolem educat: non cantillat. Fernandez, *cap.* CCXI.

FIN du Second Volume.

Avis pour l'ordre des Planches du Tome II.

N.^{os}	Page
457	page 48.
313	page 72.
245	page 116.
25, 10	page 126.
1, 49, 98	page 190.
97	page 214.
108	page 238.
73, 74	page 254.
172, 173	page 268.
474, 475	page 280.
105, 106, 130	page 288.
129, 494	page 308.
131, 132, 104	page 318.
433, 434	page 348.
121, 122	page 370.
217, 123, 124, 146	page 384.
492, 493	page 390.
86, 125, 78, 337, 338	page 410.
476	page 414.
27	page 424.
136	page 430.
231	page 438.
150	page 444.
147, 148	page 448.
137, 180	page 450.
170	page 474.
222, 126, 171	page 480.
149	page 486.

ERRATA.

PAGE *59, ligne 11,* le caſoar, ſans; *liſez* le caſoar, *planche 313,* ſans.

Page 353, ligne 2, le faiſan; *liſez* le faiſan, *planche 121* le mâle, & *122* la femelle.

Page 413, ligne 17, l'yambou de Marcgrave *(g); ajoutez,* appelé *tinamou* à Cayenne, *planche 476.*

Page 477, LA CAILLE *DES ÎLES MALOUINES; ajoutez, planche 222.*

Ibidem, ligne 15, cet oiſeau eſt repréſenté *(panche 126); ajoutez fig. 2.*

Page 483, LE *ZONÉCOLIN (h); ajoutez, planche 126, fig. 1.*

Page 485, LE *COLENICUI; ajoutez, planche 149.*

Nota. On ſera mention du Faiſan couronné des Indes, *planche 118,* à l'article des Pigeons; parce que cet oiſeau a plus de rapport avec le Pigeon qu'avec le Faiſan.

